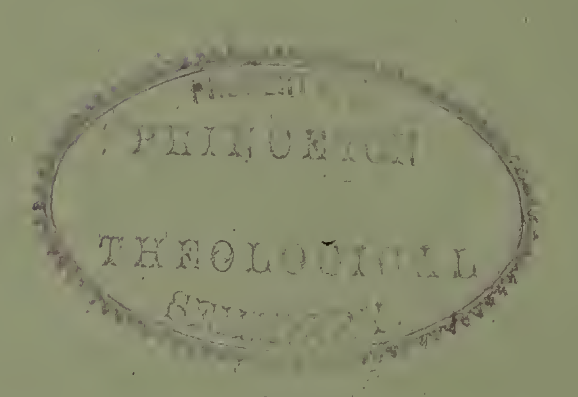




HISTOIRE GÉNÉRALE

DES ARABES

ORLÉANS, IMP. DE G. JACOB, CLOÎTRE SAINT-ÉTIENNE, 4.

HISTOIRE GÉNÉRALE

DES ARABES

LEUR EMPIRE, LEUR CIVILISATION
LEURS ÉCOLES PHILOSOPHIQUES, SCIENTIFIQUES
ET LITTÉRAIRES

PAR L.-A. SÉDILLOT

Ancien professeur d'histoire au lycée Saint-Louis,
Membre du conseil de la Société asiatique
et de la commission centrale de la Société de géographie,
Secrétaire du Collége de France, etc.

DEUXIÈME ÉDITION

TOME I



PARIS
MAISONNEUVE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
25, QUAI VOLTAIRE, 25

—

1877

AVERTISSEMENT

L.-A. Sédillot avait laissé à sa mort l'*Histoire générale des Arabes* complètement terminée. Le tome premier était presque tout entier imprimé. La famille de notre ami m'avait chargé de surveiller l'impression de la fin de son livre. Je me suis acquitté de ce soin.

Je n'avais rien à modifier ni dans le fond, ni dans l'ordonnancement du livre, qui est tel que l'avait conçu son auteur. On aurait pu désirer que Sédillot eût mis en œuvre un plus grand nombre de travaux contemporains; mais son intention n'était pas de faire un livre de pure érudition. Il a voulu tracer le tableau vivant et animé de ce remarquable mouvement islamique à tous les points de vue historique, littéraire, philosophique et scientifique surtout. Les études spéciales de Sédillot l'avaient porté à se préoc-

cuper avec une grande sollicitude de la part qui revient aux Arabes dans les travaux scientifiques. Il a réussi à faire revivre une civilisation disparue qui n'a pas été sans influence sur la nôtre. Il a fait rendre sa place au peuple arabe, dont les travaux ont comblé la lacune qui semblait exister dans les annales de l'esprit humain entre l'école d'Alexandrie et l'école moderne.

On peut juger par son livre du talent littéraire de l'auteur. Peu d'orientalistes ont mis au service de leurs études une plume aussi correcte et aussi élégante que la sienne. Son histoire des Arabes est un modèle de style historique.

Un noble savant, un grand esprit, M. Édouard Laboulaye, membre de l'Institut, administrateur du Collége de France, a retracé la vie de Sédillot (1) dans le discours suivant, prononcé aux obsèques :

« Messieurs,

« Nous sommes réunis auprès de la tombe d'un savant modeste, dont le mérite a été plus grand que la fortune, et qui, pendant une vie longue et honorable, a rendu aux lettres et à l'enseignement des services que nous ne pouvons pas oublier.

(1) On trouvera dans mon *Histoire des Orientalistes,* t. I, p. 121, une notice étendue sur Sédillot.

« Fils d'un orientaliste distingué, A. Sédillot, né en 1808, entre de bonne heure dans l'Université. Professeur d'histoire à Bourbon, à Henri IV, à Saint-Louis, il a laissé les meilleurs souvenirs dans ces trois grands établissements ; il a eu de nombreux élèves qui, pour la plupart, sont restés ses amis.

« Mais Sédillot poursuivait un but plus élevé. Il voulait suivre les traces de son père; il voulait surtout achever les œuvres que la main paternelle avait laissées incomplètes. De là ses études sur l'astronomie, les mathématiques, la géographie chez les Arabes, labeur considérable et qui demandait les connaissances les plus variées et en apparence les plus étrangères les unes aux autres. De là aussi cette histoire des Arabes, si justement appréciée lors de sa publication, histoire qu'il réimprimait et dont il corrigeait les dernières épreuves la veille même de sa mort.

« Parlerai-je des services qu'il a rendus à l'enseignement? En 1832, un maître illustre, M. Sylvestre de Sacy, fit nommer M. Sédillot secrétaire du Collége de France, ainsi que de l'école des langues orientales vivantes. Durant plus de quarante années M. Sédillot, placé au second rang, mais toujours actif et toujours prêt, a dirigé l'administration de ces deux grands établissements; il y a fait régner l'ordre et l'économie. Il m'est doux de lui rendre ce témoignage, moi qui, depuis trois ans, ai eu tant d'occasions d'admirer sa capacité et son dévoûment.

« Il aimait le Collége de France; c'était sa patrie, c'était son bien. Aussi en a-t-il écrit l'histoire, histoire encore manuscrite, mais qu'on a lieu de croire achevée. C'est le legs qu'il nous laisse; il a voulu nous être encore utile après sa mort.

« Ici, Messieurs, où toutes les grandeurs s'évanouissent, il n'y a pas de place pour la flatterie; mais c'est un devoir pour ceux qui restent de rendre justice à ceux qui ont servi la science sans se laisser décourager par l'indifférence de la fortune, sans se laisser ébranler par le choc des événements.

« En louant Sédillot de son courage, de son dévoûment, de

son intégrité, de sa bonté, je suis sûr de trouver de l'écho dans tous les cœurs. C'est la vérité que je dis, vous en êtes témoins; le plus bel éloge de Sédillot, son titre à la miséricorde de Dieu, c'est sa vie. Nos regrets ne nous trompent pas; c'était un vrai savant et un homme de bien.

« Adieu, Sédillot! Le Collége de France conservera votre souvenir comme celui d'un ami fidèle dont le zèle ne s'est jamais démenti, et votre nom restera attaché à ces vieux murs où vous avez vécu si longtemps, aimé et respecté de tous, grands et petits.

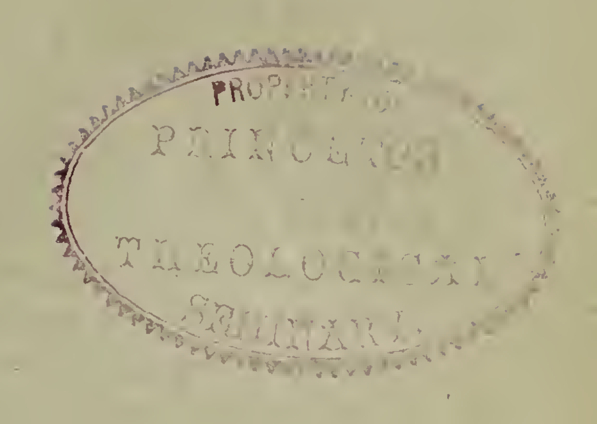
« Adieu, mon ami, mon compagnon, adieu! »

Le souvenir de Sédillot restera cher à ceux qui ont pu apprécier ses hautes qualités de cœur et d'esprit. Son œuvre est assez importante pour le faire revivre dans la mémoire des générations futures, et l'on ne pourra pas dire de lui, avec un de nos poètes (1) dont le souffle est au diapason de la pensée moderne :

Et ceux-là sont bien morts qui n'ont rien laissé d'eux.

GUSTAVE DUGAT.

(1) M. Sully Prudhomme.



AU LECTEUR

Il semble, je l'ai dit ailleurs (1), *que ce soit un parti pris de vouer à l'oubli les Arabes et l'influence qu'ils ont exercée pendant toute la durée du moyen âge sur la civilisation moderne.*

Bossuet, dans son Discours sur l'histoire universelle, *après avoir traité de la grandeur et de la décadence des anciens empires, s'arrête à* cet empire arabe qui a commencé deux cents ans avant Charlemagne, *se réservant de nous découvrir* plus tard *les causes du prodigieux succès de Mahomet et de ses successeurs. Le silence qu'il a gardé à cet égard a contribué à laisser planer sur cette période de plusieurs siècles une obscurité profonde que le fanatisme et l'ignorance ont rendue de jour en jour plus épaisse.*

Aujourd'hui, le nom d'Arabes disparaît même sous ceux

de Sarrasins, Mahométans, Musulmans, Agaréniens, Mogrébins, Maures ou Mores, Turcs, Indiens même ([2]), *et on ne l'emploie plus que comme terme de mépris. On oublie que les incursions et les établissements des Arabes dans le midi de la France, du VIIIe au XIe siècle, ont dû laisser des traces ineffaçables dans notre langue* ([3]), *et que l'influence arabe s'est fait sentir aux diverses époques de notre histoire, aussi bien au temps des premières invasions que pendant les croisades, et lorsque l'expulsion des Mores d'Espagne faisait interner des tribus arabes en Auvergne et dans le bas Limousin; les patois de ces provinces sont peuplés de mots arabes; les noms propres y affectent à chaque pas une forme toute arabe; il en est de même pour la nomenclature scientifique; nos lexicographes modernes, le savant Littré lui-même, dont l'amitié nous est chère, acceptent des étymologies* ([4]) *à* faire dresser, *comme aurait dit Pascal,* les cheveux à la tête.

Malheureusement il a toujours manqué à nos meilleurs lexicographes la connaissance des dialectes de l'Orient; l'arabe conservé dans toute sa pureté par l'Alcoran (le Coran), et la plus admirable des langues, est resté pour eux lettre morte; ils ne songent même pas que les mots qu'ils supposent italiens, espagnols, portugais, et qui ne dénoncent pas une origine latine, doivent avoir été empruntés à l'arabe; ils ne peuvent oublier pourtant que la péninsule ibérique a été presque entièrement sous la domination musulmane du VIIIe au XVe siècle; que les grandes îles de la Méditerranée, que la Sicile notamment et le littoral africain ont été pendant cette période au pouvoir

des Arabes; que le pape Jean VIII leur payait un tribut annuel pour préserver l'Italie méridionale de leurs incursions; que Palerme, le Caire, Fez, etc., avaient un éclat littéraire comparable à celui de Bagdad et de Cordoue; que l'an 1150 de J.-C. Edrisi écrivait en arabe son traité de géographie pour le roi chrétien Roger Ier; qu'un siècle plus tard l'empereur Frédéric II accueillait à sa cour les fils d'Averroès, et il faut véritablement n'avoir nul souci des ouvrages de MM. Narducci, Dozy, de Souza, et de ceux des orientalistes français, pour donner asile à des suppositions tout à fait fantastiques.

On ne peut nier cependant qu'au IXe siècle de notre ère, les khalifes étaient maîtres d'un vaste empire d'une merveilleuse splendeur; *que les souverains de Bagdad envoyaient à la fois des ambassades et des présents à l'empereur Charlemagne et à l'empereur de la Chine; qu'ils donnaient l'exemple de la véritable grandeur par leurs sages institutions et par leurs encouragements aux lettres et aux sciences; que des écoles fondées sur toute l'étendue de leurs États rallumaient le flambeau de la civilisation, de l'extrême Orient aux colonnes d'Hercule, laissant partout d'admirables monuments de l'art arabe, et contribuant à renouveler le sang du vieux monde.*

L'influence que l'école de Bagdad a exercée sur le progrès des sciences n'a pas été moindre, comme intermédiaire entre l'école d'Alexandrie et l'école moderne dont elle a préparé les découvertes. Au point de vue scientifique, nous devons tout aux Arabes; seulement, il faut bien le reconnaître, nos traducteurs semblent avoir pris plaisir à défi-

gurer de la manière la plus étrange les expressions qu'ils leur empruntaient ; et la nomenclature dont nous nous servons encore aujourd'hui révèle à chaque pas la confusion ou l'ignorance. On ne peut se faire une idée de la négligence des interprètes, et dans un autre ordre d'idées, de l'indifférence des souverains qui se sont montrés amis des lettres. Un gouvernement éclairé aurait dû faire pour les manuscrits arabes ce que les khalifes de Bagdad avaient si heureusement accompli pour les livres grecs, et dans cette recherche des épaves intellectuelles d'un autre âge ne reculer devant aucun sacrifice. N'est-il pas honteux pour nous de ne posséder que des fragments des astronomes arabes du Xe siècle et de leurs successeurs, et de ne pouvoir nous procurer un seul exemplaire complet de leurs écrits ?

On ne connaît même pas exactement ce que contiennent les débris épars dans quelques-unes des bibliothèques de l'Europe, et il est à regretter que les travaux entrepris pour combler ces desiderata *soient si peu encouragés, au moment même où de récentes publications ont modifié si profondément des doctrines et des convictions qui faisaient loi et paraissaient indiscutables.*

Le temps est venu d'appeler l'attention sur l'histoire d'un peuple qui, relégué dans un coin de l'Asie, par un merveilleux enchaînement de circonstances, s'est élevé si haut, et a rempli le monde pendant sept siècles du bruit de sa renommée.

Un seul homme a été cause de ce prodige : Mahomet, en s'inspirant des idées juives et chrétiennes, a fondé une religion dont le surnaturel était banni, et qui a produit des

sectateurs enthousiastes. Dieu de Mahomet, *s'écriait Akbah en atteignant la limite de l'Afrique occidentale,* si je n'étais arrêté par les flots de la mer, je porterais la gloire de ton nom jusqu'aux confins de l'univers.

*L'œuvre du fils d'Abdallah a été appréciée très-diversement et jugée quelquefois avec une passion aveugle dont l'*Essai sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme, pendant l'époque de Mahomet, etc., *de Caussin de Perceval, et l'excellent livre de M. Garcin de Tassy sur l'*islamisme (5), *ont fait bonne justice; mais on pouvait lui prédire le sort de la plupart des religions, qui, en imposant des règles et des restrictions acceptables seulement par certaines populations et sous certaines latitudes, ne sont pas de nature à devenir universelles.*

La circoncision empruntée à la loi juive, l'interdiction d'usages dont l'abus seul aurait dû être réprimé, et d'une branche de l'art cultivée de tout temps (la reproduction des images), établissaient une ligne de démarcation infranchissable entre des nations d'origine et d'appétences diverses. Aussi la puissance arabe devait-elle venir se briser dans les plaines de Poitiers contre la résistance des peuplades germaniques converties au christianisme.

En retraçant l'histoire de la grandeur et de la décadence des Arabes, nous ajouterons une démonstration de plus à ces belles paroles de Bossuet :

« *Quand vous voyez passer comme en un instant devant*
« *vos yeux, je ne dis pas les rois et les empereurs, mais les*
« *grands empires qui ont fait trembler tout l'univers;*
« *quand vous voyez les Assyriens, anciens et nouveaux,*

« *les Mèdes, les Perses, les Grecs, les Romains se pré-*
« *senter successivement devant vous et tomber pour ainsi*
« *dire les uns sur les autres, ce fracas effroyable vous fait*
« *sentir qu'il n'y a rien de solide parmi les hommes, et que*
« *l'inconstance et l'agitation sont le propre partage des*
« *choses humaines.* »

HISTOIRE GÉNÉRALE
DES ARABES
ET DE LEUR EMPIRE

LIVRE PREMIER

GÉOGRAPHIE DE L'ARABIE
LES ARABES AVANT MAHOMET

CHAPITRE PREMIER

GÉOGRAPHIE DE L'ARABIE

L'Arabie est une vaste contrée dont la superficie est près du double de celle de la France; les calculs les plus récents lui donnent cent vingt-six mille lieues carrées. Entourée d'eau de trois côtés, elle touche par le quatrième à l'Afrique et à l'Asie, dont elle est en quelque sorte isolée. Le golfe Persique, la mer des Indes, la mer Rouge forment ses limites à l'est, au sud et à l'ouest; l'isthme de Suez la borne au nord-ouest.

Quant à la ligne frontière du nord, elle commence à Gaza, ville de Palestine située sur les bords de la Méditerranée, passe au sud de la mer Morte, à l'est du Jourdain, et puis va de Damas gagner l'Euphrate dont elle suit le cours jusqu'au golfe Persique.

L'intérieur du pays n'était pas connu des anciens; les Grecs et les Romains n'eurent même jamais une idée bien nette des divisions géographiques de l'Arabie. Hérodote, qui avait beaucoup voyagé et qui sut réunir sur les mœurs des Égyptiens et des Mèdes tant de renseignements utiles, dit seulement quelques mots de la péninsule arabique. Après lui Ératosthène et Agatarchide, Pline et Arrien, Strabon et Diodore de Sicile, nous fournissent des indications plus étendues; mais ils attribuent souvent au sol qu'ils décrivent des produits de l'Inde importés par le commerce.

De tous les écrivains anciens, Ptolémée est celui qui paraît avoir le mieux apprécié la situation de l'Arabie; il lui était facile de recueillir des informations authentiques sur un pays qui, par sa proximité avec l'Égypte, restait ouvert aux explorations des habitants des rives du Nil. Cependant les divisions qu'il nous a transmises sont tout à fait arbitraires, et les géographes arabes n'en ont point tenu compte. Il partageait l'Arabie en trois grandes régions : l'Arabie Pétrée, l'Arabie Déserte et l'Arabie Heureuse, noms qui expliquent d'ailleurs la nature du climat avec une exactitude suffisante pour une description générale. La première comprenait la presqu'île située entre les deux golfes que forme la mer Rouge à son extrémité septentrionale; la seconde s'étendait depuis la limite orientale de ces golfes jusqu'aux

frontières de la Syrie et de la Mésopotamie, et le long du golfe Persique jusqu'à la mer des Indes ; le reste, ou la partie méridionale, composait l'Arabie Heureuse, où Ptolémée énumérait de son temps cinquante-six peuples différents, cent soixante-six villes, ports et bourgs, dont six métropoles et cinq villes royales. Les auteurs dans leurs récits ne s'accordent pas sur l'étendue de cette dernière région : les uns l'agrandissent d'une manière démesurée ; les autres la resserrent entre les montagnes voisines de l'océan Indien, et l'on conçoit aisément cette divergence d'opinions, dès que les fantaisies de l'imagination prennent la place de la réalité. Les divisions adoptées par les Arabes sont bien préférables ; elles conviennent à toutes les époques de l'histoire et s'adaptent parfaitement à la configuration du pays. Pour les limités générales, ce sont celles que nous avons déjà indiquées ; seulement elles n'embrassent point la presqu'île du Sinaï et les déserts de Chaldée et de Syrie, ainsi qu'on peut le voir dans la géographie d'Édrisi.

La presqu'île du Sinaï est formée par les golfes de Suez et d'Aïlath ; elle s'étend au nord jusqu'à la mer Morte ; ses vastes déserts furent le séjour des Hébreux après leur sortie de l'Égypte, et formèrent plus tard, sous le nom de *troisième Palestine*, une province de l'empire romain, dont la capitale était Pétra. Les monts Sinaï, Hor et Horeb ont été le théâtre de plusieurs des grandes scènes de la Bible. Quant aux déserts de Syrie, de Mésopotamie et de Chaldée (aujourd'hui déserts de Damas, d'Alep, de Bagdad, de Bassorah), ils ferment aux habitants de l'Asie Mineure et de la Perse l'entrée de la péninsule arabique ; la stérilité du sol en aurait

éloigné tous les conquérants, s'il n'avait servi de route de commerce. La traversée de ses plaines sablonneuses abrége considérablement le chemin des marchands qui portent en Occident les produits de l'Inde, et réciproquement chez les peuples de l'Orient les denrées de la Grèce et de l'Italie. En effet, si de l'embouchure de l'Euphrate on se rend directement à Damas, on arrive de là facilement aux ports de la Méditerranée, tandis qu'en remontant le fleuve jusqu'aux montagnes de l'Arménie qu'on est obligé de franchir, on a encore à traverser l'Asie Mineure tout entière, et les frais sont bien plus considérables ; voilà pourquoi l'ancienne Palmyre ou Tadmor, située dans le désert même, avait acquis une si grande importance ; elle protégeait les caravanes et assurait la sécurité des transports. Lorsqu'elle eut succombé sous les armes romaines, les Arabes redevinrent peu à peu les maîtres absolus de ces voies de communication ; habitués à la vie nomade, connaissant le secret de leurs forces, ils disposèrent en souverains d'un territoire qui ne leur était plus contesté. C'est dans ces régions que nous verrons successivement apparaître le royaume de Hira et d'Anbar, la puissante tribu des Nabatéens et les Ghassanides (6).

Au delà, vers le sud, nous entrons dans l'Arabie proprement dite, qui se divise en huit provinces :

1° L'Hedjaz, au sud-est de la presqu'île du Sinaï, le long de la mer Rouge ;

2° L'Yémen, au sud de l'Hedjaz ;

3° L'Hadramaut, sur la mer des Indes, à l'est de l'Yémen ;

4° Le Mahrah, à l'est de l'Hadramaut ;

5o L'Oman, baigné au nord par les eaux du golfe Persique, au sud et à l'est par la mer des Indes, borné au sud-ouest par le Mahrah;

6o L'Haça, appelé aussi *Bahreïn* à cause de l'importance des îles qui l'avoisinent, et s'étendant le long du golfe Persique, depuis la frontière de l'Oman jusqu'à l'Euphrate;

7o Le Nedjed, au sud des déserts de Syrie, occupant toute la partie centrale de la péninsule, entre l'Hedjaz et l'Haça, avec la province d'Iemamah, ou d'El-Aroud, où se trouvait la ville d'Hedjer, et composé principalement de collines sablonneuses;

8o L'Ahkaf, entre l'Oman, l'Haça, le Nedjed, l'Hadramaut et le Mahrah.

Ces diverses provinces ne nous sont pas également connues : si quelques-unes ont été en partie décrites par des voyageurs, d'autres sont restées fermées à leurs explorations. Il y a plus, les travaux qui ont été entrepris jusqu'à ce jour sur l'Hedjaz et l'Yémen, dont on s'est surtout préoccupé, offrent encore de nombreuses lacunes; c'est à peine si les limites de ces provinces ont été exactement déterminées; on ignorait encore, dans ces derniers temps, l'existence d'un vaste pays nommé Asyr, qui tient à la fois aux deux contrées, et où se conserve une population énergique et belliqueuse. S'il en est ainsi du littoral de la mer Rouge qui, par sa position même, est d'un accès facile, que penser de l'intérieur de l'Arabie, qui n'a été qu'une fois visité dans toute son étendue d'un golfe à l'autre par un Européen, ou des côtes méridionales et orientales, dont les Anglais commencent à peine à faire lever le plan (7)?

L'Hedjaz attire en première ligne l'attention, parce qu'il renferme les deux villes principales de l'Arabie : la Mecque et Médine ou Iathreb. La Mecque, où naquit Mahomet, l'ancienne *Macoraba,* était depuis des siècles un lieu de pèlerinage où l'on allait se prosterner dans le temple de la Kaaba, devant une pierre noire qu'on disait avoir été apportée du ciel au temps d'Abraham par les serviteurs du Dieu tout-puissant. Médine devait être la rivale de la Mecque ; ces deux cités, bâties dans l'intérieur des terres, ne trouvent pas sur le sol qui les entoure de quoi suffire à la subsistance de leurs habitants ; elles tirent leurs provisions de deux autres villes situées sur la mer Rouge et qui leur servent de ports : Yanbo est le port de Médine, et Djedda celui de la Mecque. — L'Hedjaz est entrecoupé de dunes et de collines fertiles qui sont la demeure ordinaire des tribus ; à l'entour se forment des villages ; au sommet, une citadelle offre une retraite assurée en cas d'attaque ; les versants fournissent du grain, quelques fruits, de l'herbe pour les troupeaux et des sources d'eau vive ; près d'une de ces collines s'élève la ville de Tayef, le jardin de la Mecque, dont les fruits sont très-renommés.

A l'Hedjaz se rattache le *Téhamah*, ou pays qui s'étend des montagnes vers la mer ; c'est là qu'on place Kondofah ; mais les géographes comprennent en général sous la dénomination de *Téhamah* tout le littoral, par opposition au *Nedjed*, lieu élevé, reculé dans les terres, et ils distinguent du Téhamah de l'Hedjaz le Téhamah de l'Asyr et celui de l'Yémen depuis Khoulan jusqu'à Aden ([8]).

L'Yémen répond à la partie de l'Arabie méridionale qui a reçu le nom d'*Heureuse;* au nord est le pays d'Asyr. Les habitants, en relations continuelles avec les Égyptiens, les Éthiopiens, les Perses et tous les peuples qui naviguent sur la mer des Indes, ont adopté de bonne heure un gouvernement régulier. Connus des anciens sous le nom d'Hémyarites, ils se sont adonnés constamment à l'agriculture et au commerce, et n'ont trouvé que fort tard le véritable produit de leur sol, le café dont ils fournissent tous les marchés du monde. S'ils employaient plus habilement les machines et les instruments de travail, s'ils savaient se créer un meilleur système d'irrigation, ils pourraient encore accroître cette source de leurs richesses; une température égale, l'élévation et l'humidité des terres favorisent le développement de cette plante plus que partout ailleurs. Plusieurs villes doivent encore aujourd'hui leur prospérité au seul commerce du café : Moka, Hodeida, Lodeïa, Aden. L'or et l'encens étaient aussi exportés des ports de la Péninsule; mais c'est de l'Archipel indien que les Arabes tirent la plus grande partie des métaux précieux et des aromates qu'ils expédient par les golfes d'Arabie et de Perse.

Au nombre des villes les plus célèbres de l'Yémen, nous mentionnerons Saba, appelée aussi Mareb, et Saanâ, qui pendant longtemps disputa à la Mecque le titre de capitale de l'Arabie. Les rois de l'Yémen ou Tobbas, et après eux les gouverneurs persans ou abyssins, avaient fixé leur résidence dans cette dernière place; c'est là que règne encore aujourd'hui le prince le plus puissant de la contrée.

L'Hadramaut, où se trouve Dhafar et Schibam, touche à l'Yémen, jouit à peu près du même climat et participe aux mêmes avantages : son aloès était recherché des anciens. Le Mahrah est moins fertile; ses habitants empruntent leurs ressources du dehors; la mer, en cet endroit, est si poissonneuse, qu'elle fournit même à la nourriture des bestiaux. L'Oman, placé en face de l'Inde, en aurait attiré tous les produits s'il avait eu quelque chose à lui donner en échange; malheureusement le pays n'offre qu'un peu de cuivre et de plomb, des dattes et quelques légumes : aussi n'a-t-il pas joué le rôle commercial que sa position aurait si bien justifié. L'Haça comprend toute la côte du golfe Persique, depuis l'Oman jusqu'à Bassorah ; il présente l'aspect le plus triste et le plus désolé à ceux qui naviguent en vue de ses bords. Mais quand la saison de la pêche des perles est arrivée, tout change d'aspect, et la contrée devient le centre d'un grand commerce. Les tribus qui séjournent ordinairement dans l'intérieur s'empressent alors de venir sur les rivages de la mer pour entrer en relation avec les habitants des côtes et des îles Bahreïn. El-Katif, El-Haça, El-Katha et Gréin, ordinairement désertes, reçoivent une foule affairée et tumultueuse. Ce moment passé, les tribus se retirent, les villes sont abandonnées, les commerçants vont porter leurs denrées dans les marchés de l'Inde et de la Perse, et l'Haça n'est plus qu'une vaste solitude.

Nous venons de parler des six provinces maritimes de l'Arabie, l'Hedjaz, l'Yémen, l'Hadramaut, le Mahrah, l'Oman et l'Haça; les deux dernières s'étendent dans l'intérieur; l'Ahkaf, contrée déserte à laquelle on rat-

tache quelquefois l'Iémamah, est tout à fait inconnu; quant au Nedjed, nous savons qu'il renferme un grand nombre d'oasis, que ses pâturages y sont excellents, que le cheval et le chameau y sont remarquables par leur vigueur.

Mais le pays n'a été décrit d'une manière complète que dans ces derniers temps; le Nedjed (Haute-Terre) ou Arabie centrale forme un plateau entouré de déserts bordés par des montagnes pour la plupart stériles. En y pénétrant par le nord, c'est-à-dire en quittant à Maan la route qui conduit de Damas à la Mecque, on arrive après cinq jours de marche au milieu de steppes arides, dans la vallée du Djowf, sorte d'oasis composée de huit villages soumis à l'autorité d'un seul chef. Il faut encore traverser des déserts de sable ou *nefouds* pour atteindre de nouvelles habitations et la chaîne du *Djebel Shomer*, qui donne accès par un étroit passage au plateau central ou *Nedjed.*

Le Djebel Shomer a pour ville principale Hayel, résidence d'un chef qui étend son autorité sur le Djowf, et qui reconnaît lui-même la suprématie du souverain wahabite de *Riad.*

Les autres provinces ou régions du Nedjed sont le Sedeyr au nord, le Woshem et l'Ared au centre, l'Aflad au sud-ouest, l'Yémamah et le Harik qui touchent le grand désert ou Dahna au sud.

Riad, dans l'Ared. a enlevé à Derreyah le rang de capitale du sultan wahabite, qui a imposé ses lois à l'Haça ou El-Katif, sur le golfe Persique, au Kasim à l'ouest, et qui a pénétré au sud-est jusqu'en *Wadi-Seleyel*, entre le *Dowasir* et le *Wadi-Nedjran.*

Le Kasim est un pays fertile où s'élèvent les villes importantes de Bereydah et d'Oneyzah, et qui n'est séparé que par un étroit désert de la ville de Médine; deux routes conduisent du Kasim à Riad, l'une par Shakra, capitale du Woshem; l'autre plus au nord, par Zulfah et la vallée qui se trouve entre cette ville et le *Djebel Toweyk.*

Ainsi divisée, l'Arabie présente dans toute son étendue l'aspect d'une seule vallée triangulaire dont le sommet aboutit au mont Taurus, entre l'Halys et l'Euphrate. Deux chaînes de montagnes en constituent les côtes : l'une descend à travers la Syrie et la Palestine sous le nom de Liban et d'Anti-Liban, puis arrive dans la péninsule, où elle longe la mer Rouge jusqu'à Bab-el-Mandeb; l'autre suit parallèlement le cours de l'Euphrate et le golfe Persique jusqu'au détroit d'Ormus. Le triangle est terminé par une ligne de terrains très-élevés qui rejoint les deux détroits. Le fond de la vallée forme une plaine très-basse dont le climat est plus redoutable que celui des côtes. Tandis qu'ici des pluies bienfaisantes fertilisent le sol, là rien ne peut résister à la sécheresse et à la chaleur. L'atmosphère est souvent chargée d'exhalaisons et de miasmes qui s'élèvent de la mer Morte et d'autres lacs salés; un vent terrible, connu sous le nom de simoun, et que les Arabes prétendent reconnaître à l'odeur du soufre qu'il répand, ruine les plantes que les rayons du soleil n'ont pas entièrement desséchées; non moins cruel pour les hommes et les animaux, il asphyxie tous ceux qui ne savent pas se précautionner contre ses funestes effets, et recouvre de sable leurs corps inanimés. Il n'en est pas de même

près des rivages de l'Océan, dans l'Yémen surtout, où l'air est toujours pur; la saison des plus grandes chaleurs est en même temps celle des pluies, et si les pluies font défaut, des rosées très-abondantes y suppléent heureusement. Le terrain depuis les bords de la mer s'élève comme par degré; la différence de hauteur modifie la température des diverses localités et facilite les irrigations; l'action du soleil, tombant perpendiculairement au solstice d'été, est atténuée par les nombreux accidents du sol. De tels avantages auraient dû fixer sur ces côtes les habitants de l'Arabie, et cependant le désert n'a jamais été abandonné; la vie nomade qu'il impose a des attraits irrésistibles, compensation nécessaire des périls incessants dont on est environné; une terre sablonneuse et brûlante, qui ne produit ni maïs, ni riz, ni froment; des citernes et des puits qui tarissent à chaque instant, quelques palmiers bientôt dépouillés de leurs fruits, des pâturages promptement épuisés, rien ne détourne le pasteur arabe du genre de vie qu'il a choisi (9).

« La péninsule arabe, dit Herder (10), l'une des contrées les plus remarquables du globe, paraît destinée, par la nature même, à donner à ses peuples un caractère particulier. Comme une Tartarie méridionale, le grand désert qui, d'Alep à l'Euphrate, s'étend entre l'Égypte et la Syrie, offrait de vastes espaces aux hordes vagabondes des *Bédouins* et des bergers, et dès les temps les plus reculés il fut occupé par des Arabes errants; le genre de vie de ce peuple, qui regarde une ville comme une prison; son orgueil fondé sur l'antiquité de sa race, sur son dieu, sur la richesse et la

poésie de son idiome, sur la légèreté de ses chevaux, sur ses cimeterres étincelants, sur ses javelots qu'il croit posséder comme un dépôt sacré, vous diriez que tout cela l'a préparé de loin au rôle qu'il devait remplir un jour dans les trois parties du monde d'une manière si différente des Tartares du nord. »

CHAPITRE II

LES ARABES AVANT MAHOMET

« Déjà, ajoute Herder, dans les jours d'ignorance, comme ils appellent les premiers temps de leur histoire, les Arabes s'étaient répandus au delà de leur péninsule, et avaient fondé de petits royaumes dans l'Irak et en Syrie; quelques-unes de leurs tribus habitaient en Égypte; les Abyssins descendaient de leur race, et toute l'étendue des déserts d'Afrique semblait être leur héritage : séparés de la haute Asie par des mers de sable, protégés contre les attaques des conquérants, rien ne troubla ni leur liberté, ni l'orgueil qu'ils tiraient de leur origine, de la noblesse de leur famille, de leur valeur indomptable, de leur langue encore pure et native ; joint à cela que, placés au centre du commerce du midi et de l'orient, ils réfléchissaient les lumières de tous les peuples voisins, et partageaient avec eux une activité mercantile que leur heureuse situation leur rendait naturelle; ainsi, dès l'origine, se développa au milieu d'eux une forme de culture intellectuelle qui jamais n'eût apparu sur les monts Ourals ou Altaï. A la fois subtile et naïve, la langue des Arabes se forma aux discours figurés et aux sentences morales longtemps avant qu'on eût songé à l'écrire. C'est sur leur mont Sinaï que

les Hébreux reçurent les tables de la loi, et le peuple de Moïse habita presque toujours avec leurs tribus.

« Les Arabes ont conservé les mœurs patriarcales de leurs ancêtres ; ils sont, par un singulier contraste, sanguinaires et obséquieux, superstitieux et exaltés, avides de croyances et de fictions ; ils semblent doués d'une éternelle jeunesse, et sont capables des plus grandes choses lorsqu'une idée nouvelle les domine. Libre, généreux et fier, l'Arabe est en même temps irascible et plein d'audace ; on peut voir en lui le type des vertus et des vices de sa nation ; la nécessité de pourvoir lui-même à ses besoins le rend actif ; il est patient à cause des souffrances de toute nature qu'il est obligé de supporter ; il aime l'indépendance comme le seul bien dont il lui est donné de jouir ; mais il est querelleur par haine de toute domination. Dur envers lui-même, il devient cruel et se montre trop souvent avide de vengeance.

« L'analogie de situation et de sentiment inspirait à tous les mêmes points d'honneur ; le glaive, l'hospitalité, l'éloquence faisaient leur gloire ; l'épée était l'unique garantie de leurs droits ; l'hospitalité embrassait pour eux le code de l'humanité, et l'éloquence, au défaut d'écriture, servait à terminer les différends qui ne se vidaient pas par les armes. »

La division des Arabes en tribus est encore une conséquence de cette vie nomade ; des usages tenaient lieu de lois, et chaque famille se réunissait autour d'un chef dont l'autorité toujours paternelle résidait ordinairement dans le droit d'aînesse. Ce chef portait le nom de *scheik* ou seigneur ; les principales familles repré-

sentaient assez bien les patriciens de Rome et les nobles de l'Europe; un des scheiks était placé au-dessus des autres; c'était le général de cette petite armée; quelquefois il prenait le titre d'émir (commandant ou prince), mais son autorité était très-limitée: il n'était même pas à l'abri du talion, loi barbare qui voulait que le sang versé fût racheté par le sang ou par la composition. Tous les intérêts lui étaient confiés, mais il ne pouvait en séparer les siens, car la tribu était sa famille et portait son nom. Quoique décidant par lui-même toutes les grandes affaires, l'émir devait écouter l'avis des scheiks avant de rien entreprendre. Toutes les tribus étaient organisées de même: plusieurs d'entre elles se réunissaient quelquefois pour former une seule masse : l'autorité était alors décernée au scheik de la plus puissante. Souvent aussi, lorsqu'une tribu avait vu ses ressources épuisées par une guerre malheureuse, elle venait se fondre dans une autre en état de la protéger, et ces alliances expliquent comment un grand nombre de tribus ne se sont pas perpétuées.

Tant que le peuple arabe resta attaché à la vie nomade, cette organisation de la tribu qui en était le résultat immédiat ne subit aucun changement; elle existe encore aujourd'hui, modifiée toutefois; partout où des villes ont été fondées, le pouvoir des scheiks a pu se changer en despotisme, mais la tribu, comme aux premiers jours, est le véritable élément de cette société si curieuse à étudier.

Les Arabes rapportent leur origine aux descendants d'Abraham : Kahtan ou Jectan et Ismaël sont les souches des deux grandes races qui ont peuplé la pénin-

sule, l'une au midi, l'autre au nord. Ces races sont ordinairement désignées sous les noms de *Moutearriba* et de *Moustariba*, par opposition aux *Ariba* ou Arabes primitifs, au premier rang desquels on place les Adites et les Amalica (Amalécites), descendants de Sem selon les uns, de Cham selon les autres. Les *Moutearriba* ou *Jectanides* s'établirent dans l'Yémen et y fondèrent deux dynasties : la dynastie sabéenne et la dynastie hémyarique. La langue des *Ariba* ou l'arabe proprement dit, usitée dans l'Hedjaz et le Nedjed, continua d'être parlée par les habitants des campagnes ; mais les villes de l'Yémen se servirent de l'idiome hémyarique, que les Jectanides avaient appris de leurs ancêtres. Les *Moustariba* étaient de beaucoup postérieurs aux Jectanides. Abraham ayant reçu, dit-on, la mission divine de bâtir à la Mecque un temple saint, quitta la Syrie pour obéir aux ordres de Dieu tout-puissant, et descendit en Arabie, où il fonda la Kaaba, qui fut longtemps l'objet exclusif de la vénération des Arabes. Les travaux du peuple retinrent le patriarche dans l'Hedjaz durant de longues années, et il se fit aider par son fils Ismaël, né sur le territoire même de la Mecque. La source découverte par Agar est celle du puits de Zemzem. C'est à Ismaël que fut portée par l'ange Gabriel la fameuse pierre noire, longtemps enfermée dans la Kaaba, qui au jour du jugement doit rendre témoignage en faveur de ceux qui se seront prosternés devant elle. Les traditions des Arabes comptent encore plusieurs signes de la protection céleste, qui prouvent, à leurs yeux du moins, que leur race, comme celle des Juifs, a été privilégiée.

A peine les descendants d'Ismaël commencèrent-ils à se multiplier, qu'ils se séparèrent : au lieu d'une seule tribu, il s'en forma plusieurs, toutes organisées de même, mais aussi toutes indépendantes. Quelques-unes choisirent un emplacement pour s'y fixer : la plupart allèrent vivre dans le désert sous des tentes, et adoptèrent la vie nomade. Lorsqu'un chef prenait possession d'un pâturage, il n'employait d'autre formalité que de faire aboyer sa meute; le rayon sonore de cette étrange proclamation traçait aussitôt celui d'un domaine interdit aux troupeaux d'alentour.

Les Jectanides, de leur côté, semblèrent préférer la vie sédentaire : cependant un grand nombre de tribus quittèrent la fertile province de l'Yémen pour aller chercher fortune ailleurs. C'est ainsi que les Beni-Djorrhom vinrent à la Mecque, dont Ismaël était en possession, et contractèrent alliance avec lui; mais la rivalité des deux grandes familles des *Moutearriba* et des *Moustariba* n'en subsista pas moins ; il s'agissait de déterminer quel serait le chef sous lequel, en cas d'attaque, tous les autres viendraient se ranger, et de fixer le centre de la nationalité arabe. Chacun des deux partis avait sa métropole : les Ismaélites, pour assurer à la Mecque la prééminence, s'appuyaient sur l'origine sacrée des monuments qu'elle renfermait; les Jectanides faisaient valoir la richesse de l'Yémen, son antique population, et demandaient pour Saanâ le titre de capitale de l'Arabie. La lutte ne devait se terminer qu'au VI[e] siècle de l'ère chrétienne, à l'avantage de la Mecque, au moment même où Mahomet se proposait d'établir dans son pays l'unité de religion.

Outre les Jectanides et les Ismaélites, l'Arabie conservait quelques débris des races primitives, dont les traditions sont couvertes d'obscurité ; on sait seulement, ou du moins on suppose que les Adites, sous Cheddad et Locman, parcoururent en vainqueurs l'Irak et l'Inde plus de deux mille ans avant notre ère, qu'ils régnèrent à Babylone en 2218 et qu'ils envahirent l'Égypte à la même époque, sous le nom de *Pasteurs* ou Hycsos ; on présume que, chassés plus tard de l'Yémen par les Jectanides, ils allèrent peupler l'Éthiopie et l'Abyssinie ; mais ils avaient laissé des traces de leur passage en Arabie, où l'on montre encore des monuments *adites* comparables aux constructions *cyclopéennes* ([11]). Les *Amalica* ou Amalécites, que l'on met également au nombre des Pasteurs ou *Hycsos*, paraissent s'être répandus de bonne heure dans toutes les parties de l'Arabie, et avoir donné plusieurs pharaons à l'Égypte ; toutefois, ils ne fondent aucun établissement durable ; ils finissent par se concentrer au nord de la péninsule, avec les Iduméens, les Moabites, les Ammonites ; occupant les plaines de l'Arabie Pétrée et celles de l'Arabie Déserte, voisines de la Palestine et de la Syrie de Damas, ils s'opposent longtemps à l'entrée des Hébreux dans la terre de Chanaan, et ne cessent de leur faire une guerre acharnée. Vaincus par Saül, ils sont soumis par David, qui reste maître du pays situé entre la mer Morte et le golfe Élanitique. Bientôt Salomon porte ses vues plus loin encore ; il ne se contente pas de dominer sur la mer Rouge, et de la faire parcourir en tous sens par des flottes construites aux ports d'Aïlath et d'Asiongaber : au commerce de l'Arabie Heureuse, il veut joindre

celui de l'Inde, et le conserver à son peuple en rendant tributaires les Arabes errants des déserts de la Chaldée. Il y parvient, mais sa mort (976) entraîne la séparation des royaumes de Juda et d'Israël; les communications sont interrompues entre Jérusalem et les villes d'Assyrie; les tribus arabes cessent de payer l'impôt, et les différents peuples, Moabites, Amalécites, Iduméens, recouvrent leur indépendance.

Le règne de Salomon est néanmoins une date importante dans l'histoire des Arabes; la gloire du grand roi s'était répandue dans toute la péninsule; une reine de Saba (ville de l'Yémen) s'était rendue à Jérusalem pour vérifier ce qu'on disait de sa puissance, et la splendeur de la cour, qu'elle avait trouvée au-dessus des rapports de la renommée, avait encore accru son admiration pour le fils de David. Si les Arabes avaient craint un instant pour leur liberté,. ils furent bientôt rassurés par la faiblesse et l'incapacité des successeurs de ce prince; le péril devait venir d'un autre côté.

Placées entre l'Égypte et la Chaldée, les plaines de l'Arabie Déserte et de l'Arabie Pétrée semblent devoir être la proie de toutes les grandes dominations établies dans ces riches contrées; elles sont nécessaires aux conquérants qui veulent régner à la fois sur les bords de l'Euphrate et du Nil, et elles tentèrent les rois de Ninive et de Babylone, désireux de se rapprocher des côtes de la Méditerranée. Ce fut à ces ennemis redoutables que les Arabes durent résister tout d'abord : ils le firent avec succès; leurs troupes nombreuses affranchirent plus d'une fois les Hébreux du joug assyrien. Cyrus, instruit par les malheurs des rois qui l'avaient précédé, ne les

attaqua point ; il se contenta de repousser ceux qui menaçaient de trop près les frontières de ses États. Cambyse, marchant contre l'Égypte, traita avec les habitants de l'Arabie Pétrée ; ses successeurs suivirent son exemple, et jusqu'à la fin de l'empire des Mèdes, les Arabes, exempts de toute redevance, restèrent pour eux des alliés fidèles. Lorsque Alexandre vint attaquer Darius Codoman, ils se déclarèrent pour ce dernier ; plusieurs d'entre eux, à la solde de Bétis, arrêtèrent la marche du héros macédonien sous les murs de Gaza ; d'autres voulurent l'empêcher de pénétrer en Égypte. Mais Alexandre, soutenu par sa flotte qui lui fournissait les provisions nécessaires, passa sans peine de Phénicie en Égypte, en longeant les rivages de la mer. Il n'oublia pas néanmoins la conduite des Arabes, et s'il ne les châtia pas tout de suite, c'est qu'il ne voulait pas retarder d'un instant l'exécution de ses grands projets contre le monarque persan. Il y songea quand il fut de retour à Babylone, après s'être avancé au delà de l'Indus ; un autre motif que la vengeance le poussait alors. La conquête de l'Arabie lui semblait le complément indispensable de ses victoires ; privé de la péninsule, il ne pouvait se dire avec vérité maître de l'Asie occidentale : son ambition irritée voulut se satisfaire. Il envoya donc plusieurs des officiers de sa flotte visiter les côtes du golfe Persique et de la mer Rouge, tandis que ses lieutenants disposaient une armée en Égypte et en Syrie. La mort, qui le surprit à trente-quatre ans à peine, sauva les Arabes ; ses généraux, trop occupés de leurs propres intérêts, ne pensèrent plus à les attaquer. L'Arabie Pétrée était alors au pouvoir de la tribu des Nabatéens ;

quelques tentatives isolées d'Antigone et de Démétrius n'eurent aucun succès. Lorsque les Ptolémées et les Séleucides se furent solidement assis sur le trône, ils entreprirent de soumettre les pays qui séparaient les frontières de leur empire, sans pouvoir y parvenir; Pompée ne fut pas plus heureux, et les Romains recherchèrent l'alliance d'un peuple qu'ils n'avaient pu réduire.

Les Nabatéens, que l'on ne rencontre pas durant les guerres des Hébreux contre les Arabes, paraissent pour la première fois sur la scène après l'expédition d'Alexandre. On croit cependant qu'ils s'étaient établis à Pétra, du temps de Nabuchodonosor II. E. Quatremère, dans le mémoire que nous avons cité, leur attribue une origine araméenne ou syrienne, et les fait venir des rives de l'Euphrate et du Tigre. Diodore de Sicile nous donne une haute idée de leur caractère, en citant quelques-unes des lois qui les régissaient, et de leur intelligence, en racontant la manière de combattre de leurs guerriers. Ils avaient défendu sous peine de mort de semer du blé, de planter des arbres à fruit, de construire des maisons, disant que pour garder de tels biens on sacrifiait trop aisément sa liberté. Ils n'avaient point d'autre demeure que le désert, point d'autre occupation que le commerce. Recevant sur la mer Rouge la myrrhe, l'encens et d'autres aromates, ils les portaient dans les ports de la Méditerranée. Étaient-ils menacés par un ennemi supérieur en nombre, ils l'attiraient adroitement dans leurs solitudes, se retiraient sur un rocher inaccessible, et forçaient à la paix le général téméraire qui avait mal pris ses précautions contre la faim et la soif. Ce rocher est célèbre; c'est là que de-

vait s'élever la ville de Pétra. Les Nabatéens, par leur habile tactique, résistèrent à tous leurs ennemis. Lorsque Ælius Gallus entreprit par ordre d'Auguste (vers 24 ans avant J.-C.) son expédition contre l'Yémen, il prit un guide nabatéen; égaré au milieu des déserts, il fut obligé de renoncer à ses projets, après quelques succès militaires tristement compensés par les fatigues de la route; sur son avis, les Romains abandonnèrent toute idée de conquête sur la péninsule, et c'est à peine s'il y a lieu de mentionner l'expédition de Cassius en 170, sous Marc-Aurèle, la défaite des troupes de Commode, la tentative de Sévère sur l'Arabie Heureuse en 195 ou 199, la victoire de Macrin si chèrement achetée en 217, etc. Un résultat important avait été, toutefois, obtenu: l'Arabie Pétrée avait été incorporée dans l'empire romain, et Cornélius Palma, lieutenant de Trajan, en avait fait la *troisième Palestine*. La ville de Pétra, ornée d'édifices magnifiques, théâtres, cirques, temples, aqueducs, devint l'entrepôt d'un grand commerce; vers la même époque, les Nabatéens tombèrent peu à peu dans l'obscurité, et leur nom finit même par disparaître de l'histoire.

Les empereurs, maîtres de la navigation de la mer Rouge, loin de porter atteinte à l'indépendance de l'Arabie, la protégèrent d'une manière indirecte, en engageant une guerre acharnée contre les Parthes: tandis que les deux peuples s'épuisaient dans des expéditions sans résultat, les Arabes surent profiter des circonstances pour fonder sur leurs frontières septentrionales deux États puissants, les royaumes de Hira ou d'Anbar (vers 195) et de Ghassan (vers 292). Mais avant de

bien faire comprendre la situation de la péninsule avant Mahomet, nous allons considérer séparément les principales révolutions survenues dans l'Arabie septentrionale, méridionale et centrale.

Depuis la mort d'Alexandre jusqu'à leur soumission par les Romains et les Parthes, les pays voisins de l'Arabie manquèrent d'un gouvernement fort. Travaillé par des discordes intérieures, l'empire des Séleucides, sous une apparence brillante, cachait une excessive faiblesse. Il ne put s'opposer ni à la formation des royaumes indépendants de l'Asie Mineure, ni au triomphe des Macchabées, ni aux ravages des tribus arabes. Celles-ci s'étaient habituées à ne point respecter les frontières des grands rois. Retenues du côté de l'Euphrate par la proximité de Séleucie, elles se vengeaient du côté de la Syrie par des incursions périodiques; chaque année, profitant à propos des moments où les troupes ennemies étaient occupées dans des courses lointaines, elles allaient recueillir, le fer à la main, un butin considérable, et rentraient impunément dans le désert. Ces brigandages, qui ne méritent pas le nom d'invasions, durèrent jusqu'à la destruction de l'empire des Séleucides. La politique et les armes des Romains et des Parthes les firent cesser. Ces deux peuples commencèrent par élever des forteresses sur les frontières; puis ils établirent des corps de troupes pour surveiller le mouvement des peuplades voisines, qu'ils cherchèrent à diviser. Attirés par les offres des Romains, plusieurs chefs s'engagèrent à contenir les tribus errantes, et sous le nom de phylarques garantirent les nouveaux alliés des attaques continuelles qui menaçaient leur ter-

ritoire ; d'autres se déclarèrent pour les Parthes. On les vit souvent intervenir au milieu de la lutte des deux nations. C'est ainsi que le principal auteur du désastre de Crassus fut un chef arabe nommé Ariamnes, qui, feignant le plus grand attachement pour la cause romaine, parvint à détourner le général des pays montueux dans lesquels il voulait se renfermer, et attira les légions au milieu de plaines immenses où l'on ne trouvait, dit Plutarque, ni arbres, ni eau, et où l'œil n'apercevait aucune borne qui fît espérer quelque repos. Les Parthes qui étaient d'intelligence avec lui, et dont toute la force consistait en cavalerie, purent alors assaillir les Romains avec tous leurs avantages, et, grâce à cette trahison, triomphèrent facilement d'un ennemi qui, déjà épuisé par de longues marches, avait encore à lutter contre la faim et la soif.

Les Arabes ne se montrent pas seulement dans la guerre des Romains et des Parthes ; si nous avions une connaissance approfondie de l'histoire des Arsacides, il est probable que nous les retrouverions mêlés à leurs révolutions et à leurs luttes intérieures, comme ils le furent aux discordes civiles de Rome, malgré leur éloignement de cette capitale. On sait que Pescennius Niger, élu césar en Orient (193), s'appuyait principalement sur eux, et qu'un Arabe saisit la pourpre impériale en 246 ; c'était Philippe, qui, devenu maître du trône, oublia sa patrie et ne fit rien pour elle. — Ils paraissent aussi sur la scène à la suite de Zénobie, et menaçaient l'Asie Mineure, quand l'arrivée d'Aurélien et la destruction de Palmyre leur portèrent un coup terrible dont ils ne se relevèrent pas (271).

Au nombre des phylarques qui possédèrent la Syrie orientale et une partie de la Mésopotamie, il faut placer les Odheyna (Odenath), contemporains des premiers princes de Hira et d'Anbar. Les Odheyna commandaient, selon toute apparence, aux débris de ces anciennes tribus amalica, qui avaient encore une fois abandonné leurs demeures. On suppose que le dernier de ces chefs n'était autre que Septimius Odenath, époux de Zénobie, mort assassiné en 267. — Les Arabes le font périr dans un combat livré à Djodhaimah, roi Thonoukhite de Hira, qui est victime, à son tour, d'une ruse de la reine *Zebba* (Zénobie). Ils racontent ensuite la vengeance que le successeur de Djodhaimah, Amr fils d'Adi, de la dynastie des Lakhmites ou Nasrites, tire de cette princesse; Zebba, trompée par un nouveau Zopyre (Cossayr fils de Sad), et surprise dans son palais, est frappée par son vainqueur au moment où elle cherche à s'échapper, en traversant un souterrain pratiqué sous le lit de l'Euphrate. Ces récits ont tout à fait le caractère de légendes composées à plaisir, et nous ne nous y arrêterons pas. Il suffit de dire qu'après la chute de Zénobie, vers 272 de J.-C., le gouvernement des Arabes de Syrie fut confié, par les Romains, à des chefs Tonoukhites, puis aux Salihites qui furent renversés, en 292, par la tribu de Ghassan.

L'avènement des Sassanides, et la translation du siége de l'empire romain dans la ville de Constantinople, ne devaient point suspendre la fureur des peuples qui se disputaient l'Euphrate; les Perses et les Grecs continuèrent la rivalité des Parthes et des Romains avec une obstination qui servit merveilleusement les intérêts des Arabes.

Les rois de Hira, dont les possessions s'étendaient sur les deux rives du fleuve, devinrent les éclaireurs de l'armée des Perses, tandis que les chefs ghassanides, revêtus de la dignité de phylarques, se rangèrent du côté des Romains et s'enrichirent à leurs dépens. Hira avait été fondée à trois milles du lieu où fût bâtie plus tard la ville de Koufah par les tribus qui, sous le nom de Tonoukhites, avaient envahi l'Irak en 192 de J.-C. et s'étaient emparées d'Anbar. Les Tonoukhites appartenaient à la grande famille des Codhaites, originaire de l'Yémen, dont la branche principale s'était fixée successivement dans le Téhamah et le Bahreïn ; en 228, leur chef Djodhaïmah se reconnaissait vassal d'Ardchir fils de Sassan, et après lui Amr fils d'Adi commençait la dynastie lakmite ou nasrite qui devait se prolonger jusqu'en l'année 605 de J.-C.

Amr ou Amrou fils d'Adi ne fit aucun effort pour soutenir les Arabes de *Hadhr* ou d'Atra, ville située entre le Tigre et l'Euphrate, dans le désert de Sindjar, qui avait résisté à Trajan (116) et à Sévère (201), aux Sassanides (231), et dont Sapor Ier s'empara en 240 ; mais après la ruine de Palmyre par Aurélien (272), les rois de Hira dominèrent sans contestation sur les tribus de la Mésopotamie ; ils étendirent peu à peu leurs frontières et pénétrèrent plusieurs fois jusqu'à Antioche. Ils avaient le génie de la guerre, et non celui de l'administration et du gouvernement ; il leur fut impossible de garder leurs conquêtes, et ils s'en tinrent alors à leur véritable rôle en combattant seulement pour le pillage. Opérant devant l'ennemi des retraites que la mollesse des Grecs rendait presque toujours heureuses,

ils laissaient ensuite aux Perses le soin de continuer la guerre. Ces expéditions accumulèrent dans leur capitale tous les trésors de l'Asie Mineure, et permirent aux souverains de Hira de rivaliser de luxe avec les monarques de Ctésiphon et de Constantinople. En même temps elles excitèrent au plus haut degré la haine des Romains qui cherchèrent plus d'une fois à se venger. Dioclétien en 289, Constance en 353 combattirent les Sarrasins ; c'était le nom que les Romains donnaient aux Arabes septentrionaux. Julien prit et détruisit Anbar (363). Valens en 373, Théodose le jeune en 411 ordonnèrent de nouvelles attaques ; le roi Moundhir Ier ou Mondar, qui avait contribué à replacer Bahram-Gour sur le trône de Perse, essuya un sanglant échec (421) ; l'historien Socrate prétend que cent mille Sarrasins périrent dans les flots de l'Euphrate en 448. Anastase fut moins heureux (498) : en renouvelant les hostilités contre les Perses, il faillit perdre la Mésopotamie tout entière (502). Noman III, qui prit une part active à cette guerre, eut à repousser l'année suivante une invasion des tribus de l'Arabie centrale que J. Scylitzès appelle *Thalabites* ou Bacrites ; leur chef Harith (Aréthas) fils d'Amr-el-Macsour, fut maître un instant du royaume de Hira ; il s'était montré favorable aux doctrines du manichéen Mazdac, protégé par Kobad ou Cabadès, et il chassa du trône Moundhir III en 518 ; mais cinq ans plus tard Mazdac était mis à mort par ordre de Khosrou ou Chosroës, et Moundhir III était rétabli dans tous ses droits. « Ce prince, dit Procope, fut pendant quarante-neuf ans (513-562) l'adversaire le plus redoutable qu'aient eu les Grecs. Exer-

çant une autorité souveraine sur les Sarrasins vassaux de la Perse, il fit irruption de tous côtés sur nos terres, et personne ne pouvait lui résister, soit parmi nos généraux grecs, soit parmi ceux qui commandaient à nos Arabes. » Ce fut l'époque la plus brillante du royaume de Hira; après Moundhir, il tomba complètement sous la domination des Sassanides, qui ne se contentèrent plus d'un tribut ou de quelques signes de vassalité. Noman V fut le dernier prince de la dynastie lakhmite (583-605) ([12]). La tribu des Bacrites, victorieuse des Perses à la bataille de Dzou-Car en 611, maintint son indépendance dans le Bahreïn; mais Hira devint une satrapie persane administrée par des vice-rois. Mahomet paraissait alors sur la scène.

Les Arabes de l'Irak et de la Mésopotamie avaient reconnu dès l'année 272 l'autorité des rois de Hira et d'Anbar; ceux de Syrie se soumettaient vers le même temps aux Ghassanides. La peuplade des Azdites, originaire de l'Yémen, était venue s'établir vers l'année 118 de J.-C à Bath-Marr, près de la Mecque; cent ans plus tard cette colonie se dispersa, et plusieurs des tribus qui la composaient s'arrêtèrent près de l'étang de *Ghassan*, situé sur les frontières de l'Hedjaz; de là le nom de Ghassanides, sous lequel elles prennent rang dans l'histoire. Après des alternatives de succès et de revers, elles s'avancèrent jusqu'au Borra, et en 292 leur chef Thalaba recevait des Romains l'investiture de la charge de phylarque. Son successeur Djafna Ier est la tige d'une dynastie qui doit se prolonger jusqu'en 637, époque à laquelle Djabala VI, dernier roi de Ghassan, embrassa l'islamisme. Pendant cette longue

période, les Ghassanides secondent les empereurs de Constantinople dans leurs expéditions contre les Perses, et, devenus chrétiens vers le milieu du IVe siècle de J.-C., ils soutiennent contre les rois de Hira une guerre incessante, qui n'amène aucun résultat décisif. Harith V el-Aradj, fils d'Abou-Chammir, obtient de Justinien les titres de patrice et de roi ; il est présent en 531 à la bataille de Callinique perdue par Bélisaire ; mis en déroute en 539 par Moundhir III, il répare peu d'années après cet échec et fait une expédition heureuse en Arabie contre les Juifs de Khaïbar ; il entreprend en 562 un voyage à Constantinople et meurt en 572. Les légendes arabes et les chroniques grecques font aussi mention de deux reines ghassanides très-célèbres, l'une, Mawia, qui en 377 secourût la veuve de Valens, assiégée par les Wisigoths dans sa capitale ; l'autre, Maria, surnommée *Dzat-el-Courtain* (aux pendants d'oreilles), parce qu'en se convertissant au christianisme elle fit présent au temple de la Mecque de deux perles d'une valeur inappréciable.

Les Ghassanides, alliés de Maurice (584-588) et d'Héraclius (610-641), contribuent aux victoires de ces deux empereurs ; ils combattent à Muta en 629, partagent la défaite de l'Yermouk en 634 et ne se soumettent aux khalifes que trois ans plus tard ([13]).

L'Arabie septentrionale était donc au commencement du VIIe siècle resserrée entre les Perses et les Grecs maîtres de l'Égypte, de la Palestine et de la presqu'île du Sinaï, et entre deux États tributaires, l'un de Constantinople, l'autre de Ctésiphon, qui exerçaient sur les déserts de la Syrie, de l'Irak et de la Mésopotamie une prépondérance marquée.

Le midi de la péninsule ne s'était pas soustrait aussi longtemps au joug étranger ; les Jectanides y avaient formé de nombreux établissements à la suite de la dynastie sabéenne qui avait fondé Mareb, Dhafar, Aden, Nadjran, etc. ; des conjectures récentes, dont il nous est impossible d'admettre la parfaite exactitude, ne font pas remonter ces établissements au delà de l'année 794 av. J.-C. ; les Hémyarites ou Homérites, appartenant à la même famille, auraient commencé en 167 seulement la dynastie des *Tobbas* ([14]), qui ne doit succomber qu'en 525 de J.-C. sous les armes des Abyssins. Harith Erraich, premier Tobba, devait réunir toute l'autorité entre ses mains et soumettre l'Hadramaut, le Mahrah et l'Oman.

Les habitants de l'Yémen s'adonnèrent, sous les Tobbas, aux travaux de l'agriculture et du commerce ; un vaste système d'irrigations distribua l'eau dans toute la province. L'encens et les parfums transportés au dehors étaient une source de richesses. Les Hémyarites, dit Masoudi, jouissaient de toutes les aisances de la vie ; ils avaient en abondance une subsistance assurée, une terre fertile, un air pur, un ciel serein, des cours d'eau nombreux, une puissance bien affermie. » Suivant Makrizi, l'ancienne écriture hémyarite appelée *mousnad* était composée de lettres isolées ou détachées, et plusieurs inscriptions découvertes par MM. Wellsted, Cruttenden et Halévy paraissent offrir des échantillons de cette écriture ; mais l'opinion des savants n'est pas encore fixée à cet égard.

Un événement peu important en apparence vint porter, vers 120 de J.-C., un coup funeste à l'autorité des

Hémyarites. Il existait près de Mareb une digue immense, destinée à contenir l'eau qui s'amassait au pied de deux montagnes, et qui, resserrée comme dans un puits entre leurs versants élevés, ne pouvait s'échapper que par une seule issue. En fermant cette issue, on avait un vaste réservoir qui permettait d'arroser les champs selon les besoins de la culture. Une crue subite vint détruire la digue; délivrées des entraves que l'art des hommes leur avait imposées, les eaux se précipitèrent dans les campagnes et ravagèrent tout ce qui se trouvait sur leur passage. L'accident n'aurait pas eu de suites, si les habitants avaient voulu recommencer les anciens travaux; mais ils craignirent les fatigues et les dangers d'une semblable entreprise, et attribuèrent à la vengeance divine cette catastrophe qui devint pour eux le point de départ d'une ère nouvelle ([15]). Exposés par leur incurie à des inondations périodiques, la plupart d'entre eux abandonnèrent la province de l'Yémen et allèrent fonder, les uns le royaume de Hira, les autres celui de Ghassan. Quant aux Tobbas, ils s'agitèrent dès lors en inutiles efforts pour recouvrer leur antique splendeur, et loin de s'étendre au dehors de la péninsule, ils eurent beaucoup de peine à maintenir l'intégrité de leurs frontières. Lorsqu'au VIe siècle de Jésus-Christ les étrangers envahirent l'Yémen, on ne leur opposa aucune résistance sérieuse: ils trouvèrent le pays livré à une effroyable anarchie, privé de ses principales richesses par l'émigration des cultivateurs, et s'y établirent sans difficulté. Ce fut vers l'année 525 que la domination nationale des Tobbas fit place au despotisme des Abyssins et des Perses; elle avait eu ses périodes

de gloire, car les écrivains arabes se sont plu à en faire le type et le modèle des grands empires; s'il fallait en croire leur récit, elle aurait même compris une partie des contrées de l'Asie; les Tobbas auraient soumis l'Inde, combattu les souverains de la Chine; tel d'entre eux se serait avancé dans le Magreb (Afrique occidentale) jusqu'aux rivages mêmes de l'océan Atlantique; tel autre aurait renouvelé l'expédition d'Alexandre. Mais il est impossible d'accorder ces traditions avec celles que nous possédons sur les autres peuples de l'Orient; il faut donc les repousser comme des fictions, et se contenter de reconnaître que l'Yémen a été de bonne heure le théâtre d'un gouvernement régulier. D'ailleurs, l'existence de ces légendes est facile à expliquer. L'histoire des Arabes n'a commencé pour eux qu'après Mahomet, à l'époque de leur grandeur et de leur puissance. Étonnés eux-mêmes de la rapidité de leurs triomphes, ils se sont persuadés qu'ils devaient avoir pour ancêtres des conquérants célèbres, et afin de rehausser leur origine, ils ont donné de grandes proportions au seul État de quelque importance dont leur pays eût conservé la mémoire; de là ce Tobba Dzou'-l-Carneïn, qui n'est autre que le fils de Philippe de Macédoine; cet *Africous* vainqueur des Berbères (50 ans av. J.-C.); cette reine Balkis, qui règne longtemps après *Africous* et que les Arabes confondent avec la reine de Saba, contemporaine de Salomon; ce Schamar ou Chammir, fondateur de Samarcande, etc. On attribue les plus vastes conquêtes à des Tobbas qui ne sont peut-être jamais sortis de la péninsule, et comme à l'intérieur leur histoire n'est qu'une suite de guerres et d'usurpations, on y a ajouté le récit

d'événements extraordinaires et fort incertains. On n'est pas non plus d'accord sur les faits qui séparent la rupture des digues de Mareb de l'invasion des Abyssins; nous indiquerons seulement les plus considérables. On raconte que vers 206 de J.-C., le Tobba Abou-Carib fit une expédition en Perse et revint chargé de dépouilles; qu'à son retour il s'empara de l'Hedjaz, assiégea Iathreb révoltée, visita la Kaaba et embrassa le judaïsme qu'il introduisit dans l'Yémen. Le christianisme y fut ensuite prêché vers 343 par Théophile, envoyé de l'empereur Constantin; mais l'idolâtrie resta la religion dominante du pays. Abou-Nowas, qui régnait à la fin du Ve siècle sur les Hémyarites, ayant adopté la foi de Moïse, fit massacrer, en 524, la colonie chrétienne de Nadjran, qui refusait d'imiter son exemple. Justin Ier, informé de cet acte de cruauté, engagea le Négusch d'Abyssinie, qui professait le christianisme, à tirer vengeance d'Abou-Nowas, et une armée de soixante et dix mille hommes envahit l'Yémen. Aryat, chargé du commandement, n'eut pas de peine à soumettre un peuple épuisé par la guerre civile. Abou-Nowas vaincu se précipita dans la mer (525), et après la mort de son successeur Ali-Dzou-Djadan, dernier prince hémyarite, Aryat gouverna sans opposition au nom du Négusch. Un de ses officiers, Abrahah-el-Aschram, jaloux de son autorité, le tua par trahison, réunit tous les Abyssins sous son commandement, et prit le titre de vice-roi; il eut plusieurs guerres à soutenir pour conserver le pouvoir qu'il avait usurpé; il les termina toutes heureusement. Par ses ordres, l'évêque de Dhafar, Gregentius, rédigea un code de lois dont l'original, écrit en grec, se trouve à la bibliothèque

impériale de Vienne. Une église fut construite à Saana avec la plus grande magnificence; elle devait détrôner la Kaaba; mais les efforts d'Abrahah, pour faire du christianisme la seule religion de l'Arabie, furent inutiles. Vaincu devant la Mecque dont il avait voulu détruire le temple, il mourut bientôt après, et ses fils, par leurs exactions, rendirent insupportable la tyrannie des Abyssins. Les habitants de l'Yémen n'ayant pu réussir à secouer le joug avec leurs propres forces, demandèrent la protection de princes étrangers. L'empereur de Constantinople ne pouvait embrasser le parti d'un peuple idolâtre; il refusa. Chosroës Parviz, sollicité par le roi de Hira, fit moins de difficultés. Il envoya en 575, à Aden, une flotte qui débarqua des troupes aguerries. Les Abyssins furent défaits et chassés définitivement de l'Yémen vers 597. Le sort des habitants resta le même; ils durent obéir aux Perses comme ils obéissaient à leurs prédécesseurs; seulement ils ne furent pas violentés dans leurs pratiques religieuses. Quant aux nouveaux vice-rois, ils ne se contentèrent pas de régner dans l'Yémen, ils s'établirent aussi dans l'Hadramaut, l'Oman et le Bahreïn.

L'Arabie, au VIIe siècle, courait donc de grands dangers. Deux voisins puissants s'étaient fortement assis sur ses frontières et l'avaient entamée: l'un (l'empereur grec) en avait détaché une province pour l'enclaver dans son empire; l'autre (le roi de Perse) avait occupé les plus riches contrées de la péninsule. Cependant, le Nedjed et l'Hedjaz étaient restés purs de toute domination étrangère. C'est là que devait se réfugier la nationalité arabe pour rayonner ensuite au dehors. Il n'y

avait, dans ces provinces, aucun État hiérarchiquement constitué comme celui des Tobbas : le pays était encore et avait toujours été possédé par des tribus indépendantes, jalouses de se gouverner elles-mêmes et sacrifiant tout à la conservation de leur liberté. Depuis des siècles son aspect n'avait pas changé, pas plus que son histoire. C'était encore le même spectacle de petites sociétés intimement unies par les mœurs, les coutumes, le caractère, mais séparées en fait par l'organisation politique. C'était le même récit de querelles et de rivalités sanglantes. Aucune tribu n'avait acquis de supériorité décidée, car elles disposaient toutes à peu près des mêmes forces et des mêmes ressources. Les richesses, que la fortune semble distribuer au hasard, étaient assez également réparties. Quelques peuplades, il est vrai, s'étaient enrichies par le commerce ; mais des relations plus étendues leur avaient imposé en même temps de nouveaux besoins, ce qui rétablissait l'équilibre. Au premier rang se trouvaient les tribus qui dominaient dans les deux plus grandes villes de l'Hedjaz, la Mecque et Iathreb. La garde du temple de la Kaaba avait été longtemps l'apanage des Djorhom, venus de l'Yémen, avec lesquels on suppose qu'Ismaël s'était allié ; l'idolâtrie se mêla de bonne heure au culte du Dieu d'Abraham, et l'impiété des Djorhom amena leur expulsion, vers l'année 206 après J.-C. Plusieurs familles jectanides avaient émigré à différentes époques dans l'Hedjaz ; les Codhaa s'étaient répandus dans les cantons situés au nord d'Iathreb ; les Azdites, avant de passer dans le Bahreïn et l'Irak, avaient fondé la colonie de Batn-Marr, dont nous avons parlé plus haut, vers 180 de J.-C. Ce

fut une branche des Azdites, les Khozaa, qui succédèrent aux Djorhom dans l'intendance du temple vers 207; ils introduisirent de nouveaux usages superstitieux, en particulier le culte de Hobal; la Kaaba réunissait tous les dieux des Arabes; les trois cent soixante idoles qu'elle contenait étaient des divinités subalternes servant d'intermédiaires auprès d'Allah; les Khozaa trouvèrent, au Ve siècle de notre ère, des rivaux redoutables dans les Coréischites, descendants d'Ismaël, dont le chef, Cossaï, s'empara de l'autorité suprême en 440, et ils se retirèrent à Batn-Marr; Cossaï rassembla autour de lui toutes les tribus coréischites; par ses soins, la Mecque devint une ville considérable; le gouvernement fut oligarchique; les diverses fonctions attachées à l'intendance de la Kaaba furent partagées entre les diverses branches de la même famille; les deux principales, celles du Rifada (secours transformé en une taxe annuelle) et du Sicaya (administration des eaux), devinrent successivement l'apanage de Haschem, célèbre par ses distributions journalières de soupes appelées *dachicha,* de Mottaleb, et d'Abd-el-Mottaleb, grand-père de Mahomet, qui restaura, dit-on, le fameux puits de Zemzem ([16]) en 540.

Iathreb, bâtie, selon les traditions, par les Amalica, passa plus tard à des peuplades juives, parmi lesquelles on distingue les Nadhirites, les Coraizha, les Caynoca, etc. Vers l'année 300 de notre ère, deux tribus azdites, les Aus et les Khazradjites, vinrent s'établir sur leur territoire et s'emparèrent de la ville, en 492. Après avoir résisté aux attaques des Tobbas de l'Yémen, ils se divisèrent entre eux et s'affaiblirent par des guerres intestines (467, 520, 583 et 615); cinq ans plus tard, ra-

menés à des sentiments de conciliation, ils entraient en rapport avec Mahomet.

Les tribus juives se livraient avec ardeur au commerce de caravanes, et Iathreb rivalisait de richesses avec la Mecque; cette dernière place venait d'échapper à un grand danger: vénérée des Arabes, qui tous croyaient à la sainteté du temple de la Kaaba, elle s'était vue attaquée par les Abyssins qui voulaient propager, dans la péninsule, la religion chrétienne. Abrah-el-Aschram avait envahi l'Hedjaz à la tête d'une armée de quarante mille hommes et réduit Tebala et Taïef; mais la Mecque, vaillamment défendue par les Coréischites, avait échappé au sort dont rien ne semblait devoir la préserver, et sa délivrance, attribuée par la superstition à la protection des dieux, avait encore accru le respect universel dont elle était l'objet. C'était bien la vraie capitale de l'Arabie; cependant les Arabes du Nedjed et de l'Hedjaz ne reconnaissaient pas l'autorité politique des Coréischites; ils se gouvernaient tous eux-mêmes, sans souci des intérêts communs; ils ne pouvaient ignorer, toutefois, ce qui s'était passé autour d'eux; le sort des Nabatéens et des Hémyarites était suspendu sur leur tête, et une parfaite union leur offrait seule des chances de salut.

Plusieurs causes devaient favoriser la réalisation de l'unité arabe: 1° la communauté d'origine: la rivalité des Ismaéliens et des Jectanides avait disparu; l'invasion du Négusch d'Abyssinie avait rapproché ces deux grandes familles, et elles n'avaient plus qu'un pas à faire pour se trouver sous un même drapeau; 2° l'identité de mœurs et d'habitudes : si l'on excepte quel-

ques tribus chrétiennes ou juives, la masse de la nation restait attachée aux superstitions de l'idolâtrie et aux anciennes coutumes; l'usage de la circoncision était général; partout on voyait le triste sacrifice d'un sexe à l'autre, l'esclavage de la femme, la polygamie autorisée, les filles enterrées vives par le père pauvre qui craignait de voir un jour son nom déshonoré; une fierté féroce, mais aussi avec le sentiment exagéré de l'honneur, ces idées chevaleresques qui produisent l'héroïsme, inspirent le courage et la générosité, font prendre la défense de l'opprimé au nom de la justice, et placent au-dessus de la vie même l'accomplissement d'une promesse verbale. D'un côté l'amour de la vengeance et ses excès, la loi du talion imposée à tous, le besoin d'égalité, la rapine et le brigandage justifiés par la victoire, l'adresse et la force substituées au droit; de l'autre, l'hospitalité pratiquée avec une admirable abnégation, une soif ardente de renommée, ce mobile des plus belles actions et des plus grands crimes, tel était le spectacle que présentait l'Arabie; la passion y jouait le principal rôle, et l'on pouvait aisément prévoir que le jour où ces esprits bouillants et aventureux se porteraient vers un objet unique, ils prendraient un élan irrésistible. Pour arriver à un tel résultat, deux conditions étaient encore nécessaires: l'uniformité de langage et l'unité de religion; la première était en partie obtenue. En effet, les Arabes, en obéissant à leurs seuls instincts, avaient préparé la fusion en une seule langue des dialectes de leurs nombreuses tribus. Jaloux de transmettre à leurs descendants le souvenir de leurs exploits, ils aimaient la poésie, qui leur en fournissait

le moyen, et voulaient que leur gloire pût se répandre dans toute la péninsule. Mais les auteurs du Nedjed et de l'Hedjaz n'étaient pas compris par ceux de l'Yémen; les tribus d'un même pays elles-mêmes ne faisaient pas toujours usage de termes identiques. Les poètes reçurent la mission de créer une langue plus générale. Leurs vers, récités partout, fixèrent les mots destinés à représenter irrévocablement les idées; lorsque plusieurs familles appliquaient deux expressions différentes à la même pensée, on adoptait celle que le poète avait choisie, et la langue arabe se forma peu à peu. On comprit en même temps les avantages de la civilisation: l'on rendit aux travaux de l'esprit l'estime qui leur est due et qu'on n'avait accordée jusqu'alors qu'aux triomphes de la force physique. Il y eut des assemblées générales où l'on apprenait à se connaître et à s'aimer. Ces assemblées, qui se tenaient à Ocazh, petite ville située entre Taïef et Nakhla, à trois journées de la Mecque, à Macjna, et à Dzou'l-Medjaz, derrière le mont Arafat ([17]), n'étaient véritablement que des congrès de poésie; du reste, malgré la simplicité qui y régnait, rien n'était plus imposant: c'était comme aux jeux olympiques. Devant un auditoire silencieux et recueilli se levait un guerrier à la démarche fière : aucune dignité, aucun ornement n'indiquait qu'il eût un rang supérieur, et pourtant tous les yeux étaient tournés vers lui. Il montait sur un tertre, et là, d'une voix sonore, sans autre secours que celui de l'inspiration ou d'une mémoire prodigieuse, il récitait un poème entier. Tantôt il chantait ses hauts faits, la noblesse de sa tribu; tantôt il dépeignait les plaisirs de la vengeance,

tantôt les douceurs de l'hospitalité, tantôt le courage, toujours l'honneur. D'autres fois il s'arrêtait à peindre les merveilles de la nature, les solitudes du désert, les oasis si désirées, la légèreté de la gazelle. Suspendus à ses lèvres, les auditeurs se laissaient aller à tous les sentiments que le poète voulait leur inspirer : sur leur figure attentive se peignaient l'admiration pour le héros patient dans l'adversité, et le mépris pour le lâche. Ils ne dissimulaient point leurs sentiments, et le poète, puisant une énergie plus vive encore dans cet aveu de sa puissance, reprenait son récit avec un nouvel enthousiasme. Doués d'une autorité sans égale, les poètes arabes devaient être les historiens de leur pays avant Mahomet; maîtres de l'opinion, ils élevaient ou abaissaient à leur gré les différentes tribus; aussi étaient-ils craints et respectés. Leurs œuvres, quand elles avaient été accueillies au congrès d'Ocazh, étaient écrites en lettres d'or sur des toiles d'une étoffe précieuse, et suspendues dans la Kaaba pour être conservées à la postérité.

Grâce à ce soin, sept poèmes ou *moallakas* ([18]) sont parvenus jusqu'à nous, et le nom de leurs auteurs est encore célèbre. Ce sont Imroulcays (m. en 540), Tarafa (m. en 564), Amrou (m. en 622), Harith (né en 540), Lebid (m. en 662), Zohéyr (m. en 627), et Antara (m. en 615), Antara surtout, qui personnifie très-bien toute cette poésie anté-islamique. Les Arabes, le soir, sous la tente, écoutent avec délices ces compositions merveilleuses, qui joignent aux charmes d'un récit touchant et dramatique une mélodie douce et passionnée; ils y trouvent réunis tous les sentiments, toutes les pas-

sions qui peuvent les animer, dans une langue qui semble avoir été créée uniquement pour les exprimer. Ces poètes, aussi bien que quelques autres fort estimés, les deux Mourrakisch (v. 495 et 530), Nabigha Dhobyani (v. 615), Dourayd, fils de Simma (v. 610), Hatim (v. 620) et Acha (m. v. 629), etc., font tous allusion, dans leurs vers, à des événements survenus dans le Nedjed au milieu des tribus indépendantes de l'Arabie centrale; c'est d'abord la journée d'Al-Bayda qui, en 354, arrête les irruptions des souverains de l'Yémen; les conquêtes des premiers princes de la tribu de Kinda, celles de Harith qui devient roi de Hira en 518; les victoires de Soullan (481) et de Khazaz (492), remportées par Rabia et son fils Colayb sur les Arabes hémyarites; la guerre de Baçous entre les Bacrites et les Taghilibites, qui se prolongea de 494 à 534; les victoires de Zohéir, chef des Ghatafan, sur les Hawazin (v. 567), et la longue guerre de *Dahis* entre les Benou-Abs et les Dhobyan, principales tribus des Ghatafan, de 568 à 608, avec l'épisode de la guerre des Temim et des Amirs vers 579; la lutte des Benou-Abs réunis aux Dhobyan contre les Hawazin et quelques autres tribus de la race de Khaçafa, marquée par les combats de Rakm, de Noubbaa, de Liwa, de Sala et de Haurâ, de 609 à 615, et enfin celle des Temin et des Bacrites, qui ne se termina qu'en 630 de J.-C., époque de la conversion de ces derniers à l'islamisme. Nous retrouvons dans le récit des poètes qui brillèrent pendant cette période une peinture fidèle de la vie des Arabes du désert dont le temps n'a jamais altéré les mœurs héroïques; à la suite d'actions sanglantes, il n'est pas rare

de voir s'engager des luttes de gloire et de générosité appelées *mounâfera;* celle qui a lieu en 620 chez les Benou-Amir peut nous en donner une idée; le commandement de la tribu devait être confié au plus digne; Alcama et Amir-ben-Zofaïl, tous deux poètes et guerriers, y prétendent et soumettent leur contestation au chef vénéré d'une autre famille. Le juge leur fait jurer de se soumettre sans réclamation à la décision qu'il prononcera, qu'il ajourne à un an; en attendant l'époque fixée, les deux rivaux cherchent à se signaler par des actes de courage et de vertu; il semble que nous sommes au temps de la chevalerie. Déclarés tous deux dignes du commandement, ils partagent l'autorité et restent étroitement unis. Ces sortes de jugements se rendaient avec un grand appareil et laissaient dans les esprits une impression profonde; on n'est plus étonné, après de tels exemples, des traits si admirables de Hatim et de Zaïd-el-Khaïl, de la tribu de Benou-Tay, dont la libéralité était devenue proverbiale au commencement du VIIe siécle dans toute l'Arabie.

Tandis que les poètes par leurs récits imprimaient à la langue un caractère plus uniforme, il s'opérait dans les esprits un autre travail qui devait contribuer à fonder la nationalité arabe d'une manière plus tranchée; on ne croyait plus aux idoles qui avaient remplacé de bonne heure le dieu unique, Allah; le sentiment religieux faisait irruption de toutes parts. Déjà des scissions profondes s'étaient manifestées; des tribus entières avaient abandonné l'ancien culte. On comptait, outre l'idolâtrie, plusieurs religions en Arabie: les Juifs, chassés de leur pays par les Assyriens, les Ro-

mains et les Grecs, y avaient été accueillis avec empressement par les enfants d'Ismaël, qui retrouvaient dans les traditions des proscrits un respect profond pour le Dieu d'Abraham; au moyen de ces souvenirs évoqués adroitement, le judaïsme avait fait des prosélytes; on le voyait surtout répandu dans l'Hedjaz, aux environs de Khaïbar et d'Iathreb, où de puissantes tribus, celles des Coraïzha et des Nadhirites, étaient depuis longtemps naturalisées; une fraction considérable des tribus de l'Yémen l'avait aussi adopté; et l'on a fait observer plus haut que des Tobbas avaient favorisé l'introduction dans leurs États de la foi de Moïse, notamment vers 225, 310 et 495 de J.-C. Le sabéisme ou magisme était également pratiqué par les Hémyarites et sur les côtes du golfe Persique; quelques sectateurs du brahmanisme se faisaient même remarquer au milieu des habitants de l'Oman ([10]).

Le christianisme, prêché avec succès dans plusieurs parties de l'Arabie, était professé par les Ghassanides dès l'année 330, et par diverses tribus arabes de l'Irak et de la Mésopotamie, du Bahreïn, du désert de Faran et de Daumat-Djandal. Les efforts combinés du Négusch d'Abyssinie et de l'empereur de Constantinople avaient contribué à propager l'Évangile dans l'Yémen. La colonie chrétienne de Nadjran avait eu les honneurs de la persécution sous Abou-Nowas vers 523; cinquante ans plus tard, Abrahah cherchait à faire de l'église de Saana le but du pèlerinage des Arabes. Enfin plusieurs rois de Hira s'étaient montrés favorables à la religion du Christ (vers 395, 513 et 582).

Au milieu des idées nouvelles que les prédications

avaient répandues dans la péninsule, l'idolâtrie était néanmoins restée la religion dominante. Les divinités intermédiaires que certaines tribus révéraient ne ressemblaient point à ces créations des Grecs et des Romains, qui adoraient des êtres moraux revêtus de formes corporelles; c'étaient, comme chez les anciens Égyptiens, des animaux et des plantes, la gazelle, le cheval, le chameau, des palmiers, des végétaux ou des corps inorganiques, des rochers, des pierres, etc. Tous les Arabes admettaient un dieu suprême, *Allah;* mais quelques-uns, sous la figure de leurs idoles, adoraient les anges *Benat-Allah* (les filles de Dieu); d'autres les planètes ou les étoiles telles qu'Aldébaran, Sirius, Canope, etc. On croyait aux génies *Djinn*, aux ogres *Ghoul,* à la magie *Shir,* à la divination *Kehana,* aux sacrifices, aux oracles; on consultait le sort au moyen de *flèches sans pointes,* kidah ou azlam, et les superstitions les plus condamnables étaient encore acceptées presque généralement; un grand nombre de tribus avaient leurs idoles particulières, Hobal, Lat, etc., qu'on honorait par de riches offrandes, et auxquelles on égorgeait des victimes; aucun temple toutefois n'avait le prestige de la Kaaba, dont la prééminence était universellement admise.

Ce temple, qu'avait voulu détruire Abrahah-el-Aschram, avait été de tout temps l'objet de la plus grande vénération; on le regardait comme un présent fait par Jéhovah à la race arabe, pour témoigner qu'elle était privélégiée entre toutes. C'était l'oratoire d'Abraham et d'Ismaël, la maison d'*Allah;* en recevant les trois cent soixante idoles, puissances subalternes acceptées par

les Arabes, il comprenait toutes leurs divinités et devenait le Panthéon de la nation ; les traditions qui s'y rapportaient, étaient chères à tous. Ils faisaient de la Kaaba un lieu de pèlerinage (*haddj*). Ils s'efforçaient de la parer, de l'embellir ; ils auraient voulu qu'elle surpassât en richesses tous les monuments de l'univers ; ils y avaient mis les *moallakas*, comme pour y rattacher tous les genres d'illustration. Les Sabéens, les adorateurs du feu, y envoyaient leurs offrandes ; les Juifs même manifestaient pour cet endroit révéré un profond respect. Les gardiens du temple, les Coréischites, avaient une sorte d'autorité religieuse que tous reconnaissaient sans difficulté : ainsi ils avaient le droit de désigner les mois sacrés pendant lesquels, à la suite du pèlerinage, devait régner, dans toute l'Arabie, une suspension d'armes. Ainsi, ceux qui pouvaient assister à la foire d'Ocazh remettaient leurs armes entre leurs mains avant d'entrer dans le congrès qui, sans cette sage précaution, aurait souvent dégénéré en luttes sanglantes. C'était donc sur la Mecque et sur les Coréischites qu'il fallait agir, si l'on voulait fonder une religion uniforme et nationale en Arabie, et Mahomet le devina parfaitement.

Abd-el-Mottaleb, fils de Haschem, né en 497, avait exercé l'autorité suprême à la Mecque, de 520 à 579 ; il avait eu la gloire de délivrer sa patrie de l'invasion des Abyssins, et il avait vu, avant de mourir, un prince hémyarite chasser les étrangers de l'Yémen avec les secours du roi de Perse. Père de dix-huit enfants, il se crut engagé, par un vœu imprudent, à immoler un de ses fils, en 569, devant les idoles de la Kaaba ; le

sort désigna celui qu'il aimait le plus, Abdallah, âgé d'environ vingt-quatre ans. Au moment du sacrifice, des Coréischites s'élevèrent contre une action aussi barbare et d'un si funeste exemple; sur leur avis, on consulta une devineresse, *arrafa,* qui déclara la vie d'Abdallah rachetable au moyen de la *Dia* (prix du sang humain) et du tirage au sort. La *Dia* étant de dix chameaux, on inscrivit le nombre *dix* sur une flèche *sans pointe,* et sur une autre le nom d'Abdallah; neuf fois le nom d'Abdallah apparut, et ce ne fut qu'à la dixième que les chameaux furent condamnés. On en tua donc cent à la place d'Abdallah, et ce nombre devint désormais parmi les Coréischites le taux de la *Dia.*

Quelques jours après, Abdallah épousait Amina, fille de Wahb, chef de la famille des Zohri, et de cette union devait naître Mahomet (Mohammed ou le *Glorifié*), vers le mois d'août 570.

LIVRE II

MAHOMET ET L'ALCORAN (LE CORAN)

CHAPITRE PREMIER

ÉTAT DE L'ARABIE AU TEMPS DE MAHOMET

A l'époque où nous sommes arrivés de l'histoire des Arabes, tout était préparé pour de grands changements dans la péninsule. L'antagonisme des races, les rivalités de familles ou de peuplades s'effaçaient de plus en plus, ainsi que nous l'avons exposé, devant le danger commun. Menacés au nord par les Grecs, à l'est par les Perses, au sud par les Abyssins, les Arabes sentaient le besoin de s'unir, et les derniers événements avaient développé chez eux, au plus haut degré, les idées de nationalité. Les habitants de l'Yémen avaient été bien inspirés en opposant les Perses aux Abyssins, alliés des Grecs. Ils affaiblissaient ainsi leurs ennemis les uns par les autres; mais il était à craindre qu'ils ne fissent que changer de maîtres. Les empereurs de Constantinople étaient en possession de l'Arabie Pétrée; la cour de Ctésiphon exerçait une sorte de suzeraineté sur tous les pays qui

bordent le golfe Persique et sur l'Yémen. Contre cette double pression, il fallait organiser des éléments de résistance, et, fort heureusement, les circonstances vinrent au secours des Arabes.

L'Hedjaz avait donné un grand exemple en repoussant l'invasion d'Abrahah; la Mecque avait glorieusement reconquis le titre de métropole, qu'on avait voulu lui enlever. Abd-el-Mottaleb cherche à rattacher à ce centre commun toutes les tribus indépendantes ; il se rend à Saana, après la déroute des Abyssins, pour complimenter, au nom des Coréischites, le prince hémyarite, rétabli par l'armée des Perses. Ce sont les enfants de la même patrie, qui se rapprochent et s'entendent ; déjà les poètes ont imprimé à la langue arabe un caractère de fixité qui la fera prévaloir sur les dialectes particuliers en usage dans les diverses parties de la péninsule ; si l'unité religieuse manque encore, les anciennes croyances s'écroulent de toutes parts ; on s'élève contre les sacrifices humains ; on repousse le culte de vaines idoles ; on demande l'interdiction des mariages entre beaux-fils et belles-mères ; on attaque l'odieuse coutume qui permet aux parents pauvres d'enterrer leur fille vivante. Les superstitions grossières qui dominent encore disparaîtront devant les lumières d'une foi nouvelle. Le christianisme aurait eu cette puissance ; mais la morale si pure de l'Évangile, fondée sur l'*abstention*, ne pouvait satisfaire un peuple trop docile à la voix des passions matérielles ; quelques hommes inspirés s'érigent en réformateurs et appellent leurs compatriotes à la vraie religion ; lorsque Waraca, Othman fils de Houwarith, Obeidollah, Zaïd fils d'Amr, etc., puisant une instruction supérieure

dans leurs rapports avec des juifs et des chrétiens, combattent le paganisme et invoquent le nom d'Abraham, dans leur impuissance de rien édifier, ils annoncent qu'un envoyé du ciel paraîtra bientôt sur la terre et triomphera du démon.

Tandis qu'à l'intérieur, cette tendance vers une fusion générale se manifeste dans les esprits, l'indépendance de l'Arabie se trouve assurée par les guerres sanglantes qui éclatent entre les Grecs et les Perses; la lutte des deux peuples prend même, au commencement du VIIe siècle, des proportions colossales; Chosroës soumet un instant à sa domination la Mésopotamie, la Syrie, la Palestine, l'Égypte; plus tard la fortune est ramenée à Constantinople par les exploits d'Héraclius. Toutefois les deux empires sont épuisés ; les villes restent démantelées; les populations sont écrasées d'impôts : elles supportent avec peine des gouvernements qui ont employé jusqu'à leurs dernières ressources pour des entreprises sans résultats; bien loin de pouvoir encore jouer le rôle de nations conquérantes, elles ont perdu le sentiment de leurs forces, et seront incapables de résister à l'orage formidable que la voix de Mahomet va soulever contre elles.

En effet, une puissance nouvelle venait de se former, et elle allait se révéler pour la première fois au moment même où Héraclius et Chosroës Parviz signaient un traité de paix, qui, en maintenant l'intégrité de leurs frontières, et en laissant sans solution leurs prétentions respectives, ne faisait que suspendre une lutte fatale aux deux peuples. Chosroës donnait audience dans son palais de Dastagerd aux ambassadeurs étrangers. Ébloui

par sa propre magnificence, il regardait avec pitié les adorations serviles de ses sujets. On lui annonce que l'envoyé d'un chef arabe a une mission à remplir près de lui ; il ordonne qu'il soit admis, et prenant la lettre qui lui est présentée, il s'arrête à la suscription. Quoique vaincu par Héraclius, Chosroës se croyait encore le roi des rois, et il venait de reconnaître qu'un petit scheik arabe avait placé son nom avant le sien, ce qui, dans les usages orientaux, était considéré comme une marque de supériorité. Sans vouloir en lire davantage, il déchira la missive et la foula aux pieds. Mais l'effet de cette scène fut interprété diversement. On s'informa des projets et des actions de ce chef inconnu, qui avait osé écrire au plus grand souverain de l'Asie : « Mohammed, fils d'Abdallah, prophète de Dieu, à Kesra, fils d'Hormouz, roi de Perse. » On apprit avec étonnement, mais sans croire encore à l'approche du danger, les rapides progrès du fils d'Abdallah (20).

CHAPITRE II

MAHOMET (570-632)

Les premières années de Mahomet avaient été obscures; son père était mort deux mois avant sa naissance. Confié aux soins de sa mère Amina, il l'avait perdue à l'âge de six ans, et il n'avait eu pour tout héritage qu'une vieille esclave noire appelée Oumm-Aïman et cinq chameaux.

Recueilli par son aïeul Abd-el-Mottaleb, qui semblait avoir le pressentiment de sa grandeur future (576-579), soumis en dernier lieu à la tutelle de son oncle Abou-Taleb, investi de la charge *Rifada*, il s'était vu obligé de demander au travail les moyens de subvenir aux nécessités de la vie. Doué de qualités aimables, il se concilia l'affection de tous, et pendant les guerres de Fidjar qui prirent naissance à la foire d'Ocazh, en 580, entre les Hawazin et les Coréischites, et qui durèrent neuf ans, il assista à la journée de Naklha et à celle de Samta (vers 586); il avait fait un premier voyage en Syrie avec Abou-Taleb en 583, et, arrivé sur le territoire de Bostra, il avait rencontré un moine nommé Bahira, qui le prit en amitié; ce moine était appelé par les chrétiens *Djerdjis*, Georges, et c'est de Djerdjis ou Sergis qu'on a fait Sergius.

A vingt-cinq ans, Mahomet avait mérité, par la régularité de sa conduite, le surnom d'Al-Amin (l'homme sûr). Engagé au service d'une riche veuve nommée Khadidjah, qui faisait un commerce étendu, il entreprit dans l'intérêt de sa maison un voyage en Syrie, et réalisa de très-grands bénéfices ; Khadidjah reconnaissante lui offrit sa main ; et devenu chef de famille, il acquit une haute considération par l'habileté avec laquelle il gérait ses biens, et par l'influence qu'il exerçait sur ses nombreux parents. Khadidjah descendait d'une des premières familles de la tribu des Coréischites ; lui-même appartenait à une branche non moins respectable, celle des Haschémites qui comptait dans ses rangs, ainsi que nous l'avons vu, plusieurs pontifes du temple de la Kaaba.

Mahomet s'appliqua à se faire considérer par tous ceux qui l'entouraient comme leur meilleur conseil et leur plus digne chef. Toutefois il avait déjà atteint l'âge de quarante ans que son nom n'était pas sorti de l'enceinte de la Mecque ; aucun événement remarquable ne l'avait encore désigné aux yeux des Arabes. Il avait bien formé en 595, avec les principaux membres de la tribu des Coréischites, une association appelée *hilf-el-Fodhoul* (fédération des *Fodhoul*), pour réprimer les injustices qui se commettaient parmi eux ; il avait pris part à la reconstruction du temple de la Kaaba en 605 ; il avait contribué à faire échouer à la même époque une tentative d'Othman fils d'Houwarith, qui, après avoir embrassé le christianisme, avait voulu placer la Mecque sous la domination romaine. Toutefois sa conduite n'avait rien présenté d'extraordinaire. Plus tard, en se chargeant de

l'éducation d'Ali (606), en adoptant et affranchissant Zeid, jeune Codhaïte enlevé par des Arabes d'une tribu ennemie et vendu comme esclave, il avait fait preuve d'une générosité dont les exemples n'étaient pas rares dans les autres branches de sa famille; enfin il avait montré de la bravoure pendant la guerre de Fidjar; mais cette vertu était trop commune pour le signaler d'une manière particulière. Ignorant comme ses compatriotes, il ne savait même pas lire. Son imagination brillante n'avait encore rien produit qui pût faire deviner en lui le génie poétique ; ce qui le distinguait seulement, c'était l'expérience qu'il avait acquise pendant ses voyages et une connaissance très-remarquable de la nature humaine, qui lui permettait d'apprécier en un instant la valeur morale d'un individu. On observait, à la vérité, que tous les ans il se retirait avec sa famille sur la montagne de Hirâ, située non loin de la Mecque, et que là, dans le silence de la solitude, il passait des nuits entières plongé dans une profonde méditation. Nul n'avait jamais su quel était l'objet de ses réflexions : aucune parole imprudente de sa part n'avait pu même le laisser soupçonner. Il agitait dans son esprit les destinées futures de sa patrie, et voulait lui donner force et grandeur. Rêvant pour elle une autre organisation que celle à laquelle il la voyait presque irrévocablement condamnée, il se demandait comment il pourrait tirer les esprits de l'état de barbarie où ils étaient plongés. Il s'indignait du culte public rendu aux idoles et cherchait les moyens de le renverser; initié aux principaux dogmes des religions juive et chrétienne, et jugeant qu'aucune de ces reli-

gions ne pouvait réaliser les projets de régénération politique qu'il méditait, il résolut d'en fonder une nouvelle. C'était une œuvre immense; mais la résolution une fois prise, rien ne l'arrêta plus (611).

Ses premières démarches furent toutes individuelles; il parla à Khadidjah, à son cousin Ali, à son affranchi Zeid, à son ami Abou-Bekre, de la nécessité de rendre à l'antique religion d'Abraham sa pureté primitive; il leur annonça sa mission. Tous y ajoutèrent foi et le reconnurent pour l'envoyé de Dieu. Ils admirent ses entretiens avec l'ange Gabriel, et reçurent, comme dérivant d'une source divine, les versets d'un livre (*al-Coran*, la lecture) que Mahomet se proposait de répandre pour le succès de son entreprise. Il désigna sa nouvelle religion par les mots: *islam*, qui indique un entier abandon à la volonté de Dieu, et *iman*, qui signifie croyance (d'où sont dérivés les adjectifs *mouslim*, musulman, et *moumin*, fidèle), et Waraca, près de mourir, le proclama le prophète des Arabes.

Ce n'étaient là que de faibles commencements. Abou-Bekre (le père de la vierge), qui était généralement aimé et estimé, conquit à l'islamisme l'adhésion de quelques hommes recommandables, parmi lesquels était Othman, fils d'Affan. Au bout de trois ans (614), le nombre des initiés trahit le mystère dont ils s'environnaient, et Mahomet voulut précipiter le dénoûment. Il assemble sa famille et lui expose sa doctrine. Pour la première fois, il lève hautement l'étendard contre les pratiques superstitieuses de ses compatriotes; il demande, au nom de la raison, la destruction des idoles aux pieds desquelles on venait de si loin se prosterner. On l'écoute

avec étonnement, et Ali, dans un moment d'enthousiasme, se déclare son vizir. « Qui de vous, s'était écrié Mahomet, veut être mon frère, mon lieutenant, mon vicaire? » Et comme chacun gardait le silence : « C'est moi, dit Ali, qui serai cet homme ; apôtre de Dieu, je te seconderai, et si quelqu'un te résiste, je lui briserai les dents, je lui arracherai les yeux, je lui fendrai le ventre, et je lui casserai les jambes. » D'autres sont émus par l'éloquence du novateur et adorent le dieu qu'il annonce; mais le plus grand nombre s'offense de son impiété. Il est signalé comme l'ennemi de la religion, et l'on presse à plusieurs reprises Abou-Taleb de réprimer son audace. Abou-Taleb le supplie de renoncer à ses projets ; il le trouve inébranlable : « Quand on viendrait à moi, disait Mahomet, le soleil dans une main et la lune dans l'autre, on ne me ferait pas reculer. » Tout en refusant d'ajouter foi à ses prédications, Abou-Taleb ne peut oublier qu'il est le fils de son frère, et il le protége avec les Haschémites contre ses ennemis.

Après ces vaines tentatives, les Coréischites, restés fidèles à l'ancien culte, n'osant attaquer à force ouverte une famille illustre à laquelle ils sont attachés par tant de liens, se contentent de décrier Mahomet, et ils ne s'aperçoivent pas qu'ils ne font qu'étendre ainsi sa renommée. Ils l'accablent d'outrages et persécutent ses disciples. Toutes les fois qu'il vient accomplir autour de la Kaaba le *tawaf* (tournée pieuse), il entend des injures ou des menaces. Un jour il rentre chez lui désespéré; mais le lendemain il a retrouvé tout son courage et continue ses exhortations, La conversion de

son oncle Hamza rend ses adversaires plus circonspects, sans rien changer à leurs sentiments hostiles; ils accusent le prophète de se faire dicter ses prétendues révélations par un chrétien de la Mecque, nommé Djaber; Mahomet leur répond: « Un homme, dites-vous, m'endoctrine. Le langage de celui que vous supposez être l'auteur du Coran est un langage barbare, et le Coran est de l'arabe le plus pur. » (Sourate XVI, 105.) Ils le soumettent à des épreuves et défendent de prêter l'oreille à ses discours sous des peines sévères; chaque famille fait subir les plus durs traitements à ceux de ses membres qui embrassent l'islamisme, et la colline Ramdha devient le lieu des tortures qu'on inflige à ces malheureux. Plusieurs musulmans se décident à quitter la Mecque et à fuir en Abyssinie; leur nombre s'élève à cent un, quatre-vingt-trois hommes et dix-huit femmes. Les Coréischites envoient aussi une ambassade au Négusch pour l'engager à repousser les partisans de Mahomet; mais le Négusch se fait expliquer la nouvelle religion; satisfait du sentiment exprimé par les réfugiés sur Jésus-Christ, il leur accorde sa protection, et suivant même les auteurs arabes, embrasse secrètement leur foi.

Mahomet ne se maintenait dans sa ville natale que par la bienveillante protection d'Abou-Taleb. Sept ans se passent encore (615-622), pendant lesquels il travaille avec un zèle infatigable à la propagation de ses idées ; rien ne peut l'arrêter, ni les menaces des Coréischites qui mettent sa famille au ban de la tribu entière et l'obligent de se retirer, de 616 à 619, dans les montagnes voisines de la Mecque, ni la perte d'Abou-Taleb,

son généreux tuteur (619), ni la mort de Khadidjah, son épouse chérie (620). Il cherche sa consolation dans les progrès de sa doctrine. Le retour de quelques-uns des réfugiés en Abyssinie, et surtout la conversion d'Omar, jusqu'alors son plus redoutable ennemi, ont accru son ascendant. Ces succès effraient les Coréischites qui lui tendent des embûches pour le faire périr. Il essaie d'abord de s'y soustraire et va s'établir à Taïef. Chassé de cette ville par les habitants qui refusent d'écouter sa parole, il retourne à la Mecque, espérant que le temps aura un peu amorti les haines, et met plus de prudence dans toute sa conduite. C'est à cette époque qu'il épouse Sauda, veuve de Sokran, et Aiescha fille d'Abou-Bekre, qui n'était encore qu'une enfant. Il avait eu de Khadidjah trois fils, morts en bas âge, et quatre filles, Zeïnab mariée à Aboul-As, Rocaïa et Oumm Kolthoum, qui épousèrent successivement Othman fils d'Affan; et Fathime, née en 606, qui devint, en 621, la femme d'Ali fils d'Abou-Taleb.

On rapporte aussi à cette année l'ascension merveilleuse de Mahomet sur le Borac, animal mystérieux qui l'avait conduit en présence du Très-Haut; mais ce fameux voyage est considéré par la plupart des docteurs musulmans comme un simple rêve ou comme une vision; du reste, ces récits, qui convenaient à l'ardente imagination des Arabes, n'étaient pas un des moyens d'influence recherchés par le nouvel apôtre; on avait bien souvent réclamé de lui quelques miracles qui attestassent sa mission. « Dieu, répondait-il, ne m'a pas envoyé vers vous pour cela; il m'a envoyé seulement pour prêcher sa loi; si vous acceptez ce que je vous

apporte, ce sera votre félicité dans ce monde et dans l'autre. » (S. XIII, 8.) C'était surtout par le prestige de la parole qu'il agissait sur les esprits, et l'on peut se faire une idée de l'impression qu'il produisait lorsque, s'adressant à des idolâtres, il exprimait dans un langage harmonieux et rempli d'images les pensées les plus élevées. « Voici, disait-il (S. XLI), ce qu'a révélé le Dieu clément, le Dieu miséricordieux : un livre dont les versets distincts forment un Coran arabe pour les hommes qui ont de l'intelligence ; un Coran qui contient des promesses et des menaces ; mais la plupart s'en éloignent et ne veulent pas l'entendre. Nos cœurs, répondent-ils, sont fermés, nos oreilles sont sourdes à tes paroles ; un voile s'élève entre nous et toi ; fais à ta guise, nous à la nôtre. Dis-leur : Je suis un homme comme vous, mais un homme à qui il a été révélé que le Dieu, votre maître, est un Dieu unique ; marchez droit à lui ; implorez son pardon. Malheur à ceux qui lui associent d'autres dieux ! Malheur à ceux qui rejettent le précepte de l'aumône et nient la vie future ! Ceux qui auront eu la foi et qui auront pratiqué la vertu jouiront d'une récompense éternelle. Refuserez-vous de croire au Dieu qui a créé la terre en deux jours ? lui donnerez-vous des égaux ? Il est souverain de l'univers... Il a dit au ciel et à la terre : Venez, obéissez à ma voix ; le ciel et la terre ont répondu : Nous obéissons.... Nous ferons subir aux infidèles un châtiment terrible ; nous leur rendrons le mal qu'ils ont fait. La récompense des ennemis de Dieu, c'est le feu. Ils y demeureront éternellement, parce qu'ils ont nié nos signes. Seigneur, s'écrieront les réprouvés, montre-nous ceux qui nous

ont égarés ; hommes ou génies, nous les jetterons sous nos pieds ; nous les chargerons d'opprobres.... Des anges portent à l'adorateur du Dieu unique, au juste mourant, ces paroles consolantes : Bannis la crainte et le chagrin. Nous t'annonçons le jardin de délices. Nous fûmes tes protecteurs sur la terre, nous le serons dans le ciel ; va goûter des plaisirs éternels ; forme des vœux, ils seront accomplis. Le miséricordieux a préparé ce séjour pour ses élus. »

Les auditeurs étaient frappés d'étonnement en entendant des paroles auxquelles ils étaient si peu accoutumés, et l'on voyait fréquemment des conversions instantanées. Omar, qui avait toujours été un des plus fougueux ennemis de Mahomet, ayant saisi violemment entre les mains de sa sœur un fragment du Coran (S. XX), le lit, et frappé d'admiration, va trouver Mahomet et lui déclare qu'il croit en Dieu et en son prophète.

En 620, pendant les fêtes du pèlerinage, six habitants d'Iathreb, ayant entendu Mahomet développer les principes de l'islamisme, le reconnurent pour l'envoyé du ciel et lui promirent de travailler à répandre ses enseignements parmi leurs compatriotes. L'année suivante (621), douze musulmans d'Iathreb prêtent serment d'obéissance à la personne du prophète et de fidélité à sa religion sur la colline *Acaba*, près de la Mecque ; ils emmènent avec eux Mossab fils d'Omayr, qui fait de nouveaux prosélytes et qui parvient à réunir sous une loi commune les deux puissantes tribus des Khazradjites et des Aus, si longtemps divisées. En 622, soixante-quinze habitants d'Iathreb tiennent pendant la nuit, sur

la colline *Acaba*, une nouvelle conférence avec Mahomet; ils lui offrent un asile dans leur ville et lui demandent si, rappelé par ses concitoyens, il abandonnera ses alliés pour revenir dans sa patrie. « Jamais, leur dit-il; je vivrai et je mourrai avec vous. Votre sang est mon sang; votre ruine serait la mienne. Je suis dès à présent votre ami et l'ennemi de vos ennemis. — Mais si nous sommes tués pour toi, quelle sera notre récompense? — Le paradis. » Cette entrevue fut appelée le *second* ou le *grand serment d'Acaba*. Mahomet choisit parmi les personnes présentes douze chefs qui, sous le nom de *nakib,* devaient être ses délégués dans les tribus d'Iathreb, comme les apôtres avaient été les délégués de Jésus.

Les Coréischites, instruits de ce pacte d'alliance, redoublèrent de violence, et l'émigration des musulmans continua. Mahomet semblait braver le péril qui le menaçait; l'arrêt de sa mort fut prononcé; la maison où il se cachait ayant été entourée par ses adversaires, il chercha son salut dans la fuite, et partit avec Abou-Bekre, tandis qu'Ali, revêtu de sa robe verte, détournait par un généreux dévoûment l'attention des assaillants.

Mahomet et Abou-Bekre avaient pris un chemin opposé à Iathreb. Ils restèrent trois jours dans une caverne du mont Thour, situé à trois milles au sud de la Mecque; ils dépistèrent adroitement les recherches, gagnèrent le bord de la mer, et après avoir échappé à ceux qui les poursuivaient, arrivèrent, six jours après, sur le territoire de Iathreb, au village de Coba, où l'on fonda la première mosquée de l'islamisme, mosquée qui sub-

siste encore aujourd'hui. L'hégire ou fuite de Mahomet est devenue l'ère des musulmans ; elle est fixée généralement au 16 juillet (622 de J.-C.). Le khalife Omar l'institua, à l'imitation des chrétiens qui faisaient usage de l'ère des *martyrs* (284 de J.-C.), époque de la persécution de Dioclétien.

Après être resté quatre jours à Coba, où Ali vint le rejoindre, Mahomet fit son entrée à Iathreb escorté d'un nombreux cortége ; il accepta l'hospitalité d'Abou-Aïoub, et bientôt il acheta un vaste emplacement où son intention était de construire une mosquée et une habitation pour sa famille et pour lui-même. Iathreb prit le nom de *Medinet-el-nabi*, la ville du prophète, et les deux tribus qui s'étaient ralliées sous l'étendard de l'islamisme se confondirent sous le nom d'*El-Ansâr* ou auxiliaires ; les musulmans de la Mecque étaient appelés *Mohadjir* (émigrés). Mahomet voulut établir entre les uns et les autres un ordre de fraternité qui les réunît tous dans un même sentiment : chaque Mohadjir choisit un frère parmi les Ansars. Quelques conversions remarquables imprimèrent un nouveau lustre à l'islamisme ; Selman, le Persan, les docteurs Moukhaïrik et Abdallah-ben-Sellam reconnurent Mahomet comme l'apôtre de Dieu ; mais les tribus juives étaient ennemies des musulmans, et elles devaient trouver un appui dans le parti des *Mounaficoun* ou hypocrites, parti qui se composait de quelques *Ansars* mécontents. Aussi, le moment où commença réellement le triomphe de Mahomet fut peut-être le temps le plus difficile de sa vie ; il avait besoin de la plus grande circonspection, afin de ménager tous ses prosélytes. Obligé de traiter avec autant d'affection

ceux qui avaient embrassé sa cause par intérêt que ceux qui l'avaient fait par dévoûment, mis en demeure par des questions insidieuses de prouver la vérité de sa mission, toujours en vue, il lui fallait satisfaire tout le monde, sans oublier un instant son rôle. A tous moments on venait lui demander conseil, et il devait avoir sans cesse sur les lèvres des versets de son livre divin, pour indiquer les règles de conduite qu'imposait la nouvelle religion. Tous ses actes étaient contrôlés. Sa vie publique, commentée par tous, ne devait laisser percer aucune contradiction ; une seule aurait suffi pour détourner à jamais ceux qui, frappés de son assurance, hésitaient encore à voir en lui un être supérieur au reste des hommes. Sa vie privée n'était un secret pour personne, et ses faiblesses étaient aussitôt dévoilées. Et comme si cette tâche n'était pas suffisante, il avait encore à s'occuper de la direction de ses plus zélés disciples, Ali, Zeid, Abou-Bekre, Omar, Othman; tous prenant leurs inspirations dans la société intime du prophète, devaient montrer à l'univers le type des vrais musulmans.

Un an s'écoula au milieu de ces épreuves ; ce temps passé, Mahomet comprit que sa doctrine périrait, s'il laissait se consumer dans l'inaction l'ardeur de ceux qui s'étaient attachés à sa cause. La guerre était le meilleur moyen de nourrir le fanatisme qu'il avait allumé ; elle devait attirer sur lui l'attention dont il avait besoin; enfin ses succès militaires étaient la seule preuve miraculeuse qu'il pût offrir de la protection divine dont il se disait l'objet. Ils s'y résolut donc, et elle devint son plus grand moyen de prosélytisme. Jusque-là il avait

exigé des nouveaux convertis une formule de serment toute pacifique; on jurait de n'adorer qu'un seul dieu, de ne point dérober, de ne point tuer ses enfants, de ne pas commettre d'adultère, de s'abstenir de propos calomnieux et d'être docile à tout ce que le prophète ordonnerait de juste; il y ajouta l'engagement de combattre ses ennemis. Il avait à venger les injures qu'il avait souffertes pendant son séjour à la Mecque, et à demander compte aux Coréischites de l'exil auquel ils l'avaient condamné. De plus, la rivalité commerciale de Médine et de la Mecque pouvait être très-habilement exploitée. Après avoir dicté une charte qui réglait les rapports des musulmans entre eux, qui assurait aux juifs la liberté de religion et la paisible jouissance de leurs biens, en les assujettissant toutefois à payer une partie des frais de la guerre, il se mit en campagne avec son oncle Hamza et fit plusieurs courses infructueuses. Abdallah fils de Djahch, ayant pillé une caravane pendant le mois sacré de redjeb, fut blâmé par le prophète (S. II, 214). Les Coréischites ne négligeaient aucune occasion de critiquer les musulmans; leurs poètes ne cessaient de les attaquer dans des satires d'une violence extrême. Trois Khazradjites, Hassan fils de Thabit, Cab fils de Malek, et Abdallah fils de Rowaha, furent chargés de leur répondre; mais cette guerre de plume ne faisait qu'irriter les esprits. Mahomet préparait une nouvelle expédition ; avant de l'entreprendre, il régla le jeûne du ramadhan, la dîme aumônière *zecat,* la kéblah ou direction des oratoires musulmans vers le temple de la Mecque, et l'*edhan,* formule d'annonce pour les heures de la prière ; puis, ayant su que les Coréischites ra-

menaient de Syrie mille chameaux chargés de marchandises précieuses, il partit avec trois cent quatorze hommes pour les attaquer; cette petite troupe se composait de trois cavaliers et de trois cent onze fantassins. Abou-Sophian fils de Harb était à la tête de la caravane; instruit de la marche de ses ennemis, il parvint à les éviter; il avait demandé du secours à la Mecque; mille Coréischistes commandés par Abou-Djah s'étaient dirigés vers la vallée de Béder; les musulmans les y avaient devancés. Abou-Djah apprend d'un message d'Abou-Sophian que la caravane est sauvée; au lieu de rebrousser chemin, il se croit sûr de la victoire, engage le combat et perd la vie dans une action dont le fugitif de la Mecque recueille toute la gloire. Placé avec Abou-Bekre sur un trône de bois construit à la hâte et hors de la portée des javelines, Mahomet animait les siens par ses discours. Trois Coréischites étant sortis des rangs, provoquent les partisans du prophète; Hamza, Ali et Obeidah répondent à ce défi et sont vainqueurs. L'engagement devient général. Tout à coup Mahomet voit ses partisans faiblir; il s'élance à cheval, et jetant dans les airs une poignée de sable : « Que la face de nos ennemis, s'écrie-t-il, soit couverte de confusion. » Ses troupes, animées d'une nouvelle ardeur, reprennent l'offensive, et la bataille est gagnée. Rien n'est décisif dans les guerres de religion comme un premier succès, tant les hommes sont disposés à confondre le droit et la force. Le combat de Béder fit plus pour l'islamisme que les plus éloquentes prédications; les croyants furent affermis dans leur foi; ceux qui hésitaient se prononcèrent; les incrédules furent ébranlés.

L'année suivante, Mahomet réussit à mettre sur pied mille soldats; ce n'était pas encore assez pour égaler les Coréischites, qui venaient avec trois mille hommes ravager les environs de Médine; néanmoins il pouvait espérer un nouveau triomphe, grâce à l'enthousiasme qu'il avait su inspirer à ses prosélytes; il avait répondu à une incursion d'Abou-Sophian par le pillage d'une riche caravane dans le Nedjed; au combat d'Ohud, il ne fut pas aussi heureux : une défection des *Mounaficoun* (les hypocrites), et la désobéissance d'un corps de cinquante archers qui se débandèrent pour courir au butin avant d'avoir assuré la victoire, lui firent courir les plus grands dangers; il n'échappa à une mort certaine qu'en payant de sa personne. Frappé au visage, couvert de sang, il parvint avec peine à se réfugier dans un défilé du mont Ohud. Ali, qui s'était signalé au commencement de la bataille par un exploit chevaleresque, Abou-Bekre et Omar étaient blessés; Hamza avait perdu la vie. Les femmes des Coréischites qui avaient suivi leurs époux, et qui excitaient par des cris de guerre leur fureur belliqueuse, se livrèrent à des atrocités sans exemple sur les cadavres qui jonchaient le champ de bataille.

Dans cette journée Abou-Sophian commandait les idolâtres; mais c'était Khaled fils de Walid qui avait habilement profité de la fausse manœuvre des archers pour reprendre l'avantage. Les circonstances qui avaient amené la défaite de Mahomet lui permirent de la faire considérer comme le juste châtiment d'une infraction à ses ordres. Rentré à Médine, il réunit autour de lui tous les hommes qui avaient pris part à l'action et s'avança

à leur tête jusqu'à *Hamra-el-Açad*, pour montrer que l'échec d'Ohud n'avait pas abattu son courage.

Le résultat de la victoire des Coréischites fut de donner à la guerre un caractère de plus en plus sanguinaire. Après Béder, Mahomet avait rendu la liberté aux prisonniers; deux hommes dont il avait reçu les plus sanglants outrages avaient seuls été mis à mort. A la suite du combat d'Ohud, les musulmans résolurent de ne plus faire de quartier aux idolâtres, et les meurtres isolés se multiplièrent : tantôt des envoyés du prophète étaient massacrés ou condamnés à d'affreux supplices ; tantôt des Coréischites payaient de leur vie les crimes de leurs alliés. Cependant Mahomet évitait de recommencer les hostilités avec les habitants de la Mecque et cherchait d'un autre côté des triomphes plus faciles. Les juifs n'avaient pas montré des dispositions favorables à son égard : ils prétendaient que le nouveau culte n'avait rien de particulier, que le Dieu de l'islamisme n'était autre que leur Jéhovah défiguré ; leur contenance équivoque attestait un mauvais vouloir et une inimitié cachée. Déjà Mahomet avait attaqué les Caïnoca, et après les avoir réduits et dépouillés de leurs richesses, il les avait bannis du territoire de Médine ; le même sort atteignit la tribu des Nadhirites, dont les biens furent distribués aux émigrés de la Mecque, sur la demande des Ansars eux-mêmes. Effrayés de ces deux exemples et des meurtres commis par des musulmans fanatiques qui allaient frapper au milieu de leurs familles les adversaires déclarés du prophète, les autres tribus juives se coalisèrent pour résister à un ennemi qui voulait les détruire toutes séparément; elles obtinrent

sans peine le concours des Coréischistes et des Ghatafan, qui voyaient avec inquiétude les musulmans pousser leurs excursions dans le Nedjed, aux environs de Béder et jusqu'à Daumat-Djandal. Mahomet avait fait creuser un large fossé au-devant de Médine, et lorsque les alliés voulurent forcer le passage, leurs efforts furent inutiles. Le temps ne tarda pas à dissoudre la confédération à laquelle s'étaient joints les Coraizha; la division fut adroitement semée entre les chefs, et à la suite de quelques escarmouches signalées par de nouveaux faits d'armes du courageux Ali, le siége fut levé. Mahomet reprit alors l'offensive et parvint à écraser successivement ceux qui, réunis, auraient pu anéantir sa puissance. Il vainquit d'abord les Caïnoca qui furent, dit-on, égorgés au nombre de sept cents, et fit ensuite diverses expéditions contre les Corzha, les Lahyan et les Mostalik, tandis que ses lieutenants châtiaient d'autres tribus ennemies.

Mahomet s'avança en 628 jusqu'à Hodaïbia, sous prétexte d'accomplir le pèlerinage de la Kaaba consacré par le Coran, mais en réalité avec l'intention secrète de former à la Mecque des relations qui pussent lui en ouvrir l'entrée. Il reconnut bientôt que l'entreprise était prématurée, et il se contenta, après un nouveau serment de fidélité que ses partisans lui prêtèrent sous un acacia, de signer une trève de dix ans avec les Coréischites, en se réservant le droit de visiter le temple l'année suivante.

De retour à Médine, il envoya des ambassadeurs aux souverains étrangers pour les convertir à l'islamisme, et marcha contre les juifs de Khaïbar, qui, maîtres d'une

position formidable à cinq lieues de la ville du prophète, attiraient à eux la plus grande partie du commerce de l'Hedjaz et du Nedjed. La valeur irrésistible d'Ali renversa tous les obstacles, et l'occupation des châteaux fortifiés où se trouvaient entassés leurs trésors détruisit pour jamais la puissance politique des juifs; la soumission de Fadac, de Wadi'l-Cora et de Taïma compléta leur ruine; dès ce moment, ils durent reconnaître sinon la mission, du moins la supériorité de Mahomet qui préleva sur leurs dépouilles l'héritage qu'il voulait laisser à sa famille. Un autre résultat de cette expédition fut d'étendre l'islamisme au-delà de l'Hedjaz; un grand nombre de tribus du Nedjed vinrent saluer dans le fils d'Abdallah le chef de l'Arabie; elles lui donnèrent sur elles-mêmes une autorité absolue et demandèrent à le suivre dans les guerres qu'il lui restait encore à terminer.

Mahomet venait d'échapper au poison qu'une femme de Khaïbar lui avait fait prendre; il recevait de tous les musulmans des marques multipliées d'un dévoûment à toute épreuve, et réunissait véritablement les attributions royales et sacerdotales. « J'ai admiré, disait un Coréischite, César et Chosroës dans toute la pompe de leur puissance, mais je n'ai jamais vu de souverain vénéré comme l'est Mahomet par ses compagnons. » A la mosquée, le dos contre un palmier, ou dans une chaire sans ornements, le prophète dicte ses lois, et ses paroles excitent l'enthousiasme; il ne néglige aucune occasion d'annoncer la grandeur de sa destinée; lorsqu'il fait creuser un fossé devant Médine, lui-même saisit la pioche et fait jaillir du roc des étincelles. « La

première de ces étincelles, s'écrie-t-il, m'apprend la soumission de l'Yémen; la seconde la conquête de la Syrie et de l'Occident; la troisième, la conquête de l'Orient; ceux qui l'entendaient croyaient à ces prédictions que l'avenir devait justifier. De nouveaux messages furent adressés aux *rois de la terre*. Lorsque Mahomet sut que Chosroës avait déchiré sa lettre : « Qu'ainsi son royaume soit déchiré, » dit-il. Héraclius lui fit une réponse gracieuse ; Mokawkas, gouverneur de l'Égypte, et le Négusch d'Abyssinie lui envoyèrent des présents ; Badhan, vice-roi de l'Yémen, embrassa l'islamisme ; mais Harith, prince ghassanide, et Haudha, prince de la tribu chrétienne des Hanifa dans l'Iémamah, repoussèrent les propositions qui leur étaient faites.

Cependant une année s'était écoulée depuis le traité de Hodaïbia. Mahomet, suivi de deux mille musulmans, visita la Kaaba (629), et ce voyage pacifique produisit un grand effet sur les esprits; plusieurs conversions importantes eurent lieu : celles de Khaled et d'Amrou fils d'El-As annoncèrent la chute prochaine de l'idolâtrie.

Un chef ghassanide, tributaire d'Héraclius, Chourabbil, ayant mis à mort un envoyé de Mahomet qui se rendait à Bostra, provoque une sanglante collision entre les Arabes et les Grecs. Trois mille hommes, dirigés par Zeid, vont attaquer les armées romaine et assyrienne, près de Muta, au sud de Damas, dans le Balca (l'ancien pays des Moabites). Zeid est tué. Djafar fils d'Abou-Taleb le remplace; il a les deux mains coupées, serre l'étendard de l'islamisme entre ses bras mutilés, et meurt couvert de cinquante blessures toutes reçues

par devant. Abdallah succombe à son tour; Khaled, plus heureux, repousse l'ennemi et regagne Médine avec les honneurs de la guerre.

La Mecque manquait encore au triomphe de Mahomet; il lui fallait cette ville, le sanctuaire de l'idolâtrie, la capitale de l'Arabie, pour établir solidement son nouveau culte sur les débris de l'ancien. Une occasion se présente: les Mecquois rompent la trêve en attaquant les Khozaa, ses alliés: renforcé de tribus bédouines nouvellement converties, il se dirige vers la Mecque à la tête de dix mille hommes. Cette démonstration en impose à ses ennemis, qui ne font aucune résistance au prophète; Abbas et Abou-Sophian se rendent sans combat (11 janvier 630).

Le vainqueur marcha aussitôt vers le temple et détruisit toutes les idoles en disant: « La vérité est venue; que le mensonge disparaisse. » Toutes les dignités d'institution païenne furent abolies; les fonctions de gardien (hidjaba) et du sicaya furent seules conservées.

L'œuvre n'était pas achevée; quelques tribus dissidentes refusaient même dans l'Hedjaz d'adopter la religion nouvelle; leur soumission devint la plus grande affaire de Mahomet. Khaled réduisit les Djadhima; les Hawazin réussirent à rallier tous les mécontents; la victoire de Honaïn chèrement achetée et le combat d'Auhas terminèrent la guerre des idoles. Les Thakifs, alliés des Hawazin, obstinément attachés au culte du dieu Lat, soutinrent avec succès un siége de vingt jours dans la ville de Taïef, et Mahomet, espérant que le temps amènerait leur conversion, opéra sa retraite, et après avoir visité de nouveau la Kaaba, rentra à Médine.

La prise de la Mecque, la conversion des Coréischites, la défaite des Hawazin et la destruction des temples consacrés aux idoles avaient porté le dernier coup à l'ancien culte des Arabes; des députations venaient chaque jour annoncer au prophète de nouvelles adhésions à ses doctrines ; le poète Caab, qui l'avait attaqué violemment dans ses vers, obtint son pardon par la *Cacidat el Borda* (le poème du Manteau), et les Temin, à la suite d'une *lutte de gloire,* firent profession de foi musulmane.

Cependant un cri de guerre allait encore retentir. Sur la fausse nouvelle que les Romains et les Arabes chrétiens rassemblaient leurs forces sur les frontières de la Syrie, la guerre sainte est prêchée, et tous les musulmans aisés veulent par le sacrifice de leurs biens contribuer au triomphe de l'islamisme. On réunit dix mille cavaliers, vingt mille fantassins, douze mille chameaux. Le prophète, revêtu de sa robe verte, monté sur sa mule blanche, part à la tête de cette armée; mais on ne rencontre d'autre ennemi que les vents pestilentiels et les sables du désert, une chaleur accablante et les tourments d'une soif ardente. Mahomet soutenait vainement le courage de ses compagnons en leur disant : « L'enfer est plus brûlant que les feux de l'été. » Arrivé à Tabouc, à mi-chemin entre Médine et Damas, il ordonne la retraite et se contente de réduire sous ses lois les villes de Djerba, d'Adhroh, d'Aïlath et de Daumat-Djandal.

Le reste de l'année (630-631), appelée par les historiens l'*année des ambassades*, est marquée par de nouvelles et importantes conversions. Les habitants de

Taïef, les Thakifs, les chefs hémyarites de l'Yémen et du Mahrah, les princes de l'Hadramaut, de l'Oman, du Bahreïn et de l'Iémamah envoient des députés chargés d'offrir à Mahomet leur serment d'obéissance. Quelques tribus retardataires, les Tay dans le Nedjed, les chrétiens de Nadjran, les Nakha, etc., dans l'Yémen, sont réduites par Khaled et Ali, ou font leur soumission.

L'Arabie était conquise à l'islamisme ; les lieutenants de Mahomet, répandus dans les provinces, percevaient les dîmes et maintenaient l'autorité de son nom. Cependant quelques hommes ambitieux devaient bientôt aspirer à l'indépendance : Mosseilamah, habitant de l'Iémamah ; Toulaïah, dans le Nedjed ; El-Aswad, dans l'Yémen, s'érigèrent en prophètes. Des expéditions bien dirigées devaient anéantir ces tentatives de rébellion ; la mort ne permit pas à Mahomet d'en connaître le résultat.

Plus souffrant depuis quelques mois, il avait résolu au commencement de 632 de couronner son œuvre par un pèlerinage solennel ; deux fois depuis l'hégire, il avait accompli la visite des lieux saints, appelée *omra*, qui pouvait se faire à toutes les époques de l'année. Suivi de cent quatorze mille musulmans, il entreprit le grand pèlerinage *el-Haddj*, prescrit par le Coran, et fixé d'après l'usage aux premiers jours de dzou'l-hiddjeh ; il fit ensuite au peuple, sur le mont Arafat, une allocution éloquente : « O mon Dieu, dit-il en terminant, ai-je rempli ma mission? » Mille voix s'élevèrent pour lui répondre : « Oui, tu l'as remplie. » Et il ajouta : « Mon Dieu, entends ce témoignage. »

De retour à Médine, il vit sa santé décliner de jour

en jour; il avait alors soixante-trois ans. Il hâta les préparatifs d'une nouvelle expédition en Syrie, et il en confia le commandement à Oucama fils de Zeid. Il comprit bientôt que sa dernière heure était venue; jusqu'au troisième jour avant sa mort, il récita la prière publique: « Est-il quelqu'un, s'écriait-il en chaire, que j'aie frappé injustement? Je me soumets au fouet des représailles. Si j'ai outragé un musulman, qu'il me fasse subir la peine du talion; si je l'ai dépouillé de son bien, qu'il reprenne ce que je lui dois. » Une femme réclama trois drachmes d'argent qui lui furent payées sur-le-champ. Mahomet, s'affaiblissant de plus en plus, chargea son beau-père, Abou-Bekre, de faire la prière à sa place. Le 8 juin 632, il se rendit à la mosquée et adressa encore aux musulmans de sages conseils. Quelques heures après, il expirait entre les bras d'Ayescha.

Telles furent les principales vicissitudes de la vie de cet homme extraordinaire. L'impulsion qu'il donna par son génie aux peuples de l'Orient fut si puissante, qu'après douze siècles le mouvement dure encore. Certes, tout n'est pas à louer dans l'œuvre immense qu'il avait entreprise; mais quand on songe aux obstacles de tout genre qu'il devait rencontrer, aux profondes racines que les pratiques barbares de l'idolâtrie avaient jetées au milieu de ses compatriotes, aux améliorations sans nombre dont le triomphe fut assuré par l'autorité de sa parole, on ne peut se défendre d'un sentiment d'admiration en présence des grands résultats qui lui sont dus.

CHAPITRE III

L'ALCORAN (LE CORAN).

Il faut bien le reconnaître, dans Mahomet, c'est l'idée politique qui domine, Pour lui, le moment est arrivé de réunir en un corps de nation les différentes peuplades de l'Arabie par un code à la fois religieux, civil et guerrier. « Incroyable mélange de tout ce que peut produire son pays et son temps : marchand, prophète, orateur, poète, législateur, et sous chaque forme toujours fidéle au type arabe, » il comprend qu'aucune des croyances qui se partagent les esprits ne peut satisfaire d'une manière générale des hommes imbus de préjugés et d'erreurs ; il choisit avec une merveilleuse habileté dans ces croyances diverses tout ce qui satisfait la raison des Arabes, sans heurter leurs préventions ou leurs faiblesses. Le livre qu'il leur présente est un miroir moral où se réfléchissent les vertus et les vices, les passions et les fautes, les chimères et les réalités dont se compose leur propre nature.

Le Coran n'a pas été écrit de suite : des motifs de circonstance dictaient à Mahomet les avertissements qu'il adressait à ses compatriotes, et déjà à sa mort on était fort embarrassé de retrouver l'ordre chronologique des révélations du prophète. Abou-Bekre entreprit ce

travail, qui ne fut véritablement achevé que par le troisième khalife Othman. Le Coran, tel qu'il nous a été transmis ([22]), se compose de cent quatorze chapitres ou *sourates*, subdivisés en versets et de longueur inégale. Dix-huit chapitres seulement sont datés de Médine; les autres ont été donnés à la Mecque, et les quarante derniers ne contiennent que trois à cinquante versets; tous portent des titres différents; quelques-uns de ces titres ne se composent que de lettres initiales dont le sens n'a jamais été expliqué. Les plus anciens manuscrits connus du Coran sont sur parchemin et écrits en caractères coufiques; ceux que l'on rencontre en caractères niskhi ne remontent pas au-delà du troisième siècle de l'hégire ([23]). Les musulmans professent la plus grande vénération pour le Coran; ils ne l'ouvrent qu'après certaines ablutions et y puisent une grande partie de leurs prières; ils en inscrivent les versets sur les murs de leurs mosquées, sur leurs bannières, sur leurs monuments, et ces sentences, dictées presque toujours par la morale la plus pure, leur rappellent sans cesse leurs devoirs envers Dieu, envers leurs semblables, envers eux-mêmes.

La religion prêchée par Mahomet est d'une simplicité remarquable. « En quoi consiste l'islamisme? lui demande un ange déguisé en bédouin. — A professer, répond le fils d'Abdallah, qu'il n'y a qu'un seul Dieu, et que je suis son prophète; à observer strictement les heures de la prière, donner l'aumône, jeûner le mois de ramadhan et accomplir, si l'on peut, le pèlerinage de la Mecque. — C'est cela même, » dit Gabriel en se faisant connaître.

Pour donner plus d'autorité à son enseignement, Ma-

homet parle toujours au nom de Dieu; il suppose que l'envoyé céleste lui apporte perpétuellement les ordres du Très-Haut. Il y a évidemment de la fraude dans ses extases, et l'histoire de la colombe apprivoisée prouve que son zèle enthousiaste n'excluait pas toujours la fourberie. On doit cependant admettre qu'il avait foi dans l'excellence de sa doctrine, et qu'en général il ne croyait pas avoir besoin, pour le succès de sa mission prophétique, de recourir à l'imposture. Ses compagnons lui obéissaient avec soumission et respect, mais ils n'étaient pas sous sa main des instruments passifs. Une scène qui précéda sa mort, et qui nous est rapportée par le meilleur de ses biographes, Aboulfeda, en est la preuve. La maladie qui devait le conduire au tombeau était arrivée à son dernier période; tout à coup il s'écrie : « Apportez-moi de l'encre et du papier; je veux écrire quelque chose qui vous empêchera de tomber à jamais dans l'erreur. » Au lieu de lui donner ce qu'il désire, les assistants hésitent et restent immobiles. Mahomet, irrité de se voir si mal obéi, leur ordonne de se retirer et renonce à son projet. — Qui donc aurait songé à repousser sa demande, si tous avaient cru réellement à l'autorité divine du prophète? L'auraient-ils empêché d'écrire son testament? Évidemment non. Omar n'accepte le Coran, à l'exemple d'Abou-Bekre et d'Othman, que parce qu'il approuve les réformes qui s'y trouvent prescrites, et qu'il le juge bon pour l'avenir du peuple auquel il est destiné. Lorsque, emporté par la douleur, quelques jours après, il s'écrie : « Non, Mahomet n'est pas mort; il est allé visiter le Seigneur, comme autrefois Moïse qui reparut quarante jours plus tard aux

yeux de sa nation, » Abou-Bekre s'étonne. « Musulmans, dit-il, si vous adoriez Mahomet, sachez que Mahomet n'est plus; si c'est Dieu que vous adorez, Dieu est vivant, il ne meurt point; rappelez-vous ce verset du Coran : « Mahomet n'est qu'un homme chargé « d'une mission; avant lui sont morts d'autres hommes « qui avaient reçu des missions célestes. » Et cet autre verset : « Tu mourras, Mahomet, et eux aussi mourront. » (S. XXIX, 31.)

A ceux qui réclamaient de lui des miracles, le prophète n'avait-il pas répondu constamment : « Suis-je donc autre chose qu'un homme et un apôtre ? » (S. XVII, 95; S. XVIII, 110, etc.)

Composé de fragments épars offerts aux fidèles comme des révélations du ciel, selon les besoins du moment, le Coran, rédigé feuille par feuille, et pouvant s'adapter, comme le testament de César, aux circonstances, offre naturellement des contradictions; mais il faut considérer l'œuvre dans son ensemble, avant de songer à faire la critique des détails.

L'idée sublime d'un seul Dieu, développée au milieu d'un peuple idolâtre, était bien propre à embraser une âme élevée et ardente; elle domine le Coran dans toute son étendue, et consacre son originalité. Mahomet fait de ce principe la base de sa religion et la raison de la supériorité qu'il réclame pour son culte sur tous les autres : ce déisme pur tranchait vivement avec la théologie embrouillée des sectes chrétiennes que les hérésies avaient si malheureusement multipliées. La grandeur de l'Être suprême, de sa providence, de sa sagesse, de sa justice et de sa bonté, devait frapper des esprits

imbus de superstitions grossières. Déjà, au combat de Beder, le cri de guerre des musulmans était : *Ahadoun! Ahadoun!* (*il n'y a qu'un seul Dieu*). Il n'y a pas un seul chapitre du Coran où Mahomet ne prêche l'unité de Dieu.

Voulant se concilier les juifs et les chrétiens, il proclame leurs révélations authentiques ; il ne donne la sienne que pour la continuation et l'achèvement de celles qui l'ont précédée ; mais il rejette le mystère de la Trinité, qu'il ne paraît pas comprendre, et proteste contre l'essence divine de Jésus, qu'il place cependant au premier rang des prophètes (S. II, 254). Il entoure du plus profond respect la Vierge, qu'il nomme *immaculée* (S. III, 3 ; S. XIX, 20, etc.). Politique habile, il apporte le bienfait de la tolérance aux dissidents répandus en si grand nombre dans les provinces de l'empire romain (S. II, 257 ; S. V, 73, etc.).

Envoyé par le souverain Créateur, Mahomet enseigne à tous que Dieu ne saurait avoir ni fils, ni filles ; qu'il est seul, unique dans l'univers ; qu'à lui appartient toute la puissance, et qu'il saura en faire usage contre ceux qui refusent d'entendre sa voix. Les chrétiens et les juifs sont déjà dans le chemin de la vérité, puisque le Pentateuque et l'Évangile sont de source divine ; il leur suffira de reconnaître que ces deux livres ont besoin d'un dernier complément, qui est le Coran. Mais les idolâtres, les sabéens et les mages doivent rompre entièrement avec le passé ; il faut qu'ils abjurent leurs anciennes croyances. A ce prix seulement, ils entreront dans la religion de l'islam. On voit donc que la pensée du nouvel apôtre se trouvait parfaitement exprimée par

ce formulaire : « Il n'y a qu'un Dieu, et Mahomet est son prophète. »

Il n'est pas une page du Coran qui ne respire un ardent amour de la Divinité ; voulant attirer, sans intermédiaire, à l'auteur de toutes choses une adoration exclusive, Mahomet s'efforce de donner une haute idée de sa toute-puissance, en rappelant les merveilles de la création : « C'est lui qui a produit des couples de toute espèce ; c'est lui qui fait descendre du ciel l'eau bienfaisante ; par elle, il fait germer les plantes et les palmiers élevés, dont les branches retombent avec des dattes en grappes suspendues ; il est le dispensateur de tout bien ; il n'a créé les mortels et les génies qu'afin d'être glorifié ; il sait ce qui est passé, ce qui doit arriver, ce que renferme le cœur de l'homme et les secrets de l'avenir. » (S. XVI, 2-30, 39 ; S. LXIV, 4, etc.)

D'abord on le présente comme un Dieu de paix ; il est clément et miséricordieux pour ceux qui se repentent. A mesure que l'islamisme s'étend, il est le très-haut, le très-fort, prêt à anéantir les peuples impies qui ne veulent pas reconnaître dans les paroles du prophète des signes évidents de sa mission, et de nombreux exemples justifient les terribles effets de la colère céleste.

Les ordres du souverain maître de l'univers sont transmis par les anges, dont Mahomet reconnaît l'existence (S. XIII, 12 ; S. XXXV, 1, etc.).

Au premier rang se trouvent Gabriel ou l'esprit saint ; Michel, l'ange de la révélation ; Azariel, l'ange de la mort ; Israful, l'ange de la résurrection. Après eux viennent les djins (génies), qui seront jugés à la fin du monde. L'*iblis* des musulmans, ou le chef des démons

est le satan des juifs et l'ahriman des mages (S. II, 32; XVI, 31; XVII, 111; XVIII, 48, etc.).

Mahomet admet des révélations successives depuis le commencement du monde. Parmi les prophètes et les apôtres qui ont fait entendre la parole de Dieu, il distingue Adam, Noé, Abraham, Moïse et le Christ; lui-même ne se considère que comme le dernier envoyé du Tout-Puissant. Il déclare que Jésus, fils de Marie, avait le don des miracles, don qui lui a été refusé, et souvent il proteste contre certains actes merveilleux que le zèle trop ardent de ses disciples lui attribue.

C'était là, du reste, un grand sujet de peine pour les vrais musulmans, qui auraient voulu que Mahomet attestât sa mission par *des signes évidents;* pour atténuer l'effet que devait produire sur les auditeurs du prophète l'aveu de son impuissance, ils ne se faisaient pas faute de découvrir dans le Coran des prédictions qui s'étaient vérifiées, ou de donner pour des faits réels les rêves d'une imagination exaltée. C'est ainsi que Mahomet aurait prévu les victoires d'Héraclius sur les Perses, parce qu'il dit, au commencement de la 30e sourate: « Les Grecs ont été défaits dans un pays très-rapproché du nôtre, mais ils triompheront à leur tour de leurs ennemis. Avant comme après, les chefs dépendent de Dieu; ce jour-là les croyants se réjouiront d'un succès obtenu avec l'aide du maître des hommes. » Et sur ce premier verset de la 17e sourate: « Louange à celui qui a transporté pendant la nuit son serviteur du temple sacré de la Mecque au temple éloigné de Jérusalem, dont nous avons béni l'enceinte, pour lui faire voir nos miracles, » on a bâti la fable de ce singulier voyage de Mahomet

au milieu des sept cieux, c'est-à-dire des sept sphères célestes dont nous avons déjà parlé.

Dans le même chapitre du Coran (92-95), Mahomet semble détruire à l'avance tous ces vains récits : « Les infidèles disent : Nous ne te croirons pas, à moins que tu ne fasses jaillir de la terre une source d'eau vive, qu'un fragment du ciel ne tombe sur nous, ou que tu n'amènes Dieu et les anges comme garants de ta parole ; que tu n'aies tout d'un coup un jardin planté de palmiers et de vignes, et que tu ne fasses sortir des torrents du milieu de ce jardin ; que tu ne montes aux cieux au moyen d'une échelle, et que tu ne nous en rapportes un livre que nous puissions lire tous. Réponds-leur. Louanges à Dieu ; suis-je donc autre chose qu'un HOMME, qu'un APÔTRE ? »

Mahomet, en s'adressant principalement à la raison humaine, comprenait la nécessité de faire entendre une voix plus puissante que la sienne ; il menaçait de la colère divine ceux qui refusaient de se convertir, et rappelait sans cesse l'exemple des peuples de Noé, d'Add et de Thamoud, punis de leur impiété aussi bien que les Sodomites et les Madianites (S. XXII, 42 ; XLI, 12, etc.) ; et lorsque ses ennemis répétaient que le Coran était l'œuvre du fils d'Abdallah : « Composez donc, leur disait-il, un seul chapitre semblable, et convoquez pour cette œuvre tous ceux que vous voudrez, hormis Dieu, si vous êtes sincères. » (S. II, 21.)

On a reproché à Mahomet d'avoir admis la doctrine des décrets éternels ; mais le principe qui domine dans son livre n'est pas le *fatum* des anciens ni la prédestination de quelques sectes modernes. Le destin du mu-

sulman n'a rien qui puisse amortir ou glacer son courage, car ce n'est simplement que cette loi universelle qui plane sur toutes les têtes et qui met un terme à nos travaux. « O prophète, disaient quelques musulmans, puisque Dieu a marqué nos places d'avance, nous pouvons avoir confiance et négliger nos devoirs moraux et religieux. — Non, répondait Mahomet, non, parce que les gens heureux feront de bonnes œuvres et les malheureux de mauvaises. » (S. II, 23; IV, 25; X, 27, 28, etc.) A chaque instant, il recommande à ses compagnons de persister dans le droit chemin et de mériter, par leurs actes, la miséricorde de Dieu (S. XXVIII, 91, 92, etc.). Il est certaines idées qui, mal comprises, entraînent aux plus tristes abus ; avec quelle différence le dogme du destin ne doit-il pas influer sur un peuple dégradé par la servitude ou sur des hommes qui, pleins d'ardeur et d'enthousiasme, ne respirent que guerre et conquêtes !

De ce que le Coran donne à Dieu le pouvoir de choisir ici-bas ses élus, et de marquer dans les combats ceux qui doivent vaincre ou périr, on a conclu qu'il niait entièrement la liberté et la volonté humaines, et qu'il restreignait l'homme à une indifférence passive. De ce qu'il plaçait pour les récompenses de la vie future la foi sur la même ligne que les bonnes œuvres, on a conclu qu'il prononçait l'inutilité de la vertu. Ces considérations ne sont pas justes. Mahomet admet au contraire, dans tout son livre, et la liberté de l'homme et l'action toute-puissante de sa volonté pour le bien et pour le mal. On doit aussi lui savoir gré, comme le dit très-bien M. Œlsner, d'avoir consacré, quoique à sa

manière, la croyance de l'immortalité de l'âme. Peu d'hommes sont appelés à vivre dans la mémoire de l'univers. Notre existence paraît bien méprisable lorsqu'elle ne se rattache pas à quelque grande pensée d'avenir. Certainement on a raison de chasser les vaines terreurs; mais celui-là nous rendrait un bien triste service, qui essaierait de nous démontrer que le principe qui sent, qui veut et qui juge, est dissoluble comme la substance de nos organes. L'instinct même de l'humanité plaide en faveur du spiritualisme; quand nous voyons le génie naître avec le sentiment confus de ses destinées particulières qui souvent tardent à s'accomplir, mais qui s'accomplissent à la fin, pourquoi regarder le pressentiment, en quelque sorte universel, d'une prolongation d'existence comme absolument trompeur? Gardons-nous de le combattre; l'idée de l'avenir est une des plus puissantes en morale, et il est glorieux pour Mahomet de l'avoir fait ressortir avec plus de force qu'aucun autre législateur. (S. II, 26, 45; VI, 32; XII, 57; XVI, 62, 112; XVII, 22, etc.)

En attendant le jour de la résurrection et du jugement dernier (S. LXIX, 13; LXXV, 6, etc.), les hommes sont destinés aux joies du paradis, ou bien au feu de l'enfer. Deux anges noirs aux yeux bleus, Mounkir et Nekir, les interrogent; Gabriel pèse leurs actions dans une balance assez vaste pour contenir le ciel et la terre. Le dogme des représailles est admis, à défaut d'autre réparation; le musulman doit donner à celui qu'il a offensé une partie de ses bonnes œuvres, et, s'il n'en a pas, il est chargé d'une partie des crimes de l'autre (S. LXV, LXVI, LXXVI, etc.). Le sort qui lui

sera réservé dépendra de la prépondérance du vice ou de la vertu; mais pour les infidèles, le châtiment sera éternel; il sera moindre toutefois pour les chrétiens et les juifs que pour les sabéens, les mages et les idolâtres, et surtout les hypocrites, qui subiront les supplices les plus affreux. Les coupables sont conduits vers le pont *Al-Sirat,* plus étroit qu'un cheveu, plus effilé que le tranchant d'une épée, et tombent dans l'enfer, qui s'étend au-dessous, et dans lequel les moins criminels ont aux pieds des souliers de feu, qui font bouillir leurs crânes comme des chaudières. Pour les vrais croyants, ils traversent l'abîme aussi vite que l'éclair et vont habiter les jardins du septième ciel ou le paradis. C'est là que l'imagination orientale se donne ample carrière dans la description de ce lieu de délices.

« Le musulman s'y trouve servi par quatre-vingts esclaves; il y dispose de richesses et de possessions immenses; un printemps éternel entretient la verdure de ses jardins dont les arbres donnent au gré du maître la fraîcheur des ombrages et toutes sortes de fruits exquis; des bosquets odoriférants vous invitent à rêver au bruit d'une fontaine, si l'on aime mieux se reposer dans un pavillon de nacre, de rubis et d'hyacinthes, orné de tous les raffinements de la mollesse. Soit qu'on se promène, soit qu'on s'étende négligemment au bord d'un ruisseau qui roule ses ondes sur un lit d'ambre jaune, de diamants et d'émeraudes, ni la chaleur du jour ni les vapeurs humides de la nuit ne sauraient vous importuner. Couvert de soie et les jambes croisées sur un beau tapis, au milieu des fleurs, le serviteur de Dieu commande; à l'instant on lui apporte

un repas splendide dans des plats d'or massif; trois cents plats à chaque service; trois cents jeunes pages qui, en défilant, semblent un collier de perles fines, portent des tasses et des vases de cristal de roche, et lui versent les breuvages du paradis, liqueurs délicieuses qui réjouissent l'âme sans égarer la raison; soixante-douze nymphes immortelles, houris aux yeux noirs, semblables à des perles dans leur conque, obéiront à la voix du croyant, et, par leur chants, augmenteront ses délices. »

On a beaucoup reproché à Mahomet les plaisirs sensuels qu'il annonce dans son paradis; mais il ne faut ni leur attribuer une influence qu'ils n'ont pu avoir, ni en faire pour sa religion une cause de mépris. En promettant une félicité suprême aux gens vertueux qui avoueraient sa mission, il ne pouvait oublier qu'il s'adressait à des Arabes, à des Orientaux; il devait définir le bonheur par les divers éléments qui le constituaient pour eux ici-bas. D'autres religions regardant la mort comme une dissolution purement corporelle, et supposant que l'âme seule revivra, ne pouvaient admettre que les sens fussent pour quelque chose dans les souffrances ou les joies futures. Il n'en était pas de même du mahométisme, qui, le jour du jugement dernier, reconstruisait l'homme tout entier avec les deux principes qui le composent. Le musulman croit que Dieu, qui a tout créé, peut bien aussi faire tout revivre : il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'il regarde les instruments de notre bonheur terrestre comme ceux du bonheur auquel nous sommes appelés dans une autre vie. Du reste, il faut bien dire que Mahomet n'avait

pas consulté sa seule imagination dans le plan de son paradis; la plupart de ses tableaux sont empruntés aux Persans, aux Juifs, aux Hindous; ses houris ne sont autre chose que les *Hoozani Behest* dont les mages peuplent le séjour de la béatitude. S'il énumère avec complaisance les délices promises au vrai croyant, c'est surtout à la multitude qu'il s'adresse, et toutes ces merveilles avaient pour lui un sens allégorique. Il met en première ligne les jouissances spirituelles. « Le plus favorisé de Dieu, dit-il, sera celui qui verra sa face soir et matin, félicité qui surpassera tous les plaisirs des sens, comme l'Océan l'emporte sur une perle de rosée. »

Les femmes n'étaient pas, comme on l'a prétendu, exclues de la vie future; Mahomet, après avoir amélioré leur sort sur la terre par des lois dont il sera question un peu plus loin, les déclare immortelles et responsables. « Ceux qui croient et font de bonnes œuvres, *quel que soit leur sexe,* seront certainement élevés par nous à une destinée heureuse, et nous les récompenserons d'après leur mérite. » (S. XVI, 99; XXXIII, 29, etc.). Les plaisirs spirituels sont réservés aux femmes comme à l'élite des fidèles.

Nous venons d'exposer les principaux dogmes de la foi musulmane; nous allons maintenant dire quelques mots des préceptes contenus dans le Coran.

La prière ou *namaz* est le plus important devoir des croyants (S. II, 239; XX, 130; IV, 104, etc.); elle a lieu cinq fois par jour, dès l'aurore (*alfedjr*), à midi (*alzhor*), à trois heures après midi (*alasr*), au coucher du soleil (*almagreb*), à la nuit close (*alacha*), et se

compose de plusieurs *reka ;* c'est le nom qu'on donne aux sept attitudes différentes que prennent les musulmans en priant. Ils récitent d'abord le *tekbir :* Dieu est grand, Dieu est grand ; il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu ; Dieu est grand, louange à Dieu. — Ils ajoutent : Que ton nom soit exalté, ô mon Dieu ; je te sanctifie, je te loue ; il n'y a pas d'autre Dieu que toi ; j'ai recours à ton aide contre les embûches du démon ; — puis ils répètent le premier chapitre du Coran :

Au nom de Dieu clément et miséricordieux,
Louange à Dieu, maître de l'univers,
Le clément, le miséricordieux,
Le souverain au jour du jugement.
Nous t'adorons et nous implorons ton secours ;
Dirige-nous dans le droit chemin,
Dans la voie de ceux que tu as comblés de tes bienfaits,
Et non de ceux qui ont encouru ta colère et de ceux qui s'égarent.

Après quelques autres versets pris dans le Coran, le *reka* se termine par deux *tekbir* que séparent ces mots : « Dieu écoute celui qui le loue ; les louanges n'appartiennent qu'à Dieu. » Les fidèles prononcent jusqu'à cent *reka* par jour.

Une ablution avant la prière, de la décence dans ses vêtements, un profond recueillement sont imposés au musulman, dont la figure doit toujours être tournée du côté de la *kéblah,* c'est-à-dire vers le temple de la Mecque (S. II, 139, 144, etc.). Cinq fois par jour le *muezzin* annonce à haute voix que l'heure de la prière est venue. Lorsqu'on eut élevé des tours ou minarets

au-dessus des mosquées, à partir du règne du khalife Walid, le muezzin montait au sommet de l'édifice et faisait de là son appel aux fidèles; toutefois, le musulman pouvait élever son âme au ciel en tous lieux, par une courte invocation. Mahomet ne voulait pas que les pratiques de la forme extérieure absorbassent tout le culte: « La chair et le sang des victimes, disait-il, ne montent pas jusqu'à Dieu ; c'est votre piété qui monte jusqu'à lui. » (S. XXII, 38.) « Être juste, dit-il ailleurs, ce n'est point tourner le visage pendant la prière vers l'orient ou l'occident, mais croire en Dieu et au dernier jour, aux anges, aux écritures et aux prophètes; c'est donner, pour l'amour de Dieu, de l'argent à ses parents, aux orphelins, aux nécessiteux; racheter les captifs, être assidu aux prières, faire l'aumône, tenir à ses engagements, se conduire avec patience dans les circonstances difficiles, aux temps de violence et d'adversité, être sincère et craindre Dieu. » (S. II, 172.)

Les femmes ne devaient pas assister à la mosquée; « elles sont mieux placées dans leur maison pour accomplir leurs devoirs religieux. » Le vendredi devint le jour de repos, le jour où l'on offrait à Dieu des prières solennelles, où le prédicateur désigné commentait le Coran; l'observation du sabbat n'interdisait pas toute occupation mondaine le reste de la journée ou les amusements admis par l'usage.

« La prière nous conduit à moitié chemin vers la Divinité; le jeûne nous mène à la porte de son palais; les aumônes nous y font entrer. »

L'abstinence, à certaines époques de l'année, était obligatoire: « O croyants, le jeûne vous est prescrit, de

même qu'il a été prescrit à ceux qui vous ont précédés; craignez le Seigneur; vous jeûnerez pendant le mois de ramadhan, où le Coran vous fut envoyé du ciel; qu'il jeûne pendant ce mois, celui d'entre vous qui se trouvera au logis; ceux qui seront en voyage ou malades le feront plus tard, pendant autant de jours. » (S. II, 179, 181, etc.)

Les charités qu'impose la loi musulmane à chaque individu sont du dixième de ses biens en terres, troupeaux ou marchandises, s'il en a la possession depuis un an; il doit exercer l'aumône envers son prochain, sans reproches ni mauvais procédés (S. II, 265, 269, 273, etc.). « Ceux dont les largesses sont faites par ostentation, ceux-là ne tireront aucun produit de leurs œuvres; ils ressemblent à une colline rocailleuse couverte de poussière; qu'une averse fonde sur cette colline, elle n'y laissera qu'un rocher. » (S. II, 266.) « Ceux qui dépensent leur avoir pour plaire à Dieu et affermir leurs âmes ressemblent à un jardin planté sur un coteau dont les fruits arrosés par une pluie abondante sont portés au double (S. II, 267). Les croyants doivent donner aux pauvres les meilleures choses qu'ils ont acquises, celles-là mêmes qu'ils voudraient recevoir s'ils étaient dans l'indigence (S. II, 269, 270). Louables s'ils exercent publiquement la charité, ils le seront encore plus toutes les fois qu'ils l'exerceront en secret (S. II, 273, 275, etc.). L'avarice est condamnée par Dieu qui n'aime pas voir cacher les biens qu'il a accordés (S. IV, 41). »

Indépendamment de ces réglements spéciaux de conduite morale, le Coran multiplie les exhortations à la

vertu (S. II, 85, 176, 191; V, 11, 12, etc.); les sentiments de bienveillance mutuelle, le mérite des intentions, le pardon des injures sont sans cesse invoqués; l'orgueil et la colère font horreur; le vice peut être dans la pensée, dans le regard. Il faut garder sa foi, même avec les infidèles; avoir de la douceur dans les manières, de la modestie dans la tenue; les hommes doivent prier pour ceux qui les ont offensés et non les maudire.

« Ils doivent témoigner de la bonté à leur père, à leur mère, à leurs parents, aux orphelins, aux pauvres, aux voyageurs, à leurs compagnons, à leurs clients (S. II, 77, 40, etc.). Le bien de l'orphelin est sacré. Il faut observer strictement la justice, témoigner et juger toujours d'après les règles, même contre soi-même et contre ses proches (S. IV, 134; VI, 153, etc.). Dieu voit toutes les actions et en tient compte à ceux qui les font; il accueille avec joie toutes les bonnes œuvres et pardonne les mauvaises à ceux qui se repentent, car il est indulgent et miséricordieux. Toutefois, le repentir n'est d'aucune utilité à ceux qui commettent constamment de mauvaises actions, et qui s'écrient seulement à l'approche de la mort : Je me repens. Dieu ne châtiera pas ceux qui manqueront à un serment inconsidéré, mais ceux qui manqueront à un engagement réfléchi (S. III, 129; V, 22, 110; VI, 132, etc.). Dieu n'aime pas qu'on divulgue le mal, à moins qu'on ne soit victime de l'oppression (S. IV, 147). Malheur à ceux qui faussent la mesure ou le poids, qui en achetant exigent une mesure pleine et qui, quand ils mesurent ou pèsent aux autres, les trompent (S. LXXXIII, 1, 2, 3). L'hypo-

crisie est un crime ; il faut s'éloigner aussi bien des dehors que de l'intérieur des turpitudes (S. VI, 152 ; IX, 68, etc.). Celui qui n'empêche pas le péché quand il le peut en devient complice, et celui qui dirige les autres vers le bien reçoit une récompense aussi grande que celui qui leur en a fait. « Aimez-vous les uns les autres, dit le prophète ; ne vous calomniez pas, ne vous donnez point de qualifications infamantes, ne recherchez point avec curiosité les fautes de vos semblables, et qu'aucun de vous ne parle mal d'un absent. »

Toutes ces maximes, pleines de sagesse et de bon sens, suffisent pour montrer la pureté de la morale du Coran ; aucune n'est en contradiction avec celles de l'Évangile; mais on ne trouve pas dans le Coran cette résignation angélique, si utile dans les angoisses de la vie, et au milieu de contradictions nombreuses on voit Mahomet permettre de rendre le mal pour le mal, comme si les hommes n'y étaient pas déjà trop disposés.

C'était évidemment une concession faite aux mœurs et aux habitudes vindicatives de ses compatriotes, car à côté de ce verset : « Quiconque agira violemment à votre égard, agissez de même contre lui » (S. II, 190), un autre exprimait une idée contraire : « Le mal et le bien ne sauraient marcher de pair; rends le bien pour le mal, et tu verras ton ennemi se changer en protecteur et en ami. » (S. XLI, 34.) Mahomet portait le joug des préjugés de son temps et de sa nation en maintenant la peine du talion (S. II, 173), admise d'ailleurs par les Juifs ; c'est au reste ce qui explique

les opinions si diverses que certains critiques ont émises sur le Coran; les uns en ont fait un recueil d'impostures mêlées à quelques idées sublimes; les autres, sans tenir compte au prophète des entraves de toute espèce qui gênaient sa marche, lui ont reproché des actes que sa raison réprouvait, mais que le caractère passionné et les préventions de ceux qui l'entouraient ne lui permettaient pas de proscrire.

Les écrivains qui ont accusé Mahomet de barbarie et de lâcheté ont failli à la vérité de l'histoire. Ils oubliaient certainement qu'il n'avait rien négligé pour abolir l'exécrable usage des vengeances héréditaires (S. II, 78, 79; XVI, 127, etc.), en vogue chez les Arabes, comme les duels l'ont été en Europe. Ils n'avaient pas lu à coup sûr ces versets du Coran où Mahomet condamne la coutume horrible qui autorisait le père et la mère à enterrer vives leurs filles (S. VI, 152; LXXX, 8, etc.); ils ne pensaient pas au généreux pardon qu'il octroya, après la prise de la Mecque, à ses plus mortels ennemis, à la clémence avec laquelle il exerça envers plusieurs tribus les droits rigoureux de la guerre, aux regrets qu'il manifesta de quelques condamnations trop précipitées. Ils ne réfléchissaient pas que le peuple arabe faisait de la vengeance un devoir, et donnait à chacun le droit d'immoler à sa propre sûreté ceux qui pouvaient la mettre en danger; ils ne savaient pas que Mahomet, qui avait entre les mains une immense puissance, loin d'en abuser pour satisfaire des sentiments d'une basse cruauté, s'efforça souvent de modérer ceux de ses compagnons qui se montraient coupables d'un abus de la force. Après le combat de

Beder, il repousse l'avis d'Omar qui demandait la mort des prisonniers; lorsqu'il s'agit de punir les Coraidhites, il laisse Sad fils de Moadz, leur ancien allié, prononcer sur leur sort; il pardonne au meurtrier de son oncle Hamza, et ne refuse jamais les grâces qui lui sont demandées. Un de ses plus braves généraux, le fougueux Khaled, n'avait pas su abjurer, en se convertissant à l'islamisme, l'esprit féroce et indomptable des temps de l'idolâtrie; il lui arriva, pour venger la mort d'un de ses parents, de décimer une tribu entière, la tribu des Djadhima. Son action fut blâmée par tous les musulmans. Mahomet, quand il l'apprit, se hâta de désavouer hautement son lieutenant : « Grand Dieu, dit-il en levant les mains au ciel, je te prends à témoin que je suis innocent d'une action si indigne. » Les compagnons de Khaled se détournèrent de lui; ils lui reprochèrent tous, par la bouche de l'un d'entre eux, de déshonorer leur cause et de les ramener à l'état sauvage, tant le prophète était loin de cette cruauté froide dont il voulait inspirer l'horreur et le mépris à ceux qui l'écoutaient.

Il n'est pas plus exact de dire qu'il avait souvent donné des preuves de lâcheté, parce qu'au commencement de la journée de Beder on raconte qu'il fut saisi d'un léger tremblement. Que de fois n'avait-il pas exposé sa vie pour le triomphe de sa cause pendant son premier séjour à la Mecque ! A l'affaire du mont Ohud, renversé de cheval dans un trou profond, blessé au front, à la joue, les dents de devant brisées, il combat encore. Renversé une seconde fois, le visage déchiré par les anneaux de son casque, il conserve son sang-

froid, soutient par ses paroles le courage de ses amis et échappe ainsi à une mort certaine. Au combat d'Honaïn, sa voix et son exemple décident la victoire. Tout le monde, il est vrai, a su rendre hommage à la force de sa volonté, à la puissance de son caractère, à son éloquence, à son talent poétique et à sa simplicité. On sait que jusqu'à la fin de ses jours il ne se départit point du genre de vie et de la frugalité que la pauvreté du désert impose à ses habitants. Malgré ses richesses, malgré son immense autorité, il ne prit jamais le ton d'un souverain. Entouré de ses amis et de ses parents qui lui servaient à la fois de gardes et de courtisans, il fut toujours le vrai scheik arabe. Le sceau du prophète imposait l'obéissance, aussi bien que les décrets du roi des Perses ou les édits de l'empereur de Constantinople.

Affable, égal avec tous, Mahomet amenait dans sa maison des pauvres pour partager ses repas. Tous ceux qui voulaient l'interroger trouvaient près de lui un accueil bienveillant et facile. Sa figure mâle et colorée prenait alors un air de douceur qui enchantait ses interlocuteurs. Ne se lassant jamais des discours qui lui étaient adressés, il parlait peu, à son tour, sans que ses paroles respirassent l'orgueil ou la supériorité. Toutefois, il inspirait le respect et savait mériter la considération que sa qualité d'apôtre de Dieu lui assurait de la part de tous les croyants.

Mahomet se montra politique très-adroit en conservant quelques usages anciens auxquels la multitude n'aurait point renoncé sans opposition. Il admit certaines cérémonies sabéennes, comme le pèlerinage de

la Kaaba, et, relativement au rit extérieur, il se rapprocha plus des juifs que des chrétiens. Le maintien d'institutions répandues depuis longtemps en Arabie était nécessaire à la réalisation de ses projets.

L'homme dont le spectacle de la nature forme la raison, et qui apprend en la considérant à s'élever jusqu'à son créateur, sent naître en lui, avec le sentiment religieux, le besoin d'exprimer au dehors, par des actes et des paroles, la pensée qui a mûri au fond de son cœur. Quiconque aspire à créer une religion doit donc en même temps créer des symboles pour la rendre visible et palpable; celui-là surtout est appelé à le faire, qui s'adresse à un peuple distingué des autres par des traits tout à fait caractéristiques. Il doit lui donner certaines formes originales que celui-ci est intéressé à garder, parce qu'elles deviennent ainsi le signe de sa nationalité.

« L'établissement des mosquées, la voix du *muezzin*, les génuflexions, l'observation des mois sacrés, le pèlerinage de la Mecque et d'autres prescriptions qui touchent de plus près à l'hygiène publique, devaient trouver un assentiment général parmi les Arabes. Le retour si fréquent de la prière souleva seul des résistances; cette institution pénible, mais infiniment importante, puisque jour et nuit et sans relâche elle ramène le musulman au sentiment de sa religion, excita des rébellions très-violentes, puis l'on se fit à ce régime, comme le soldat s'habitue à la discipline. Établissant un rapport soutenu avec une divinité abstraite et sévère, qui n'accordait rien aux sens, mais beaucoup à l'imagination, la prière imprima à l'islamisme l'ardeur fana-

tique, l'austérité sombre et la morgue religieuse qu'on remarque dans ses sectateurs. Cette institution le maintient sans autels, et le dispense de prêtres pour garantir sa durée. »

Les mois sacrés étaient de véritables trêves de Dieu; ils avaient de tout temps épargné bien du sang en interrompant des guerres sanglantes. Mahomet devait-il paralyser pour l'avenir ce que cette coutume avait d'utile? Certainement non. Il eut donc raison de ne pas la détruire et de lui donner une nouvelle force par sa consécration. Il fit toutefois une exception au sujet des idolâtres : « Le nombre des mois, disait-il, est de douze devant Dieu. Quatre de ces mois sont sacrés; c'est la croyance constante. Pendant ces mois (schoual, dzou'l-cadeh, dzou'l-hedjeh et moharrem), n'agissez point avec iniquité envers vous-mêmes; mais combattez les idolâtres dans tous les mois, de même qu'ils vous combattent à toutes les époques de l'année, et sachez que Dieu est avec ceux qui le craignent. » (S. IX, 36.) La conservation du pèlerinage de la Mecque eut aussi une raison politique. Les anciens temples chez les sabéens n'étaient, à proprement parler, que des places de commerce où l'on attirait la foule par toutes sortes d'indulgences. Le pèlerinage de la Kaaba rapportait beaucoup d'argent aux Mecquois, et il ne fallait pas les indisposer. Omar interdit l'approche du temple aux infidèles; mais des fêtes religieuses continuèrent d'y faire affluer les négociants, comme jadis elles les appelaient à Siwah et à Axum. Mahomet n'eut garde de proscrire un usage qui servait ses desseins secrets. «Nous t'avons donné, fait-il dire à Dieu, la révélation,

un livre arabe, afin que tu avertisses la mère des cités (c'était le nom de la Mecque) et les peuplades d'alentour du jour de la réunion. » (S. XLII, 5). Si Mahomet, qui avait besoin d'une capitale pour rattacher à un centre commun tous ceux qui appartenaient à la race arabe, s'était établi dans une autre ville, à Médine, par exemple, il eût mis face à face dans la péninsule deux intérêts opposés dont la lutte eût été éternelle. Il comprit que, sous peine d'insuccès, il fallait rallier la Mecque à sa religion. C'est pourquoi, malgré le danger qu'il y avait pour lui à tromper ainsi les habitants de Médine, qui en l'accueillant chez eux avaient compté qu'il assurerait à leur ville le rang de métropole, il fit du temple de la Kaaba un point de ralliement universel et maintint le pèlerinage avec toutes les observances rituelles que le temps avait consacrées. Il ne faut pas d'ailleurs oublier que chaque peuple a ses goûts et ses penchants, et l'Arabe aime toute espèce de cérémonial; il suffit, pour s'en assurer, de lire les récits des voyageurs qui parlent de la manière dont il exerce l'hospitalité et reçoit les étrangers dans sa demeure.

On a vu plus haut que Mahomet distinguait la visite des lieux saints, *omrah*, qui pouvait se faire dans tous les mois de l'année, du grand pèlerinage, *al-haddj*, dont un usage immémorial avait fixé la célébration au dixième jour de dzou'l-hedjeh, douzième mois de l'année. (S. II, 162, 193, etc.)

Le récit du pèlerinage qu'il accomplit en 632, tel que le rapporte M. Caussin de Perceval, fait très-bien connaître les rites imposés au vrai croyant. Mahomet partit le 25 de dzou'l-cadeh (23 février 632), suivi de

quatre-vingt-dix mille hommes, quelques-uns disent de cent quatorze mille; il menait avec lui ses femmes renfermées dans des litières, et un grand nombre de chameaux destinés aux sacrifices et ornés de festons.

Il passa la première nuit à Dzou'l-Holayfa. Là, comme il avait fait en deux occasions précédentes, il se constitua dans l'état pénitenciel d'*ihram*, opposé à l'état d'*ihlal*, qui consistait à reprendre les habitudes ordinaires de la vie. Tous les musulmans l'imitèrent et prononcèrent avec lui la prière *telbiye :* « Me voici devant toi, ô mon Dieu! à toi appartiennent la louange, la grâce, la puissance; tu n'as pas d'associé. » Il continua ensuite sa route vers la Mecque. Il était vêtu de deux pièces d'étoffe, dont l'une, *izar*, lui enveloppait la partie inférieure du corps; l'autre, *rida*, lui couvrait la poitrine et les épaules.

Arrivé à la Mecque, le matin du quatrième jour de dzou'l-hedjeh (3 mars 632), il se rendit immédiatement à la Kaaba, baisa respectueusement la pierre noire, et fit les sept tournées *(tawaf)* autour du temple, les trois premières d'un pas précipité, et les autres plus lentement. Après avoir récité une prière près du *makam-ibrahim*, il revint baiser de nouveau la pierre noire; puis, sortant de l'enceinte du temple, il alla prier sur la colline de Safa, et termina la journée par le *sai*, c'est-à-dire en parcourant sept fois l'espace compris entre cette colline et celle de Marwa. S'adressant ensuite à tous les musulmans qui avaient formé son cortége, il leur dit: « Que ceux d'entre vous qui n'ont point amené de victimes reprennent l'état d'*ihlal* et fassent de leur voyage une simple visite, *omrah.* » On

obéit, quoiqu'à regret, et les femmes elles-mêmes durent renoncer au grand pèlerinage. Le prophète et un petit nombre de ses disciples, qui avaient conduit avec eux des victimes, demeurèrent seuls en état d'*ihram*.

Sur ces entrefaites, Ali, revenant de l'Yémen, parut à la Mecque ; il était en état d'*ihram*, et avait amené quelques chameaux destinés à être sacrifiés pour le prophète ; mais il ne s'était point pourvu de victimes pour lui-même. Mahomet partagea avec lui les chameaux qu'il devait immoler, et lui permit de faire le *hàddj*.

Le 8 de dzou'l-hedejh (7 mars), Mahomet, entouré de la foule du peuple qui se pressait autour de lui, se transporta dans la vallée de Mina, où une tente lui fut dressée ; il y fit les cinq prières, c'est-à-dire qu'il s'y arrêta jusqu'au lendemain matin, 9 de dzou'l-hedjeh, puis, lorsque le soleil fut levé sur l'horizon, il monta la chamelle *Coswa* et s'achemina vers le Djebel-Arafât.

Placé sur une plate-forme de cette montagne, et sans descendre de sa chamelle, il adressa au peuple une allocution. Après chaque phrase, il faisait une pause, et les mots qu'il avait prononcés étaient répétés d'une voix retentissante par le Coréischite Rabia fils d'Ommïâh fils de Khalaf. Lorsqu'il eut achevé son discours, il mit pied à terre, fit la prière de midi, puis celle de l'*asr*, et, remontant sur sa chamelle *Coswa*, il alla faire une station dans un autre endroit du mont Arafât, nommé *Essakharat*. Ce fut là qu'il annonça le verset du Coran où Dieu dit : « Aujourd'hui, j'ai terminé l'édifice de votre foi religieuse. » Au coucher du soleil, il se rendit à *Mouzdélifa*, où il fit la prière du *magreb* et passa la nuit.

Le lendemain, 10 de dzou'l-hedjeh (9 mars 632), après la prière de l'aurore, il fit une station au lieu nommé *Al-Mechar-al-Haram*, puis il traversa à la hâte le vallon appelé *Bathn-Mohassar*, et entra dans la vallée de Mina. En passant près de certains endroits où le démon s'était, dit-on, montré à Abraham, il lança contre chacun de ces endroits (*Djamra*) sept petits cailloux, et gagna la tente qui était dressée pour lui depuis l'avant-veille. Alors il se fit amener les chameaux destinés au sacrifice; il en immola de sa main soixante-trois, et donna la liberté à soixante-trois esclaves, nombre égal aux années de son âge, comptées en années lunaires; trente-sept autres chameaux furent immolés par Ali.

Après ce pompeux sacrifice, le prophète appela un barbier qui lui rasa la tête, en commençant par le côté droit: ses cheveux, à mesure qu'ils tombaient sous le rasoir, étaient répartis entre ses disciples. Pendant ce temps, une partie de la chair des victimes avait été apprêtée; Mahomet en mangea avec Ali, en envoya à ses femmes, et ordonna de distribuer le reste aux assistants. Enfin il retourna à la Mecque, récita la prière de midi, et fit ensuite le *tawaf* autour de la Kaaba, avant de rentrer dans son logis.

Telle est la relation que les historiens nous ont laissée de ce pèlerinage; ils le nomment *pèlerinage de l'enseignement* (haddjet-al-belagh), parce que le prophète, par son exemple et ses discours, enseigna et fixa tous les rites dont cet acte de dévotion doit se composer : on l'appelle aussi *haddjet-al-islam,* comme ayant été le seul que Mahomet ait accompli après la propagation de sa doctrine, et comme ayant complété l'œuvre de l'ins-

titution de la religion musulmane. Enfin, on le nomme plus communément le pèlerinage d'adieu, *haddjet-al-widh*, parce que Mahomet sembla, en cette occasion, faire ses adieux aux musulmans et à la Mecque, sa patrie, qu'il voyait en effet pour la dernière fois. Chaque année, de tous les pays musulmans, des caravanes de pèlerins se dirigent vers la Mecque; dès qu'ils ont atteint le territoire sacré, ils se purifient par une ablution, prennent l'*irham*, et prononcent à haute voix cette prière : « Mon Dieu! c'est ici ta région sainte; j'accomplis les prescriptions de ton culte; ta parole est la vérité même; celui qui entre dans ton temple y trouve son salut : ô mon Dieu! préserve du feu ma chair et mon sang, et sauve-moi de ta colère au jour de la résurrection de tes serviteurs. » Ils se rendent ensuite à la Kaaba, à quelque heure que ce soit du jour ou de la nuit, et s'arrêtant devant la pierre noire enchâssée dans la muraille, ils disent : « O mon Dieu! je crois en toi et en ton livre; je crois en ta parole; je crois en ta promesse; j'observe les pratiques et les œuvres de ton prophète. Ce temple est ta maison, ta demeure, ton sanctuaire; c'est le séjour du salut; j'ai recours à toi : sauve-moi des feux de l'éternité. » Ils baisent alors la pierre noire et commencent les *tawafs*, comme Mahomet leur en a donné l'exemple.

Nous avons parlé des ablutions exigées par la loi musulmane, avant la prière, pendant le pèlerinage de la Mecque, etc. En traversant les déserts, où l'eau manque, l'Arabe devait se répandre sur le corps du sable fin. Mahomet recommandait ces différentes lustrations, parce qu'elles sont essentielles à la santé dans les pays

chauds, et en faisant d'un précepte d'hygiène une règle invariable, il rendait un service véritable à sa nation (S. IV, 46; V, 8, 9).

Le même esprit de sagesse le portait à défendre certaines viandes malsaines et les liqueurs fermentées. « Les animaux morts, le sang, la chair de porc, tout ce qui a été tué sous l'invocation d'un autre nom que celui de Dieu, les animaux suffoqués, assommés, tués par quelque chute ou d'un coup de corne, ceux qui ont été atteints par une bête féroce, à moins que vous ne les ayez purifiés, ce qui a été immolé aux autels des idoles, tout cela vous est interdit. Dans le vin comme dans le feu, il y a du mal et des avantages pour les hommes; mais le mal l'emporte sur le bien qu'ils procurent; abstenez-vous-en, vous serez heureux. » (S. II, 168, 216; V, 1, 4, 6, 90; VI, 145; XVI, 116, etc.) On a beaucoup disserté sur ces textes du Coran, et l'on a dit avec raison que l'interdiction du vin était une loi du climat de l'Arabie. Mahomet ne faisait que consacrer un usage déjà ancien dans la péninsule. Il était seulement difficile de l'introduire chez des peuples que la conquête soumettait à l'islamisme, et qui devaient conserver leurs habitudes et leur manière de vivre. C'est sur de semblables questions que s'exerçait particulièrement la subtilité des docteurs musulmans; ils allèrent jusqu'à prétendre que le prophète avait condamné uniquement l'abus du vin. N'avait-il pas dit : « Mangez et buvez, mais sans excès, car Dieu n'aime point ceux qui commettent des excès? » (S. V, 94; VII, 29.) Certes, pour des gens qui ne voulaient point se conformer à ce sage précepte, il valait mieux une prohibition absolue.

Il en était de même du jeu, qui engendre les violences et qui ruine les familles ; le législateur avait raison de le proscrire. Il était fait une exception pour les amusements qui délassent l'esprit, et l'iman le plus rigide n'aurait pas osé proscrire les *échecs* (S. II, 216 ; V, 92, 93).

On voit, par ce qui précède, que le Coran donne souvent lieu à des interprétations très-diverses, et qu'il faut se garder de prendre à la lettre certaines prescriptions de Mahomet, ou de lui attribuer de prétendues innovations dont il n'était pas l'auteur. La plupart du temps, il ne faisait que maintenir des usages tellement enracinés dans son pays, qu'il eût été insensé de vouloir les détruire. C'est ainsi que le rit de la circoncision, qu'on trouve établi dans les temps les plus anciens, continua d'être une règle obligatoire pour tous les musulmans. C'est ainsi que la polygamie resta généralement admise (S. II, 226 et suiv. ; IV, 3 et suiv.). Ce serait une très-grande injustice que d'accuser Mahomet de la triste condition des femmes de l'Orient ; il s'attacha, au contraire, à l'adoucir. Les femmes arabes sont complétement développées avant d'avoir atteint l'âge de raison ; elles dépérissent rapidement et semblent condamnées par la nature elle-même à un état d'infériorité et de dépendance qu'on ne saurait contester. Mahomet réduisit à quatre le nombre des femmes légitimes : c'était déjà un progrès ; il conseilla même, comme un acte louable, de se borner à une seule. S'il dérogea lui-même à la loi qu'il venait d'établir, ce fut surtout par des raisons politiques : ses alliances lui assuraient l'obéissance de nombreuses tribus.

Le Coran, véritable code civil des musulmans, releva l'état de la femme, bien loin de l'amoindrir. Au temps du paganisme, les filles n'héritaient point de leurs parents; Mahomet leur assigna la moitié de la part de leur frère. Il maintint l'autorité du mari, mais en déclarant que la femme avait droit à des égards et à la protection de son époux. Il voulut que les veuves ne fissent plus partie de la succession du père de famille; elles devaient recevoir tout ce qui leur était nécessaire pendant un an, reprendre leur *mahr* ou don nuptial, et obtenaient une partie des biens laissés par le défunt (S. IV, 8, 14, etc.).

Rien n'est plus touchant que les soins dont Mahomet entourait l'enfance; il avait proscrit l'affreuse coutume qui permettait aux parents d'enterrer leurs filles vivantes, et se préoccupait sans cesse du sort des orphelins (S. II, 77; IV, 2; VI, 153; XC, 14 et 15, etc.); il trouvait, dans les caresses des petits enfants, la plus douce jouissance qu'il est donné à l'homme d'éprouver. Un jour, pendant la prière, Hosséin fils d'Ali monta sur son dos. Sans s'inquiéter des regards des assistants, il attendit patiemment qu'il plût à l'enfant de descendre. D'un autre côté, quelle délicatesse de sentiment lorsque Mahomet parle de l'amour maternel et de la piété filiale! quel hommage pour les femmes que ces simples paroles : *Un fils gagne le paradis aux pieds de sa mère!* Il y aurait, sur ce sujet, un charmant chapitre à extraire de la vie de Mahomet.

Le mariage des musulmans n'était point accompagné d'actes solennels; il suffisait du consentement mutuel devant témoins. Le mariage était prohibé à certains de-

grés; on lit dans le Coran : « N'épousez pas les femmes qui ont été les épouses de votre père; n'épousez pas votre mère, vos filles, vos sœurs, vos tantes, vos nièces, vos nourrices, vos sœurs de lait, ni les mères et les filles de vos femmes, ni les épouses de vos fils, ni les deux sœurs. » (S. II, 220, 235; IV, 26, 27, etc.)

Le divorce était autorisé (S. II, 226 et suiv.), mais assujetti à des formalités qui permettaient de revenir sur une résolution irréfléchie ou précipitée : il fallait, pour qu'il fût irrévocable, trois déclarations successives à un mois de distance ; de plus, une femme divorcée ne pouvait être rappelée par son mari qu'après avoir épousé un autre homme et divorcé de nouveau, mesure très-sage qui rendait les séparations plus rares. La femme n'avait droit de recourir au divorce que dans le cas de mauvais traitement ; elle n'obtenait pas alors les avantages que la loi lui accorde lorsqu'elle est répudiée par son mari (S. II, 226, 227, 230).

L'adultère était sévèrement puni (S. IV, 19, 30; XVII, 34) chez les anciens Arabes : on élevait autour des coupables une enceinte de mur, et on les laissait mourir de faim. Mahomet décida que la femme serait lapidée; que l'homme, s'il était marié, subirait le même supplice, et dans le cas contraire serait banni ou condamné à recevoir cent coups de fouet; il fallait quatre témoins pour constater le crime. Mahomet ne négligeait rien d'ailleurs pour arrêter les progrès du libertinage. Dans le vingt-quatrième chapitre du Coran, intitulé *la lumière,* il donne aux croyants d'excellents conseils ; il leur recommande une tenue pleine de réserve ; il règle leur maintien en présence de leurs serviteurs, de leurs

enfants, de leurs père et mère, et cela avec une bienveillance patriarcale qui se mêle heureusement au ton ferme et imposant du législateur.

On a dit que Mahomet consacrait en quelque sorte les vengeances héréditaires, en admettant le droit de représailles (S. II; 77; IV, 94). Sans contredit la substitution de la justice privée à la justice publique est un terrible fléau; les anciens Arabes considéraient la ruse, la trahison, le meurtre même, comme légitimes lorsqu'il s'agissait de venger le sang versé. Mahomet ne dut songer qu'à combattre l'excès du mal; il essaya d'introduire l'usage de la compensation en argent, et ne fut point écouté. La famille offensée conserva seule le droit de punir ou de pardonner.

Les peines portées contre le vol (S. V, 42) peuvent aussi paraître exagérées. Les coupables avaient les mains coupées, et lorsqu'il s'agissait d'une attaque sur le grand chemin, la main droite et le pied gauche. Les docteurs musulmans créèrent à cette règle de nombreuses exceptions, et cherchèrent à adoucir ce qu'une semblable législation avait de barbare. Mahomet voulait inspirer une terreur salutaire à ceux qui convoitaient le bien d'autrui; il se montrait sans pitié pour toute espèce de fraude et de prévarication; il condamnait expressément l'usure (S. II, 276; III, 125, etc.); il avait ordonné, comme on l'a vu plus haut, que le débiteur ne rendrait jamais que le capital reçu; le Coran ne voit dans le prêt à intérêt qu'un abus indigne fait de sa richesse par l'homme opulent. « L'argent, y est-il dit, que vous donnez à usure pour le grossir avec le bien des autres, ne grossira pas auprès de Dieu; ceux

qui dévorent le produit de l'usure se lèveront au jour de la résurrection comme celui que Satan a touché de son contact, et cela parce qu'ils disent : L'usure est la même chose que la vente. Dieu a permis la vente, et il a interdit l'usure. »

Il ne faudrait pas croire cependant que Mahomet favorisât les débiteurs d'une manière exclusive et contraire aux lois de la justice ; il veut qu'ils remplissent fidèlement leurs engagements. Non seulement il refuse de prier pour ceux qui ne se sont pas acquittés de leur vivant, mais il les menace des peines éternelles (S. II, 280 ; III, 68, 71, etc.). Il ordonne que les contrats soient faits par écrit et devant témoins, déclare nulles les ventes entachées de fraude, et défend expressément le monopole et les accaparements. « Il n'y a pas de plus grand crime, avait dit avant lui Zoroastre, que d'acheter du grain et d'attendre qu'il soit devenu cher pour le vendre à un prix plus élevé. »

Les témoins sont obligés de faire leur déposition dès qu'elle est requise ; lorsqu'il s'agit de peines corporelles, ils peuvent s'abstenir : « Dieu, dit le Coran, dans ce monde et dans l'autre, tirera un voile sur les fautes de celui qui cachera les vices de son frère. » (S. IV, 134 ; V, 11, etc.) Deux témoins suffisent pour constater le fait en matière criminelle, excepté pour le cas d'adultère ; en matière civile, deux hommes ou un homme et deux femmes peuvent décider la question. Le faux témoignage est justement flétri.

Ce qu'on peut avec raison reprocher à Mahomet, c'est d'avoir maintenu l'esclavage en Arabie. Nul n'aurait enfreint sa loi, à l'époque de sa puissance, s'il avait dé-

claré libres ceux qui faisaient profession de foi musulmane; il dit bien quelque part : « Les croyants sont tous frères, » mais ailleurs il parle d'hommes et de femmes esclaves, et règle même les devoirs que leur possession impose à leurs maîtres ; sa bonté, toutefois, s'efforce d'alléger leur sort. L'affranchissement est, de la part des croyants, une des réparations les plus agréables à Dieu (S. XVI, 73 ; XXIV, 33, etc.).

Mahomet ne s'est pas contenté de régler dans le Coran les rapports des musulmans entre eux ; il a réglé aussi ceux qu'ils devaient avoir avec les infidèles. Ces derniers sont séparés en deux classes : d'un côté ceux qui croient en Dieu et au jugement dernier, tout en refusant d'ajouter foi à la mission du prophète ; de l'autre ceux qui adorent les idoles et révoquent en doute la résurrection des morts. Pour ceux-ci comme pour les apostats et les schismatiques, il est du devoir de tout bon musulman de les combattre jusqu'à ce qu'ils embrassent l'islamisme, et de les tuer s'ils refusent de se convertir. Quant aux autres, il n'est pas besoin d'user de violence à leur égard ; il suffit de n'avoir aucune liaison de famille et de ne pas contracter avec eux d'alliance trop étroite. Du reste, s'ils menacent, il faut leur faire la guerre. Toute guerre est sainte contre les ennemis de Dieu et du prophète, autant qu'elle est impie entre les peuples croyants ; quand elle est déclarée, on doit la poursuivre avec ardeur et courage, car la religion est en péril, et Dieu veut avant tout que ses serviteurs assurent son triomphe. « Les fidèles qui resteront dans leurs foyers sans y être contraints par la nécessité ne seront pas traités comme ceux qui combattront dans le sentier de

Dieu, avec le sacrifice de leurs biens et de leur personne. Dieu a assigné à ceux-ci un rang plus élevé qu'à ceux-là. » (S. IV, 97.) Ces paroles avaient pour but d'exciter le fanatisme guerrier des Arabes. Comme les armes étaient devenues pour Mahomet le plus puissant moyen de propagation, et que les vicissitudes de la guerre devaient être celles de sa religion, il était pour lui de la plus urgente nécessité d'y engager tous ceux qui se joignaient à lui et à qui l'espoir d'un riche butin ne suffisait pas. Plus tard, quand sa religion fut assise dans l'Hedjaz, il lui fallut trouver un emploi à l'esprit guerrier dont il avait animé les tribus : s'il ne les avait poussées contre l'étranger, elles se seraient tournées contre elles-mêmes, et Mahomet, au lieu d'être le bienfaiteur de son pays, en eût été le plus funeste ennemi. Il fut donc forcé, dans l'intérêt même de sa cause, d'exciter l'ardeur belliqueuse des Arabes; cela lui fut toujours facile, car il savait manier les ressorts du cœur humain. Crainte, espérance, courage, désir de vaincre, ardeur de mourir, il inspirait à tous ces divers sentiments selon les besoins du moment. Si les chapitres du Coran révélés à la Mecque respirent le langage de la tolérance, il n'en est plus de même à Médine : « Le musulman devient un soldat au service de Dieu qui lui a donné le monde en partage, et s'enrôle par conscience; le maniement des armes est pour lui un acte de religion qu'il ne saurait bien remplir sans s'y dévouer entièrement; une fois sous les drapeaux, il ne peut refuser de combattre, même en duel, lorsque le chef l'ordonne; la désertion ou le refus de contribuer aux frais de la guerre sainte est mis au rang des crimes

les plus odieux. « (S. IV, 73, 79, 103; IX, 38, 39, etc.) En cas d'attaque de la part des infidèles, il est du devoir d'un musulman de quitter à l'instant ses affaires particulières, et sans attendre aucun ordre de venir de la distance de trente lieues secourir le point menacé; il n'y a que les enfants, les fous et les furieux qui soient dispensés de combattre; tous les autres individus, libres ou esclaves, hommes ou femmes, sains ou malades, aveugles ou estropiés, sont obligés de concourir de leur mieux à la défense commune, et de résister individuellement jusqu'à la dernière extrémité à un ou plusieurs ennemis; une femme est coupable si elle ne préfère pas la mort au sacrifice de son honneur. » La sévérité de ces ordonnances n'est adoucie par aucun privilége, car pour avoir le droit de rejoindre l'armée, il faut auparavant payer ses dettes, pourvoir au sort de sa famille, être approvisionné et équipé pour la campagne. L'extrême frugalité des Arabes, qui n'ont besoin que de quelques livres de dattes ou d'orge grillée pour leur subsistance de deux mois, fut une des causes de leur supériorité. Chez eux, la vie des camps prend un caractère grave et sérieux. Les jeux de hasard, les passe-temps frivoles, les conversations oiseuses et profanes sont défendus au soldat; un sujet de morale, la probité, la piété, la crainte de Dieu doivent être la base de tous les entretiens; au milieu du fracas des armes on se livre aux exercices du culte; les intervalles de l'action sont employés dans les prières, dans la méditation et dans l'étude du Coran. La dévotion armée de ces braves exclut toute idée d'excès; l'usage du vin est puni avec rigueur. Un jour des soldats qui se sont

enivrés en secret sollicitent eux-mêmes la correction que la loi leur inflige. On n'admettait pas indistinctement tout volontaire; la conduite et les sentiments de chacun étaient scrutés avec soin. Quelle peine Abou-Sophian se donne pour obtenir la faveur de marcher contre les Grecs ! Il déplore ses erreurs passées. La gloire qui doit s'attacher aux drapeaux musulmans convertira les plus incrédules.

L'enthousiasme guerrier s'empare même des femmes; non seulement ces nouvelles Amazones contribueront au triomphe de l'islamisme, mais elles auront encore le devoir de percer de leurs flèches et de passer au fil de l'épée tout musulman qu'elles verraient fuir.

« Le paradis est devant vous et l'enfer derrière. » Avec ces seuls mots, on obtenait des troupes des prodiges de valeur. Elles savaient de leur prophète qu'on n'évite pas sa destinée, et qu'on ne meurt pas pour la foi; que c'est vivre dans l'éternité que de périr pour elle. La loi du butin contribuait aussi à entretenir l'esprit militaire (S. VIII, 1 et suiv.; LIX, 6, etc.); les quatre cinquièmes étaient attribués à l'armée; le dernier cinquième était réparti de manière à intéresser à la guerre les individus d'ailleurs les plus pacifiques. Il en revient quelque chose aux juges, aux moralistes, aux poètes, aux gens de lettres, aux maîtres d'école, aux veuves, aux orphelins, et même aux étrangers manquant des moyens nécessaires pour retourner dans leur pays, et qui dès lors n'y reviennent que pour célébrer la gloire et la munificence des Arabes.

On voit par le tableau qui précède que le Coran semble avoir tout prévu: affaires religieuses, questions

civiles, organisation militaire, rien n'est omis dans l'œuvre de Mahomet. L'autorité de chef politique et celle de grand-prêtre se trouvent réunies dans la même main; au-dessous, point de hiérarchie, point de caste sacerdotale, aucune classe privilégiée. C'est là un caractère fort remarquable de la nouvelle société inaugurée par le fils d'Abdallah et qu'on ne saurait trop faire ressortir. Le gouvernement n'a d'autre devoir que d'appliquer la loi écrite; toute personne peut être appelée à dire les prières publiques et à faire des prédications dans la mosquée. Les hommes les plus éclairés sont chargés, sous différents titres, de rendre la justice en prenant le Coran et les traditions pour base de leurs décisions; ils ne doivent jamais accepter ces fonctions délicates que comme contraints et forcés; c'est la plus grande preuve de dévoûment à la chose publique que de remplir la charge de cadi (juge), et Mahomet, en traçant les devoirs attachés à cette magistrature, complète admirablement la nouvelle législation des Arabes.

Nous avons exposé les caractères principaux qui font du Coran une œuvre originale, quoi qu'en aient dit plusieurs historiens qui, pour y avoir lu des préceptes et des récits de la Bible, se sont empressés d'affirmer qu'il n'en était qu'une ébauche imparfaite. En le composant, le but de Mahomet n'était ni de donner à l'humanité une morale supérieure à celle de l'Évangile ou d'imposer un code uniforme à toutes les nations de l'Orient, ni de restreindre le sentiment religieux dans des limites immuables et éternelles; ce n'est donc pas d'après ces divers points de vue qu'il faut l'apprécier. Il devait rattacher à un centre commun toutes les tri-

bus de l'Arabie, les unir sous une même domination, créer entre elles une solidarité d'intérêts assez forte pour leur faire abandonner leur esprit égoïste d'indépendance locale, les habituer à obéir aux mêmes lois, de sorte qu'elles déposassent facilement leurs haines privées et travaillassent ensemble à hâter leur civilisation. Ainsi considéré, le Coran diffère entièrement du Nouveau et de l'Ancien Testament, auquel on s'est efforcé de le comparer. Il peut sans plagiat emprunter à l'un sa morale, à l'autre sa législation; il sera à coup sûr une œuvre utile, si ses préceptes et ses lois satisfont les peuples de l'Arabie, pourvu toutefois qu'ils ne violent aucune des grandes vérités rationnelles. Or, bien loin qu'on puisse reprocher à Mahomet d'avoir manqué à aucune de ces grandes vérités, il les proclame hautement et y rappelle tous ceux qui semblent s'en écarter. Ensuite, dans tous les dogmes, dans tous les préceptes, dans toutes les cérémonies, dans toutes les menaces, dans toutes les espérances que renferme son livre, il n'y a rien qui ne soit en parfaite harmonie avec les instincts de la race arabe. Le Coran devait donc atteindre le résultat auquel il était destiné; répondant à la fois aux besoins moraux, religieux, sociaux d'une nation à demi-barbare, résumant toutes les institutions de nature à la rendre puissante et éclairée, il fut accueilli par elle avec empressement. Émerveillée du génie qui l'avait dicté, elle l'adopta, mais commit une grande faute en se privant du droit d'y apporter les changements que le temps rend toujours nécessaires. Elle se condamnait ainsi à rester plus tard en arrière; et en forçant les peuples de l'Occident de se soumettre à des règles antipathiques

à leurs idées et à leurs habitudes, elle devait trouver des barrières insurmontables et se heurter vainement contre un mur d'airain. Cette conséquence de l'application fâcheuse des lois du Coran à des nations si diverses ne pouvait apparaître que plus tard, et Mahomet ne l'avait pas pressentie.

LIVRE III

DES ARABES DEPUIS LA MORT DE MAHOMET JUSQU'À LA LUTTE DES OMMÏADES ET DES ABBASSIDES

632-713 (ère chrétienne) — 11-125 (ère musulmane).

CHAPITRE PREMIER

LES PREMIERS KHALIFES

Un mouvement inusité s'était manifesté en Arabie pendant la vie de Mahomet: les tribus, jusqu'alors si jalouses de leur indépendance et si fières de leur existence individuelle, s'étaient soumises à une domination unique, et groupées les unes à côté des autres, n'allaient plus former qu'un seul peuple. Ce mouvement cesserait-il avec l'homme qui l'avait suscité, ou bien les Arabes donneraient-ils un successeur à leur maître pour s'élancer à sa suite vers les hautes destinées qui leur étaient promises? Telle était l'alternative posée en 632 par la mort du prophète. Des raisons puissantes faisaient présumer le retour à l'ancien ordre de choses: d'abord les penchants et les goûts instinctifs des habitants qui, contents de l'antique simplicité de leurs

mœurs, ne paraissaient point disposés à en faire le sacrifice; puis leur haine de toute supériorité, haine qu'ils avaient pu oublier pour un envoyé de Dieu; enfin les faibles racines que semblait avoir prises dans la péninsule la nouvelle religion. La dissolution qui était à craindre n'eut pas lieu; elle fut empêchée par les hommes éminents qui avaient soutenu Mahomet dans sa longue et difficile mission, et qui s'en proclamèrent hautement les continuateurs. Ils montrèrent à tous le Coran qui était entre leurs mains; et, en se choisissant un chef chargé de faire respecter la loi, ils créèrent un pouvoir suprême auquel les Arabes se plièrent sans discussion. Ce n'était pas toutefois le despotisme d'un seul qu'ils acceptaient ainsi; un code d'institution divine servait de base à un gouvernement populaire, administré par un monarque électif et limité dans son autorité; la prérogative du prince se réduisait à des ordonnances concernant la police, les charges, les emplois de l'État, et à des réglements pour la milice; il n'avait pas de lois à dicter; le Coran, mettant l'ordre social dans un rapport intime avec la religion, imposait un joug salutaire aux souverains musulmans. Lorsque plus tard ils voulurent se soustraire à la rigueur des formes établies par l'islamisme, ils ne purent le faire impunément. Ils se trouvèrent arrêtés par le corps des jurisconsultes, qui constitua peu à peu une sorte de clergé; dans les premiers temps ce furent les compagnons du prophète qui exercèrent ce droit de censure sur celui qu'ils avaient proclamé khalife ([24]).

Abou-Bekre (632-634), Omar (634-644), Othman (644-655), Ali (655-660), qui occupèrent tour à tour le pre-

mier rang, loin de s'enivrer de leur puissance et de rechercher le luxe et les richesses, restèrent opiniâtrément fidèles à la vie austère et frugale dont Mahomet leur avait donné l'exemple. Comme lui, ils allaient prêcher et prier à la mosquée; comme lui, ils accueillaient dans leurs maisons le pauvre et l'opprimé. Omar, allant prendre possession de Jérusalem, fit le voyage de Médine en Palestine sans suite et sans escorte. Abou-Bekre, en mourant, laissait pour tout bien à ses héritiers un habit, un esclave et un chameau. Ali distribuait tous les vendredis aux malheureux l'argent qui lui restait. Rappellerons-nous les cinq drachmes par jour qu'Abou-Bekre s'était allouées sur le trésor public; Omar dormant sur les degrés du temple parmi les indigents, et la poignée de dattes d'Ali? Ces traits et bien d'autres semblables sont assez connus. Le khalife était responsable de ses actes; Othman est obligé de rendre compte des deniers de l'État; on pouvait l'appeler en justice; Ali ne dédaigne pas de comparaître devant les tribunaux comme accusateur contre un chrétien soupçonné de lui avoir volé son armure. Les décisions des juges étaient souveraines; sous ces quatre premiers khalifes appelés khalifes Rachedis, aucnn d'eux n'osa faire grâce à ceux qui avaient été condamnés. Le droit était le même pour le pauvre et pour le riche, pour l'homme en place et pour le simple particulier; lorsque Djabalah, roi chrétien des Ghassanides, vient trouver Omar après sa conversion à l'islamisme, frappe un Arabe qui le heurte par mégarde, le khalife exige qu'il se fasse pardonner l'outrage dont il s'est rendu coupable, ou qu'il se soumette à la peine du talion. « Je suis roi,

dit Djabalah, et cet Arabe n'est qu'un homme du peuple. — Cela ne fait rien à la question, répond Omar ; vous êtes l'un et l'autre musulmans, et comme tels, vous êtes égaux devant la loi. » Djabalah s'enfuit auprès de l'empereur grec ; mais le khalife ordonne que le récit de ce qui vient de se passer soit lu devant toute l'armée. Personne à la ville ni dans les camps ne reste ainsi étranger aux affaires publiques (25).

Mahomet n'avait point réglé l'ordre de sa succession ; toutes les ambitions, en l'absence de la volonté expresse du législateur, s'étaient donné libre carrière. Chacun avait interprété en sa faveur le silence du prophète ; plusieurs pourtant s'étaient accordés à dire qu'en ne mentionnant pas d'une manière spéciale la transmission du pouvoir, il avait simplement déclaré qu'Ali, son cousin, et époux de sa fille Fathime, serait héritier de sa puissance. Si ce principe eût été admis, il eût empêché de naître les prétentions funestes qui ensanglantèrent le premier siècle de l'islamisme ; mais Ali, craignant peut-être qu'on ne lui opposât sa jeunesse, ne se montra point, et les compagnons de Mahomet, apprenant que les principaux des *ansars* se disposaient à élire le Khazradjite Sad fils d'Obada, se hâtèrent de reconnaître Abou-Bekre que Mahomet avait chargé de dire la prière à sa place. Omar, en lui jurant solennellement obéissance et fidélité, entraîna à sa suite tous les musulmans.

Abou-Bekre, après avoir reçu les serments, s'exprima en ces termes : « Me voici chargé du soin de vous gouverner ; si je fais bien, aidez-moi ; si je fais mal, redressez-moi ; dire la vérité au dépositaire du pouvoir est un acte de zèle et de dévoûment ; la lui cacher est

une trahison ; devant moi l'homme faible et l'homme puissant sont égaux ; je veux rendre à tous impartiale justice ; si jamais je m'écarte des lois de Dieu et de son prophète, je cesserai d'avoir droit à votre obéissance. »

Lorsqu'il mourut, deux ans plus tard, il désigna Omar pour son successeur, et ce choix, dicté par l'intérêt public, fut unanimement accepté. Omar ne suivit pas l'exemple d'Abou-Bekre : il chargea une commission, composée des six principaux personnages de l'islamisme, du soin de nommer celui qui devait le remplacer. Une intrigue écarta encore Ali du khalifat, et on ne choisit pas le plus méritant (644). Othman, quoique vertueux et honnête, n'avait pas assez de fermeté, pas assez d'initiative personnelle pour diriger l'empire, dont les conquêtes augmentaient chaque jour l'importance. Son élection était l'ouvrage des Ommïades, ces chefs de Coréischites qui s'étaient opposés, pendant vingt ans, à la mission de Mahomet, et qui ne s'étaient attachés à la nouvelle religion que par intérêt. Unis étroitement entre eux, les Coréischites s'étaient introduits dans tous les emplois ; Abou-Sophian avait fait de son fils, Moawiah, le secrétaire de Mahomet. Contenus par le gouvernement sage et ferme d'Omar, les Coréischites avaient espéré exercer un entier ascendant sur l'esprit d'Othman ; mécontents de ce khalife, ils lui suscitèrent des ennemis ; à Koufah, à Bassorah, en Égypte, des orateurs prêchaient la révolte contre un prince indulgent et faible ; Othman ne sut pas employer la puissance dont il était investi, et ses propres fautes précipitèrent la catastrophe qui termina son règne et sa vie en 655.

Les Arabes, à cette époque, n'étaient pas encore formés à l'obéissance passive, et suivaient avec attention les moindres actions de ceux qui les dirigeaient. Les prodigalités d'Othman pour ses parents, ses préventions en faveur de gens qui n'étaient doués d'aucun mérite, le peu d'égards qu'il témoignait aux héros de l'islamisme, avaient d'ailleurs mécontenté les esprits. Médine devint le théâtre de l'anarchie. Chassé de la chaire du prophète, le malheureux khalife, mal défendu par le Coran, dont il avait fait un rempart pour sa poitrine, reçut le coup mortel. Les suites de cet événement ne répondirent pas au vœu des ambitieux qui l'avaient provoqué; la guerre civile éclata de tous côtés. Ali, qui n'avait pris aucune part à cette sédition, fut proclamé sans opposition; il avait toujours conservé une noble indépendance de caractère, assistant aux conseils de Médine, mais livré surtout aux paisibles occupations de la vie domestique; avec sa simplicité ordinaire, appuyé sur son grand arc, il reçut le serment des chefs de tribus, en déclarant qu'il était prêt à résigner le pouvoir à un plus digne.

L'époux de Fathime réunissait en sa personne les droits de l'hérédité et ceux de l'élection; on devait croire que tous s'inclineraient devant cette gloire si pure et si grande; mais il n'en fut point ainsi. Le refus que fit le khalife de donner à Telha et Zobéir, amis de la maison de Moawiah, les gouvernements de Koufah et de Bassorah, suffit pour changer l'amitié incertaine de ces chefs en haine implacable; Ayescha, fille d'Abou-Bekre et veuve de Mahomet, devint l'âme de toutes ces intrigues. — On court aux armes; un lieu-

tenant d'Ali est surpris et accablé ; celui-ci se porte aussitôt vers la Mésopotamie où s'étaient retirés les meurtriers d'Othman : Telha et Zobéir sont vaincus à Khoraiba et périssent dans le combat appelé *la journée du chameau* (656). Ayescha tombe entre les mains d'Ali qui la traite avec respect et la fait accompagner à Médine par ses deux fils, Hassan et Hossein. Pour lui, il établit sa résidence à Koufah où il reçoit la soumission de l'Irak, de l'Arabie, de la Perse et du Khorasan. On y reconnaît la supériorité de ses droits sur ceux des trois khalifes qui l'ont précédé et qui sont regardés comme des usurpateurs. Encore aujourd'hui les Persans le mettent dans leurs prières au même niveau que Mahomet. Les musulmans leur donnent le nom de *schiites* (schismatiques, séparatistes), prenant pour eux-mêmes celui de *sonnites*, par lequel ils veulent indiquer leur estime pour Abou-Bekre, Omar et Othman, et leur respect pour la tradition ou *sonna*.

Ali espérait avoir brisé l'épée de la rébellion, mais en Syrie veillait l'ennemi de la famille des Haschémites, le fils d'Abou-Sophian, Moawiah qui, réuni à un homme justement célèbre dans les annales de l'islamisme, Amrou, conquérant de l'Égypte, disputa le souverain pouvoir au gendre de Mahomet à la tête de quatre-vingt mille hommes et lui opposa une résistance invincible ; dans l'espace de cent dix jours, il y eut quatre-vingt-dix combats ou escarmouches ; quarante-cinq mille des amis de Moawiah et vingt-cinq mille des soldats d'Ali succombèrent dans cette guerre civile ; le khalife, avec cette générosité chevaleresque qui l'avait toujours distingué, commandait à ses troupes d'attendre

l'attaque, d'épargner les fuyards, de respecter les captives. Il offrit vainement à son rival de vider leur querelle dans un combat singulier. Après une bataille indécise livrée dans les plaines de Seffein, les deux compétiteurs furent forcés, par leurs armées, de soumettre leur différend à des arbitres qui se prononcèrent contre l'époux de Fathime, et proclamèrent Moawiah khalife. Cet arrêt ne décida rien. Ali ne pouvait accepter un tel jugement; il se plaignit avec raison de la trahison de son mandataire, et reprit les hostilités. C'est alors que trois fanatiques, de la secte des kharégites, résolurent de mettre fin à cette lutte impie en frappant à la fois Ali, Amrou et Moawiah ; celui-ci ne fut que blessé; le secrétaire d'Amrou reçut le coup réservé à son maître. Ali seul succomba. Hassan, son fils, fut salué khalife par les habitants de Koufah ; mais Moawiah restait maître de la Syrie, de l'Égypte et de l'Arabie, et avec lui s'assit sur le trône la dynastie des Ommïades. Dès lors, dit Œlsner, « le régime populaire, qui n'avait d'autre base que la simplicité patriarcale, s'évanouit pour ne plus reparaître chez aucun peuple musulman ; la jurisprudence et les usages qui dépendent du Coran survécurent à la chute du gouvernement électif. Quelque chose de ces passions républicaines qui donnent de la grandeur aux petits États, et aux grands un excès de force, se conserva cependant dans la nation ainsi que dans les armées jusque sous l'empire des usurpateurs. »

CHAPITRE II

LES ARABES CONQUÉRANTS

Pendant cette période de vingt-huit ans (632-660), l'islamisme avait fait de grands progrès ; le vrai croyant n'était plus dans l'Hedjaz ou dans les déserts du Nedjed ; il campait sur les bords du Nil, du Tigre et du Jourdain. Continuateurs de la politique de Mahomet, ses successeurs avaient compris que le meilleur moyen d'assurer la gloire de leur religion et la puissance de la nation arabe était de la lancer contre les peuples voisins et d'exciter en elle l'ardeur du prosélytisme et de la conquête. Le premier soin d'Abou-Bekre, à peine promu au khalifat, avait été d'appeler aux armes tous les musulmans ; mais l'Arabie était loin d'être soumise.

Toulayha dans le Nedjed, Mosseïlamah dans l'Iémamah, Cays meurtrier d'El-Aswad, dans l'Yémen, formaient des partis redoutables. A peine le prophète eut-il fermé les yeux que la révolte s'étendit rapidement, même parmi les tribus de l'Oman, du Bahreïn, du Mahrah et de l'Hadramaut. Des mouvements éclatèrent dans l'Hedjaz, à la Mecque et à Taïef ; ils furent aisément comprimés. Abou-Bekre avait envoyé un corps de troupes en Syrie sous le commandement d'Ouçama fils

de Zeid, pour se conformer aux dernières volontés de Mahomet; il n'avait pas près de lui une armée suffisante pour commencer l'exécution du projet qu'il avait formé de réduire les rebelles; les Ghatafan, à la tête des tribus du Nedjed, profitèrent de ces circonstances pour tenter un coup de main sur Médine; repoussés deux fois par le khalife, ils se retirèrent auprès de Toulayha, après avoir égorgé ceux de leurs frères qui avaient embrassé l'islamisme.

Sur ces entrefaites, la division se mit dans les rangs des ennemis du successeur de Mahomet. Aux chefs redoutés Toulayha et Mosseïlamah se joignait la prophétesse Thejiah qui, partie de la Mésopotamie avec les Taghlibites, enchaînait à sa cause les Benou-Temim, et se dirigeait vers l'Iémamah dont elle se promettait de faire la conquête. Mosseïlamah vit avec inquiétude l'orage prêt à fondre sur lui; dans une entrevue avec Thejiah, il lui persuada de l'épouser, et obtint ensuite sa retraite moyennant une somme d'argent considérable.

Le moment était venu où Khaled, placé à la tête des musulmans, allait enfin réduire les faux prophètes. Ouçama était revenu de son expédition chargé de butin, mais sans avoir réduit la ville de Daumat-Djanbal, refuge des mécontents. En ordonnant à Khaled d'attaquer d'abord les tribus de Nedjed, Abou-Bekre lui donna les mêmes instructions qu'au fils de Zeid; il devait exiger trois choses des ennemis de l'islam : la profession de foi musulmane, la prière, et la *zécat* ou impôt. « Combattez bravement et loyalement, ajoutait le khalife ; ne mutilez pas les vaincus ; ne tuez ni les vieillards, ni les enfants, ni les femmes; ne détruisez pas les palmiers,

ne brûlez pas les moissons, ne coupez pas les arbres fruitiers, respectez les champs en culture; si vous trouvez sur votre route des hommes vivant dans la solitude et adorant le Seigneur, ne leur faites point de mal. »

A peine Khaled paraît-il dans le Nedjed que les Tay se joignent à lui. Toulayha, défait à Bouzakha, fuit vers les déserts de Syrie. Les Benou-Asad, les Ghatafan, les Hawazin, les Soulaym se soumettent et livrent aux vainqueurs ceux qui ont pris part au massacre des musulmans à la suite de leur tentative malheureuse sur Médine; les uns sont lapidés ou précipités du haut des rochers, les autres brûlés, ou noyés dans des puits, et ces cruelles représailles frappent les esprits de terreur.

Khaled marche ensuite contre les Hanzhala, l'une des branches des Benou-Temim qui avaient embrassé avec ardeur le parti de la prophétesse Thejiah. Tous se dispersent ou font des démonstrations d'obéissance; leur chef, Malik fils de Nowaïra, est mis en pièces sur un ordre de Khaled qui épouse sa veuve. Cet acte de barbarie soulève les vrais croyants contre lui: le poète Moutemmem, frère de Malik, vient demander justice au khalife, et Omar appuie sa réclamation. Abou-Bekre reçoit la justification de Khaled et paie lui-même le prix du sang répandu.

Cependant Mosseïlamah était toujours maître de l'Iémamah. Il avait battu deux corps de musulmans commandés par Icrima fils d'Abou-Djahl, et par Chourahbil, et inspirait aux Hanifa une confiance sans bornes. Khaled s'avance contre Hedjer, et rien ne résiste à ses

armes; Mosseïlamah perd la bataille et la vie à la journée d'Acrabâ; Hedjer capitule, et les Hanifa rentrent dans le devoir.

Jusque-là le Coran était resté dans la mémoire des compagnons de Mahomet ou de personnages revêtus du titre de *courrâ*, lecteurs, ou de *hamalat-al-Coran*, porteurs du Coran, qui conservaient précieusement, par tradition, la manière dont chaque passage devait être lu. On ne possédait que des fragments du livre, écrits sur des peaux ou sur des branches de palmier. Plusieurs des *courrâ*, les plus instruits, ayant perdu la vie au combat d'Acrabâ, Abou-Bekre jugea prudent de former un corps d'ouvrage des divers chapitres de la loi musulmane; une commission s'acquitta de ce soin sans retard, et la première copie du Coran ainsi complétée fut confiée à la garde de Hafsa fille d'Omar, une des veuves de Mahomet.

Les soulèvements qui avaient éclaté dans le Bahreïn, l'Oman et les autres parties de l'Arabie furent rapidement comprimés; El-Ala traversa le désert de Dahnâ, défit devant Djowatha les Bacrites qui, à la voix de leur chef Hotam, avaient proclamé roi un prince de la famille Almoundhir, de Hira, et par la prise de l'île de Davayne éteignit les dernières lueurs de la rébellion.

Icrima, qui cherchait à faire oublier son échec dans l'Iémamah, s'empare de Dabâ, capitale de l'Oman, et disperse les partisans du faux prophète Lakit-Dzou-Hadj; il soumet ensuite le Mahrâh et pénètre jusqu'à Aden; puis, réuni à un chef, El-Mohadjir, qui venait de détruire les derniers débris du parti d'Aswad dans l'Yémen, il fait rentrer dans l'obéissance les Kinda de

l'Hadramaut; l'Arabie proprement dite reconnaissait les lois d'Abou-Bekre; le khalife entreprit aussitôt la guerre sainte.

Mahomet, on l'a vu, s'était appliqué à développer le génie militaire des Arabes, en leur inspirant l'esprit de prosélytisme. La persuasion intime que Dieu avait donné aux fidèles le monde en partage doublait leurs forces; une sorte d'exaltation religieuse s'était emparée de toutes les âmes; avec ces mots : « Le paradis est devant vous, l'enfer derrière, » les chefs entraînaient leurs soldats au milieu d'une mêlée furieuse, et ce délire superstitieux, cette véhémence de sentiment et d'action renversaient les plus grands obstacles. En toute occasion les généraux payaient de leur personne; avant d'engager la bataille, ils provoquaient au combat le plus vaillant de leurs ennemis, et, presque toujours vainqueurs dans ces luttes homériques, ils étaient les premiers dans le chemin de l'honneur.

Étrangers à toute idée de tactique savante, les Arabes n'avaient pour eux que la foi, le courage et l'audace; mais ils étudiaient avec soin les dispositions de leurs adversaires et les imitaient; c'est ainsi qu'ils donnèrent peu à peu à leurs troupes une organisation régulière, et surent tirer parti de leur cavalerie en la plaçant sur les ailes. A l'exemple de Mahomet, qui combattait vers le soir pour se couvrir de la nuit en cas d'un échec, ils évitaient l'engagement avant les prières de midi, ou maintenaient l'équilibre de la bataille jusqu'au soir, pour renouveler l'action avec des troupes fraîches tenues en réserve, profitant ainsi de la fatigue de l'ennemi qui ne s'attendait pas à une nouvelle atta-

que; mais inhabiles dans l'art des siéges, ils auraient échoué dans leurs entreprises contre les Grecs et les Perses, si ces peuples n'avaient pas épuisé dans leurs guerres continuelles ce qui leur restait de sève et de vie; affaiblis par leurs succès comme par leurs revers, ils offraient, à qui saurait la prendre, une proie aussi riche que facile. Les Grecs, divisés en factions ennemies par des sectes inconciliables, accoutumés à confier le soin de leur défense à des mercenaires, ne comprirent pas à quels adversaires ils avaient affaire; ils crurent que c'était une de ces guerres ordinaires où l'on finit par s'entendre et s'accorder, et perdirent un temps précieux à négocier avec des hommes qui, vainqueurs ou vaincus, répétaient sans se déconcerter : *Devenez musulmans ou soyez tributaires.* D'un autre côté, les populations acceptaient sans murmurer la domination de leurs nouveaux maîtres qui montraient de la loyauté dans leurs engagements, et n'étaient point oppresseurs; une simple profession de foi les assimilait à ceux-là mêmes qui venaient de conquérir leur territoire, et la fusion devenait plus complète par la liberté laissée à l'Arabe de contracter des alliances dans plusieurs familles.

La vigueur avec laquelle Abou-Bekre avait détruit autour de lui les rebelles et les faux prophètes n'avait pas permis à l'ardeur guerrière des musulmans de se refroidir; il reprit l'exécution des plans de Mahomet qui, on se le rappelle, avait marché vers la Syrie, puis, à la nouvelle des troubles survenus dans l'intérieur, avait bientôt commandé la retraite. L'expédition d'Ouçama n'avait été qu'une simple reconnaissance; cette fois l'en-

treprise devint plus sérieuse. Munis des instructions du khalife, instructions où respirait l'âme d'un peuple pasteur, Iyadh et Khaled furent dirigés vers l'Irak occidental; le premier devait y entrer par Moucaïak, après la réduction de Daumat-Djandal; le second, parti de l'Iémamah, devait se porter sur Obollah, ville voisine du golfe Persique, et se réunir à son collègue sous les murs de Hira.

On pouvait croire que les tribus arabes de la Mésopotamie s'empresseraient de secouer le joug des Perses; elles n'en firent rien: les musulmans ne trouvèrent que des ennemis dans ces régions. Trois victoires conduisirent Khaled sous les murs d'Amghichia qu'il détruisit de fond en comble. Les exécutions sanglantes qu'il ordonnait contre tous ceux qui lui opposaient de la résistance répandaient au loin la terreur de son nom; Hira, Anbar et Ain-Tamr capitulèrent; la cour de Ctésiphon restait indécise; les dissensions qui avaient suivi la mort du parricide Siroès prenaient de nouveaux développements et préparaient la chute de l'empire.

Khaled se détourne un instant de la route qui lui est tracée; il marche au secours d'Iyadh qui se trouve arrêté devant Daumat-Djandal, et se rend maître de cette ville; de retour à Hira, il reprend l'offensive, défait près de Firah, sur la rive orientale de l'Euphrate, les Grecs qui se sont joints aux Perses et aux Arabes taghlibites et, après avoir accompli, à l'insu de son armée, en 634, le pèlerinage de la Mecque, il se dispose à franchir les frontières persanes, lorsqu'un ordre d'Abou-Bekre l'appelle en Syrie.

C'était de ce côté que le khalife avait dirigé ses plus

grands efforts; plusieurs corps d'armée s'étaient avancés jusque dans l'Ordounn (Tyr, Ptolémaïs et le cours supérieur du Jourdain) et dans la Palestine proprement dite. Un premier succès avait ouvert heureusement la campagne; mais un combat livré à une journée de Damas fut fatal aux Arabes, et Abou-Obeïdah vint, à la tête de renforts, prendre le commandement des troupes avec Yézid fils d'Abou-Sophian, et Chourahbil.

La Syrie, à laquelle les Arabes donnent le nom de Barr-el-Scham (pays de la gauche), ne comprend pas seulement pour eux le territoire qui s'étend au sud du Taurus et à l'ouest de l'Euphrate jusqu'aux sources du Jourdain; elle renferme tout l'espace qui s'étend entre les déserts de l'Arabie et de l'isthme de Suez au sud, la Méditerranée à l'ouest, le Taurus au nord, et l'Euphrate à l'est, en suivant ce fleuve depuis sa source jusqu'au lieu où, après avoir coulé du nord au sud dans la plaine de Sennaar, il tourne brusquement vers le golfe Persique.

Abou-Obeïdah menaçait à la fois Bosra, Damas et Tibériade; en divisant ses troupes, il s'ôtait les moyens de vaincre. Khaled, à la voix du khalife, quitte Hira à la tête de neuf mille hommes. Il occupe presque sans coup férir les deux points de Tadmor et d'Hauran, qui lui donnent accès jusqu'aux rives du Jourdain et de l'Oronte. Ce premier pas fait, il s'arrête pour attendre de nouvelles troupes, et paraît enfin sous les murs de Bosra.

Après un combat où le courage des assiégés ne put tenir contre l'ardeur fanatique des Arabes, la ville, trahie par son gouverneur Romanus qui se convertit au

mahométisme, tomba entre les mains de Khaled. Le droit de la guerre autorisait le pillage; le vainqueur le fit cesser dès que les habitants eurent demandé quartier, et il se contenta de les soumettre au tribut, en leur laissant le libre exercice de leur religion. Bosra prise, les Arabes se portèrent aussitôt sur Damas; cinq mille hommes y avaient été envoyés par Héraclius, alors établi à Antioche. L'empereur ne pouvait comprendre le danger dont il était menacé. Quel avantage ne devait-il pas conserver sur ces tribus misérables, avides de butin, « par la tenue des troupes, l'expérience des officiers, la qualité des armes, la richesse des arsenaux, la force des places, par la facilité des communications et des approvisionnements? Les Grecs connaissaient le pays, tenaient la mer et avaient à leur disposition des provinces peuplées et fertiles; les Arabes étaient ignorants, pauvres, dénués de tout, ne sachant faire la guerre qu'en Bédouins et en fuyant; leur armée offrait au premier coup d'œil des groupes de gens rassemblés pêle-mêle, les cavaliers au milieu des fantassins, les uns mal couverts, les autres nus, armés chacun à sa fantaisie d'un arc, d'une pique ou d'une massue, tirant le sabre ou brandissant la lance. Leur expédition ne pouvait être qu'une incursion passagère. Héraclius changea de sentiment quand il reçut de Damas une lettre portant que la ville était bloquée de tous côtés par l'ennemi. Passant alors d'un excès à un autre, il leva une de ces grandes armées à la tête desquelles il avait combattu les Perses victorieux, et se priva maladroitement des ressources que la Syrie lui offrait pour une guerre défensive; si du moins il voulait en agir avec les Arabes

comme avec les Perses, il aurait dû se mettre lui-même à la tête des troupes; la vieillesse glaça son courage, et il se fit remplacer par un de ses généraux nommé Werdan ou Bahan. Celui-ci, plein de confiance dans les forces dont il disposait, ne crut pas nécessaire d'entrer en communication avec les habitants de Damas; il était persuadé qu'à la nouvelle de son approche les Arabes abandonneraient le siége. Ils le firent, en effet, mais ce fut pour venir au-devant des Grecs. Khaled avait détruit les dernières espérances des assiégés repoussés dans une funeste sortie, et le sort de Damas ne dépendait plus que du résultat de la bataille qui allait s'engager.

A ne considérer que le nombre et la discipline, ce résultat ne semblait pas douteux : Khaled avait tout au plus vingt mille hommes à opposer à l'armée d'Héraclius, forte de soixante mille, et malgré tous ses efforts, il n'avait pu plier les Arabes à une complète obéissance. Tous ceux qui dans ses troupes s'étaient signalés par quelque acte de courage se croyaient le droit d'agir à leur guise, et de combattre à part ; mais l'enthousiasme était général. Excités par l'héroïsme d'une troupe d'Amazones, qui avaient reçu l'ordre d'atteindre de leurs flèches tout musulman qu'elles verraient fuir, et par l'exemple de leurs chefs, dont les hauts faits se trouvent exactement retracés dans les descriptions de l'Arioste, ils ne songèrent qu'à s'illustrer par leurs exploits. Au cri de : *Allah-Akbar* (Dieu très-grand), ils se jetaient dans la mêlée, et leur choc était irrésistible. Aussi la lutte ne fut pas longtemps indécise : les Grecs plièrent, et si l'on en croit les récits des Arabes, cinquante mille hommes périrent dans la bataille d'Aizna-

din ; le reste se sauva avec peine sous les murs de Damas ou d'Émèse. Quelques-uns ne s'arrêtèrent dans leur fuite qu'à Antioche (633).

L'armée arabe, après le premier élan de la victoire, se reforma avec rapidité et reprit le chemin de Damas, dont Khaled voulait s'emparer à tout prix. Les habitants comprirent que cette fois c'en était fait d'eux. Vainement essayèrent-ils, sous la conduite de Thomas, gendre de l'empereur, d'échapper à leur redoutable ennemi. Vaincus dans toutes les sorties qu'ils tentèrent, ils reconnurent bientôt qu'il leur faudrait succomber avant qu'Héraclius pût leur envoyer du secours, et ouvrirent des négociations avec Abou-Obeïdah dont ils avaient entendu vanter la douceur et la bienveillance à l'égard des chrétiens, et dont le caractère élevé aurait fait honneur au siècle le plus policé, à la nation la plus éclairée du globe. Abou-Obeïdah leur accorde la vie sauve ; il permet à ceux qui voudront s'expatrier d'emporter une partie de leurs richesses, avec l'engagement qu'ils ne seront point poursuivis avant trois jours et trois nuits écoulés. A ces conditions les portes de la ville lui sont ouvertes ; mais lorsqu'il arrive sur la place publique, il rencontre les soldats de Khaled qui viennent de prendre d'assaut une des portes opposées et massacrent tout sur leur passage ; la fermeté d'Abou-Obeïdah fait prévaloir les conseils de la clémence et de la justice, et son collègue se contente, après les délais convenus, de se mettre à la poursuite des habitants fugitifs. Rapide comme l'éclair, il les atteint, les disperse, les dépouille et revient victorieux à Damas.

Là Khaled apprend la mort d'Abou-Bekre, l'avène-

ment d'Omar qui a toujours été son ennemi, et sa destitution du titre d'*émir*. Il se soumet sans murmurer à cette disgrâce qu'il ne croit pas avoir méritée, et continue de servir sous les ordres d'Abou-Obeïdah qui apprécie sa vaillance, estime ses services, le consulte en toute occasion, et ne cesse de le considérer comme son égal.

Cette abnégation, ce respect de la discipline s'alliant à la grandeur des sentiments étonnent de la part des Arabes, si mal à propos traités de barbares. Omar ne peut pardonner à Khaled les actes de cruauté dont il a souvent terni ses victoires ; il montre contre ce général une animosité que ses compagnons lui reprochent ; mais ce même Omar n'hésite pas à veiller la nuit pour que le repos de riches étrangers arrivés à Médine ne soit point troublé, et recevant les réclamations d'un juif contre un gouverneur de province, il adresse à celui-ci ces mots tracés sur une simple brique : *Faites cesser les plaintes qu'on me fait de vous, ou quittez votre gouvernement.*

Khaled ne répond au coup qui l'a frappé que par de nouveaux exploits. Une troupe de cinq cents cavaliers s'était imprudemment aventurée à la foire d'Abyla qui leur promettait un riche butin ; il assure leur retraite. Bientôt après il contribue à la prise de Hems (Émèse), et tandis qu'Abou-Obeïdah soumet par sa modération Arethuse sur l'Oronte, Hamah ou Épiphania, Antartous, etc., Khaled, après avoir défait dans une nouvelle rencontre les Romains et les Arabes ghassanides, emporte d'assaut Kinnesrin. Les Arabes prennent Baalbek ou Héliopolis, et sur l'ordre d'Omar se dirigent vers Antioche en sui-

vant le cours de l'Oronte. Sur ces entrefaites, ils apprennent les nouveaux préparatifs d'Héraclius qui vient de lever deux armées pour chasser enfin les Sarrasins (nom que les Grecs donnaient encore aux Arabes) des belles provinces qu'ils occupent. L'une de ces armées devait partir d'Antioche et arrêter l'ennemi dans sa marche; l'autre, venant de Palestine, le prendre à revers (635).

Ce plan était bien conçu : il échoua par la mésintelligence des généraux grecs et par la prudence des Arabes qui, devinant le danger dont ils étaient menacés, reculèrent vers le Jourdain pour s'opposer au passage de l'armée de Palestine. Constantin, fils d'Héraclius, qui la commandait, se retira dans Césarée et se contenta de disséminer ses troupes dans les villes de la côte, de Gaza à Tripoli. Khaled et Abou-Obeïdah s'établirent alors sur les bords de l'Yermouk qui se jette dans le Jourdain, au-dessous du lac de Tibériade, et ce fut là que les Grecs virent se décider le sort de la Syrie. Cent quarante mille hommes composaient, selon les rapports les moins exagérés, l'armée d'Héraclius; en tête marchaient les Arabes de Ghassan, dont le chef, Djabalah, converti d'abord au mahométisme, avait apostasié pour se venger, comme on l'a vu plus haut, du khalife. Héraclius comptait beaucoup sur leur secours : « Le diamant, disait-il, ne se coupe qu'avec le diamant. » Khaled auquel Abou-Obeïdah avait résigné le commandement en chef, inspirait aux musulmans une confiance sans bornes; il la justifia encore une fois. La lutte dura plusieurs jours ; les Arabes furent trois fois mis en fuite. Trois fois ils furent ramenés au combat par les femmes qui s'étaient placées à l'arrière-garde. La vic-

toire finit par se déclarer en leur faveur; elle eut pour principal résultat la soumission des Ghassanides qui se convertirent à l'islamisme. Djabalah persista dans son opposition et regretta, plus tard, de s'être séparé de ses frères; il mourut à Constantinople, et ses descendants devaient, au XVe siècle, se réfugier en Circassie pour échapper à la domination des Turcs ottomans.

Cependant le chemin d'Antioche et d'Alep était ouvert aux Arabes; Amrou était devant Jérusalem que le patriarche Sophronius défendait vigoureusement. La prise de cette ville, que Mahomet révérait presque à l'égal de la Mecque et de Médine, importait beaucoup aux musulmans. Abou-Obeïdah l'investit avec toute son armée et la réduisit à la dernière extrémité. Sophronius consentit à capituler, à la condition qu'il traiterait avec le khalife en personne. Omar se rendit aux désirs du patriarche, malgré les représentations d'Othman; il affecta pendant ce voyage une extrême simplicité et se montra généreux. Les habitants de Jérusalem obtinrent liberté entière de conscience; leurs églises furent respectées; un tribut seulement leur fut imposé. Le khalife rechercha l'emplacement du temple de Salomon, et il y fit bâtir une mosquée superbe qui reçut le nom de mosquée d'Omar. Ces soins accomplis, il reprit la route de Médine, emmenant avec lui Amrou qu'il destinait à la conquête de l'Égypte (637). Il avait reçu la soumission de Ramlah et rendu à Kaled le titre d'émir. L'armée traversa les plaines de Damas pour gagner Alep et Antioche; on laissa en Palestine les fils d'Abou-Sophian, Yézid et Moawiah, avec ordre de presser dans Césarée le prince Constantin et de réduire promptement les

villes de la côte. Les défaites d'Aiznadin et de l'Yermouk avaient porté le découragement parmi les Grecs, qui n'opposèrent nulle part de résistance sérieuse; Abou-Obeïdah et Kaled recouvrèrent les places que, dans leur course rétrograde vers le lac de Tibériade, il leur avait fallu abandonner, et arrivèrent devant Alep. Là ils furent arrêtés quatre mois par un brave soldat, Youkinna, qui se maintint dans un château voisin de la ville jusqu'à ce qu'enfin un esclave arabe, se traçant un chemin au milieu de rochers jugés impraticables, leur en ouvrit les portes. La prise d'Alep donna aux Arabes un vaste territoire; elle leur permit d'apercevoir les plaines de la Mésopotamie, dont le cours de l'Euphrate allait seul maintenant les séparer. Il leur manquait Antioche pour tenir toutes les frontières de la province; seulement il était difficile de croire qu'Héraclius laisserait prendre cette ville qu'il venait à peine de quitter, sans tenter un dernier effort. Aussi Abou-Obeïdah trouva sous ses murs une armée organisée à la hâte et rangée en bataille. La défaite des Grecs et la surprise de la forteresse d'Avrar, défendue par Youkinna qui embrassa la religion et la politique des musulmans, déterminèrent les habitants à capituler. Ils promirent de payer trois cent mille pièces d'or, et à ce prix les Arabes leur laissèrent la vie sauve et leur épargnèrent le pillage (638).

Maître d'Antioche, Abou-Obeïdah voulut s'emparer sans aucun retard des villes où les Grecs tenaient encore garnison. Khaled fut envoyé vers les bords de l'Euphrate pour occuper Hiéropolis, tandis que d'autres généraux étaient chargés de soumettre les villes de la

Phénicie. Le succès était facile; il accompagna partout les armes de l'islamisme. Hiéropolis accepta le tribut que lui imposait Khaled; Tyr et Tripoli furent surpris par Youkinna, l'ancien défenseur du château d'Alep. Césarée, abandonnée par Constantin dont les troupes étaient décimées par les escarmouches, les maladies et les désertions, ouvrit elle-même ses portes à Yézid et à Moawiah. Ascalon, Gaza, Naplouse, Tibériade traitèrent avec l'ennemi dès qu'il fut en présence de leurs murs. Acre, Joppé, Beryte, Sidon suivirent leur exemple, bien que leur position maritime facilitât pour elles l'arrivée des secours de la métropole. La réduction de Gabalah et de Laodicée acheva enfin l'occupation entière de la Syrie.

Quelques auteurs placent en cette même année 638 une tentative d'Héraclius pour recouvrer cette riche province. Une flotte débarque sur les rivages voisins d'Antioche une armée tirée d'Égypte, tandis que les Romains de la Mésopotamie, unis aux tribus arabes répandues entre l'Euphrate et le Tigre, paraissent tout à coup devant Émèse; Abou-Obeïdah se hâte de concentrer ses forces; Antioche se soulève; Kinnesrin, Alep et les deux *Hadhirs* de ces villes (c'était le nom qu'on donnait à des bourgades d'Arabes établis dans les environs) imitent son exemple. Césarée appartenait encore aux Grecs. Omar, à la nouvelle du danger qui menace sa conquête, ordonne que deux détachements soient dirigés sur la Mésopotamie, afin d'opérer une utile diversion; lui-même se dispose à rejoindre Abou-Obeïdah; mais déjà les Arabes de la Mésopotamie et les tribus des *Hadhirs* avaient ouvert des négociations secrètes

avec Khaled, et les Romains, hors d'état de tenir seuls la campagne, se retirèrent en désordre ; les musulmans reprirent sans peine Kinnesrin, Alep et Antioche ; la conversion des Tonoukhites, des Djorhoms et des Kelb errants jusqu'aux environs de Palmyre, compléta la soumission des tribus Arabes de la Syrie ([26]).

Les musulmans avaient été séduits par la beauté du pays ; la plupart des conquérants s'y fixèrent. A quelque temps de là (639), une peste cruelle se répandit sur toute la contrée ; plus de vingt-cinq mille personnes succombèrent ; Abou-Obeïdah, Chourachbil et Yézid furent du nombre des victimes ; Khaled échappa au fléau ; mais il avait subi, de la part du khalife, une nouvelle disgrâce : accusé de s'être approprié une partie du trésor public, accablé d'outrages, il opposa aux attaques de ses ennemis une noble fermeté, et à sa mort, arrivée en 642, on trouva que son cheval, ses armes et une seule esclave composaient toute sa richesse.

Omar avait confié le gouvernement de Hems et de la Syrie septentrionale à Iyadh fils de Ganem, et l'avait chargé de la conquête de la Mésopotamie ; cette province ne fit aucune résistance. Les nombreuses villes qui la couvraient jadis avaient toutes été démantelées pendant les longues luttes entre les Perses et les Grecs, dont elle venait d'être le théâtre ; une seule expédition suffit pour soumettre Racca, Seroudje, Harran, Édesse, Constantine, Dara-Rhesena, Nisibe, Mossoul et Amida (640). La Mésopotamie conquise reçut des Arabes le nom de Djezireh (l'île), et fut divisée par eux en quatre parties. La première, appelée Diar-al-Djezireh, eut pour capitale Mossoul, bâtie sur le Tigre, en face des

ruines de l'ancienne Ninive; la seconde s'étendit sur les bords de l'Euphrate, et sa capitale, l'ancienne Amida des Grecs, prit le nom de Diar-Békir; les deux autres, Diar-Modhar, capitale Racca, et Diar-Rabiah, capitale Nisibe, comprirent l'ancienne Oshroène, et les districts situés entre l'Euphrate et le Tigre supérieur. La population arabe de ces contrées embrassa l'islamisme; les Taghlibites seuls gardèrent la foi chrétienne, en payant un impôt considérable; les Benou-Iyadh, n'ayant pu obtenir du faible Héraclius un asile en Cappadoce, se firent musulmans, et à la fin de l'année 640 toutes les tribus arabes sans distinction se trouvèrent réunies en un seul corps de nation, sous la domination du même chef.

A la suite de la réduction de la Mésopotamie, les Arabes attaquèrent l'Arménie qui semblait ne pas devoir s'opposer à leurs armes; mais dans ce pays de hautes montagnes, ils rencontrérent une population fière et belliqueuse qui avait toujours gardé une sorte d'indépendance à l'égard de ses puissants voisins. Habitués à se défendre eux-mêmes, sans compter, comme les Syriens, sur les armées grecques, les Arméniens soutinrent courageusement l'invasion des sectateurs de Mahomet, et peut-être avec plus d'union les auraient-ils repoussés, si les seigneurs du pays avaient su, au moment du danger, sacrifier leurs rivalités personnelles; ils n'eurent pas ce patriotisme, et les Arabes profitèrent de leurs divisions intestines pour surmonter toutes les résistances, et s'avancer jusqu'au Caucase à travers l'Ibérie et la Géorgie. Là seulement ils se trouvèrent face à face avec les Turcs Khozars, devant lesquels ils furent con-

traints de s'arrêter. L'Arménie toutefois resta leur tributaire (646), et les avantages qu'ils avaient obtenus de ce côté leur permirent de pénétrer dans l'Asie Mineure par la Cappadoce et la Phrygie. C'était s'ouvrir le chemin de Constantinople. Ils firent de vains efforts pour le franchir. Une seule fois, ile parurent en Galatie, s'emparèrent d'Amorium sans pouvoir la conserver (667), et ce ne fut qu'un demi-siècle plus tard qu'ils renouvelèrent leurs incursions de ce côté. La mer leur offrait une voie plus directe vers la capitale de l'empire grec. Moawiah, chargé du gouvernement de la Syrie, se créa bientôt une marine redoutable. Dès l'année 647, il avait imposé à l'île de Chypre un tribut qui égalait la moitié de ses revenus; en 649, il s'était emparé des îles de Crète, de Cos et de Rhodes; en 655, il osa se mesurer contre la marine grecque, et détruisit une partie des vaisseaux de l'empereur Constantin II dans le golfe Issalucke, sur les côtes de la Lycie, au pied du mont Phénix. Encouragé par ce succès, il résolut d'équiper une flotte considérable, et de l'envoyer devant Constantinople; il était maître du khalifat, lorsque l'entreprise fut mise à exécution.

Au printemps de 672, une troupe considérable d'Arabes fut débarquée sur les rives de la Propontide (mer de Marmara), et vint camper vers le couchant de Constantinople, à la base du triangle que forme la place, tandis que les deux autres côtés et le sommet qui regarde le Bosphore étaient occupés par une flotte nombreuse. Les musulmans combattirent avec la plus grande ardeur; ils étaient stimulés par la présence de trois compagnons du prophète, qui, malgré leur âge avancé,

avaient voulu contribuer à une si belle conquête. Un d'eux, nommé Abou-Aïoub, l'hôte de Mahomet à Médine au temps de l'hégire, ayant été tué en combattant, fut enseveli par les Arabes au lieu même où il avait succombé; plus tard, on éleva sur son tombeau une mosquée, et c'est là que les sultans ottomans viennent ceindre l'épée, lorsqu'ils prennent possession du trône. Le siége dura six ans : chaque année, au mois de novembre, la flotte se retirait dans le port de Cyzique, dont elle s'était emparée, puis elle revenait au commencement du printemps. Les Grecs, qui avaient eu le temps de réparer leurs pertes, se défendaient avec bravoure ; ils étaient alors gouvernés, contre la coutume, par un empereur habile et courageux; c'était Constantin IV, surnommé Pogonat. Il se servit avec avantage d'une invention nouvelle, le feu grégeois ([27]), qui embrasait les vaisseaux ennemis d'un incendie qu'on ne pouvait éteindre. Irrités de cet obstacle, contre lequel la vaillance ne pouvait rien, épuisés par des travaux inutiles, assaillis par des maux de toute sorte, les Arabes abandonnèrent enfin leur entreprise (679). Les troupes, ramenées à Cyzique, revinrent, non sans peine, en Syrie, continuellement harcelées par l'armée que Constantin avait mise à leur poursuite. Quant à la flotte, battue par la tempête en entrant dans le golfe d'Antioche, elle se perdit presque complètement sur les côtes de la Pamphylie.

Quelques auteurs (Théophane, Cédrénus, etc.) prétendent qu'à la suite de ce désastre Moawiah aurait été réduit à implorer la paix, et se serait engagé à payer à la cour de Byzance un tribut de dix mille pièces d'or,

à rendre cent esclaves, et à fournir cinquante chevaux de la meilleure race. Mais dans cette circonstance, la vanité grecque a transformé en contribution de guerre les présents que le khalife avait envoyés à son nouvel allié.

Constantinople, aussi bien que l'Asie Mineure, se trouva dès ce moment à l'abri de l'agression des Arabes; on ne vit pas davantage leur marine inquiéter les possessions grecques de la Méditerranée. Les empereurs byzantins voulurent profiter des querelles intestines qui troublaient le khalifat pour recouvrer une partie de la Syrie. Ils se montrèrent, vers 686, sur les frontières des musulmans. Abd-el-Malek, quatrième successeur de Moawiah, qui se trouvait pressé par trois rivaux, aima mieux acheter la retraite de l'ennemi que de s'exposer à une action douteuse. Justinien II accepta ses offres, au lieu de saisir habilement une occasion qui ne devait plus se représenter. Il ne tarda pas à s'en repentir, car dès qu'Abd-el-Malek eut consolidé son autorité, il oublia ses engagements et se montra plus fier que jamais.

Les Grecs avaient perdu la Syrie; avec une politique moins aveugle, ils auraient pu en conserver une partie. Quelques chrétiens fervents, irrités de voir le triomphe d'une religion nouvelle, s'étaient retirés, sous le nom de Mardaïtes, dans les montagnes du Liban, où ils essayaient de sauver leur indépendance, et de rappeler à leur première foi les Syriens qui l'avaient abandonnée. De l'asile qu'ils avaient choisi, ils harcelaient continuellement les Arabes et s'avançaient même jusqu'à Damas. Incapables, quoi qu'en aient dit certains chroniqueurs, de faire une guerre ouverte aux Arabes et de forcer les

khalifes de payer tribut, ils pouvaient, en s'aidant des localités, leur causer beaucoup de mal. Leur refus de suivre la même communion que les Grecs et leur rapprochement de l'Église latine irritèrent les empereurs de Constantinople, qui, loin de s'en servir comme d'utiles auxiliaires, s'appliquèrent à les détruire. Justinien II y parvint en employant la ruse et la trahison. Un de ses généraux feignant d'entrer en négociation avec leur chef, l'assassina au mépris des lois de l'hospitalité. Ce crime épouvanta les Mardaïtes qui se laissèrent surprendre; douze mille d'entre eux furent enlevés de la Syrie et conduits par les Grecs en Asie Mineure. Dès lors le pays qu'ils occupaient fut ouvert aux musulmans et reconnut leur autorité (690).

CHAPITRE III

NOUVELLES CONQUÊTES.

Ce n'était pas seulement en Syrie que les Grecs, en proie aux dissensions religieuses, se faisaient des ennemis de ceux dont l'alliance leur était le plus nécessaire. Chacune de leurs provinces avait sa secte, son hérésie particulière; on y voyait toujours en présence deux partis irréconciliables. Ces partis n'étaient souvent, comme à Constantinople, que de simples factions cachant des projets d'ambition sous le voile des controverses théologiques; mais ils avaient un tout autre caractère dans les pays que la force des armes avait soumis aux Romains, et qui transformaient leur dissidence en une question de nationalité. L'Égypte donnait en 632 ce singulier spectacle : d'un côté se trouvaient les Grecs conquérants, presque tous orthodoxes; de l'autre les descendants de l'ancienne population maîtresse du sol sous les Ptolémées, qui avaient généralement embrassé l'hérésie d'Eutychès ou des monophysites. A la voix de Jacques Baradée, mort évêque d'Édesse en 578, ils s'étaient organisés et armés pour résister à leurs adversaires, sans que les empereurs de Constantinople eussent compris la portée politique de cette association, et ils avaient été assez loin pour se

choisir un chef dans la personne de Mokawkas, homme habile et rusé, qui avait été gouverneur de l'Égypte au temps de l'invasion de Chosroës, et qui s'était approprié le tribut tout entier de la province, au lieu de l'envoyer à Constantinople ou à Ctésiphon. Possesseur de richesses considérables, il s'était montré très-libéral envers ses compatriotes, et sa générosité avait accru son influence. Nul ne lui contestait le droit de représenter la race entière des Coptes, *Al-Copti* (nom que donnèrent les Arabes aux Égyptiens, par une altération évidente du mot grec Αἰγύπτιοι). Mahomet lui avait envoyé un ambassadeur et n'avait pas dédaigné ses présents; les Arabes devaient trouver plus tard en lui un utile allié.

Omar, après la prise de Jérusalem, avait détaché de l'armée de Syrie Amrou qu'il se proposait de diriger contre l'Égypte. Amrou, poète et guerrier, s'était illustré dans les premiers combats de l'islamisme; il avait pris une part active à la conquête de la Syrie, et c'était combler ses vœux que de le charger d'une entreprise pleine de périls, mais glorieuse. Sur un ordre équivoque du khalife, il part de Gaza à la tête de quatre mille hommes et s'avance sur Péluse.

Les Grecs n'avaient pas eu la précaution de mettre la province sur un pied de défense respectable. Leur fierté s'était révoltée à l'idée de payer le tribut auquel s'était engagé en leur nom le patriarche d'Alexandrie Cyrus; aucun acte n'avait, il est vrai, suivi et légitimé leurs paroles arrogantes; l'empereur s'était contenté de nommer un nouveau gouverneur de l'Égypte. Quand Amrou parut, les Grecs n'étaient pas en état de tenir

la campagne : battus dans un premier combat non loin d'El-Misr, à l'entrée de l'isthme de Suez, ils durent se retirer dans les places fortes, qui n'étaient pas suffisamment approvisionnées.

Amrou, ne rencontrant pas de résistance, traversa l'isthme de Suez et se présenta devant la ville de Famiah, l'ancienne Péluse, qui commande l'entrée du delta. Malgré l'inexpérience des Arabes dans l'attaque des places, la ville ne tint qu'un mois : au bout de ce temps, elle se soumit, et ils eurent accès dans la plus belle partie de la province. Famiah prise (639), deux routes s'ouvraient aux musulmans. Ils pouvaient suivre le littoral, emporter toutes les places fortes jusqu'à la ville d'Alexandrie, puis alors seulement pénétrer dans l'intérieur du pays, dont les communications avec la mer eussent été coupées. C'était la voie la plus rationnelle ; ils en adoptèrent une autre qui leur eût été fatale, s'ils avaient marché au milieu d'une population ennemie. Prenant leur direction par les déserts qui s'étendent du Nil à l'isthme de Suez, ils s'avancèrent vers la capitale de la moyenne Égypte, et en commencèrent immédiatement le siége. Memphis avait deux sortes de défenseurs : d'une part, les Grecs maîtres du château, de l'autre les Coptes qui habitaient la ville et qui s'étaient rangés sous les ordres de Mokawkas. Tant que les deux partis furent d'accord, Amrou s'épuisa en vains efforts, et pendant sept mois il vit tous ses assauts repoussés ; mais Mokawkas, par des rapports trompeurs, fit abandonner aux Grecs la forteresse et traita aussi avec Amrou. De la négociation il résulta que les Coptes durent reconnaître dans toute l'étendue

de l'Égypte la domination musulmane, qu'ils pourraient pratiquer librement leur religion, et qu'ils paieraient chaque année deux ducats par tête. Ce tribut produisit, la première année, douze millions de ducats; un recensement de tous les Coptes avait donné six millions d'individus, parmi lesquels n'étaient comptés ni les femmes, ni les vieillards, ni les enfants au-dessous de seize ans. Quand tout fut réglé, Amrou entra dans la ville qui devint le siége de son gouvernement (640).

Cet habile capitaine savait que dans une guerre d'invasion, l'activité est le premier élément du succès; aussi s'empressa-t-il de reprendre les hostilités. De Mesrah il revint vers le nord, défit à Kéram'l-Shoraik les Grecs qui s'étaient un instant ralliés, et les rejeta dans Alexandrie. Sans se mettre en peine des hautes murailles de cette capitale, il n'hésita pas à l'assiéger. Les habitants, de leur côté, ne négligèrent aucun moyen de défense, et quoique abandonnés à leurs seules ressources, ils tinrent quatorze mois (640-641). Enfin le fanatisme l'emporta, et une attaque furieuse permit aux musulmans de prendre la ville le 21 décembre (641). Les Grecs vaincus se réfugièrent sur leurs vaisseaux; un parti cependant se retira dans l'intérieur des terres, et tenta encore une fois la fortune. Amrou ne lui laissa pas le temps de se fortifier; il quitta sa nouvelle conquête, et courut l'écraser. A son retour, il trouva Alexandrie entre les mains des Grecs débarqués, qui avaient massacré la garnison musulmane. Un dernier assaut les obligea d'abandonner pour jamais la capitale de l'Égypte. Sitôt qu'il se vit maître de la province,

Amrou écrivit au khalife pour lui demander s'il devait livrer la ville au pillage et à la destruction. Omar lui reprocha d'en avoir eu un seul moment l'idée, et un système de sage et prudente administration fut aussitôt mis en pratique. L'impôt établi d'abord sur les Coptes fut étendu à tous les habitants, puis, en sus de cette capitation uniforme, ceux qui possédaient des fermes et des métairies furent soumis à une taxe proportionnelle à la valeur de leur fonds. La perception fut confiée aux Coptes eux-mêmes, mieux placés que les musulmans pour diriger ces diverses branches de l'administration sous le rapport des relations et du langage. Les impots rapportèrent bientôt des sommes considérables dont le khalife employa la plus grande partie à des travaux utiles pour le pays. C'est par ses ordres qu'on rétablit l'ancien canal de Colzoum, qui joignait le Nil à la mer Rouge. Amrou aurait voulu percer l'isthme de Suez, mais Omar s'y opposa, pour ne pas ouvrir aux Grecs le chemin des villes saintes. Mesrah se releva sous le nom d'Al-Fostat (aujourd'hui l'ancien Caire). Lorsque les eaux du Nil, au moment de sa crue périodique, n'atteignaient pas une certaine hauteur, le peuple s'effrayait, et l'ordre était souvent troublé. Amrou fit changer la longueur des coudées du nilomètre, de manière à pouvoir toujours présenter un chiffre rassurant, et les esprits ne se laissèrent plus aller à de vaines frayeurs. Sous un gouvernement éclairé, de grands travaux furent entrepris, et en quelque temps l'Égypte se trouva entièrement régénérée ([28]).

Suivant Aboul-Farage, qui vécut de 1226 à 1286 de l'ère chrétienne, et Aboul-Feda, de 1273 à 1331, la

prise d'Alexandrie aurait été suivie de l'incendie de la fameuse bibliothèque du Sérapion; mais si l'on songe que la ville même ne fut pas saccagée dans le premier élan de la victoire, on croira difficilement qu'un tel acte de barbarie ait été ordonné de sang-froid. Cependant on ne saurait passer sous silence une anecdote dont la plupart des écrivains modernes ont fait usage, et qui semble au premier abord acquise à l'histoire. On suppose qu'Amrou ayant consulté le khalife sur la destination à donner aux livres trouvés dans la ville, Omar répondit: « Si ces livres sont contraires au Coran, ils sont nuisibles; s'ils lui sont conformes, ils sont inutiles; ainsi, détruis-les. » Or aucun historien contemporain ne raconte ce fait qui, fût-il vrai, n'aurait porté que sur un petit nombre de livres, la bibliothèque ayant été en partie détruite au temps de César en 390, et sous Théodose ([29]). Il n'y eut à Alexandrie que les murailles de sacrifiées, et encore Amrou ne les fit abattre qu'à la suite d'un soulèvement des habitants. Il avait été rappelé d'Égypte par Othman, aussitôt que ce dernier avait pris en main les rênes du khalifat, et sa disgrâce avait irrité les Égyptiens dont il s'était fait aimer. Sur ces entrefaites, les Grecs s'étant présentés devant Alexandrie, reprirent le château, et cherchèrent à rétablir leur autorité sur une grande partie de la contrée. Les Coptes qui craignaient d'avoir à rendre compte de leur lâche conduite, si jamais les empereurs de Constantinople recouvraient leur puissance, demandèrent à grands cris le rappel d'Amrou. Othman l'accorda, et le grand capitaine revint assiéger une ville que déjà deux fois il avait prise de vive force. Furieux de voir répandre à

l'attaque de ces hautes murailles le sang le plus généreux de l'Arabie, il jura alors de les renverser et de ne pas laisser une seule pierre debout. Il tint sa parole, mais en même temps il fondait une mosquée sur l'emplacement où il avait arrêté ses soldats ivres de vengeance, et donnait à cette mosquée le beau nom de Djami-el-Rahmet (mosquée de la miséricorde).

Rien ne montre mieux l'ardeur des Arabes dans ces guerres terribles que la rapidité avec laquelle ils poursuivent leurs expéditions aventureuses ; maîtres des pays les plus riches et les plus fertiles, ils méprisent les tranquilles jouissances que leur offre la paix, et courent à de nouveaux succès, le Coran d'une main et le sabre de l'autre.

L'Égypte est à peine subjuguée que déjà une armée musulmane descend en Nubie (643) et impose un tribut au souverain de cette contrée. Amrou renforce ses troupes d'esclaves noirs d'une vigueur peu commune, et voulant montrer à ses successeurs le chemin qu'il vient de leur ouvrir, il pénètre dans la Cyrénaïque. Cette province était bien déchue de son ancience splendeur. Jadis, sous le nom de Pentapole, elle avait mérité d'être distinguée au milieu des déserts de l'Afrique ; la destruction de ses grandes cités lui avait fait rendre celui de Libye, sous lequel elle était comprise dans le diocèse de l'Égypte. Le chef arabe n'eut qu'à imposer un tribut à la ville de Barcah pour pouvoir se dire maître de toute la contrée. Il n'alla pas plus loin, parce qu'avant d'entrer dans la Tripolitaine, il lui aurait fallu des approvisionnements suffisants pour une longue et difficile campagne. Il revint en Égypte avec l'intention

de disposer tout pour que l'islamisme se répandît rapidement dans l'Afrique septentrionale; mais la jalousie d'Othman devait l'enlever du poste qu'il occupait si bien, et confier à d'autres généraux le soin d'opérer de ce côté de nouvelles conquêtes (644).

Le premier qui en fut chargé, Abdallah-ben-Saad, n'était pas en état de supporter le parallèle avec son prédécesseur. Secrétaire de Mahomet, il ne s'était signalé dans sa jeunesse que par son esprit rusé, reproduisant d'une manière peu fidèle les versets du Coran que le prophète lui faisait écrire, et les altérant de sa propre autorité, pour se donner ensuite le droit de railler leur origine divine et de mépriser la crédulité des fidèles. Plus tard, il avait reconnu sa faute; mais ce souvenir avait porté une atteinte profonde à sa considération, et s'il n'eût été beau-frère du nouveau khalife, il n'eût jamais été gouverneur de l'Égypte. Sous ses ordres, les Arabes parurent dirigés bien moins par l'ardeur du prosélytisme que par la cupidité. Leur marche vers l'ouest fut d'abord incertaine; ils assiégèrent Tripoli, puis Cabès, et levèrent le siége de ces deux villes (647); ils retrouvèrent bientôt, en présence de l'ennemi, leur ancienne valeur, et à la voix d'un vrai musulman, nommé Zobéir, auquel Abdallah avait cédé le commandement, ils marchèrent contre le patrice Grégoire qui s'avançait avec une armée considérable. Cette armée, qui aurait monté, suivant quelques récits, jusqu'à cent vingt mille hommes, n'était pas exclusivement composée de Grecs; les naturels du pays, Maures ou Berbères, en formaient la plus grande partie. Grégoire gouvernait toutes les possessions grecques de l'Afrique occi-

dentale, la Byzacène alors menacée, le proconsulat ayant pour capitale Carthage, la Numidie, les Mauritanies césarienne et sitifienne, qui comprenaient les provinces actuelles d'Alger et de Tlemcen, et enfin la partie de la Mauritanie tingitane, qui n'était pas occupée par les Wisigoths d'Espagne. Depuis le désert de Barcah jusqu'au détroit de Gibraltar, il n'y avait pas une ville qui ne dût obéir à ses ordres et lui envoyer l'impôt fixé par l'empereur. En revanche, il protégeait les habitants contre les excursions des Maures indépendants qui descendaient tout à coup de l'Aurasius, s'élançaient dans la plaine, pillaient les places ouvertes, massacraient les soldats isolés, emportaient les moissons et les troupeaux, et retournaient ensuite dans leurs montagnes, où les généraux grecs ne pouvaient les suivre. En vain les successeurs de Bélisaire s'étaient-ils efforcés de mettre obstacle à ces invasions périodiques; après d'inutiles combats, ils avaient préféré les négociations pacifiques à ces luttes éternelles, et avaient cherché à se faire des alliés de ceux qu'ils n'avaient pu soumettre. Aussitôt que le patrice Grégoire apprit l'arrivée des Arabes, il ordonna à toutes les troupes dont il disposait de se réunir au plus vite, afin de chasser les insolents barbares qui venaient troubler son repos. Il ne s'inquiéta pas s'il valait mieux placer ses soldats dans les forteresses et se contenter de harceler ses adversaires par de perpétuelles attaques; sa présomption, malgré tant d'échecs éprouvés par les Grecs, ne lui permettait pas de croire que vingt mille Arabes triompheraient de cent mille hommes rangés sous ses étendards. On en vint aux mains près d'Yacouba; comme sur les rives de l'Yer-

mouk, le combat dura plusieurs jours, et il se termina à l'avantage des Arabes, grâce à Zobéir dont la bravoure et l'habileté excitèrent l'admiration générale. L'austère musulman ne montra pas moins de désintéressement; il avait tué le patrice Grégoire et dédaigné sa fille, prix de la victoire, ne voulant pas laisser supposer que ses actions eussent un autre mobile que le désir de faire triompher la foi musulmane. Après la bataille, toutes les villes de la Tripolitaine et de la Byzacène ouvrirent leurs portes. Sufétula seule pouvait à l'aide de ses fortifications essayer quelque résistance; la fortune lui fut contraire: les Arabes y entrèrent en vainqueurs et s'emparèrent des immenses richesses qu'elle contenait; chaque cavalier eut pour sa part trois mille pièces d'or, et chaque fantassin mille. A la nouvelle de ce désastre, l'effroi se répandit dans toutes les provinces grecques de l'Afrique. Les Arabes envoyaient déjà des éclaireurs sur la route de Carthage. On ouvrit des négociations; Abdallah s'engagea à ne pas s'avancer plus loin, si les Grecs lui payaient deux millions cinq cent mille dinars. La somme fut immédiatement comptée, et l'Arabe, fidèle à sa parole, se hâta de rentrer en Égypte, sans même occuper les pays qu'il avait envahis. Il sembla prouver par cette conduite qu'il n'avait eu d'autre but que de recueillir un riche butin. Ce n'était pas ainsi qu'auraient agi Khaled, Amrou et Zobéir lui-même; mais ce dernier n'était déjà plus à l'armée; il avait été envoyé à Médine pour annoncer le succès de l'expédition. Othman voulut qu'il proclamât lui-même du haut de la chaire du prophète les détails du combat, acte impolitique qui devait exalter plus tard

l'imagination de Zobéir et le porter à prétendre au khalifat.

La cour de Constantinople apprit avec étonnement de quelle taxe énorme les Grecs d'Afrique avaient payé la retraite des Arabes. Elle se dit trahie par ses lieutenants et résolut d'exiger des contributions plus fortes. Vers 663, Constant II fit réclamer du gouverneur de la province une somme égale à celle qu'Abdallah avait obtenue. Le gouverneur ne put ou ne voulut pas obéir, se retira auprès de Moawiah, devenu khalife, et l'excita à faire la conquête de l'Afrique, lui montrant d'un côté la faiblesse des Grecs, de l'autre la richesse et la fertilité du pays. Moawiah savait avec quelle ardeur les Arabes accueillaient les guerres saintes. Il n'était pas fâché de donner un aliment à leur activité guerrière, et d'entourer son administration de quelque gloire, afin d'assurer le pouvoir dans sa famille. L'expédition fut donc résolue.

Le nouveau gouverneur de l'Égypte, Ben-Hadidje, se mit en marche pour la Byzacène; l'entreprise n'eut pas de très-grands résultats : elle se borna à l'occupation de tout le littoral, jusqu'à El-Korn, à la défaite d'une armée grecque qui se rembarqua précipitamment après une courte apparition, et enfin à la prise de plusieurs places, Djeloula entre autres, dont le pillage rapporta trois cents pièces d'or à chaque soldat. Ce ne fut pas toutefois une simple incursion; les Arabes s'établirent dans le pays, marquant par là leur ferme volonté de ne pas abandonner l'Afrique avant de l'avoir entièrement subjuguée (665).

On donna un chef aux nouvelles provinces, moins

pour s'occuper de l'intérieur que pour arborer aussi loin que possible dans les villes grecques et chez les Maures l'étendard des croyants. Akbah-ben-Nasi, auquel cette mission fut spécialement confiée, avait toutes les qualités désirables : bravoure à toute épreuve, désintéressement, générosité, grandeur d'âme. Il avait, de plus, une foi inébranlable. Aussi osa-t-il, à la tête d'un faible corps d'armée, traverser toute l'Afrique septentrionale et s'avancer jusqu'à l'Atlantique, au milieu des peuples ennemis. Lançant son cheval au milieu de la mer : « Dieu de Mahomet, s'écria-t-il dans son enthousiasme, si je n'étais retenu par les flots, j'irais porter la gloire de ton nom jusqu'aux confins de l'univers. » Les Berbères étaient étonnés de tant d'audace ; Akbah leur paraissait un être supérieur ; ils admiraient, sans la connaître encore, cette religion qui faisait entreprendre de si grandes choses. Nul ne résistait aux armes du courageux musulman. Pour contenir les tribus dont il redoutait l'inconstance, Akbah crut nécessaire de bâtir une ville ; il choisit, à quelques lieues de la mer, non loin de Carthage, un emplacement favorable, et posa les premières pierres de Cairowan qui succéda à la rivale de Rome comme métropole de l'Afrique. Une fois maître de ce point d'appui, il recommença ses incursions, et sous ses puissants efforts l'œuvre de la conquête avançait rapidement, lorsqu'une trahison enleva aux Arabes le fruit de ses victoires. Akbah revenait d'une longue expédition ; son armée avait pris les devants ; lui-même, plein de sécurité, était à l'arrière-garde avec ses principaux officiers et une petite troupe d'environ trois

cents hommes. Tout à coup il voit apparaître une nuée de Berbères, commandés par un chef autrefois son prisonnier, et dont il avait irrité l'orgueil; enveloppé de tous côtés, il cherche à sauver quelques-uns des siens : une chance leur est offerte, mais ils abandonneront leur chef prêt à se dévouer pour eux; tous veulent partager son sort et mourir martyrs de la foi : ils récitent donc la prière, tirent leurs épées, en brisent le fourreau, se précipitent tête baisée dans les rangs ennemis et y trouvent la mort.

A la nouvelle de ce désastre, les Arabes perdirent courage; les Maures, au contraire, exaltés par le succès, vinrent assiéger Cairowan. Ils furent assez heureux pour en chasser leurs ennemis démoralisés, qui se retirèrent jusqu'à Barcah (681).

Malgré cet échec, les expéditions d'Akbah n'en furent pas moins très-utiles à la cause de l'islamisme; il avait fait retentir le nom du prophète jusque sur les bords de l'Atlantique; il avait tracé la route pour la conquête de l'Afrique; enfin il avait détruit toutes les ressources des Grecs qui devaient uniquement leur salut aux Maures soulevés. Ceux-ci devaient plus tard reconnaître chez les Arabes leurs mœurs, leurs habitudes, leurs idées mêmes, et devenir les auxiliaires d'un vainqueur généreux.

Pendant que l'islamisme se répandait ainsi vers l'Occident, il avait fait à l'Orient de grands et rapides progrès. En 634 il n'avait pas encore dépassé les bords de l'Euphrate; quarante ans ne s'étaient pas écoulés que déjà le Gihon (l'Oxus) et l'Indus le voyaient triompher sur leurs rives.

On put croire un moment, après la prise de Hira et d'Anbar, que les Arabes n'attaqueraient pas l'empire des Perses, dont Mahomet avait pourtant prédit la chute. Khaled avait bien écrit à la cour de Ctésiphon une lettre menaçante: mais appelé au siége de Daumat-Djandal, et de là en Syrie, il avait été obligé de ne laisser dans l'Irak qu'un petit corps de troupes sous le commandement de Mothanna fils de Harita.

En Perse l'anarchie était au comble; depuis la mort du parricide Siroës, plusieurs princes s'étaient succédé sur le trône; l'un d'eux, Schahriran, avait envoyé vers Hira dix mille hommes qui avaient été taillés en pièces par les Arabes sur l'emplacement de l'ancienne Babylone; les troubles qui avaient suivi l'avènement des deux filles de Chosroës, Dokht-Zenan et Arzemidokht, avaient empêché les Perses de tenter de nouveaux efforts pour enlever aux musulmans leurs conquêtes; Mothanna n'ayant pas de ressources suffisantes pour garder le vaste territoire envahi par Khaled, sollicita des renforts à Médine, au moment même de la mort d'Abou-Bekre.

La première province qui s'offrait aux yeux des Arabes, l'ancienne Assyrie ou Chaldée, réunissait dans son sein toutes les richesses de l'Asie, que les Séleucides et les Perses s'étaient plu à y accumuler; arrosée par des fleuves majestueux pour lesquels ils ne trouvaient dans leur pays aucun terme de comparaison, elle frappait leurs sens par son faste, et leur imagination par les ruines immenses qu'elle étalait à leurs regards. Mais s'ils étaient victorieux, cette impression ne devait pas durer longtemps. En marchant vers l'Indus,

le pays change entièrement d'aspect; au lieu de plaines fertiles, de vallées délicieuses et de jardins riants, on ne rencontre plus qu'un terrain ingrat, des populations clair-semées, des montagnes inhabitables et des sables arides.

A peine Omar a-t-il été proclamé khalife, qu'il imprime à la guerre de Perse une activité sans égale; par ses ordres, Abou-Obeid se met à la tête de l'armée, et, guidé par Mothanna, il obtient des avantages signalés à Nemarik, à Saccatîyâ et à Cosyatha; Roustem, tout-puissant à la cour de Ctésiphon, lui oppose Bahman. Un terrible combat s'engage à Coss-Ennatif; Abou-Obeid, confiant dans sa fortune, passe l'Euphrate à la vue de l'ennemi qu'il attaque dans une position désavantageuse; après des prodiges de valeur, il est écrasé sous les pieds d'un éléphant, et les Arabes sont mis en pleine déroute. Mothanna sauve avec peine les débris de l'armée, et il n'échappe à de nouveaux désastres que par suite de troubles survenus parmi les seigneurs perses. Roustem, qui exerçait l'autorité au nom de Bourah, autre fille de Chosroës Parviz, voit son influence s'affaiblir; il est obligé de partager la souveraine puissance avec son collègue Firouzan, et pendant ce temps Mothanna reprend l'offensive. Vainqueur de Mihran près de l'emplacement où fut élevé depuis la ville de Koufah, il rentre à Hira, passe l'Euphrate, pénètre en Mésopotamie et défait devant Tekrit les tribus de Namir et de Taghlib restées fidèles aux Perses, tandis que ses lieutenants dévastent la contrée en tous sens. Ses succès provoquent une réaction violente; Roustem et Firouzan, accusés de sacrifier à leurs passions l'intérêt

de leur patrie, oublient leurs divisions et reconnaissent pour roi Iezdedjerd III fils de Schahriar fils de Chosroës Parviz; les factions s'éteignent, l'unité est rendue à l'empire; des mesures vigoureuses sont prises pour chasser les Arabes de l'Irak, et Mothanna se retire vers le désert, où il prend une position défensive ([30]).

Ces événements avaient lieu en 634; Iezdedjerd, qui devait faire remonter son avènement au 16 juin 632, jour initial de l'ère qui porte son nom, ordonne à Roustem de marcher contre les musulmans, et cent vingt mille hommes sont placés sous son commandement. Saïd, fils d'Abou-Wacas, avait été nommé par le khalife général en chef des troupes de l'Irak; privé des conseils de Mothanna qui venait de mourir de ses blessures reçues à la journée de Coss-Ennatif, il avait réorganisé l'armée et pris position près de Cadesiah; c'est là que devait se décider le sort de l'empire des Perses. Trois batailles sont livrées coup sur coup : la première, appelée journée d'*Armat*, reste indécise; la seconde, ou journée d'*Agwath*, se termine à l'avantage des Arabes; dans la troisième, ou journée d'*Amas*, Roustem est tué, et les Perses sont mis en pleine déroute.

Le butin fut immense; Saïd, après en avoir réservé le cinquième pour le trésor public, donna la valeur de six mille dirhems à chaque cavalier, et celle de deux mille dirhems à chaque fantassin; Omar voulut que tout fût distribué aux vainqueurs, et accorda une part plus considérable à ceux qui pouvaient réciter de mémoire de longs passages du Coran.

Saïd, poursuivant ses succès, prit possession de Hira qui allait déchoir de son importance; les musulmans,

un an plus tard, élevaient à trois milles de distance, vers le sud-est, la ville de Koufah, qui devint le chef-lieu de la province et le siége du gouvernement; d'un autre côté, Otba fils de Ghazwan s'étant emparé d'Obollah, voisine du golfe Persique, avait jeté à quatre lieues de là les fondements de Bassorah qui prit de rapides accroissements et servit d'entrepôt au commerce de l'Inde et de l'Asie orientale.

Cependant Saïd soumettait tout le pays situé en deçà du Tigre; maître de Babel, de Sabât et de Nahr-Chir, il vint mettre le siége devant Ctésiphon que les Arabes appelaient Madaïn ou les deux villes, parce qu'ils comprenaient sous ce nom Ctésiphon et Séleucie, séparées seulement par le Tigre, à l'est de l'ancienne Babylone.

Iezdedjerd avait pris la fuite à la nouvelle de la bataille de Cadesiah et s'était retiré à Holwan, prêt à rentrer dans sa capitale si elle résistait courageusement aux Arabes; mais Ctésiphon ouvrit ses portes et livra aux musulmans toutes les richesses qui s'y trouvaient accumulées; la ville fut détruite de fond en comble; c'était une rivale de moins pour les deux nouvelles colonies (637). Le khalife reçut la couronne du grand Chosroès et l'étendard de l'empire.

Le malheureux Iezdedjerd avait réuni une armée à la hâte pour arrêter la marche des Arabes; vaincu à Djalulah, à l'est du Khat-el-Arab (nom du Tigre et de l'Euphrate réunis), il va s'enfermer à Istakar, l'ancienne Persépolis; tandis que le vainqueur, maître de la Babylone ou Irak-Arabi, envahit l'Assyrie ou Kurdistan le long du Tigre, s'empare de Tekrit, de Mossoul et enfin d'Holwan qui conduisait de Madaïn dans la Médie ou Irak-

Adjemi par le défilé du mont Zagros, le jeune prince fait un appel désespéré aux défenseurs de son trône et veut tenter encore une fois la fortune des armes. Une bataille sanglante et décisive est livrée à Nehavend, au sud d'Ecbatane; la *victoire des victoires*, c'est le nom que lui donnent les Arabes, est suivie de la conquête de l'Irak-Adjemi et de l'Aderbidjan ou Médie atropatène, sur la côte sud-ouest de la mer Caspienne; Ispahan, Hamadan, Caswin et Tauris sont prises successivement. L'Albanie ou Khirwan et l'Arménie voient leurs frontières envahies. Les Arabes se trouvent arrêtés par la concentration de la population chrétienne émigrée de la Syrie dans l'Arménie romaine, et au nord de l'Aderbidjan par les Khozars qui ont détruit les fortifications du Caucase et dévasté la Géorgie et l'Arménie persane ; ils reviennent vers le Kurdistan, franchissent le Tigre à Mossoul et donnent la main à l'armée de Syrie qui, victorieuse des Grecs, avait achevé de son côté la conquête de la Mésopotamie ou Djezireh. Ainsi renforcés, ils pénètrent dans la Suziane ou Khouzistan et dans la Perside ou Farsistan, s'emparent d'Ahwaz, au sud-est des ruines de l'ancienne Suze, de Chouster et de Djondischabour. Iezdedjerd, chassé de Persépolis, renonce à défendre ses provinces occidentales, et après quelques tentatives malheureuses s'enfuit à Mérou dans le Khorasan, où il porte le feu sacré.

Le satrape Hermozan s'était montré le digne adversaire des Arabes ; ayant habilement distribué ses troupes dans les places fortes de la Suziane, il avait longtemps soutenu tout le poids de la guerre; réduit enfin à la dernière extrémité, il se rendit et embrassa l'isla-

misme. Conduit à Médine, il trouve le khalife endormi parmi les pauvres de la ville, sur les marches de la grande mosquée. Surpris de cette simplicité de mœurs associée à la puissance royale, et n'attendant aucune grâce du vainqueur, il se plaint de la soif et cherche à profiter de la coutume des Orientaux qui placent sous la sauvegarde de l'hospitalité celui dont les lèvres ont touché leur coupe. Omar devine son dessein et lui déclare que sa vie ne sera en danger que quand il aura pris le breuvage qui lui est présenté ; aussitôt le rusé Perse brise le vase, et le khalife, observateur scrupuleux de sa parole, respecte les jours du prisonnier. La résistance de ce satrape avait seule tenu les Arabes en échec ; sa soumission décida la conquête de l'empire des Perses ; les lieutenants d'Omar n'eurent plus à compter qu'avec des peuples disposés à accepter sans murmurer le tribut qui leur était imposé.

Ne voulant point laisser d'ennemis derrière eux, les musulmans, avant de se diriger vers le nord, commencent par réduire à l'obéissance les habitants de Kerman (Caramanie), du Mekran (Gédrosie), le long de la mer des Indes, et rejettent au delà du Sind les Indiens venus au secours des provinces menacées. Libres de ce côté, ils se dirigent alors vers Reï, considérée avec raison comme la clef du Khorasan, c'est-à-dire de l'Arie, de l'Hyrcanie, de la Margiane, de la Bactriane, du Paropamisus et de l'Arachosie. Iezdedjerd s'était porté de Persépolis dans le Kerman, et de là dans le Sedjestan (ancienne Drangiane) ; l'alliance des Turcs de la Transoxiane lui avait permis de reprendre un moment l'offensive ; Taï-Tsong, premier empereur des Tang,

régnait alors en Chine, et son empire s'étendait jusqu'à la mer Caspienne; il était reconnu par les hordes du Turkestan, qu'il mit au service du roi des Perses. Cinquante mille hommes vont s'opposer aux progrès de l'islamisme; mais la fierté des Turcs s'irrite de la vanité présomptueuse d'Iezdedjerd : ils se laissent corrompre et battre. Le Sedjestan est occupé; Mérou, Hérat, Balk, Nischabour tombent au pouvoir d'Ahnaf, chargé par le khalife de la conquête du Khorasan, et une lutte de deux mois suffit pour achever la ruine de l'ancienne religion des Perses et du dernier Sassanide (652). Iezdedjerd se rend auprès de Taï-Tsong; sur les bords du Margab, il est mis à mort par un hôte perfide, et avec lui finit la dynastie d'Ardeschir fils de Babek, qui avait régné trois cent vingt-neuf ans. La Perse tout entière reconnaît l'autorité des khalifes.

Jusqu'alors, la marche des Arabes n'avait à peu près été qu'une suite de victoires; leurs progrès allaient devenir plus difficiles. Le passage de l'Oxus fut vivement disputé, et si les musulmans, vainqueurs des cavaliers turcs dans leurs premières rencontres, traversant les plaines de la Bokharie et de la Sogdiane, aperçurent Bokhara et Samarcande, ils n'occupèrent qu'une très-faible partie du pays, et une seule ville, Tarmidz, tomba en leur pouvoir (673-674).

Ils furent plus heureux à l'ouest de la Transoxiane et sur les bords de la mer Caspienne, dans le Kharizme ou Khowaresm. La capitale de cette province et les villes de Cath et de Zumakshar furent mises à contribution (680), et les Arabes occupèrent le Djordan et le Mazandéran; mais ces derniers avantages devaient pas-

ser inaperçus en présence des magnifiques triomphes qui les avaient précédés; ce ralentissement dans la marche envahissante des musulmans apparut d'une manière plus frappante encore, lorsqu'en 681, à l'autre extrémité de leur empire, ils furent chassés de Cairowan par les Berbères et réduits à se concentrer en deçà de la Tripolitaine; c'est que, dans la moitié du VII[e] siècle, les Arabes avaient dépensé, dans les guerres civiles, cette activité qui, portée au dehors, leur avait valu de si éclatants succès.

CHAPITRE IV

LES OMMÏADES (660-705)

Déjà, à la mort d'Othman, le sang avait coulé pour un autre but que le but sacré de la propagation du Coran ; le khalifat d'Ali n'avait été qu'une longue série de guerres intestines ; les Coréischites, ces fiers rivaux de Mahomet, que sa clémence avait ramenés à la cause de l'islamisme, formaient, pour les Arabes, une sorte de noblesse généralement acceptée et s'étaient rendus maîtres insensiblement de toutes les avenues du pouvoir. Contenus par Omar, ils avaient contribué à l'élévation d'Othman, s'en étaient délivrés, dès qu'il avait voulu se soustraire à leur influence ; puis, sous prétexte de venger un meurtre qui était leur ouvrage, ils avaient prêché la révolte sur tous les points de l'empire, et ne pouvant triompher d'Ali que personne n'égalait en bravoure et en magnanimité, ils l'avaient vaincu par la ruse et l'avaient désigné au poignard d'un fanatique.

Le fils d'Abou-Sophian, une fois maître de l'autorité souveraine, devint un excellent chef d'État ; il récompensa Amrou de l'appui qu'il lui avait prêté, en lui rendant le gouvernement de l'Égypte. Sans crainte du côté d'Hassan fils aîné d'Ali, qui avait abdiqué solen-

nellement en 661, et dont l'ambition se bornait à jouir d'une retraite paisible à Médine, il réprima la secte turbulente des Kharégites, et fit de la Syrie le siége de son empire ; jusque-là le khalifat avait été électif ; Moawiah voulut le rendre héréditaire dans sa famille ; il trouva une opposition constante dans son frère adoptif, Ziad, qui faisait planer sur l'Orient une sombre terreur. La mort de ce tyran cruel leva tous les obstacles, et Yézid fut reconnu comme héritier du trône ; mais son avènement (679) devait être le signal de nouveaux troubles.

Les Ommïades avaient trouvé dans l'Hedjaz et dans l'Irak une population qu'ils avaient eu grand'peine à surmonter. Les habitants de la Mecque et de Médine prétendaient conserver le droit de proclamer les khalifes, droit qu'Abou-Bekre, Omar, Othman et Ali avaient respecté ; ceux de Koufah et de Bassorah arguaient de leur nombre, de leur courage et du séjour d'Ali parmi eux, pour s'attribuer ce privilége qui constituait une véritable suprématie. Ces deux partis avaient vu avec peine Damas devenir la capitale de l'empire. Comprimés par Ziad et son lieutenant Sambah, qui, durant l'espace de moins de six mois, avaient fait périr plus de huit mille personnes dans la seule ville de Bassorah ; terrifiés par l'exécution sanglante d'Hejer, le plus vertueux citoyen de Koufah, dont le seul crime était de vénérer la mémoire d'Ali ; par la mort violente de Hassan, empoisonné à Médine en 661 ; d'Ayescha, mise à mort par trahison en 675 ; d'Abderrahman fils de Khaled, que son mérite faisait redouter, etc., ils se continrent pendant le règne de Moawiah, et n'éclatè-

rent qu'au moment où il s'agit de lui donner un successeur. Tandis que les musulmans de Syrie reconnaissaient son fils Yézid, en faisant ressortir les avantages qui devaient résulter pour l'empire d'une succession héréditaire, l'Irak, dévoué aux intérêts des Alides, s'appuyait du même principe pour réclamer la couronne en faveur des enfants de Fathime comme étant les vrais héritiers de Mahomet. Le gouverneur nommé par Yézid fut repoussé, et Hossein, second fils d'Ali, appelé par les hommes les plus considérables de la province, quitta le fond de l'Arabie, comptant se mettre à la tête des mécontents; il était digne du poste élevé qu'on lui offrait; il avait la bravoure et le courage de son père; plus ambitieux que son frère Hassan qui, en abdiquant, avait porté aux siens un coup funeste, il avait su garder sa dignité, même dans l'abaissement. La seule chose qui lui manquait, c'était l'esprit d'intrigue, qui caractérisait les enfants d'Ommïah; pendant qu'il s'approchait du désert, le lieutenant d'Yézid, Obeidollah, avait étouffé dans son germe, par des mesures vigoureuses, l'incendie qui de Koufah menaçait de se propager dans toute la contrée. Hossein arriva sur les bords de l'Euphrate, ignorant encore ces fâcheux événements; toute sa famille l'avait accompagné. Sa caravane se composait de soixante-dix personnes. Grande fut son inquiétude quand, au lieu des auxiliaires qu'il attendait, il rencontra près de Kerbelah une armée ennemie tout entière. Le farouche Schamer avait reçu l'ordre de ne faire aucun quartier; toute résistance était impossible; le petit-fils du prophète voulut pourtant imposer ses conditions; il demanda

trois choses : d'être conduit en sûreté devant Yézid, de retourner à Médine, ou d'être employé dans une ville de la frontière opposée aux Turcs. Sur le refus de Schamer, il préféra dans un sublime désespoir la mort à la captivité. Enveloppé de toutes parts, il tomba couvert de blessures sur les corps de ses amis expirants. Ses sœurs, et un de ses fils qui n'avait pas encore la force nécessaire pour combattre, furent seuls épargnés, et le khalife les renvoya en Arabie. Les Koufiens furent indignés du meurtre d'Hossein, dont leurs avances directes et leur lâcheté avaient été pourtant l'unique cause; ils crurent racheter cette tache ineffaçable en rendant à sa mémoire les plus grands honneurs. Encore aujourd'hui c'est pour les Schiites le plus vénéré des martyrs de l'islamisme; chaque année, le 10 du mois de moharrem, ils célèbrent sa mort par une fête funèbre, où leur haine contre les Sonnites s'exhale dans de tristes lamentations. Cette terrible catastrophe ne détruisit pas le parti des Alides qui essayèrent encore de saisir le pouvoir; mais elle les priva pour longtemps d'un chef capable, et les força d'ajourner leurs espérances (680).

L'Hedjaz ressentit profondément l'impression pénible que la journée de Kerbelah avait produite dans le cœur des mahométans sincères. A la voix d'Abdallah, déjà renommé pour son éloquence et ses talents militaires, et dont le père, Zobéir, avait été l'adversaire d'Ali, les Coréischites se soulevèrent; Médine l'appela dans ses murs, et chassa le gouverneur que lui avait envoyé Yézid; la Mecque et les villes voisines suivirent son exemple, et Abdallah se crut autorisé à prendre le titre

de khalife; Yézid dirigea aussitôt contre lui un corps de troupes, qui battit les Coréischites, força l'entrée de Médine et mit le siége devant la Mecque. C'était une entreprise bien hardie, car il était à craindre qu'un tel sacrilége ne soulevât tous les esprits. Quoi qu'il en soit, la prise de la ville était imminente, lorsque la mort d'Yézid, arrivée le 4e jour de rébi 1er, 64 de l'hégire (683 de J.-C.), à Hauwarin, sur le territoire de Hems, changea tout à coup la face des choses. L'armée assiégeante se replia vers la Syrie, tandis que l'Arabie, l'Égypte, l'Irak et le Khorasan se déclaraient pour Abdallah. C'en était fait du khalifat ommïade de Damas, si le fils de Zobéir était venu réclamer les armes à la main l'obéissance des Syriens; mais il ne voulut pas quitter l'Hedjaz; il laissa à ses ennemis le temps de se concerter pour choisir un chef. Le fils d'Yézid, Moawiah II, refusait le pouvoir, et malgré les instances de sa famille il rentrait dans la vie privée, six semaines après avoir été proclamé. Merwan Ier fils de Hakem le remplaça, à la condition qu'il désignerait pour son successeur Khaled, autre fils d'Yézid, jeune prince de grande espérance. Sans perdre un instant, il attaqua les partisans d'Abdallah, et annonça par ses victoires qu'on avait trop tôt compté sur la chute de la maison d'Ommïah. Ayant reçu la soumission d'Émèse et d'une partie de la Mésopotamie, il se tourna du côté de l'Égypte, battit le gouverneur de cette province, la réduisit, et chargea un de ses fils de recevoir les contributions du pays. Les villes saintes se trouvèrent privées du blé qu'on leur envoyait par le canal de Colzoum, et la position d'Abdallah fut complètement chan-

gée. Son frère Musab s'étant avancé avec une armée contre Damas, fut mis en déroute et revint à Bassorah.

Merwan venait de consolider sa puissance par ce nouveau triomphe, mais ce fut son dernier succès; une mort subite l'enleva en 684. Abdelmalek, son fils, méprisant les droits de Khaled fils d'Yézid, s'empara du gouvernement de la Syrie et de l'Égypte, et fut inauguré khalife le 3 ramadhan, 65 de l'hégire (avril 685). Voyant la Mecque fermée à ses partisans, il ordonna que le pèlerinage se ferait à Jérusalem, et s'occupa activement de réunir l'empire arabe sous sa seule domination. Ses premiers efforts se portèrent sur l'Irak où régnait le plus grand désordre depuis la mort d'Hossein. Les uns avaient reconnu Abdallah; les autres restaient obstinément fidèles aux Alides et refusaient d'obéir à quiconque n'avait pas été accepté par les chefs de cette famille, appelés imans. Un parti avait à sa tête Soliman fils de Sorad, qui avait repoussé Obeidollah fils de Ziad; un second était dirigé par Almoktar qui, après avoir défendu à la Mecque la cause d'Abdallah, mécontent de voir ses services mal récompensés, s'était jeté au milieu des rebelles, espérant profiter des événements et s'élever à la puissance souveraine. Enfin, des sectes religieuses contribuaient encore à diviser les habitants de l'Irak et à leur ôter cet esprit d'ensemble, qui avait toujours fait la force des premiers musulmans. Abdelmalek laissa ces factions se combattre et s'entre-détruire. Soliman s'étant porté inconsidérément sur les frontières de la Syrie, fut taillé en pièces par Obeidollah. Al-Moktar rassembla les débris de l'armée vaincue, prit le titre de khalife et vengea la mort d'Hossein par

le massacre de tous ceux qui s'étaient signalés à la funeste journée de Kerbelah (Schamer entre autres), tua Obeidollah qui, fier de sa récente victoire, s'avançait vers Koufah, et resta maître de tout l'Irak babylonien. Mais Musab commandait toujours à Bassorah au nom de son frère Abdallah; il reparut alors sur la scène, et plus heureux qu'Obeidollah, vainquit Al-Moktar. Celui-ci se retira dans le château de Koufah, et après une défense héroïque périt de la mort des braves (686). Ses partisans, au nombre de sept mille, s'étant rendus à discrétion, furent passés au fil de l'épée. Tristes effets des guerres civiles! Al-Moktar, indépendamment des hommes tués dans les combats, avait immolé près de cinquante mille personnes, sous prétexte de venger la mémoire d'Ali et de ses fils.

Abdelmalek voyait avec joie les divisions des partis, qui assuraient son prochain triomphe; il venait de punir à Damas la rébellion d'Amrou fils de Saïd, et n'avait plus qu'un seul ennemi devant lui. Vainqueur de Musab à la bataille de Masken, il fut reçu à Koufah sans opposition. On lui apporta, dans le château de la ville, la tête du frère d'Abdallah, qui avait préféré la mort à une fuite honteuse. « Chose étrange, dit un des assistants, j'ai vu dans cette forteresse la tête d'Hossein présentée à Obeidollah; celle d'Obeidollah à Al-Moktar; celle d'Al-Moktar à Musab; celle de Musab à Abdelmalek. » Le khalife, frappé de cette sinistre coïncidence, ordonna que le château serait rasé de fond en comble.

Les lieutenants que Musab avait laissés à Bassorah, à Mausel et en Perse, firent leur soumission. L'un d'eux, Al-Mohalled, homme de courage et d'expérience, dis-

persa les azarakites, ennemis jurés de tout gouvernement établi, spirituel et temporel, qui s'étaient répandus dans les environs d'Ahwaz; et dès ce moment l'autorité d'Abdelmalek fut reconnue dans toutes les provinces orientales de l'empire musulman. Toutefois, son ambition ne pouvait être satisfaite tant qu'il n'aurait pas entre les mains les villes saintes occupées par Abdallah; il envoya donc dans l'Hedjaz le meilleur de ses généraux, Hégiage fils de Joseph, dont l'éloquence persuasive devait exercer sur les esprits une salutaire influence. Hégiage eut bientôt réduit Abdallah à se renfermer dans la Mecque, et il n'hésita pas à en commencer le siége. Le fils de Zobéir y avait placé toutes ses ressources. La ville était bien approvisionnée, ses murailles réparées, ses défenseurs braves et habiles. Hégiage avait peine à calmer les scrupules de conscience de ses soldats qui n'osaient attaquer les portes de la cité sainte. Il y réussit cependant, et après huit mois de siége, la Mecque fut emportée d'assaut. Abdallah et ses principaux officiers périrent sur le seuil même de la Kaaba; le vainqueur s'empressa d'envoyer leurs têtes au khalife, puis il s'occupa de rétablir l'ordre dans la Mecque. Il avait intérêt à montrer, par des actes solennels, que la piété des musulmans était toujours respectée; aussi le vit-on réparer avec le plus grand soin tous les dégâts que les machines de guerre avaient causés dans la ville. Pendant le premier siége que la Mecque avait soutenu, en 683, la Kaaba avait déjà été renversée, et Abdallah avait dû la réédifier complètement. Hégiage, en la relevant une seconde fois, imprima un nouveau lustre à sa gloire. Maître absolu de l'Arabie,

il se montra barbare à l'égard des habitants de Médine, qui s'étaient les premiers soulevés contre les Ommïades. De nouveaux mouvements provoqués par les azarakites déterminèrent Abdelmalek à le rappeler et à lui confier le gouvernement de l'Irak, du Khorasan et du Sedjestan. Dans ces nouvelles fonctions, Hégiage servit puissamment la cause de l'islamisme, en resserrant les liens si faibles qui existaient entre ces diverses provinces; il sévit avec une excessive rigueur contre les habitants de l'Irak, sans cesse disposés à se révolter, et il enveloppa dans ses sanglantes exécutions les Coréischites qui avaient pris part au meurtre d'Othman. Les Azarakites reparurent en forces. Deux kharégites, Shébib et Saleh, tinrent longtemps la campagne; à la tête de leurs partisans appelés safriens, ils livrèrent près d'Amide une bataille qui resta indécise, et se signalèrent par plusieurs actions d'éclat. Bientôt après Saleh fut surpris et tué près de Mausel. Shébib, plus heureux, s'empara de Koufah pendant qu'Hégiage était à Bassorah; mais, assailli par des troupes supérieures en nombre, traqué de retraite en retraite jusque dans la Perse et le Kerman, il finit par succomber près de Dojail-el-Ahwaz (696). A partir de cette époque, l'empire arabe ne vit plus qu'un dernier soulèvement, provoqué en 701 par un ennemi d'Hégiage, Abderrahman fils de Mohammed. Un instant l'Orient fut en feu. Abderrahman, vainqueur dans un premier combat, s'empara de Bassorah et de Koufah; puis la fortune se déclara contre lui, et il se donna la mort pour ne pas tomber vivant entre les mains de son rival.

Hégiage ([31]) avait assuré le triomphe des Ommïades,

dont l'autorité ne fut plus contestée. La Syrie conserva une sorte de supériorité sur toutes les autres provinces; Damas resta la capitale des États musulmans, et l'Arabie rentra dans une obscurité que le pèlerinage de la Mecque venait seul interrompre par ses solennités. Les habitants de Nedjed et de l'Hedjaz commencèrent à reprendre leur ancienne vie indépendante, et cessèrent de former l'élément principal des armées de l'islamisme.

Ce ne fut pas là le seul résultat des guerres civiles. Elles modifièrent, sinon la nature, du moins la forme du pouvoir des khalifes. Ce pouvoir resta bien ce qu'il avait été dès l'origine, un despotisme à la fois civil et religieux. Mais en séjournant à Damas, les successeurs de Mahomet prirent les goûts et les mœurs des souverains qu'ils avaient vaincus; la bassesse de leurs nouveaux sujets leur inspira l'orgueil des empereurs byzantins et des rois de Perse, en même temps qu'elle fit perdre aux Arabes leur fierté native.

On peut encore attribuer à ces guerres l'atténuation qui se manifeste déjà dans le respect des peuples pour les préceptes de Mahomet. Le Coran est toujours invoqué, il est toujours le code unique des musulmans, et cependant l'on ne craint pas de violer ses commandements. Les khalifes eux-mêmes en donnent l'exemple: Yézid boit du vin, malgré la défense expresse du prophète; Abdelmalek frappe les premières monnaies arabes où il est représenté ceint d'une épée.

Ces penchants, exagérés par les courtisans, furent suivis du plus grand nombre; on en vint à mépriser des pratiques trop sévères, et l'exaltation religieuse, qui avait été un mobile si puissant dans les armées, devint

le partage de quelques sectes qui prétendirent ramener les musulmans au véritable esprit de l'islamisme. Parmi celles qui se signalèrent pendant cette période, on peut citer les kharégites, les motazélites ou séparatistes, les cadoniens, les azarakites et les afriens. Les hommes qui en faisaient partie se distinguaient tous par une grande énergie ; ils voulaient le bien, disaient-ils, et souffraient plus que personne des troubles qui désolaient l'empire. Prêts à donner leur vie pour leur foi, ils poussèrent le fanatisme jusqu'à chercher dans l'assassinat les moyens de faire triompher leurs idées.

Ali avait été poignardé par un kharégite qui croyait par là assurer la paix du monde; les motazélites s'annoncèrent comme les vengeurs du khalife Othman; les azarakites, autre secte de séparatistes, exercèrent les plus affreuses cruautés, sans distinction d'âge ni de sexe, en invoquant toujours le nom de Dieu. Les autres musulmans se sentaient sans force contre ces hommes audacieux pour qui la mort n'était rien; ils les voyaient souvent au nombre de cent ou de deux cents, défier au combat des milliers d'ennemis, et quelquefois sortir vainqueurs de ces luttes disproportionnées. Un tel spectacle excitait l'admiration, mais ne faisait point accepter des réformes qui se présentaient sous un jour aussi sombre. De part et d'autre on se livrait aux plus terribles excès; Hégiage dont les historiens arabes vantent la grandeur et le génie, la bienveillance et la libéralité, avait fait égorger cent vingt mille personnes, et à sa mort plus de cinquante mille languissaient encore dans les prisons.

C'était surtout dans la Mésopotamie, l'Aderbidjan,

l'Irak Adjemi, qu'affluaient les sectes dont nous venons de parler; leur persistance et leur indomptable courage expliquent les arrêts cruels portés par les lieutenants des khalifes de Damas, qui s'efforçaient d'éteindre dans des flots de sang l'incendie qui les menaçait. En Occident, au contraire, rien de semblable ne s'était manifesté, et là le prosélytisme ravivé marchait déjà à de nouveaux succès.

CHAPITRE V

L'EMPIRE ARABE CONSTITUÉ. — PUISSANCE DES KHALIFES OMMÏADES.

Les victoires d'Hégiage avaient délivré Abdelmalek de ses plus dangereux ennemis ; aussi, jusqu'à la mort de ce prince, en 705, n'y eut-il aucun mouvement dans l'empire. Les chrétiens avaient été protégés ; le khalife les avait même appelés dans son conseil. Saint Jean Damascène, fils de Sergius, questeur général d'Abdelmalek, élevé par le moine Cosmas, qui lui avait fait parcourir tout le cercle des études scolastiques, aurait été, dit-on, sous le nom de Mansour, ministre de Hescham et l'initiateur des Arabes à la philosophie grecque. Ce ne serait donc pas à la cour des Abbassides, mais à celle des khalifes ommïades, non pas à Bagdad, mais à Damas, qu'il faudrait placer les premiers travaux des Arabes ([32]). C'est aller trop loin ; si les princes ommïades, au temps de leur plus grande puissance, encouragèrent les savants, c'est aux khalifes abbassides qu'appartient la gloire d'avoir fait revivre l'école d'Alexandrie.

Walid, fils aîné d'Abdelmalek, prit les rênes de l'État sans opposition ; après un règne qui dura dix ans (705-715), on vit ses trois frères, Soliman, Yézid et

Hescham, se succéder presque immédiatement de 715 à 743, ne laissant entre eux qu'un intervalle de trois ans, rempli par le règne d'un de leurs cousins, Omar II (717-720). Conformément aux désirs exprimés par Soliman, Omar II avait été proclamé khalife; il montra des dispositions favorables aux Alides et mourut empoisonné; il fut remplacé par Yézid II, dont la courte domination (720-724) fait contraste avec le long règne d'Hescham (724-743). Il ne faudrait pas supposer cependant que les partis et lès sectes, qui tout à l'heure encore troublaient si profondément l'État, eussent entièrement disparu; leur silence n'était qu'un témoignage de leur faiblesse; ils n'attendaient qu'une occasion favorable pour renouveler leurs prétentions. Les Alides crurent l'avoir trouvée en 739; mais leur tentative, mal conçue et mal exécutée, n'eut pour eux d'autre avantage que d'appeler l'attention sur leurs menées clandestines. Ils n'avaient même pu s'entendre sur le choix d'un prince digne du khalifat. Ils reprochaient aux Sonnites d'avoir trahi la vraie religion, lorsqu'ils avaient écarté du trône Ali, Hassan, Hossein; et eux-mêmes, après avoir choisi pour chef Zéid, petit-fils d'Hossein, l'abandonnèrent avec leur légèreté ordinaire. Les uns étaient entièremennt dévoués à la descendance de Fathime; les autres réclamaient le pouvoir pour les enfants qu'Ali avait eus d'un second lit; une troisième faction, enfin, prétendait que ces derniers avaient renoncé à leurs droits en faveur de la postérité d'Abbas, oncle de Mahomet, qui avait été un des fermes soutiens de la politique du prophète, et un des plus fervents adeptes de sa doctrine. Une fusion était néces-

saire entre ces divers partis; tant qu'elle n'aurait pas lieu, les Ommïades n'avaient rien à redouter. Aussi leur politique se borna-t-elle à fomenter les jalousies et les haines dans les rangs des dissidents. Cependant les Abbassides devaient finir par attirer sous leurs drapeaux les familles qui avaient jusque-là soutenu les Alides, et ce fut là, plus tard, le secret de leur force.

Une autre cause encore, le prestige de la victoire, explique la facilité avec laquelle les fils d'Abdelmalek se transmirent l'autorité souveraine. On leur savait gré des triomphes nouveaux des armées musulmanes. C'était en quelque sorte la preuve que la Providence se déclarait en leur faveur, et que la prospérité de l'empire était liée à la domination de leur famille. Aussi, loin de ralentir l'ardeur sans égale des musulmans qui ne voyaient nulle part de barrières qu'ils ne pussent franchir, ils les poussèrent eux-mêmes en avant. L'étendue de l'empire, déjà si vaste, ne les effraya point; inhabiles ou trop généreux dans l'administration des provinces dont ils auraient pu faire une source intarissable de richesses, et auxquelles ils ne demandaient qu'un tribut très-modique, ils cherchaient dans la guerre étrangère les trésors qui leur étaient indispensables pour acheter des partisans et récompenser le zèle de leurs amis. Les expéditions lointaines occupaient en même temps les esprits les plus entreprenants et les détournaient des questions de politique intérieure.

L'Europe était devenue cette fois le principal théâtre de la conquête; sans abandonner entièrement les deux continents, dont ils ne possédaient qu'une partie, les

Arabes allaient se diriger vers le nôtre. Déjà, en 672, la résistance de Constantinople les avait empêchés d'y pénétrer par l'Orient; ils furent plus heureux du côté de l'Occident. Aussitôt qu'ils eurent atteint le détroit de Gibraltar, ils envahirent l'Espagne et la Gaule, et les disputèrent aux peuples de race germanique qui y dominaient depuis trois siècles.

Déjà, sous la conduite d'Akbah, les Arabes avaient aperçu les lointains rivages de l'Atlantique. Et sans aucun doute, si les guerres civiles leur avaient permis de recevoir les renforts nécessaires, ils auraient pénétré, avant le VIII[e] siècle, dans la péninsule ibérique. Mais, chassés de Cairowan par les Maures et les Grecs réunis. dénués de ressources, ils s'étaient retirés à Barcah, et désespéraient presque de la fortune, lorsque Abdelmalek, vainqueur de tous ses rivaux, envoya au gouverneur de l'Égypte l'ordre de rétablir dans l'Afrique septentrionale l'honneur de l'étendard du prophète, compromis par les derniers événements. Hassan, chargé de cette glorieuse entreprise, se dirigea d'abord sur la cité d'Akbah, où il entra sans difficulté. Avant d'attaquer les Maures dont il devait tirer une vengeance éclatante, il résolut de chasser les Grecs de l'Afrique; il assiégea Carthage, qu'aucun chef arabe n'avait encore osé attaquer, et qui, grâce à ses puissantes fortifications, présentait une ligne de défense formidable. Rien ne résista à l'impétuosité des troupes musulmanes; la ville fut emportée de vive force: ses richesses passèrent entre les mains du vainqueur. Hassan n'hésita pas à la détruire pour enlever à Cairowan une rivale redoutable.

Quant aux Grecs, la plupart avaient cherché leur salut sur les vaisseaux rassemblés dans le port de Carthage; les uns allèrent s'établir en Sicile, les autres en Andalousie ; un très-petit nombre eut le courage de continuer la lutte, et forma, en dehors de l'Afrique consulaire, à Setfoura et à Bizerte, un point de rassemblement où l'on attendit quelque temps des secours de Constantinople. Une flotte grecque parut en effet. Mais après avoir débarqué plusieurs fois sur la côte des troupes dont le plus bel exploit fut de visiter les ruines de Carthage, elle remit à la voile, et consacra par sa retraite l'abandon définitif que les empereurs faisaient de la contrée (704).

Il ne restait plus que les Maures à soumettre; leurs tribus, ordinairement divisées, étaient alors réunies en confédération, et toutes groupées autour de la prophétesse Kahina. Cette femme se disait revêtue d'une puissance surnaturelle; elle avait pris, à la suite de quelques prédictions qui s'étaient réalisées, un ascendant marqué sur les Berbères du mont Aurès; sa renommée s'était ensuite répandue rapidement, et son courage au milieu de dangers de toute espèce, aussi bien que sa haine pour les Arabes, en qui elle ne voyait que des spoliateurs, avaient rendu le soulèvement général. Telles étaient les forces dont elle disposait, qu'Hassan, vainqueur de Carthage, craignant d'exposer les dépouilles dont il s'était emparé, ne voulut même pas s'enfermer dans Cairowan et revint en Égypte, afin de les déposer en lieu de sûreté. Pendant son absence, les Berbères avaient dévasté tout le pays, s'attaquant indifféremment aux Arabes et aux Grecs; ils formaient une masse

compacte dont le choc était irrésistible. Hassan comprit qu'il fallait détruire avant tout le lien qui unissait cette vaste confédération; dès qu'il eut rassemblé des forces suffisantes, il se mit à la poursuite de Kahina, qui, de son côté, voulait à tout prix éviter les hasards d'une bataille. Elle essaya d'échapper à son ennemi en faisant un désert de l'Afrique et en affamant les Arabes; par ses ordres les moissons furent détruites, les villes rasées et les côtes de la mer changées en véritables solitudes; mais Hassan continua hardiment sa marche, atteignit la prophétesse et la contraignit d'accepter le combat. Kahina, vaincue et tuée, laissa aux musulmans la possession définitive du littoral et de l'intérieur du pays, et les Maures de l'Atlas, que les successeurs de Bélisaire n'avaient jamais pu soumettre au tribut, payèrent le *kharadj*, que de hardis cavaliers vinrent exiger au fond de leurs retraites les plus secrètes (708).

Il serait difficile de fixer aujourd'hui avec exactitude jusqu'où s'étendit la domination arabe en Afrique; on ne sait rien ni sur le nombre des tribus vaincues, ni sur le chiffre de leur population, ni sur celui des sommes qu'elles eurent à payer. Tout ce qu'on peut dire, c'est que le *Magreb* (nom que les Arabes donnèrent à toute la contrée qui s'étend de Barcah à l'Atlantique) fut toujours à leurs yeux une de leurs possessions les plus importantes. Le khalife Walid l'éleva à un très-haut rang dans la hiérarchie des provinces en lui donnant un vice-roi et en la dégageant de toute dépendance à l'égard du gouvernement de l'Égypte. Les riches dépouilles rapportées par Hassan provoquèrent un mouvement d'émigration considérable; tandis que trois cent

mille Berbères étaient transportés en Asie, on vit un grand nombre d'Arabes quitter leur pays pour aller chercher fortune en Afrique, où ils répandirent le code religieux de l'islamisme. Les Berbères étaient comme eux indépendants et pasteurs nomades; ils avaient les mêmes instincts et les mêmes sentiments, la fierté hautaine, l'amour de la liberté, l'esprit de rapine, le respect de l'hospitalité. L'analogie de leurs passions et de leurs mœurs renversa les barrières que n'avaient pu franchir les Romains, les Vandales et les Grecs, et les Berbères devinrent les plus fermes appuis des armes musulmanes. Lorsque la guerre fut portée en Espagne, quelques-uns cependant refusèrent de se mêler à la population arabe, et leurs descendants, sous le nom de Kabyles, vivent aujourd'hui dans les montagnes de l'Algérie, conservant leur caractère de nationalité et la haine de l'étranger.

Le successeur d'Hassan, Mousa-ben-Noséir, par une conduite habile, sut inspirer aux principaux chefs berbères une confiance sans bornes; il les attira près de lui, les incorpora dans ses troupes, et, affectant à leur égard une grande bienveillance, il les détermina à le suivre partout où il voudrait les conduire (709-711). Son plan était déjà arrêté; il voulait franchir le détroit de Calpé, envahir l'Espagne, et y faire triompher la religion qui s'acclimatait si bien sur le sol africain.

Les Visigoths, qui possédaient la péninsule depuis le commencement du Ve siècle de notre ère, paraissaient un peuple aussi courageux que puissant. Ils avaient défendu contre Mousa la Mauritanie tingitane, et Ceuta

qu'il avait assiégée plusieurs fois inutilement. Son orgueil s'irritait de deux défaites que Wamba (683) et un lieutenant du roi Vitiza (709) avaient fait subir sur mer aux Arabes ; il se souvenait aussi que la flotte des Visigoths s'était jointe à celle des Grecs pour surveiller les côtes de l'Afrique consulaire, après la destruction de Carthage. Aussi, quand le gouverneur de Ceuta, le comte Julien, vint lui proposer, au nom d'un parti considérable, de l'introduire dans la péninsule, accepta-t-il avec empressement.

Au moment de s'engager dans cette périlleuse entreprise, il crut devoir toutefois en informer la cour de Damas. Il écrivit donc au khalife, et lui peignit sous les couleurs les plus séduisantes la magnificence et les richesses de l'Espagne. Walid approuva les projets de son lieutenant, en lui recommandant de se tenir à l'égard des traîtres dans une prudente réserve, et de ménager surtout les vrais musulmans. C'était lui dire d'employer les Berbères tant qu'il n'y aurait pas apparence de succès. Mousa le comprit, et prépara un corps expéditionnaire principalement composé d'indigènes, commandé même par un Berbère nommé Tarik dont il avait éprouvé le mérite, et qui s'était voué au triomphe de l'islamisme. Tarik, dans une exploration maritime, avait déjà visité la côte méridionale qui regarde le détroit. Guidé par le comte Julien dont les immenses domaines étaient situés dans cette partie de l'Espagne, et qui lui livra le château d'Algéziras, il opéra heureusement le débarquement de sa petite armée, composée à peine de douze mille hommes. Le lieu où il établit son camp a gardé des traces de son nom : c'est aujour-

d'hui Gibraltar, mot formée par corruption de *Djebel-Tarik,* montagne de Tarik.

Le général berbère, pour exciter le courage des siens, avait brûlé ses vaisseaux. Ses premiers pas furent marqués par des succès ; la défaite d'Edeco apprit à la cour de Tolède qu'il était temps d'agir avec vigueur, et le roi Roderic appela cent mille hommes à la défense de la patrie. La puissance du royaume des Visigoths ne répondait nullement à son étendue et au nombre de ses habitants. Il n'y avait pas, il est vrai, comme en Gaule, opposition et lutte de peuple à peuple : nulle part la fusion des Romains et des barbares ne s'était accomplie plus intimement. Les éléments de faiblesse se trouvaient dans l'organisation de la société, divisée en classes ennemies, dans l'absence de tout esprit militaire et dans les exigences d'un clergé intolérant. La couronne était élective, et le *forum judicum,* composé dans les conciles de Tolède, offrait un singulier mélange de la loi romaine et des coutumes germaniques. Les villes où régnait encore l'ancienne organisation municipale conservaient une sorte d'indépendance locale, sauf les *dons volontaires* que réclamaient impérieusement les conciles et les prélats.

La servitude de la glèbe avait éteint dans les masses tout sentiment national ; la foi religieuse n'était plus aussi vive ; les persécutions contre les juifs, forcés de choisir entre l'esclavage et l'apostasie, avaient semé dans une partie de la population des ferments de haine prêts à éclater, et devaient donner aux Arabes de nombreux alliés. Enfin la politique des derniers rois, qui cherchaient à rendre absolue et héréditaire une autorité

émanant de l'élection et resserrée dans d'étroites limites avait irrité la noblesse et le clergé, jaloux de leurs prérogatives. Roderic venait de ravir la couronne à Witiza; il avait outragé le comte Julien. Celui-ci, animé par le ressentiment, n'hésita pas à trahir son pays. L'archevêque de Séville, Oppas, était entré dans la conjuration, et Tarik put compter sur de puissants auxiliaires. Ces renforts lui donnèrent la victoire dans la bataille qui allait décider du sort de l'Espagne. L'action s'engagea dans une plaine du Guadalète, située non loin de la ville de Xérès. Les Visigoths étaient commandés par Roderic qui s'était empressé d'accourir avec toutes ses troupes et qui avait fait appel à ses propres ennemis, ne les croyant pas capables de sacrifier leur patrie à des idées de vengeance ou d'ambition. Il montrait une grande fermeté; mais il n'avait pas abdiqué entièrement la mollesse et le luxe dont il donnait à la cour un funeste exemple. Ses vêtements couverts d'or, son char d'ivoire, sa selle toute garnie de pierreries, cachaient sous leur éclat le fer qui seul, en ce moment, avait de la valeur. Les nobles qui l'entouraient, équipés magnifiquement, se fiaient bien moins à leur courage qu'au nombre des soldats, esclaves abrutis et ne combattant qu'à regret. Pour les Berbères, habitués à la lutte, dirigés par un chef intelligent, prêts à accepter la mort comme un bienfait, puisqu'elle devait leur assurer le ciel, ils semblaient avoir oublié leur infériorité numérique. « Mes amis, s'écrie Tarik, l'ennemi est devant vous et la mer derrière; où fuiriez-vous? Suivez votre général; il périra ou foulera aux pieds le roi des Goths. » Pendant sept jours, les deux

armées s'épuisent en escarmouches et en combats singuliers; les Arabes ne peuvent rompre des bataillons qui se recrutent et se reforment sans cesse. Enfin Tarik, à la tête de sa cavalerie, charge impétueusement l'armée des Visigoths et parvient à la traverser tout entière. Aussitôt l'archevêque de Séville se range sous sa bannière avec les troupes qu'il commande, et dès ce moment Roderic est vaincu. En vain cherche-t-il à rallier ses escadrons éperdus et mis en fuite, lui-même est entraîné et va périr dans les eaux du Guadalquivir (711).

En grand capitaine, Tarik sut mettre à profit l'effroi qu'il avait répandu sur le champ de bataille et dans toute la péninsule. Il marcha vers la capitale; mais, craignant qu'il ne se formât au loin une nouvelle armée, il dirigea de divers côtés des corps isolés avec ordre de s'emparer des principales villes. C'est ainsi qu'Ecija, Malaga, Elvira, Grenade et Cordoue se soumirent ou furent emportées d'assaut. Tarik approchait de Tolède, lorsqu'un envoyé de Mousa vint lui enjoindre d'attendre au lieu où il se trouvait l'arrivée du vice-roi. L'ordre était formel. Tarik néanmoins eut la généreuse audace d'achever la conquête en intéressant l'armée à sa propre désobéissance. S'arrêter, c'était laisser aux Visigoths le temps de se reconnaître, d'élire un nouveau roi et de fortifier la capitale où les fuyards de Xérès avaient porté le trouble et le désordre. Dès que le vainqueur parut, Tolède capitula et se soumit sans murmure. Tarik y laissa, pour appuyer les Juifs, une faible garnison chargée spécialement de la surveillance des habitants, continua sa route vers le nord, et tout le

pays, de Gibraltar à Gihon, sur les bords de la baie de Biscaye, reconnut ses lois.

Cependant Mousa, jaloux des succès de son lieutenant, venait de débarquer en Espagne avec de nouvelles troupes, et pénétrant dans l'Andalousie qui n'était pas entièrement subjuguée, avait réduit Carmona et Séville; il avait ensuite assiégé Merida, place forte, ville florissante, pleine de monuments romains dont les traces existent encore aujourd'hui, et n'avait pu vaincre d'abord l'héroïque résistance des Visigoths qui s'y étaient réfugiés. Mais son fils Abdelazis lui avait amené d'Afrique sept mille hommes de renfort, et la ville en proie à la famine s'était enfin rendue. L'Estramadure et la Lusitanie avaient fait leur soumission, lorsque Mousa prit le chemin de Tolède où il trouva le reste de l'armée expéditionnaire, et manifesta hautement l'intention de punir son lieutenant. N'osant devant les murmures des soldats enlever à l'islamisme un de ses plus habiles capitaines, il le frappa de son fouet et le condamna à un emprisonnement auquel un ordre exprès du khalife mit bientôt fin. Walid rendit même à Tarik son commandement; il craignait les talents et l'ambition de Mousa dont la famille nombreuse et distinguée pouvait aspirer à l'indépendance; il voulait aussi que la gloire de la conquête restât partagée. Déjà le jeune Abdelazis méritait l'amour des musulmans par les qualités les plus brillantes: excellent général, adroit politique, chargé après la prise de Mérida de pacifier Séville révoltée, il avait su, en alliant avec habileté la rigueur et la clémence, maintenir les droits du vainqueur et s'attirer l'affection des habitants. De là

il s'était porté dans le royaume de Murcie où le prince goth Théodemir avait créé en quelque sorte une principauté indépendante, et il s'était contenté de lui imposer tribut en signe de vassalité, témoignant sans ostentation pour sa belle défense une estime et une admiration qui les honoraient tous deux également. C'était le meilleur moyen pour les chefs arabes de faire aimer leur domination.

Mousa et Tarik, après avoir reçu les instructions du khalife qui les plaçait presque au même niveau, se remirent en marche, le premier pour les Asturies où il refoula les derniers défenseurs de l'Espagne réunis par Pélage, le second vers les pays situés au-delà de l'Èbre. Cette double expédition soumit aux musulmans toute la péninsule jusqu'aux Pyrénées qui ne furent pas encore franchies. La longue résistance de Saragosse avait réclamé le concours des deux armées et affaibli momentanément les Arabes. Il fallait d'ailleurs régler l'organisation de l'Espagne, et Mousa suspendit l'exécution de ses projets contre la Gaule.

En changeant de maîtres, la péninsule retrouva bientôt son ancienne prospérité; le tribut exigé ne dépassait pas la taxe annuelle payée sous les rois visigoths; on s'y soumit avec empressement. Cependant le pays différait trop par sa constitution physique des déserts de l'Arabie et de l'Afrique pour accepter les mœurs et les lois que leurs habitants lui apportaient. Déjà les khalifes de Damas avaient fait, bien à regret, subir au mahométisme certaines modifications imposées par le climat de la Syrie et de la Perse; en Europe, la lettre du Coran devait avoir encore moins d'autorité. Mais

les concessions qu'il était indispensable de faire s'accordaient mal avec une loi d'une inflexible rigueur; il était à craindre que les délégués de la puissance souveraine ne rompissent peu à peu les liens qui les rattachaient à la mère patrie; c'est ce qui explique l'instabilité du gouvernement dans la péninsule de 715 à 743. Les *walis* ou émirs envoyés par la cour de Damas arrivaient avec l'intention de briser toutes les résistances, d'imposer l'islamisme dans toute sa pureté; puis, en présence des difficultés qui les attendaient, éclairés sur les véritables intérêts de l'Espagne, ils établissaient des règles incompatibles avec leur mandat, et dénoncés aux khalifes, recevaient aussitôt l'ordre de résigner leurs pouvoirs. Mousa fut la première victime de cette politique ombrageuse. Il lui fut enjoint de se rendre avec Tarik auprès de leur souverain ; ils obéirent tous deux et arrivèrent séparément. Tarik était pauvre; aucune malversation ne pouvait lui être imputée. On accorda des éloges à ses succès; seulement, comme dans le Magreb sa gloire eût pu attirer autour de lui des Berbères enthousiastes, on le garda en Asie. Quant à Mousa, il était suivi d'un nombre immense de captifs, et son entrée triomphale à Damas indisposa contre lui Soliman qui venait de succéder à son frère Walid (715). Condamné à une amende de deux cent mille pièces d'or, à l'exposition publique et au fouet pour la sévérité qu'il avait montrée à l'égard de son lieutenant, il fut ensuite exilé à la Mecque où il mourut de douleur en apprenant la fin tragique de ses enfants. Tandis, en effet, qu'il subissait ces indignes traitements, ses fils Abdallah et Abdelazis étaient les

maîtres de l'Afrique et de l'Espagne. On craignit qu'ils ne se servissent de leur pouvoir pour venger l'injure de leur père, et Soliman les fit massacrer (716). Abdelazis était surtout redoutable par l'affection qu'il avait généralement inspirée. Clément pour les vaincus dont il avait amélioré la condition, il avait satisfait également les Arabes et les Maures conquérants par des établissements convenables, et il laissait l'Espagne dans la situation la plus florissante ([32]).

La péninsule se trouvait partagée en quatre grands arrondissements ayant chacun leur gouverneur particulier chargé de veiller sur les caïds (administrateurs des cités); les gouverneurs avaient été placés eux-mêmes sous la direction immédiate d'Abdelazis qui était instruit à temps de toutes les tentatives de troubles, et qui avait su conserver à l'Espagne une tranquillité inespérée.

Le premier arrondissement comprenait l'Andalousie, province située entre la mer et le Guadalquivir, de sa source à son embouchure, et les terres qui s'étendent entre ce fleuve et la Guadiana, avec les villes de Cordoue, Séville, Malaga, Ecija, Jaen et Ossuna.

Le deuxième arrondissement comprenait toute la partie centrale du pays, depuis la Méditerranée à l'est jusqu'aux frontières de la Lusitanie à l'ouest, et s'étendait au nord jusqu'au Duero, avec les villes de Tolède sur le Tage, Cuença sur le Xucar, Ségovie sur un affluent du Duero, Guadalaxara, Valence, Denia, Alicante, Carthagène, Murcie, Lorca, Baeza.

Le troisième arrondissement comprenait la Galice et la Lusitanie avec les villes de Mérida, Évora, Beja,

Lisbonne, Coïmbre, Lugo, Astorga, Zamora, Salamanque.

Le quatrième s'étendait des bords du Duero jusqu'aux Pyrénées sur les deux rives de l'Èbre, et se trouvait borné, à l'ouest, par la Galice. Il comprenait les villes de Saragosse, Tortose, Tarragone, Barcelone, Girone, Urgel, Tudela, Valladolid, Huesca, Jacca, Barbastro.

Il y eut plus tard, au-delà des Pyrénées, un cinquième arrondissement formé de la Septimanie, dont les villes étaient Narbonne, Nîmes, Carcassonne, Béziers, Agde, Maguelonne et Lodève.

Toutes les conditions faites à l'époque de la conquête avaient été religieusement observées : les armes et les chevaux avaient été livrés ; on avait accordé à ceux des habitants qui voulaient se retirer la libre sortie en renonçant à tous leurs biens ; à ceux qui préféraient rester, la conservation de leurs propriétés, de leurs magistrats, de leurs lois, de leurs églises, avec défense d'en construire de nouvelles, et le paiement d'une redevance qui n'excédait pas généralement le dixième du revenu. Les vainqueurs s'étaient réservé les terres abandonnées dont une grande partie ne fut occupée que longtemps après. Les Arabes et les Maures préféraient le séjour des villes où ils se groupaient en tribus ; par là ils n'offraient point aux Espagnols l'occasion d'attaques isolées ; mais un esprit de rivalité funeste devait les diviser eux-mêmes profondément et préparer insensiblement le triomphe de l'Espagne chrétienne. La légion de Damas s'établit à Cordoue, celle de Hems à Séville et à Niebla ; celle de Kinnesrin (l'ancienne Chalcis) à Jaen ; celle de Palestine à Medina-Sidonia et à Algéziras ; celle

de Perse à Xérès de la Frontera; celle de l'Yémen à Tolède; celle de l'Irak à Grenade; celle de l'Égypte à Murcie et à Lisbonne, etc. Enfin dix mille cavaliers de l'Hedjaz se partagèrent les plaines les plus fertiles de l'intérieur. Abdelazis, loin de s'ériger en musulman fanatique, avait constitué un conseil ou divan pour adapter au pays les lois du Coran et faciliter ainsi la fusion des deux peuples. A son instigation, des mariages s'étaient formés, contre les prescriptions du prophète, entre des individus de religion différente, et lui-même avait épousé la veuve de Roderic. Les habitants de Tolède prirent le titre de Mozarabes, et virent sans se plaindre Séville, puis Cordoue (720), élevées au rang de capitale.

Venus de l'Égypte, de la Syrie et de la Perse, pays essentiellement agricoles; doués comme les juifs, qui les suivirent dans toutes leurs colonies, du génie commercial, et portés vers l'industrie par la loi du prophète, qui fait un devoir du travail, autant que par la double nécessité de mettre en œuvre les riches produits d'un sol fertile et de satisfaire aux besoins nombreux du luxe oriental, les nouveaux conquérants de l'Espagne y apportèrent des procédés agronomiques fondés sur l'expérience et l'observation; ils défrichèrent ses campagnes incultes, repeuplèrent ses villes désertes, les ornèrent de monuments magnifiques et les unirent entre elles par des relations commerciales multipliées. L'Espagne, ainsi fécondée et affranchie de la servitude de la glèbe, devint la plus populeuse et la plus industrieuse des contrées européennes.

Cependant des dissensions intestines troublèrent de bonne heure son repos et dévoilèrent dans la domina-

tion musulmane l'existence du mal qui devait entraîner sa ruine. Les Arabes et les Maures avaient vu renaître en eux une haine amortie quelque temps par la communauté de foi et d'intérêts. Des jalousies réciproques amenèrent les collisions sanglantes qu'éternisèrent le droit de représailles inscrit dans le Coran et l'esprit de vengeance qui animait les deux peuples. Lorsqu'un Berbère recevait un outrage, la tribu à laquelle il appartenait prenait sa défense. Si le gouverneur envoyait pour la réduire des troupes venues de l'Asie, les Maures faisaient appel à leurs compatriotes; les Orientaux oubliaient aussitôt leurs propres divisions, et la lutte menaçait de devenir générale. D'autres fois, c'étaient des Syriens émigrés en Espagne qui, ne recevant pas un établissement en rapport avec leurs prétentions, avaient recours à la force des armes, et s'emparaient d'une cité dont ils faisaient leur propriété. En 742, une bande de ces étrangers, après avoir longtemps fait la guerre en Afrique, à la solde du vice-roi, contre des Berbères révoltés, descendit en Espagne et ravagea l'Andalousie. Victorieuse de l'émir qui lui fut opposé, elle remplit la péninsule d'affreux désordres qui ne cessèrent que trois ans après, à l'arrivée d'un délégué du khalife (742-746).

Il n'y avait qu'un moyen d'arrêter ces ferments de discorde : c'était de proclamer la guerre sainte et de porter au dehors l'activité des nouveaux conquérants. Il fut employé avec succès par les premiers successeurs d'Abdelazis; et c'est ce qui explique l'état paisible de l'Espagne pendant les quinze premières années qui suivirent la mort de ce chef illustre.

Du sommet des Pyrénées, Mousa, *suspendu sur l'Europe*, se préparait à subjuguer les peuples placés entre la Gaule narbonaise et le Bosphore, lorsque sa disgrâce vint arrêter en Occident les progrès de l'islamisme. Les Arabes, énervés par la politique dissolvante de la cour de Damas, ne devaient plus porter dans leurs entreprises cette ardeur et cet enthousiasme qui les rendaient invincibles; ils allaient d'ailleurs trouver dans la Gaule un peuple animé aussi d'une foi sincère, pouvant se recruter à son berceau même, et que de récentes victoires avaient rendu confiant en ses propres forces. Les Francs austrasiens avaient, en 687, à la suite de la bataille de Testry, imposé leur joug aux Gallo-Romains qui formaient l'élément principal de la population neustrienne; le rappel de Mousa leur donna le temps de se reconnaître et d'opposer au flot de l'invasion une barrière infranchissable. Les Arabes s'étaient emparés presque sans résistance d'une partie du midi de la Gaule, qui formait une dépendance du royaume des Visigoths. Dès l'année 719, la Septimanie fut occupée par l'émir Alsamah. Narbonne qui, par son admirable position, offrait un point d'appui formidable, reçut une colonie musulmane et devint le centre d'opérations importantes. Ambizah, successeur d'Alsamah, s'empara de Carcassonne, de Nîmes, et s'avança jusqu'en Bourgogne où il pilla la ville d'Autun (725); mais l'Aquitaine fit une résistance inattendue; elle était gouvernée par un descendant de Clovis, le duc Eudes qui avait rallié un grand nombre de guerriers francs, et était en état de tenir la campagne. Quand les Arabes se présentèrent devant Toulouse, sa capitale, en

721, il leur fit essuyer une déroute complète. Ceux-ci durent se contenter d'exiger des contributions des villes secondaires, et dirigeant d'un autre côté leurs courses aventureuses, ils s'avancèrent sans obstacle sur les bords du Rhône et de la Saône; Beaune fut prise et saccagée; Sens se racheta par un tribut. L'Albigeois, le Rouergue, le Gévaudan, le Velay furent aussi exposés à de fréquentes incursions, et, si l'on s'en rapportait à la tradition, il faudrait les peindre des plus noires couleurs: encore aujourd'hui c'est aux Sarrasins, nom adopté de préférence par les Occidentaux, qu'on attribue toutes les ruines, toutes les dévastations dont on aperçoit des traces dans les provinces qu'ils ont parcourues; et pourtant, loin de combattre avec la fureur et la barbarie des Huns ou des Northmans, ils étaient généralement modérés dans la victoire. Ne serait-ce pas l'effet de l'impression qu'ils ont dû produire sur l'imagination du peuple? Leur figure hâlée, leurs regards farouches, l'allure précipitée de leurs chevaux, la singularité de leur costume, les récits exagérés des fuyards, jetaient dans les esprits une terreur profonde; ils venaient avec une langue inintelligible, et le fer à la main, apporter une religion nouvelle à des hommes pleins de foi dans les enseignements de leurs évêques, et le clergé ne pouvait avoir que des paroles de haine contre les ennemis du Dieu des chrétiens.

En 730, les Arabes surprirent Avignon; jusque-là ils n'avaient fait que des expéditions passagères; l'émir Abderrahman résolut de tenter la conquête de la Gaule entière. Renommé par son courage, dont il avait donné une preuve éclatante en arrêtant, après la défaite de

Toulouse, tous les efforts du duc d'Aquitaine, il vit accourir sous ses étendards des troupes considérables de volontaires. Il commença par attaquer un gouverneur de la Tarraconaise, Munuza, qui aspirait à l'indépendance, et avait épousé la princesse Lampagie, fille du duc d'Aquitaine, l'assiégea dans Puycerda, et le contraignit à se donner la mort. Puis, à la tête d'une belle et nombreuse armée, il envahit l'Aquitaine. Le duc Eudes, battu sur les bords de la Garonne, ne put défendre Bordeaux qui fut emporté d'assaut. Après ce succès, Abderrahman, vainqueur de nouveau au passage de la Dordogne, se dirigea vers Tours, dans le but de s'emparer de l'abbaye de Saint-Martin, dont on vantait les trésors immenses. Charles, fils de Pépin d'Héristal, était alors le véritable roi des Gaules; il résolut de sauver la chrétienté menacée; il appela les leudes aux armes et exigea de tous les Francs le service militaire pour cette guerre nationale.

Abderrahman avait quitté les bords de la Loire, et il attendait son ennemi entre Tours et Poitiers; c'est là qu'allait se décider le sort de l'Occident. Les Arabes comptaient sur une seconde bataille de Xérès et furent déçus dans leurs espérances. Les Francs austrasiens ne ressemblaient pas aux Goths dégénérés; ils ne portaient point d'or sur leurs vêtements et se présentaient au combat tout bardés de fer. Là point d'esclave combattant pour des maîtres détestés, mais de braves compagnons entourant un chef qui se disait leur égal; pendant les six premiers jours, il n'y eut que des engagements partiels où les musulmans eurent l'avantage; le septième, l'action devint générale; elle fut sanglante et

solennelle. Les Orientaux furent accablés par la force et la stature des Germains ; leur déroute fut causée par l'impétuosité de Charles qui gagna dans cette bataille le nom de Martel, et par la mort d'Abderrahman. Pendant la nuit, le désordre et le désespoir portèrent les différentes tribus de l'Yémen et de Damas, de l'Afrique et de l'Espagne, à tourner leurs armes les unes contre les autres, et les débris de cette armée se dispersèrent. Le duc d'Aquitaine s'était empressé de retourner sur ses pas, pour intercepter aux fugitifs le passage des montagnes ; les Arabes comprirent le danger : au lieu de se diriger vers l'Aquitaine, ils prirent le chemin de la Septimanie, et se trouvèrent bientôt en sûreté, à l'abri des places fortes de Narbonne et de Carcassonne (732).

Quelques années après (735-739), les lieutenants de l'émir Abdelmalek firent des incursions en Provence, où ils étaient appelés par des seigneurs mécontents ; Charles Martel et son frère Childebrand reprirent Avignon et battirent les musulmans sur la Berre, mais ne purent s'emparer de Narbonne. Pour empêcher les Arabes de s'établir au nord de l'Aude, ils démantelèrent Nîmes, Agde, Béziers, et firent du pays un véritable désert ; en 737, Mauronte, gouverneur de Marseille, livra la Provence aux infidèles qui assiégèrent et occupèrent la ville d'Arles ; Charles, réuni à Luitprand, roi des Lombards, qui était lui-même menacé sur la côte ligurienne, força l'ennemi à la retraite (739) ; une heureuse expédition contre la Sicile racheta pour les Arabes la honte de ces échecs répétés, qui consacraient la fortune et la puissance des Francs carlovingiens.

La victoire de Poitiers avait fermé aux musulmans l'Europe du côté de l'Occident; ils pouvaient néanmoins la prendre à revers et y pénétrer par Constantinople; déjà, en 672, ils avaient assiégé la capitale de l'empire grec, et leurs tentatives avaient échoué; ils l'attaquèrent de nouveau par mer, sous Soliman et Omar II (717-719), et virent encore une fois leurs flottes détruites par le feu grégeois. Léon III, l'Isaurien, qui venait de monter sur le trône, déploya dans cette circonstance un courage à toute épreuve; dirigeant lui-même les brûlots incendiaires, il ruina une partie des bâtiments ennemis, et força les autres à la retraite. Les troupes de débarquement, qui avaient pris terre à la hauteur d'Abydos, s'étaient emparées des villes qui bordent la Propontide jusqu'à Constantinople; la résistance de Léon, un hiver rigoureux, la famine et la peste triomphèrent de leurs efforts.

Les Arabes ne réussirent pas mieux sur terre, quoique Justinien II eût, par une mesure impolitique, obligé les Mardaïtes à descendre du Liban et du mont Taurus. En 692, le khalife Abdelmalek avait obtenu quelques avantages dans la Cilicie; une bataille livrée près de l'île d'Éleuse avait été fatale aux Grecs par la trahison d'un corps d'Esclavons mercenaires; sous Absimare Tibère, les hostilités prirent un caractère de férocité sans exemple. Héraclius, frère de l'empereur, remplit la Syrie de désolation et de carnage. Les habitants de la petite Arménie ayant massacré les garnisons musulmanes répandues sur le territoire, payèrent bientôt le prix du sang; une armée d'Arabes vint fondre sur eux, égorgeant les populations sur son passage, et

les seigneurs de la province furent brûlés vifs. En 703, la Cilicie était le théâtre de nouveaux combats : les succès des généraux romains sauvèrent les empereurs héraclides des dangers qui les menaçaient.

Cependant Justinien II, déposé en 695, avait ressaisi la couronne dix ans plus tard, et ne songeait qu'à satisfaire ses implacables vengeances. Moslemah, frère de Walid I[er], qui s'était déjà signalé par ses excursions en Asie Mineure, s'empara de Tyane, capitale de la seconde Cappadoce. Tel était le mépris qu'inspirait l'empereur qu'un parti de trente Arabes osa traverser toute la contrée, pénétra jusqu'à Chrysopolis, vis-à-vis de Constantinople, mit le feu aux vaisseaux réunis dans le port, et revint sans avoir perdu un seul homme. En 711, sous le règne de Philépique Bardane, Moslemah envahit le Pont et la Lycaonie, prit Antioche de Pisidie, et fit plusieurs campagnes glorieuses, sans obtenir toutefois de résultats bien importants. Maîtres d'une grande partie de l'Arménie, les Arabes fortifièrent les défilés de Derbend contre les Turcs khozars dont les incursions s'étendaient quelquefois jusqu'à Mossoul ; ils assiégèrent successivement Amorium, Pergame, Nicée, en Bithynie, et après s'être avancés jusqu'aux rives de la Propontide et du Bosphore, ils finirent par renoncer à des entreprises pour lesquelles il eût fallu plus d'ensemble et la réunion de forces considérables ; les Grecs, en défendant les murs de leur capitale et les places fortes de l'Asie Mineure, si souvent menacées, avaient eu du moins la gloire de sauver l'Europe du côté de l'Orient.

Dans l'Asie centrale, les progrès de l'islamisme avaient été plus remarquables ; l'Indus et l'Oxus avaient été franchis; les Arabes ne s'étaient arrêtés que sur les frontières du grand empire chinois. Maîtres de Tarmidz, ils s'étaient plusieurs fois approchés de Bokhara et de Samarcande, mais sans occuper ces deux villes. Kotaïbah, un de leurs meilleurs généraux, placé sous le commandement immédiat d'Hégiage, qu'Abdelmalek avait chargé de gouverner toutes les provinces situées à l'est de l'Euphrate, s'avança contre les Turcs, les battit complètement, et réduisit le Khowaresm ou Kharizme et le Mawarannahar, où Salem-ben-Ziad et Mohalleb n'avaient fait que des incursions passagères. La grande partie du pays connu dans nos cartes sous le nom de Tartarie indépendante se soumit à l'autorité des khalifes; non content d'avoir brûlé les idoles de Ferganah, de Nakscheb, de Baikend, de Bokhara et de Samarcande (712), Kotaïbah prit Kaschgar, Aksou, Jerkhen, Khotan, et envoya douze ambassadeurs à l'empereur de la Chine, qui détourna l'orage dont il était menacé en rassasiant d'or leur cupidité.

A l'est du Sedjestan, on se contenta d'imposer un tribut au roi de Caboul. L'effort des conquérants se porta principalement sur la vallée de l'Indus, où régnaient des chefs puissants. Une flotte remonta le fleuve bien avant dans l'intérieur des terres, en même temps qu'une armée venait à travers le Mekran et se répandait dans les plaines de Caschmir. Des villes opulentes et magnifiques couvraient les bords du fleuve; plusieurs d'entre elles essayèrent vainement de résister ; il leur fallut reconnaître la puissance des khalifes, adopter une

langue nouvelle et tolérer la propagation de l'islam qui remplaça peu à peu le bouddhisme.

Les entreprises des Arabes contre les peuples de l'Inde avaient commencé près d'un siècle auparavant; dès 637, une flotte sortie de l'Oman avait fait une descente dans l'île de Tanah, non loin de la ville actuelle de Bombay; une autre flotte partie du Bahreïn avait attaqué dans le golfe de Cambaye la ville de Baroud; enfin une troisième expédition avait été dirigée vers les bouches de l'Indus. En 643, Abdallah fils d'Ammer, après avoir envahi le Kerman et le Sedjestan, avait vaincu le gouverneur persan du Mekran et le roi du Sinde réunis; quelques années plus tard, Abderrahman fils de Samrah avait attaqué la province de Daver, détruit l'idole Zour et occupé la ville de Bost.

Les royaumes de Caboul et du Sinde formèrent alors la frontière des possessions arabes; en 664, Mohalleb rendit le souverain de Caboul tributaire; les territoires de Cosdar près de Kelath, et de Candabyl furent dévastés, et les musulmans s'approchèrent de plus en plus de la vallée de l'Indus; les troubles qui éclatèrent sous les premiers Ommïades permirent à quelques princes de l'Inde de reconquérir leur indépendance; mais du vivant même de Moawiah, Abderrahman entrait en vainqueur dans Caboul, et en 683 Abdelazis fils d'Abdallah fils d'Ammer faisait respecter au loin l'étendard du prophète. Lorsqu'en 707, par les ordres d'Hégiage, Mohammed-ben-Cassem s'avança sur les bords de l'Indus, il attaqua d'abord le roi Daher, le défit, et prit les villes de Daybal, Byroun, Bahman-Abad, Alor, et Moultan qui devint le boulevard de l'islamisme;

il se rapprochait de l'Himalaya et se disposait à envahir l'empire dégénéré de Canoge; la mort d'Hégiage le rappela du côté de l'Euphrate, et il expia bientôt après dans les supplices le tort d'avoir pris un trop grand ascendant sur les populations indigènes par la sagesse de son gouvernement et la hauteur de son génie.

Les musulmans s'étaient montrés un instant sur les rives du Gange; mais ils ne conservèrent pas ces contrées qu'ils n'avaient fait que parcourir.

Ici s'arrêtent les conquêtes des Arabes; les successeurs de Mahomet n'avaient déjà plus cet esprit de prosélytisme qui, soixante ans auparavant, renversait tous les obstacles. Les khalifes redoutaient même un accroissement de territoire, dans la pensée qu'au milieu des divisions des partis, de nouvelles conquêtes n'auraient fait que favoriser les idées ambitieuses de leurs généraux qu'ils regardaient déjà d'un œil jaloux.

La disgrâce qui frappait Mousa sur les bords du Tage atteignait, à trois mille lieues de distance, Kotaïbah qui venait d'ajouter d'immenses provinces à la monarchie des khalifes, et Mohammed, fils de Cassem, dont la sage politique faisait accepter des Hindous la domination musulmane. On ne pouvait prévoir ce qu'auraient fait ces trois hommes à la tête d'armées victorieuses et pleines d'enthousiasme, si le khalife Soliman, pour se venger d'Hégiage qu'il considérait comme son plus cruel ennemi, n'avait fait porter le poids de sa colère sur les généraux choisis par cet habile ministre. Mais les fils d'Abdel-Malek étaient arrivés à l'apogée de leur puissance; désormais ils ne pou-

vaient plus que déchoir, car ils n'avaient pas cette main ferme et vigoureuse qui seule pouvait maintenir l'unité dans leurs vastes États ; ils n'avaient pas, à l'exemple des compagnons du prophète, le sentiment de leur force, et en s'abandonnant à d'injustes soupçons contre leurs propres partisans, ils rallumèrent eux-mêmes le feu de la guerre civile.

LIVRE IV

GRANDEUR ET DÉCADENCE DES ARABES EN ORIENT

742-1258 et 1538 (ère chrétienne). — 125-656 et 945 (ère musulmane).

CHAPITRE PREMIER

LES ABBASSIDES.

L'empire arabe, en 743, est parvenu à ses limites extrêmes. Les successeurs de Mahomet ont tracé le cercle au delà duquel leur action ne se fera point sentir. A partir de cette époque, les déchirements vont commencer.

Trois continents, l'Asie, l'Afrique et l'Europe, ont été successivement envahis. En Europe, les Arabes possèdent toute la péninsule ibérique, à l'exception de quelques défilés dans les Asturies, où les compagnons de Pélage font une résistance opiniâtre. La Septimanie, les îles de la Méditerranée et Chypre, la Crète et Rhodes.

Le nord de l'Afrique leur appartient également; leur domination est partout reconnue, depuis le détroit de Gibraltar jusqu'à l'isthme de Suez. Ils ont divisé les

côtes en deux gouvernements : à l'ouest, le Magreb, comprenant les anciennes provinces grecques de la Byzacène, de l'Afrique consulaire, de la Numidie, des Mauritanies césarienne et sitifienne, et de la Mauritanie tingitane ; à l'est, l'Égypte et la Cyrénaïque dont le gouverneur reçoit les tributs imposés par Amrou aux peuples de la Nubie.

La plus grande partie de l'Asie est soumise aux khalifes ; on leur obéit des déserts du Sinaï aux steppes du Turkestan, et de la vallée de Caschmir aux versants du Taurus. Si l'Asie Mineure a échappé à leurs lois, les provinces frontières (la Cilicie, la Cappadoce et le Pont) sont devenues leurs tributaires. Aucune partie de l'empire des Perses n'a pu se soustraire à leur autorité. Bien plus, ce que les princes sassanides n'avaient jamais pu faire, ils l'ont accompli avec une rapidité sans exemple ; leurs généraux ont conquis, au delà du Gihon et de l'Indus, la Bukharie, la Sogdiane, dont ils ont formé une seule province, et le Mawarannahar. Du côté de la mer Caspienne, le Khowaresm leur est soumis ; au delà du Sedjestan, le roi de Caboul paie tribut ; enfin, dans la vallée de l'Indus, ils envoient fièrement réclamer l'impôt des principaux chefs du pays.

En 743, cet immense empire, plus grand que celui d'Alexandre, presque égal à celui des Romains, avait pour capitale Damas, embellie de monuments magnifiques : elle avait vu s'élever, sous le règne de Walid Ier, cette mosquée célèbre mise au rang des merveilles du monde, et que Tamerlan devait détruire sept siècles plus tard. C'était une révolution qui avait élevé Damas, autrefois simple chef-lieu de la Syrie, au rang où elle

se trouvait alors. Une révolution nouvelle allait l'en faire déchoir et déplacer en même temps le centre de l'empire.

Les Syriens, nous l'avons vu, s'étaient, dès l'origine, dévoués au triomphe de la famille d'Ommïah, qui, par reconnaissance, aussi bien que par une sage politique, avaient fixé leur résidence au milieu d'une population fidèle, toujours prête à les soutenir les armes à la main. Mais la prééminence de la Syrie n'avait pas été acceptée sans murmure. La Mecque et Médine avaient montré en plusieurs circonstances une opposition violente. Dans l'Irak, qui s'était peuplé, plus que toute autre province, de familles arabes parties du désert, on disait hautement que les Ommïades avaient usurpé la souveraine puissance; Bassorah et Koufah, devenues des villes importantes, avaient été plusieurs fois le théâtre de rébellions sanglantes, et les habitants de l'Asie orientale étaient disposés à embrasser comme elles la cause des descendants d'Ali (33). Mais le malheur et la trahison semblaient s'attacher aux pas des Alides; leurs tentatives avaient été étouffées dans des flots de sang, et, il faut le dire, ils devaient, en grande partie, s'attribuer à eux-mêmes le mauvais succès de leurs efforts. Cette famille s'était partagée en plusieurs branches dont chacune réclamait pour un de ses membres le titre de khalife ou d'iman; les prétentions de l'une étaient, aux yeux des autres, complètement illégitimes; lorsqu'un des Alides prenait les armes, il était soutenu par ses proches parents et un certain nombre de musulmans, pour qui un descendant de Mahomet était toujours un digne héritier du trône; mais on ne voyait

pas la famille d'Ali tout entière se lever comme un seul homme pour défendre les droits du prétendant, armer en sa faveur les bras des nombreux partisans qu'elle comptait dans tous les pays soumis à l'islamisme; aussi on n'obtenait que des succès partiels, et, après quelques instants d'une existence brillante, on finissait par succomber devant des forces supérieures.

D'un autre côté, les descendants d'Ali s'élevèrent rarement à la hauteur du rôle qu'ils étaient appelés à jouer. Parmi ceux qui, à différentes époques, revendiquèrent le titre de khalifes, il n'en est pas un qui ne se distinguât par ses qualités morales et quelquefois même par son courage personnel; mais aucun d'eux n'eut en partage cette prudence, cette énergie, cette volonté ferme qui maîtrise les événements, et ils ne firent jamais que retarder la catastrophe terrible qui ne pouvait manquer de terminer des entreprises mal conçues et conduites avec plus d'entraînement que de sagesse.

Les fils d'Abbas, plus adroits et plus heureux, préparèrent de très-loin leur grandeur future; pour colorer d'une apparence de justice leurs prétentions ambitieuses, ils avaient supposé qu'Abou-Haschem-Abdallah, petit-fils d'Ali, empoisonné par ordre du khalife Soliman, leur avait délégué, avant de mourir, la dignité d'iman; Abou-Haschem ne descendait pas de Fathime, la fille du prophète. Son père, Mohammed, surnommé Ebn-Hanefiïah, parce qu'il avait eu pour mère une femme de la tribu de Hanef, avait mérité l'estime générale par ses vertus; mais il n'avait pu disputer le rang d'iman au fils de Hoseïn, arrière-petit-fils de Mahomet;

aussi, les véritables titres des Abbassides se fondèrent exclusivement sur l'intrigue et la force. Leur audace détermina la plupart des Alides, qui désiraient avant tout la ruine de la maison d'Ommïah, à se déclarer pour eux, et l'Irak tout entier se disposa à prendre les armes.

Les Ommïades ne pouvaient ignorer le danger de leur position ; déjà ils avaient aboli l'usage d'excommunier la mémoire d'Ali, et le pieux Omar II avait même songé à se choisir un successeur dans la famille du gendre de Mahomet. Cette disposition avait causé sa perte ; après lui (720), la division n'avait pas cessé de troubler la famille régnante ; et les revers de Zéid qui, en 740, avait disputé le sceptre à Hescham, n'avaient servi qu'à mettre plus en évidence le parti des Abbassides.

Le successeur désigné d'Hescham, Walid II, se montra, dès son avènement, par ses mœurs et son caractère, si peu digne d'être le chef d'une religion et d'un grand empire, que la ville de Damas méconnut son autorité et proclama khalife un autre Ommïade, Yézid II (743). Walid essaya vainement de rentrer à Damas ; vaincu dans un combat où il trouva la mort, il laissa à d'autres le soin de punir son parent et la ville rebelle ; ses partisans, réfugiés à Émèse, tentèrent une seconde fois la fortune sans plus de succès, et un autre parent d'Yézid ayant soulevé la Palestine, ne fut pas plus heureux. Un membre de leur famille, doué d'un mérite incontestable et gouverneur de la Mésopotamie, Merwan, petit-fils de Merwan Ier, jugeant que l'autorité d'Yézid était mal assise au moment même où il fallait à l'État

un homme ferme et énergique, crut pouvoir aspirer à la puissance suprême. Soutenu par les habitants du Djezireh, dont il avait su se faire aimer, il marcha sur Damas, recevant sur la route l'hommage des villes qui, comme Émèse, ne s'étaient soumises qu'avec peine aux armes d'Yézid, et à son arrivée il ne trouva plus que des adversaires en désarroi. Yézid II venait de mourir (744); un de ses frères chercha inutilement à continuer la lutte; Merwan resta maître du khalifat en 746. Les Abbassides ne demeurèrent pas inactifs au milieu de ces dissensions qui détournaient tous les gouverneurs des soins de l'administration. Ils mirent le temps à profit pour organiser une ligue redoutable, et rallièrent autour d'eux les mécontents de tous les partis. Des émissaires adroits parcoururent le Khorasan, et cette province donna le signal de l'insurrection en proclamant khalife Mohammed, arrière-petit-fils d'Abbas, et à la mort de Mohammed, son fils Ibrahim. L'auteur principal de cette révolution était le farouche Abou-Moslem qui s'était élevé d'une condition infime aux plus hautes dignités, et qui avait été nommé gouverneur du Khorasan; il fit arborer à Mérou, sur son palais, le drapeau noir, emblème du parti des Abbassides (750), qui avaient proscrit le blanc, couleur des Ommïades, et la guerre civile recommença.

Merwan, à la première nouvelle de ces événements, s'était assuré de la personne d'Ibrahim qui affectait le goût de la retraite. Pour effrayer ses ennemis par une résolution violente, il ordonna la mort de l'Abbasside; ce fut un acte de mauvaise politique ; le frère d'Ibrahim, Aboul-Abbas, en apprenant cette cruelle exécution, se

hâta d'accourir à Mérou et se fit proclamer khalife, suivant les cérémonies ordinaires. Du palais du gouverneur il se rendit en grande pompe à la mosquée, où il récita tout haut la kotbah ou prière publique, et se mettant à la tête de ses partisans, il se disposa à consacrer son usurpation par la victoire. Merwan s'avançait dans le Khorasan avec une nombreuse armée. Il avait pour lui la supériorité du nombre et des talents militaires. On en vint aux mains sur les bords du Zab. Un accident imprévu causa la perte des Ommïades; Merwan ayant quitté son cheval au moment où son triomphe semblait assuré, l'animal effrayé se précipita au milieu des combattants qui crurent que le khalife avait été tué; le désordre se mit aussitôt dans les rangs des Syriens, et Merwan fut réduit à fuir. Poursuivi par l'émir Abdallah son vainqueur, il traversa rapidement le Djezireh, la Palestine, et se croyait en sûreté sur les frontières de l'Égypte, lorsqu'il fut surpris et tué dans une église copte. Les meurtriers lui coupèrent la tête, qui, portée à Koufab, et exposée, suivant la coutume orientale, aux regards de la population, apprit à tous la chute définitive de la maison d'Ommïah (752). Ceux qui s'étaient séparés de Merwan et n'avaient pas su combattre pour soutenir sa cause eurent bientôt lieu de s'en repentir. Aboul-Abbas se promettait de punir d'un seul coup et la mort de son frère et les longues souffrances que sa famille avait supportées; sa vengeance surpassa tout ce que la haine peut inventer de plus terrible. Les Ommïades et leurs adhérents furent poignardés par milliers; il y eut en un seul jour à Damas quatre-vingt-dix de leurs chefs qui périrent victimes

de leur crédulité ; on les avait invités à un festin de réconciliation ; tout à coup, au milieu de la fête, des soldats apostés vinrent se ranger derrière chacun d'eux ; à un signal donné, ils déchargèrent sur leur tête un coup de massue et les renversèrent. Puis sur les morts et les mourants on fit placer des planches qu'on recouvrit de riches tapis, et tous les officiers de l'armée furent appelés à un nouveau repas. Aboul-Abbas, qui mérita si bien le surnom d'*El-Saffah* (le sanguinaire), voulait exterminer tous les Ommïades; un d'eux, échappé au massacre général, allait faire porter aux Arabes d'Orient la peine de tant de crimes.

La révolution qui avait élevé les Abbassides au khalifat peut être regardée comme une réaction de l'Asie orientale contre l'Asie occidentale ; elle avait été faite par les habitants du Khorasan et de l'Irak : ce furent eux aussi qui en profitèrent. Les khalifes cessèrent de résider en Syrie ; ils allèrent s'établir dans la Babylonie. Aboul-Abbas, qui ne régna que deux ans (752-754), fixa son séjour à Anbar ; Almanzor, son frère et son successeur, chercha une résidence plus convenable et plus imposante. Il arrêta d'abord son choix sur Koufah ; mais l'esprit de la population, mieux disposée pour les Fathimites que pour sa propre famille, lui déplut. Il songea à créer lui-même une ville nouvelle qui lui fût toute dévouée ; et en 762 il fonda Bagdad dont la renommée éclipsa bientôt celle de toutes les cités de l'Orient. Bagdad fut construite au bord du Tigre, près de l'ancienne Séleucie, autour d'une colline que dominait le pavillon des khalifes ; une enceinte en briques, défendue par cent soixante-trois tours, la proté-

geait contre les attaques du dehors. Des sommes immenses furent consacrées à ses embellissements.

Le changement de capitale fut accueilli avec satisfaction par tous les Orientaux qui voyaient se rapprocher d'eux le siége du gouvernement. Il n'en fut pas de même des pays de l'extrémité occidentale du khalifat, l'Espagne et le Magreb, qui se plaignaient déjà de leur isolement et qui, ne se considérant en quelque sorte que comme des provinces tributaires de l'empire, n'attendaient qu'une occasion favorable pour devenir indépendants.

Rien sans doute ne pouvait être plus funeste à la grandeur de l'islamisme qu'une semblable scission, mais elle était tellement dans la force des choses qu'elle s'accomplit sans effusion de sang et comme par un accord tacite.

Dès que l'Espagne apprit l'avènement des Abbassides et la chute des Ommïades, elle se sépara de la mère patrie; puis ayant su qu'un membre de la famille d'Ommïah se trouvait dans le Magreb, elle n'hésita pas à le proclamer khalife (755). L'Afrique, sans aller aussi loin, parut approuver l'acte de son gouverneur Abder-rahman-ben-Habid, qui hésitait à reconnaître la souveraineté d'Almanzor. Les peuples de cette contrée avaient depuis longtemps compris que leurs intérêts n'étaient point les mêmes que ceux des peuples de l'Asie; toutefois, ils ne voulurent point se rallier au khalifat de Cordoue, se partagèrent en plusieurs groupes distincts avec des chefs particuliers; les faibles liens qui les rattachaient à la dynastie des Abbassides disparurent bientôt complètement.

C'est pour cela qu'au point où nous en sommes arrivés, il faut scinder l'histoire des Arabes en deux parties; nous étudierons d'abord les révolutions du khalifat d'Orient et les événements accomplis en Égypte qui se lient intimement à ces révolutions; puis nous traiterons, dans un chapitre spécial, des Arabes de l'Espagne et de l'Afrique proprement dite.

CHAPITRE II

PUISSANCE DES ABBASSIDES

752-846 (de J.-C.). — 137-231 (de l'hégire).

Le règne des premiers Abbassides est l'époque de la grande splendeur des Arabes d'Orient. Le temps des conquêtes est passé; celui de la civilisation commence. Aboul-Abbas n'avait régné que deux ans; son frère, Abou-Giafar Almanzor, ouvre la série de ces khalifes éminents dont le nom, resté toujours populaire en Asie, l'est devenu également dans nos pays par le recueil célèbre des *Mille et une Nuits*. Il avait combattu, jeune encore, avec les chefs de sa famille, et il mérita le surnom de Victorieux; mais son principal titre de gloire est d'avoir créé un système de gouvernement qui atteste la profondeur de ses vues. Dans les riches provinces de son vaste empire, les gouverneurs disposaient de la force militaire et des finances; ils appliquaient une partie du produit des impositions aux besoins des localités, et n'envoyaient que le surplus aux khalifes. Almanzor, n'osant modifier un état de choses si favorable aux administrés, érigea en principe d'opérer de fréquents changements dans le personnel des délégués de la puissance souveraine et d'écarter les

familles distinguées du maniement des affaires; la plus dangereuse de ses maximes fut de se jouer de la foi donnée et de perdre, sans égard pour d'anciens services, tout homme dont la grandeur devenait suspecte; Abdallah, le destructeur des Ommïades, Abou-Moslem lui-même, et plus tard, sous Haroun-al-Raschid, les Barmécides, furent sacrifiés à une politique ombrageuse et impitoyable.

Almanzor employa une partie de sa vie à augmenter ses richesses; il amassa un trésor immense que quelques historiens ont évalué à sept cent cinquante millions de francs. Cette avidité ne l'empêcha pas de se montrer libéral à l'égard des gens instruits; il donna lui-même l'exemple d'un amour éclairé des sciences et des lettres, et nous le retrouverons, lorsqu'il sera question de l'histoire de l'astronomie chez les Arabes.

On s'habitua, sous ce règne, à considérer le khalife comme l'image de la divinité sur la terre. Il exigea toujours de ses sujets le respect le plus profond, et il l'obtint. L'autorité absolue de ses successeurs ne rencontra plus d'opposition; la génération qui les entourait était façonnée à l'obéissance. Le seul écueil qu'ils eussent à éviter, c'était l'excès de leur propre despotisme. Les premiers successeurs d'Aboul-Abbas, qui, sous bien des rapports, ont été, à juste titre, comparés aux Antonins et aux Médicis, ne font servir leur suprême puissance qu'à l'amélioration intellectuelle et au bien-être des Arabes. Respectés de leurs voisins, à l'abri des troubles que le fanatisme a si souvent excités, ils cherchent par une administration active et libérale, par des entreprises grandes et utiles, à mériter l'estime de tous.

A côté de Bagdad, d'autres cités s'élèvent; on construit des routes, des caravansérails, des marchés, des canaux, des fontaines; on forme un grand nombre d'établissements d'instruction et de bienfaisance; le gouvernement excite et protége l'étude des lettres, le commerce et tous les arts de la paix.

Les règnes d'Almahadi et d'Alhadi (755-786), dont la magnificence a été si vantée, furent effacés par celui d'Haroun-al-Raschid ou Haroun le Juste (786-809).

Cet homme célèbre, en qui peut se personnifier le génie de la race arabe parvenue à son plus haut développement, mérite une mention particulière dans l'histoire des vicaires de Mahomet. Doué des meilleures qualités, brave, généreux, magnanime, il eut souvent la force de résister aux entraînements du despotisme pour n'écouter que la voix de la raison. Chargé de gouverner, sans aucune espèce de contrôle, un empire immense dont les habitants exécutaient sans murmure les moindres décisions de sa volonté, il ne fut pas écrasé du fardeau des affaires publiques, et sut faire du bonheur de ses sujets le principal mobile de ses actions. Ami sincère de la vertu, prêt à reconnaître ses torts, cherchant toujours à s'assurer par lui-même de la situation et des vœux de ses peuples, il ne négligeait aucune occasion de faire le bien. S'il se montra si différent de lui-même en ordonnant le meurtre des Barmécides, il faut croire qu'il fut trompé par de faux rapports sur cette famille qui lui avait donné ses meilleurs ministres, Fadhl et le grand vizir Giaffar. Les Barmécides, d'origine persane, avaient brillé pendant près d'un siècle auprès des khalifes, d'abord comme précur-

seurs des Abbassides, ensuite comme promoteurs du mouvement littéraire et scientifique des Arabes. Ce fut principalement à leur instigation qu'Haroun-al-Raschid protégea les arts, le commerce et l'industrie; il reconnut plus tard leur innocence et regretta sa cruelle décision. Aussi charitable que religieux, Haroun accomplit scrupuleusement tous les devoirs d'un musulman sincère; ses qualités supérieures firent une profonde impression sur les Arabes, et sa gloire brille en Orient du plus vif éclat. Par un singulier contraste, Amin, fils aîné d'Haroun, n'avait aucune des vertus paternelles. Dès les premières années de son règne, il s'aliéna les esprits, tandis que son frère, Almamoun, montrait la plus grande sagesse dans le gouvernement du Khorasan. Le vœu unanime des musulmans porta ce dernier au khalifat, et Amin, en 813, dut résigner l'autorité.

Almamoun, surnommé l'Auguste des Arabes, surpassa les espérances qu'il avait fait concevoir. Moins brillant qu'Haroun, il lui fut supérieur par les connaissances et la hauteur de son génie. La seule faute politique qu'on ait à lui reprocher fut un acte de reconnaissance et de bonté; il donna à Thaher, en récompense des services qu'il en avait reçus, le gouvernement héréditaire du Khorasan; ce fut le premier démembrement du khalifat d'Orient, non pas que les Thahérites dussent abuser de leur indépendance et méconnaître les bienfaits que le chef de leur famille avait reçus des Abbassides; mais un funeste exemple avait été donné, et l'on vit les gouverneurs des provinces chercher à se soustraire insensiblement à l'autorité de leur souverain légitime.

Almamoun considérait l'instruction comme le vrai salut des peuples ; il ne voulut pas que le progrès des lumières dépendît de la munificence accidentelle du chef de l'État, et mit la dignité des lettres à l'abri des événements par des dotations permanentes ; de tous côtés des écoles furent ouvertes, « et l'on vit, pour la première fois peut-être dans l'histoire du monde, un gouvernement religieux et despotique s'allier à la philosophie, préparer et partager ses triomphes. » Pénétré des idées d'une sage tolérance, et réunissant autour de lui des savants grecs, persans, coptes, chaldéens, il ne voulut pas admettre de distinction en matière de religion. Il fut établi que chaque fois qu'il y aurait dix chefs de famille, chrétiens, juifs ou mages, ils pourraient se constituer une église ; tous furent déclarés susceptibles d'exercer des fonctions publiques, et les préjugés qui repoussaient les dissidents de la société des fidèles parurent un instant s'effacer. Ils devaient renaître plus violents que jamais sous le khalife Motawakkel, troisième successeur d'Almamoun. Lui-même ne fut pas toujours à l'abri d'injustes attaques. Les théologiens de Bagdad avaient déjà provoqué des persécutions contre le zendikisme qui, né dans le Khorasan, n'offrait en réalité qu'un amalgame d'idées mages et islamites. Almanzor s'était servi de leurs écrits pour rendre odieuse la mémoire d'Abou-Moslem, et Alhadi avait ordonné de sanglantes exécutions contre les novateurs. Almamoun fut accusé de zendikisme ; pour réduire ses adversaires au silence, il aggrava les peines portées contre les séparatistes, et, fidèle cependant à ses principes de tolérance, il évita soigneusement de les appliquer.

Les deux successeurs d'Almamoun, Motassem (833-842) et Wathek (842-846), furent dignes du trône; le premier, prince charitable et généreux, eut le seul tort de former sa garde particulière de jeunes Turcs qui devaient plus tard renouveler, auprès des khalifes, les excès des prétoriens de Rome auprès des empereurs. Pour Wathek, son règne ne fut troublé que par des querelles de doctrines. La divergence des opinions religieuses était grande, puisque l'on a compté chez les Arabes jusqu'à soixante-treize sectes principales; ajoutez à cela les trois cent treize sciences coraniques, et vous aurez une idée de la confusion où devaient tomber souvent les esprits. Wathek, pour avoir apprécié avec les lumières de sa raison le dogme de l'éternité du Coran, soutenu avec véhémence par le docteur Ahmed-ben-Nassar, se vit au moment d'être détrôné et remplacé par ce rude adversaire. Jugé très-sévèrement par des historiens prévenus, il fut cependant un excellent prince; protecteur des lettres qu'il cultivait lui-même, il encouragea l'industrie, et sous son gouvernement il n'y eut pas de mendiants dans ses États; brave et rempli de bienveillance pour tous, il mourut avec la résignation pieuse d'un caractère ferme et éclairé.

Ce qui distingue surtout les règnes des premiers Abbassides, c'est l'absence complète d'expéditions entreprises dans des vues d'agrandissement. Ces princes soutinrent plusieurs fois la guerre contre leurs voisins, mais sans songer à de nouvelles invasions. Ce fut surtout avec les Grecs que, durant cette époque, les Arabes d'Orient eurent des démêlés. La ligne de frontières qui les séparaient était fréquemment le théâtre de col-

lisions sanglantes. Les Grecs regrettaient la perte de leurs plus belles provinces, et d'un autre côté ils étaient fiers d'avoir opposé, à Constantinople et dans l'Asie Mineure, uue heureuse résistance à l'islamisme. Leurs généraux, souvent battus, cherchaient cependant une occasion de gloire au milieu d'hostilités partielles. Un succès flattait à tel point la vanité de ces Grecs dégénérés, que celui qui l'avait obtenu était presque sûr de la couronne. Cette guerre d'escarmouches se prolongea sous la plupart des successeurs d'Aboul-Abbas.

Pendant le règne d'Almanzor, les empereurs de Byzance perdirent Mélitène, ville très-importante de la Cappadoce; ils eurent la douleur de voir toute la Cilicie ravagée et une de leurs armées vaincue sur les bords du Mélas, en Pamphylie. Le khalife Almahadi leur fit éprouver de nouveaux revers (775-785). Ils avaient cru d'abord un instant que la fortune allait favoriser leurs armes; l'ennemi s'était présenté devant Dorylée, ville de Phrygie, et après une attaque de plusieurs semaines, il avait été forcé de se retirer (771). L'année suivante, il avait été chassé de toutes les places fortes qu'il occupait en Cilicie. Mais les Arabes, irrités de ces défaites successives, se préparèrent à prendre une revanche éclatante. Ils organisèrent une expédition sur une plus grande échelle, entrèrent dans l'Asie Mineure par la Cappadoce, battirent toutes les troupes qu'Irène, tutrice de Constantin Copronyme, envoya contre eux, et parurent devant les murs de Constantinople. Réduite aux abois, l'impératrice aima mieux se soumettre à un tribut que d'exposer sa capitale aux

horreurs d'un siége. Elle rendit les villes de Cilicie et s'engagea à payer annuellement soixante mille dinars. C'était Haroun-al-Raschid que son père Almahadi avait mis à la tête de l'armée ; il rentra en Syrie avec un butin considérable et traînant à sa suite plus de six mille prisonniers.

Irène, en 792, se crut assez forte pour pouvoir rompre le traité et se soustraire à ses obligations ; des deux côtés on se prépara aux hostilités. Haroun était devenu khalife. Il ne se contenta pas d'envoyer des troupes dans l'Asie Mineure ; il fit équiper des vaisseaux pour ravager les îles de la Méditerranée. Irène paya cher ses velléités belliqueuses. D'abord la Phrygie, la Bythynie, la Lydie furent dévastées ; puis la marine grecque fut entièrement détruite dans le golfe de Satalieh. Les Arabes, maîtres de la mer, allèrent ravager l'Archipel qu'ils mirent à feu et à sang. En présence de ces revers qui constataient si évidemment son impuissance, Irène se résigna de nouveau à payer le tribut ; elle stipula de plus un échange de captifs. Cet échange eut lieu sur les bords d'un petit fleuve de Cilicie, et dans la suite cet usage prévalut toutes les fois qu'une trève avait lieu entre les parties belligérantes. Irène avait reçu de trop dures leçons pour songer désormais à recommencer la lutte. Nicéphore, son successeur, se fiant à son courage, n'hésita pas à tenter de nouveau la fortune. Il adressa une missive orgueilleuse au khalife qui lui fit cette courte réponse : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux, Haroun-al-Raschid, commandeur des croyants, à Nicéphore, chien de Romain. J'ai lu ta lettre, fils d'une infidèle ; tu

n'entendras pas ma réponse, tu la verras; » et il l'écrivit en caractères de feu dans les plaines de l'Asie Mineure. Non seulement Nicéphore ne put se dégager du tribut imposé, mais encore il exposa ses provinces à des invasions réitérées qui leur enlevèrent leurs dernières richesses. On ne peut toutefois méconnaître ses grandes qualités, comme l'ont fait les historiens grecs. Il y a quelque chose de noble et de touchant dans la conduite de cet empereur qui, toujours battu, ne voulut jamais reconnaître son infériorité, et qui, réduit plusieurs fois à la dernière extrémité, ne déposa jamais les armes. On l'a accusé d'avarice et d'avidité; les blessures qu'il reçut en s'exposant dans les combats le montrent sous un jour plus avantageux; ses efforts, du reste, furent inutiles: Haroun demeura constamment vainqueur. Le Pont fut dévasté, et la ville d'Héraclée assiégée, prise et réduite en cendres. Les côtes de la Pamphylie, de la Mysie, de la Lydie furent saccagées; l'île de Rhodes eût passé tout entière sous la domination musulmane, sans la vigoureuse résistance de la capitale. Ces guerres prouvent d'ailleurs que si les Arabes n'avaient pas encore perdu leur science militaire, ils étaient loin de ces temps d'héroïsme où le moindre revers excitait l'ardeur enthousiaste de la nation tout entière; les généraux d'Omar ne se seraient arrêtés qu'à Constantinople.

En 829, la guerre recommença sous un singulier prétexte. Almamoun, qui aimait avec passion les mathématiques, ayant appris qu'il existait à Constantinople un savant nommé Léon auquel nul ne pouvait être comparé, désira le voir à Bagdad. L'empereur refusa

de laisser partir Léon. C'en fut assez pour déterminer le khalife à reprendre les armes; il ne poussa point, il est vrai, la guerre avec activité. Quelques avantages obtenus par les Grecs enflèrent le cœur de Théophile; il crut le moment venu de ressaisir tout ce qui avait été enlevé à Constantinople au delà des anciennes limites, et il prit l'offensive (833). Motassem venait de monter sur le trône; il était capable de repousser vigoureusement son ennemi. Les succès furent longtemps balancés; l'empereur s'étant emparé, en 836, de Sozopetra, ville natale du khalife, la traita, malgré les représentations de ce prince, avec la plus grande rigueur; il détruisit tous les monuments, passa les habitants au fil de l'épée et réduisit les femmes et les enfants en esclavage. Motassem jura de tirer de cet acte de barbarie une vengeance éclatante. A la tête d'une nombreuse armée, il marcha contre Amorium, patrie de Théophile, l'emporta d'assaut et lui fit subir le même sort que Sozopetra (840). Pendant deux ans encore, il resta sous les armes sans vouloir écouter aucune proposition de paix; il entrait chaque année sur les terres de l'empire, mettait à contribution les villes ouvertes (840-842) et revenait chargé de butin. Watheck, son successeur, se montra moins acharné; mais ce furent les Grecs qui voulurent alors continuer la lutte. Commandés par l'empereur Basile, ils furent plus heureux, et recouvrèrent en Cilicie toutes les places qu'Haroun leur avait enlevées (842-846).

Les Arabes eurent encore, pendant cette période, à repousser les incursions des Turcs khozars. Ce peuple envahit l'Arménie pendant le khalifat d'Haroun-al-Ras-

chid, et enleva près de cent mille captifs (787). Les Arabes se contentèrent de fermer à l'ennemi les défilés du Caucase.

Les Abbassides ne firent point voir une sollicitude très-vive pour leurs provinces occidentales; c'est à peine s'ils cherchèrent à rattacher l'Espagne à leur empire, et ils abandonnèrent l'Afrique à elle-même; bien plus, ils contribuèrent eux-mêmes à l'élévation de la famille des Aglabites en la déliant de toute obéissance à leur égard, sous la seule restriction de reconnaître leur souveraineté, comme s'ils étaient las d'exercer leur autorité temporelle dans cette partie du monde, et qu'il leur suffît de savoir leur nom répété dans les mosquées. Ibrahim-ben-Aglab accepta ces conditions d'Haroun-al-Raschid; il s'empara du gouvernement de tout le Magreb, et l'investiture qu'il avait reçue lui servit à donner à sa dynastie une sorte de consécration religieuse. Toutefois, ses successeurs ne purent empêcher qu'un représentant de la famille des Alides ne détachât définitivement du khalifat de Bagdad la Mauritanie occidentale, où les Édrissites s'établirent.

Les Abbassides espéraient peut-être que les divisions, qui ne pouvaient manquer de s'élever en Espagne, ramèneraient la péninsule sous leur domination, ce qui expliquerait leur politique d'expectative et leurs négociations avec les rois francs. On connaît les relations d'Haroun al-Raschid avec Charlemagne, les ambassades qu'ils s'envoyèrent, les présents qu'ils échangèrent. Cependant les Abbassides ne firent aucun armement contre les khalifes de Cordoue, et eurent même à souffrir des entreprises des Arabes de la péninsule. Une escadre,

montée par des pirates andalous, vint piller, en 820, les côtes d'Égypte. Les assaillants entrèrent dans la ville d'Alexandrie qu'ils mirent à feu et à sang ; Almamoun ne tira aucune vengeance de cette attaque ; il ne songea même pas à occuper l'île de Crète (Candie), que ces pirates avaient conquise sur les Grecs, après avoir brûlé leurs vaisseaux pour s'imposer la nécessité de vaincre ou de mourir.

En renonçant aux entreprises guerrières, les khalifes abbassides ne faisaient que céder à l'esprit de leur temps; les Arabes de l'Orient commençaient à comprendre les bienfaits de la civilisation ; et les maîtres de Bagdad répondirent aux vœux de leurs peuples en leur donnant un système d'administration régulier, en établissant une justice sévère, en répandant partout l'instruction, en favorisant par le commerce l'union plus intime des différentes provinces de l'empire musulman.

On avait d'abord institué une chambre des finances et une chancellerie d'État : la première devait acquitter toutes les dépenses des khalifes et recevoir leurs revenus ; la seconde, imprimer un caractère d'authenticité aux ordres qui émanaient de leur volonté ; elles avaient fonctionné quelque temps toutes seules : puis, leur insuffisance s'étant fait sentir, on avait remplacé la chambre des finances par quatre diwans, dont l'un était chargé spécialement de la solde des troupes ; le second de la perception des impôts ; le troisième de la nomination des fonctionnaires subalternes, et dont le quatrième enfin contrôlait la comptabilité.

A cette organisation, les Khalifes s'étaient contentés

d'ajouter la création de la charge d'*hadjed*, espèce de chambellan, qui avait pour mission d'introduire les ambassadeurs, et de celle d'un grand juge qui les débarrassa du soin de décider dans les affaires importantes, en cas d'appel du jugement des cadis.

Les Abbassides, dès leur arrivée au pouvoir, résolurent de donner plus d'unité et de force à l'administration. Comme le poids des affaires était réellement trop lourd pour une seule tête, ils appelèrent auprès d'eux un vizir (*porteur de fardeaux*), non pas qu'ils voulussent abdiquer entre ses mains toute l'autorité, mais afin que celui-ci, espèce de premier ministre, préparât leurs décisions par un travail préliminaire ; ils fixèrent ensuite, d'une manière régulière, les contributions que les différentes provinces devaient payer, de sorte qu'ils savaient d'avance de quelles ressources ils pouvaient disposer. Le total des revenus d'Haroun-al-Raschid, sans compter les prestations en nature, s'éleva, en une année, à deux cent soixante-douze millions trois cent cinq mille huit cents dirhems (pièces d'argent) et à quatre millions quatre cent vingt mille dinars (pièces d'or ([34]). C'est sur le Coran que les khalifes s'appuyaient pour exiger l'impôt. Un verset du chapitre IX leur ordonnait d'exiger le *djézieh* de tous les infidèles qui résidaient sur le territoire musulman ; le montant de cette capitation fut fixé à un taux différent, suivant la fortune des individus : le riche devait payer quarante-huit dirhems ; celui qui n'était qu'aisé, vingt-quatre ; le pauvre, douze seulement. Il y avait, en outre, une contribution foncière, diversement appelée, suivant qu'elle s'appliquait aux juifs et aux chrétiens, ou aux

musulmans : pour la première catégorie, c'était le *kharadj ;* pour la seconde, la dîme. Le *kharadj*, comme la capitation, eut un maximum qu'on ne pouvait pas dépasser ; quant à la dîme, elle s'appliquait à trois sortes de biens fonds : 1° les terres vagues, que les musulmans avaient mises en culture ; 2° les terres dont les possesseurs étaient convertis à l'islamisme, sans y avoir été contraints par la force des armes ; 3° les terres prises sur les infidèles, et possédées à titre de butin. On voit par là que les biens antérieurs à la conquête étaient exempts de tout impôt. En présence de ces catégories, on comprend aussi combien, dans l'empire arabe, il y avait des voies ouvertes à l'exaction des gouverneurs, et l'extrême nécessité d'un pouvoir vigilant pour empêcher les abus et les confusions. En dehors de la capitation, du *kharadj* et de la dîme, les khalifes avaient encore d'autres sources de revenus dans les droits de douane, l'exploitation des mines, la location des terres vagues, l'appropriation des biens de ceux qui mouraient sans héritiers, etc.

Le bon état des finances permit aux Abbassides d'entreprendre de grands travaux. C'est ainsi qu'Almahadi fit construire des caravansérails, creuser des citernes dans le long trajet de Bagdad à la Mecque, afin que les pèlerins et les caravanes trouvassent un abri dans les mauvais temps et des secours contre les souffrances de la soif ; qu'il perça une route entre la Mecque et Médine ; qu'il établit enfin entre l'Hedjaz et l'Yémen des relais de chevaux et de chameaux, pour faciliter les communications entre ces deux importantes provinces.

Déjà, depuis Moawiah, un service de courriers reliait les chefs-lieux des différents gouvernements de l'empire arabe.

Ce n'est pas tout : les Abbassides instituèrent en divers lieux un grand nombre de fondations pieuses, en faveur de mosquées et d'écoles qui, grâce à ces biens de main-morte, subsistèrent sans peine au milieu des révolutions politiques. Ils réunirent à Bagdad les archives du khalifat, afin qu'on pût consulter les ordonnances de leurs prédécesseurs, créèrent dans cette même ville une excellente police, dont la mission n'était pas seulement de protéger les personnes, mais aussi d'assurer le respect des propriétés, et organisèrent un guet nocturne pour empêcher les attaques à main armée. Les marchands eux-mêmes durent se constituer en syndicats responsables, chargés de surveiller les transactions et de réprimer les fraudes en matière de commerce. Ce fut Almahadi qui créa la charge si utile de *mohtesib*, espèce d'intendant des marchés à qui se trouve confiée toute la police municipale. Le mohtesib parcourt de temps en temps la ville à la tête d'un certain nombre de soldats, s'assure de l'exécution des ordonnances de police, et vérifie les poids et mesures dont les marchands font usage; sa justice est sommaire : il fait immédiatement châtier les coupables par ses soldats.

Les *bédouins*, depuis que les expéditions guerrières avaient cessé, recommençaient déjà dans leurs déserts une vie de pillage et de déprédations. Le *miradje* eut pour mission spéciale de protéger les pèlerins et les caravanes qui se rendaient à la Mecque.

C'est ainsi que les khalifes abbassides s'efforcèrent d'assurer la prospérité de leur empire; préférant les travaux de la paix à la gloire des armes, ils imprimèrent une vive impulsion à l'activité des esprits. Les Arabes atteignirent rapidement un haut degré de civilisation : on les vit entreprendre, avec cette même ardeur qui avait caractérisé leurs succès militaires, de surpasser les Grecs dans le commerce, l'industrie, dans les arts et même dans les lettres et les sciences, où les habitants de Constantinople croyaient, au milieu de leur décadence, être restés sans rivaux.

L'agriculture fut surtout en honneur; une culture habile accrut le mérite et la réputation des fruits de la Perse, des fleurs du Mazanderan. Les vins de Schiraz, d'Yed et d'Ispahan se répandirent dans toute l'Asie et devinrent l'objet d'un commerce très-suivi; on exploita les mines de fer du Khorasan, les mines de plomb du Kerman; de belles étoffes furent dès cette époque fabriquées dans les villes de l'Irak et de la Syrie, à Mossoul, à Alep, à Damas; le bitume, le naphte, la terre à porcelaine, les marbres de Tauris, les dépôts de sel gemme, le soufre furent exploités avec intelligence; les arts mécaniques firent de remarquables progrès. On sait qu'Haroun-al-Raschid envoya à Charlemagne une horloge dont la perfection étonna les seigneurs de la cour, parmi lesquels il ne se trouva personne capable d'en comprendre et d'en expliquer les ressorts.

L'industrie et le commerce ne marchèrent point seuls en avant; on s'occupa aussi activement des arts, des lettres et des sciences. L'architecture et la musique fu-

rent cultivées avec zèle; la peinture et la sculpture étaient arrêtées dans leur essor par le Coran qui interdit la représentation soit des figures humaines, soit des images de la divinité; mais elles reçurent d'autres applications. Un nombre considérable de monuments magnifiques s'élevèrent dans les principales villes, à Bagdad, à Bassorah, à Mossoul, à Racca dans la Mésopotamie, à Samarcande dans le Mawarannahâr. Quant aux études littéraires, la passion avec laquelle les Arabes s'y adonnèrent dépasse même celle que manifesta l'Europe à l'époque de la renaissance. Les meilleurs écrits de la langue grecque apportés de Constantinople furent immédiatement traduits; une école d'interprètes s'ouvrit à Bagdad sous la direction d'un médecin nestorien; un revenu de quinze mille dinars fut affecté à un collége où six mille élèves de toute condition puisèrent une instruction gratuite; des bibliothèques furent fondées; l'accès en fut ouvert à tout le monde, et ces établissements furent agrandis de siècle en siècle par des princes dont quelques-uns, à l'exemple d'Al-mamoun, assistaient aux cours publics des professeurs; la langue arabe se propagea dans toutes les parties de l'Asie, et détrôna définitivement les idiomes anciens; elle se plia aux exigences d'une nomenclature nouvelle; les mathématiques brillèrent d'un éclat sans égal; l'astronomie s'enrichit de découvertes importantes; on construisit des observatoires munis d'instruments dont la grandeur étonne l'imagination. Il y eut des hôpitaux pour l'instruction des médecins qui, avant d'exercer leur profession, devaient subir plusieurs examens; il y eut également des laboratoires pour les pharmaciens qui

découvrirent de nouvelles plantes médicinales et des remèdes inconnus jusque-là.

Les Arabes enfin créèrent la chimie, et s'ils tombèrent dans de grandes erreurs en accordant trop de confiance aux données astrologiques et aux problèmes de l'alchimie, ces erreurs mêmes contribuèrent indirectement au progrès des sciences d'observation. Nous ne nous étendrons pas sur ce sujet, nous réservant de tracer séparément un tableau plus complet des travaux des Arabes; rappelons seulement que les Abbassides, auteurs de ce mouvement intellectuel si merveilleux, virent l'école de Bagdad briller du plus vif éclat pendant près de deux cents ans, plus fortunés que Charlemagne qui voulut tirer ses peuples de la barbarie en s'appuyant sur les plus savants hommes de l'Occident, mais dont l'œuvre périt avec lui.

Si le siècle littéraire des Abbassides forme un heureux contraste avec l'ignorance profonde de l'Europe au moyen âge, le luxe et la magnificence qu'ils déployèrent ne présentent pas un spectacle moins curieux; seuls dépositaires des richesses de tant de provinces, sans armées permanentes, ils avaient la libre disposition des énormes revenus dont on vient d'indiquer la source. Ce furent souvent des profusions sans règle, des dons prodigieux, l'or et les perles répandus à pleine main dans les palais, dans les jardins, dans les mosquées. Almahadi, pendant un seul pèlerinage à la Mecque, dépensa six millions de dinars. Zobéide, la femme d'Haroun, ne se servait jamais que de vases d'or rehaussés de pierres précieuses et d'étoffes tissues avec des fils d'argent; elle portait des vêtements de soie doublés

d'hermine, et ses pantoufles étaient brodées de perles fines. Elle fit bâtir à la Mecque un aqueduc afin de conduire dans la ville l'eau des montagnes voisines, et pour ce seul objet il fut dépensé un million sept cent mille dinars. Almamoun en distribua un jour à ses courtisans quatre cent mille, et organisa en même temps une loterie où le nombre des lots correspondait à celui des invités qui montait à plus de deux cents, et où chaque lot rapportait une terre considérable avec tout un personnel d'esclaves; il comptait, dit-on, dans son palais trente-huit mille pièces de tapisserie, dont douze mille cinq cents brodées en or, et vingt-deux mille tapis de pied ; à la réception d'un ambassadeur grec, il fit élever dans la salle d'audience un arbre d'or massif couvert de perles en guise de fruits. Sa maison se composait de sept mille eunuques dont trois mille noirs; sept cents gardes étaient distribués dans les appartements, et des soldats d'élite défendaient les abords du palais. Les écuries que Motassem fit bâtir non loin de Bagdad, dans la ville de Samara, auraient pu contenir, au rapport des historiens arabes, jusqu'à cent mille chevaux ; et lorsque le khalife fonda cette ville, il avait fait exhausser le terrain destiné aux constructions, sans tenir compte des dépenses immenses de cette œuvre gigantesque.

Charlemagne avait entendu parler de la puissance des souverains qui résidaient à Bagdad. Il voulut entrer en communication avec les khalifes; un juif et deux députés francs se rendirent par ses ordres dans l'Irak, et portèrent des présents au commandeur des croyants ; le prétexte de cette ambassade était de réclamer la pro-

tection du vicaire de Mahomet pour les chrétiens qui allaient à Jérusalem. Haroun, qui redoutait une alliance entre le roi franc et les Ommïades d'Espagne, répondit avec bienveillance à cette demande, et pour ne pas demeurer en reste de libéralités, adressa à Charlemagne des ètoffes précieuses, des parfums, des bois aromatiques, un éléphant, une vaste tente disposée à la manière arabe, et enfin, comme cela a déjà été dit, une horloge mécanique.

Si la grandeur des Abbassides avait fait impression sur l'esprit du maître de l'Occident, à plus forte raison devait-elle agir sur les Chinois, les Hindous et les Tartares. Partout les khalifes étaient considérés comme les princes les plus opulents de la terre, et l'on se faisait illusion sur leur puissance réelle. On croyait que la centralisation avait uni les diverses provinces de leur immense empire, et qu'un long avenir lui était assuré; cependant, pour un œil attentif, les germes d'une prochaine décadence apparaissaient de toutes parts.

Dans l'ordre matériel, le droit absolu du souverain sur les propriétés de ses sujets devait détruire les pensées d'émulation et de progrès; les peuples n'ayant aucune garantie pour la conservation des fruits de leur travail, ne pouvaient que s'éteindre au milieu de la mollesse et du découragement. Sous les premiers khalifes, ils n'eurent point sans doute à redouter la spoliation; mais lorsque les Turcs, race intelligente et brutale, se furent emparés des avenues du pouvoir, la oi du Coran, confirmée par les décisions des jurisconsultes, qui rapportaient tout à un seul individu re-

présentant Dieu sur la terre, ne pouvait manquer de produire les plus funestes effets.

Dans l'ordre moral, le même vice se faisait sentir; les esprits, enchaînés à la lettre du livre de Mahomet, mais attirés par les lumières de la science, avaient besoin d'être affranchis du joug de principes trop absolus. Il fallait qu'on reconnût la nécessité de modifier selon les temps et selon les lieux des institutions faites primitivement pour de certains hommes et pour un certain but; il fallait, en un mot, fonder la société sur une base nouvelle; ce fut une des tentatives d'Almamoun auquel se joignirent ses deux successeurs Motassem et Watek-Billah (par Dieu); toutefois leurs efforts échouèrent contre l'aveugle obstination des docteurs de la foi musulmane. Le fils d'Haroun-al-Raschid protégeait la secte des Motazélites dont les doctrines se résument dans les propositions suivanles; 1° on ne peut séparer les attributs de Dieu de son essence; 2° le Coran a été créé et n'est point eternel; 3° la foi ne se perd point; cependant on ne peut donner le nom de fidèle à celui qui pèche grossièrement; 4° Dieu n'a qu'une influence générale sur les actions des hommes; il leur laisse une entière liberté, et c'est par là qu'ils méritent d'être récompensés ou punis. Ces principes étaient approuvés par les khalifes; le fanatisme les fit rejeter; les jurisconsultes de Bagdad triomphèrent d'Almamoun, de Motassem et de Watek, et ce triomphe fut la première cause de la chute de l'empire. En maintenant que le Coran était incréé, et qu'il n'était point permis d'y rien changer, on laissa à l'autorité suprême, contre l'avis de ceux-là mêmes qui en étaient revêtus, toutes les pré-

rogatives d'un despotisme sans frein. La société continua de se concentrer tout entière entre les mains d'un seul auquel chacun dut le sacrifice de ses pensées, de sa fortune et de sa vie ([35]). Si les princes abbassides avaient toujours été des hommes d'une vertu éprouvée, d'un talent supérieur, sans aucun doute ils n'auraient fait usage de leur puissance absolue que pour le bien de leurs peuples, et ils eussent ramené l'âge d'or des Antonins; malheureusement on ne voit plus sur le trône, dans la seconde moitié du IXe siècle, que des esclaves couronnés. Le mépris qu'ils inspirent détruit tous les ressorts du gouvernement; l'anarchie est au comble, et les partis, un instant comprimés, reprennent les armes et répandent partout le désordre et l'effroi.

Les Alides avaient plusieurs fois fait revivre leurs prétentions : sous Alhadi, en 785, sous Haroun, en 792, et même sous Almamoun. Ce dernier, pour mettre fin à des divisions qu'il déplorait, avait même un instant songé à remettre sa couronne entre les mains des Alides, reconnaissant ainsi la légitimité de leurs droits; c'était renouveler les projets de l'Ommïade Omar II, et susciter les mêmes protestations; une révolte éclata immédiatement à Bagdad. Les membres de la maison d'Abbas et leurs partisans, au nombre de trente-trois mille, forcèrent Almamoun de renoncer à l'idée de déposséder sa propre famille. Quoique sans résultat, cette disposition du khalife devait cependant inspirer aux Alides une nouvelle confiance dans leur fortune; au lieu de se soumettre sans murmure à la domination des Abbassides, ils ne négli-

gèrent rien pour profiter des divisions que l'absence d'une loi de succession rendait inévitables ([36]).

L'empire arabe, sous Haroun et Almamoun, avait atteint en Orient le plus haut degré de splendeur. Nous allons assister maintenant à sa dissolution.

CHAPITRE III

DERNIERS ABBASSIDES. — KHALIFAT D'ÉGYPTE

846-1055 (ère chrétienne). — 232-447 (ère musulmane).

A partir du règne de Watek-Billah (846), le khalifat est livré à l'anarchie. Bagdad ne fait à chaque instant que changer de maître, et tombe le plus souvent sous le joug de despotes cruels ou incapables.

Motawakkel, le Néron des Arabes, ouvre cette nouvelle période; ses vengeances et sa cruauté dépassèrent toute idée: pour punir un vizir qui l'avait offensé, il le fit brûler vif dans un fourneau garni de pointes de fer; il laissait circuler librement dans son palais des bêtes féroces et venimeuses dont les courtisans ne devaient ni fuir ni repousser les atteintes. Craignant sans cesse qu'une conjuration ne se trâmât contre lui, il invita à un festin tous les officiers de sa cour, les fit entourer par ses sicaires et ordonna un massacre général auquel il prit part lui-même. L'horreur qu'inspiraient ses forfaits arma la main parricide de son fils *Mostanser* qui ne jouit pas longtemps de son crime : il mourut de douleur et de remords, l'année même de son avènement (861). On choisit pour lui succéder un petit-fils de Motassem nommé *Mostain-Billah*, au détriment de ses quatre frères dont deux, Motaz et Motamed, par-

vinrent plus tard au khalifat. Mostain occupa le trône un peu plus de trois ans (862-866), et fut remplacé par *Motaz* qu'une faction proclama khalife (866). Une autre faction le déposa en 869, et ce fut un fils de Watek, *Mothadi-Billah,* qui monta sur le trône (869-870). Ce prince conçut des projets de réforme qui devinrent son arrêt de mort : il fut massacré dans son propre palais. Après lui, *Motamed* régna vingt-deux ans (870-892), grâce au dévoûment et au mérite de Mowaffek, son frère, devant lequel se brisèrent toutes les tentatives de révolte. Ces bouleversements perpétuels étaient causés par la milice turque dont Motassem avait fait sa garde particulière. Ces esclaves, enrégimentés et fixés à Bagdad auprès de la personne du souverain, s'étaient dès l'origine portés à de tels excès, que Motassem avait été obligé d'abandonner sa capitale et de se retirer dans la petite ville de Samara ; leur nombre et leur influence n'avaient fait que croître sous le règne de Watek-Bîllah : à sa mort, ils étaient déjà une puissance dans l'État, et il leur avait sufffi de demander Motawakkel pour décider son élévation.

Ces Turcs pour la plupart avaient été faits prisonniers dans les guerres que les gouverneurs du Mâwarannahar et du Khowaresm soutenaient sur les bords du Gihon. Pressées du côté de l'Orient par les Chinois, décimées par leurs dissensions intestines, les hordes turques venaient se précipiter sur les frontières de l'empire arabe, et toujours vaincues jusqu'alors, laissaient entre les mains de leurs ennemis un grand nombre d'esclaves que les généraux, pour plaire aux khalifes, envoyaient à Bagdad.

On sait combien sont dangereuses ces milices organisées dont le monarque veut faire l'instrument de sa toute-puissance, et dont il devient lui-même la première victime. Les Turcs, commandés par des chefs pris dans leurs rangs, ne recevaient d'ordre que des khalifes. Séparant leurs intérêts de ceux des Arabes, ils firent résider leurs droits dans la force brutale; pour se venger de quelques largesses que Motawakkel leur avait refusées, ils furent les complices du crime de Mostanser ; ils forcèrent ensuite ce prince d'exclure ses frères du trône, et de désigner Mostain comme son successeur; ils se partagèrent plus tard entre Mostain et Motaz qui avait pour lui les Arabes, et qui ne sut pas détruire cette redoutable milice, quand l'occasion lui en était offerte. Un retard dans le paiement de la solde suffit pour exciter une émeute, et réduire le khalife à signer son abdication. Mothadi-Billah eut un plus triste sort, pour avoir voulu soumettre les Turcs à une discipline sévère; et Mowaffec ne réussit à détourner leurs esprits des intrigues de palais qu'en appliquant leur activité à des entreprises lointaines.

Les troubles qui avaient tenu, pendant un demi-siècle, le khalifat chancelant, eurent, en dehors de Bagdad et dans tout l'empire, les plus graves conséquences. D'une part, les gouverneurs, restant seuls dépositaires du pouvoir durant les interrègnes, aspiraient à l'indépendance, et marchandaient ensuite leur soumission au nouveau souverain. De l'autre, les provinces cessaient de respecter l'autorité centrale; elles regrettaient les richesses que les impôts leur enlevaient et qui allaient alimenter les désordres de la capitale. Elles tendaient à

recouvrer leur ancienne nationalité, et encourageaient les prétentions ambitieuses de leurs gouverneurs qui, se transformant en grands feudataires des khalifes, réduisirent désormais ceux-ci à une suprématie purement nominale.

L'histoire des dynasties qui apparurent dans l'empire arabe, de 814 à 1055, ressemble à celle des familles puissantes qui, en France, ont occupé les duchés de Normandie, de Bourgogne ou de Guyenne : seulement le régime féodal, en Orient, s'arrête au sommet, et loin de s'attacher les populations, en les enlaçant fortement, les opprime, les irrite, et bientôt les poussera au devant des conquérants étrangers qu'elles considéreront comme des libérateurs.

Le démembrement de l'Espagne et de l'Afrique avait porté un premier coup à l'unité des États musulmans ; les khalifes abbassides, pour ne point perdre entièrement le Magreb, en avaient donné l'investiture aux Aglabites, sans comprendre que c'était de leur part une abdication définitive ; en Asie, ce travail de décomposition avait été plus lent. Almamoun avait commis la faute, dans un moment de reconnaissance, de donner à son général Thaher le Khorasan en toute souveraineté (814). Thaher sut si bien disposer les esprits en sa faveur, que son nom seul fut bientôt prononcé dans les prières publiques ([37]). Ses fils lui succédèrent sans aucune difficulté ; ils se firent donner l'investiture par les khalifes et conservèrent toujours avec eux d'excellentes relations ; ils furent même quelquefois chargés de commander leurs armées (814-873). Le quatrième prince de cette dynastie, Thaher-ben-Abdallah, se mon-

tra le protecteur éclairé de l'astronomie; on a conservé une observation de l'équinoxe d'automne de 851, faite en sa présence à Nischabour, capitale du Khorasan, avec une grande armille qui marquait les minutes. Il eut en 862, pour successeur, Mohammed qui tomba dans la mollesse et ne sut pas se défendre contre les attaques des Soffarides.

Les Thaérites trouvèrent en effet des imitateurs, et Bagdad restant en proie à l'anarchie, toute l'Asie orientale échappa aux Abbassides.

En 864, dans le Tabarestan (province voisine de la mer Caspienne), une branche de la famille des Alides se rendit indépendante du reste de l'empire; le chef de cette famille, Hassan-ben-Zéid, fut un instant en possession du Dilem et du Djordjan, mais il succomba presque en même temps que les Thahérites devant une puissance plus redoutable, celle des Soffarides, qui s'éleva dans le Sedjestan, en 870. Yacoub dont le père Leitz avait été ouvrier en cuivre (*soffar*, chaudronnier), après avoir exercé quelque temps le métier de son père, s'était lancé avec succès dans la carrière des armes; il entra dans le Khorasan à la tête d'un corps de troupes considérable, conquit le Sedjestan, mit fin à la dynastie des Thahérites (873), enleva aux Alides le Tabarestan et se trouva ainsi maître d'une vaste contrée; il établit sa résidence tantôt à Merou, tantôt à Nischabour, dans le Khorasan; ses succès enflèrent son orgueil, et il voulut attaquer la ville de Bagdad (874). Mowaffec, qui commandait cette place, alla lui présenter la bataille, le vainquit près de Waseth, et ne se sentit pas la force de le poursuivre. Yacoub

se retira dans ses États; dès l'année suivante, il avait réparé ses pertes; il menaçait déjà le khalife d'une ruine complète, lorsque la mort vint le surprendre à Djondisabour (879). Son frère et son successeur Amrou fit la paix avec Motamed, et obtint, par lettres patentes, la libre possession des pays qu'il occupait (877).

L'établissement de la dynastie des Soffarides dans le Khorasan, le Sedjestan et le Tabarestan coupait toutes les communications du centre de l'empire avec le Khowaresm et le Mawarannahar; le gouverneur de ces provinces, sûr de l'impunité, se déclara indépendant. C'était Ismaël, arrière-petit-fils d'un conducteur de chameaux, nommé Saman. En 819, les fils d'Asad-ben-Saman avaient obtenu d'Almamoun des commandements à Samarcande, Ferghanah et Balkh; un d'eux, Ahmed, transmit sa puissance à son fils aîné, Naser, qui s'empara de Bokhara et devint par le fait souverain de la Transoxiane; Naser avait pour mission de défendre cette province contre les irruptions des Turcs et les empiètements des Soffarides. Soupçonnant son frère Ismaël d'avoir des intelligences secrètes avec ses ennemis, il le poursuivit en 888 les armes à la main, se laissa surprendre et fut fait prisonnier. Ismaël révéla dans cette occasion toute la grandeur de son caractère; au lieu de profiter de ses avantages, il rendit à Naser les honneurs dus à son rang, et jusqu'à sa mort, arrivée en 892, fit respecter son autorité. Libre alors d'agir en souverain, il ne négligea rien pour consolider son pouvoir, rejeta les Turcs au delà de l'Iaxarte et fonda la dynastie des Samanides sur des bases solides ([38]). A

la même époque, d'autres principautés prenaient aussi naissance dans l'Asie occidentale.

Un aventurier osa se rendre maître de la ville de Bassorah, aux portes mêmes de Bagdad; il appela près de lui des noirs du Zanguebar et résista à toutes les attaques durant les règnes de Motaz et de Motamed. Presque tout l'Irak-Arabi reconnut la domination des Zenghiens; ils s'étaient même avancés dans la province d'Ahwaz et dans le Khousistan. Ce fut Mowaffec, le vainqueur d'Yacoub, qui eut encore la gloire de les repousser et d'anéantir leur autorité ; il reprit l'Irak-Arabi, les provinces persiques, et même la ville de Bassorah (882).

Mowaffec ne fut pas aussi heureux à l'égard des Thoulonides qui détachaient de l'empire arabe l'Égypte et la Syrie. Ahmed-ben-Thouloun était un de ces Turcs affranchis que les khalifes élevaient à leur cour; il s'était distingué par son mérite et par son courage, et avait été jugé digne de gouverner l'Égypte et la Syrie. Une fois établi dans ces provinces, il sut s'y maintenir avec l'appui des chefs de la milice turque, et résolut enfin de se rendre indépendant; il fit si bien, que tous les émirs placés sous ses ordres n'hésitèrent pas à seconder son entreprise. Quand tout fut prêt, il s'attribua la perception des impôts (877). C'était rompre ouvertement avec les khalifes qui, sentant leur faiblesse, cherchèrent seulement à susciter des embarras aux Thoulonides, en leur opposant des émirs de Syrie, qui tentèrent des révoltes partielles. Ahmed sortit vainqueur de ces difficultés, et Mowaffec, occupé contre les Zenghiens, le laissa consolider son pouvoir.

A la mort d'Ahmed (884), son fils Khomarouiah se fit reconnaître à Damas où il fixa sa résidence, et réprima avec succès l'opposition de quelques partis hostiles (889).

Loin d'être funeste à l'Égypte et à la Syrie, le gouvernement des Thoulonides leur fut, au contraire, avantageux. Ahmed aimait les sciences ; il était généreux, libéral, charitable surtout. Ces diverses qualités le firent chérir de ses sujets. Fostat, la capitale de l'Égypte, lui dut des accroissements : il y fit bâtir une superbe mosquée qui existe encore aujourd'hui sous le nom de mosquée de Thouloun (39). On construisit aussi, par ses ordres, des palais et des marchés destinés aux commerçants des différentes nations, qui affluaient en Égypte. Pour Khomarouiah, il brilla par son luxe et sa magnificence; il fit, dit-on, bâtir à Mesrah une immense ménagerie où l'on entretint des animaux de toute espèce; chacun d'eux avait sa loge et un bassin de marbre où l'eau était apportée par des canaux de bronze. Ce prince étalait le même faste dans ses équipages de chasse, dans ses fêtes, dans l'ornement de ses châteaux; un petit lac de vif argent soutenait et berçait mollement le lit sur lequel il reposait; il périt assassiné, et avec lui s'anéantit la splendeur des Thoulonides.

Ainsi, dès 892, trois grands États s'étaient constitués en Orient; c'étaient ceux des Soffarides, des Samanides et des Thoulonides. Il restait aux khalifes de Bagdad l'Arabie, le Djezireh, l'Irak-Adjemi, l'Aderbîdjan, l'Arménie, les provinces de la mer Caspienne, celles de la mer des Indes et enfin l'Irak-Arabi.

C'était encore un assez bel empire, s'ils avaient su le conserver.

On put croire un instant qu'ils y parviendraient, car sous les règnes de Mothaded, fils de Mowaffec (892-902), de Moctafi (902-908) et dans les commencements de celui de Moctader (908-913), il n'y eut pas de nouveau démembrement. Au contraire, des événements favorables contribuèrent à affermir la puissance de ces princes qui réunirent à leurs possessions quelques-unes des provinces déjà détachées. A peine monté sur le trône, Mothaded reçut la soumission de Khomarouiah qui demandait l'investiture et s'engageait à payer, comme redevance, un million de pièces d'or; il repoussa ensuite du Djezireh des Arabes et des Curdes, qui sortant des déserts de la Syrie, avaient voulu s'emparer de Mossoul. Dans la même province il réprima la tentative de l'émir Hamadan qui s'était déclaré indépendant. A la mort de Khomarouiah, une guerre de succession ayant éclaté entre ses fils, Geish et Haroun, Mothaded força le vainqueur d'augmenter son tribut de quatre cent quatre-vingt mille pièces d'or (899). Moctafi fut plus heureux encore : il fit attaquer Haroun par terre et par mer, et sans livrer bataille, reçut la soumission de tous les émirs : les descendants de Thouloun furent abandonnés par ceux qu'ils avaient comblés de richesses (905).

Les Soffarides s'effacèrent à la même époque. La politique des khalifes avait réussi à les mettre aux prises avec les Samanides, et le souverain du Mawarannahar, bientôt maître du Khorasan, avait envoyé à Bagdad le dernier représentant d'une dynastie abattue pour jamais. Cet événement, préparé de

longue main, ne devait toutefois profiter qu'au vainqueur. A leurs États déjà considérables, les Samanides ajoutèrent, après le Khorasan, le Tabarestan dont ils reçurent l'investiture dans des lettres patentes. Plus tard, ils conquirent le Sedjestan où s'était retiré un descendant de la famille des Soffarides. Moctafi leur en donna également l'investiture, et les remercia, comme s'ils lui avaient rendu un service éclatant, quoique en réalité il y eût peu gagné. Au lieu de voir à ses portes deux princes rivaux, il eut pour voisin un seul chef dont l'autorité s'étendait sur six grandes provinces, et qui aurait pu devenir redoutable, si les Turcs ne l'avaient pas tenu dans de continuelles alarmes. Jusqu'à la fin de son régne, Moctafi continua de conserver sa domination intacte ([40]); il n'en fut pas de même de son successeur Moctader-Billah (908-932), que des factions insolentes firent plus d'une fois trembler sur son trône; impuissant dans sa capitale, il ne fut point respecté en dehors de l'Irak-Arabi. De toutes parts recommencèrent les déchirements que ses prédécesseurs avaient un instant suspendus. Dès lors rien n'arrêta la rapide décadence et la chute du khalifat. Kaher (932-934), Rhadi (934-940), Motaki (940-944), Mostakfi (944-946), perdirent leurs dernières provinces, et l'autorité temporelle que les khalifes exerçaient dans la ville de Bagdad disparut entièrement.

Le signal fut donné dans le Djezireh: en 930, un descendant de l'émir Hamadan qui, sous Mothaded, avait arboré déjà le drapeau de l'indépendance, parvint à s'emparer de plusieurs places fortes de cette province, pénétra jusque dans le nord-est de la Syrie (937), et

se forma une principauté assez importante, dont Mossoul fut la capitale. Ses deux successeurs, Nasser-Eddaulah et Seif-Eddaulah, ont laissé dans l'histoire arabe un certain renom. Le premier intervint plus d'une fois dans les luttes intestines de Bagdad; le second soutint contre les Grecs une guerre héroïque. L'établissement des Hamadanites dans le Djezireh facilita la rébellion de l'Égypte. Depuis la chute des Thoulonides, les khalifes avaient eu le tort de laisser réunies l'Égypte et la Syrie, croyant qu'il suffisait de changer fréquemment leurs délégués. Le Turc Ischkid, prévoyant une prochaine disgrâce, se hâta, pendant le court intervalle de son administration, de se faire un grand nombre de partisans, et quand on voulut le remplacer, il refusa d'obéir. Comme on n'avait aucune force à lui opposer, il fallut bien subir son usurpation; alors l'Égypte et la Syrie furent définitivement perdues pour les Abbassides (936). Ce qu'ils n'avaient pu faire, les Hamadanites le tentèrent; on les vit disputer à Ischkid et à ses successeurs les plaines de la Syrie avec des succès balancés; ils occupèrent plus d'une fois la ville de Damas et restèrent en possession d'Alep.

Les environs de Bagdad virent aussi s'élever des principautés indépendantes. Les Raikites et les Baridiens (940-941) se disputèrent les villes de Bassorah, de Waseth et la province d'Ahwaz, en même temps qu'ils cherchèrent à jouer un rôle politique dans la capitale ([41]).

Les seigneurs d'Arménie et de Géorgie cessèrent de payer aux khalifes des tributs qu'on ne venait plus réclamer; ils s'unirent ensemble pour résister à leurs

voisins, et ces deux provinces commencèrent dès cette époque à former des royaumes séparés.

Sur les bords de la mer Caspienne, dans le Mazandéran, le Gilhan, le Schirvan, le Djordjan, le même mouvement eut lieu. Sous Moctader-Billah, un chef du Gilhan, nommé Mardawige, avait pris les armes, conquis cette province, et après avoir enlevé le Tabarestan aux Samanides, il était descendu dans l'Aderbidjan dont il avait soumis la plus grande partie. Il n'eut pas cependant la gloire de fonder une nouvelle dynastie; cette gloire lui fut ravie par trois frères qui se trouvaient dans son armée et qui prétendaient descendre des anciens rois sassanides, bien que leur père Buieh (d'où leur vint le nom de Bouides) n'eût été qu'un pauvre pêcheur. Les populations dont ils frappèrent en même temps les regards par leur courage et leur mérite se rangèrent avec joie sous leurs étendards. Bientôt ils joignirent aux États de Mardawige le Kerman, le Mekran, l'Irak-Adjemi, le Laristan, le Susistan et même le Kousistan (933-940 [42]).

Dès ce moment, Bagdad fut environnée de tous côtés de principautés indépendantes. Le territoire des khalifes se réduisit à la ville même où ils résidaient; encore leur autorité y était-elle purement nominale. Les révolutions de palais qui avaient commencé sous Motawakkel n'avaient pas cessé de se renouveler à des intervalles très-rapprochés, et devaient se prolonger jusqu'à la fin du khalifat. L'histoire des Abbassides n'est plus que le tableau mouvant d'exécutions continuelles de généraux, de vizirs, de prétendants et de souverains. Sur cinquante-neuf commandeurs des croyants, trente-

huit subiront une mort violente ou des catastrophes pires que la mort. Dans la crainte de verser le sang sacré de la famille du prophète, on fait périr les uns du supplice de la faim; les autres sont murés ou jetés dans des glacières; Caher sort de prison les yeux crevés pour aller, couvert de haillons, demander l'aumône aux portes des mosquées. Rhadi, son successeur, pour échapper à la domination des officiers turcs qui se sont dégoûtés d'un rôle subalterne et disposent de toutes les branches du gouvernement, profite d'un instant de liberté pour créer la charge d'émir al-omrah (émir des émirs); le nouveau ministre, véritable maire du palais, a le commandement général des troupes et l'administration des finances. Son nom est prononcé dans la mosquée avec celui des khalifes; il parle au peuple lorsque les circonstances l'exigent; il est le véritable souverain. Rhadi ne se réserve rien, pas même la gestion des revenus nécessaires à son entretien. Retiré au fond de son palais, il ne veut prendre aucune part au gouvernement, et il détourne sur l'*émir al-omrah* les vues ambitieuses qui ne craignaient pas de s'élever jusqu'au vicaire de Mahomet. Mais en croyant donner un maître à la milice turque, Rhadi ne fait qu'augmenter la puissance de ses chefs. Un d'eux, Yakem, irrité de voir l'autorité entre les mains d'Ibn-Raiek, vient assiéger avec ses soldats la ville de Bagdad, s'empare de Rhadi et le force de le reconnaître pour Émir-al-Omrah (940). Il gouverne sans opposition jusqu'à sa mort, arrivée la seconde année du règne de Motaki (943); c'est le signal de nouveaux troubles. Les Turcs ont à combattre les prétentions des Raikites,

des Baridiens de Waseth, et même des Hamadanites de Mossoul; on se dispute la charge d'émir al-omrah comme autrefois le khalifat lui-même. Motaki, qui ne peut que sanctionner le triomphe du plus fort, songe un instant à se mettre entre les mains des Ischkidites; le chef de la milice turque, Tozun, vainqueur de ses rivaux, lui fait payer cher son hésitation; il ordonne sa mort et proclame à sa place Mostacfi. Les habitants de Bagdad, irrités de ces déplorables excès, appellent à leur secours les frères Bouides qui viennent de s'établir dans les provinces de l'ancien empire des Perses. On leur ouvre les portes de la ville, et les Turcs sont chassés (945). Moez-Eddaulah se saisit de la charge d'émir al-omrah, crée un nouveau khalife entièrement dévoué à ses intérêts, et commence la série des émirs Bouides, qui se doit continuer pendant plus d'un siècle.

Par un singulier contraste, tandis que les avenues du pouvoir étaient ensanglantées et que la garde prétorienne de Bagdad dictait la loi aux successeurs du prophète, les Arabes, fatigués de la guerre et des discordes civiles, se livraient à l'étude des sciences et des lettres. L'œuvre d'Almamoun, loin de périr avec lui, s'était développée de plus en plus; les Abbassides, retirés au fond de leur palais, s'entouraient de savants, c'est-à-dire *de ceux qui,* suivant Aboulfaradje, *s'éloignent des choses que convoitent les brutes, les Turcs et les Chinois*, et se consolaient de leur sort infortuné dans l'entretien de gens éclairés. Après la mort de Rhadi, le dernier des khalifes qui firent des lettrés leur société intime, on vit les princes Bouides imiter l'exemple d'Almamoun et donner un nouvel essor à l'astronomie et

aux mathématiques ; puisant en dehors de Bagdad, dans les provinces soumises à leur domination, des forces suffisantes pour imposer silence aux factions, ils s'attribuèrent sans difficulté le pouvoir suprême. Les khalifes Mothi (945-974), Thaï (974-991), Kader-Billah (991-1031), Kaiem-Biamrillah (1031-1075)[1], sans autorité, privés de leurs revenus, réduits à n'avoir auprès d'eux qu'un simple kateb ou secrétaire, jouèrent tout à fait le rôle des rois fainéants de la race mérovingienne placés sous la tutelle des maires du palais. La plupart des familles qui dominaient en Asie tenaient pourtant encore à recevoir d'eux des lettres d'investiture. Pour les musulmans sincères, les Abbassides étaient toujours leurs légitimes souverains. On avait détruit leur pouvoir temporel ; il leur restait l'autorité spirituelle que les Sonnites respectaient encore.

Des sectes dans tous les temps avaient troublé l'empire musulman. Les Ommïades avaient eu à combattre les Kharegites, les Cadariens, les Azarakites et les Safriens. Sous les Abbassides, celle des Motazélites, protégée par Almamoun, s'était proposé un plus noble but, et si elle ne sut pas triompher, elle exerça du moins une heureuse influence sur les âmes élevées. D'autres se contentèrent de protester contre la dépravation des mœurs et l'oubli de la morale du Coran, ou demandèrent des réformes sociales. Quelques-unes semblent n'avoir servi que les projets d'ambitieux subalternes ; on voit cependant dans certaines occasions des fanatiques de bonne foi ; c'est ainsi que les Ravendiens prétendaient que les khalifes devaient être adorés comme des divinités, et qu'il fallait considérer leur palais comme

une nouvelle Kaaba. Pour se soustraire à leur zèle importun, Almanzor fut obligé de les faire attaquer par ses troupes et tailler en pièces ; ils combattirent avec le plus grand courage pour adorer le khalife malgré lui. Il y eut des sectes plus sérieuses et plus redoutables ; celle des Zendiens soutenait hardiment que la propriété est un crime, qu'on ne doit posséder aucun bien en propre, et qu'il est défendu à l'homme de manger la chair des animaux ; elle fut poursuivie avec acharnement et exterminée. Parmi les imposteurs et les faux prophètes, certains personnages jouèrent un rôle assez important : ainsi Moçanna, en 781, excita une révolte dans le Khorasan. Plus tard (834), Babek fonda dans l'Aderbidjan la secte des Ismaéliens, qui professait, si nous en croyons les historiens arabes, le matérialisme le plus complet et qui résista quatre ans à toutes les forces du khalife Motassem. Aucune ne se répandit avec plus de rapidité et de succès que celle des Karmathes, qui dans le Xe siècle infesta l'Arabie et enleva toute la partie orientale de la péninsule à l'autorité spirituelle et temporelle des khalifes.

Karmath conservait la plupart des pratiques du Coran : il disait appartenir à la secte des Schiites, et reconnaissait en effet Ali et les sept imams pour héritiers directs de Mahomet. En admettant toutefois les principaux dogmes, l'unité de Dieu, les récompenses à venir, l'utilité de la prière, il niait la révélation et propageait des doctrines anti-sociales. Il avait imaginé plusieurs degrés d'initiation pour ceux qui se vouaient à sa fortune. Le dernier échelon de cette initiation était, selon Nowairi et Makrizi, l'athéisme. Il serait difficile de croire qu'une

semblable doctrine eût trouvé un grand nombre d'adhérents, si Karmath n'eût prêché en même temps l'abolition de l'esclavage. Ses partisans, combattant au nom de la liberté, renversèrent tous les obstacles ; lorsqu'ils se furent enrichis par le pillage, ils se livrèrent aux plus grands excès, oublièrent les principes que leur chef avait mis en avant, et tombèrent dans le mépris. Ils eurent toutefois un moment d'éclat ; ils firent trembler l'Arabie tout entière, l'Égypte, la Syrie, l'Irak-Arabi et même les habitants de Bagdad. C'était surtout dans les déserts de la Syrie et de la Chaldée, dans l'Iémamah et le Bahreïn qu'ils avaient formé leurs établissements ; de là on les voyait souvent partir par corps de troupes pour ravager l'Hedjaz et l'Irak. Ils commencèrent leurs expéditions sous Mothaded (898), battirent un de ses généraux et s'avancèrent jusqu'à Koufah qu'ils pillèrent. Pendant le règne de Moctafi, ils portèrent leurs armes dans la Palestine, dans la Syrie, et menacèrent Damas. Interceptant les caravanes qui se rendaient à la Mecque, ils arrêtaient à la fois le commerce de l'Irak et celui de l'Hedjaz. Leur meilleur chef, Abou-Thaher, leur donna dans Hedjer, capitale du Bahreïn, une résidence fixe. Ils firent avec lui plusieurs courses, détruisirent Koufah de fond en comble, s'approchèrent de Bagdad, et sous les murs de cette ville repoussèrent une armée de trente mille hommes. « Votre maître, disait Abou-Thaher au général des musulmans, a-t-il des soldats aussi dévoués que les miens ? » Et sur son ordre, l'un se plonge une épée dans le sein, un autre s'élance dans le Tigre, un troisième se jette au fond d'un pré-
··ce (935). Quelques années avant (930), les Karma-

thes avaient assiégé la Mecque, et, dans cette ville prise d'assaut, massacré plus de deux mille personnes. Ils avaient détruit le temple de la Kaaba, enlevé la fameuse pierre noire et comblé le puits de Zemzem. Enfin ils se rendirent tellement redoutables que les khalifes Caher et Rhadi se résignèrent à leur payer tribut. Ils trouvèrent pourtant des rivaux en état de leur résister dans les princes Hamadanites et Ischkidites. Vaincus en plusieurs rencontres, ils rentrèrent dans les déserts de l'Arabie, le Bahreïn, l'Iémamah, et disparurent peu à peu. On raconte seulement qu'ils renvoyèrent à la Mecque la pierre noire qu'ils avaient enlevée, et le khalife de Bagdad, en la faisant replacer, en exigea un morceau qu'il fit mettre sur la porte de sa demeure. De là vient le nom de *Porte* (porte par excellence), dont on se servit pour désigner le palais du khalife, et plus tard celui des sultans de Constantinople ; pour la même raison les génuflexions sont imposées aux musulmans, lorsqu'ils entrent dans le séjour de leurs souverains.

A côté de ces réformateurs puissants qui ne s'attaquaient pas moins à l'autorité spirituelle des khalifes qu'à leur autorité temporelle, il se trouva des jurisconsultes, des ascètes, des philosophes qui organisèrent au sein de l'islamisme des schismes nombreux. Le plus considérable fut sans contredit celui des Soufis qui n'avaient d'autre but que de tenir l'âme en communauté perpétuelle avec Dieu par la destruction de tous les sentiments du cœur. Ils furent souvent persécutés par les khalifes, ou plutôt par les docteurs de Bagdad, qui souffraient de ne pouvoir combattre ces esprits exaltés par des raisonnements tirés du Coran ([43]).

Le soufisme devait surtout se propager chez les Persans qui cherchaient à renouer sous cette forme incomplètement définie le lien de la tradition avec la religion de leurs pères. L'islamisme, en effet, loin de s'étendre de plus en plus, commençait à reculer. Dans l'Inde il avait un instant triomphé des doctrines brahmaniques, mais chaque jour il perdait du terrain. La division des Schiites et des Sonnites nuisait également aux progrès de la foi musulmane, et les premiers Abbassides, aussi bien que les émirs al-omrah, n'ayant point réussi à établir l'unité religieuse, le trouble et la confusion n'avaient fait que s'accroître. Les uns vouaient à l'exécration la mémoire de Moawiah, et demandaient qu'on instituât des cérémonies en faveur d'Ali et d'Hossein; les autres au contraire se montraient partisans sincères de la Sonna, et voulaient que les préceptes en fussent fidèlement suivis. Quoique les Abbassides fussent les ennemis nés des Ommïades qu'ils avaient renversés, ils craignaient que les Alides n'acquissent trop d'influence, et se déclarant Sonnites, persécutérent ceux qui ne partageaient pas leur opinion.

Les Alides, après avoir vainement tenté de s'emparer du khalifat, trouvant toujours la ville de Bagdad dévouée aux Abbassides, songèrent à élever une domination nouvelle dans quelques-unes des provinces démembrées. Un de leurs frères se trouva un instant maître du Tabarestan, mais il ne put s'y maintenir. En Afrique ils furent plus heureux; les Edrissites étaient parvenus à former un établissement dans la Mauritanie, en ralliant les populations au nom d'Ali ; un de ceux qui s'attribuaient à tort ou à raison le titre d'imam, Obeidollah, souleva

le Magreb en sa faveur, et renversa la dynastie des Aglabites (908). Il étendit peu à peu ses lois sur tout le littoral et jeta les premiers fondements de la puissance des Fathimites à Cairowan et à Mahadia; déjà il menaçait l'Égypte, lorsque la mort vint le surprendre. Ses deux premiers successeurs, Aboul-Cassem (936-945) et Al-Manzor (945-953), se brisèrent contre la bravoure et le mérite d'Ischkid; mais ils se mirent en communication avec les Arabes Schiites de l'Hedjaz, de l'Yémen, et se firent de ce côté des amis nombreux par des largesses sagement distribuées. A la mort d'Ischkid, des discussions s'étant élevées en Égypte et en Syrie pour sa succession, Moezz-Ledinillah, qui avait remplacé Al-Manzor (953), pénétra dans l'intérieur du pays, reçut la soumission des émirs et devint le premier khalife fathimite d'Égypte (968). « De quelle branche de la famille d'Ali et de Fathime descendez-vous donc? lui dit un chef arabe. — Voici mes ancêtres, répondit-il en montrant son cimeterre, et voici mes enfants, » ajouta-t-il en jetant de l'or à ses soldats. A partir de cette époque, les Fathimites soutinrent avec avantage la lutte spirituelle contre les khalifes abbassides; après avoir fondé le Grand-Caire (972), conquis la Syrie et une partie du Djezireh, ils furent reconnus par une grande partie de l'Arabie, qui espérait trouver en eux un appui contre de nouveaux Karmathes.

Le nom d'Ali et celui des successeurs de Moezz furent seuls prononcés dans les mosquées des Fathimites; le nom des princes abbassides continua d'être proclamé à haute voix dans les mosquées des Bouides et des Samanides.

Ces trois États formaient, à la fin du Xe siècle, tout l'empire arabe d'Orient, et leur histoire offre un intérêt véritable. Les princes Bouides s'effacent insensiblement ; la civilisation se déplace ; ce n'est plus à Bagdad, mais au Caire, que les Arabes jettent le plus vif éclat.

Les Fathimites firent fleurir en Égypte le commerce, l'industrie, l'agriculture, les lettres, les arts et les sciences avec autant de succès que les premiers Abbassides. Ils avaient réuni, par de magnifiques travaux, la petite ville de Fostat à celle de Mesrah, et leur nouvelle capitale allait rivaliser avec les plus belles villes de l'Asie ; de magnifiques mosquées furent ajoutées à celles de Thouloun. Ebn-Jounis, l'Égyptien, eut son observatoire, comme les astronomes de l'Irak. Les khalifes semblaient ne vouloir rien épargner pour faire oublier Bagdad. Ils donnèrent aussi tous leurs soins à l'administration et à la perception des impôts ; grâce aux richesses et à la fertilité de cet admirable pays toujours prêt à produire pour tous ceux qui, en échange de quelques sages mesures, lui ont demandé les plus grands sacrifices, ils eurent bientôt un revenu presque équivalent à celui d'Haroun-al-Raschid. Moezz (953-975) et Aziz-Billah (975-996) surent en faire un usage raisonnable ; mais Hakem, qui leur succéda (996-1020), apparut sur le trône comme le génie du mal. Pendant un règne de vingt-quatre ans, il condamna ses sujets à la plus abjecte soumission ; chacun tremblait devant lui, car il se faisait suivre d'esclaves armés, immolant quiconque osait lui déplaire. Un espionnage très-habilement organisé l'instruisait des moindres événements, et faisait croire qu'il avait le don de la science

infinie, qu'il voyait tout, qu'il savait tout. On l'adora comme une divinité, et sa disparition subite favorisa l'imposture; on proclama tout haut qu'il était monté au ciel et qu'il reparaîtrait un jour sur la terre. Le Persan Hamza enseigna publiquement que Dieu pouvait s'incarner sous une forme humaine, que déjà il s'était incarné plusieurs fois, et qu'en dernier lieu il avait pris la figure du khalife Hakem. Chassé du Caire par la colère et le bon sens des habitants, Hamza s'enfuit en Syrie où il parvint à répandre sa doctrine, dite religion unitaire (44) parmi les Druzes qui la pratiquent encore aujourd'hui. On peut juger par divers faits de l'aveugle despotisme de Hakem. Il jetait au hasard par la fenêtre du palais des billets qu'il fallait porter à un émir désigné, et celui-ci recevait l'ordre de donner au porteur une somme considérable ou de lui infliger les plus affreux traitements. Il fit incendier le Caire, pour jouir lui-même de la vue d'une cité en flammes; une autre fois, il accorda le pillage de la ville à ses soldats. Souvent il faisait torturer des juifs et des chrétiens, jusqu'à ce qu'ils désavouassent leur religion, puis il leur permettait de reprendre leur ancien culte. La terreur régnait autour de lui : « Il fut, dit Nowairi, comme un lion furieux au milieu des hommes » ; et cependant il respectait et encourageait les savants, et se faisait dédier par Ebn-Jounis les Tables astronomiques qui portent son nom. On suppose qu'il fut assassiné par une de ses sœurs, qui s'empara de la tutelle de son fils Dhaher, encore enfant (1020-1036). A la mort de Daher, le trône fut occupé par Abou Tamin Mostanser, pendant cinquante-huit ans (1036-1094). Jusqu'à la majorité de

ce prince, l'autorité resta entre les mains d'un vizir qui réussit à jouer au Kaire le même rôle que les émirs al-omrah de Bagdad. Plus tard, Mostanser fut au moment de rétablir le khalifat universel : il était reconnu par l'Afrique et l'Arabie ; les habitants de Bagdad, mécontents de Kaïem-Biamrillah qui s'était jeté entre les bras du Turc seldjoukide Togrul-Beg, proclamèrent Mostanser leur souverain spirituel ; mais ce n'eut qu'un éclat passager ; Mostanser fut même puni de ses vues beaucoup trop ambitieuses par la perte de la meilleure partie de la Syrie ; il ne se maintint qu'à grand'peine en Palestine.

Les Bouides, qui s'étaient emparés de la Perse en 933, tout-puissants dans l'Irak-Arabi et à Bagdad, par la charge d'émir al-omrah, n'eurent pas une existence aussi longue que les Fathimites ; mais ils avaient eu avant eux leur période de splendeur. Pendant la dernière moitié du Xe siècle, ils demeurèrent sans rivaux en Asie : la milice turque avait été anéantie ; les Hamadanites furent chassés du Djezireh et de Mossoul, leur capitale, et la tranquillité rétablie dans les provinces permit aux Bouides de continuer l'œuvre d'Almamoun. Deux de leurs princes, Adhad-Eddaulah et Scharf-Eddaulah (949-989), ranimèrent le zèle des lettrés, en s'initiant à leurs travaux : ils eurent l'honneur de relever l'école de Bagdad, qui avait un peu souffert des révolutions du khalifat, et qui produisit, sous leur règne, Ebn-al-Aalam, Abderrahman-Soufi, et le célèbre astronome et géomètre Aboul-Wéfa. Adhad-Eddaulah ne se contenta pas de répandre des bienfaits sur les poètes et les savants ; il ordonna de grands travaux

d'utilité générale; des ingénieurs du plus haut mérite furent chargés de canaliser la rivière de Bendemir, près de Schiraz, dans la Perse proprement dite. Ils parvinrent à empêcher des inondations qui se reproduisaient régulièrement et détruisaient les cultures des belles campagnes de ce pays, et livrèrent au commerce une nouvelle voie de communication. On construisit à Bagdad un hôpital magnifique dont l'inauguration fut le prétexte d'une fête restée célèbre dans les annales orientales. Malheureusement, les Bouides, comme les khalifes, ne réussirent pas à poser des règles fixes pour la transmission de leurs États à leurs descendants; ces princes, par des partages impolitiques entre leurs divers enfants, préparèrent le démembrement de l'empire qu'ils avaient fondé, et en ouvrant la porte aux luttes intestines, provoquèrent de nouvelles révolutions.

La domination des Samanides, qui avait subsisté pendant plus d'un siècle (874-999), s'écroulait vers la même époque. Un esclave turc s'était élevé aux premières dignités sous le règne d'Abdel-Malek; il s'appelait Alp-Teghin. A la mort de son maître, il voulut s'emparer du gouvernement, échoua dans son entreprise, et obligé de quitter Bokhara, s'établit à Ghazna où, pendant seize ans, il sut résister à tous les efforts que firent les Samanides pour le renverser. Sebecteghin, son gendre, son général et son conseiller, lui succéda en 995 et mérita, par sa vigoureuse et sage administration, l'amour de ses sujets et le respect de ses voisins; il porta ses armes et la foi musulmane dans l'Inde, ravagea le Pendjab, fonda les villes de Bost et de Kosdar,

et allié fidèle de Noah, petit-fils d'Abdel-Malek, défendit les Samanides contre les incursions des Turcs qui avaient envahi le Mawarannahar. Il désigna son plus jeune fils, Ismaël, comme l'héritier de sa puissance; mais l'aîné, Mahmoud, revendiqua, les armes à la main, les droits de sa naissance, se proclama souverain indépendant et s'enrichit des dépouilles de l'Inde. Il vainquit sans peine les Samanides et se rendit maître du Khorasan (1000). Le khalife, soumis aux émirs al-omrah, lui envoya des lettres d'investiture, sans réussir toutefois à le détourner de ses projets de conquête; Mahmoud attaqua les Bouides auxquels il enleva le Djordjan et l'Irak persique. La mer Caspienne devint la limite d'un empire qui commençait aux sources de l'Indus et du Gange, embrassant de ce côté ce que l'on comprend aujourd'hui sous les noms d'Afghanistan, de royaume de Hérat et même de Beloutchistan. Mahmoud fut le premier des princes de l'Orient, qui prit le nom de sultan. Partisan des Sonnites, il s'annonça partout comme le propagateur de la foi musulmane, et fut constamment le défenseur de la race arabe. Ghazna était sa capitale; de là le nom de Ghaznévide que les historiens lui ont donné. C'est surtout à ses expéditions dans l'Inde qu'il dut sa grande renommée. Les villes de Canoge, Lahor et Delhi lui payaient tribut. Il dévasta le royaume de Guzzarate, et détruisit la pagode de Somenat, dont la magnificence dépassait les rêves de l'imagination la plus brillante. Le dôme, recouvert de lames d'or et incrusté de pierres précieuses, reposait sur cinquante-six piliers. L'édifice était éclairé au moyen d'une lampe dont la lumière

était réfléchie par d'innombrables diamants. L'idole de Somenat était d'une seule pierre de cinquante coudées; deux mille brahmines étaient chargés du service de la pagode. On offrit au vainqueur plus de deux cent millions pour racheter la principale divinité de l'Hindostan. Mahmoud fut inexorable ; il fit briser la statue, et il vit tomber à ses pieds, avec des perles, des diamants et des rubis de toute espèce, des richesses bien plus considérables que toutes celles qu'on lui avait offertes. Plein d'enthousiasme pour la religion de Mahomet, il égalait par son ardeur de prosélytisme les premiers successeurs du prophète, et reçut du khalife de Bagdad, Kader-Billah, le titre justement mérité de protecteur des vrais croyants ([45]). Albirouni vivait à sa cour.

Pendant que les troupes de Mahmoud se répandaient dans l'Inde, le Mawarannahar tombait au pouvoir des tribus du Turkestan. Le sultan Ghaznévide commit la faute de les laisser en possession de cette province et d'introduire lui-même en deçà du Djihon ou Oxus, limite difficile à franchir, les Turcs seldjoukides qui venaient de se convertir à l'islamisme et avaient demandé des terres dans le Khorasan. Masoud qui hérita, en 1030, de la puissance de son père, essaya vainement de se délivrer de leur redoutable voisinage; il fut vaincu et réduit à se tenir sur la défensive. Togrul-Beg, petit-fils de Seldjouk, se fit couronner à Nischabour. Il gagna bientôt après sur les Ghaznévides une nouvelle victoire plus décisive que la première, et les rejeta vers l'Inde. N'étant plus inquiété de ce côté, il tourna ses regards sur l'occident, envahit le Khowarezm, le Djordjan, l'Irak-Adjemi, et se trouva en pré-

sence des princes bouides. Le plus grand désordre régnait à Bagdad. Le khalife Kaïem était pressé de tous côtés, par des vizirs rebelles, par les fathimites d'Égypte, et par les émirs de Syrie. Frappé de la piété de Togrul-Beg qui dans toutes les villes conquises élevait un temple au dieu de Mahomet, il se mit sous sa protection et lui délégua la puissance temporelle sur tous les États de l'islamisme. La cérémonie de l'investiture eut lieu à Bagdad même. Togrul-Beg se rendit dans la salle d'audience, suivi de ses capitaines et sans armes; il baisa la poussière devant le khalife qui portait le vêtement noir des Abbassides, prit place sur un trône qui lui était préparé, et entendit la lecture de l'acte public qui le déclarait maître suprême de tous les musulmans. Le khalife, qul n'était plus que le chef spirituel de l'empire, mit sur sa tête deux couronnes, emblème du pouvoir dont il investissait le prince seldjoukide sur l'Arabie et la Perse, et lui ceignit une épée magnifique. On le revêtit successivement de sept robes d'honneur, et on lui fit présent de sept esclaves nés dans les sept contrées de l'empire musulman. Les hérauts terminèrent la cérémonie en proclamant Togrul-Beg souverain de l'Orient et de l'Occident. Le mariage de la sœur du prince Seldjoukide avec le khalife et l'introduction du nom du sultan dans la Khotbah cimentèrent cette union; mais à peine les Turcs s'étaient-ils retirés qu'un soulèvement général eut lieu à Bagdad. Abou Tamin Mostanser, khalife fathimite d'Égypte, fut proclamé à la place de Kaïem. Il fallut que le sultan vînt délivrer celui-ci et le replacer sur le trône. Fidèle à sa politique, il conduisit lui-même par

la bride la mule qui portait le commandeur des croyants de la prison au palais.

Tandis que la domination des Arabes disparaissait pièce à pièce, les Grecs faisaient quelques efforts pour reconquérir leurs anciennes provinces; déjà, en 852, leur flotte avait saccagé la ville de Damiette ; un siècle plus tard ils avaient pénétré jusqu'à Alep et avaient pillé les trésors du prince hamadanite Seif-Eddaulah; deux de leurs empereurs, Nicéphore Phocas et Jean Zimiscès (963-976), avaient passé l'Euphrate et inondé le Djezireh de leurs troupes; Zimiscès avait conquis dans cette province un grand nombre de places fortes; de plus, il avait pris en Syrie Antioche, s'était emparé de toute la Cilicie et avait recouvré l'île de Chypre.

Incapable de résister aux Grecs, comment les khalifes de Bagdad auraient-ils pu arrêter les hordes guerrières du Turkestan, que les Seldjoukides avaient groupées sous leurs étendards, en leur promettant une part des dépouilles qu'ils allaient conquérir? Ces tribus que les Samanides avaient facilement repoussées en 893, lorsqu'elles étaient répandues isolément sur leurs frontières, réunies maintenant sous un seul chef, allaient briser tous les obstacles, subjuguer l'Asie occidentale et y maintenir leur ascendant pendant plusieurs siècles.

CHAPITRE IV

EMPIRE DES TURCS SELDJOUKIDES. — INVASION DES MONGOLS ET DES TURCS ORIENTAUX

La dénomination de Seldjoukides donnée aux Turcs qui, à la suite de Togrul-Beg, prirent part à ses conquêtes, ne doit pas faire illusion sur leur nombre; il ne s'agit pas d'une horde spéciale; dans les déserts du Turkestan comme dans ceux de l'Arabie, toute tribu qui établissait sur d'autres sa souveraineté leur imposait le nom de ses chefs. Les Turcs appartenaient à la race scythique, de même que les Huns qui nous ont été présentés par les historiens grecs sous un jour si effrayant, les terribles cavaliers alains qui s'avancèrent jusqu'au détroit de Gibraltar, les Bulgares, les Avares, les Hongrois, les Khozares, les Petschenègues, les Comans et les Mongols, qui plus d'une fois ravagèrent l'Europe et l'Asie occidentale.

Une distinction est cependant nécessaire; tandis qu'à l'extrémité de l'Asie les Tartares et Mongols (Tatares et Mogols) conservent leur caractère primitif et vivent en quelque sorte dans l'état sauvage, ne reconnaissant d'autre dieu qu'un sabre nu planté en terre, les populations qui se rapprochent davantage de l'Occident, et qui paraissent dans l'histoire à partir du

Ve siècle sous le nom de Turcs, se sont modifiées au contact de la civilisation et de la race arabe; ils n'ont déjà plus les traits repoussants des anciens Scythes; ils s'occupent d'agriculture et de commerce; orgueilleux et vains, ils sacrifient tout à l'amour du pouvoir et consentent à devenir esclaves pour s'emparer de l'esprit de leur maître par une sorte d'oppression matérielle qui étouffe l'intelligence. Lorsque les Seldjoukides envahissent la Perse, ils trouvent partout des frères au milieu des rangs ennemis; musulmans et Sonnites, ils demandent aux Abbassides l'investiture de leurs conquêtes. Animés de l'instinct guerrier, pleins d'ardeur et d'enthousiasme, lorsque les Arabes cherchent déjà le repos dans les arts de la paix, ils règnent bientôt sans partage. Vainqueurs des Grecs auxquels ils enlèvent l'Asie Mineure, ils étendent leur domination de l'Indus au Bosphore. Mais ils ne savent point s'organiser fortement; partout se fait sentir l'absence d'une autorité supérieure; des chefs indépendants rivaux les uns des autres se disputent les lambeaux de la puissance souveraine, et leurs divisions les livreront presque sans défense au fer des Mongols, lorsqu'au commencement du XIIIe siècle Gengiskhan se précipitera sur l'Occident.

L'époque la plus brillante de l'histoire des Seldjoukides fut celle de l'invasion de 1055 à 1092; ils ne reconnaissaient alors qu'un seul chef, le dispensateur du butin. Togrul-Beg pouvait distribuer de nombreux gouvernements à ses parents et à ses serviteurs les plus devoués; reconnu par les khalifes comme sultan suprême, il s'avança jusque dans le

Djezireh et l'Arménie, qui se soumirent à ses lois. La mort le surprit au milieu de ses exploits (1062). Son neveu Alp-Arslan lui succéda et régna avec autant d'éclat. Il envahit la Cilicie; l'empereur romain Dio·gène essaya vainement de protéger les conquêtes de Jean Zimiscès; il fut battu complètement et fait prisonnier, mais traité par le vainqueur avec tous les honneurs dus à son rang. Les habitants de la Mecque cessèrent dans la Khotbah de prononcer le nom du khalife fathimite, et le remplacèrent par ceux du khalife abbasside et du sultan seldjoukide. Ce fut aussi Alp-Arslan qui détruisit l'indépendance des Géorgiens. Il venait d'assaillir le Turkestan lorsqu'il périt frappé du poignard d'un Khowarezmien ; la plus belle partie de l'Asie reconnaissait son autorité; douze cents chefs lui rendaient hommage; deux cent mille soldats marchaient sous sa bannière, et cependant, malgré sa magnificence, son courage et ses brillantes expéditions, il ne fut pas le plus grand prince de sa famille : cette gloire était réservée à son fils Djelal-eddin-Malek-Schah (ou Malek-Schah) (1072-1092).

Malek-Schah était doué des plus belles qualités, et il fut merveilleusement secondé dans ses projets par son grand vizir Nedham-el-Mulk dont le nom est resté populaire en Orient, comme celui de tous ceux qui ont donné aux sciences et aux lettres une protection efficace. On vit s'élever à Bagdad les colléges appelés medreseh hanifiah et nezamiah; des mosquées furent construites; des routes et des canaux facilitèrent les communications dans toute l'étendue de l'empire. C'est sous le règne de Malek-Schah qu'Omar-Keïam entreprit

la réforme du calendrier persan, connu sous le nom d'ère djélaléenne, supérieure en exactitude au calendrier grégorien ([46]). Pendant que Nedham-el-Mulk s'occupait des utiles travaux de l'administration, son maître ne cessait de parcourir dans tous les sens ses États et en reculait les frontières. Son nom retentissait dans les prières, à la Mecque, à Médine, à Jérusalem, à Bagdad, à Ispahan, à Reï, à Samarcande, à Bokhara et à Kaschgar; il affermit sa domination dans le Djezireh, la Syrie, la Palestine même, et se rendit maître de l'Asie Mineure. Par ses ordres, un de ses parents, Soliman, entra sur le territoire des Grecs et s'avança jusqu'au Bosphore, après avoir conquis tous les pays situés entre la Grande Arménie, la Géorgie, la mer Noire, la Méditerranée, l'Albanie et la petite Arménie (1081). Ce fut là l'origine de la sultanie d'Iconium ou de Roum, plus tard Turquie d'Asie, qui joua, dans les croisades, un rôle si important. Les Grecs furent chassés de l'Asie par les victoires de Soliman. Antioche et les villes de la Mésopotamie, malgré leur population toute chrétienne, durent se soumettre au joug des nouveaux conquérants. Malek-Schah, dans une de ces expéditions, fut fait prisonnier; la simplicité de ses vêtements le fit confondre au milieu des captifs, et son ministre, Nedham-el-Mulk, assura sa délivrance par une conduite aussi prudente qu'habile; plus tard, le sultan, trompé par de faux rapports, disgracia cet homme éminent qui avait été la colonne de l'empire et que le glaive des Ismaëliens frappa à l'âge de quatre-vingt-treize ans. Malek-Schah, à l'imitation d'Alp-Arslan, avait pénétré dans le Turkestan et imposé sa souveraineté à plusieurs chefs de cette

contrée; ses frontières s'étendaient du Bosphore à l'Indus. A sa mort (1092), l'empire des Seldjoukides perdit son unité et forma plusieurs principautés indépendantes. Ce fut en vain que le sultan de Perse prétendit exercer une sorte de suprématie sur les autres princes de sa famille; les quatre fils de Malek-Schah, Mahmoud, Barkiarok, Sandgiar et Mohammed, se partagèrent ses États à la suite de longues guerres qui épuisèrent les forces des Seldjoukides, sans aucun résultat ni pour la race turque, ni pour l'islamisme (1092-1154). Les sultanies de Perse, de Kerman, d'Alep ou de Syrie, de Roum ou de l'Asie Mineure restèrent isolées; les gouverneurs particuliers des villes ou des provinces, les atabeks, les émirs, méconnurent l'autorité des fils de Seldjouk; Atziz le Kharizmien, lieutenant de Malek-Schah, avait porté les armes de son maître jusque sur les bords du Nil; rejeté en Syrie par les habitants du Caire ralliés autour du khalife Mostanser, il pilla Jérusalem; dès l'année 1096, l'émir Ortok s'établissait dans cette ville et cherchait à rendre sa puissance héréditaire. Quelques années plus tard, l'atabek Zenghi, maître de Mossoul, préparait la grandeur de son fils Noureddin. Plus loin un gouverneur du Khowaresm, profitant des dissensions intestines des Seldjoukides, devenait indépendant, malgré les efforts du sultan de Perse Sandgiar, le dernier héros de sa race (1127); et ses successeurs, commençant une série de conquêtes qui devaient comprendre le Mawarannahar, le Khorasan, l'Irak persique et le Kerman, renouvelèrent l'empire des Ghaznévides. Des princes de cette famille avaient conservé les provinces contiguës aux deux rives de l'Indus jusqu'au

moment où les Ghourides, descendant de Sam Ghouri, établirent à Lahor (1183-1205), puis à Delhi, le siége de la puissance mahométane dans l'Inde, saccagèrent Benarès, soumirent le Bengale et donnèrent naissance à la dynastie patane ou des Afghans, dans l'ancien Paropamisus.

Il y avait déjà vingt-cinq ans que les Ghourides avaient fondé leur domination sur les ruines des derniers Ghaznévides, lorsque Mohammed, sultan du Khowaresm, leur enleva leurs provinces occidentales et se trouva (1208) presque aussi puissant que l'avait été Malek-Schah; le Turkestan reconnaissait sa souveraineté; mais, au moment de sa plus grande splendeur, il devait succomber devant l'invasion mongole (1208-1218).

Nous avons vu se développer l'antagonisme de la race turque et de la race arabe, et les progrès incessants des tribus du nord en lutte avec celles du midi; c'est la matière aux prises avec l'intelligence. La barbarie menace de s'étendre sur tous les États musulmans, comme en Europe, quelques siècles auparavant, elle se mêlait aux flots des conquérants germains; cependant, par un juste retour, les Turcs, en faisant prévaloir autour d'eux l'autorité du sabre, subissent l'influence de la civilisation des Arabes; ils adoptent leur religion, leur langage; ils respectent les savants, protégent les lettres et puisent leurs inspirations auprès de ceux-là mêmes qu'ils ont vaincus. Le tableau de la décadence de l'empire arabe et de l'empire romain offre les plus curieux rapprochements; les sultans renouvellent en Orient les règnes brillants de Théodoric, de Charlemagne, et l'école de Bagdad continuera de rayonner sur toute l'Asie jusqu'à la fin du XVe siècle.

Les khalifes abbassides qui avaient recouvré l'indépendance par suite de l'affaiblissement des Seldjoukides restèrent sans influence; ils ne sortirent jamais de leur capitale; leur autorité ne s'étendait point au delà. Kaiem, qui avait appelé Togrul-Beg, s'était aperçu bientôt qu'il n'avait fait que changer de maître (1055-1074). Après lui, ses successeurs, Moctadi (1075-1094) et Mostadher (1094-1118), s'étaient contentés d'envoyer aux maîtres d'Ispahan un diadème, un collier, des bracelets et une veste d'honneur, en signe d'investiture. Il n'en fut pas de même de Mostarched (1118-1135) et de Rasched (1135-1136). Ces deux princes cherchèrent à relever le khalifat. Le premier repoussa un Seldjoukide qui voulait le contraindre à lui donner le titre de sultan ; le second périt en défendant Bagdad contre le sultan Massoud dont il avait refusé obstinément de reconnaître la supériorité. Massoud, petit-fils de Malek-Schah par Mohammed, son père, était encore assez fort pour se faire respecter des khalifes ; aussi, jusqu'à sa mort, Moctafi II (1136-1160), successeur de Rasched, n'osa faire aucun acte de résistance ; mais la succession de Massoud ayant provoqué des troubles parmi les Seldjoukides, le khalife se posa ouvertement comme prince souverain, triompha des attaques dirigées contre Bagdad, et se fit reconnaître dans l'Irak-Arabi ; seulement il permit que le nom du sultan fût prononcé après le sien dans les prières publiques. Les choses se passèrent ainsi pendant tout un siècle (1152-1258), et Mostanged (1160-1170), Mosthadi (1170-1179) Naser Ledinillah (1180-1225), Dhaher (1225-1226), Mostanser (1226-1243), Mostassem (1243-1258) n'eurent pas la honte de

laisser à d'autres le soin du gouvernement; ils purent, par eux-mêmes et selon leur caractère, protéger le commerce et l'industrie, les lettres et les sciences, sans que nul entreprît de censurer leur conduite. Naser fit élever de nouveaux colléges, des hôpitaux, des mosquées, et son règne trop court ne fut pas sans éclat. Bagdad, au milieu des bouleversements qui éclataient de tous les côtés en Asie, semblait une forteresse inaccessible; à peine quelques luttes sanglantes entre les Sonnites exaltés et les intraitables Schiites, ou les prétentions armées de quelques parents des khalifes régnants, vinrent-elles troubler le repos de la cité.

La puissance des Seldjoukides, si considérable à la fin du XIe siècle, s'était donc au XIIe beaucoup amoindrie dans les provinces orientales de l'empire arabe. Au commencement du XIIIe siècle, les Atabeks de l'Aderbijan, du Laristan et du Farsistan étaient pour ainsi dire indépendants, et partageaient avec les sultans du Khowaresm et les khalifes de Bagdad l'autorité suprême.

Que s'était-il donc passé dans les provinces occidentales? Malek-Schah avait soumis à sa domination le Djezireh, l'Asie Mineure et la Syrie. A sa mort (1092), trois sultanies s'étaient formées, celles d'Iconium, d'Alep et de Damas, tout à fait distinctes l'une de l'autre, et sans aucun rapport avec les sultanies de la Perse et du Kerman. La première s'étendait sur l'Asie Mineure, pays que les Arabes n'avaient point occupé; les deux autres se disputaient avec acharnement les grandes villes du Djezireh et de la Syrie. C'était une occasion favorable pour les khalifes fathimites du Caire de re-

conquérir leur prépondérance dans ces contrées ; mais ils étaient bien déchus de leur ancienne puissance ; ils avaient laissé, sans aucune opposition, les habitants de l'Hedjaz prononcer dans la prière publique le nom des sultans seldjoukides. Loin de chercher à rallier les Arabes contre les Turcs, Mostali, successeur de Mostanser (1094-1101), n'avait eu d'autre pensée que d'intervenir dans les querelles des princes seldjoukides, pour obtenir d'eux, par l'intrigue, quelques concessions stériles. Il est vrai qu'un incident imprévu avait détourné les esprits des luttes intérieures et des préoccupations de nationalité. L'arrivée de plusieurs armées chrétiennes venant en Palestine délivrer la ville sainte avait réveillé chez les musulmans le fanatisme religieux. Nul, en présence de la *gacie* (*Ghaza,* guerre contre les infidèles), n'aurait songé à prendre les armes pour une autre cause. Les Arabes et les Turcs allaient suspendre leurs rivalités et s'unir contre l'ennemi commun ; mais une fois le premier danger disparu, les divisions devaient renaître et favoriser les progrès des chrétiens. Les croisades ont été quelquefois regardées comme une sorte de réaction contre l'Asie, et comme une revanche des invasions arabes sur notre continent. Mais la cause qui les a produites fut ce merveilleux enthousiasme que les pontifes de Rome surent allumer dans les âmes d'un bout à l'autre du monde catholique. La perspective de sauver Constantinople menacée par les Turcs seldjoukides n'était pour les premiers croisés qu'une question secondaire ; on leur avait parlé du tombeau du Rédempteur souillé par des barbares ; on leur avait dit qu'il fallait préserver de la profanation le berceau de leur religion ;

et des milliers de voix avaient aussitôt répondu à un appel fait au nom du Dieu des chrétiens. Avant l'arrivée de Godefroy de Bouillon (1097), les armées de Pierre l'Ermite et de Gautier sans Avoir, déjà décimées en Hongrie et en Bulgarie, avaient péri tout entières dans les États du sultan d'Iconium; les musulmans crurent alors n'avoir rien à craindre des ennemis du dehors et recommencèrent les guerres intestines; aussi lorsque les troupes disciplinées des chefs de la première croisade eurent passé le Bosphore, elles n'eurent à combattre que les Turcs seldjoukides divisés entre eux, et triomphèrent de leurs efforts partiels. Les croisés, après avoir traversé les montagnes de la Cilicie, pris Antioche et négocié avec les émirs de la Syrie, entrèrent dans la Palestine. Ils y trouvèrent pour adversaire le khalife fathimite qui venait de reprendre Jérusalem sur les Turcs ortokides (1099) et le vainquirent. Une fois établis dans la ville sainte et ses environs, les chrétiens firent peu de progrès; Baudoin seul, qui s'était emparé de la ville d'Édesse dans le Djezireh, essaya d'avancer du côté de Bagdad.

Les musulmans restaient fractionnés et sans chef; les khalifes fathimites, Mostali (1094-1101), Amer (1101-1130), Haphed (1130-1149), Daher (1149-1154), Jaieh-ben-Nasrillah (1154-1160), Adhed-Ledinillah (1160-1181), ou plutôt leurs grands vizirs, ne songèrent jamais à s'unir aux princes indépendants de la Syrie, pour rejeter dans la Méditerranée les ennemis de leur commune religion. Il semblait, au contraire, que leurs démêlés avec les émirs turcs fussent le principal objet de leur politique, et que la guerre contre

les Francs ne dût venir qu'en seconde ligne; mais, après la mort de Barkiaroc, et au milieu des déchirements de l'empire seldjoukide, il s'éleva tout à coup un nouveau défenseur de l'islamisme.

Emadeddin-Zenghi (appelé Sanguin par nos chroniqueurs) s'était distingué à la cour des Seldjoukides de Mossoul et d'Alep. Sous le nom d'Atabek, il se forma d'abord, entre le Djezireh et l'Irak-Arabi, un petit État indépendant (1122), et se rendit tellement redoutable aux émirs voisins, que nul n'osa lui refuser obéissance. Il fit de Mossoul sa capitale, attaqua le sultan seldjoukide d'Alep, et se rendit maître de cette ville (1127). Réveillant ensuite chez les musulmans la haine du nom chrétien, il commença contre les Francs une guerre d'escarmouches, qui se termina par la prise d'Édesse, et il força les rois de Jérusalem de faire appel à l'Europe. Alors eut lieu la croisade de Louis VII et de l'empereur Conrad III, si désastreuse par ses résultats. Zenghi étant mort avait eu pour successeur ses fils, Seifeddin et Noureddin. Ce dernier se montra le digne continuateur de son père ; il fatigua les Francs par des attaques multipliées, et vit les deux rois s'épuiser en vains efforts contre Damas, soumise encore aux Seldjoukides. Lorsque Louis et Conrad se furent retirés, il assaillit lui-même le sultan de Damas affaibli par une longue et héroïque résistance, lui enleva sa capitale et entra en Palestine qu'il ravagea dans tous les sens. Bientôt une heureuse circonstance lui permit de s'immiscer dans les affaires intérieures de l'Égypte ; il fournit des troupes à un vizir pour opprimer le khalife Adhed, et, n'ayant pas obtenu l'exécution des promesses

échangées, il ouvrit les hostilités, sans se laisser intimider par l'alliance des Francs et des Égyptiens. Les chances de la guerre tournèrent en sa faveur; il défit plusieurs fois le roi de Jérusalem, notamment dans un grand combat près d'Artésie, tandis que son lieutenant Schirkouk devenait maître de l'Égypte et se faisait donner par le khalife la charge de grand vizir : c'était l'arrêt de mort des Fathimites. Le neveu de Schirkouk, Saladin, héritier des secrets desseins de son oncle, n'hésita pas à consommer la révolution. En moins d'un mois la prière fut dite dans toutes les mosquées au nom du khalife de Bagdad Mosthadi, et Adhed, le dernier de sa race, fut déposé sans qu'une voix s'élevât en sa faveur (1171). L'Égypte, de schiite qu'elle était, devint sonnite. Saladin suivait la doctrine de Schaffei; il ne laissa professer dans les écoles que ceux qui se déclarèrent partisans de cette secte, et la génération qui succéda à celle qu'il avait vaincue se trouva imbue des idées religieuses qu'il désirait voir se propager autour de lui.

A peine eut-il entre ses mains les ressources de l'Égypte, qu'il commença contre les Francs cette série de combats qui ont rendu son nom si célèbre. Lieutenant de Noureddin, il oubliait déjà l'obéissance qu'il devait à son maître, lorsqu'un événement inattendu l'éleva au rang suprême. Nourreddin expira en 1174; son fils fut sacrifié. Les musulmans se rangèrent du côté de Saladin, et le chef de la guerre sainte ne résida plus à Alep, mais au Caire.

Saladin est un personnage très-intéressant dans l'histoire des croisades; et son règne représente pour

nous le plus haut point de la civilisation des Arabes. Kurde de naissance, il n'appartient pas précisément à la race turque; mais il en a l'instinct guerrier, et il y joint une intelligence supérieure. On a personnifié dans Godefroy de Bouillon et Richard Cœur de Lion la foi, la générosité, la bravoure des chevaliers chrétiens; Saladin est au même titre le héros des musulmans. En lui viennent se résumer leurs plus belles qualités. Courage à toute épreuve, grandeur d'âme, fidélité inébranlable aux traités, piété sincère, esprit de justice, modération dans la victoire, simplicité de mœurs, s'unissant quelquefois à toute la magnificence orientale, tels sont les traits principaux de son caractère. Passant sa vie au milieu des combats, il ne nous apparaît pas comme le protecteur des lettres, des arts et des sciences, mais il ne leur est pas étranger; il possède toutes les connaissances arabes, et il ne néglige aucun moyen de s'élever dans l'estime des peuples ([47]). Saladin fut le premier qui réunit entre ses mains les forces de l'Égypte et de la Syrie; là est le secret des revers qu'il fit éprouver aux croisés. A peine eut-il appris la mort de Noureddin, qui le laissait seul maître de l'Égypte, qu'il envahit la Syrie et s'empara de Damas, d'Hems et d'Alep (1174-1182). Ce ne fut qu'après ces conquêtes qu'il songea à réaliser son projet favori, l'expulsion des Francs de la Palestine. Le royaume de Jérusalem était livré à des discordes funestes; au lieu de songer uniquement à se maintenir dans les saints lieux dont la chrétienté leur avait confié la garde, les chefs des croisés se disputaient sans cesse le gouvernement des villes et des places fortes. Une expédition mal conçue

avait diminué leurs ressources. Renaud de Châtillon avait voulu pénétrer, malgré un engagement pris, jusqu'aux villes de la Mecque et de Médine, et s'était avancé dans le désert, où il avait perdu la plus grande partie de ses troupes, sans autre avantage que le pillage d'une caravane.

Telle était la situation des chrétiens quand Saladin entra en Palestine; il remporta la victoire de Tibériade, et se présenta devant Jérusalem qui tomba bientôt en son pouvoir. Les musulmans érigèrent tous les temples en mosquées, et profitant de leurs rapides succès, assiégèrent les places maritimes; un échec devant Tyr rendit le courage aux Francs et leur permit d'attendre l'arrivée de Richard et de Philippe-Auguste. La troisième croisade (1187-1192) releva les cœurs abattus. On ne put cependant rendre à la chrétienté Jérusalem qui, malgré toute la bravoure du roi d'Angleterre, resta aux mains du sultan d'Égypte. On sait avec quelle magnanimité ce prince traitait ses ennemis vaincus. Il rendait la liberté aux chevaliers, en leur imposant pour seule condition de donner son nom à l'un des enfants nés ou à naître.

Quelques mois après le départ de Richard, Saladin mourait à Damas, admiré de ses ennemis et regretté des musulmans qui prévoyaient de nouvelles divisions; on vit, en effet, s'élever trois États aïoubites (du nom d'Aïoub, aïeul de Saladin), l'un en Égypte, l'autre à Damas, à Jérusalem et dans la basse Syrie; le troisième enfin à Alep et dans la haute Syrie. Trois fils de Saladin s'étaient partagé les États de leur père; deux d'entre eux furent dépouillés par leur oncle Malek-

Adhel Seif-eddin-Abou-Bekre, qui resta maître de l'Égypte et de Damas. Malek-Adhel, nommé dans nos chroniques Saphadin (1200-1218), fut l'ennemi acharné des Francs; il leur enleva la ville de Tripoli, et détermina la cinquième croisade. Le roi de Hongrie, les ducs de Bavière et d'Autriche, chefs des Latins, devaient se porter contre Damiette; Jean de Brienne et le légat Pélage dirigeaient l'expédition qui fut désastreuse pour les chrétiens. Meledin ou Malek-Camel, fils de Malek-Adhel (1218), venait d'être reconnu sultan d'Égypte, tandis qu'un de ses frères s'emparait de Damas. Les Francs ne surent pas profiter de ces luttes de famille. Ils trouvèrent toutefois dans Meledin un ennemi généreux. Quand Frédéric II, le chef de la sixième croisade, se présenta en Palestine, ce prince accepta ses présents et lui céda gracieusement cette ville de Jérusalem qui avait coûté aux musulmans tant d'efforts et de sang (1228). Il s'y réserva pourtant une mosquée, ce qui valut à l'empereur d'Allemagne de nouveaux anathèmes de la part de la cour de Rome. Dès ce moment les croisades cessent d'avoir leur premier caractère: celles de saint Louis ne seront plus commandées par l'esprit général de l'Europe; elles tiendront à des faits particuliers et n'auront de retentissement que sur un théâtre fort restreint. Les sultans aïoubites, après Meledin, regardent les Francs comme des ennemis implacables qu'il faut expulser de l'Asie. Ils ne leur laissent que quelques villes maritimes, Joppée, Acre (Ptolémaï), Césarée, Arsouf et Antioche. Jérusalem retombe aux mains des infidèles et appartient tantôt au sultan d'Egypte, tantôt au sultan de Damas.

Ainsi, au commencement du XIII[e] siècle, dans la partie occidentale de l'empire arabe, la famille de Saladin se partage l'obéissance des peuples; un descendant de Noureddin possède, il est vrai, une partie du Djezireh; mais elle domine dans la Syrie, une partie de la Palestine et l'Égypte. Certaines provinces de la péninsule arabique ont pour gouverneurs des princes aïoubites, l'Yémen, par exemple, qui, en 1173, avait été soumis par un frère de Saladin, dont les fils régnèrent jusqu'à l'invasion mongole (1258). Toutefois le nom des Abbassides, derniers représentants de la puissance des Arabes, est encore proclamé dans les prières publiques; les Alides ou Fathimites ne forment plus qu'une secte sans unité comme sans influence politique. L'Arménie et la Géorgie sont redevenues chrétiennes; enfin un parti considérable, connu dans l'histoire sous le nom d'Ismaëliens, de Bathéniens ou Assassins, et qui a joué un rôle important pendant toute la durée des croisades, conserve encore une certaine prépondérance.

Vers la fin du XI[e] siècle, Hassan Sabbah avait commencé à prêcher une nouvelle doctrine qui se rapprochait, selon toute apparence, de celle de Karmath; il s'était déclaré à la fois l'ennemi des chrétiens et des musulmans. Maître de plusieurs forteresses, il avait établi sa principale résidence au château d'Almout (château de la mort), situé sur une hauteur près de Caswin: de là le nom de Scheik-al-Djebel (vieux de la montagne) que lui donnent les anciennes choniques. C'était un homme versé dans les sciences. Il avait beaucoup voyagé et connaissait à fond les sectes de l'islamisme. Comme Abou-Abdallah, le dernier chef des Karmathes,

il avait pris un empire absolu sur l'esprit de ses partisans; au moindre signe de sa volonté, ils se précipitaient du sommet d'une tour sur la pointe des piques, ou s'enfonçaient un poignard dans le cœur. Il lui suffisait d'ordonner, pour qu'ils allassent frapper ceux qu'il avait désignés à leurs coups, fussent-ils vizirs, rois, sultans ou khalifes. Le nom d'Assissins qui leur a été donné est une corruption du mot *assassins*, buveurs de *haschich*, sorte de boisson enivrante au moyen de laquelle Hassan leur persuadait qu'il pouvait leur faire goûter toutes les joies du paradis; ces hommes, à moitié abrutis par l'ivresse, étaient prêts à commettre les plus grands forfaits pour revoir ces jardins de délices dont leur imagination avait été frappée. Hassan se posa donc comme une seconde providence chargée de redresser les torts et de punir les parjures; il autorisa en même temps les brigandages de ses sectaires, et sa dynastie fit trembler l'Asie occidentale pendant près de deux siècles; on a prétendu qu'il favorisait secrètement les Khalifes fathimites, parce que les meurtres qu'il commanda frappèrent plus souvent les ennemis des souverains de l'Égypte que ces princes eux-mêmes. Pourtant les récits contemporains ne confirment point cette hypothèse; il paraît seulement que les Assassins, en faisant une guerre implacable aux Sonnites, firent cause commune avec les Alides. Établis dès l'année 1161 dans l'Irak persique, ils y bravèrent les efforts de Malek-Schah. Nizam, le grand vizir du sultan, périt, dit-on, de la main d'un des fanatiques du château d'Almout. Ils portèrent leurs armes en Syrie, jusqu'aux montagnes du Liban, où ils eurent des postes fortifiés.

Toutes les caravanes qui passaient près de leur territoire étaient pillées; ils ne souffraient pas plus que les Karmathes le pèlerinage de la Mecque; ils infestaient les routes, et nul n'osait les suivre dans leurs retraites. Ils possédaient encore au commencement du XIIIe siècle un grand nombre de stations dans l'Irak et en Syrie, Cadmous, Mafiat, voisine de Tripoli, et plusieurs autres places non loin de Damas et d'Alep.

Telle était la situation de l'Orient, lorsqu'une nouvelle race de conquérants, celle des Mongols ou Mogols, vint s'abattre sur l'Asie tout entière. Les Mongols, comme les Turcs, formaient une horde particulière de la grande famille scytique; ils avaient conservé au fond de la Tartarie leurs mœurs primitives; religion, coutumes, vie nomade, législation, gouvernement, organisation en tribus, obéissance à leurs chefs, amour du pillage et de la guerre, c'étaient toujours les mêmes traits distinctifs. Leur arrivée causa une profonde terreur, non seulement chez les Arabes, mais chez les Turcs eux-mêmes qui, au contact de la civilisation de leurs devanciers, avaient abandonné une partie de leurs habitudes sauvages.

Gengis-Khan était déjà maître de la Tartarie et de la Chine septentrionale ([48]) lorsqu'il se dirigea vers l'occident et menaça le Mawarannahar (1219). Cette province appartenait alors au sultan du Khowaresm, Mohammed, qui était en guerre avec le khalife de Bagdad, Naser Ledinillah; cette lutte avait une cause sérieuse. Nasser, effrayé de la puissance de Mohammed, avait armé contre lui les princes Ghourides. Le sultan voulait se venger; il assembla dans son palais un grand conseil de

jurisconsultes et de docteurs, dont la décision ne pouvait être douteuse, et déclara que les Abbassides, usurpateurs du khalifat sur les descendants d'Hossein, petit-fils d'Ali, avaient cessé de régner. Un descendant d'Ali, nommé Ala-Eddin, qui résidait dans le Mawarannahar, fut proclamé khalife, et une grande expédition fut préparée contre Bagdad. L'arrivée des Mongols sauva Naser Ledinillah; le sultan fut obligé de diriger toutes ses forces vers le Mawarannahar, où elles furent taillées en pièces. Lui-même repassa rapidement le Gihon (Djihoun) et se réfugia dans une île de la mer Caspienne, laissant à son fils Djelal-Eddin le soin de tenir tête aux ennemis (1220). Djelal-Eddin était digne d'une semblable mission. D'un courage à toute épreuve, s'il eût été soutenu par un peuple déterminé à défendre pied à pied ses foyers, il aurait résisté aux Mongols; mais, abandonné et trahi de toutes parts, il eut la douleur de voir les hordes de Genghis-Khan inonder le Mawarannahar, le Khowaresm, le Khorasan, le Ghilan, l'Aderbidjan. Lorsque le vainqueur, maître de dix-sept cents lieues de pays, fut retourné à Caracorum, sa capitale, située près du désert de Chamo (1220-1227), Djelal-Eddin, qui avait cherché un refuge dans l'Inde, revint sur ses pas, et comme sa bravoure était partout célèbre, les peuples non encore soumis se rangèrent sous ses drapeaux. Il forma des débris des possessions de son père Mohammed un nouvel empire qui s'étendait des sources du Gange aux portes de Mossoul, dans le Djezireh, et Bagdad se trouva encore garantie pour quelque temps du contact immédiat des Mongols. Mais Octaï, devenu par la volonté de Gengis

son père, et le consentement de tous les grands, khan suprême de la nation mongole, fit envahir immédiatement les États de Djelal-Eddin qui, réduit de nouveau à prendre la fuite, finit par être assassiné dans le Diarbekir.

Octaï fut moins heureux dans ses tentatives contre le sultan d'Iconium et contre Bagdad, défendue par le khalife Mostanser (1235-1241). Gaiouk, son successeur (1241-1251), fit aussi peu de progrès, et se contenta de chasser de sa cour les ambassadeurs du khalife, du Vieux de la montagne et des sultans Seldjoukides; après lui, Mangou-Khan, animé d'une nouvelle ardeur de conquêtes, chargea ses frères Kublaï et Houlagou d'étendre au loin les frontières de son empire. Tandis que Kublaï allait achever la soumission de la Chine, Houlagou partit de Caracorum à la tête d'une nombreuse armée, et se portant vers l'occident, anéantit en moins de deux ans les dernières traces de la domination des Assassins en Perse. Puis il vint assiéger Bagdad où il entretenait déjà des intelligences. Le khalife Mostasem, instruit de son approche, ne songea point à faire résistance; il voulut négocier, ne fut point écouté, et vit, dans le mois de Sapher 656 de l'hégire (1258), sa capitale emportée d'assaut et saccagée sept jours entiers par les Mongols; les manuscrits les plus précieux, trouvés dans les bibliothèques et les colléges, furent en partie brûlés, en partie jetés dans les eaux du Tigre, qui, selon le récit fort exagéré d'un historien arabe, devinrent toutes noires d'encre. Les Mongols furent étonnés eux-mêmes des prodigieuses richesses que contenait la ville d'Almanzor, et

cependant ils avaient déjà pillé Bokhara, Samarcande, Mérou, Nischabour, Ispahan. Quant à Mostasem, il fut étranglé, sur l'ordre d'Houlagou, et son cadavre sanglant traîné sous les murs de Bagdad, témoins tour à tour de la grandeur des Abbassides, de leur déchéance et de leur ignominie.

Les Mongols n'avaient plus qu'un pas à faire pour s'emparer de la Syrie et de l'Égypte ; mais ils y rencontrèrent les Mamlouks et ne purent les vaincre; les Mamlouks, ainsi que leur nom l'indique, étaient des esclaves circassiens pour la plupart, que les successeurs de Saladin avaient introduits dans leur palais et qui renouvelaient au Caire les désordres et les prétentions de la milice turque de Bagdad.

Lorsque les Kharizmiens fuyant devant Gengis-Khan s'étaient précipités sur la Syrie, le sultan de Damas, pour obtenir les secours des Francs, leur avait abandonné Tibériade, Jérusalem et Ascalon ; le sultan d'Égypte et ses Mamlouks s'unirent aux Kharizmiens, et après une lutte pendant laquelle Jérusalem fut prise et reprise plusieurs fois, ils finirent par combattre leurs propres alliés et les taillèrent en pièces (1240-1245) ; trois ans plus tard, ils repoussaient à la Massoure l'agression de saint Louis qui venait d'envahir l'Égypte. En 1250 une révolution vint changer la face du pays.

Les Mamlouks, peu satisfaits du traité conclu avec le roi de France leur prisonnier, se soulevèrent et proclamèrent sultan un de leurs chefs, Moezzeddin Ibegh ; ils avaient à leur disposition toutes les ressources de l'État ; nul ne put s'opposer à leur usurpation ;

saint Louis, retiré en Palestine, chercha inutilement à leur susciter des ennemis, en ouvrant des relations avec le khan des Mongols et le Vieux de la montagne; la Syrie, après avoir été occupée un instant par Houlagou qui mit fin (1258) aux sultanies d'Alep et de Damas, resta définitivement, ainsi que le Dejzireh, au pouvoir des Mamlouks; les Francs perdirent successivement leurs dernières possessions, et une nouvelle dynastie de khalifes abbassides, pontifes sans autorité, ne servit qu'à donner à la domination des souverains de l'Égypte une sorte de consécration religieuse jusqu'en 1517 ([49]). A cette époque, les Turcs ottomans, déjà maîtres de Constantinople et de l'Asie Mineure, exterminèrent les Mamelouks et étendirent leur autorité sur toutes les contrées désignées aujourd'hui par le nom de *Turquie d'Asie.*

Au milieu de ces révolutions incessantes, les Arabes s'effacent devant les barbares du nord, Turcs et Mongols; ils n'ont plus d'existence politique en dehors de la péninsule, et disparaissent pour ainsi dire de l'histoire des peuples de l'Orient; mais le grand mouvement qu'ils ont imprimé à la civilisation se manifeste encore; les bouleversements de l'Asie ne font que le consacrer de la manière la plus éclatante. Nous avons vu le Sedjoukide Malek-Schah emprunter à l'école de Bagdad la réforme du calendrier persan; avant lui, Mahmoud le Ghaznévide avait appelé à ses conseils un génie universel, Albirouni, qui exerça une si remarquable influence sur son siècle; à son tour le Mongol Houlagou, qui n'a pas su préserver des flammes tant de riches monuments recueillis par un zèle éclairé, cède à l'as-

cendant de Nassir-Eddin-Thousi, et permet à ce célèbre mathématicien de bâtir un magnifique observatoire à Méragah; son frère Kublaï, devenu empereur de la Chine, transporte enfin dans le Céleste Empire les connaissances de l'Occident. Lorsque, deux siècles plus tard, s'élèvera sur la ruine des dynasties mongoles celle de Tamerlan, qui, à la tête des Turcs orientaux, pourra se croire un instant appelé à régner sur l'Asie tout entière, son fils Schah-Rokh et son petit-fils Oloug-Beg mériteront d'être regardés comme les derniers représentants de l'école arabe. En outre l'Hindoustan, qui du temps des Ghaznévides s'est éclairé de la science d'Albirouni, recevra de Baber, petit-neveu d'Oloug-Beg et fondateur de l'empire du Grand Mogol, une impulsion féconde ([50]).

Sous les premiers empereurs ottomans, nous aurons encore à signaler des écrivains illustres faisant usage du dialecte des Abbassides ou du persan moderne qui n'en est plus qu'un dérivé; mais ce seront les derniers rayons de cette longue période de gloire. Le despotisme du sabre règnera sur tout le continent asiatique; à l'est chez les Tartares Mantchous, au nord chez les Usbecks, dans l'Inde au milieu des guerres civiles, dans la Perse chez les Sophis, à l'ouest enfin chez les Turcs ottomans. Sous le rapport intellectuel, l'Orient retombe dans l'immobilité et la barbarie, jusqu'à ce que l'Occident, reprenant en grand l'œuvre des Arabes, développe merveilleusement toutes les sources de la science et de l'industrie humaine, et, réagissant sur l'Asie, pénètre ses vastes contrées d'une vie nouvelle.

LIVRE V

GRANDEUR ET DÉCADENCE DES ARABES EN OCCIDENT

743-1609 (ère chrétienne). — 125-1018 (ère musulmane).

CHAPITRE PREMIER

DYNASTIES DU MAGREB. — KHALIFAT D'ESPAGNE

743-1008 (de J.-C.). — 125-399 (de l'hégire).

La lutte des Ommïades et des Abbassides avait eu pour résultat la séparation des Arabes en deux grandes fractions, d'un côté les Arabes d'Orient, de l'autre les Arabes d'Occident. Nous avons exposé les révolutions accomplies dans l'Asie musulmane et dans l'Égypte; nous allons maintenant faire connaître les événements dont l'Espagne et le Magreb avaient été le théâtre pendant la même période; nous pourrons ensuite apprécier d'une manière générale le rôle de la race arabe dans l'histoire du monde, et son influence sur la civilisation.

Des deux contrées occidentales conquises par les successeurs de Mahomet, l'Espagne, plus encore que

le Magreb, souffrait de son éloignement de la métropole. Les walis des provinces, et même les moindres scheiks se considéraient comme des chefs indépendants, sachant bien que le pouvoir central ne pourrait contrôler leurs actes et sanctionnerait toujours les décisions de la force. D'autres causes d'anarchie existaient dans la péninsule. Les tribus hémyarites, irakiennes, syriennes n'avaient pas cessé leurs rivalités et regardaient d'un œil jaloux les tribus africaines; l'ardeur guerrière, l'amour du butin, qui ne pouvaient plus se satisfaire au dehors depuis les victoires de Charles Martel, cherchaient des aliments à l'intérieur, et le désordre était devenu tel, que l'autorité des émirs n'était plus respectée; les mœurs et les habitudes des Espagnols ne pouvaient d'ailleurs se plier aux exigences rigoureuses d'une multitude de despotes. Au milieu de tous ces tiraillements, un parti considérable résolut de constituer un gouvernement qu'on ne pouvait attendre de l'impuissance des khalifes d'Orient. A la nouvelle qu'un descendant de la famille d'Ommïah avait échappé au massacre commandé par Aboul-Abbas-al-Saffah, et s'était réfugié en Afrique, trois députés vinrent lui offrir une armée et un trône. Abderrahman, qui était petit-fils du khalife Hescham, n'hésita point un instant. Il se trouvait alors au miliieu de la tribu berbère des Zenètes, qui lui avait donné une généreuse hospitalité; il obtint du chef de cette tribu, la plus importante de toute l'Afrique, une troupe de sept cent cinquante cavaliers, et suivi des trois envoyés qui s'étaient présentés au nom d'un peuple opprimé, il s'embarqua immédiatement pour l'Espagne. Son arrivée à Almunecar,

petit port à quinze lieues de Grenade, fut accueillie dans toute l'Andalousie avec enthousiasme. Les Arabes, comme les Maures, se rangèrent autour de son drapeau; il entra à Séville au milieu d'acclamations universelles. Chacun admirait sa bonne mine, sa jeunesse, et rappelait les malheurs qui l'avaient déjà frappé. Les témoignages de sympathie ne suffisaient point pour lui assurer l'autorité suprême. Il fallait vaincre Yousouf et Samail, les deux chefs qui, avant son arrivée, se disputaient le commandement et qui s'étaient unis contre l'ennemi commun. Cordoue était en leur pouvoir; ils furent contraints de céder au vœu des habitants et de livrer cette ville à Abderrahman; ils ne devaient pas être plus heureux en rase campagne. La victoire de Musara décida non seulement que le gouvernement de l'Espagne passerait entre les mains de l'Ommïade, mais encore que cette contrée n'appartiendrait plus aux Abbassides, car Yousouf avait été reconnu par Aboul-Abbas comme son délégué. Abderrahman triompha de ses adversaires dans une seconde rencontre et se montra généreux à leur égard, en leur laissant la vie sauve et la possession de leurs biens; il obtint que toutes les places de la péninsule seraient remises entre ses mains. Le traité fut signé en 756, et, dès cette époque, l'unité du premier khalifat fut rompue ([51]).

En Afrique, la situation n'était pas la même; d'un côté les Arabes venus d'Asie s'appuyaient de l'autorité des khalifes pour maintenir leur prépondérance sur les populations éparses de la contrée; de l'autre, les Maures ou Berbères, tout en restant fidèles à leur nouvelle religion, cherchaient à s'assurer la liberté po-

litique; pendant la lutte des Ommïades et des Abbassides (746-752), le gouverneur Abderrahman-ben-Habib sut, par une habile administration, s'attirer l'estime générale; il se fit des partisans dans les deux camps, et comme aucune instruction ne venait de l'Orient, en butte aux dissensions intestines, il avait l'initiative aussi bien que l'honneur de toutes les bonnes mesures, et pouvait se considérer comme chef suprême. Après le triomphe des Abbassides, il reconnut la suzeraineté d'Aboul-Abbas (753); mais, deux ans plus tard, les exigences d'Almanzor l'irritèrent, et il se déclara indépendant, en proclamant, dans la mosquée de Cairowan, que la prière ne serait plus faite qu'en son propre nom (755). Sa conduite ne trouva d'abord aucun opposant, et l'on pouvait croire sa domination solidement établie, lorsque l'ambition de son frère Elyas arma les Arabes contre les Berbères, et réveilla les deux partis qui semblaient avoir abjuré tout sentiment de haine et de rivalité; la lutte fut longue et sanglante, marquée par des assassinats et de terribles représailles; elle se termina, en 770, à l'avantage des Arabes. Leur chef, El-Aglab, fit partout reconnaître l'autorité du khalife Almanzor. Sous les règnes d'Almahadi, et même sous celui d'Haroun-al-Raschid, il y eut, de la part des Berbères, de continuelles révoltes qui imposèrent aux khalifes de Bagdad de grands sacrifices; Haroun prit enfin le parti de renoncer à son pouvoir temporel en faveur d'Ibrahim, fils d'El-Aglab (800). A la suite d'un acte solennel qui réservait aux Abbassides une souveraineté purement spirituelle, l'Afrique, comme l'Espagne, eut un gouvernement in-

dépendant; seulement, la dynastie des Aglabites ne donna pas le funeste exemple d'une nouvelle scission dans le khalifat.

Un des résultats les plus heureux de l'administration des Aglabites, qui dura plus d'un siècle (800-951), fut la fusion définitive des Arabes et des Berbères. L'identité de mœurs et de religion détruisit la force des souvenirs et fit disparaître les dernières traces de la conquête; les grandes tribus Zenètes, Marmuda, Zanhaga, Ketama, Hohara ne renouvelèrent plus leurs confédérations, se dispersèrent dans tout le Magreb, et payèrent volontiers la faible redevance qui leur était imposée par le Coran, depuis qu'elles étaient converties à l'islamisme. L'autorité d'Ibrahim-ben-Aglab était reconnue de l'Atlantique aux frontières d'Égypte, et son nom prononcé dans les mosquées avec celui du khalife abbasside.

Des divisions partielles ne tardèrent pas à éclater dans les provinces occidentales de l'Afrique. Un personnage de la famille des Alides, Édris, réveilla avec adresse les querelles religieuses, et se fit un parti puissant parmi les tribus de la contrée. Bientôt levant le masque, il parvint à s'emparer de Tlemcen, et fixant sa résidence à Valili resta maître du Magreb-el-Acsa (803). Les prétentions des Alides blessaient autant les khalifes de Bagdad que les Aglabites eux-mêmes : ceux-ci y voyaient une atteinte à leur autorité spirituelle. Aussi chercha-t-on des deux côtés à détruire leur domination; ce fut en vain. Les Édrissites se maintinrent dans leurs possessions, et subsistèrent même plus longtemps que la dynastie aglabite (803-949). Du reste, le pays qui reconnut leurs lois

leur dut beaucoup pour les immenses travaux qu'ils y firent exécuter. Ils fondèrent Fez, et cette ville, dont la mosquée devint un objet de vénération pour tous les habitants, acquit en peu de temps une haute célébrité. Des écoles et des bibliothèques favorisèrent le mouvement scientifique dont les Abbassides étaient les promoteurs en Orient. Enfin la nouvelle capitale fut l'entrepôt d'un vaste commerce entre les Arabes d'Espagne et ceux d'Afrique ([52]).

La dynastie des Aglabites, réduite au Magreb-el-Aoustha et à l'Afrikia, n'en brilla pas moins du plus vif éclat. A l'intérieur elle protégea, d'une manière remarquable, toutes les branches de l'administration publique; au dehors, elle entreprit d'heureuses expéditions contre les États chrétiens, sur les rivages de la Méditerranée.

Contemporain des Haroun-al-Raschid et des Almamoun, les Aglabites marchèrent sur leurs traces et introduisirent en Afrique tous les éléments de la civilisation qui existaient dans la Syrie et dans l'Irak. Par eux, de nouvelles villes, Casr-El-Cadim et Resada furent fondées; Tunis, Cairowan, Tripoli, où ils fixèrent successivement leur résidence, se couvrirent de monuments magnifiques dont les vestiges existent encore aujourd'hui et frappent d'admiration les voyageurs qui, tout près des débris de l'art romain, voient l'architecture arabe étaler ses arcs aigus et ses riches colonnettes. Des ingénieurs éminents jetèrent des ponts sur des torrents rapides et creusèrent de nouveaux ports. On commença à étudier les sciences auxquelles les Arabes de Bagdad se livraient avec ardeur. Tout ce qui peut aider le commerce, l'industrie, l'agriculture, dans un

pays riche et fertile fut également tenté par les Aglabites; ils facilitèrent les relations entre les habitants du désert et ceux de la côte par la création de nombreux entrepôts; on construisit des routes, on veilla à la sûreté des communications. Une surintendance générale des postes, dont on confia la direction aux principaux personnages du pays, avait pour mission de maintenir un système complet de courriers et de relais depuis les frontières du Magreb jusqu'à l'Égypte. Enfin des chantiers s'élevèrent dans les principaux ports, et les Aglabites eurent à leur disposition une puissante marine qui les rendit les maîtres de la mer ([53]).

Leurs entreprises maritimes commencèrent par des déprédations et finirent par des conquêtes. Déjà, avant eux, les gouverneurs de l'Afrique avaient organisé contre les chrétiens un terrible système de razzias; de temps en temps ils faisaient partir de leurs ports de petites flottilles qui, dirigées par des hommes hardis, allaient ravager les côtes de l'Italie, de la France, de la Corse, de la Sardaigne et de la Sicile; ces expéditions se renouvelèrent surtout au VIIIe siècle et semèrent la terreur dans les provinces du littoral de la Méditerranée. Les chroniques italiennes et françaises sont pleines de récits effrayants, mais souvent exagérés, au sujet des incursions des *Sarrasins* qui descendaient sur le rivage, au milieu d'une population paisible, entraient dans les villages ouverts, saccageaient l'église, massacraient ceux qui tentaient de faire résistance, et emmenaient les habitants en esclavage. Du reste, les historiens du temps sont peu au fait des événements, et avec leurs seuls écrits, le travail le plus consciencieux

ne peut que donner une idée très-imparfaite des incursions arabes sur les côtes de la Méditerranée. Ils fixent la première apparition des musulmans avant l'époque même où Mahomet répandit sa doctrine, et ne s'accordent point pour la date des invasions. C'est aux écrivains arabes qu'il faut s'adresser pour connaître exactement les faits généraux ([54]).

Jusqu'à l'avènement des Aglabites on compte de nombreuses expéditions en Corse vers 710, 713, 722; en Sardaigne, vers 724, 739; en Sicile, vers 720, 724, 728, 743, 747, 773; dans les îles de Lerins, de Malte et de Gozzo, et sur les côtes de la Pouille et de la Calabre, dans le même temps; mais elles ne furent suivies d'aucun établissement durable. Il s'agit uniquement d'actes de piraterie. Peut-être même ceux qui montaient les flottilles n'étaient-ils déjà qu'un ramassis de juifs et de chrétiens, de renégats de toutes les nations, vivant du trafic des esclaves, ayant des intelligences dans les places qu'ils allaient attaquer, vendant fort cher leurs services aux musulmans, et frappant toujours à coup sûr. Quoi qu'il en soit, ces razzias continuèrent pendant tout le VIIIe siècle dans la Méditerranée. Les Grecs qui, seuls, tenaient la mer, furent forcés d'abandonner à leur destinée les Baléares, la Corse et la Sardaigne, et le pape voyant ces îles sans secours, demanda aux rois francs de les prendre sous leur protection. Charlemagne équipa une flotte considérable qui, sous les ordres de Pépin, roi d'Italie, et du connétable Burchard, préserva quelque temps les places maritimes de nouvelles agressions; mais à sa mort (814) et au milieu des luttes intérieures qui éclatèrent sous Louis le Dé-

bonnaire, les Arabes reprirent leurs courses aventureuses avec le plus grand succès.

Les Arabes d'Espagne inquiétèrent plus spécialement les côtes de France et la Corse; ceux d'Afrique, l'Italie, la Sardaigne et la Sicile. L'idée vint même aux Aglabites de conquérir à l'islamisme cette dernière île, et une occasion favorable s'étant présentée, ils s'empressèrent de la saisir.

Un officier grec, Euphémius, ayant reçu une injure grave du gouverneur, arbora le drapeau de la révolte et se fit proclamer chef souverain par les habitants. Bientôt un de ses compagnons d'armes, jaloux de son élévation, parvint à lui opposer un parti redoutable et à lui enlever Palerme et Syracuse. Euphémius se rendit en Afrique et implora le secours de Ziadet-Allah, successeur d'Ibrahim. L'Aglabite organisa aussitôt une expédition dont il confia le commandement à un homme connu par ses talents militaires et par son habileté dans l'administration, le cadi Açad-ben-el-Jirat, auteur de l'ouvrage intitulé: *El-Açadieh*. La flotte, partie de Sousa (port considérable à quarante lieues sud de Tunis), prit terre à Mazzara (827). Le cadi et Euphémius commencèrent immédiatement les hostilités et furent victorieux en rase campagne; mais les villes refusèrent d'ouvrir leurs portes à des infidèles; Syracuse, Palerme, Casr-Jani, aujourd'hui Castro Giovanni, l'ancienne Enna, repoussèrent toutes les attaques; Euphémius, jugeant la partie perdue, engagea ses alliés à se retirer. Les Arabes, privés de leur général qui venait de succomber à une maladie épidémique, écoutèrent d'abord les conseils de la prudence. Au moment de mettre à la

voile, ils aperçoivent une flotte grecque prête à leur barrer le passage. Aussitôt, comme les soldats de Tarik et les pirates de Candie, ils brûlent leurs vaisseaux et font serment de mourir sur le sol silicien ou de le soumettre á l'islamisme (828). Leurs premiers efforts les rendent maîtres de Girgenti et de Mazzara, où ils se fortifient et se maintiennent pendant deux ans. Euphémius avait péri en combattant au milieu d'eux, et ils étaient réduits à la dernière extrémité, lorsqu'une flotte de trois cents voiles vint ranimer leur courage. Le nouveau chef qu'on leur envoyait avec le titre de wali, Mohammed-ben-Aglab, assiégea Palerme, s'en empara malgré une héroïque défense (831), et accorda aux habitants la vie sauve, avec la faculté d'emporter leurs richesses en Italie. La prise de cette place importante avait décidé du sort de la Sicile; dès ce jour la conquête fut assurée. Les Arabes n'eurent plus que des luttes partielles à supporter. Une armée, envoyée en 836 par l'empereur de Constantinople, fut vaincue sous les murs de Casr-Jani. Les villes situées dans l'intérieur du pays résistèrent mieux : Casr-Jani mérita le titre d'imprenable et ne se rendit qu'en 859. Noto, Taormine, Catane, imitèrent ce noble exemple; Syracuse ne succomba qu'en 878. Ce n'étaient point les Grecs de Constantinople qui montraient cette opiniâtreté; les habitants du pays seuls puisèrent dans la haine de la domination musulmane l'énergie du désespoir. La flotte grecque ne leur prêta aucun secours. L'amiral fut mis à mort pour avoir laissé prendre Syracuse sans avoir combattu, et la cour de Byzance ne s'inquiéta plus de la Sicile.

Des dissensions intestines avaient retardé le triomphe des Arabes; de 871 à 873, sept walis différents s'étaient succédé dans le gouvernement, les uns nommés par les Aglabites, les autres élus par l'armée. Un nouveau chef venu d'Afrique, Abou-Melek, rendit enfin aux armes musulmanes l'unité d'action nécessaire, et jusqu'en 899 sut faire respecter son autorité. Ce n'était point chose aisée pour les musulmans vainqueurs que de s'établir fortement au milieu d'une population toute chrétienne; ils étaient trop peu nombreux pour se répandre sur toute la surface du pays: aussi durent-ils se contenter d'occuper les points fortifiés et les villes principales. Sans doute ils cherchèrent à faire des prosélytes, détruisirent des églises, et s'emparèrent des trésors des différentes abbayes; mais ils ne pouvaient songer à faire périr dans les tourments ceux qui refusaient d'apostasier; c'eût été contraire à la loi de Mahomet et aux habitudes des Arabes qui cherchaient à faire accepter leur domination. Les Siciliens furent soumis à des contributions moins pesantes qu'auparavant et surtout plus régulières; l'impôt une fois déterminé, ne subit plus ces variations continuelles dont les ministres des empereurs grecs profitaient seuls. L'administration fut plus équitable et plus sage. On laissa aux habitants le droit de choisir les stratéges qui devaient connaître de leurs intérêts et s'entendre avec les caïds et les walis arabes. Le pays, partagé depuis les Carthaginois en deux grandes provinces, la Syracusaine et la Panormitane, reçut une nouvelle division plus appropriée à sa situation. Il y eut trois wâls (wâls de Mazzara, de Noto et de Mona). Chacun de ces wâlis eut un gouverneur

placé au-dessus des caïds auxquels était confiée la direction des districts inférieurs.

Outre les bienfaits d'une bonne organisation, les Siciliens durent encore aux Arabes l'importation de nombreux perfectionnements dans l'agriculture, les arts et l'industrie. Il y eut par le fait de la conquête un remarquable élan donné à l'activité nationale; de nouvelles plantes furent introduites dans l'île: l'arbre à coton de Syrie, la canne à sucre de Tripoli, le frêne, le pistachier s'élevèrent à côté des orangers et des citronniers. Les procédés de culture reçurent de grandes améliorations. Les Arabes firent connaître aux Siciliens ce système si renommé d'aqueducs en siphon, dont ils font usage encore aujourd'hui. L'industrie et le commerce prirent aussi un accroissement considérable. C'est de Sicile, selon les récits les plus probables, que se répandit au XIIe siècle, en Europe, l'art de tisser les étoffes de soie; les richesses naturelles du pays furent mises en œuvre: l'argent, le fer, le cuivre, le soufre, le sel gemme furent exploités; les marbres, le porphyre, le granit, le jaspe, servirent à la décoration des monuments. La plupart des édifices de l'architecture arabe ont disparu; cependant il en reste assez pour que nous puissions encore admirer l'élégance du style, et surtout la finesse des détails. On trouve dans les environs de Palerme, dont les Arabes firent leur capitale, un certain nombre de petits châteaux qui donnent une très-haute idée du mérite de leurs architectes. Tels étaient ces barbares dont nos chroniqueurs tracent un si affreux portrait; tandis qu'on les accusait de se nourrir de chair humaine, ils apportaient avec eux la richesse et la civilisation ([55]).

Au reste, ces travaux intérieurs n'empêchaient point les Arabes de s'avancer de plus en plus en Italie qu'ils nommaient la Grande-Terre. Ils avaient déjà ravagé les îles de Ponza et d'Ischia, et pillé les côtes de la Calabre; ils s'étaient même montrés à l'embouchure du Tibre. Maîtres de Palerme (836), ils profitèrent des démêlés du successeur de Charlemagne avec ses fils, et des Grecs de l'Apulie avec les ducs lombards de Bénévent, pour s'emparer de Brindes, et quelques années après de Bari (839).

En possession d'un port sur l'Adriatique, ils pouvaient dévaster impunément les côtes de la Dalmatie et celles de l'Italie orientale, menacer le Péloponèse et les îles laissées sans secours par les empereurs de Constantinople.

L'esprit d'indépendance locale commençait à agiter les principales villes italiennes; déjà Naples, en 817, avait chassé les Grecs de ses murs et s'était placée sous l'autorité d'un duc électif; plusieurs places se montraient disposées à suivre son exemple, et ces divisions favorisaient les progrès des Arabes. Ils enlevèrent Tarente en 844, pénétrèrent dans le duché de Bénévent et ruinèrent même la riche abbaye du mont Cassin. Gaëte, Amalfi, abandonnées à leurs propres ressources, n'échappèrent à une perte presque certaine que par l'héroïque défense de leurs habitants; Salerne et Naples furent en péril; les musulmans bâtirent une forteresse à l'embouchure du Garigliano et cherchèrent bientôt à remonter le Tibre. Le pape fit relever les murailles d'Ostie, sans pouvoir arrêter les musulmans; les faubourgs de Rome furent envahis, les

deux églises Saint-Pierre et Saint-Paul saccagées. En se retirant chargés de dépouilles, les vainqueurs détruisirent les fortifications de Civita-Vecchia (846).

Deux ans après, ils renouvelèrent la même tentative; ils trouvèrent l'entrée du Tibre barrée par des chaînes de fer, et une population tout entière sous les armes, commandée par le pape Léon IV dont la présence excitait le plus grand enthousiasme; forcés de céder au nombre, ils regagnèrent le Garigliano (848).

Les dangers qu'avait courus la Ville sainte émurent enfin le roi d'Italie, Louis II, qui prit en mains la cause de la chrétienté. Il descendit dans la Pouille avec une armée, défit les Arabes à Lucera (867) et leur enleva Bari qui résista trois ans (871); avec l'appui d'une flotte grecque, il fit échouer leurs attaques sur Salerne en 873, et ne leur laissa que la ville de Tarente. Après sa retraite (875), les infidèles s'allièrent aux habitants de Naples, d'Amalfi et de Salerne, et tournèrent leurs efforts contre les États de l'Église. Jean VIII, incapable de leur résister, se voyant menacé jusque dans Rome et dans Ravenne, les éloigna en leur promettant un tribut de vingt-cinq mille marcs d'argent, et se rendit en France, puis en Allemagne, pour chercher des secours (880); mais les Arabes ne reparurent plus, et le pillage de Capoue fut leur dernier exploit jusqu'à la fin du IXe siècle.

C'est pourtant à cette époque que commençait cette longue anarchie au milieu de laquelle les noms de Théodora et de Marozie dominent les événements; les Arabes eux-mêmes étaient divisés; des luttes intestines déchiraient l'Afrique, centre de leur puissance. Béren-

ger Ier, roi d'Italie, réussit, en 916, à détruire la colonie musulmane du Garigliano. Ce n'est pas seulement au point de vue politique que les établissements des Arabes sur les rives de la Méditerranée doivent attirer l'attention; ils avaient aussi une très-grande importance commerciale. A côté de la forteresse se trouvait le comptoir; on y faisait de nombreux échanges avec les marchands lombards dont l'active industrie portait déjà ses fruits; la république d'Amalfi avait obtenu, par un traité spécial, un faubourg de Palerme, et ce privilége lui donnait un avantage marqué sur ses rivales.

Venise avait longtemps souffert de l'inimitié des Arabes; dès 870, sa flotte, unie à celle des Grecs, avait perdu, non loin de Crotone, une bataille mémorable à la suite de laquelle les musulmans s'étaient présentés devant Grado. Aussi, pendant la dernière moitié du IXe siècle, elle leur avait abandonné l'empire de la mer. Outre la Sicile, les Arabes possédaient les îles de Malte, Gozzo, Camino, Pantellaria; quelque temps après la prise de Palerme, ils avaient envoyé une flotte en Sardaigne et y avaient fait reconnaître leur domination. Candie avait été conquise par des pirates andalous; d'autres expéditions, parties des ports d'Espagne, avaient soumis, outre la Corse et les îles Baléares, le poste important de Fraxinet, près Saint-Tropez, qui assurait aux Arabes le libre passage des Alpes. Ainsi, l'islamisme obtenait dans la Méditerranée des triomphes qui rehaussaient la gloire des Arabes d'Afrique et d'Espagne.

Grâce à la popularité dont ils avaient su s'entourer, les Aglabites avaient maintenu leur autorité intacte; ils

avaient repoussé les invasions des Thoulonides qui, après s'être déclarés indépendants en Égypte, avaient voulu s'agrandir du côté de l'Occident. Mais un de leurs derniers princes, Abou-Ishac (877-902), sembla prendre à tâche de faire détester, par ses atroces cruautés, le nom de sa famille, et en même temps il rendit méprisable le chef spirituel qui était impuissant à réprimer de tels excès. Le parti des Alides, soutenu par les Edrissites, avait profité du mécontentement général et fait secrètement de grands progrès. Des daïs (nom qu'on donne généralement aux Arabes missionnaires) commencèrent à se répandre et annoncèrent que le pouvoir allait passer aux mains d'un véritable iman, que Mahomet avait prédit pour l'an 300 de l'hégire un nouveau Mahadi, et que le peuple devait se hâter de lui jurer obéissance. Ce prétendu descendant de Fathime et d'Ali, Abou-Obeidollah, vivait depuis quelque temps dans les environs de Sedjelmesse, au milieu de la tribu des Ketama, qui se déclara en sa faveur et lui assura de nombreux partisans.

L'Aglabite régnant, Abou-Nasr-Ziadet-Allah, ne se doutait point de la révolution qui s'était effectuée dans les esprits. Aussi les mesures qu'il crut devoir prendre ne suffirent point pour comprimer la révolte ; vaincu par les rebelles, chassé de Cairowan par son propre frère qui choisit, pour usurper la couronne, le moment où la dynastie aglabite expirait, il se hâta de fuir en Égypte et de là en Mésopotamie. Abou-Obeidollah, qui s'était jusque-là contenté du titre de mahadi, prit le titre solennel d'émir al-moumenim (commandeur des croyants), d'où l'on a fait par corruption le nom

de Miramolin; à l'exemple des Abbassides, qui avaient fondé Bagdad, les Fathimites résolurent d'abandonner Cairowan et de créer une ville qui fût le siége de leur dynastie; ils en choisirent l'emplacement à cinquante-cinq lieues de Tunis, à quinze du port de Sous, et l'appelèrent Mahadia. Cette capitale fut à peine bâtie, qu'ils entreprirent de nouvelles conquêtes. Obeidollah fit reconnaître son autorité des Arabes de Sicile et de Sardaigne, et s'avança du côté de l'Égypte; il ne put dépasser les déserts de Lybie, et son expédition n'eut d'autre résultat que de le rendre maître de Barcah. Du côté de l'Occident, il rendit tributaires et le prince édrissite qui régnait dans le Magreb-el-Acsa, et plusieurs autres familles qui s'étaient constituées d'une manière indépendante, telles que les Mequinez de Miknasa, les Medrarites de Seldjelmesse, les Rostamites de Tahart et les Abdoulouates ([56]) de Tlemcen (931). Mais la présence de son armée victorieuse pouvait seule les maintenir dans l'obéissance. Dès qu'il se fut éloigné, les divisions recommencèrent. L'émir de Miknasa s'avança contre Fez et en chassa le descendant d'Édris. Les Zenètes, dévoués à ce prince, réclamèrent le secours du khalife Ommïade d'Espagne, qui s'empressa de répondre à leur appel. Des troupes, parties de l'Andalousie, occupèrent d'abord les villes de Tanger et de Ceuta, dont elles réparèrent promptement les fortifications pour s'assurer un point d'appui; elles marchèrent ensuite contre Fez où les Fathimites s'étaient retranchés, après en avoir chassé l'émir de Miknasa (933). Fez fut emporté d'assaut, et la suzeraineté des Ommïades reconnue dans tout le Magreb-el-

Acsa. Un prince édrissite devait exercer l'autorité sous la tutelle d'un wali institué par le khalife.

Les Fathimites ([57]), pendant vingt ans (934-954), ne parurent pas se préoccuper des progrès des Ommïades qui s'étaient avancés jusqu'à Tlemcen, tandis qu'un de leurs généraux, pour venger l'injure que lui avaient fait éprouver des vaisseaux africains en pillant une galère où se trouvaient des esclaves destinées au khalife de Cordoue, pénétrait dans Tunis et imposait une forte contribution aux habitants de cette ville. Moëz-Ledinillah se décide enfin à réprimer ces courses audacieuses. A la tête des vaillantes tribus Ketama et Zanhaga, auxquelles il promet un riche butin, il attaque le wali espagnol dans les environs de Tahart et taille son armée en pièces (960). Fez et Seldjelmesse ouvrent leurs portes; toutes les villes suivent leur exemple, à l'exception de Ceuta, Tanger et Tlemcen, où s'étaient retirés les débris de l'armée vaincue; mais Moez-Ledinillah, satisfait de l'humiliation de ses ennemis, abandonne bientôt le pays, et le nom du khalife de Cordoue est de nouveau proclamé dans les mosquées.

L'ambition des Fathimites les entraînait du côté de l'Orient; ils voulaient détruire la puissance spirituelle des Abbassides; Obeidollah avait laissé entrevoir que c'était le but principal de sa politique, et ses successeurs avaient poursuivi ce but avec ardeur. Plusieurs expéditions avaient été dirigées contre l'Égypte, mais sans aucun succès, jusqu'au moment où Djauher, général de Moëz, parvint à se rendre maître de cette province tant désirée (969).

Dès lors les Fathimites fondent un troisième khalifat,

celui du Caire, et ils appartiennent à l'histoire d'Orient; ils montrent pour leurs possessions dans le Magreb une complète indifférence. Ils proposent au chef de la tribu des Zanhaga d'exercer toute l'autorité, à la seule condition de reconnaître leur souveraineté (971). Ce chef, Yousouf-Balkin-ben-Zeïri, accepte avec empressement ces propositions et devient le fondateur d'une dynastie nouvelle qui se met en possession de l'héritage des Aglabites, et qui dure plus d'un siècle et demi ([58]).

L'Afrique tout entière aurait pu se trouver réunie entre les mains des Fathimites; l'avènement des Zéïrites détruisit l'unité qu'on avait pu croire un instant près de se réaliser. L'Égypte fut à jamais séparée des provinces occidentales. Le Magreb continua, malgré les efforts de Balkin, de se gouverner sous la protection des Ommïades. Balkin, au lieu de l'attaquer de vive force comme Moëz, négocia secrètement avec les Édrissites et les Zenètes dont il réveilla l'esprit d'indépendance, et parvint à les soulever contre les khalifes de Cordoue; cette rébellion amena la chute totale des Édrissites (976-985), qui se brisèrent contre la puissance des Ommïades. Balkin tenta lui-même la fortune des armes; elle lui fut contraire, aussi bien qu'à son fils Mansour, et les Zeïrites durent renoncer à leurs projets d'agrandissement (1005). Ils ne furent pas plus heureux dans leurs rapports avec les chrétiens et ne purent conserver les conquêtes des Aglabites dans la Méditerranée. Les rois de Germanie étaient devenus maîtres de la plus grande partie de l'Italie. Pour leur résister, les Arabes eurent l'habileté de s'unir aux Grecs; leurs armées combinées repoussèrent Othon le Grand (972), et

gagnèrent sur Othon II la bataille de Basentello (982). Mais Othon III (1000) ne leur laissa que la ville de Tarente. D'un autre côté, les walis de Sardaigne voyaient avec effroi s'élever les républiques de Gênes et de Pise, dont la marine faisait de rapides progrès. Ils essayèrent plusieurs fois de saccager ces deux villes, et d'arrêter leur prospérite dans son principe. Gênes avait eu en 936 à supporter de leur part un terrible assaut, et depuis ce moment les habitants, sur leurs gardes, avaient su se préserver d'une nouvelle surprise. Pise, que l'expérience n'avait pas éclairée, faillit, en 1005, être entièrement détruite ; toute la jeunesse pisane était absente, et les Arabes allaient franchir les murs et emporter la citadelle, lorsque le courage d'une femme sauva la ville. Les musulmans n'avaient plus cette supériorité maritime qui avait assuré le succès de leurs expéditions ; ils devaient bientôt être assaillis sur leur propre territoire.

A l'intérieur, les Zeïrites étaient loin d'avoir la puissance et l'éclat des Aglabites ; leur domination ne s'étendait réellement que sur la province de Tunis et le littoral, à Alger, à Bougie, etc. Au delà les liens de l'obéissance s'étaient partout relâchés. La tribu des Ketama, qui avait le plus contribué à la fortune des Fathimites, s'était refusée à reconnaître l'autorité du chef des Zanhaga ; elle s'était établie non loin de Seldjelmesse et de Tahart, et prenait souvent part à la lutte des Walis d'Espagne contre les tribus Zenètes. A quelque distance de la tribu de Ketama, près de Massalia, au sud des plaines de Bougie, un prince de la famille des Zeïrites, nommé Hamad, avait proclamé son indé-

pendance. Il commandait la ville d'Aschir, que Zeïri avait fondée dans les premiers temps de son élévation. D'autres chefs s'étaient établis dans différentes villes ou gouvernaient les tribus des déserts. Les Zeïrites se trouvaient confinés en quelque sorte dans leur capitale. Ayant un riche trésor à leur disposition, ils s'abandonnaient au luxe du sérail et sacrifiaient tout à leurs passions brutales. Il y avait peu d'espoir qu'avec de tels princes la civilisation se maintînt en Afrique au point où elle avait été portée sous les Aglabites; mais le contact de l'Égypte et du Magreb où, sous l'impulsion des Fathimites et des Ommïades, les sciences et les arts continuaient de fleurir, corrigea indirectement ces funestes tendances.

Telle était la situation des Arabes d'Afrique au commencement du XIe siècle; ils allaient se fractionner de plus en plus et touchaient au temps de la décadence. Le même fait se produisait d'une manière aussi tranchée chez les Arabes d'Espagne, après une période admirable de gloire et de grandeur.

L'histoire de la péninsule nous offre pendant trois cents ans le tableau d'une civilisation qui fait contraste avec l'ignorance et la barbarie des peuples de l'Occident. Tandis que l'abus de la force règne sans partage sur l'Europe chrétienne, les Arabes d'Espagne, tout en conservant l'énergie de caractère que donne l'habitude des combats, comprennent les travaux de la paix et respectent les œuvres de l'intelligence. S'ils cultivent les sciences et les arts, ce n'est point comme les Francs qui obéissent à l'esprit dominateur de Charlemagne; ils y sont portés par leur nature même; les khalifes ne font que s'associer au mouvement général de l'opinion;

les encouragements qu'ils donnent aux lettres, au commerce et à l'industrie, sont accueillis avec reconnaissance par un peuple qui en sent déjà tout le prix.

De 711 à 755, les premiers germes de la civilisation arabe s'étaient manifestés sous l'influence des institutions que la conquête avait apportées ou maintenues. Si la guerre civile avait un instant suspendu l'organisation politique du pays, l'avènement d'Abderrahman Ier et la proclamation du khalifat d'Occident, en mettant un terme à ces tristes luttes, substitua les règles du droit aux caprices de despotes ambitieux ; sous un gouvernement sage et bienveillant, toutes les sources de la prospérité publique se développèrent avec rapidité.

La stabilité du pouvoir, qui ne sortit plus de la famille d'Ommïah, contribua surtout à cet heureux état de choses. Il n'y eut pas en Espagne, comme en Afrique, de ces rivalités sanglantes, substituant tout à coup une dynastie nouvelle à celle qui tenait les rênes de l'administration ; la péninsule ne connut pas non plus les dissensions théologiques. A peine installé sur le trône, Abderrahman voulut faire oublier aux musulmans le pèlerinage de la Mecque. Pour cela, il fit bâtir à Cordoue dont il avait fait sa capitale une mosquée magnifique que la curiosité d'abord, et ensuite la vénération, portèrent les fidèles à venir visiter une fois par an. Observateur exact des règles et des cérémonies imposées par Mahomet, et que ses ancêtres avaient pratiquées eux-mêmes à Damas, Abderrahman associa dans l'esprit de ses sujets le respect de sa race à l'adoration religieuse. Aussi les Abbassides et les Alides ne purent exciter aucune de ces insurrections que le fanatisme

entretenait, et qui, en Asie, étaient toujours suivies d'une grande effusion de sang; de ce côté les Ommïades n'eurent jamais d'inquiétude. Les sectes qui apparurent restèrent toujours en dehors de la politique, et se renfermèrent dans la morale et la philosophie. Là comme ailleurs il se trouva des hommes pour énoncer des idées nouvelles et hardies, mais les discussions ne sortirent point des limites d'une réserve prudente. Les maîtres de l'Espagne étaient Sonnites; les querelles se réduisaient à quelques difficultés d'interprétation; les alfaquis ou docteurs de la loi étaient partagés en deux écoles rivales, l'école de Malek et celle de Baqui, qui eurent parfois des différends assez vifs, notamment vers 852, sans provoquer du reste aucun schisme.

Une autre cause contribua à l'affermissement de la domination musulmane : la famille d'Ommïah eut le bonheur de produire plusieurs hommes d'un mérite éminent. Abderrahman Ier (755-787), à un coup d'œil juste en politique joignait une grande aménité de caractère. Actif, brave, il fut surnommé le juste par un peuple pour qui l'équite était la première des vertus. Recherchant le luxe et la magnificence, il aimait moins encore les ornements surchargés d'or et de pierreries que les œuvres parlant au sentiment, et les créations de l'intelligence susceptibles d'élever l'esprit. On raconte de lui un trait simple et touchant qui prouva que sur le trône il avait conservé fidèlement les souvenirs de son enfance et un tendre amour pour sa terre natale. Il avait fait planter dans ses jardins de Cordoue un palmier originaire du désert; souvent, assis sous son feuillage, il répétait ces vers bien connus : « Beau pal-

mier, tu es comme moi étranger en ces lieux; mais les vents de l'ouest caressent mollement tes rameaux; tes racines trouvent un sol fécond, et ta tête s'étale au milieu d'un air pur. Ah! comme moi, tu verserais des larmes, si tu pouvais ressentir les soucis qui me dévorent. Tu n'as rien à craindre de la mauvaise fortune, et moi je suis toujours exposé à ses atteintes. Quand le sort cruel et la fureur d'Al-Abbas me bannirent de ma chère patrie, mes pleurs arrosèrent souvent les palmiers qui croissent sur les bords de l'Euphrate; ni les palmiers, ni le fleuve n'ont conservé la mémoire de mes douleurs. Toi, beau palmier, tu ne regrettes point la patrie. »

Hescham Ier, fils et successeur d'Abderrahman (787-795), avait pour qualités principales la douceur et la charité; elles le firent chérir de ses sujets. Nul prince ne s'inquiéta plus d'assurer le bonheur matériel du peuple. Outre les aumônes qu'il distribuait à profusion, il veillait à la construction de nombreux édifices où les malheureux trouvaient des moyens de travail et une subsistance assurée. Les dernières paroles qu'il adressait en mourant à son fils Alhakem sont empreintes d'une haute sagesse: « Mon fils, lui dit-il, les royaumes appartiennent à Dieu; il les donne ou les ôte à son gré. Puisqu'il nous a placés sur le trône d'Espagne, rendons-lui d'éternelles grâces, et, pour nous conformer à sa volonté sainte, faisons du bien aux hommes. Ce n'est que pour cela qu'il a mis en nous la suprême puissance. Que ta justice, toujours égale, protége le riche et le pauvre sans distinction. Traite tes soldats avec bonté; qu'ils soient les défenseurs, non les tyrans du pays. Pro-

tége les laboureurs dont les travaux nous nourrissent; veille sur leurs champs et leurs récoltes. Que le peuple soit heureux à l'ombre du trône, et qu'il jouisse avec sécurité des biens et des plaisirs de la vie. »

Alhakem Ier (795-821) ternit par une arrogance présomptueuse et une sévérité cruelle l'instruction et la bravoure qui le recommandaient à l'estime publique. Il était né pour la vie indépendante ; son caractère sauvage, mêlé quelquefois d'une sombre mélancolie, s'irrita avec l'âge et lui fit commettre des actes d'une vengeance aveugle ; aussi les remords assiégèrent-ils ses derniers moments. Abderrahman II (821-852), contemporain d'Almamoun, fit oublier pendant son long règne les torts de son prédécesseur ; plus rapproché par ses penchants des sentiments de son aïeul Hescham, il avait de plus que lui un ardent amour des lettres et des arts ; toujours entouré de poètes et de musiciens, il contribua plus que personne à introduire dans les mœurs arabes cette délicatesse et cette élégance qui, plus tard, furent l'apanage de la chevalerie. Tout le monde connaît l'histoire de cette esclave favorite dont il fit murer la porte en pièces d'argent, pour la punir d'un caprice, en lui laissant le soin de démolir elle-même cette barrière de nouvelle espèce.

Les trois princes qui succédèrent immédiatement à Abderrahman II, Muhamad Ier (852-886), Almondhir (886-888), Abdallah (888-912), occupèrent dignement le trône, sans abuser jamais de l'autorité qui leur était dévolue ; mais des luttes intérieures ne leur permirent pas d'élever de nouveaux monuments à la gloire du

khalifat. Il n'en fut pas de même d'Abderrahman III (912-961). Son règne, qui dura près d'un demi-siècle, est l'époque la plus brillante de la domination des Arabes en Espagne. Tandis qu'un de ses parents, le prince Almudaffar, apaisait les discordes civiles et défendait contre les chrétiens l'intégrité du territoire, tandis qu'un autre général soumettait en Afrique le Magreb-El-Acsa, lui-même renouvelait à Cordoue les efforts de ses ancêtres, embellissait sa capitale et les principales villes de l'Andalousie, introduisait en Espagne les sciences de l'école de Bagdad, et donnait aux lettres et aux arts une plus vive impulsion. C'est lui qui fit bâtir, non loin de Cordoue, pour une de ses favorites, le fameux palais de Zehra, dont la description dépasse tout ce que l'imagination peut concevoir de plus merveilleux. Ainsi, gloire militaire, connaissances supérieures, richesses, luxe, magnificence, ce prince posséda tous les genres d'illustration, et cependant il fut personnellement malheureux. Il lui fallut punir de la peine capitale un de ses fils qui, pour arriver au trône, troublait la paix publique par de continuelles conspirations ; la contrainte qu'il s'imposa en cette occasion brisa dans son âme tous les éléments de bonheur que la fortune lui avait prodigués. On trouva à sa mort, dans ses papiers, les paroles suivantes : « Cinquante ans se sont écoulés depuis que je suis khalife. Trésors, honneurs, plaisirs, j'ai joui de tout, j'ai tout épuisé. Les rois mes rivaux m'estiment, me redoutent et m'envient. Tout ce que les hommes désirent m'a été accordé par le ciel. Dans ce long espace d'apparente félicité, j'ai calculé le nombre de jours où je me suis trouvé heureux : ce

nombre se monte à quatorze. Mortels, appréciez la grandeur, le monde et la vie. »

Alhakem II (961-976) était bien digne de succéder à Abderrahman; moins désireux de gloire, il n'eut d'autre pensée que le bonheur de ses peuples. Satisfait d'une représentation modeste, il trouvait dans une sage économie les moyens de diminuer les impôts et de multiplier les travaux d'utilité publique. Son équité peut être caractérisée par le fait suivant, qui devait se reproduire, sous une autre forme, dans l'histoire d'un des plus grands héros des temps modernes. Une pauvre femme possédait un champ contigu aux jardins du khalife. Alhakem, voulant bâtir un pavillon en cet endroit, charge son intendant de l'acheter, en lui indiquant ce qu'il désire faire. L'intendant court chez cette femme; sur son refus de vendre, il l'exproprie et construit le pavillon. La pauvre femme s'adresse au cadi de Cordoue et lui expose sa plainte: le cadi Bechir, après l'avoir entendue, lui promet justice. Un jour le khalife, se reposant dans son nouveau pavillon, voit arriver Bechir monté sur un âne et portant un sac vide. Bechir le prie de lui permettre de remplir son sac de la terre qu'il foule en ce moment à ses pieds, et quand le sac est plein, il lui demande comme une dernière grâce de vouloir bien l'aider à le charger sur son âne. Alhakem y consent, dans l'espoir de comprendre enfin le but de cette action; il cherche à soulever le sac, mais ses efforts sont inutiles: « Prince des croyants, lui dit alors Bechir avec gravité, ce sac que tu trouves si lourd ne contient qu'une petite parcelle du champ que tu as usurpé sur une de tes sujettes; si tu ne peux la soulever aujourd'hui, com-

ment supporteras-tu le poids de ce champ tout entier au jour du jugement? » Alhakem, frappé de ce discours, se fait expliquer l'affaire : il reconnaît sa faute, rend immédiatement le champ à la pauvre femme et lui fait don en même temps du pavillon qu'on avait élevé.

Ce prince si recommandable par ses vertus mourut après quinze ans de règne. Son fils Hescham II, destiné à le remplacer, était encore enfant, et l'Espagne musulmane allait devenir le théâtre de la guerre civile, lorsque, près du trône, se révéla un homme de génie, le célèbre Almanzor qui, revêtu de la diginité d'*hadjeb*, prit en main les rênes de l'administration, et fut khalife de fait jusqu'en 1001 (voy. p. 336). A sa mort, son fils Abdelmalec régna sous le même titre et avec la même autorité jusqu'en 1008. Hescham II, réduit alors à gouverner lui-même, ne sut pas résister à ses ennemis, et la dynastie des Ommïades, si puissante jusque-là, trouva la principale cause de sa décadence et de sa chute dans l'incapacité et la faiblesse de ce prince.

Si nous considérons maintenant, d'une manière générale, la politique des khalifes de Cordoue pendant les trois siècles qui viennent de s'écouler, nous rencontrerons dans cette étude de précieux enseignements. Ils eurent la sagesse de ne pas dépenser dans des expéditions lointaines les revenus de l'Espagne; ils étouffèrent au fond de leurs cœurs leur haine contre les Abbassides, bourreaux de leur famille. Après avoir vaincu l'émir Yousouf, qui avait voulu régner au nom des khalifes de l'Irak, ils se contentèrent de repousser son allié le wali de Cairowan, Ali-ben-Mogueith, vers 761, et ne prirent point l'offensive. Plus d'une fois, en 823, 841,

949, les empereurs grecs de Constantinople cherchèrent à les entraîner dans une alliance étroite contre les Arabes d'Orient. Les khalifes de Cordoue accueillirent ces avances froidement et firent des promesses de secours qu'ils ne mirent jamais à exécution.

L'Afrique fut le seul pays où ils songèrent à fonder quelques établissements; encore se bornèrent-ils au Magreb-el-Acsa, où ils pouvaient facilement envoyer des troupes. Cette conquête (931), en montrant les forces dont ils disposaient, eut pour effet d'arrêter les Fathimites, qui auraient pu songer, dans leur ardeur belliqueuse, à envahir l'Espagne et à laisser de côté leurs projets sur l'Égypte; mais la nécessité de soumettre les Zénètes toujours rebelles la rendit onéreuse, en exigeant de continuels sacrifices d'hommes et d'argent.

A l'intérieur, les Ommïades firent respecter leur autorité et réprimèrent avec succès toutes les tentatives de révolte; une tranquillité absolue eût été néanmoins incompatible avec le caractère des Arabes; aussi ne faut-il pas se préoccuper outre mesure des rébellions qui eurent lieu dans ce long espace de temps. Le pouvoir resta constamment concentré dans une seule main, et Cordoue, centre du gouvernement, ne fut point un instant menacée de perdre sa suprématie: aucune ville arabe ne lui disputa le rang de capitale.

Il y eut cependant, dès le VIIIe siècle, une guerre de succession qui menaça de compromettre l'avenir de la nouvelle dynastie, et de créer dans le pays une source inépuisable de dissensions. Abderrahman Ier, en mourant, avait désigné pour héritier du trône le troisième de ses fils, Hescham Ier, dont les vertus justifiaient un

pareil choix. Les deux aînés, Suleiman et Abdallah, supportèrent avec peine cette exclusion blessante, et bien qu'ils eussent contre eux le droit national des Arabes et la coutume de leur propre famille, ils prirent les armes pour déposséder leur frère ou du moins s'assurer une indépendance absolue dans les provinces de Merida et de Tolède (789). Après deux ans d'efforts infructueux, battus à Bulche par le khalife lui-même, à Lorca par son fils Alhakem, ils se soumirent et obtinrent un généreux pardon.

A la mort d'Hescham, en 796, ils renouvelèrent leurs prétentions, demandant ouvertement le partage de l'Espagne musulmane; un grand nombre de walis et de caïds arborèrent avec eux l'étendard de la révolte. Alhakem fut vainqueur dans les plaines de Murcie; Suleiman périt en combattant, et Abdallah obtint une seconde fois sa grâce (800). Ce prince incorrigible, ayant appris la mort d'Alhakem (821) à Tanger, où il s'était retiré, se précipita en Espagne à la tête d'un grand nombre d'Africains qu'il avait soudoyés, et réussit à se fortifier dans Valence. Le nouveau khalife Abderrahman II ne lui laissa pas le temps d'étendre ses relations; il accourut sous les murs de la ville rebelle et offrit la bataille à son grand-oncle, s'il ne voulait pas reconnaître ses droits. Abdallah qui, avant d'engager l'action, avait prié Allah de lui exprimer sa volonté par un signe, et qu'un accident avait persuadé du mauvais succès de sa cause, se remit entre les mains d'Abderrahman, qui, plein de respect pour son grand âge, l'accueillit honorablement et lui laissa la libre disposition de ses biens (821). Cette guerre de succession fut la

seule qui troubla jusqu'au XIe siècle la dynastie des Ommïades. Abdallah (895) et Abderrahman III (949) eurent, il est vrai, à conjurer deux séditions occasionnées par leurs propres fils; mais ces levées de boucliers n'avaient rien de sérieux.

Les walis firent une opposition plus inquiétante au gouvernement des khalifes; en exécutant les ordres qu'ils recevaient de Cordoue, la plupart étaient moins guidés par le sentiment du devoir que par la crainte de se voir enlever l'autorité dont ils disposaient. Dès qu'ils se croyaient assez forts pour jeter le masque, ils aspiraient à l'indépendance. Une prompte répression était nécessaire, car au moindre revers du khalife, dix gouverneurs étaient prêts à lui refuser leur concours et à se déclarer souverains dans leurs domaines. Après la dispersion des partisans d'Yousouf, les walis qui causèrent à l'islamisme les plus grands embarras furent ceux de Carmona et de Baeza, qui favorisèrent l'expédition d'Ali-ben-Mogueith (761), celui de Tortose qui prit part aux diverses insurrections de Suleiman et d'Abdallah, et enfin ceux de Saragosse, Merida, Tolède et Huesca qui pendant quarante ans mirent en feu le nord et le centre de l'Espagne, sous la pression de deux personnages dont l'origine et le caractère sont peu connus.

Omar-ben-Hassan et Caleb son fils, c'étaient leurs noms, ont joué pendant près d'un demi-siècle un rôle important dans l'histoire de la péninsule. Placés entre les chrétiens et les musulmans, sans se déclarer complètement ni pour l'un ni pour l'autre parti, ils ont paru vouloir créer entre les deux peuples une sorte de terrain neutre, où les deux religions se seraient trouvées

sur un pied d'égalité parfaite. Soutenu par un grand nombre de walis et de caïds, Omar-ben-Hassan, après une vie de brigandages, était parvenu à établir sa domination dans la plus grande partie de l'Aragon (863-866); battu par Muhamad, il se retira dans les Pyrénées pour organiser une troupe plus brave et mieux disciplinée. Puis, avec le secours du roi de Navarre, il reconquit l'Aragon depuis les Pyrénées jusqu'à l'Èbre. Vaincu et tué à la bataille d'Aybar, il eut pour vengeur son fils Caleb, qui se maintint contre les attaques d'Almondhir et acquit même, par suite de circonstances favorables, une puissance très-étendue. Une révolte lui ouvrit les portes de Tolède, une autre celles de Cuença (886). Il s'approcha de la Guadiana et du Guadalquivir, suscitant partout des ennemis aux khalifes (888-890). Abdallah, forcé de combattre son propre fils, ne put diriger contre Caleb des troupes suffisantes; il le laissa maître de tout le bassin du Tage depuis Talavera jusqu'à la source même du fleuve, de l'Aragon, d'une partie de la Catalogne et du littoral de Tortose à Murcie. N'étant plus inquiété par les musulmans, Caleb cessa de ménager les chrétiens, comme il l'avait fait précédemment, et n'hésita pas à les attaquer. Mais il avait trop présumé de ses forces, et il éprouva une terrible déroute dans la journée de Zamora (901). Ce désastre fut le signal de sa ruine; les rois de Léon et les khalifes s'unirent contre lui. Abderrahman III (913) remporta à Cuença une victoire décisive qui lui rendit toute la partie orientale de l'Espagne; en un mois, deux cents villes ou villages fortifiés se soumirent sans résistance. Il ne resta bientôt plus à Caleb que Tolède et quelques places en

Aragon ; mais telle était la terreur de son nom, qu'il se maintint dix ans encore dans ces différentes positions. Sa mort seule, causée par un accident, détruisit son parti (922). Tolède résista encore quelque temps et ne reconnut l'autorité du khalife qu'après avoir souffert toutes les horreurs de la famine en 927.

Cette ville, il faut le dire, se distingua entre toutes les cités de l'Espagne par une opposition constante à la domination musulmane. Sa population nombreuse était tout entière composée de juifs et de chrétiens ennemis secrets du gouvernement ; c'était avec peine que cette ancienne capitale des Goths s'était vu préférer Cordoue. Les habitants qui, dans l'origine, s'étaient pliés sans regret au joug étranger et qui avaient même reçu dans le pays le nom de Mozarabes, irrités maintenant d'avoir perdu toute influence politique, tâchaient d'en acquérir une nouvelle en se faisant le centre de l'ancien parti vaincu. Déjà, avant le commencement de la guerre de Caleb, Alhakem (800), Abderrahman II (828-838) et Muhamad Ier (853-859) avaient été forcés de les réduire par la force et d'entreprendre contre eux des siéges en règle. Ces khalifes auraient pu détruire leurs fortifications ; ils ne le voulurent point pour ne pas affaiblir leur ligne de défense, sans songer qu'entre les mains d'une population ennemie, elles ne pouvaient leur être d'aucune utilité.

Le grave caractère des révoltes de Tolède ne se retrouve point dans les autres soulèvements que les khalifes eurent à apaiser, comme en 827 celui de Merida, et en 926 celui des montagnards d'Elvira; ils furent causés uniquement par la rigueur excessive qu'on apportait dans le recouvrement de l'impôt ; et bien qu'ils

aient occasionné de longues luttes dans les Alpuxarras et sur les bords du Tage, ils n'eurent jamais une portée bien redoutable. Il en fut de même de l'insurrection de Cordoue sous Alhakem (817). Ce prince, voulant subvenir aux dépenses d'une nombreuse garde qu'il avait instituée auprès de sa personne, établit un droit d'entrée sur les marchandises importées. Il en résulta une fermentation générale dans les esprits; on refusa d'obéir. Alhakem voulut punir les récalcitrants ; alors la population se précipita sur les gardes, en massacra un grand nombre et contraignit le reste à se retirer dans le palais. Outré de colère, le khalife se met à la tête de ses cavaliers et marche contre l'émeute. Les Cordouans fuient devant lui ou essaient vainement de se défendre ; leurs maisons, dans les faubourgs, sont pillées; eux-mêmes sont réduits à s'expatrier avec leurs familles. Une partie de ces exilés alla peupler un faubourg de Fez, où ils furent accueillis par Edris-ben-Edris ; les autres se firent pirates, et en 820, après avoir saccagé Alexandrie, conquirent l'île de Crète où ils fondèrent Candie (843).

Les khalifes eurent toujours le soin de s'entourer d'une milice étrangère ; les premiers successeurs d'Abderrahman Ier en eurent une zenète ; les autres, depuis Abdallah (900), firent venir de Constantinople des esclaves de Slavonie qu'ils élevèrent au maniement des armes et dont ils se firent des satellites dévoués. Grâce à ces soldats, ils surent prévenir toute collision entre les Arabes et les Alabdaris (Africains, Maures ou Berbères), et, de 755 à 1008, ces deux partis n'en vinrent point aux mains, quoiqu'ils eussent conservé l'un contre l'autre les sentiments les plus hostiles. Il faut recon-

naître cependant qu'il y avait dans l'armée de Caleb plus de soixante mille Berbères. Quant à la garde slavonne, la force du pouvoir l'empêcha d'avoir, comme en Orient, une influence nuisible, et son rôle politique n'apparaîtra qu'à partir du XIe siècle, quand la dynastie des Ommïades s'écroulera.

Outre ces embarras intérieurs, les Arabes d'Espagne avaient un sujet de préoccupation bien autrement grave : c'était la lutte contre les chrétiens des Asturies et de la Gaule. D'une part, il leur fallait résister aux Francs qui souffraient vivement de les voir établis dans la Septimanie, au delà des Pyrénées ; de l'autre, ils trouvaient dans ces montagnes comme dans celles du royaume d'Oviédo une population belliqueuse contre laquelle venaient se briser tous leurs efforts. Déjà les émirs qui avaient précédé Abderrahman Ier avaient été contraints par le Goth Pélage de laisser se former sur les confins de la Galice une petite principauté chrétienne : les successeurs de Pélage avaient profité de tous les troubles survenus dans la péninsule pour attirer autour d'eux les chrétiens impatients du joug de l'islamisme. Quand Abderrahman fut définitivement promu au khalifat, il trouva ce petit royaume solidement établi au nord du Minho. Bien plus, les montagnards des Pyrénées, sans posséder aucune organisation politique, refusaient obstinément à tous les corps de troupes le passage de la Catalogne en Septimanie, tandis que les Francs et Pépin le Bref assiégeaient Narbonne privée de tout secours (756). Abderrahman s'adressa d'abord aux rois d'Oviédo, qu'il effraya par ses immenses préparatifs et qui se soumirent à un tribut de dix mille onces d'or, dix mille

livres d'argent, dix mille chevaux et autant de mulets, mille cuirasses, lances et épées (759). Mais à peine avait-il obtenu cet avantage, qu'il apprit la reddition de Narbonne et la perte de la Septimanie tout entière (760). La crainte de ne pouvoir s'ouvrir le passage des Pyrénées lui fit souscrire au triomphe des Francs. Quelques années plus tard (778), Charlemagne, prenant en main la cause du christianisme et cherchant aussi à opérer la fusion des anciens sujets romains avec les races germaniques, en les conduisant contre les infidèles, se jetait sur la Catalogne et l'Aragon. Dans une première expédition, les Francs s'avancèrent jusqu'aux bords de l'Èbre et ravagèrent tout le pays; mais la trahison des chefs navarrois et vascons unis aux Arabes leur fit éprouver un échec sanglant au moment où ils repassaient les Pyrénées; cette défaite où périt Roland, restée célèbre dans les romans de chevalerie sous le nom de combat de Roncevaux, leur fit perdre leur butin. Abderrahman reprit toutes les villes de la Catalogne et de l'Aragon, à l'exception de Girone, que son fils Hescham ne réduisit qu'en 793. Hescham voulait reconquérir la Septimanie; il envoya dans cette province une armée qui s'empara de Narbonne; ce ne fut qu'un succès passager. Charlemagne, en apprenant cette incursion, chargea spécialement son fils Louis, roi d'Aquitaine, d'en arrêter les progrès; pendant seize années, de 796 à 812, il y eut sur les frontières des Pyrénées une longue guerre à la suite de laquelle la Navarre et la partie de la Catalogne qui s'étend depuis la Sègre jusqu'à la mer devinrent des marches françaises gouvernées par des comtes relevant de l'Aquitaine.

Les Francs avaient combiné la plupart de leurs expéditions avec les chrétiens des Asturies qui, sûrs de leur protection, avaient refusé le tribut et pris courageusement les armes. Les musulmans, obligés de diviser leurs forces, affaiblis par l'insubordination des walis et des caïds, étaient réduits à la défensive. Aussi Alphonse II le Chaste, qui régna à Oviédo de 793 à 842, parvint-il à accroître considérablement le territoire de ses ancêtres ; du Minho, en deçà duquel il se trouvait jusqu'alors resserré, il s'avança jusqu'aux rives du Duero, et concentra la lutte autour de la forte ville de Zamora.

La mort de Charlemagne et le démembrement de son empire ne devaient point relever la cause musulmane. Les comtes des marches espagnoles, en se rendant indépendants, devinrent chers aux habitants du pays qui, sous leur conduite, entreprirent bravement de combattre les ennemis de leur religion. Le comte de Navarre, en 835, prit le titre de roi et commença à entamer la Castille et l'Aragon, que le comte de Barcelone attaquait d'un autre côté.

Dès ce moment commença cette croisade acharnée dans laquelle les deux peuples n'abandonnèrent pas un pouce de terrain qui ne fût couvert de leur sang. Malgré les suspensions d'armes signées par les khalifes et les princes chrétiens, il n'y eut jamais de trêve pour les habitants des frontières. Les meilleurs guerriers des deux nations se donnaient rendez-vous sur ces limites, qui variaient selon les chances des combats. En 872 et 878, il se livra deux batailles sanglantes, l'une sur les bords du Sahagon, affluent du Duero, l'autre dans les plaines de Zamora : la première, où les rois de Navarre

et de Léon furent réunis sous les mêmes étendards, resta indécise; la seconde, gagnée par Alphonse III, dit le Grand, lui assura la possession de Zamora et lui ouvrit le bassin du Tage. Alors s'organisèrent les courses des Galiciens sur Lamego, Viseu, Coimbre, Salamanque et même Talavera; alors apparurent pour la première fois les comtes de Castille qui, profitant habilement des révoltes d'Omar-ben-Hassan et de Caleb, accrurent promptement leur puissance (882-900).

Distraits par des querelles intestines, les khalifes ne pouvaient arrêter ces progrès; mais ils furent heureusement servis par les divisions des chrétiens eux-mêmes: les comtes de Castille, les rois de Navarre et de Léon se disputèrent quelques parcelles de territoire, et ne surent point s'unir contre l'ennemi commun quand l'occasion était favorable.

Dès qu'Abderrahman III eut réduit à l'obéissance les musulmans rebelles, il songea à relever l'honneur de ses armes. Ramire II, excité par les fils de Caleb, s'était avancé dans l'intérieur du pays jusqu'à Talavera, qu'il avait mise à feu et à sang; pour se venger de ce désastre, le khalife envoya un corps de troupes considérable dans la Galice et le royaume de Léon, et commanda à ses généraux de ravager les villes ouvertes sans assiéger aucun château fort. Ses ordres furent exécutés ponctuellement; et bien plus, le roi de Léon, ayant voulu s'opposer au retour de cette armée, éprouva une grande défaite sur les bords du Duero (929). Bientôt après les chrétiens, s'étant portés en Lusitanie jusqu'à Badajoz et Lisbonne, furent contraints de rétrograder devant des forces supérieures (934). Enfin, en 938, Abderrahman

proclama l'algebed ou guerre sainte, et passa lui-même le Duero à la tête d'une nombreuse armée. Il mit d'abord le siége devant Zamora, que l'ennemi avait fortifiée et entourée de sept enceintes de murailles, défendues elles-mêmes par un double fossé rempli d'eau. Ramire II, comptant sur le courage de ses soldats, crut pouvoir surprendre les musulmans et osa les attaquer en rase campagne; il éprouva, à Simancas, une défaite plus sanglante encore que celle du Duero, malgré les exploits du comte de Castille, Ferdinand Gonzalez, et les secours que lui avaient fournis des auxilaires arabes traîtres envers leurs frères et leur patrie. Zamora, abandonnée à elle-même à la suite de cette défaite, fut prise d'assaut. Après avoir renversé un pan de muraille, les musulmans s'étaient précipités par la brèche, persuadés qu'aucun obstacle ne les séparait plus de l'ennemi. Tout à coup un large fossé s'offre à eux; dans leur ardeur, ils cherchent à le franchir et tombent par milliers sous les coups des Espagnols. A la fin, ceux qui survivent, se servant comme d'un pont des cadavres de leurs frères, parviennent sur l'autre bord et pénètrent enfin dans la ville.

Les hostilités continuèrent deux ans encore, et les musulmans conservèrent l'avantage. Ce fut Ramire II qui demanda le premier une trêve de cinq ans (941); cette trêve se prolongea jusqu'à la mort d'Alhakem II, en 976; les chrétiens, affaiblis par des troubles civils que fomentaient dans le royaume de Léon le comte de Castille et le roi de Navarre, n'étaient point en état de reprendre les hostilités; et Abderrahman, bien que disposé à combattre vaillamment tous les ennemis qui

se présenteraient, aimait mieux jouir des bienfaits de la paix ; plus tard, une étroite amitié l'unit au roi de Castille, Sanche, et celui-ci ne voulut point de son vivant combattre les musulmans.

La lutte recommença à l'avènement d'Hescham; le nouveau khalife, âgé de onze ans, se trouvait sous la tutelle d'une femme, et les musulmans auraient pu craindre des revers si les rênes de l'État n'avaient pas été confiées à Muhamad-ben-Abdallah-ben-Ali, émir dont le courage et les talents étaient déjà appréciés dans toute l'Andalousie. La nation accueillit avec joie cette élévation, que le mérite seul semblait avoir dictée, et quand l'habjeb annonça l'algehed, elle accourut en foule sous ses drapeaux. Muhamad manifesta hautement l'intention de conquérir l'Espagne tout entière, et jura, comme Annibal, haine éternelle aux ennemis de sa religion. S'il ne réussit point dans son projet, du moins il tint son serment. Chaque année, à la tête de ses troupes, il envahissait le Léon, la Galice, la Castille, ou même encore la Navarre et la Catalogne, et après avoir porté au loin ses déprédations, il ramenait son armée dans ses cantonnements jouir de son triomphe et partager un riche butin. En 978, après avoir ravagé la Galice et conquis sur les champs de bataille le nom d'Almanzor (le Victorieux), sous lequel il est plus connu, il se porta en Catalogne et répandit la terreur jusque sous les murs de Barcelone. Les chrétiens étaient obligés de se retirer dans les places fortes ou dans les montagnes; ils n'osaient plus habiter les villes ouvertes ni tenir la campagne. De 978 à 983, ils n'éprouvèrent que des échecs. Ils perdirent successivement les villes

de Léon et d'Astorga dont les murailles furent détruites. En 984, Almanzor se dirigea sur la Catalogne, où le comte de Barcelone, Borel, relevant des rois de France, avait établi sa suzeraineté sur les comtes d'Ampurias, de Girone, d'Urgel et de Roussillon. Borel essaya vainement de résister à l'invasion des Maures : après avoir subi une première déroute, il chercha à se défendre derrière les murailles de Barcelone et fut forcé de fuir ; les habitants, pour se racheter du pillage, durent se soumettre à l'impôt du sang. De 986 à 994, Almanzor pénétra encore plusieurs fois en Galice ; dans une de ces expéditions il s'avança jusqu'à Compostelle, où il brûla la fameuse église de Saint-Jacques, objet d'une si grande vénération parmi les chrétiens ; il en réserva avec soin les cloches, qui furent placées dans la grande cour de la mosquée de Cordoue. En 995, il battit dans la Castille le comte Garcie Fernandez. Peut-être, après tous ces exploits, aurait-il songé à étendre encore ses conquêtes s'il n'avait eu à réduire les Zenètes d'Afrique. A peine se fut-il retiré que les chrétiens reprirent l'offensive. Borel, chassé de Barcelone, recouvra ses États avec l'appui des chrétiens de France. Lorsque Almanzor reparut, il fut vainqueur à la journée de Cervera (1000) ; mais les princes chrétiens, irrités de tant de désastres, résolurent d'opposer toutes leurs forces à cet indomptable ennemi. Sanche le Grand, le comte de Castille et le jeune roi de Léon, Alphonse V, ligués ensemble, livrèrent à l'hadjeb une action décisive aux environs de Calat-Annosor. La lutte dura une journée entière sans aucun résultat; enfin les cavaliers chrétiens, bardés de fer, donnant la mort sans la recevoir,

percèrent les bataillons arabes ; il s'ensuivit un affreux massacre des musulmans, qui ne voulaient point abandonner le champ de bataille. Ce ne fut que le lendemain, à l'approche du jour, qu'Almanzor donna le signal de la retraite, et les chrétiens épuisés ne purent les poursuivre (1001).

C'était la première bataille que perdait Almanzor ; aussi, abattu, humilié de cette défaite, il ne voulut point y survivre. Il refusa de soigner les blessures qu'il avait reçues dans le combat, et expira de désespoir, pleurant ses triomphes inutiles et son nom déshonoré. L'armée, à la nouvelle de sa mort, manifesta les plus vifs sentiments de regret ; il semblait qu'avec lui la cause des Arabes fût anéantie. Cependant, sous la conduite d'Abdelmalek, fils d'Almanzor, ils vengèrent ce désastre, et pendant sept ans (1001-1008) les plaines de la Catalogne et de Léon furent de nouveau le théâtre d'actions sanglantes. Ce fut le dernier épisode de ces longues hostilités ; la guerre civile allait dévorer les plus braves des musulmans et donner aux chrétiens un avantage décisif. Ceux-ci avaient une supériorité militaire incontestable ; les triomphes d'Almanzor n'étaient dus qu'au seul mérite de ce général et à l'ardeur qu'il savait inspirer à ses troupes. Sa force principale résidait dans sa cavalerie, dont l'impétuosité était irrésistible ; en adoptant les armures et les cuirasses de fer, les Espagnols s'étaient aussi donné à eux-mêmes une arme spéciale plus terrible. Leurs chefs passaient leur jeunesse entière à manier la lance et l'épée, dont plus tard ils devaient faire usage contre les infidèles, tandis que ceux-ci n'entendaient point sacrifier aux habitudes

guerrières les travaux de l'agriculture ou les jouissances d'une civilisation avancée.

Dans les États chrétiens, chacun devait le service militaire; les seigneurs étaient forcés de suivre leur souverain dans ses expéditions, et entraînaient avec eux leurs vassaux. Chez les Arabes, au contraire, on restait libre de ne point partir. Les khalifes, avec leurs ressources, levaient les troupes dont ils avaient besoin; les habitants en masse ne venaient sous les drapeaux que quand on proclamait l'algehed; encore ne pouvait-on les retenir que pendant un temps limité. Les institutions des Espagnols étaient donc toutes militaires, et ils devaient acquérir dans les combats une supériorité plus marquée. Sur mer, à la vérité, ils étaient loin de pouvoir entrer en parallèle avec les Arabes, qui disposaient de forces redoutables; les khalifes comptaient de nombreux vaisseaux dans les ports de Cadix, Algéziras, Almunecar, Almeria, Tortose, Tarragone. Ces trois dernières villes possédaient, en outre, des arsenaux très-bien approvisionnés, et chaque année de nouveaux navires étaient mis à flot dans les chantiers de construction de Carthagène et de Séville. Beaucoup de particuliers équipaient des bâtiments de commerce et rapportaient en Espagne les marchandises du Levant. D'autres, véritables corsaires, allaient faire des incursions en pays ennemi, et non seulement les chrétiens répandus sur le littoral de la péninsule, mais encore les Francs et les Italiens, étaient sans cesse inquiétés.

Les Arabes s'étaient établis dans les îles Baléares (820). Ils s'emparèrent également de la Corse, qui resta indépendante de 840 à 850; les environs d'Arles

et de Marseille furent plus d'une fois ravagés. A la fin du IXe siècle, en 889, les musulmans, trouvant dans les environs de Saint-Tropez un emplacement des plus favorables d'où ils pouvaient s'élancer sur tous les points de la Provence, se fixèrent dans le poste de Fraxinet. Ils s'y maintinrent durant tout le Xe siècle ; et tandis qu'une partie d'entre eux, s'unissant aux femmes du pays, s'adonnait à l'agriculture, les autres cherchaient à étendre l'islamisme par des courses aventureuses dans l'intérieur du continent. C'est ainsi qu'en 935, après avoir intercepté quelque temps le passage de France en Italie, ils pénétrèrent dans la Tarentaise, le Valais et la Suisse, qui était déjà pillée par les Hongrois, et, en 942, ils forcèrent à s'expatrier les populations de Fréjus et de Toulon.

L'Espagne était assaillie de son côté par les barbares scandinaves. En 843, cinquante-quatre vaisseaux avaient débarqué en Lusitanie une armée de Northmans qui avaient voulu surprendre Lisbonne. Le wali, pour les chasser, avait dû implorer le secours de ses voisins ; et les pirates, obligés de reprendre la mer, avaient été attaquer dans l'Algarbe la ville de Sidonia. L'année suivante (844), ils avaient remonté le Guadalquivir jusqu'à Séville, dont ils ruinèrent les faubourgs ; déjà même ils songeaient à s'y établir, quand les scheiks des environs vinrent les déloger à la tête de leurs tribus. Enfin, en 860, ils avaient abordé non loin de Malaga et de Carthagène, et ne s'étaient retirés qu'en pillant la fameuse mosquée d'Algéziras. Tant de ravages avaient excité la vigilance des khalifes ; ils avaient ordonné que des navires stationneraient sur tous les points de la

côte pour les défendre de toute surprise; et une flotte, chargée de donner la chasse aux Northmans, s'avança si loin que, suivant les chroniques bretonnes, on vit un gros vaisseau sarrasin à l'embouchure de la Loire.

Sous le point de vue moral, scientifique, industriel, les Arabes étaient bien supérieurs aux chrétiens; leur caractère, leurs mœurs avaient quelque chose de généreux, de dévoué, de charitable, qu'on eût vainement cherché ailleurs. On trouvait chez eux ce sentiment de la dignité humaine qui les avait toujours distingués, et dont l'abus devait produire la funeste manie des duels. Un jour le khalife Abdallah se permit de railler la longue barbe d'un de ses capitaines; celui-ci jura de ne plus reparaître devant son souverain et tint parole.

Les rois de Castille et de Navarre avaient tellement confiance dans la loyauté et l'hospitalité arabes, que plusieurs d'entre eux n'hésitèrent pas à se rendre à Cordoue pour consulter les médecins si renommés de cette ville. Le plus pauvre des musulmans tenait autant à conserver intact l'honneur de sa famille que le scheik le plus orgueilleux. L'obscurité de l'origine n'empêchait point d'arriver aux premières dignités; la noblesse de race ne donnait point seule la considération; il fallait y joindre le mérite personnel. La religion du Coran s'était épurée: on appréciait les vertus et les bonnes œuvres; la liberté de l'homme n'était plus écrasée, comme au temps de la conquête, sous la foi religieuse; le travail était encouragé, la propriété respectée; l'obéissance au père de famille, la vénération pour la vieillesse, un vif sentiment de la justice se faisaient partout remarquer; les cadis se considéraient plutôt comme

des arbitres que comme des juges, et n'abusaient que bien rarement de leur autorité.

Ce qui contribua surtout à la grandeur des Arabes d'Espagne, ce fut le haut développement qu'atteignirent, sous leur domination, les lettres, les sciences et les arts, aussi bien que l'agriculture et l'industrie. Le goût des jouissances intellectuelles était descendu dans toutes les classes de la société; la poésie élevait les âmes. Les magistrats devaient avoir une instruction profonde pour conserver l'estime publique dans l'exercice de leurs fonctions. Une noble émulation inspirait les esprits; sur tous les monuments on permettait d'inscrire le nom de ceux qui en avaient ordonné l'érection, et le peuple accordait ses louanges, non seulement au protecteur éclairé, mais encore au véritable artiste.

Les Arabes portèrent à un haut degré de perfection l'architecture, la musique et la danse. On étudie encore aujourd'hui le style particulier qu'ils donnaient à leurs édifices; on admire les ornements dont ils les décoraient. Quant à la musique, Ali-Zériab fonda à Cordoue une école célèbre. Il avait fait une sérieuse étude de la nature des sons et des ressources de la voix humaine; le luth jusqu'alors ne se composait que de quatre cordes; Zériab en ajouta une cinquième.

En fait de poésie, les Arabes cultivaient surtout la romance ou la nouvelle; un grand nombre d'auteurs, plusieurs femmes même, se distinguèrent et s'acquirent une grande renommée. Nous les trouvons recherchés dans leurs images et leurs sentiments; mais ils s'adressaient à des imaginations ardentes, à des caractères naturellement exaltés.

Les sciences attirèrent aussi l'attention des Arabes. On apprenait dans les écoles l'astronomie, la géographie, la dialectique, la médecine, la grammaire, ainsi que des éléments de physique, de chimie et d'histoire naturelle; les bibliothèques étaient pleines de copies des anciens auteurs grecs et des philosophes alexandrins; les sciences mathématiques, l'algèbre et la géométrie étaient cultivées avec succès. Le fameux Gerbert, qui depuis fut pape à la fin du X[e] siècle sous le nom de Sylvestre II, avait puisé en Espagne des connaissances qui étonnaient ses contemporains et le firent accuser de magie.

L'ardeur que les Arabes déployèrent dans les travaux de l'industrie fut plus grande encore : ayant retrouvé les mines dont les Romains et les Phéniciens tiraient leurs métaux, il s'empressèrent de les exploiter; ils en ouvrirent de nouvelles, et l'on a justement vanté leurs mines de mercure près d'Almaden, de rubis près de Malaga et de Beja des Camérès. Du corail fut pêché sur les côtes de l'Andalousie, et des perles sur celles de Tarragone. On perfectionna la manière de tanner et de préparer le cuir, de tisser le coton, le lin et le chanvre. La fabrication des étoffes de soie et de laine fut portée à sa dernière perfection. Bientôt l'on ne parla, dans le Levant et sur la côte d'Afrique, que des lames de Tolède, des soies de Grenade, des harnais, des selles et des maroquins de Cordoue. L'Europe tout entière recherchait les draps bleus et verts de Cuença, les épiceries et le sucre de Valence. Ces produits n'étaient pas les seuls objets du commerce; les Maures et les juifs, qui s'occupaient plus spécialement du trafic, envoyaient en-

core en différents pays des huiles, du sucre, de la cochenille, de l'ambre gris, du cristal de roche, du soufre, du safran, du gingembre; déjà peut-être ils se servaient des lettres de change dont l'invention a été attribuée aux Lombards; et si ce moyen leur manquait, du moins ils y suppléaient déjà par un procédé analogue. Ils avaient dans le Levant des correspondants nombreux et recevaient, en échange de leurs envois, de l'aloès, du camphre, des fourrures de martres du Khorasan et des tapis de Perse.

Quant à l'agriculture, les services que les Arabes rendirent à l'Espagne sont incontestables; ils sont inscrits encore dans la Huesta de Valence et la Véga de Grenade que les travaux d'arrosement portèrent au plus haute degré de fertilité. Rien n'est plus ingénieux que le système d'irrigation qui fut établi dans la Huesta. Cette plaine, admirable du reste par sa fécondité naturelle, est partagée dans son milieu par le Tuna dont les eaux vont se jeter dans la mer un peu au-dessous de Valence. Les Arabes arrêtèrent d'abord ces eaux par une digue, à deux lieues environ de leur embouchure, puis ils pratiquèrent sept coupures principales, dont trois sur une rive et quatre sur l'autre. La Huesta se trouva ainsi enveloppée par les branches du fleuve qui se déployaient en éventail. Ce n'est pas tout: chaque artère principale fut découpée en sept veines secondaires, de manière que l'eau pénétrait jusqu'au plus petit carré de terre. Pour cela, il fallait que le terrain offrît une gradation de descente géométrique, et comme la plaine ne se présentait pas tout à fait dans ces conditions, on organisa un système de petits canaux (ace-

quias) et de ponts en aqueducs, qui facilita la distribution des eaux du fleuve. Chacune des sept branches était ouverte un jour de la semaine, de façon que les eaux pussent s'élever au niveau nécessaire, et les veines secondaires avaient ensuite leur heure fixe. La Huesta avait mérité le nom de jardin de l'Espagne; ailleurs, où le terrain se prêtait mal à une disposition semblable, les Arabes avaient creusé des puits nombreux ou *norias*, dont l'eau était tirée par des bêtes de somme et conservée dans des bassins ou des rigoles, pour être utilisée en temps opportun.

Avec de tels procédés, sous le climat fertile de l'Andalousie, on obtenait trois récoltes par an ; il suffisait d'ensemencer immédiatement après la moisson. C'était d'Asie, des plaines de la Chaldée et des vallées de la Syrie que les Arabes avaient importé en Espagne leur savante culture; là ne se borna point leur bienfaisante influence dans le pays. Ils y introduisirent le riz, le coton, le mûrier, la canne à sucre, le palmier, le pistachier, le bananier, et, outre ces produits précieux, des fleurs et des légumes qui de là se répandirent plus tard dans toute l'Europe occidentale, la rose du Japon, le camélia rouge et blanc, l'asperge, etc.

Il ne faut point juger, par l'état actuel de l'Andalousie, de son état sous la domination Arabe. La population était alors bien plus considérable. Il y avait dans toute la partie d'Espagne possédée par les musulmans six villes capitales, quatre-vingts cités, trois cents villes du troisième ordre, et un nombre infini de bourgades, de villages et de hameaux. A Cordoue seulement, on comptait deux cent mille maisons, six cents mosquées,

cinquante hospices, quatre-vingts écoles publiques, neuf cents bains publics. La ville contenait un million d'habitants. Dès lors il n'y a plus lieu de s'étonner de l'opulence et du luxe dont les historiens arabes nous apprennent que les khalifes faisaient étalage. Par l'azaque ou dîme sur les produits de la terre, le kharadj ou droit d'entrée et de sortie sur toutes les denrées, et le taadil ou imposition sur les marchands en détail, ils atteignaient toutes les richesses du pays ; on conçoit sans peine que les revenus aient monté jusqu'à la somme de douze millions quarante-cinq mille dinars d'or. Nous savons déjà que l'État se réservait la cinquième partie du butin, et que les chrétiens et les juifs payaient une capitation à part.

Néanmoins l'esprit reste toujours étonné des richesses que les Arabes ont prodiguées et dans leurs monuments, et dans leurs fêtes publiques. La mosquée de Cordoue, qui subsiste encore aujourd'hui, égale en magnificence à celle de Damas, aussi vénérée que l'alaksa de Jérusalem, a six cents pieds de long sur deux cent cinquante de large. En ce dernier sens, elle a trente-huit nefs et dix-neuf dans le sens opposé ; les nefs sont soutenues par mille quatre-vingt-treize colonnes de marbre. On entre du côté du midi par dix-neuf portes couvertes de lames de bronze d'un travail exquis ; parmi ces portes, celle du milieu est incrustée de lames d'or. En haut s'élèvent trois boules dorées surmontées d'une grenade d'or. Ce vaste édifice était éclairé la nuit par quatre mille sept cents lampes, pour l'entretien desquelles on dépensait tous les ans vingt-quatre mille livres d'huile et cent vingt livres d'ambre et d'aloès ; la lampe du

mihrab ou du sanctuaire était d'or massif. Quant aux fêtes de Cordoue, rien ne pourrait nous donner une idée du luxe qui y régnait et de l'enivrement général. Toute la nuit, la ville était illuminée ; les rues étaient jonchées de fleurs ; partout dans les promenades, les places publiques, le son des instruments retentissait dans les airs, et la population se livrait à des danses joyeuses.

Nous avons parlé de la ville et du palais de Zehra, que fit construire Abderrahman III, sur les bords du Guadalquivir, à quelques lieues de Cordoue. Il n'en reste aucune trace, mais voici ce que disent les auteurs arabes : les voûtes du palais étaient soutenues par quatre mille trois cents colonnes de marbres divers, élégamment sculptées ; les pavés étaient composés de carreaux de marbre de plusieurs couleurs réparties avec goût ; les murailles étaient lambrissées de la même manière, les planchers peints d'azur et d'or. Dans les grands appartements, des fontaines d'eau douce allaient se perdre au milieu de bassins d'albâtre et de jaspe de formes variées au salon du khalife ; on voyait sortir, du milieu de la fontaine, un cygne d'or sur la tête duquel était suspendue une grosse perle. Le cygne avait été fait à Constantinople, et la perle donnée par l'empereur Léon. Autour du palais s'élevaient de vastes jardins au milieu desquels on avait encore construit un pavillon pour que le roi pût se reposer au retour de la chasse. Ce pavillon était supporté par des colonnes de marbre à chapiteaux dorés ; au centre jaillissait une gerbe de mercure dans une conque de porphyre.

Toutes les richesses ne se dépensaient point en mo-

numents de luxe ; ils firent aussi construire des édifices très-utiles, surtout Alhakem et Almanzor, qui ne fut pas moins grand administrateur que grand guerrier. Alhakem bâtit des ponts et ouvrit des routes sur lesquelles on établit aussi des hôtelleries pour les voyageurs. Almanzor termina un grand aqueduc qui conduisait à Ecijà les eaux du Guadalquivir ; il fit élever à Cordoue, par les soins du saheb-xaita, une nouvelle mosquée qui prit son nom. Ce saheb-xaita était le préfet ou directeur de la police ; il avait le commandement de la force armée pour veiller à la sûreté publique. Son autorité était toute différente de celle du wali, qui, d'accord avec les wizirs, ses assesseurs, traitait toutes les questions administratives.

Les Arabes d'Espagne étaient donc réellement, au XI[e] siècle, à la tête des nations civilisées ; ils l'emportaient, à cette époque, sur tous les autres peuples de l'Europe. Mais l'esprit de discorde vint souffler l'incendie parmi eux, et précipiter leur ruine, au moment où, pour résister aux chrétiens, ils n'auraient eu besoin que de se fortifier dans une imposante unité.

CHAPITRE II

DÉMEMBREMENT DU KHALIFAT DE CORDOUE

L'incapacité d'Hescham II, en permettant à Almanzor et à son fils Abdelmalek de déployer dans le gouvernement toutes les ressources de leur génie, n'avait produit jusqu'en 1008 que d'heureux résultats ; à partir de cette époque seulement, par la libre carrière qu'elle ouvrit à toutes les ambitions et à tous les partis, elle devint la première cause de la chute des Ommïades et hâta la décadence des Arabes d'Espagne.

Les triomphes d'Almanzor avaient fait une si vive impression sur les musulmans, qu'ils désiraient pour la plupart voir l'autorité se perpétuer chez ses descendants. Hescham II n'avait point d'enfants ; on le pressa de désigner comme son héritier Abderrahman, frère d'Abdelmalek. La famille des Ommïades ne pouvait souscrire sans protestation à une pareille déchéance, et elle opposa une résistance opiniâtre aux Alameris (nom des partisans des fils d'Almanzor). Elle trouva un appui dans la garde slavonne, jalouse des Zenètes qui avaient été appelés du Magreb par Almanzor, et qui s'étaient déclarés en faveur d'Abderrahman. Ces haines et ces rivalités firent éclater une guerre de six ans, dont les vicissitudes placèrent successivement sur le trône l'Om-

mïade Muhamad-el-Mahadi (1008-1010) et le chef des Africains, Suleiman, puis rétablirent un instant Hescham II (1010-1012), pour lui substituer encore Suleiman. C'était près de Cordoue que les plus terribles engagements avaient lieu, et cette ville fut plusieurs fois pillée et saccagée par les musulmans divisés.

L'avènement de Suleiman, qui ne se présentait avec aucun titre légitime à la souveraineté, ne pouvait mettre fin aux dissensions; elles recommencèrent en effet au bout de deux ans et se compliquèrent de l'apparition d'une nouvelle famille, celle des Beni-Hamud, dont le chef, Ali-ben-Hamud, avait été choisi par Hescham II pour gouverner le Magreb. Cette famille descendait de l'époux de Fathime par la branche des Édrissites; et, faisant valoir son origine, elle prétendit remplacer la dynastie ommïade. Ali profita des revenus de sa province, dont nul ne lui demandait compte, pour rassembler des troupes; il trouva des soldats dévoués parmi les tribus arabes, maures ou berbères; et, en même temps, ayant fait venir de l'intérieur de l'Afrique un grand nombre de nègres, il en forma un corps de cavalerie redoutable; ses préparatifs terminés, il se dirigea vers l'Espagne; son frère Alcassim, wali de Malaga et d'Algéziras, facilita son débarquement, et Suleiman, détesté de tous, fut en un instant renversé; mais les plus rudes ennemis d'Ali devaient être les derniers survivants de la famille d'Ommïah. L'Andalousie leur était restée fidèle, et, s'ils s'étaient réunis sous un même drapeau, ils auraient eu quelque chance de succès; malheureusement Abderrahman ou Abdérame IV (1017-1023), Abdérame V (1023), Muhamad II (1023-1025),

Hescham-ben-Muhamad (1026-1029), engagèrent entre eux des luttes fratricides qui détruisirent leurs dernières ressources. Les Beni-Hamud, imitant ce funeste exemple, perdirent de leur côté l'occasion favorable d'asseoir solidement leur autorité; à la mort d'Ali, son frère Alcassim et son fils Yahia se séparèrent en deux camps opposés et plongèrent l'Espagne musulmane dans tous les maux de l'anarchie (1029). Les guerres intérieures occasionnées par la faiblesse d'Hescham II n'avaient pu amener la création d'un pouvoir central; il en résulta une séparation complète entre les diverses provinces soumises aux Arabes ; elles cessèrent de se confondre sous une même domination et formèrent des États indépendants.

Si l'on se rappelle la conduite des walis envers les plus puissants khalifes, on comprendra facilement tout l'avantage qu'ils retirèrent de la lutte des Ommïades contre les Alaméris et les Alides. Tous faisaient leurs conditions en prenant parti pour tel ou tel compétiteur, et cherchaient à s'assurer la perpétuité de leurs gouvernements, soit à titre viager, soit à titre héréditaire. Ils contraignirent même les Alides et les descendants de la famille d'Ommïah d'aliéner entre leurs mains la suzeraineté des provinces qu'ils se disputaient, moyennant un stérile hommage, un simple serment de fidélité ; c'était l'établissement en Espagne du système féodal.

Les walis n'étaient pas seuls dominés par cet esprit d'indépendance; les vizirs se considéraient comme maîtres du territoire sur lequel s'exerçait leur juridiction, et les caïds à leur tour se prétendaient souverains dans l'enceinte des villes ; tous ces ambitieux semblaient

oublier que les chrétiens seuls profiteraient de leurs divisions. L'intérêt général disparaissait au milieu de ces luttes d'un égoïsme aveugle.

En détruisant tout pouvoir central, les Arabes auraient pu du moins former des groupes d'États capables d'opposer une résistance sérieuse aux chrétiens qui, eux-mêmes, avaient fondé plusieurs royaumes distincts. Si, par exemple, les quatre gouvernements de Cordoue, Tolède, Merida, Saragosse, établis par les khalifes, et auxquels on avait associé plus tard ceux de Murcie et de Valence, avaient conservé leurs limites, la décadence n'eût pas été aussi rapide, et le démembrement aussi général.

Dans la seule Andalousie, on vit s'élever, en 1029, indépendamment des petites principautés secondaires qui étaient fort nombreuses, six États dont les chefs prirent le titre de rois : ce furent les États de Cordoue, de Séville, de Carmona et Ecija, de Malaga, d'Algéziras et de Grenade. Tolède devint la capitale d'un royaume séparé. L'Algarve et la Lusitanie eurent leur roi à Lisbonne et à Badajoz. Sur la côte orientale d'Almeria à Murviedo, il y eut les trois royaumes de Murcie, entre Almeria et la rivière de Segura, de Denia, de la Segura au Xucar, et de Valence, du Xucar à Murviedo. Quant aux provinces septentrionales, elles se partagèrent entre les rois de Saragosse, de Tortose et d'Huesca.

En se refusant à l'obéissance des khalifes, les walis auraient dû s'unir entre eux et former des confédérations ; ils eussent assuré ainsi à chacun l'indépendance, et, en faisant taire les rivalités, eussent opposé aux chrétiens une barrière infranchissable ; mais tous pré-

tendirent à une souveraineté universelle, s'attaquèrent les uns les autres, et portèrent un dernier coup à la race arabe, en lui enlevant ses meilleurs défenseurs au moment où elle n'avait pas trop de toutes ses forces pour résister au flot qui la menaçait ([59]).

De tous ceux qui aspirèrent à relever le khalifat, les plus persévérants furent sans contredit les rois de Séville et de Tolède; leurs puissants voisins, les rois de Saragosse et de Badajoz, se contentèrent d'imposer leur souveraineté à leurs voisins les plus rapprochés de l'Aragon et de l'Algarve. Les rois de Séville approchèrent du but qu'ils s'étaient proposé d'atteindre; placés au milieu de la province la plus divisée, ils purent facilement s'étendre; puis la ville où ils dominaient, admirablement située, avait en elle des éléments de grandeur et de richesse que les autres ne possédaient point à un même degré. Politiques adroits, ils suivirent avec talent le plan qui leur avait été tracé par le fondateur de leur autorité, Ben-Abad, appelé aussi Aben-Aded. Celui-ci avait fait répandre dans toute l'Espagne qu'Hescham II avait reparu à Séville et l'avait reconnu hautement pour le légitime héritier des khalifes de Cordoue. Ses successeurs laissèrent pendant quelque temps les petits princes de l'Andalousie s'affaiblir par les luttes intestines; saisissant le moment favorable, ils entrèrent en campagne, soumirent les seigneurs de Gibraltar, Niebla, Huelva, s'emparèrent de Carmona et intervinrent ensuite dans les démêlés des rois de Tolède et de Cordoue. Ce dernier prince, après avoir été battu à l'Algothor, était assiégé dans sa capitale (1060). Le roi de Séville, Almoateded Ier, ou selon les chroniques

Ben-Abad II, accourut à son secours ; mais, après avoir chassé les ennemis, il le fit lui-même prisonnier et se rendit maître de ses États. Un tel succès ne lui parut pas suffisant : il voulut encore posséder Malaga, Grenade, et surtout la ville d'Ecija. Le souverain de Malaga, qui appartenait à la famille des Beni-Hamud, et se trouvait en rapports constants avec le souverain du Magreb, son parent, lui opposa des troupes nombreuses aguerries, et repoussa ses tentatives. Almoateded II ou Ben-Abab III ne fut pas d'abord plus heureux ; il se vit même enlever par le roi de Tolède, qui soutenait Alphonse VI de Castille, les deux plus importantes villes de ses États, Cordoue et Séville ; l'affection des habitants ne tarda pas à les lui rendre, et la vengeance vint accroître encore son ardeur des combats. Il contribua très-habilement au démembrement des États de Tolède, qui s'étaient accrus par l'adjonction de Cuença et de plusieurs districts de la côte, Murcie, Valence, Alicante ; puis il attaqua les nouveaux possesseurs et les vainquit séparément ; Murcie succomba ; quelque temps après Ben-Abad s'emparait de Malaga, d'Algéziras, et les princes édrissites se retirèrent à Tanger ou à Ceuta (1079). Les rois de Saragosse et de Badajoz s'émurent enfin à la nouvelle de ses succès et formèrent contre lui une ligue formidable. Ben-Abad rechercha aussitôt l'appui des chrétiens, et fit avec le roi de Castille, Alphonse VI, un traité par lequel il se réservait dans les conquêtes projetées en commun Badajoz, Grenade, Almeria, et renonçait à la possession de Tolède (1080). Cette dernière ville tomba seule au pouvoir des deux alliés (1085), et Alphonse y planta ses étendards. A

cette nouvelle, toute l'Andalousie se souleva contre Ben-Abad et l'obligea de renoncer à une politique qui livrait à ses ennemis naturels l'Espagne musulmane.

La prise de Tolède dévoilait, en effet, les tristes conséquences de ces guerres civiles. Ce n'était pas assez que d'avoir interrompu les travaux de la paix et les progrès immenses obtenus dans toutes les branches de l'industrie humaine; d'avoir rempli les campagnes de désolation et exposé les villes aux plus terribles assauts; d'avoir détruit la grandeur de Cordoue, que ne pouvait remplacer la ville de Séville; elles avaient donné aux chrétiens un triomphe incontesté, leur avaient permis de réparer leurs désastres passés, et de s'avancer de plus en plus au centre de la péninsule.

Déjà, de 1008 à 1014, en se mêlant aux luttes de Muhamad-el-Mohdi et de Suleiman, le comte de Castille et le comte de Barcelone s'étaient fait céder des places importantes; on avait vu ces princes dans les batailles de Quintos et d'Acbatabahar, soutenant des causes contraires, et trois évêques prendre part à l'action au milieu des rangs musulmans; il n'en était pas moins résulté pour les Arabes la perte de leurs châteaux forts des frontières. Plus tard, pendant la rivalité des Ommïades et des Alides, le roi de Léon, Alphonse V, avait entrepris de conquérir la partie du Portugal située au sud du Duero; il était mort au siége de Viseu (1026), et avait légué cette conquête à son fils, Bermude III. Celui-ci tourna ses armes contre le roi de Navarre, qui avait réuni à ses États le comté de Castille et lui causait de l'ombrage; et, en 1035, l'Espagne chrétienne fut soumise à une nouvelle division: les royaumes

d'Aragon et de Castille allaient être spécialement chargés de la guerre contre les infidèles; la Navarre, resserrée dans d'étroites limites, forma comme un corps de réserve; et le royaume de Léon fut réuni en 1037 à la Castille, désormais sentinelle avancée du christianisme; Ferdinand Ier, maître des Asturies, de la Galice, de Biscaye, de Léon et de Castille, prit en Portugal Viseu, Lamego, Coimbre, et se rendit formidable aux musulmans (1035-1044).

Pendant ce temps le roi d'Aragon, d'accord avec le comte de Barcelone, pressait les rois de Saragosse et d'Huesca, et les obligeait de se reconnaître ses tributaires (1063-1066).

Telle était la conséquence des querelles qui avaient éclaté parmi les Arabes; ils ne durent leur salut qu'à la guerre civile qui pendant sept ans (1066-1073) désola la Castille. Les trois fils de Ferdinand se disputèrent l'héritage paternel; Sanche, l'aîné, chassa d'abord ses deux frères Garcie et Alphonse de la Galice et de Léon, et les força d'aller demander asile, l'un au roi de Séville, Almoateded, et l'autre au roi de Tolède, connu dans les chroniques sous le nom d'Almamoun; mais il périt au siége de Zamora, qu'occupait sa sœur dona Urraca; et Alphonse, rappelé d'une voix unanime, réunit entre ses mains toute la puissance de son père (1073).

Ce prince se regardait comme engagé par la reconnaissance envers le roi de Tolède, qui lui avait accordé une généreuse hospitalité; il lui envoya une armée qui contribua à la prise de Cordoue et de Séville sur Almoateded II; après la mort de son allié, il n'hésita pas à

reprendre la croisade contre les musulmans. Il avait à son service des hommes d'un courage éprouvé, et par-dessus tous, le Cid, Rodrigue de Bivar, qui porta aux Arabes les coups les plus funestes, et qui, de 1081 à 1085, ne cessa de ravager la plaine qui s'étend des limites de la Vieille-Castille aux rives du Tage. Avec de tels soldats, Alphonse pouvait compter sur la victoire ; il ne craignit pas de mettre le siége devant Tolède; secondé, comme on l'a vu, par Ben-Abad, favorisé secrètement par les habitants, pour la plupart juifs et chrétiens, il reçut les clefs de la ville, s'engageant à respecter les mosquées et à maintenir la juridiction des cadis pour les musulmans. Quant au roi dépossédé, il put emporter ses richesses, et, suivi de sa noblesse, aller s'établir à Valence.

La conquête de Tolède était de la plus grande importance pour les Espagnols ; toutes les forteresses qui se trouvaient en deçà du Tage, Maqueda, Madrid, Guadalaxara, Coria, se soumirent ; le bassin de la Guadiana fut envahi, et l'Andalousie vit avec terreur les progrès des princes chrétiens que ses propres déchirements avaient favorisés.

Ce n'était point seulement en Espagne que l'islamisme perdait du terrain : dans les îles de la Méditerranée, les chrétiens ressaisissaient aussi l'avantage, et reparaissaient peu à peu dans les pays qui leur avaient été enlevés.

Ainsi, en 1017, les Génois et les Pisans avaient débarqué dans la Sardaigne et en avaient chassé le wali des Zeïrites. Les Pisans seuls repoussèrent ensuite les tentatives que firent les Zeïrites pour rentrer en posses-

sion de l'île, et détruisirent complètement, près de Cagliari, une armée partie d'Afrique.

Plus tard, les Génois s'emparèrent de la Corse sur les pirates andalous qui en étaient maîtres, et qui, délaissés par les musulmans d'Espagne, implorèrent en vain le secours des souverains d'Afrique.

Les Arabes n'avaient pas cessé leurs incursions en Italie ; mais, dès l'an 1000, ils avaient trouvé à Salerne de nouveaux adversaires dans les aventuriers normands. Tarente, qui leur appartenait encore, leur fut arrachée par les Grecs, aidés des Normands, en 1035. Ils furent à la même époque attaqués en Sicile, et comme ils étaient divisés entre eux, ils auraient succombé si les Grecs et les Normands n'avaient eu de graves contestations suivies d'une rupture complète (1043).

Quant aux Baléares, les républiques italiennes ne purent s'en emparer; un des walis indépendants de l'Espagne, le wali de Dénia, les avait enlevées aux pirates qui en avaient fait le centre de leurs opérations, et il s'y était fortement établi.

Si les Zeïrites n'avaient pu empêcher les revers de l'islamisme, c'est qu'ils étaient eux-mêmes tourmentés en Afrique par les plus tristes et les plus sanglantes dissensions. Chaque année voyait surgir dans leurs principales villes de nouvelles révoltes qui n'avaient d'autre résultat que de remplacer un despote par un autre. Les Beni-Hammad, établis à Aschir et Bougie, empiétaient souvent sur les frontières voisines pour étendre leur propre territoire; les Fathimites envoyaient parfois du Caire des armées menacer Tripoli. Enfin, les tribus du désert refusaient de payer l'impôt et aug-

mentaient chaque jour, en se rapprochant des côtes de la mer, le cercle de leurs courses nomades et de leurs dévastations périodiques.

Les Arabes d'Orient restaient indifférents au sort de l'Afrique et de l'Espagne, et les seuls défenseurs de la religion de Mahomet se trouvèrent dans les déserts du Magreb, parmi ces tribus africaines, si impatientes du joug étranger, si braves, si faciles à exalter. Deux d'entre elles, les tribus Lamtuna et Gudala, qui faisaient elles-mêmes partie de la grande tribu des Zanhaga, excitées par un alfaqui de Sous, nommé Abdallah-ben-Tasfin, se crurent destinées par la Providence à relever la gloire de l'islamisme. Elles adoptèrent le nom de Morabethin (hommes de Dieu, liés à la religion), d'où les Espagnols ont fait Marabouts et Almoravides; et, à la voix d'Abdallah qui n'avait eu d'autre pensée, en réveillant dans leur âme le sentiment religieux, que de les entraîner à de nouvelles conquêtes, elles soumirent Seldjelmesse, puis le pays de Dahrah, imposèrent leur domination à la tribu de Mazmuda, l'une des cinq grandes tribus de l'Afrique septentrionale, et traversèrent l'Atlas pour s'établir aux environs d'Agmat, entre les montagnes et la mer (1068). Abou-Bekre, qu'Abdallah avait mis à leur tête, se contenta quelque temps de la ville d'Agmat; bientôt il jugea que l'étendue de la cité ne répondait pas à sa puissance réelle, et, à l'exemple de toutes les dynasties qui s'étaient établies en Afrique, il fonda une ville qui, sous le nom de Maroc, est encore aujourd'hui la capitale d'un grand empire. Son cousin, Yousef-ben-Tasfin, s'empara bientôt de toute l'autorité. Il était hardi, généreux, d'une grande

dévotion, très-habile administrateur; il avait un air imposant et les qualités de l'âme qui imposent aux peuples. En peu de temps, il fut salué par les Almoravides comme le chef qui devait les conduire à la victoire.

Après s'être organisé une garde nombreuse, composée à la fois d'esclaves nègres achetés sur les côtes de Guinée et d'esclaves chrétiens qu'il avait fait venir d'Andalousie, Yousef marcha contre Fez et Mequinez, alors possédées par des familles arabes et berbères, et s'en rendit maître. Rien ne put résister à l'impétuosité de ses terribles cavaliers; une partie de ses soldats abandonnèrent ses étendards pour se livrer à l'agriculture; les autres, en plus grand nombre, s'associèrent à sa fortune, et prirent successivement Ceuta, Tanger, Salé, où s'étaient retirés les Beni-Hamud, chassés de Malaga et de Fez. Tout le Magreb reconnaissait les lois d'Yousef en 1084.

Les Arabes d'Espagne, dans leur détresse, tournèrent les yeux du côté des Almoravides. Les rois de Séville, de Badajoz et de Grenade furent auprès de Yousef les interprètes du sentiment général, et invoquèrent son secours contre les princes chrétiens.

Yousef n'eut garde de repousser des propositions qui ouvraient à son ambition une nouvelle carrière. Il prépara sur-le-champ une expédition, et après s'être fait livrer d'avance par Almoateded la ville d'Algéziras, il débarqua dans la péninsule avec une nombreuse armée (1086). Son arrivée causa dans toute l'Andalousie le plus grand enthousiasme; cependant les Almoravides n'accomplirent pas l'œuvre qu'on attendait de leur fa-

natisme et de leur bravoure. Vainqueurs à l'importante bataille de Zélaca, ils ne surent pas profiter de leurs avantages. Alphonse VI et Sanche d'Aragon se remirent bientôt en campagne. Le Cid descendit jusque dans la province de Murcie et s'empara de la forte ville d'Alid (1087). Sanche emporta Huesca d'assaut (1088), et Alphonse VI maintint non seulement ses frontières intactes, mais encore dirigea de Tolède des courses dévastatrices jusqu'aux rives de la Guadiana (1090).

La première condition de succès pour les musulmans, c'était que les Andalous et les Africains restassent d'accord et s'entendissent dans leurs opérations. La bonne harmonie ne devait pas subsister longtemps entre eux. Yousef n'avait pu voir les belles plaines de l'Espagne sans ressentir un ardent désir de les posséder; et les Andalous, qui avaient deviné ses vues secrètes, songeaient déjà à les faire échouer. Tout fut inutile: Yousef leva promptement le masque, et en quatre ans (1090-1094), il n'y eut dans tous les pays musulmans de l'Espagne méridionale d'autre autorité que celle des Almoravides. Cordoue, Carmona, Baëza furent prises; les royaumes d'Almeria, de Malaga, de Grenade se soumirent sans résistance devant un ennemi supérieur en forces; Séville, où résidait Almoateded II, n'échappa au pillage que par la générosité de ce prince qui, se sacrifiant lui et sa famille, se livra sans défense à son puissant rival; enfin les lieutenants d'Yousef réduisirent Xativa, Denia, Valence, les rois de l'Algarve et de la Lusitanie; Saragosse seule conserva son indépendance (1094).

La rapidité de l'invasion prouve que les Andalous

étaient bien dégénérés de leur ancienne vigueur ; peut-être aussi espéraient-ils qu'Yousef, disposant des ressources de l'Afrique et des provinces espagnoles, les protégerait mieux contre les chrétiens ; on reconnut bientôt que le sentiment religieux n'avait pas seul dirigé la conduite de ce chef entreprenant ; il laissa le Cid s'établir à Valence (1095), et demeura plusieurs années inactif au milieu des fêtes et des plaisirs, se transportant de Cordoue à Maroc et de l'Afrique dans la péninsule, sans s'inquiéter en aucune manière des dangers de l'islamisme.

Les Arabes d'Espagne, au lieu d'accepter leur défaite, qu'ils avaient cru devoir servir les intérêts de la religion, ne cherchèrent plus qu'à secouer le joug qui leur était imposé. Plusieurs walis des environs de Valence s'unirent à Chimène, l'épouse du Cid, pour défendre Valence, conquête de son époux, menacée par les Almoravides, et il ne tint pas à eux que cette ville ne restât aux chrétiens (1099).

Le même sentiment se manifesta dans le reste de la péninsule musulmane ; ce n'étaient plus les chrétiens qui étaient à redouter, mais bien les étrangers qu'il fallait expulser. Yousef étant mort (1107), son fils Ali fit triompher un instant son parti par la victoire d'Uclès, remportée sur Alphonse VI ; mais il attaqua le roi de Saragosse et les Andalous, et fit à son tour cause commune avec les chrétiens, qui s'emparèrent, en 1118, de la capitale même, et en 1120 de Calatajud et de Daroca. Le roi de Saragosse avait été écrasé entre les troupes des Almoravides et celles du roi d'Aragon ; dès lors le fils d'Yousef resta le seul représentant de la cause arabe.

Son autorité (1107-1144) et celle de son successeur, Tasfin-ben-Ali (1144), furent très-chancelantes. Cordoue était devenue le siége de leur domination; et les Almoravides traitaient les habitants en peuple conquis; une première révolte éclata en 1121; toutes les forces d'Ali suffirent à peine pour faire rentrer la ville dans le devoir. Afin de donner une sorte de consécration religieuse à son usurpation, Yousef s'était fait investir par le khalife de Bagdad du gouvernement de l'Espagne; Ali, son fils, en introduisant dans la péninsule une foule de tribus africaines qu'il devait enrichir de la dépouille des anciennes familles arabes, ranima les haines qui avaient autrefois divisé les tribus asiatiques et les Alabdaris, et sépara de nouveau l'Espagne musulmane en deux camps opposés.

C'était appeler sur le champ de bataille les chrétiens, qui depuis l'invasion des Almoravides avaient presque toujours gardé la défensive, et qui allaient profiter de l'occasion pour continuer leurs empiètements. Le grand mouvement des croisades agitait alors l'Europe entière; de nombreux chevaliers, qui voulaient concourir à la guerre sainte contre les infidèles, accoururent en Espagne. Raymond de Bourgogne et Henri de Besançon rendirent de si grands services à la cause chrétienne, que le roi Alphonse, dans sa reconnaissance, leur offrit la main de ses filles Urraque et Thérèse. Le premier, avec Urraque, eut la perspective du trône de Castille, et le second se fit un royaume avec la dot de Thérèse, qui lui apporta le comté de Portugal, c'est-à-dire toute la partie de la Lusitanie qui avait déjà été conquise.

Les Espagnols étaient maîtres, en 1120, des pays

qui s'étendent de Tolède jusqu'à l'Èbre; Alphonse d'Aragon, rêvant de nouveaux succès, menaça Valence et battit près d'Alcarah les walis africains coalisés contre lui. Cette victoire lui ouvrit les plaines de l'Andalousie; les Mozarabes des environs de Grenade, au nombre de douze mille, se rallièrent sous ses drapeaux, et il envahit le royaume de Murcie (1125); le résultat de l'expédition ne répondit pas à ses espérances; mais il pénétra plus avant, il pilla la campagne de Grenade, et emmena avec lui un grand nombre de Mozarabes qui se fixèrent à Saragosse; ce fut le seul avantage qu'il obtint. Le souverain des Almoravides donna l'ordre à ses lieutenants de se saisir de tous les chrétiens des frontières, et de les disperser dans l'intérieur; on fit plus : ceux qu'on pouvait soupçonner d'entretenir des rapports avec l'ennemi furent contraints de vendre leurs biens, et on les transporta en Afrique.

Ces mesures violentes n'empêchèrent point Alphonse Raymond, devenu roi de Castille et de Léon, de descendre encore avec une puissante armée en Andalousie (1133); il ravagea les faubourgs de Séville, et même ceux de Cadix, et mérita par ses expéditions, autant que par la médiation qu'il exerça entre le roi de Navarre et celui d'Aragon, le titre d'*empereur*. Le comte de Portugal, Alphonse Henriquez, dirigea aussi une expédition vers l'Algarve, dans le dessein de soumettre toute cette province. Les walis de Badajoz, de Beja, d'Evora et d'Elvaz vinrent lui présenter la bataille; il l'accepta, et remporta près des hauteurs d'Ourique une victoire célèbre qui consolida sa puissance et lui fit décerner la royauté (1143).

Les Almoravides n'avaient fait que retarder un instant la ruine de l'islamisme; ils n'étaient point sortis de la péninsule et n'avaient entrepris dans la Méditerranée aucune expédition maritime au delà des Baléares, qu'ils avaient enlevées, en 1096, à un wali andalou. Ils n'avaient point cherché à reprendre Candie, dont les Vénitiens s'étaient emparés sur les musulmans. La Sicile elle-même était tombée définitivement aux mains des chevaliers normands, qui, après s'être établis dans le comté d'Aversa et la principauté de Capoue, avaient fondé dans l'Italie méridionale un État indépendant, malgré l'opposition des pontifes de Rome, des Grecs et des Allemands. Robert Guiscard et son frère Roger se décidèrent à passer le détroit en 1064; l'occasion était favorable; les cinq émirs de Palerme, Pyranèse, Messine, Trapani et Patti se disputaient l'autorité souveraine que les Zeïrites n'étaient plus en état d'exercer. Roger feignit d'abord d'entrer dans ces querelles intérieures; puis, quand il crut le moment opportun, il jeta le masque, quitta les rangs des musulmans, et réunit autour de lui les chrétiens de la Sicile (1068). La guerre fut longue. Le chef normand, privé des secours de son frère, réduit à se tenir sur la défensive dans la ville de Messine, faillit être écrasé par des troupes que les Zeïrites avaient envoyées d'Afrique; le retour de Guiscard avec des renforts changea les choses de face; Catane, Palerme, se soumirent; l'armée musulmane fut repoussée (1071), et l'île demeura acquise aux Normands. Les Arabes et les Maures qui voulurent y demeurer obtinrent des garanties nombreuses. Le vainqueur craignait qu'ils n'emportassent avec leurs riches-

ses cette science agricole et industrielle qui avait assuré la prospérité de la Sicile; on leur promit la liberté de leur culte, le maintien de leurs coutumes; mais, dans les deux siècles qui suivirent, la population musulmane disparut complètement. Roger fit de la Sicile une puissance maritime, et voulut enlever aux Arabes l'empire de la Méditerranée. Il les poursuivit d'abord sur le rocher de Malte, qui vit flotter son drapeau en 1098. Plus tard son fils, Roger II, menaça l'Afrique elle-même et s'empara des îles situées près du littoral (1125-1143).

Profitant, en 1146, des dissensions qui avaient éclaté parmi les Zeïrites, Roger se présenta devant Tripoli. La ville ne put résister aux efforts de l'amiral Giorgi, et bientôt Sfaks, Sousa, Mahadia, Cairowan et Tunis reconnurent son autorité (1148). Les Zeïrites se retirèrent dans l'intérieur des terres, et laissèrent entre les mains des chrétiens ces villes, où ils dominaient depuis cent soixante-dix-sept ans (971-1148).

L'islamisme était donc, au milieu du XII[e] siècle, en pleine décadence du côté de l'Occident; la domination de la Méditerranée lui avait échappé; il reculait en Espagne, et déjà une partie de l'Afrique lui échappait; de nouveaux défenseurs vinrent tout à coup lui rendre un éclat passager; ils sortaient, comme les Almoravides, des déserts du Magreb, et ils allaient se répandre comme un torrent sur l'Afrique et l'Espagne.

Parmi les peuplades qui étaient soumises aux Almoravides, quelques-unes avaient vu avec jalousie l'élévation des tribus Lamtuna et Gudula, et désiraient ardemment acquérir, pour elles-mêmes, les richesses

qu'Yousef et Ali avaient procurées à leurs rivales. Ce sentiment fut habilement exploité par un homme d'une instruction profonde qui était venu au Magreb propager les doctrines de son maître, le célèbre philosophe Al-Gazzali, Muhamad-ben-Abdallah, fils d'un employé subalterne dans la mosquée de Cordoue. Initié de bonne heure, par suite d'heureuses circonstances, aux premiers éléments des sciences, envoyé plus tard en Orient, et admis, à Bagdad, à recevoir l'enseignement d'Al-Gazzali, il comprit l'influence qu'on pouvait exercer au moyen des idées religieuses sur le gouvernement des sociétés, et entreprit, par la seule force de son intelligence, de renverser la dynastie des Almoravides. Il commença par critiquer, dans la conduite de leurs principaux chefs, tout ce qui pouvait paraître contraire aux prescriptions les plus rigoureuses du Coran. Chassé de Maroc pour avoir insulté les femmes d'Ali qui sortaient le visage découvert, il s'attacha à persuader au peuple qu'il était temps de revenir à la morale et aux commandements de Mahomet, annonçant en même temps l'arrivée d'un nouveau *Mahadi* qui allait ramener sur terre la vertu et la justice. Ses intrigues ne se bornèrent pas à des prédications publiques; il réussit à s'entourer d'hommes actifs et capables de le soutenir dans sa difficile mission, et leur action ne tarda pas à se manifester au grand jour; dans les villes de Maroc et d'Agmat, une foule innombrable accourut à leur voix et applaudit à leurs projets de réforme.

Les Almoravides s'aperçurent trop tard du danger qui les menaçait; lorsqu'ils voulurent le conjurer, Abdallah s'était organisé un parti considérable; il vit qu'il

portait ombrage aux souverains du pays ; que les yeux étaient fixés sur lui, et il se retira à Tinmal, dans la province de Sous, où il appela ses adhérents, nommés Almohades (unitaires). Il fit élever, dans ce lieu que la nature elle-même avait fortifié, un château presque inattaquable, et exerça une autorité absolue avec le seul titre de Mahadi. Il voulut toutefois que l'administration restât confiée à un grand conseil composé de dix de ses disciples les plus dévoués, au nombre desquels se distinguait Abdelmoumen, et à une assemblée de soixante et dix musulmans. Bientôt les ennemis des Almoravides vinrent se ranger autour de lui, et surtout les tribus Henteta, Herga, Gidmuya, qui formaient la principale fraction de la grande tribu des Marmuda. Dès 1120, trouvant ses forces suffisantes, il entra en campagne ; les trois premières batailles qu'il livra devinrent autant de victoires par le courage de ses soldats et le fanatisme qu'il sut leur inspirer. Après ces succès (1123), il crut pouvoir assiéger Maroc et se présenta devant cette ville, véritable centre de la puissance des Almoravides en Afrique ; vainqueur au début dans quelques rencontres, il fut ensuite trahi par la fortune, et ses troupes subirent le plus sanglant échec (1125). Lui-même fut au moment de désespérer de sa cause et d'abandonner, devant ce funeste jeu de la guerre, les espérances de grandeur qu'il avait pu concevoir. Le génie et l'activité d'Abdelmoumen lui créèrent de nouvelles réssources ; il parvint peu à peu à ranimer l'ardeur de ses partisans abattus, et, en 1130, ses pertes furent tout à fait réparées. Il résolut de tenter encore une fois le sort des armes, et fut plus heureux, grâce

au génie d'Abdelmoumen, qu'il désigna comme son successeur quatre jours avant sa mort.

Abdelmoumen était digne de poursuivre la tâche difficile entreprise par le Mahadi; moins rigide que son maître, il avait, de plus que lui, l'habitude de la guerre et du commandement; doué d'une grande persévérance et d'une volonté ferme, il imposait à tous par une représentation pleine de dignité; son esprit savait concevoir des projets hardis, et il y avait en lui l'énergie nécessaire pour les exécuter. Les Almohades accueillirent son avènement avec acclamation, et il justifia les espérances que leur avaient fait concevoir ses rares qualités. En peu de temps, il leur donna un empire beaucoup plus vaste que ne l'était celui des Almoravides.

De Tinmal, sa capitale, située au fond des montagnes du Dahrah, il commença, dès 1132, à soumettre toutes les tribus limitrophes qui s'étendaient jusqu'à Salé. Quand cette ville lui eut ouvert ses portes, il envahit le pays de Fez et celui de Taza, qui ne lui opposèrent qu'une faible résistance (1137). A la mort d'Ali-ben-Yousef (1144), son fils Tasfin était encore à la tête d'une armée aguerrie, mais il ne possédait plus que quelques provinces voisines de Maroc et les deux places importantes d'Oran et de Tlemcen. Ce fut sous les murs de cette dernière ville que se décidèrent les destins de l'Afrique. Abdelmoumen dut la victoire à ses habiles dispositions ; il forma de ses troupes un bataillon carré dont le premier rang se composait des soldats les plus vaillants armés de longues piques qu'ils appuyaient contre terre dans une direction oblique. Des boucliers les protégeaient contre les flèches ennemies.

Les arbalétriers et les frondeurs venaient ensuite, et la cavalerie se trouvait au milieu de ce carré, d'où elle s'élançait par des issues qui se refermaient immédiatement. Les Almoravides, quoique supérieurs en nombre, ne purent jamais rompre cet ordre de bataille et finirent par essuyer une déroute complète. Tasfin, désespéré, s'enfuit à Tlemcen, puis à Oran, où un accident funeste, en lui enlevant la vie, priva les Almoravides d'une direction qui leur était nécessaire (1145).

En peu de temps, les villes qui avaient jusque-là repoussé l'autorité d'Abdelmoumen furent forcées de la reconnaître. On raconte que ce hardi conquérant, irrité de la résistance qu'une de ces places lui opposait, fit construire une forte digue pour élever les eaux d'une rivière qui traversait la ville assiégée; puis il enleva tout à coup l'obstacle qui les retenait, et les lança sur les remparts, qui s'écroulèrent avec fracas. En 1146, il ne restait plus aux Almoravides que Maroc, qui fut prise d'assaut, et les Almohades se trouvèrent en possession de tout le Magreb.

Abdelmoumen, après avoir acquis l'héritage de Yousef, chercha, sans aucun retard, à s'immiscer dans les affaires d'Espagne. Mais là ne se borna point son ambition; il prétendit renouveler en Afrique l'ancienne domination des Aglabites, et se tourna du côté de la Cyrénaïque, comme s'il eût reçu du Mahadi l'injonction de réunir dans une même pensée et sous un même chef tous les musulmans d'Occident. Sa longue carrière ne fut plus marquée que par des succès. De 1146 à 1158, il soumit Seldjelmesse et les tribus qui demeuraient entre Oran et Tlemcen. Il mit fin à la

dynastie des Beni-Hammad, dont les derniers représentants allèrent rejoindre les Zeïrites, refoulés parmi les tribus du désert, et, en 1159, se trouva en face des Normands chrétiens, qui s'étaient établis en Afrique, et avaient vainement essayé, en secourant les souverains de Bougie, de s'opposer à ses envahissements. Il avait entendu vanter leur courage, et prépara contre eux une expédition formidable. Les écrivains arabes ont fait de sa marche, depuis Salé jusqu'à Tunis, à travers les plaines du littoral de l'Afrique, une description pompeuse ; ils rapportent que le matin le signal du départ était donné au moyen d'un immense tambour ayant quinze coudées de profondeur, et dont le son s'entendait à une demi-journée de distance; l'armée était divisée en quatre corps; chaque tribu avait son étendard, ses bagages et ses troupeaux. On s'arrêtait à midi pour se reposer le reste du jour. Le roi était entouré de ses généraux et de ses scheiks les plus considérés, montés sur de superbes chevaux dont les harnais étaient tissus d'or et d'argent, et ayant dans leurs mains des lances dont le manche était garni d'ivoire et le fer orné de banderoles de diverses couleurs; puis venait une foule innombrable de musiciens dont les principaux instruments étaient des clairons et des cymbales. Quand on arrivait au lieu de campement, les places étaient aussitôt distribuées avec autant d'ordre que de promptitude, et chacun trouvait auprès de lui les provisions dont il avait besoin.

Les Francs ne purent résister et perdirent successivement Tunis, Tripoli, Sfaks, Mahadia, Cabes, Cairowan et les autres villes qu'ils possédaient depuis 1148.

Une fois maîtres de l'Afrique, les Almohades eurent de continuels efforts à faire pour la conserver. De nombreux ennemis leur en disputaient la possession. Outre les tribus du désert qui se révoltaient sans cesse pour se soustraire à l'impôt, outre le roi de Sicile qui essaya, jusqu'en 1180, de reprendre ce qu'on lui avait enlevé, et ne se désista de ses prétentions qu'en signant un traité de paix avec le successeur d'Abdelmoumen, ils eurent à repousser les incursions d'un chef almoravide qui, des Baléares, où il était établi, débarqua en 1184 près de Bougie, s'empara de cette ville, de Cabes et de Sfaks, et fit dire la prière au nom du khalife de Bagdad. Ils furent attaqués par le sultan d'Égypte Saladin, qui conquit, en 1172, la ville de Tripoli, et ne purent tirer vengeance des Aïoubites, tout-puissants en Orient; mais ils reprirent assez rapidement sur l'Almoravide les places dont il s'était rendu maître, et le poursuivirent même jusque dans les Baléares, qu'ils réduisirent en 1205.

La victoire d'Alphonse Henriquez à Ourique avait été dans la péninsule le signal de la dissolution complète de l'empire des Almoravides (1143). Ils étaient déjà pressés au Magreb par les Almohades, et n'avaient pu envoyer de secours aux walis de Badajoz et d'Elvas. L'Andalousie se souleva aussitôt contre les chefs nommés par Ali-Ben-Yousef, et ces nouveaux déchirements favorisèrent les progrès des princes chrétiens.

Alphonse III, roi de Castille et de Léon, ravagea au delà de la Guadiana et de la Sierra Morena les villes d'Andujar et de Baeza (1146); il prit Calatrava (1147) et s'approcha même des murs d'Almeria, qui fut obligée

de capituler après un blocus de trois mois, auquel avaient pris part les vaisseaux catalans.

Le roi de Portugal, de son côté, vint assiéger l'importante ville de Lisbonne; cette conquête, en lui donnant la navigation du Tage, lui ouvrait le chemin de l'Algarve. Il l'acheva glorieusement, avec l'assistance d'une flotte de croisés anglais et flamands qui avait jeté l'ancre à l'embouchure du fleuve (1147). Une entreprise d'Alphonse III contre Cordoue ne fut pas aussi heureuse; il se vengea en dévastant le pays (1152).

Si, en secouant le joug des Almoravides, les Arabes d'Espagne avaient su rétablir au milieu d'eux l'unité de gouvernement et centraliser leurs ressources, ils eussent peut-être été en mesure de tenir tête aux chrétiens. Mais d'accord pour la révolte, ils ne l'étaient plus pour se donner un chef. On vit se renouveler les divisions qui avaient perdu la maison d'Ommïah, et le mal fut plus grand encore, parce que le prestige de ce nom révéré n'existait plus.

Dans toutes les villes un peu importantes (1144), à Murcie, Valence, Grenade, Séville, Cordoue, des ambitieux usurpèrent la dignité royale et s'isolèrent les uns des autres. Les Almoravides abandonnèrent l'Espagne et se retirèrent (1146) en Afrique et dans les îles Baléares. Ils ne laissèrent en Andalousie qu'une faible armée sous la conduite d'Abdallah-ben-Gania qui chercha, en s'alliant aux chrétiens, à fonder une petite principauté. Quelques troupes qu'il jeta dans l'Alcazaba lui assurèrent pour quelque temps la possession de Grenade; il fut un instant maître de Cordoue et de Séville. L'arrivée des Almohades le força de renoncer à

ses prétentions; incapable de résister à la fois à ses voisins et aux soldats d'Abdelmoumen, il périt les armes à la main, victime de son courage, et il n'y eut plus d'Almoravides dans la péninsule.

Les Almohades avaient été appelés en Espagne par un wali de l'Algarve, partisan des doctrines religieuses d'Al-Gazzali et du Mahadi. Une première armée, envoyée par Abdelmoumen, lui soumit la plus grande partie de l'Algarve et arrêta la marche du roi de Portugal (1147). Une seconde reprit sur Alphonse VII Almeria, qui subit un siége de cinq ans (1152-1156). Une troisième enfin remporta un avantage signalé sur le souverain de Valence, qui, maître de toute la côte orientale de l'Espagne, s'était allié aux chrétiens, et assura aux Almohades la possession de Grenade et du pays qui s'étend jusqu'à la Guadiana (1156-1160).

Valence avait, en 1160, échappé à la suzeraineté africaine, en résistant à Abdelmoumen; après lui son fils Yousef résolut de la réduire avant d'entreprendre contre les chrétiens aucune guerre sérieuse; la lutte fut héroïque; les Arabes de l'Andalousie, qui soutenaient Valence, déployèrent dans la défense de cette ville le plus grand courage et se signalèrent à la journée d'*Al-Gelâb*, ou des Clameurs; ils succombèrent à la fin, et Valence fut prise; Murcie subit le même sort. Les walis de Dénia, d'Alicante et d'autres villes s'empressèrent alors de faire leur soumission au chef des Almohades (1165-1172).

Ce fut alors seulement que les conquérants entrèrent en guerre ouverte avec les princes chrétiens; jusque-là ils s'étaient contentés de secourir les places mena-

cées, et d'empêcher de nouvelles incursions. Le moment leur parut arrivé de prendre l'offensive; l'Aragon et la Catalogne s'étaient réunis. D'un autre côté, la Castille et Léon s'étaient séparés à la mort d'Alphonse. De tous les princes chrétiens, le plus dangereux pour les musulmans était le roi de Portugal, qui ne voulait point dèposer les armes, et ne cessait d'étendre ses frontières. Ce fut contre lui que Yousef dirigea tous ses efforts. Il se contenta de reprendre aux Aragonais la ville de Tarragone, et leur laissa les cantons de Lerida et de Fraga, se réservant d'attaquer plus tard les Castillans, devenus maîtres de l'importante ville de Cuença. Il se porta rapidement contre Santarem, dont les Portugais s'étaient emparés (1184). Le siége était poussé avec vigueur et promettait d'heureux résultats, quand une panique inexplicable saisit les Almohades dans une sortie habilement préparée, et coûta la vie à Yousef lui-même. Yakoub vengea la mort de son père, et après un terrible assaut emporta la place de vive force.

Le nouveau chef des Almohades n'avait pas moins de mérite que ses deux prédécesseurs, Yousef et Abdelmoumen ; possesseur d'un vaste empire qui s'étendait depuis Tripoli jusqu'aux rives de l'Èbre et du Tage, il résolut d'illustrer son règne par une entreprise glorieuse contre les ennemis de sa religion. Il entreprit, de 1184 à 1195, contre les chrétiens une guerre d'extermination. Les deux peuples se plaisaient à porter l'un chez l'autre la mort et le pillage ; l'algehed fut proclamée dans les déserts de l'Afrique et dans l'Espagne musulmane. Une nombreuse armée se réunit sous les étendards de Yakoub et vint fondre non loin d'Alar-

cos sur Alphonse VIII. Ce prince, sans attendre l'arrivée des rois de Léon et de Navarre, engagea le combat. Il éprouva une déroute complète, plus complète encore que celle de Zélaca; Yakoub fit vingt mille prisonniers, et par un mouvement chevaleresque les rendit à la liberté (1195). Cette victoire entraîna la chute de Calatrava, Guadalaxara, Escalona et Madrid; les Almohades tentèrent vainement de s'emparer de Tolède et s'en consolèrent en remontant jusqu'à Salamanque dont les habitants furent passés au fil de l'épée, et en parcourant les États de Castille, de Léon et de Portugal, le fer et la flamme à la main (1197).

Ces succès donnèrent un grand éclat à la domination des Almohades en Espagne. Ils arrêtèrent la marche envahissante des chrétiens, et les vainqueurs firent revivre pour l'Andalousie les temps fortunés des khalifes ommïades; protecteurs des sciences, des arts et de l'industrie, Abdelmoumen, Yousef, Yakoub, tout en se montrant rigides observateurs de la loi musulmane, ressuscitèrent le luxe et les fêtes splendides des Abdérames. Ils fondèrent des colléges publics et de nombreuses écoles, et comblèrent de bienfaits les savants arabes. Alors fleurirent Averroës et Abenzoar, tous deux médecins, philosophes et poètes. Mais ce qui caractérisa surtout les princes almohades, ce fut leur goût pour les constructions. Yousef fit bâtir à Séville plusieurs édifices somptueux et une mosquée magnifique; il jeta sur le fleuve un pont de bateaux, répara les murailles, amena au moyen d'aqueducs des eaux abondantes dans la ville et embellit de deux quais les bords du Guadalquivir. Yakoub fonda à son tour, en mémoire de la

journée d'Alarcos, une grande mosquée dont la tour est encore aujourd'hui connue sous le nom de Giralda ; l'architecte Al-Geber lui avait donné cent soixante-douze pieds d'élévation ; elle était couronnée par un globe de fer doré, évalué à cent mille dinars d'or, reposant sur un pivot qui pesait à lui seul dix quintaux. Plus tard, le globe fut enlevé, la tour rehaussée de quatre-vingt-six pieds et surmontée d'une statue colossale représentant la Foi. La fondation de la Giralda ne fit pas oublier à Yakoub les établissements d'utilité publique : il créa dans toutes les parties de son empire des hôpitaux pour les malades, des hospices pour les indigents et les invalides. Il fit creuser des puits dans les campagnes, élever des hôtelleries sur les routes. On raconte qu'il augmenta les appointements des cadis et des alfaquis, pour prémunir les uns contre les séductions des riches, et permettre aux autres de se livrer exclusivement à l'étude de la législation musulmane.

Les Arabes d'Espagne devaient au triomphe des Almohades une tranquillité qu'ils n'avaient pas su conquérir eux-mêmes ; mais ils n'acceptaient ce joug étranger qu'en affectant de se sacrifier aux intérêts de l'islamisme. Il fallait donc que les princes Almohades satisfissent leur vanité en abaissant les rois chrétiens. Yakoub avait réussi. Son fils Muhamad-el-Nasir, qui monta sur le trône en 1199, ne négligea rien pour s'assurer de nouveaux succès ; ses longs préparatifs, qui ne furent interrompus que par une expédition contre les Baléares en 1205, furent achevés cinq ans après (1210). Alors seulement il quitta Maroc, son séjour ordinaire, et descendit en Espagne avec une armée que

des témoignages exagérés ont portée à six cent mille hommes; elle se composait de cinq divisions; dans l'une se trouvaient les Berbères, dans l'autre les soldats du Magreb, dans la troisième les volontaires de tous les pays. La quatrième était exclusivement formée par les Almohades, et la cinquième par les Arabes d'Espagne. On conçoit quel effet dut produire dans toute la chrétienté l'annonce d'une semblable expédition; les esprits se souvenaient encore du désastre d'Alarcos et des ravages qui en avaient été la suite. Tous les princes espagnols, également menacés, s'engagèrent à se secourir mutuellement et implorèrent les secours de l'Europe orientale. Le pape Innocent III publia une croisade; l'archevêque de Tolède, Rodrigue, qui avait été la solliciter, prêcha sur sa route, en Italie et en France, la guerre contre les musulmans, et ramena avec lui un grand nombre de combattants. Soixante mille chrétiens passèrent les Pyrénées.

On devait s'attendre à un choc sanglant entre les deux armées ennemies, toutes deux composées d'éléments divers, de peuples confédérés; il eut lieu au pied de la Sierra Morena, dans les plaines (*Las Navas*) de Tolosa. L'avantage du terrain semblait appartenir à Muhamad, qui occupait les flancs de la montagne au moment où les chrétiens s'avançaient contre lui et s'engageaient dans d'étroits défilés; mais, guidés par un berger au travers de sentiers inconnus sur des hauteurs presque inaccessibles, ils purent compenser par l'excellence de la position l'infériorité de leur nombre. Les musulmans ne se découragèrent point; Muhamad, après avoir disposé ses troupes, fit planter son pavillon rouge

en leur présence. On l'entoura d'une forte chaîne de fer, et il en confia la garde à l'élite de ses soldats ; lui-même, sous ce pavillon, s'offrit aux regards de toute son armée, tenant d'une main le glaive des combats, et de l'autre le Coran, le livre des récompenses éternelles. Sa vue excita dans tous les rangs le plus vif enthousiasme. Néanmoins l'ardeur des chrétiens, leur discipline, l'habile direction de leurs chefs l'emportèrent. Renversant tous les obstacles, Sanche de Navarre rompit la chaîne de fer qui défendait le pavillon de Muhamad ; il mit sa garde en déroute et le força lui-même de chercher son salut dans la fuite (1212).

Le désastre de Las Navas, que les musulmans appellent la journée d'Alacab, leur porta un coup dont ils ne se relevèrent pas. Selon quelques écrivains, plus de deux cent mille hommes périrent en combattant ; mais c'est plutôt par les immenses résultats de la bataille qu'il faut en apprécier l'importance. Elle amena l'entière dissolution de l'empire des Almohades, et donna aux chrétiens un ascendant marqué; les musulmans ne furent plus agresseurs et restèrent désormais sur la défensive. Muhamad, de retour à Maroc de sa funeste expédition, abdiqua la couronne en faveur de son fils Abou-Yakoub ; cet acte politique n'exerça aucune influence sur la situation de l'empire, par suite de l'incapacité du nouveau chef. Les walis, que le père avait institués dans les divers gouvernements d'Espagne et d'Afrique, méconnurent les ordres du pouvoir central, et, en 1223, à la mort d'Abou-Yakoub, les dissensions intérieures précipitèrent la ruine des Almohades.

Les chrétiens, divisés eux-mêmes, n'avaient pas su profiter de la défaite de Tolosa; tous leurs succès s'étaient bornés à la prise de cette ville, de Bliche, de Baeza, d'Ubeda (1213), d'Alcantara (1216) et de quelques places dans l'Algarve. En 1223, toutes les querelles cessèrent; deux princes, doués des plus belles qualités, Jacques I[er] et Ferdinand III, montèrent sur les trônes d'Aragon et de Castille, et entreprirent une nouvelle croisade contre les États musulmans, livrés à la plus affreuse anarchie. Les walis de Valence, de Tolède, de Séville et de Murcie s'étaient déclarés indépendants et combattaient les uns contre les autres, tandis que les descendants d'Abdelmoumen venaient se disputer dans les champs de l'Andalousie un pouvoir qui s'écroulait de toutes parts.

Les deux conseils institués par le mahadi aspiraient à disposer de toute l'autorité; menacés par Almamoun, qu'un parti puissant avait proclamé en 1227, ils lui suscitèrent un rival redoutable, Yahia-ben-el-Nasir, qui succomba dans les plaines de Sidonia, et payèrent chèrement leur opposition. Tous les scheiks qui s'étaient déclarés contre Almamoun furent mis à mort, et leurs têtes suspendues aux remparts de Maroc. Les habitants se plaignirent des émanations pestilentielles qu'elles répandaient. « L'odeur de ces têtes, dit Almamoun, doit être agréable à ceux qui me sont fidèles ; elle ne peut incommoder que mes ennemis. » Il ne se contenta point des supplices qu'il avait ordonnés ; il réforma l'œuvre politique du mahadi, dont le nom ne fut plus prononcé dans les prières publiques ; les deux conseils furent supprimés, et les scheiks survivants

devinrent de simples assesseurs des cadis pour les affaires particulières.

Les cruautés d'Almamoun avaient détruit au Magreb tout esprit de rébellion (1228); il n'en fut pas de même en Andalousie; un descendant des anciens rois de Saragosse, Muhamad-ben-Hud, excitant à propos la haine des Maures espagnols contre les Africains, réunit autour de lui une armée nombreuse avec laquelle il battit complètement près de Tarifa les troupes d'Almamoun, qui fut obligé de se retirer définitivement dans le Maroc (1229). Aussitôt les villes de Murcie, Denia, Xativa, reconnurent l'autorité de Muhamed (1230-1232). Grenade, Cordoue, Séville et Mérida furent réduites à capituler.

Déjà Valence était passée entre les mains d'un émir puissant, Giomail-ben-Zeyaz; Yacz et les places voisines étaient soumises à un autre émir, Muhamad-ben-Alhamar; l'Algarve avait recouvré son indépendance. Il ne restait plus en Espagne aux Almohades, à la fin de 1232, que les îles Baléares; elles leur furent enlevées par les chrétiens, qui depuis cinq ans n'étaient pas demeurés inactifs: le roi de Portugal, en 1227, avait pris la ville d'Elvas, voisine de la Guadiana; le roi de Léon, après avoir ruiné Badajoz, s'était avancé jusqu'à Guadalquivir; enfin Ferdinand III avait pénétré au cœur de l'Andalousie et conquis non loin de Grenade Loja et Alhambra; les habitants de cette dernière place, forcés de fuir devant son armée victorieuse, trouvèrent un refuge à Grenade, où ils peuplèrent un quartier, qui prit le nom de leur ancienne cité. De son côté Jacques Ier, fatigué des déprédations qu'exerçaient

les Almohades sur le littoral de Catalogne, les combattit avec succès, envahit les Baléares, emporta Majorque d'assaut; Minorque et Iviça se soumirent au vainqueur, qui se contenta d'un simple hommage.

Ainsi, en 1232, la domination des Almohades était entièrement détruite en Espagne; en Afrique elle se maintint quelque temps encore; mais déjà les walis de Tunis et de Tlemcen, dont le gouvernement était héréditaire, se regardaient comme princes indépendants, et l'on pouvait prévoir que ces deux États se partageraient la plus grande partie de l'Afrique le jour où les Almohades seraient eux-mêmes dans le Magreb aux prises avec de nouveaux compétiteurs.

CHAPITRE III

DÉCADENCE DE LA RACE ARABE EN OCCIDENT. LES CHÉRIFS DU MAROC.

1232–1609 (ère chrétienne). — 629–1018 (hégire).

Après la dissolution de l'empire des Almohades, l'Afrique et l'Espagne, sans déchirer les liens qui unissaient leurs populations, cessèrent pour toujours d'obéir au même gouvernement. Cette séparation n'aurait pas eu de conséquence funeste pour l'islamisme, si les tribus de Magreb avaient consenti à intervenir dans la péninsule à titre d'alliées ; mais comme le prix qu'elles mettaient à leur assistance était une domination oppressive, elles ne pouvaient être accueillies qu'avec défiance par les Arabes d'Espagne. Elles passèrent, il est vrai, le détroit à plusieurs reprises depuis 1232; mais ces expéditions ne servirent qu'à assurer le triomphe des chrétiens, qui se serraient de plus en plus les uns contre les autres.

La défaite de Tolosa, en démontrant l'incapacité de Muhamad-el-Nasir, avait déterminé l'insurrection de l'Andalousie. En Afrique, la puissance fondée par Abdelmoumen déclina aussi rapidement; il aurait fallu que les princes almohades montrassent plus de décision et d'adresse. Almamoun, en détruisant la constitution

du Mahadi, porta à l'autorité le coup le plus funeste; ses successeurs, dépouillés de tout prestige, ne purent empêcher que de nouvelles familles ne leur disputassent avec avantage la suprême puissance, et ne trouvèrent plus que dans les tribus le respect et le dévoûment qu'ils devaient en attendre.

Dès l'année 1242, le wali de Tunis refusa de renouveler l'hommage auquel il s'était engagé à titre de vassal; il se fit reconnaître dans sa capitale comme souverain indépendant, et assura dans le pays sur des bases solides l'avenir de sa dynastie, celle des Abou-Hafs, destinée à plusieurs siècles d'existence.

Plus à l'ouest, les Beni-Zian établirent en 1248 leur suprématie à Tlemcen, à Alger, et jusqu'aux environs de Fez.

Enfin dans le Magreb la tribu des Beni-Mérin leva l'étendard de la révolte et menaça Fez, Laza, Maroc. Les Almohades résistèrent vingt ans à cet ennemi intérieur (1250-1270); tout le courage qu'ils déployèrent fut inutile par suite de leurs divisions intestines, et, en 1270, le Mérinide Abou-Yousef recevait l'hommage des Arabes Maures ou Berbères de l'Afrique occidentale (60).

Il serait impossible aujourd'hui de déterminer avec exactitude les frontières respectives des Abou-Hafs, des Beni-Zian et des Beni-Mérin; on peut affirmer que dans l'origine, les premiers s'étendaient jusqu'à Bougie inclusivement; que les seconds dominaient à la fois sur Tlemcen et Alger, et que les autres possédaient tout le pays de Tlemcen à l'Atlantique. Ces frontières d'ailleurs subirent de fréquents changements en raison des guerres

que ces trois États se faisaient sans cesse, et du déplacement de telle ou telle tribu qui, en émigrant sur d'autres territoires, modifiait complètement leur situation respective. Si une série chronologique de princes pouvait suppléer à l'histoire d'un peuple, nous donnerions ici le nom de ceux qui se sont succédé à Tunis, Tlemcen et Maroc, du XIIIe siècle au XVIe siècle, la couronne s'étant conservée dans les mêmes familles pendant cette longue période ; mais ces noms et ces dates nous apprendraient peu de chose d'une époque pour laquelle les documents font défaut, et qu'aucun caractère intéressant ne recommande à notre attention ; ce qui importe surtout, c'est de montrer quelles vicissitudes la race arabe a dû traverser jusqu'à nos jours. Or, il n'est rien qui prête moins aux récits historiques que la vie des peuples nomades. Toutefois, les villes que les Arabes avaient élevées à un si haut degré de prospérité conservèrent leur importance et leur éclat : Tunis, Bougie, Alger, Tlemcen, Fez et Maroc, sous les Abou-Hafs, les Beni-Zian et les Beni-Mérin, comme sous les Zeirites et les Ommïades, citèrent avec orgueil les noms de leurs savants et de leurs artistes. Si l'ancienne puissance maritime des Aglabites ne put se relever, du moins il s'organisa des armées de pirates qui causèrent aux chrétiens de grands dommages; des vaisseaux sortant des ports de l'Atlantique commencèrent à descendre le lông des côtes de l'Afrique, à s'approcher des tropiques, et firent dès lors un grand trafic d'esclaves nègres, d'or, de gomme et d'ambre.

Les Arabes se trouvent naturellement mêlés à toutes les luttes qui éclatèrent entre les souverains de l'Afri-

que, du XIII[e] au XVI[e] siècle, et qui n'amenèrent aucun résultat sérieux. Deux fois, en 1347 et 1359, les chefs Mérinides parvinrent à soumettre Tlemcen et Tunis; mais les princes dépossédés ne tardèrent pas à recouvrer leur trône et à maintenir leur domination sur les peuplades qu'ils avaient habituées à l'obéissance.

La dynastie des Abou-Hafs fut des trois dynasties africaines celle qui éprouva le moins de troubles et de désordres. Dans le Magreb, on vit souvent deux rivaux d'égale force se disputer la suprématie dans les deux capitales de Fez et de Maroc. Les Beni-Zian, établis à Tlemcen, eurent à combattre des compétiteurs redoutables, maîtres de la ville d'Alger et de ses dépendances. Tunis seule garda une supériorité incontestée sur les villes voisines; ses rois furent même assez puissants pour enlever Tripoli aux belliqueux mamelouks de l'Égypte, successeurs des sultans ayoubites.

Les Arabes semblent avoir achevé leur mission; ils ne songent plus à faire triompher la cause de l'islamisme; s'ils tendent la main à leurs frères d'Espagne, c'est plutôt pour recueillir leurs tribus dispersées que pour chercher à relever leur courage et les entraîner à de nouveaux combats; ils reprennent peu à peu l'existence uniforme du désert et recherchent l'obscurité. Déjà, en 1270, à l'époque de la dernière croisade de saint Louis, ils ne montrent point le courage qu'ils avaient déployé en d'autres circonstances; au lieu de profiter habilement des maladies et des souffrances que les Francs supportent sous les murailles de Tunis pour les exterminer, au lieu d'attaquer l'armée des Francs que la mort du roi chrétien avait démoralisée, ils si-

gnent avec Charles d'Anjou, roi des Deux-Siciles, une convention désavantageuse par laquelle ils s'engagent, sans réciprocité, à recevoir les marchandises italiennes et françaises exemptes de droits, et permettent la libre pratique du catholicisme dans leur propre pays.

Plus tard, les Espagnols et les Portugais conquirent par la force des armes les villes qui dominent le détroit de Gibraltar du côté de l'Afrique, et dirigèrent vers ce continent autant de troupes que les Africains avaient pu jadis en envoyer en Espagne quand ils étaient maîtres d'Algéziras et de Tarifa. Les Portugais avaient les premiers tenté l'entreprise. Une fois en possession de l'Alentejo et de l'Algarve, resserrés par la Castille, ils songèrent de bonne heure à reporter sur d'autres contrées cet esprit aventureux qui leur fit demander à l'immensité des mers les richesses et la puissance que la terre leur refusait. Dès le commencement du XVe siècle (1415), ils s'emparèrent de Ceuta ; ils eurent, il est vrai, de la peine à conserver cette ville sous le règne d'Édouard, deuxième prince de la maison de Bragance ; mais enfin ils y parvinrent en laissant dans les fers un enfant qu'ils avaient livré comme otage. Plus tard, Alphonse V (1438-1481), plus heureux, s'empara des deux importantes villes de Tanger et d'Arzille. Cependant les Portugais ne songèrent point à étendre de ce côté leurs conquêtes ; tout entiers aux intérêts du commerce et de la navigation, ils commencèrent cette longue suite de découvertes maritimes qui devaient les élever si haut ; déjà Madère, les Açores et les îles du cap Vert avaient vu leurs vaisseaux ; déjà ils approchaient du cap de Bonne-Espérance.

On n'a pas assez fait remarquer combien l'occupation de Tanger, Ceuta et Arzille par les Portugais fut fatale à la cause des Arabes d'Espagne. Jusqu'alors, sans se regarder comme partie intéressée dans leur lutte contre les Espagnols, les musulmans du Magreb pouvaient, dans une circonstance donnée, venir au secours de leurs frères, et l'effet moral d'une semblable éventualité était seul un élément de force; lorsque les Portugais commandèrent le détroit, et qu'ils interceptèrent les communications entre les deux continents, les princes chrétiens frappèrent les derniers coups.

A la bataille de Rio Salado (1340), un roi mérinide avait essayé pour la dernière fois de soutenir la cause chancelante de l'islamisme, et les souverains catholiques n'avaient pas encore songé à prendre l'offensive à l'égard des Africains; dès qu'ils furent maîtres des grands ports de la péninsule sur la Méditerranée, ils commencèrent à étendre leur marine, tinrent en respect les flottes musulmanes, et, après la chute du royaume de Grenade, pénétrèrent eux-mêmes en Afrique. En 1504, Diégo de Cordoue, parti du port de Malaga, s'empara de plusieurs places entre Ceuta et Oran, de Penon, de Velez, de Mers-el-Kébir, etc. Plus tard (1509), le cardinal Ximenès, ministre de Ferdinand d'Aragon, organisa à ses propres frais et dirigea une expédition plus importante. Au lieu de s'attaquer aux souverains de Maroc, les Oatazes, branche cadette des Mérinides, il s'avança vers les États des Beni-Zian, formés des deux royaumes de Tlemcen et d'Alger, s'empara de la ville d'Oran et y mit une forte garnison. Enfin, en 1510, Pierre de Navarre

fut envoyé des Baléares à Bougie, et imposa un tribut au souverain de Tunis.

Il fallait à tout prix arrêter ces progrès: le roi d'Alger, Eutemi, ne trouvant dans les Arabes et les Maures qu'indifférence et mollesse, implora l'assistance d'un pirate célèbre, Horoudj, de Mitylène, qui était à la tête d'une flotte considérable. Horoudj accueillit ses ouvertures avec empressement, réunit une troupe de cinq mille hommes, et se rendit à Alger (1516). Une fois dans la ville, il ne songea plus qu'à s'y établir en maître; il fit assassiner Eutemi et s'empara du gouvernement. Profitant aussitôt de la terreur qu'il inspirait, il attaqua le royaume de Tlemcen, dont il expulsa les Beni-Zian, et repoussa les Espagnols. Mais en 1518 ces derniers ayant reçu des secours, lui livrèrent une bataille qui lui coûta la vie et s'emparèrent de Tlemcen.

La confiance et le courage des pirates ne furent pas ébranlés par cet échec. Le frère d'Horoudj, Khaireddin, plus connu sous le nom de Barberousse, fut reconnu par les habitants d'Alger; il établit solidement sa domination dans le pays, et resserra les Espagnols dans Oran, leur première conquête. Redoutant les forces supérieures des chrétiens et la mobilité des Arabes, il résolut de mettre ses États sous la protection du grand-seigneur, et d'introduire en Afrique la milice turque de Constantinople. Sur sa demande, le sultan lui envoya les troupes dont il avait besoin. L'État d'Alger prit le nom de régence, et Barberousse y exerça l'autorité suprême au nom du monarque ottoman.

Nous avons vu qu'en Asie les Turcs s'étaient substitués aux Arabes comme défenseurs de la religion mu-

sulmane; le même fait va se produire en Afrique. C'était d'ailleurs la grande époque des sultans de Constantinople: Soliman, maître de l'Égypte, de l'Asie Mineure, de la Grèce et de la Bulgarie, menaçait la Perse en même temps que la Hongrie. Seul il était capable de protéger l'Afrique contre la terrible puissance que Charles-Quint était occupé à fonder. Loin donc de nuire à l'islamisme, l'arrivée de ces nouveaux auxiliaires dans le Magreb devait lui être favorable; toutefois la race arabe se trouva complètement annihilée du jour où elle fut soumise aux Turcs; les nobles sentiments, les élans généreux qui existaient en elle s'effacèrent pour faire place à un état de servilité et de dégradation sans issue; courbée sous le joug d'une milice insolente qui se faisait obéir le sabre à la main, elle perdit cette fierté naturelle qui l'avait toujours distinguée, et tomba peu à peu dans cet abrutissement où nous l'avons trouvée dans ces derniers temps, et qui nous la fait juger bien à tort comme antipathique à toute idée de civilisation.

Les Turcs ne possédèrent pas seulement la régence d'Alger; Tunis et Tripoli reconnurent leur souveraineté, et ce fut encore Barberousse qui les y introduisit. Appelé par Soliman à commander, comme capitan-pacha, la flotte ottomane, le frère d'Horoudj crut devoir répondre à cette distinction par d'éclatants services. Il avait accueilli à Alger un prince de la famille des Abou-Hafs, qui avait été renversé du trône; il se présenta devant Tunis, sous prétexte de rétablir le roi légitime, mais en réalité pour y fonder la domination ottomane. Soliman, instruit de ses desseins, ne craignit point de

se rendre complice d'une ruse indigne en donnant publiquement l'investiture au protégé de Barberousse, qu'on fit secrètement disparaître, et, dès que Barberousse se fut emparé du fort de la Goulette et de la ville elle-même, il parla en maître; les habitants se soulevèrent, furent vaincus et se soumirent aux Ottomans ([61]).

Cependant les chrétiens voyaient avec inquiétude les capitales des États barbaresques (c'est ainsi qu'ils nommaient l'Afrique septentrionale) passer entre les mains d'une puissance déjà formidable. Les pirates de la Méditerranée, sûrs de trouver en Barbarie des débouchés pour les marchandises et les esclaves dont ils s'emparaient, ne pouvaient manquer de donner plus d'extension à leurs courses maritimes, et de faire de nouveau trembler les côtes d'Espagne et d'Italie. Aussi Charles-Quint, roi d'Espagne et des Deux-Siciles, et empereur d'Allemagne, résolut d'arrêter les progrès des Ottomans. Prenant parti pour les Abou-Hafs, il fit en 1535 les préparatifs d'une expédition contre Tunis. Des troupes appelées des Pays-Bas, de Naples et de Sicile, arrivèrent en toute hâte à Cagliari, où était indiqué le rendez-vous général; il se mit lui-même à leur tête, et, après une courte navigation, débarqua non loin des ruines de Carthage. Barberousse avait approvisionné le fort de la Goulette; mais il n'avait pu attirer à sa cause les tribus arabes, indifférentes au résultat de la lutte engagée. La Goulette, bravement défendue par le renégat juif Sinân, fut emportée par les Allemands, les Espagnols et les Italiens, animés de la plus vive ardeur. Tunis elle-même, après une déroute que Barberousse essuya sous ses murs, fut forcée, par dix mille esclaves

chrétiens qui avaient rompu leurs chaînes, d'ouvrir ses portes au vainqueur. Elle ne put éviter le pillage, et toutes ses richesses devinrent la proie des soldats de Charles-Quint. Le prince de la famille des Abou-Hafs, dont Charles avait embrassé les intérêts, fut rétabli sur le trône aux conditions suivantes: 1° qu'il tiendrait le royaume de Tunis en fief de la couronne d'Espagne; 2° que les esclaves chrétiens seraient remis en liberté sans rançon ; 3° que les sujets de l'empereur auraient dans son royaume la liberté de faire le commerce et de pratiquer la religion chrétienne; 4° qu'il y aurait dans le fort de la Goulette une garnison espagnole, pour l'entretien de laquelle il paierait douze mille écus; 5° que tous les ports du royaume de Tunis seraient remis entre les mains de l'empereur (1535). Charles-Quint donna en même temps Tripoli aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, que les Ottomans venaient de chasser de Rhodes, et remit aussitôt à la voile. Cette brillante expédition ne devait pas néanmoins arrêter la piraterie africaine; il restait encore la régence d'Alger. Le successeur de Barberousse, Hassan-Aga, lui imprimant un nouvel essor, intercepta bientôt tout le commerce de la Méditerranée. En Italie, en Sicile, en Espagne, on fut obligé, pour repousser les incursions des Barbaresques, d'établir des corps de garde sur les côtes, de distance en distance. On prétendait que les corsaires étaient soutenus en secret par les Arabes qui résidaient encore sur le continent, parce que leurs villages étaient épargnés. Charles-Quint arma une nouvelle flotte et entreprit de réduire Alger (1541). Les éléments combattirent contre lui; contrariée dans son débarquement

par une tempête effroyable, assaillie à propos par les tribus arabes, dont on avait réveillé le fanatisme religieux, et par les Turcs d'Alger, l'armée impériale essuya le désastre le plus complet. Pour comble de malheur, les vaisseaux de qui dépendait la subsistance des troupes ne purent tenir la mer; la plupart se brisèrent les uns contre les autres ou contre les rochers; une partie seulement trouva un abri sous le cap Metafut (aujourd'hui Matifou), situé à quatre journées de marche, et les chrétiens ne l'atteignirent qu'après la retraite la plus désastreuse.

Cette malheureuse entreprise rendit aux Turcs leur prépondérance. Quand les événements le permirent, ils envoyèrent une flotte contre les chevaliers de Saint-Jean, maîtres de Tripoli, qui fut reprise en 1551; le gouvernement en fut confié au célèbre Dragut, qui, dix ans plus tard (1560), remporta, de concert avec Piali-Pacha, une nouvelle victoire navale.

Après la bataille de Lépante, don Juan d'Autriche se rendit à la Goulette, et marcha sur Tunis, qui ne lui opposa aucune résistance; à peine se fut-il éloigné (1572), que Sinan-Pacha accourut de Tripoli, et rétablit partout l'autorité du sultan. Dès lors les Turcs restèrent maîtres des États de Tunis et d'Alger; les expéditions dirigées contre eux n'eurent plus d'autre objet que d'obtenir des réparations ou de punir des actes de piraterie. C'est ainsi que, sous Louis XV, les Algériens furent réprimés par le duc de Beaufort en 1665, par le marquis de Martel en 1679, bombardés par Duquesne (1682-1684), par le maréchal d'Estrées (1688-1689). Sous Louis XV, Tripoli éprouva le même sort en 1728.

Quant au Maroc, il resta toujours indépendant de la puissance ottomane. Aux premiers Méridines avaient succédé, dans le XVe siècle, les Oatazes [62]; ceux-ci furent remplacés, en 1559, par une nouvelle dynastie, celle des chérifs, qui subsiste encore aujourd'hui. Les personnages habiles qui créèrent la grandeur du Maroc étaient considérés comme les descendants légitimes de Mahomet, et les frères du prince régnant devaient lui succéder, de préférence à ses propres enfants. Cette loi causa de grands troubles dans l'État. En 1578, elle fut le prétexte d'une expédition fameuse dirigée contre le Maroc par le roi de Portugal, don Sébastien. Le chérif Abdallah étant mort, deux compétiteurs s'étaient disputé sa succession. Son fils, Muley-Mohammed, disposant de richesses considérables, l'avait d'abord emporté; mais, vaincu dans trois batailles par son frère, Muley-Moluc, et forcé de s'expatrier, il se rendit auprès du roi de Portugal, espérant l'intéresser à sa cause et remonter sur le trône avec les secours de l'étranger. Sébastien, entraîné par ses récits et ses promesses, s'embarqua avec quelques troupes pour Arzille, où il ne trouva aucun des nombreux auxiliaires que Mohammed lui avait annoncés. Comme il avait reçu de Philippe II le casque et la cotte d'armes que Charles-Quint avait portés lors de son entrée à Tunis, il s'imagina, dans son enthousiasme chevaleresque, qu'il éclipserait la gloire de l'empereur, et résolut d'arborer la croix sur les mosquées de Fez et de Maroc. Il s'engagea inconsidérément à la poursuite de quelques troupes détachées que Muley-Moluc avait envoyées contre lui pour l'attirer dans l'intérieur des terres, et plein de confiance,

crut son triomphe certain. Cependant, quand il fut arrivé près d'Alcazar-Quivir, les Arabes, faisant tout à coup volte-face, lui présentèrent le combat. Sa petite armée fut entourée par une cavalerie considérable, et il se trouva dans la dure nécessité de vaincre ou de mourir. En ce moment suprême, le courage et l'héroïsme ne l'abandonnèrent point; ils ne servirent qu'à illustrer sa défaite et ses derniers moments. Les deux compétiteurs moururent également dans cette même journée, l'un en se noyant dans la rivière de Mucazen, l'autre des suites d'une fièvre violente qu'il avait surmontée par un suprême effort pour faire les préparatifs de l'action, et à laquelle il succomba au milieu de la lutte. Instruits par cette terrible épreuve, les Portugais ne renouvelèrent pas leurs tentatives contre l'Afrique, et les chérifs n'eurent plus à réprimer que les dissensions intérieures qui agitèrent souvent leurs États.

Telle était, au XVIIe siècle, la situation des Arabes d'Afrique. Ils avaient conservé dans le Maroc une sorte de prépondérance. Dans les régions d'Alger, de Tunis et de Tripoli, une poignée de Turcs, maîtres des villes de la côte, leur imposaient la plus dure loi. Les tribus, armées les unes contre les autres par la politique astucieuse de leurs oppresseurs, effrayées par des exécutions rapides et sanglantes, payaient l'impôt sans oser murmurer, et ne songeaient pas même à secouer le joug qui pesait sur elles; un bien petit nombre étaient encore indépendantes sous l'administration des cheiks qu'elles s'étaient choisis.

CHAPITRE IV

DERNIÈRES LUTTES DES ARABES D'ESPAGNE (1234-1609)

Nous reprenons maintenant l'histoire des Arabes d'Espagne, qui avaient porté à l'empire des Almohades le premier et le plus terrible coup. La population, en se soulevant de toutes parts contre les garnisons africaines, avait secoué, il est vrai, un joug détesté; mais ce n'était point là le seul ennemi qu'elle eût à combattre. Il lui fallait encore repousser les chrétiens, et, pour arriver à ce résultat, organiser une vigoureuse résistance par le sacrifice de tous les intérêts privés à la grande cause nationale. Il n'en fut point ainsi, comme on l'a vu; au lieu d'un gouvernement central et fortement constitué, il y eut une infinité de petits États indépendants, parmi lesquels les royaumes de l'Algarve et de Valence, aussi bien que ceux de Ben-Hud et de Mohammed-Alhamar, acquirent seuls quelque puissance, et les princes catholiques profitèrent de leur morcellement pour les accabler séparément

Jacques I[er], que la conquête des Baléares n'avait point satisfait, entreprit de conquérir Valence. Tout entier à ce projet, il refusa, en 1234, de faire valoir contre Thibaut de Champagne les droits que lui donnait sa naissance à la couronne de Navarre, et par sa

noble conduite il se fit un allié fidèle d'un prince qui devait lui fournir d'utiles secours. Le roi de Valence fit les plus grands efforts pour conserver les places qui dépendaient de son royaume; la désunion des musulmans et le mauvais vouloir des walis, qui, abjurant tout patriotisme, cherchaient, en présence des chrétiens, à se rendre indépendants et vendaient pour quelques fiefs le pays qu'ils étaient chargés de défendre, livrèrent aux Aragonais, dans l'espace de quelques années (1232-1238), les villes situées aux alentours de la capitale. Réduite à ses seules forces, Valence elle-même fut investie par terre et par mer. Le roi musulman, trop faible pour résister, implora le secours de Ben-Hud, de Mohammed-Alhamar et des souverains d'Afrique. Aucun d'eux ne répondit à son appel; ils étaient trop occupés dans leurs propres États. Cependant Jacques pressait le blocus avec vigueur; les habitants capitulèrent. Il fut convenu qu'ils jouiraient d'une sûreté complète pour leurs biens et leurs personnes; ils étaient libres d'abandonner la ville avec leur famille, leurs esclaves et leurs richesses; ceux qui préféraient y demeurer, protégés dans leur culte et leurs propriétés, étaient assujettis aux mêmes impôts que les autres sujets du roi d'Aragon (1238).

Maître de Valence, Jacques s'occupait de soumettre à sa domination Villena, Denia, Xativa, pour se porter ensuite sur le royaume de Murcie; il fut devancé par le roi de Castille (1241), qui, se plaçant entre les Aragonais et les musulmans, lui enleva désormais tout espoir d'agrandissement. Le royaume de Murcie n'était pas aussi puissant que celui de Valence. Divisé entre les

walis de Murcie, d'Alicante, d'Orihuela, de Chinchilla, d'Alhama, il n'opposa aucune résistance à Ferdinand III. Ces divers chefs, jaloux de leur autorité, ennemis les uns des autres, s'empressèrent de se soumettre, ne songeant qu'à obtenir les conditions les plus avantageuses. Le seul wali de Lorca, qui commandait à Mula et à Carthagène, maintint ses prétentions les armes à la main; deux ans après (1243), les villes qu'il possédait furent emportées d'assaut, et le royaume de Murcie fut réuni tout entier à la couronne de Castille.

Cette couronne avait fait depuis 1232 une acquisition bien plus importante. De la Guadiana, sur les bords de laquelle un général castillan, Alvar Perez, avait, en 1233, montré dans un combat acharné une bravoure héroïque et une grandeur d'âme admirable, elle avait d'abord étendu ses possessions jusqu'au Guadalquivir. Ben-Hud, que pressaient d'un côté Mohammed-Alhamar, et de l'autre le roi de l'Algarve, entouré d'une troupe nombreuse d'Almohades, avait assez d'énergie pour lutter contre Ferdinand III; mais il manquait totalement des ressources nécessaires; il ne put l'empêcher de prendre Ubeda, Andujar, ni même de mettre le siége devant Cordoue. Peut-être espérait-il que cette ville avec son immense population, ses hautes murailles, ses approvisionnements, tiendrait contre l'ennemi et lui permettrait de harceler longtemps l'armée par les Aragonais (1238). L'attaque simultanée de ces deux villes importantes aurait dû exciter le courage et l'ardeur des musulmans. Il n'en fut rien. Ben-Hud fut assassiné par le wali d'Almeria, au milieu de ses préparatifs, et les

Cordouans furent réduits à capituler. On leur accorda la vie, et le roi de Castille prit possession de leur ville. C'en était fait de la métropole de l'islamisme en Occident, la cité des arts, du luxe, de la magnificence musulmane. Ferdinand III arborait la croix sur les minarets de la grande mosquée, et renvoyait à Compostelle les cloches de Saint-Jacques conquises par Almanzor. C'était pour les Arabes le signe avant-coureur de leur prochain asservissement. Il fallait dire adieu à tous les souvenirs de la gloire passée, à tout ce qui rappelait leur ancienne domination, leurs triomphes, leurs exploits guerriers. Ils voyaient profaner les sanctuaires de leur religion, et ne songeaient même pas à tenter un suprême effort. Ferdinand ne marcha plus que de succès en succès; il prit Baeza, Estepa, Ecijà et Almodovar, et vint assiéger Jaen (1245). Mohammed-Alhamar s'était fait reconnaître dans les États de Ben-Hud qui avaient échappé aux chrétiens; il rassembla des troupes, livra bataille aux Castillans, et fut vaincu devant Alcala. Les musulmans avaient fait preuve dans l'action du plus grand courage, et Ferdinand III se montra généreux et habile politique. Il accepta l'hommage que Mohammed-Alhamar lui fit spontanément de ses vastes possessions qui s'étendaient d'Algéziras à Almeria, le long des montagnes, entre Gibraltar et Huesca, et s'engagea à le laisser en paix, sous la stipulation expresse qu'il paierait une redevance annuelle, fournirait un secours de cavaliers en cas de guerre, et se rendrait en personne aux assemblées ou cortès de Castille. Le roi chrétien se réservait d'agir contre les Arabes de l'Algarve et du Guadalquivir, toujours divisés en petits

États. Séville, l'ancienne capitale des Almoravides et des Almohades, dont la prise empêchait à jamais la réunion des musulmans de l'Algarve et ceux de la Sierra Nevada, fut tout à coup investie, et elle voyait dans le camp ennemi Mohammed-Alhamar et ses cinq cents cavaliers. Elle résista longtemps, recevant par le Guadalquivir des secours de toute espèce, communiquant librement par un pont de bateaux jeté sur le fleuve avec la petite ville de Triana, que les musulmans de l'Algarve avaient soin de tenir bien approvisionnée. Séville pouvait braver Ferdinand III. Ce prince fit équiper dans la Biscaye et dans les ports de la Galice une petite flotte, qui s'empara de l'embouchure du Guadalquivir, et de lourds vaisseaux, lancés, voiles déployées, contre le pont de bateaux, le rompirent par le milieu. Les habitants, menacés de la famine, demandèrent à capituler. Ils obtinrent des conditions aussi favorables que les Arabes de Valence, et même un délai plus long pour réaliser leurs biens (1248).

La prise de Séville entraîna rapidement la soumission de tous les pays situés sur la rive droite du Guadalquivir. Tandis que les Portugais, déjà maîtres de l'Alentejo, s'avançaient dans l'Algarve et s'emparaient de Loulé et d'Ayamonte (1249), les Castillans, sûrs de ne pas être inquiétés de ce côté, parcoururent en vainqueurs le littoral de la mer entre le Guadalquivir et la Guadiana, où les musulmans possédaient encore quelques villes fortes et florissantes ([63]).

Le jour de la ruine complète des Arabes ne semblait pas éloigné. Elle fut retardée par Mohammed-Alhamar, dont le mérite et les vertus rappelaient aux Arabes le

célèbre Almanzor ; il sut créer, avec une persévérance merveilleuse, un État puissant capable d'opposer aux chrétiens une barrière formidable. Il détruisit dans les walis, que lui-même choisissait toujours avec discernement, cette soif d'indépendance si funeste aux intérêts de l'islamisme ; il fit enfin comprendre à ses sujets la nécessité de l'union la plus étroite et les rallia tous à sa politique par la sagesse de son administration. Grenade, devenue sa capitale, offrit un nouveau centre aux musulmans dispersés, et la prospérité du pays seconda merveilleusement les desseins de ce prince si remarquable. Les bienfaits de son gouvernement attirèrent dans ses États ceux qui ne voulaient point subir la domination des Espagnols. Les émigrés de Cordoue, de Séville avaient trouvé auprès de lui une hospitalité généreuse; leur nombre s'accrut encore lorsque le roi Jacques entreprit, en 1249, de chasser des plaines de Valence toute la population musulmane.

On conçoit facilement quelle force immense apportèrent au royaume de Grenade ces milliers d'habitants si actifs et si industrieux; ils lui rendirent les éléments de richesses que les Arabes avaient répandus sur la surface entière de la péninsule; l'islamisme se relevant tout à coup brilla d'un éclat inattendu aux yeux de l'Espagne étonnée, et se maintint encore au milieu des chrétiens pendant plus de deux siècles (1238-1492).

La galanterie des Grenadins est restée célèbre. On donnait, dans la capitale, des tournois et des joûtes. Il y avait des combats de taureaux, des courses, des jeux de bague. Le peuple était souvent convié par le souve-

rain à des fêtes solennelles et à de grands banquets, et ce luxe n'était point le résultat de l'oppression ; l'aisance était répandue dans toutes les classes par suite de l'habile direction imprimée aux travaux de l'agriculture et de l'industrie. La Veja, cette plaine admirablement fertile au milieu de laquelle Grenade est située, produisait alors le triple de ce qu'elle rapporte aujourd'hui, et nourrissait une population considérable. La fabrication des soieries et des autres étoffes atteignit le plus haut degré de perfection. Les rois de Grenade, comme plus tard Louis XIV et Colbert, voulant exciter l'émulation et encourager l'esprit d'invention, instituèrent des prix et créèrent des exemptions de charges. Les beaux-arts furent cultivés avec le même succès qu'à Cordoue; l'architecture éleva des coupoles et des colonnades d'un goût inimitable. Les noms de l'Alhambra et du Généralif réveillent dans l'esprit l'idée la plus haute de la richesse et de l'élégance.

L'Alhambra était à la fois un palais et une forteresse des rois Maures. Le Généralif était un magnifique palais de plaisance, construit près de l'Alhambra, sur le sommet d'une colline, et qui servait de résidence à la cour pendant l'été.

Dans les sciences, l'astronomie, la médecine, la chimie, les mathématiques furent encouragées; la poudre à canon date de cette époque. On enseignait, dans des universités qui furent astreintes à un mode unique d'enseignement, la grammaire, la géographie, la dialectique, auxquelles malheureusement se joignit une théologie fort obscure. Enfin les nouvelles et les romances, qui composent la partie la plus intéressante

de la littérature des Arabes d'Espagne, sont encore recherchées et trouvent aujourd'hui, parmi nous, malgré leur affectation, des admirateurs passionnés.

Les institutions politiques reçurent des souverains de Grenade des améliorations qui ne doivent pas être passées sous silence. Ils établirent, dans chaque ville, une sorte de garde nationale. Tous les citoyens reçurent des armes; il est vrai qu'ils ne devaient s'en servir qu'en cas d'attaque de la part des étrangers; mais, en réalité, ils les tournèrent plusieurs fois contre des princes qui méconnaissaient leurs devoirs ou ne tenaient aucun compte de l'opinion publique. Afin que les frontières fussent mieux défendues, les soldats devenaient propriétaires de lots de terre qui suffisaient à leur entretien, à celui de leur famille, et ils devaient s'entendre pour les garantir des invasions ennemies.

Les rois de Grenade, comme les souverains de l'Afrique, s'imposaient le devoir de tenir à bas prix les denrées les plus nécessaires aux classes indigentes; ils tenaient la main à ce que le marché fût toujours bien approvisionné. Dans leur capitale, qui avait plus de trois lieues de circuit, ils établirent une police excellente; chaque quartier eut son vizir ou commissaire; la nuit, des rondes parcouraient les rues le moins fréquentées. Des réglements fixèrent l'heure de la fermeture des lieux publics. Les artisans de chaque profession formèrent des communautés, et toutes les conditions étaient également protégées. Plusieurs princes, suivant les prescriptions rigoureuses du Coran, interdirent l'usage des liqueurs spiritueuses, mais l'abus seul était sévèrement puni; d'autres, sans maltraiter

les juifs, voulurent qu'ils se distinguassent des musulmans par une marque spéciale; ils surent tous empêcher qu'on ne pratiquât l'usure avec autant d'audace que dans les autres pays. Ils imaginèrent, pour les actes publics, des formulaires clairs et précis, afin de prévenir toute contestation, et firent composer, par les savants, des traités spéciaux sur toutes les professions mécaniques et industrielles. Les imans, les alfaquis, jusque-là un peu trop libres dans la sphère de leur juridiction, furent forcés de se soumettre à des réglements rédigés avec la plus grande sagesse. Des dispositions d'une rare prudence furent appliquées à l'exercice du culte et à l'introduction des fidèles dans les mosquées; elles révélaient un profond sentiment religieux joint à des idées d'une raison élevée et d'une haute moralité; les femmes étaient séparées des hommes et se retiraient les premières. Les fêtes du Ramadhan, au lieu d'être consacrées à des folies carnavalesques, étaient l'occasion de bonnes œuvres et de pratiques sérieuses. Des aumônes étaient distribuées aux pauvres et aux orphelins, ou réservées à la construction d'édifices publics. Les processions, qu'il était d'usage de faire dans les temps de sécheresse, pour implorer la pluie du ciel, furent prohibées, ainsi que les réunions nocturnes. On supprima les pleureuses de profession dans les enterrements; il n'était permis que de prononcer des prières sur la tombe des morts, qui y étaient descendus dépouillés des amulettes ou des guirlandes dont jusque-là on avait coutume de les couvrir.

Dans les lois pénales, la réclusion fut substituée aux peines du fouet, du bannissement ou de l'exposition; la

lapidation fut abolie ; les condamnés à mort durent être ensevelis comme les autres musulmans.

On voit à quel titre le royaume de Grenade mérite une place honorable dans l'histoire ; malheureusement, la loi de succession n'était pas établie sur des bases solides ; à côté de princes dignes de l'admiration de la postérité, il y eut des despotes cruels et incapables qui précipitèrent la ruine des musulmans. Nous allons indiquer rapidement la suite de ces souverains. Mohammed Ier Alhamar (1238-1273) et Mohammed II (1273-1302) surent réprimer dans leurs États toute tentative de désordre. Mohammed III fut moins heureux ; après sept ans de règne (1302-1309), un de ses frères, Nasar Aboul Giuz, parvint à soulever contre lui la population de Grenade et se faire proclamer à sa place ; quatre ans ne s'étaient pas écoulés (1309-1313) qu'il était forcé lui-même de céder la couronne à son neveu, Ismaël-ben-Farag, qui descendait, par sa mère, de Mohammed-Alhamar. Cet Ismaël régna douze ans (1313-1325) et fut successivement remplacé par ses deux fils, Mohammed IV (1325-1333) et Yousef Ier (1333-1354). Ce dernier fut l'auteur principal des diverses réformes que nous avons signalées, et, sans contredit, le plus remarquable des princes grenadins, malgré la grande défaite du Rio Salado, que les chrétiens lui firent éprouver. A la mort d'Yousef, Mohammed V Guadix, son fils, proclamé roi, fut exclu du trône par son frère Ismaël et un de ses parents éloignés, Abou-Said. Il y remonta en 1363, et s'y maintint jusqu'en 1390. Le trône fut ensuite occupé par Yousef II (1390-1396) et Mohammed VI, qui condamna son frère aîné, Yousef,

à une prison perpétuelle, et, se sentant près de mourir, donna l'ordre de le tuer immédiatement. Le prince ainsi condamné jouait aux échecs quand l'exécuteur se présenta devant lui ; il demanda et obtint de terminer sa partie ; avant qu'elle fût achevée, des seigneurs de la cour vinrent lui annoncer la mort de Mohammed VI et son propre avènement. Yousef III (1409) conserva la couronne jusqu'en 1423. Alors commencèrent ces dissensions civiles qui devaient, à la fin du siècle, entraîner la chute définitive de Grenade et auxquelles se trouvent mêlées les puissantes familles des Zegris, des Abencerrages, des Vanegas ([64]), etc.

Un prince, Mohammed VII, surnommé El-Mayzain ou le Gaucher, après cinq ans de règne (1423-1428), se rendit odieux à ses sujets. On proclama à sa place un de ses parents, Mohammed-el-Zaghir ou le Petit, que les Grenadins déposèrent un an après pour revenir à leur ancien maître. Plus tard (1432), une faction vendue à la Castille proclama Yousef IV Alhamar ; mais Mohammed recouvra l'autorité suprême la même année. En 1445, deux nouveaux compétiteurs, Mohammed IX Osmin et Ismaël III, s'unirent pour renverser ce malheureux prince et se disputèrent ensuite le trône. Mohammed triompha de ses rivaux en 1454 et fut plus tard vaincu par Ismaël, qui laissa le pouvoir, à sa mort, à son fils, Muley-Hacen (1465).

Un funeste exemple avait été donné un siècle auparavant. Abou-Said et Mohammed V Guadix n'avaient pas craint de réclamer l'assistance de Pierre le Cruel, roi de Castille. Ce prince assassina, dans le champ de la Tablaba, Abou-Said, réfugié à sa cour, pour s'emparer

de ses richesses, et soutint ensuite Mohammed-Guadix; plus tard, en 1432, Yousef IV Alhamar se joignit aux Castillans qui envahissaient le territoire de Grenade, et reçut, des mains des chrétiens, une couronne avilie.

Nous reprenons maintenant notre récit; depuis la conquête de Murcie et de Séville par Ferdinand III, les Castillans étaient devenus les seuls ennemis que les rois de Grenade eussent à redouter; aussi cherchaient-ils à conserver la paix avec leurs voisins en répandant leurs libéralités parmi les ministres et les principaux courtisans, ou bien en se conciliant les esprits par des procédés chevaleresques. Les seigneurs de la Castille étaient parfaitement accueillis à la cour de Grenade; s'ils avaient des différends, le prince intervenait comme arbitre, et s'il ne pouvait mettre les parties d'accord, il fournissait aux deux champions les moyens de faire briller leur valeur dans un combat singulier.

Mais l'opposition de race et de religion devait rendre tout rapprochement inutile. Les deux peuples restaient toujours ennemis, et si, pendant les deux siècles d'existence du royaume de Grenade, les Castillans ne cherchèrent pas à accomplir les projets de Ferdinand III, c'est qu'ils furent eux-mêmes en proie à des discordes perpétuelles. Le fils de Ferdinand III, Alphonse X, qui, plus que personne, contribua à répandre en Europe les travaux scientifiques des Arabes, et se rendit célèbre par la publication des *Tables Alphonsines*, après avoir passé la première partie de sa vie à briguer la dignité d'empereur d'Allemagne, employa la seconde à lutter contre son second fils, Sanche le Brave, que les États déclarèrent roi de Castille, même de son vivant.

Les enfants de La Cerda, héritiers légitimes du trône, et petits-fils de saint Louis par Blanche, leur mère, soutinrent leurs droits avec l'appui de la France et de l'Aragon, et ces guerres de succession étaient à peine terminées que la tyrannie de Pierre le Cruel (1354-1370) faisait surgir le parti de Transtamarre, et livrait l'Espagne aux bandes de du Guesclin et du prince Noir. Enfin, au XVe siècle, la longue minorité de Jean II et la faiblesse de Henri IV l'Impuissant condamnèrent la Castille à ne rien entreprendre au dehors.

Si les Grenadins avaient su profiter des troubles de la Castille, ils auraient pu relever en Espagne l'étendard du prophète ; mais l'esprit de conquête les avait tout à fait abandonnés. La guerre, durant ce long intervalle de temps, se réduisit à l'attaque de quelques places situées aux deux extrémités des montagnes qui protégent Grenade : d'un côté, Gibraltar, Algéziras, Tarifa ; de l'autre, Huesca, Baeza, Guadix, Alméria. Il y eut cependant un dernier effort tenté à la fin du XIIIe siècle par les Arabes unis aux Mérinides d'Afrique. En 1275, Mohammed II livra au prince Abou-Yousef les deux villes de Tarifa et d'Algéziras, et tous deux envahirent l'Algarve. Sanche le Brave, quoique la flotte de Castille eût été détruite près d'Algéziras par les musulmans, ne se laissa pas intimider et couvrit avec succès l'intérieur du pays (1280). Plus tard, lorsque les États lui eurent décerné la couronne pour prix de sa vaillance, Alphonse X (1283) implora à son tour le secours du prince mérinide contre un fils rebelle. Si le roi de Grenade avait accueilli sa demande comme Abou-Yousef, les Arabes se seraient trouvés dans la position

la plus favorable pour pénétrer au cœur de la Castille; Mohammed II préféra, en s'alliant à Sanche, s'assurer l'amitié d'un guerrier puissant. La fortune se déclara contre le roi de Maroc; sa flotte fut brûlée; des deux villes qu'il possédait, l'une, Tarifa, fut emportée d'assaut par les Castillans; l'autre, Algéziras, reçut une garnison de Mohammed (1296).

Des hostilités partielles signalèrent la première moitié du XIVe siècle. En 1309, les Castillans s'emparèrent de Gibraltar, et mirent le siége devant Algéziras. Pour les éloigner, il fallut leur céder plusieurs villes moins importantes. Pendant la minorité d'Alphonse XI, Ismaël-ben-Farag voulut profiter des inimitiés qui s'étaient élevées entre les enfants chargés de la régence. Deux d'entre eux, éclairés par l'agression des Arabes, mirent fin à leur rivalité et portèrent la guerre contre Grenade même ; leur ardeur inconsidérée leur fit négliger toute prudence, et ils se laissèrent envelopper dans les montagnes par un corps nombreux de musulmans. Leurs troupes, malgré des prodiges de valeur, essuyèrent une déroute complète. Eux-mêmes reçurent la mort, soit qu'ils fussent tombés de lassitude sur le champ de bataille, selon le récit des Espagnols, soit que, suivant les Arabes, ils aient été tués au plus fort de la mêlée en combattant comme des lions. Le lieu témoin de cette catastrophe est encore aujourd'hui célèbre sous le nom de Sierra de los Infantes (1319).

Un tel succès ranima le courage des Grenadins. Ils conçurent l'espoir de recouvrer les villes qu'ils avaient perdues, et, en 1329, ils avaient repris Baeza, Martos, Ubeda et même Gibraltar. Peut-être auraient-ils poussé

plus loin leurs avantages, si les Africains avaient appuyé le roi Mohammed V; loin de lui prêter secours, ils lui enlevèrent Algéziras, Marbella et Ronda. Ce ne fut qu'à l'avènement de Yousef II qu'une alliance sincère réunit enfin tous les musulmans sous le même drapeau. Le prince mérinide Abul-Hacen descendit en Espagne, à la tête d'une armée nombreuse, tandis que sa flotte repoussait du détroit les vaisseaux portugais et castillans. Yousef se hâta de le rejoindre, et les deux souverains attaquèrent Tarifa. Ils avaient de l'artillerie à leur disposition. Néanmoins le siége traîna en longueur; les armées castillane et portugaise cherchèrent à dégager la place. Une grande bataille se livra sur les bords du Rio Salado, et ce fut une seconde journée de Tolosa. Abul-Hacen, vaincu, laissa aux Grenadins tout ce qu'il possédait en Espagne et alla cacher à Fez sa défaite et sa honte (1340). Sa flotte fut bientôt après détruite par les galères génoises, aragonaises, castillanes et portugaises, unies ensemble pour assurer aux chrétiens l'empire de la mer, et la prise d'Algéziras leur donna, en 1342, un port excellent pour surveiller tout le littoral africain ([65]). Les Arabes d'Espagne furent dès lors réduits à leurs propres forces. Placés à l'extrémité de la péninsule hispanique, ils ne songèrent plus qu'à se faire oublier. Les Castillans, tout entiers à leurs discordes civiles, ne cherchèrent pas même à s'emparer des deux villes de Gibraltar et d'Almeria, qui leur auraient assuré la possession exclusive du détroit ; mais les Portugais, par la conquête de plusieurs places fortes d'Afrique, vinrent à leur aide et interceptèrent toute communication entre les deux continents.

Ce ne fut qu'en 1432 que la guerre recommença avec quelque vigueur : Yousef IV Alhamar et Mohammed VII se disputaient la couronne. L'un des deux compétiteurs implora le secours des Castillans, qui le firent triompher daus les champs de Grenade.

Si l'on prétendait reproduire tous les faits particuliers qui se rattachent à la lutte des deux peuples, il faudrait raconter une suite non interrompue de combats dont les frontières des deux États étaient sans cesse le théâtre; les nobles castillans et les cheiks arabes, qui voulaient s'illustrer par leurs exploits, faisaient de fréquentes incursions en pays ennemi; mais ces hostilités n'entraînaient pas de guerre générale; c'était en quelque sorte des joûtes et des passes d'armes qui préparaient seulement les esprits à une lutte suprême et inévitable.

Quand Muley-Hacen monta sur le trône (1465), les Grenadins n'étaient pas en état de résister aux Castillans. Le nouveau roi, malgré son courage, ses vertus, son patriotisme, sa foi religieuse, ne s'était point concilié l'affection des Grenadins, qui lui reprochaient trop d'arrogance et de cruauté, et surtout l'empire qu'une esclave chrétienne avait pris sur son esprit. On répandait le bruit qu'il voulait choisir pour son héritier un fils de cette esclave, à l'exclusion d'Abou-Abdallah (d'où l'on a fait Boabdil et Boadillin), né de la sultane Zoraya. Deux partis bien tranchés se formèrent dans le royaume et contribuèrent à l'affaiblir encore (1476).

En Castille, au contraire, les grands, après avoir réduit Henri IV l'Impuissant au dernier degré d'abaissement et d'humiliation, s'étaient réunis, à sa mort, autour de l'infante Isabelle (1474). Cette princesse était

mariée à Ferdinand, roi de Navarre et de plus héritier présomptif du roi d'Aragon. En 1479, les deux époux pouvaient disposer des ressources de trois royaumes; ils allaient fonder la grandeur de l'Espagne et lui donner l'unité en détruisant pour jamais la domination des Arabes dans la Péninsule. Muley-Hacen provoqua leur ressentiment en refusant de payer le tribut auquel son père s'était engagé; il répondit fièrement à leurs ambassadeurs : « Allez dire à vos maîtres que Grenade n'a pas d'or, mais du fer pour ses ennemis. » Il ne craignit même pas de commencer les hostilités en attaquant la ville de Zahara, dont il s'empara en 1480. On apprit à Grenade son succès avec enthousiasme; mais, suivant une prédiction sinistre, les ruines de Zahara devaient retomber sur la tête des vainqueurs. L'importante ville d'Alhama, un des soutiens de Grenade, fut emportée par les Castillans, qui se présentèrent bientôt sous les murs de la capitale. La guerre civile venait d'éclater ; les partisans d'Abou-Abdallah avaient renversé du trône Muley-Hacen. Vainement ce prince essaya-t-il de montrer par son triomphe sur les Castillans devant Loxa qu'il était digne de la couronne ; il fut forcé de se retirer dans les provinces, et se vit abandonné de la plupart de ses capitaines. Les Castillans entretinrent habilement le feu de la révolte parmi les musulmans et poussèrent pendant quelque temps la guerre avec mollesse. Le hasard des combats ayant fait tomber entre leurs mains le lâche Abou-Abdallah, ils s'empressèrent même de lui rendre la liberté, persuadés que sa coupable ambition servirait mieux leurs intérêts que la plus belle victoire (1484).

Muley-Hacen, rétabli un instant sur le trône, avait ensuite été forcé d'abdiquer en faveur de son oncle, El-Zagal. Abou-Abdallah, qui était tombé dans le mépris de ses compatriotes, implora l'appui du roi Ferdinand. Celui-ci envahit aussitôt le royaume de Grenade ; les villes de la Vega furent enlevées, et El-Zagal, dont les partisans s'étaient jusque-là maintenus dans l'Alhambra, ayant été battu devant Lorca, céda Grenade à son rival (1486). Le but de l'expédition de Ferdinand était atteint ; ce prince, au lieu de se retirer, conclut avec Abou-Abdallah une nouvelle convention qui l'autorisait à poursuivre El-Zagal dans toutes les places fortes qu'il avait conservées. Armé de ce prétexte, il assiégea et prit Malaga, puis dirigea ses troupes contre Alméria, Baza et Vera.

El-Zagal, après avoir essayé de soutenir la lutte, resta bientôt convaincu qu'Allah, dans sa toute-puissance, avait prononcé l'arrêt de Grenade, et fit proposer une capitulation générale aux Espagnols ; Ferdinand se garda bien de refuser ces ouvertures qui lui permettaient de suivre sans obstacles l'exécution de ses autres desseins ; il se montra généreux. Le roi musulman livrait ses États, Alméria, Guadix et plusieurs autres cités, et recevait en échange de vastes domaines en toute propriété. Quant aux habitants, ils devaient être admis au rang de sujets de la couronne de Castille, conserver leur liberté, leurs biens, l'exercice de leur religion, et payer l'impôt exigé auparavant par leur souverain (1490).

Cette convention eut une grande influence sur la destinée du royaume de Grenade ; la plupart des Arabes,

qui redoutaient les dures lois de la guerre et avaient juré de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, virent dans la conduite de Ferdinand le présage d'une paix durable, et, préférant une existence paisible au tumulte des combats, se soumirent aux chrétiens. Les musulmans fidèles crièrent à la trahison et coururent aux armes; ils forcèrent El-Zagal à se retirer en Afrique, fortifièrent Grenade et résolurent de s'ensevelir sous ses ruines. Le 9 mai 1491, Ferdinand se présentait devant les murs de cette ville, à la tête de quatre-vingt mille hommes ; Abdallah laissa à des généraux habiles le soin d'organiser la défense ; tous les habitants, femmes, enfants, vieillards, prirent leur part des dangers et des fatigues du siége. Tous rivalisèrent de zèle et d'ardeur, mais Ferdinand et Isabelle avaient pour eux la force jointe à une volonté persévérante.

Grenade est bâtie sur deux collines, non loin de la Sierra Nevada et des Alpuxarras. Le Daro et le Xenil la traversent et l'entourent ; elle était protégée par des remparts inexpugnables que surmontaient quatre cent trente tours ; deux grandes forteresses, l'Alhambra et l'Albaycin, pouvant chacune contenir quarante mille hommes, en défendaient l'approche; enfin il était possible de garder un passage libre avec les Alpuxarras, et de faire arriver par là dans la ville les secours et les provisions nécessaires.

Isabelle, pour montrer sa ferme résolution de ne point se retirer avant d'avoir achevé sa conquête, fit construire une ville qui existe encore aujourd'hui sous le nom de Santa-Fé. Des fossés et des retranchements inattaquables garantirent de toute surprise le camp des

Espagnols ; puis Ferdinand s'occupa d'intercepter les communications et d'empêcher les sorties trop fréquentes. A la suite de travaux vraiment gigantesques, Grenade se trouva bloquée de toutes parts ; les musulmans risquèrent leur dernière chance de salut dans une bataille générale ; elle eut lieu sous les murs de la ville ; les chrétiens furent vainqueurs. Abou-Abdallah comprit que tout espoir était perdu ; il entra en arrangement avec le roi d'Aragon, malgré l'avis d'un grand nombre de scheiks décidés à mourir en combattant pour la patrie. Ferdinand demanda que Grenade lui fût remise dans deux mois à dater du jour de la signature du traité, si pendant ce délai elle ne recevait aucun renfort par terre ou par mer. Les Arabes avaient fait un dernier appel aux souverains d'Afrique et même aux sultans de Constantinople. Aucun n'eut le dévoûment de tenter une grande entreprise pour sauver le dernier rempart de l'islamisme en Occident. Les Ottomans seuls, en 1486, avaient armé une flotte qui s'était contentée de ravager les côtes de la Péninsule.

Il fallait donc que Grenade succombât. Abou-Abdallah, craignant un soulèvement populaire, rendit la ville, sans attendre le terme convenu. Des terres lui étaient assurées avec un revenu suffisant dans les Alpuxarras. Il ne voulut point demeurer sur le sol de l'Espagne, témoin de son ignominie, et alla finir ses jours dans les déserts de l'Afrique. Quant aux habitants, retirés au fond de leurs demeures, ils laissèrent les chrétiens prendre possession de leur ville, qui semblait entièrement abandonnée. On arbora sur le sommet de l'Alhambra et de l'Albaycin les étendards de Castille et de Saint-Jacques ; l'on

décora la grande mosquée des ornements du culte catholique, et le fanatisme barbare de Ximenès fit livrer aux flammes les manuscrits arabes conservés précieusement depuis tant de siècles. Ferdinand put, sans être inquiété, se saisir des positions importantes des montagnes et du royaume de Grenade. Les vaincus semblèrent rester indifférents aux clauses mêmes de la capitulation qui leur laissaient leur liberté, leurs biens, leurs armes, leur religion, leurs mosquées, leurs usages, maintenaient l'institution des cadis et des caïds chargés de juger leurs différends d'après la législation musulmane, et enfin ne les astreignaient qu'aux impôts qu'ils payaient à leurs rois nationaux ([66]). La chute de Grenade semblait être leur arrêt de mort ; elle marquait, en effet, la fin de la domination des Arabes en Espagne, qui avait duré 782 ans (710-1492).

Ferdinand n'avait point l'intention d'exécuter consciencieusement les articles de la capitulation ; il possédait Grenade : c'était là le but de son ambition. Quant aux musulmans, il s'inquiétait peu de leur sort ; habitué, en politique, à sacrifier tout à ses intérêts, il reconnut bientôt qu'une population riche, nombreuse, et conservant toujours un esprit d'indépendance, serait un embarras sérieux pour son gouvernement ; il résolut de fondre les Arabes malgré eux avec le reste de la nation, en leur faisaient abjurer graduellement et leur culte et leurs mœurs. Annoncer ouvertement ses projets, c'était s'exposer à les voir avorter ; il chargea donc l'inquisition d'amener peu à peu les musulmans à se convertir au catholicisme. On commença par les endormir dans une certaine confiance, en exaltant la loyauté castil-

lane. On affecta d'observer rigoureusement les engagements pris ; et l'on ne s'attaqua qu'aux juifs qui tenaient entre leurs mains une grande partie des richesses du pays, et qui furent contraints de s'expatrier ou de renier la foi de leurs pères; on les fit périr dans les tortures ; les supplices et les auto-da-fé frappèrent de terreur les Arabes qu'on essayait de convertir à la religion du Christ, et qui pouvaient craindre pour eux-mêmes un sort aussi cruel (1492).

Un peu plus tard, on interdit l'exercice public du culte musulman ; on distribua de l'or à ceux qui abjuraient l'islamisme. Enfin, en 1499, Ferdinand, levant le masque, prononça l'expulsion des infidèles qui refuseraient le baptême. Des cris d'indignation retentirent dans le royaume de Grenade. Ce fut en vain, les villes se soumirent, et leurs habitants allèrent à l'église adorer le nom de Jésus-Christ, pour revenir le blasphémer au fond de leurs demeures, et demander pardon au prophète de leur indigne faiblesse. Les montagnards des Alpuxarras, population plus énergique, refusèrent hautement d'obéir et prirent les armes. Ferdinand marcha contre eux avec des forces supérieures, et, après avoir dévasté leurs champs, ajouta pour les vaincus aux rigueurs de l'exil la confiscation de tous leurs biens.

Les musulmans de Valence, dont l'industrie formait une des principales sources de la prospérité de l'Espagne, furent tolérés jusqu'au règne de Charles-Quint (1524). Alors les seigneurs du pays les contraignirent de recevoir le baptême, et le roi, au lieu d'écouter leurs plaintes, les renvoya au tribunal de l'inquisition, qui sanctionna la conduite des oppresseurs. L'année

suivante (1525), un décret, provoqué par l'archevêque de Séville, grand inquisiteur, obligea les Arabes de Grenade de renoncer en un jour à leurs habitudes, à leurs vêtements, à leur langage ; tous les chrétiens eurent le droit de surveillance, et un tribunal spécial reçut les dénonciations. Pour obtenir quelque adoucissement à leur sort, les musulmans payèrent en 1562, à Philippe II, huit cent mille ducats ; si le gouvernement et l'inquisition suspendaient leurs persécutions, le peuple espagnol, portant l'intolérance à ses dernières limites, poursuivait, le glaive d'une main et la croix de l'autre, jusque dans les montagnes, les malheureux Arabes qui refusaient de se convertir.

Enfin, en 1568, l'archevêque de Grenade, jaloux d'attacher son nom à une mesure encore plus vexatoire, obtint de Philippe II un décret qui interdisait aux infidèles l'usage fréquent des bains, les danses mauresques, l'emploi de la langue arabe, et qui défendait aux femmes de sortir voilées. C'était vouloir les pousser à la révolte, ce qui eut lieu en effet : ils s'armèrent, essayèrent de surprendre Grenade et nouèrent des relations avec les Africains ; suivis de près par le marquis de Mondejar, ils ne purent s'établir sur aucun point important, et se réfugièrent dans les montagnes, sous la conduite de Mohammed-ben-Ommïah, qui prétendait descendre des anciens khalifes de Cordoue. La lutte se soutint pendant plusieurs années; enfin la division se mit dans le camp des rebelles : Mohammed périt assassiné. Muley-Abdallah, qui lui succéda, ne fut pas plus heureux; don Juan d'Autriche (1570), par ses négociations habiles, lui enleva la plus grande partie de

ses soldats. Les uns se soumirent ; les autres furent transportés en Afrique. Muley fut réduit à traiter lui-même avec le vainqueur. On dispersa les montagnards des Alpuxarras dans les provinces des Asturies, de la Galice et de la Castille, et on les plaça sous une étroite surveillance.

Un dernier coup leur fut porté en 1609 ; malgré les protestations de quelques seigneurs généreux, les Arabes de Valence et de Murcie furent jetés pêle-mêle, par ordre du conseil de Philippe III, sur des vaisseaux qui les transportèrent sur les rivages de l'Afrique. Un grand nombre passa les Pyrénées, et Henri IV les accueillit avec bienveillance ; ce grand roi offrit aux uns un asile et des terres, aux autres les moyens de s'embarquer dans les ports de la Guienne et du Languedoc.

On a calculé que depuis la conquête de Grenade jusqu'en 1609, trois millions d'Arabes furent expulsés du sol espagnol. C'était l'élite de la population au point de vue de l'industrie et de l'agriculture ; aussi leur départ laissa-t-il dans la Péninsule un vide que plusieurs siècles n'ont pu combler. Jamais les Espagnols n'ont rendu aux plaines de Valence, de Murcie et de Grenade l'aspect florissant qu'elles présentaient sous la domination des Arabes. Le décret de 1609 fut aussi funeste à l'Espagne que, près de quatre-vingts ans plus tard, la révocation de l'édit de Nantes pour la France.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

Note 1, *page 1.* — Voyez le *Bullettino di bibliografia e di storia delle scienze matematiche e di fisiche,* publicato da D. B. Boncompagni, Rome, t. VIII, février 1875, p. 63 et suiv. — Nous ne saurions témoigner trop de reconnaissance au prince B. Boncompagni, qui depuis tant d'années dirige, avec un désintéressement et un dévoûment à la science vraiment admirables, cet utile et intéressant recueil. — Nous devons donner aussi un témoignage public de gratitude à notre ancien élève et ami, M. Gustave Hubbard, qui nous donne en ce moment une excellente *Histoire de l'Espagne contemporaine,* et à M. Gustave Dugat, chargé d'un cours complémentaire d'histoire et de géographie de l'Orient musulman à l'école spéciale des langues orientales vivantes.

Note 2, *page 2.* — C'est ainsi que M. l'abbé Darras, dans son *Histoire générale de l'Église,* suppose que Musa, en 710 de notre ère (tome XVIII, p. 548), fit la conquête de l'Espagne à la tête de 25,000 Turcs. M. l'abbé Brandely, curé de Sornac, dont la modestie égale le grand savoir, me fait remarquer qu'outre les Turcs l'auteur de l'*Histoire de l'Église* p. 549, précipite sur la péninsule ibérique des flots

d'*Arabes*, de *Maures* et de *Sarrasins*. — On peut aussi se reporter à l'*Histoire des Sarrasins*, de Simon Ockley (Londres, 1718 et 1847); aux *Remarques sur l'histoire des Maures*, de Chénier (Paris, 1787); à l'*Histoire du mahométisme*, de G. Mills (1812), traduit par Germain Buisson (Guernesey, 1826); à l'*Histoire chevaleresque des Maures de Grenade*, précédée de quelques réflexions sur les musulmans d'Espagne, par M. Sané (Paris, 1809), etc.

Note 3, *page 2*. — On lit dans le *Dictionnaire étymologique de la langue française*, par M. Aug. Brachet (5e édition, Paris, chez Hetzel), avec une Préface de M. Egger, de l'Institut, ouvrage couronné par l'Académie française, *Introduction*, page LXI, lignes 23 et suivantes : « Les nombreuses invasions et le long séjour des Sarrasins dans le midi de la France, depuis le VIIIe siècle jusqu'au XIe, n'ont absolument laissé aucune trace, ni sur nos patois méridionaux, ni sur la langue française. » L'auteur (p. LXVI et LXX) compte 650 mots dont l'origine lui échappe, et sur les 27,000 mots environ que contient le Dictionnaire de l'Académie française, il n'en accorde que 16 aux *Orientaux* et 110 aux *sémitiques !*

Note 4, *page 2*. — On peut voir, dans les *Comptes-rendus des séances hebdomadaires de l'Académie des sciences*, t. LXXII, p. 777, et LXXIII, p. 284, 756, les nombreux exemples que nous avons donnés, et dans l'Appendice placé à la fin de cet ouvrage, les additions que nous y avons faites; nous nous bornerons ici à quelques citations qui ne peuvent laisser subsister aucun doute. Le mot *bedaine* est arabe et signifie *ventre*. *Bedaine*, d'après le Dictionnaire de M. Littré (t. Ier, p. 323), serait d'origine incertaine : « la forme *boudaine* paraît le rapprocher du français *boudin*, *boudine ;* Diez rattache *bedaine* à *bedon* (tambour). »

On lit plus loin, page 559 : « *Charabia*, patois des Auver-

gnats et, par extension, tout autre parler qu'on ne comprend pas. » C'est tout simplement le *jargon* arabe *char* ou *jar arabiah.* M. Littré (t. III, p. 173) donne au mot *jargon* trois étymologies, excepté la bonne, car *jargon* est arabe, et fournit un argument de plus à la thèse soutenue par M. l'abbé Leguest (*Essai sur la formation et la décomposition des racines arabes,* Paris, 1856); *jar* et *r'goun,* dont on a fait *ragot,* signifient *la voix des animaux.* M. Brachet (p. 309) se contente d'écrire : *jargon,* origine inconnue. Pourquoi n'en dit-il pas autant de *mechef, mischief* (malheur), qui est arabe, et que les Anglais, aussi bien que les Français, ont introduit dans leur langue ? C'est, pour MM. Littré et Brachet, un composé de *mes,* préfixe, et *chef,* tête ! ! — Que devons-nous penser d'*aller,* dérivé d'*adnare* ou d'*andare ;* d'*abandon,* rattaché à *ban, four-banal,* quand nous avons en arabe *abadoun,* l'action de laisser derrière soi ? J'aime mieux faire venir *baisser, abaisser,* du verbe arabe *bassa* (à la quatrième forme *abassa*), que du nom du Romain *Bassus. Bazar,* marché, n'est pas arabe : c'est un mot persan ; les Arabes en ont fait *ebezeri,* marchandises, d'où sont venues épiceries, épices (*marchandises de l'Inde*). Nos professeurs d'étymologies les font dériver de *species, speciosa (mulier formosa),* etc. ! — Voyez l'Appendice, nº I, à la fin du second volume.

Note 5, *page 5.* — Voyez l'*Exposition de la foi musulmane,* par M. Garcin de Tassy, réimprimée en 1874, sous le titre de *Science des religions, l'Islamisme,* etc., p. xvii. L'auteur relève dans cet excellent livre bien des erreurs accréditées.

Note 6, *page 10.* — E. Quatremère, dans son *Mémoire sur les Nabatéens* (1835), fournit sur cette nation les détails les plus complets, d'après Macrizi, Masoudi, Ebn Khaldoun, etc.

Note 7, *page 11.* — Le *Journal de la Société asiatique de Londres,* t. V-IX, a publié d'intéressants rapports sur les explorations des officiers de la marine britannique. Nous mettrons au premier rang la *Description des côtes méridionales de l'Arabie depuis l'embouchure de la mer Rouge jusqu'au golfe Persique,* par le capitaine Stafford Bellesworth Haines.

Note 8, *page 12.* — Aden nous est représentée par les Anglais, qui en sont aujourd'hui les maîtres, comme un village ruiné n'ayant que six cents habitants (Haynes, cité plus haut, p. 13). On l'aperçoit après avoir contourné le cap Marsigh; elle est entourée, du côté de la terre, par des hauteurs à sommets pointus; la partie Est de la ville donne sur la mer, et directement en face est une île rocheuse et fortifiée, nommée Sirah, qui protége la baie. Aden commande l'entrée de la mer Rouge; c'est une position excellente, et il serait facile de relever les fortifications qui la défendaient au XVIe siècle contre les entreprises des Portugais. (Voy. Lafitau, *Histoire des découvertes et conquêtes des Portugais,* Paris, 1733, in-4°, t. Ier, p. 484, et t. II, p. 71, 141, etc.)

On peut lire, dans le *Journal asiatique* du mois de janvier 1872, la relation d'un voyage que M. Joseph Halévy vient d'entreprendre dans le Yémen, en vue de recueillir et de copier les inscriptions sabéennes ou himyarites qui existent encore.

Parti de la ville d'Aden, seul point de l'Arabie qui soit en communication régulière avec l'Europe, M. Halévy, après avoir inutilement cherché à gagner la ville de *Sanâ* par *Lahadj,* dont le sultan, vassal des Anglais, est sans cesse en guerre avec la tribu des *Hawaschib,* s'est embarqué pour Hodeyda, d'où il lui a été facile d'atteindre la capitale de l'Yémen; de là, parcourant la contrée qui s'étend entre Nedjran et Mareb, le Djaouf (pays creux), qui conserve d'innom-

brables ruines, et pénétrant, non sans peine, jusqu'à la limite du grand désert, *Alahkaf*, ce savant a fait une ample moisson d'inscriptions himyarites, qui offriront aux épigraphistes un nouveau sujet d'études dans le champ immense de l'archéologie. — Consultez aussi *Voyage de l'Arabie Heureuse fait par les Français en 1708, 1709, 1710* (Paris, 1716), et dans le cahier de janvier 1874 du *Journal asiatique : History of the Imams and Seyyides of Oman,* by Salil ibn Rassik, Londres, 1871, et le *Plan de la digue et de la ville de Mareb,* par Th.-J. Arnaud.

Note 9, *page 17.* — On a beaucoup écrit sur la géographie de l'Arabie; on peut comparer en premier lieu Ptolémée, *Géographie,* liv. v et vi; Strabon, liv. xvii, Ch. Forster, *Géographie de l'Arabie ancienne* (en anglais). Consultez aussi la *Géographie* d'Edrisi, traduction d'Am. Jaubert, t. Ier, p. 130, 147 et suiv.

Carl Ritter a donné, dans le XIIIe volume de son grand *Traité,* l'indication des auteurs qui ont écrit avant lui sur le même sujet. — Jomard, dans ses *Études géographiques et historiques sur l'Arabie,* a résumé très-exactement les travaux des modernes, et nous a fait connaître le pays de l'Asyr, dont il a dressé la carte. On peut la comparer à celle que Flandin a donnée dans l'Atlas joint à la relation de son *Voyage en Orient.* — Voir aussi R. Moresby, *Chart of the red sea above Jeddah;* Tamisier, *Voyage en Arabie,* 1840; Alex. de Humboldt, *Cosmos,* t. II, p. 248 de la traduction française; Cruttenden, *Voyage de Mokha à Saana;* Wellested, *Voyage à la côte d'Oman.* — Mais on ne savait presque rien, jusque dans ces derniers temps, de l'intérieur de l'Arabie. Après Pococke, *Specimen historiæ Arabum,* il faut se reporter à Carsten Niebuhr, dont la *Description de l'Arabie* a paru, en 1772, à Copenhague; la traduction française de Mourier (1772 et 1774) a été réimprimée en 1779, revue et

corrigée par de Guignes. Niebuhr était né en 1733; il mourut en 1815. Son voyage, commencé en 1761, s'était terminé en 1767.

Au nom de Niebuhr, il faut joindre celui de Jean-Louis Burckhardt, né à Lausanne en 1784, mort au Caire le 15 octobre 1817. Parti de Portsmouth le 2 mars 1809, il découvrit en 1811 les ruines de Petra, que Léon de Laborde a décrites dans son *Voyage de l'Arabie Pétrée,* 1830. E. Quatremère a donné, dans sa traduction de l'*Histoire des sultans mamlouks de Makrizi* (t. II, 3e part., p. 236 et suiv.), d'intéressants détails sur cette ville, la clé de la route du désert. Les caravanes qui se rendaient de Damas à la Mecque ou qui en revenaient, toutes les troupes de marchands, les corps d'armée qui faisaient le voyage de la capitale de la Syrie à celle de l'Égypte, devaient forcément passer sous les murs de cette place ou dans les environs. Si un seul homme défend un des passages qui existent dans ces terrains abruptes, il peut fermer le chemin à cent cavaliers. — Consultez aussi sur cette contrée : Brocard, *Descriptio Terræ Sanctæ;* Irby et Mangles, *Travels in Egypt and Nubia,* etc.

Burckhardt, débarqué à Djeddah le 18 juillet 1814, visitait successivement Taief, la Mecque et Médine, où il entrait le 15 janvier 1815.

Indépendamment de ses voyages en Nubie, en Syrie et dans la Terre-Sainte, on a de Burckhardt : 1° *Voyage en Arabie,* contenant la *description des parties du Hedjaz regardées comme sacrées par les musulmans,* Londres, 1819; 2° *Notes sur les Bédouins; Essai sur l'histoire des Wahabites,* Londres, 1829. Eyriès a donné la traduction en français de ces deux ouvrages (Paris, 1834); il cite plus de trente *relations* d'auteurs européens, en anglais, en portugais, en italien, en français et en allemand, sur la péninsule arabique. Parmi les voyageurs les plus intrépides, on compte : Seetzen, qui avait embrassé l'islamisme pour pénétrer dans l'intérieur du

pays ; le capitaine Sadlier, qui se rendit d'un golfe à l'autre ; Vincenzo, Badia, Burckhardt enfin, qui adoptèrent les noms de Scheik Mansour, d'Aly Bey, de Scheikh Ibrahim. On a encore de Burckhardt un volume intitulé : *Proverbes et maximes des Arabes*, avec le texte en regard, Londres, 1830. — Mentionnons encore le *Voyage dans la péninsule arabique du Sinaï*, de M. Lottin de Laval, Paris, 1855-1859, in-4°, et atlas in-fol.

Nous devons aujourd'hui une vive reconnaissance à M. William Gifford Palgrave, qui vient de nous fournir des documents du plus haut intérêt sur une partie de l'Arabie restée presque inconnue. Son ouvrage est intitulé : *Une année de voyage dans l'Arabie centrale, 1862-1863* ; la traduction française est due à M. E. Jouneaux (Paris, 1866). Pendant que M. W. G. Palgrave pénétrait dans le Nedjed, MM. Lewis Selly (*Visite à Riad*), Guarmami (*Itinéraire de Jérusalem au Nedjed*) et Wetztein nous donnaient de leur côté de précieuses informations qui nous permettent de combler bien des lacunes.

M. Palgrave a pu consulter les *Mémoires* du capitaine Wellsted et la relation de M. Wallin : *Voyage au Nedjed en 1845*. — Ajoutez à ces divers auteurs : MM. Playfair, *Histoire de l'Arabie Heureuse*, 1859 ; le baron de Malzan, *Meine Walfahrt nack Mekka*, Leipzig, 1865 ; Ad. d'Avril, *L'Arabie contemporaine*, 1868, etc.

Note 10, *page 17*. — Herder, *Idées sur la philosophie de l'histoire*, liv. XIX, ch. IV et V, p. 391-423, traduction en français d'Edgar Quinet.

Note 11, *page 24*. — Le Coran, S. LXXXIX ; *Tabari*, traduction de Dubeux, p. 114 ; Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme ;* Pococke, *Specimen historiæ Arabum*, p. 81.

Note 12, *page 34*. — *Série chronologique des rois de Hira :*

I. Malik, vers 195 de J.-C.
II. Djodhayma, v. 215.
III. Amr Ier, v. 268.
IV. Imroulcaïs Ier, v. 288.
V. Amr II, v. 338.
VI. Aus, fils de Callam, v. 363.
VII. Imroulcaïs II, v. 368.
VIII. Nomân Ier, v. 390.
IX. Moundhir Ier, v. 418.
X. Nomân II, v. 462.
XI. Aswad, v. 471.
XII. Moundhir II, v. 491.
XIII. Nomân III, v. 498.
XIV. Abou Djafar Alcamâ, v. 503.
XV. Imroulcaïs III, v. 505.
XVI. Moundhir III, v. 513.
XVII. Amr, fils de Hind, 562.
XVIII. Cabous, Nomân IV, v. 574.
XIX. Zaïd, v. 579.
XX. Moundhir IV, v. 580.
XXI. Nomân V, Abou Cabous, v. 583.
XXII. Yias, fils de Cabissa, v. 605.

Les auteurs ne sont pas d'accord sur la date exacte de l'avènement de ces divers princes. On peut consulter à ce sujet Hamza, ap. Rasmussen, édit. de Gottwaldt; Ebn-Nobata, ap. Rasmussen, *Additam ad hist. Arab.;* Ebn-Khaldoun et le Kitab-Alagani, cités par M. Caussin de Perceval, t. II, p. 8 et suiv.

Note 13, *page 35*. — *Série chronologique des rois de Ghassan :*

I. Djafna Ier, v. 205.
II. Amr Ier, v. 248.
III. Thalaba, v. 300.
IV. Harith Ier, v. 303.
V. Djabala Ier, v. 330.
VI. Harith II, 360.
VII. Mawia, v. 373.
VIII. Moundhir Ier, Nomân Ier, Djabala II, Ayham Ier et Amr II, de 380 à 420.
IX. Djafna II et Nomân II, Nomân III, Nomân IV, Harith III, Nomân V, de 420 à 490.

X. Moundhir II, Amr III, Hodjr Ier, Abou-Chammir-Harith IV, El Acbar ou Djabala III, de 490 à 529.

XI. Harith V, v. de 520 à 572.

XII. Djabala IV ou Harith VI, de 572 à 587.

XIII. Amr IV, de 587 à 597.

XIV. Nomân VI (Abou-Carib), de 577 à 600.

XV. Hodjr II et Amr V, de 600 à 615.

XVI. Harith VII, fils d'Abou-Chammir; Chourabbil, Ayham II et Moundhir III, de 615 à 630.

XVII. Amr VI, Djabala V, Djabala VI, de 630 à 637.

Comparez Pococke, *Spec. hist. Arab.*; Alb. Schultens, *Mon. vetust. Arab.*; Eichhorn, *De antiquiss. his. arab. monum.*; Abulfedæ, *Hist. anteist.*; Ammien Marcellin, ch. XXII et suiv., et les auteurs cités par M. Caussin de Perceval, t. II, p. 200 et suiv.

NOTE 14, *page 36.* — *Tobbas de la dynastie hémyarite :*

I. Harith Erraich.

II. Essab Dzoul Carnaïn.

III. Abrahah Dzoul Menar.

IV. Africous.

V. Dzoul Adhar.

VI. Chourahbil.

VII. Hodhad.

VIII. La reine Belkis.

IX. Yacer.

X. Chammir Yerach.

XI. Abou-Malik et Zayd-el-Acran, de 90 à 140 de J.-C.

XII. Tobba Ben-el-Acran, de 150 à 180.

XIII. Calki Cariba, de 180 à 200.

XIV. Abou-Carib, de 200 à 236.

XV. Hassan Tobba, de 236 à 250.

XVI. Amr Al-Mauthaban, de 250 à 270.

XVII. Quatre frères et Abdhaa, leur sœur, de 270 à 273.

XVIII. Abd-Kelal, de 293 à 297.

XIX. Tobba Ben Hassan, de 297 à 320.

XX. Harith, de 320 à 330.

XXI. Marthad, de 330 à 350.

XXII. Walia, de 350 à 370.

XXIII. Abrahah, de 370 à 400.

XXIV. Sahban, de 400 à 440.

XXV. Sabbah, de 440 à 460.

XXVI. Amr Dzou-Kifan, vers 460.

XXVII. Hassan, de 460 à 478.

XXVIII. Laknia Tanouf Dzou Chenatir, de 478 à 490.

XXIX. Dzou-Novas, de 490 à 525.

XXX. Als Dzou Djadan, vers 525.

Vice-rois abyssins : Aryat, v. 525 ; Abrahah-el-Aschram, v. 537 ; Yacsoum, fils d'Abrahah, v. 570 ; Masrouk, frère d'Yacsoum, v. 572 ; Madi-Carib, prince hémyarite, règne v. 575, comme vassal des souverains de la Perse qui jusqu'en 606 envoient des vice-rois dans l'Yémen.

Les érudits ont encore un grand nombre de dissertations à écrire sur cette liste présumée des princes de l'Yémen ; le dernier travail de M. Caussin de Perceval soulève bien des objections. — Voyez Silvestre de Sacy, *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XLVIII et L ; les opuscules de M. Fresnel, Nowairi, *Hist. imp. vet. Yoct.,* et Jomard, *Études sur l'Arabie,* p. 107.

Note 15, *page 37.* — Jomard, *Études historiques et géographiques sur l'Arabie.* — Voir aussi la notice que nous avons donnée de cet ouvrage et notre *Traité du Calendrier arabe* (Manuel de chronologie universelle), t. II, p. 340.

Note 16, *page 42.* — Caussin de Perceval, d'après le Sirat-Erraçoul, *Vie du Prophète.*

Note 17, *page 45.* — Eichhorn, *De antiquis historiæ Arabum monumentis*, p. 9 et 15 ; Assemani, *Saggio sull' origine degli Arabi,* p. 45 ; le Camous, au mot *Ocazh,* Nowairi ap. Rasmussen, *Hist. præc. ar. reg.,* p. 76 ; Kitab-al-agani, t. IV, p. 255 ; le Merraçid-el-ittilâ, cité par M. Caussin de Perceval, t. I, p. 296, et l'*Histoire des Arabes avant Mahomet,* de M. Ruehle de Lilienernts, Berlin, 1836.

NOTE 18, *page 46*. — On appelait aussi ces poèmes moudhahhabât, *Poèmes dorés*. (Pococke, p. 164; Caussin de Perceval, t. Ier, p. 297.)

NOTE 19, *page 49*. — *Notices et extraits des manuscrits*, t. II, p. 367; Cantemir, *Histoire de l'Empire ottoman*, t. II, p. 404.

NOTE 20, *page 56*. — Les principaux ouvrages à consulter pour la biographie de Mahomet sont : 1° la *Vie de Mahomet*, extraite d'Aboulfeda, publiée par Gagnier, à Oxford, en 1723, in-fol., et sous un autre format à Amsterdam, 1732, 2 vol.; 2° *Abulfedæ annales Moslemici*, traduction de J. Reiske, publiée par Adler, 1789-1794; la *Vie de Mahomet*, d'Aboulfeda, a été donnée en anglais par M. Murray, et en français par M. Desvergers; 3° la *Vie de Mahomet*, par Prideaux, 1697, in-8°; 4° la *Vie de Mahomet*, avec des réflexions sur la religion mahométane, par Boulainvilliers, Londres, 1730, panégyrique souvent inexact; 5° *Histoire de la vie de Mahomet législateur de l'Arabie*, par Turpin, 1773, in-12, ouvrage peu recherché; 6° l'*Histoire universelle traduite de l'anglais*, t. XLI, in-8°, critique quelquefois injuste; 7° Sale, *Introduction de la traduction anglaise du Coran*, 1751, et du Ryer, sieur de la Garde Malezair, en tête de la traduction de l'*Alcoran de Mahomet*, Paris 1649, Amsterdam 1775; 8° Maracci (*Mahometis auctoris Alcorani vitæ rerumque gestarum synopsis*), dans son *Prodromus ad refutationem Alcorani*, Rome, 1698, in-fol., etc.; 9° Ockley, *The history of the Saracens*, chap. Ier; 10° la Notice publiée par MM. Audiffret et Silvestre de Sacy, dans la *Biographie universelle* de Michaud, etc.; 11° Caussin de Perceval, déjà cité, etc.; 12° Mills, *Histoire du mahométisme*, en anglais; 13° G. Weil, *Mohammed der Prophet*, etc., Stuttgard, 1843; 14° Washinghton Irvings, *Life of Mahomet*, New-York, 1850.

— Lisez l'article de M. Renan sur Mahomet; la dissertation de M. Bosworth Smith (*Mohammed and mohammedanism*, lecture delivered at the royal institution of Great Britain, 1874), en réponse au R. D. Arnold, qui traite l'œuvre de Mahomet d'*imposture criminelle*. On peut opposer à la *Vie de l'imposteur Mahomet* (Paris, 1699) la *Certitude des preuves du mahométisme*, par Ali-Gier-ber, Londres, 1780, etc. — M. Delaporte vient de publier (1874) une *Vie de Mahomet*.

NOTE 21 (1), *page 80*. — Erpenius, Golius, Pococke, Zechendorf, Clenardus, Ravius, P. Fulferus et Danzius, ont donné quelques parties du Coran. (C. Mills, traduction française, p. 207.) La première édition de l'ouvrage entier en arabe fut publiée in-4°, à Hambourg, en 1694, par les soins de Hinckelmann, Reinesii historia Alcorani, sect. 8, 9, 10, Lipsiæ, 1721. La plus célèbre est celle de Saint-Pétersbourg, imprimée en 1787, aux frais de Catherine II, par Molla Osman Ismaïl, reproduite en 1790, 1793, 1796, 1798 à Saint-Pétersbourg, et à Kasan en 1803, 1809, 1817, 1819, 1821, 1832 et 1843; l'édition de Flügel (Lipsiæ, 1834 et 1858), celle de Redslob (Lipsiæ, 1870), sont particulièrement recherchées. Les versions du Coran en persan et en turc sont peu nombreuses. Il en existe aussi dans les dialectes javanais et malais; ces traductions sont interlinéaires, bien que postérieures au khalife Walid, qui avait décrété que la langue arabe serait celle de tous les musulmans. Bibliander publia une traduction latine du Coran, en 1543, à la demande de Pierre, abbé de Cluni. Arrivabene le traduisit en italien (1547). En 1606 et 1641 parut l'ouvrage de Salomon Sweiggers, et André Du Ryer publia pour la première fois, à Paris, en 1649, une

(1) Cette note s'applique au mot *Coran*, placé en tête de la page 80. G. D.

version française du livre de Mahomet. La traduction latine de Louis Maracci (Padoue, 1698) fit oublier les essais qui l'avaient précédée, et partage encore aujourd'hui, avec le beau travail de Sale : *The Koran translated into english* (London, 1734), l'approbation des orientalistes de tous les pays. Savary a donné, en 1783, une traduction française du Coran, avec un abrégé de la vie de Mahomet, qui jouit d'une certaine estime; la plus récente est celle de M. Kazimirski (Paris, 1840). Nous parlerons ailleurs des commentaires du Coran. On peut encore citer les écrits distingués de Rh. Arnold, 1746; Ol. Domay, 1754; F.-E. Boysen, 1773; C.-W. Augusti, 1798; F.-G. Walh, 1828; L. Ullmann, 1840; E.-W. Lane, 1844, etc. Voyez aussi M. Garcin de Tassy : *Sur un chapitre inconnu du Coran* (*Journal asiatique,* mai 1842); *De la religion musulmane dans l'Inde,* Paris, 1831; *Exposition de la foi musulmane,* etc. Ce dernier ouvrage vient d'être réimprimé (1875).

L'appréciation du Coran par M. Oelsner (*Des effets de la religion de Mahomet pendant les trois premiers siècles de sa fondation, sur l'esprit, les mœurs et le gouvernement des peuples chez lesquels cette religion s'est établie,* mémoire couronné par l'Institut en 1809) est faite avec un remarquable esprit d'impartialité. On peut aussi consulter : Herder, *Philosophie de l'histoire ;* de Pastoret, *Zoroastre, Confucius* et *Mahomet ;* Montesquieu, *Esprit des Lois ;* Michelin, *Commentaires sur la loi mosaïque ;* l'ouvrage du chevalier d'Ohsson; Forster, *Mahometism unweiled;* Weil, *Histor. kristiche Einleitung in den Koran,* Bielefeld, 1844. Voyez aussi : Reland, *De religione muhammedica ; La religion des mahométans,* tirée du latin de M. Reland, et augmentée d'une *Confession de foi musulmane,* La Haye, 1721; Cotta, *Exercit. de rel. muh. ;* Pococke, *Spec. hist. Arab.;* Hottinger, *Hist. Orient. : de fato muh. diss. hist. critica,* Lipsiæ, 1750, etc.; Pitt, *Exposé de la religion de Ma-*

homet; la dissertation de M. Jones sur les Arabes; Mills, etc.

Note 22, *page 81*. — Voyez notre *Traité du Calendrier arabe* (*Manuel de chronologie universelle*, t. II, p. 340). — Mahomet avait ordonné que chaque année serait distinguée par un des événements les plus importants qui aurait signalé son cours. La première, celle de l'*hégire* ou fuite, fut d'abord nommée l'*année du pardon;* la seconde, l'*année de l'appel aux armes*, et il en fut de même des quinze années suivantes. Mais sous le khalifat d'Omar (635), l'assemblée des principaux compagnons de Mahomet décida qu'on adopterait l'hégire comme point de départ unique, et on la fit coïncider avec le 1er moharrem qui répondait, selon la conjonction moyenne, à la cinquième férie, c'est-à-dire au jeudi 15 juillet, 622 de J.-C. — Les anciens Arabes se servaient de l'année lunaire de 354 jours 8 heures 48 secondes, divisée en douze mois de trente et de vingt-neuf jours. Pour la faire concorder avec l'année solaire des Grecs et des Syriens, ils ajoutaient un mois tous les trois ans. Cette intercalation était appelée *naçi*, retard, et quoiqu'elle ne fût pas parfaitement exacte, elle suffisait pour maintenir une sorte de corrélation entre les dénominations des mois et des saisons. Mahomet supprima le *naçi*, et imposa aux Arabes l'année lunaire vague, en conservant néanmoins les noms des mois qui ne se rapportèrent plus aux saisons. — Les douze mois arabes sont : moharrem (mois sacré), safar (mois du départ), rebi 1er (premier mois du printemps), rebi 2 (deuxième mois du printemps), djoumada 1er (premier mois de la sécheresse), djoumada 2 (deuxième mois de la sécheresse), redjeb (respecté), schaban (pousse des arbres), ramadhan (grande chaleur), schoual (mois de l'accouplement), dzoulcadeh (mois de la trêve), dzoulhedjeh (mois du pèlerinage). On a remarqué avec raison que safar signifiait *vide* et non *départ;* mais les scoliastes

arabes expliquent que les Arabes laissaient leurs maisons *désertes* ou *vides* en partant pour la guerre sainte. Le mot schoual présente aussi quelques difficultés d'interprétation qui n'ont pas été résolues. — Les Arabes d'Afrique ont substitué les noms d'aschour, de schaï-al-aschour, de mouloud et de schaï-al-mouloud à ceux de moharrem, de safar, de rebi 1er et de rebi 2. Aschour (le dixième) et mouloud (la *naissance du Prophète*) sont des jours de fête qui tombent le 10 moharrem et le 11 rebi 1er. — Les trois derniers mois, schoual, dzoulcadeh et dzoulhedjeh, sont remplacés par schahar-afthour (cessation du jeûne), bou'l-djelaib (mois du colportage) et al-aïd-al-kebir (la grande fête). Ces modifications s'expliquent par la célébration de certaines solennités du calendrier africain. Nous avons donné ailleurs (*Manuel de chronologie universelle,* t. II, p. 345) l'indication de ces diverses fêtes et des années bissextiles de l'hégire, avec des tables de concordance entre cette ère et celle de Jésus-Christ.

Note 23, *page 81.* — Les caractères coufiques se rapprochent beaucoup du syriaque ; usités pendant les trois premiers siècles de l'hégire, ils furent remplacés en Orient par le caractère neskhi, qui n'acquit sa forme définitive qu'au temps de Mostasem, dernier khalife abbasside ; ils continuèrent d'être employés en Afrique et appliqués aux inscriptions sur pierre et sur métal.

Note 24, *page 122.* — Nous nous sommes conformé à l'usage, en écrivant Mahomet et non Mohammed, et si nous avons rétabli l'orthographe du mot *khalife,* nous n'avons fait que consacrer une rectification généralement admise. L'Académie française semble, il est vrai, dans son Dictionnaire, rester fidèle au mot *Calife ;* mais elle est reniée par son secrétaire perpétuel lui-même qui, dans une récente publication (*Introduction à l'ouvrage de Montesquieu : Grandeur et*

décadence des Romains, Paris, Ducrocq, 1851), remplace le *c* par un *k* et prend, d'après je ne sais quelle autorité, le mot *kalife* comme moyen terme. L'initiative de Villemain n'est pas heureuse, car il représente la même lettre par un *k* dans *kalife*, et un peu plus loin par *kh.* L'illustre rhéteur citant le célèbre biographe Hadji-Khalfa, qui florissait au XVIIe siècle et non pas au XIe, comme il le dit, et dont l'ouvrage a été publié par M. Flügel en sept volumes, estropie son nom et l'appelle *Hadgi-Khaffa ;* il parle des traductions arabes d'Aristote, et oublie, ou paraît ignorer, que *Jourdain* a traité ce sujet avec une rare érudition ; du reste il n'est pas le seul qui donne prise à la critique sur le terrain de l'orientalisme, et nous avons déjà eu l'occasion de faire observer aux éditeurs des *Œuvres de Laplace,* publiées sous les auspices du gouvernement, que le nom de l'astronome Al-Nehavendi (le Néhavendien, de la ville de Néhavend) ne doit pas s'écrire Alne-Vahendi.

Aujourd'hui que la possession de l'Algérie nous met continuellement en contact avec les Arabes, il n'est plus permis de défigurer, comme on le fait si souvent, les mots que nous leur empruntons, et la connaissance de leur alphabet entrera bientôt, nous n'en doutons pas, dans les conditions d'une bonne éducation ; mais, il faut l'avouer, ce ne sera pas chose facile que de régulariser certaines expressions qui ont pris droit de cité dans les livres modernes. Quand on réfléchit que les orientalistes n'ont jamais été d'accord entre eux sur la valeur réelle des lettres arabes, et qu'il suffit du déplacement d'un point diacritique pour produire les plus singulières transformations, on peut se faire une idée des combinaisons bizarres auxquelles l'esprit de système ou une lecture inexacte a plus d'une fois donné naissance. C'est ainsi qu'Abderrhaman, dont nous avons fait Abderame, est devenu *Gabdorrhachaman* dans l'*Histoire mahométane* d'Elmacin, traduite par P. Vattier ; Moawiah, *Mégavie ;* Abdelaziz,

Gabdolquezige; que du médecin Bakstishua on a fait *Iaktisou,* etc.

Je crois que le meilleur parti serait de prendre pour base d'une classification commune la *Grammaire arabe* de Silvestre de Sacy, qui fait loi dans toute l'Europe ; le plus grave reproche qu'on puisse adresser à l'illustre philologue, c'est d'avoir indiqué une seule et même lettre pour représenter le *kaf* et le *kef;* il en résulte qu'il écrit également *al-kalb,* le cœur, et *al-kalb,* le chien, quoiqu'en arabe l'initiale des deux mots soit différente. Plusieurs savants, et parmi eux Jomard, ont proposé d'adopter le *q* pour le *kaf;* mais fera-t-on accepter par un lecteur français les mots : *qoran, qahtân, qoreisch?* Il serait peut-être préférable d'exprimer le *kaf* par un *c* devant les voyelles *a, o, u,* comme dans *calb, coran, cush,* etc., et par un *k* avec une apostrophe (*k'*) devant les voyelles *e* et *i.* On distinguerait le *hé* et le *ha* par *h* et *h',* le *schin* et le *sad* par *s* et *s',* en supprimant le *ç,* l'*aïn* par *a'* ou *o'.* De cette manière, on pourrait reconstruire aisément les noms arabes, si fréquemment altérés par les transcriptions les plus disparates. Mais il faudrait que ce système fût approuvé de tous les orientalistes et généralement suivi. Jusqu'à ce qu'une résolution unanime soit prise à cet égard, nous sommes obligé de reproduire l'orthographe de chacun des auteurs que nous avons à citer : *Mahomet* pour le fils d'Abdallah, *Mohammed* pour le pacha d'Égypte, *Muhamad* pour les khalifes ommïades d'Espagne, etc., Iousef, Yousouf, Yusef, pour Yousef ou Joseph, Isaac et Ishak, etc. En l'absence de toute règle, il faut bien respecter l'usage, maintes fois plus puissant que la raison.

Note 25, *page 124.* — Ockley's, *History of the Saracens,* p. 171. — Mentelle, *Anecdotes arabes,* etc.

Note 26, *page 145.* — La conquête de la Syrie est très-

diversement racontée par les écrivains grecs ou arabes, et l'on aura encore bien des questions à résoudre avant d'arriver à des résultats positifs et satisfaisants sur l'ensemble des opérations militaires des musulmans. Nous avons suivi le récit d'Ockley (p. 253 et suiv.), qui est généralement adopté. M. Caussin de Perceval a fait ressortir (t. III, p. 421-518) les contradictions des auteurs, sans toutefois éclaircir suffisamment le sujet qu'il avait à traiter. Ce n'est que par une comparaison attentive des historiens arabes entre eux et des chroniqueurs grecs qu'on peut jeter quelque jour sur cette période encore fort obscure, et, à cet égard, il faudrait faire un appel à l'érudition et au zèle des jeunes orientalistes.

NOTE 27, *page 148.* — *Du feu grégeois, des feux de guerre et des origines de la poudre à canon*, d'après MM. Reinaud et Favé, *Histoire de l'artillerie,* 1845, t. I, p. 89-97, 201 et 211. M. de Humboldt, dans son *Cosmos* (t. II, p. 269 et 536), ne discute pas les questions soulevées dans ces derniers temps. — Voyez aussi M. Quatremère, p. 65, sur le *feu grégeois* (*Journal asiatique,* 1850, t. XV, p. 214).

NOTE 28, *page 155.* — Aboul-Farage, *Hist. dynast.*, p. 112, 114, 170, 185; *Voyage de Norden*, t. III; *Notes et éclaircissements* de Langlès, p. 240; d'Herbelot, *Biblioth. orient.;* Gibbon, t. X, p. 262; Heeren, *Geschichte der studiums der classischen Litteratur,* t. I, p. 44 et 72; Abdallatif, *Relation de l'Égypte,* traduite par S. de Sacy, p. 240; Parthey, *Der Alexandrinische Museum*, p. 106, et de Humboldt, *Cosmos,* t. II, p. 262 et 529.

NOTE 29, *page 156.* — Cette question a été de nouveau soulevée, dans ces derniers temps, et avec tous les développements nécessaires, dans la *Revue scientifique de la France*

et de l'étranger, 19 juin 1875, n° 51, p. 1200 et suiv. — M. E. Leclerc (*Annales de la Société d'émulation des Vosges,* t. XIV, 1er cahier, p. 11) considère la réponse du khalife Omar comme authentique, et il ajoute : « Nous regrettons d'être en désaccord avec M. de Humboldt et avec M. Sédillot, l'homme qui de nos jours a porté le plus haut la valeur scientifique des Arabes. » Mais c'est de la bibliothèque d'Alexandrie qu'il s'agit, et il est certain qu'elle n'existait plus. Au reste, toutes les religions ont mis à l'index les livres des dissidents, et l'abbé Darras, dans son *Histoire générale de l'Église,* en citant certains passages des *Actes des Apôtres,* nous montre les premiers chrétiens fort peu tolérants à cet égard. Plus tard, les iconoclastes détruisaient livres et images à Constantinople. Nous-mêmes, après la prise de Constantine, en 1837, nous brûlions, comme de vrais barbares, les manuscrits arabes trouvés dans la ville.

NOTE 30, *page 166.* — Nous trouvons, sur les affaires de Perse, la même incertitude que pour les faits relatifs à la guerre de Syrie. M. Caussin de Perceval (t. III, p. 456, 465, etc.) a vainement essayé de soulever un coin du voile qui couvre encore cette obscure période.

NOTE 31, *page 180.* — Hégiage a été jugé très-différemment par les historiens arabes. — Voyez Ockley, p. 841, 492 et suiv. — L'ouvrage d'Ockley s'arrête à la mort d'Abdelmalek, en l'année 702.

NOTE 32, *page 184.* — L'abbé Darras, *Histoire générale de l'Église,* t. XVI, p. 624 et 625.

NOTE 32 *bis, page 198.* — Consultez Viardot, *Essai sur les Arabes d'Espagne,* t. I ; Almakkari, traduit par M. de Gayangos, t. II, dans l'appendice, *mort d'Abdelazis ;* Mur-

phy, *History of the Mahommedan empire in Spain*, etc., et plus loin, note 60 (1).

Note 33, *page 215*. — Les musulmans, qui considèrent Ali et ses descendants comme les légitimes successeurs de Mahomet, admettent une succession de douze imans (imams), dont le dernier existe encore et doit reparaître, avec le prophète Élie, au second avènement de Jésus-Christ. Ces douze imans sont :

1. Ali.
2. Hassan, fils aîné d'Ali.
3. Hossein, frère d'Hassan.
4. Ali Zéinalabedin.
5. Mohammed Baker, fils de Zéinalabedin.
6. Djafar Sadik, fils de Mohammed Baker.
7. Mousa-al-Khadem, fils de Djafar.
8. Ali Rhida, fils de Mousa.
9. Abou Djafar Mohammed, fils d'Ali Ridha.
10. Ali Askeri, fils d'Abou Djafar.
11. Hassan Askeri, fils d'Ali Askeri.
12. Mohammed, surnommé Mahadi ou le directeur dont on attend la réapparition. — Voyez ces différents noms dans la *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot. Ebn-al-Sabbagh a écrit la biographie des douze imans. Le titre d'*imam*, qui signifie celui qui est à la tête de l'assemblée dans les mosquées (antistes), était porté en général par les khalifes ; on le voit également attribué à certains auteurs qui ont excellé par leurs doctrines, etc. Les Ismaéliens ne reconnaissent que sept imans.

(1) Cette note porte dans le texte, p. 198, le n° 32; nous lui donnons ici le n° 32 *bis*, afin de ne pas être obligé de changer le numérotage des autres notes, le texte se trouvant tiré quand nous avons été chargé de revoir les épreuves laissées par notre ami. G. D.

Note 34, *page 235*. — Le petit traité des *Monnaies musulmanes,* de Makrizi, publié par Silvestre de Sacy, en 1797, et l'ouvrage d'Ed. Bernard, intitulé : *De ponderibus et mensuris,* Oxoniæ, 1688, donnent des détails intéressants sur la numismatique arabe.

Le khalife ommïade Abdelmalek fit frapper les premières monnaies musulmanes ; jusque-là, on s'était servi des pièces d'or et d'argent de Constantinople et de Ctésiphon, où l'on s'était contenté d'en reproduire le type en y ajoutant quelques légendes arabes, telles que : *Louange à Dieu, Mahomet apôtre de Dieu, il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, Dieu est grand,* ou *les noms d'Omar, d'Othman,* etc. Makrizi affirme même que Moaviah s'était fait représenter ceint d'une épée sur quelques rares empreintes, mais cette assertion a été contestée.

Abdelmalek, à la suite d'une discussion avec l'empereur byzantin, résolut de proscrire les monnaies grecques, et chargea le juif Somai d'en frapper de nouvelles, en l'année 76 de l'hégire (695 de J.-C.).

C'est à partir de cette époque que commence véritablement l'histoire de la numismatique arabe.

On distingue en premier lieu le *dinar* ou denier d'or, le *dirhem* ou drachme d'argent, le *danek, fols* ou obole d'airain ou de cuivre.

Le dinar était égal au *mithcal ;* le poids de six dirhems était le même que celui de sept mithcal ; un dirhem pesait autant que six daneks. On peut voir, dans Ed. Bernard (p. 82 à 96, 101 à 110, 119 et 187), les diverses évaluations de ces monnaies qui variaient, selon le temps, de poids et de forme. On suppose que la valeur moyenne du dinar était de 12 à 13 francs, et celle du dirhem de 12 sous. De très-habiles numismates ont décrit avec soin, non seulement les monnaies des khalifes d'Orient et d'Occident, mais encore celles des

dynasties qui se sont élevées, en Afrique et en Asie, sur les ruines de l'empire arabe. On peut consulter à ce sujet l'excellent ouvrage de Marsden, intitulé : *The oriental Coins,* etc., Londres, 1823. — Clewberg (1755), Aurivilius (1775), Tychsen (1795), Frœhn (1819), M. de Saulcy (1846), etc., se sont occupés des mêmes études ; nous-même, nous avons publié, en 1838, un *Mémoire sur les monnaies des Timourides de la Transoxiane.*

En 1124, les Francs battaient monnaie, à Saint-Jean-d'Acre, au nom du khalife fathimite Al-Amar. — M. Lavoix nous apprend, dans l'*Officiel* du 4 juillet 1875, que la monnaie arabe portait le nom de besant *sarracenus,* et la monnaie chrétienne de besant *sarracenatus.* Des rapports fréquents de commerce et d'échange avaient lieu entre les Arabes et les Francs. Des églises s'élevaient à côté des mosquées. Musulmans et chrétiens cultivaient en fort bonne intelligence les campagnes des environs.

NOTE 35, *page 244.* — Œlsner, déjà cité; Hammer Purgstall, *Galerie biographique des souverains mahométans,* etc., en allemand, Leipsig, 1837.

NOTE 36, *page 245.* — C'est ainsi qu'Abdallah, oncle d'Almanzor, avait voulu s'emparer de la couronne d'Aboul-Abbas ; qu'Almahadi avait désigné pour son héritier Haroun, son second fils, au préjudice de l'aîné Alhadi, et qu'Alhadi ne put faire prévaloir les droits de son propre fils contre Haroun, son frère. A la mort de celui-ci, Amin et Almamoun se disputèrent le pouvoir, et l'on comprend pourquoi ce dernier avait conçu l'idée de mettre fin à tous ces tiraillements en rendant le trône aux descendants légitimes de Mahomet.

NOTE 37, *page 249.* — Mirchondi, *Historia Taheridarum historicis notis hucusque incognitorum Persiæ principum persice et latine,* ed. Mitscherlich, Gott., 1814.

Note 38, *page 251*. — Mirchondi, *Historia Samanidarum*, etc., ed. Wilken, Gott., 1808.

Note 39, *page 253*. — *Abul Abbasi Ahmedis Tulonidarum primi vita et res gestæ*, ed. Roorda, Lugd. Batav., 1825. — *Dissertatio academica sistens historiam primi in Ægypto sultani Ahmed ben Tulon*, ed. Jones Olsson, Lond., Goth., 1785 et 1787. — Sur le second des Thoulonides, dont la magnificence égalait celle des Abbassides, voyez l'article *Khomaroniah*, de la *Bibliographie universelle*, et notre mémoire sur les *Instruments astronomiques des Arabes*, 1845, in-4°, inséré dans le tome Ier des *Mémoires des savants étrangers*, publiés par l'académie des inscriptions et belles-lettres, où nous donnons la description du cadran de la mosquée de Thouloun.

Note 40, *page 255*. — Marigny, *Histoire des Arabes*. — G. Weil, *Geschichte der Khalifen*, Manheim, 1846-1851.

Note 41, *page 256*. — Voyez notre *Manuel de chronologie universelle*, t. I, p. 160. — Voici la succession des premiers Ischkidites ; Abou-Bekre Mohammed Ischkid, Aboul-Casem Abou-Lour Mahmoud, Aboul-Hassan Ali, Cafour et Aboul-Fouaris Ahmed. — D'Herbelot, articles *Baridah*, p. 199, et *Radhi*, p. 705.

Note 42, *page 257*. — Mirchond, *Geschichte der Sultane aus Geschlechte Bujeh*, etc., ed. Fr. Vilken, Berlin, 1835. — *Erläuterung und Ergänzung einiger Stellen der von Mirchond verfassten Geschichte des Stammes Buweih*, ed. F. Erdmann, Casan, 1836. — Voyez aussi Umbreit, sur les émirs Al-Omrah, Gottingue, 1816 ; Défrémery, son mémoire sur ces émirs, 1849.

Note 43, *page 263.* — *Sufismus sive Theosophia persarum,* etc., ed. Tholuck, Berlin, 1821.

Note 44, *page 267.* — Mirchondi, *Historia Ghasnevidarum,* ed. Wilken, Berlin, 1832.

Note 45, *page 271.* — Mirchondi, *Historia Seldschukidarum,* ed. Vullers, Giessen, 1837.

Note 46, *page 277.* — Voyez nos *Prolégomènes d'Oloug-Beg,* le *Bulletin de la Société de géographie,* 1851, IVe série, t. Ier, p. 163, et notre *Lettre à M. de Humboldt,* 1853, p. 28.

Note 47, *page 286.* — *Vita et res gestæ Saladini,* ed. Schultens, 1732. — Dr Leclerc, *Documents sur l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie.*

Note 48, *page 291.* — *Histoire des Mongols depuis Tthinghiz Khan jusqu'à Timour Lenc,* par G. d'Ohsson, 1824. — Ranking, *Histor. Researches,* etc., Londres, 1826. — Abulghasi Behadur Khan, *Hist. Mongolorum,* Casan, 1825. La traduction de cet ouvrage par Varennes, et celle de Messerschmidt (en allemand, Gottingue) ont été publiées en 1726 et 1780.

Note 49, *page 295.* — *Histoire des sultans Mamlouks* de Makrizi, publiée par M. Quatremère. — Voyez aussi les diverses notices que nous avons données de cet ouvrage dans le *Journal asiatique,* et sur la deuxième branche des khalifes Abbassides (1261-1538) notre *Manuel de chronologie universelle,* t. Ier, p. 160.

Note 50, *page 296.* — Voyez le tableau que nous avons tracé de l'état des sciences à cette époque dans notre *Intro-*

duction aux prolégomènes d'Oloug-Beg ; notre notice sur la *Géographie au moyen âge* de Lelewel (*Bulletin de la Société de géographie,* 1851) ; M. Quatremère, *Mémoires historiques sur la vie de Schah-Rokh,* 1837, et *Mémoire sur le goût des livres chez les Orientaux.*

Note 51, *page 299.* — Ashbach, *Geschichte Ommaijaden in Spanien,* Francfort-sur-le-Mein, 1829.

Note 52, *page 302.* — Voyez, sur les rois aglabites, Casiri, t. II, p. 191, d'après Ebn Alkhatibi. — Desvergers, *Arabie,* p. 387 et suiv. — Moura, *Historia dos Soberanos mahometanos que reinarao na Mauritania.* — Almakkari, t. II, *Appendix,* p. 27, sur les Édrissites d'Espagne. — *Histoire des rois de Mauritanie,* composée par l'historien arabe Ebul-Hassan-Aly-ben-Abdallah-ben-Ebi-Zeraa, traduite de l'arabe avec des remarques par Fr. de Dombay (Agram, 1794, en allemand). C'est l'histoire des dynasties arabes d'Afrique depuis le milieu du VIIIe siècle jusqu'au commencement du XIVe. L'ouvrage arabe est connu sous le nom de *Petit Kartas.* — Voyez aussi Roudh El-Kartas, *Histoire des souverains du Maghreb (Espagne et Maroc),* et *Annales de la ville de Fez,* traduit de l'arabe par A. Beaumier, Paris, Imprimerie impériale, 1860. — *Les Berbers. Étude sur la conquète de l'Afrique par les Arabes,* par Henri Fournel, Paris, Impr. nat., t. Ier, 1875. — *Historia Africana della divisione dell' imperio degli Arabi, della monarchia de' Mahometani difessa per l'Africa e per le Spagne,* scritta dal dottor Geo. Battista Birago Avogadro, in Venetia.

Note 53, *page 303.* — *Histoire de l'Afrique sous la dynastie des Aglabites et de la Sicile sous la domination musulmane,* traduite d'Ebn Khaldoun par N. Desvergers, 1841.

Note 54, *page 304*. — Voyez Almakkari, ed. de Gayangos, t. Ier, *Appendix*, p. 35.

Note 55, *page 308*. — L'histoire des Arabes en Sicile a été l'objet de nombreuses recherches. On sait quelle influence ils ont exercée, pendant plusieurs siècles, sur le mouvement des esprits en Italie, même après la conquête de l'île par les Normands : Roger Ier encourageait par ses bienfaits le géographe Édrisi ; Frédéric II appelait à sa cour les fils d'Averroès. J.-B. Carusio a publié, au commencement du XVIIIe siècle, de précieux détails sur les résultats fort peu connus de la domination musulmane (*Bibliotheca historica regni Siciliæ*, etc., 1723). — Voyez aussi *Historiæ saracenico-siculæ varia monumenta*, 1720, dans le tome Ier, IIe partie, des *Rerum italicarum scriptores* de Muratori, et le livre de Ros. Gregorio, intitulé : *Rerum arabicarum quæ ad historiam siculam spectant*, 1790. Le *Codice diplomatico sotto il governo degli Arabi*, d'Airoldi (in-4o, 1789-1792), a donné lieu à une controverse fort curieuse : Joseph Vella, né à Malte et chapelain de l'ordre, s'étant mis en relations, en 1782, avec l'ambassadeur du Maroc, Mohammed-ben-Othman, à Palerme, prétendit bientôt avoir reçu de ce ministre un manuscrit renfermant la correspondance entre les gouverneurs arabes de Sicile et les souverains de l'Afrique, un autre ouvrage qui en était la suite et se rattachait à l'invasion normande en Sicile, et en dernier lieu une série de médailles qui devaient servir à résoudre plusieurs difficultés historiques d'un assez grand intérêt. Alphonse Airoldi, archevêque d'Héraclée, juge de la légation apostolique et de la monarchie de la Sicile, engagea Vella à publier la traduction de ces documents, et déjà, en 1789, six volumes avaient paru du *Codice diplomatico*, etc., lorsque des doutes s'élevèrent sur l'authenticité du texte original. Vella fit imprimer, en 1793, sous les auspices

du roi de Naples, la première partie de ce texte, avec une version italienne, sous le titre de *Libro del consiglio in Egitto* (Ketab divan Mesr); mais un nouvel examen amena d'énergiques réclamations, et Vella, accusé d'imposture, fut condamné à quinze ans de prison, sans que la pitié lui tînt aucun compte des incroyables efforts qu'il avait dû faire pour composer en italien et en arabe sa prétendue découverte. Le docteur Hager, en 1794; Silvestre de Sacy (*Magasin encyclopédique,* 5e année, VIe partie, p. 330, et 6e année, t. V, p. 328); Gregorio, dans ses *Lettres* à *Tychsen,* 1794, ont contribué à éclairer le public sur la valeur réelle du manuscrit de Vella. — On peut consulter aussi, sur l'histoire des Arabes en Sicile, les extraits de Nowairi, publiés par Caussin; Morso, *Descrizione di Palermo antiquo,* 1827; Lanza, *Degli Arabi in Sicilia,* 1832; Rampoldi, cité par Martorana, *Not. hist. dei Saraceni Siciliani;* Edrisi, et le *Voyage en Sicile* de Mohammed-ben-Djobair, sous le règne de Guillaume-le-Bon, par M. Amari, 1846, qui a publié un ouvrage spécial sur la domination des Arabes en Sicile, *Storia dei musulmani di Sicilia,* 1854-1869, 3 vol.

NOTE 56, *page 313.* — Sur Miknasa, Hartmann, *Africa,* p. 174. — Voyez aussi notre *Manuel de chronologie universelle,* t. Ier, p. 122 et 123; Gramaye, *Africa illustrata,* lib. X, 1622; l'*Afrique* de Marmol; Léon l'Africain; M. Quatremère, *Notice sur Becri,* 1831, p. 168; Walckenaer, *Recherches géographiques sur l'intérieur de l'Afrique septentrionale,* 1821.

NOTE 57, *page 314.* — Voyez, sur les Obaïdites ou Fathimites, Casiri, t. II, p. 193; Carette, *Études sur la Kabylie,* t. II.

NOTE 58, *page 315.* — Il ne faut pas confondre les Zeirites ou Beni-Mnad, dont les États s'étendaient d'Alger à Tripoli

et qui faisaient partie de la tribu des Sanhadjites, avec les Zeirites ou Zenetes de Fez, qui régnèrent de 988 à 1070. — Voyez Becri (ap. Quatremère, p. 85) et d'Herbelot, *Bibliothèque orientale,* au mot *Zeiri.*

Quant aux Hamadites ou Beni-Hammad de Bougie, qui formaient aussi une branche des Sanhadjites, voici la liste de leurs princes :

I. Hammad ben Jousef Balkin.
II. Alkaid ben Hammad.
III. Mohammed ben Hammad.
IV. Balkin ben Mohammed.
V. Naser ben ala elnes ben Mohammed.
VI. El Mansour.
VII. El Naser.
VIII. Badis ben el Mansour ben el Naser.
IX. El Aziz ben el Mansour.
X. Jahia ben el Aziz.

Voyez l'histoire d'El-Kairouani, traduite par MM. Pellissier et Rémusat.

Note 59, *page 353.* — Almakkari, t. II, *Appendix,* p. 10 et suivantes ; Casiri, t. II, p. 208 et suivantes, sur les dynasties indépendantes qui se forment en Espagne, les Abadites, les Hamadites, les Beni-Hud, les Beni-Alaphtas, les Rhaharites, etc.

Note 60, *page 384.* — Les Abou-Hafs ou Beni-Hafs. Casiri (t. II, p. 225) donne la série chronologique de ces princes. — Voyez aussi Léon l'Africain, liv. v, et Almakkari, t. II, *Appendix,* p. 78. — Les Beni-Zian, rois de Tlemcen (Casiri, t. II, p. 216, 219, 228 ; Carette, *Études sur la Kabylie,* t. II). — Voyez la série des rois almoravides, almohades et mérinides, dans Casiri, t. II, p. 233, d'après Ebn-Khatib. — Dembay, *loc. laud.*

Note 61, *page 391.* — *Histoire de Barbarie et de ses*

corsaires, etc., par S. Dan, Paris, 1649. — *Histoire des États barbaresques,* etc., traduite de l'anglais par Boyer de Pébrandier, Paris, 1757. — *History and present condition of the Barbary states,* etc., by Russell, Edinburgh, 1835. — Voyez aussi le *Catalogue de la bibliothèque de S. de Sacy,* t. III, p. 381-392.

NOTE 62, *page 394.* — Dapper, *Description de l'Afrique,* p. 27.

On donne le nom de *chérif* ou *schérif* aux descendants de Mahomet par Hassan et Hossein, fils d'Ali et de Fathime. Les rois de Perse et les autres schérifs de l'Asie sont sortis d'Hossein, si l'on s'en rapporte aux traditions orientales ; quant à la maison d'Hassan, elle s'est partagée en deux branches principales : la première, subdivisée en *Beni-Kader, Beni-Hassan, Beni-Haschem* et *Beni-Kitada,* donne des schérifs à la Mecque et à Médine. A la seconde appartiennent les rois du Maroc.

On peut voir, dans l'ouvrage de Torres (*Relation de l'origine et succès des chérifs et de l'état des royaumes de Maroc, Fez et Tarudant,* traduit par M. Charles de Valois, duc d'Angoulême, 1636), comment le schérif *Mahamet* ou *Benhamet* prépara, dès l'année 1508, la grandeur de sa famille en envoyant ses fils *Hamet* ou *Mahamet* et *Mohammed* à la cour de Fez. Les deux frères se distinguèrent dans quelques rencontres avec les chrétiens ; maîtres de Tarudant en 1515, ils s'emparèrent, en 1519, de Maroc, où l'aîné se fit proclamer roi. Le plus jeune, en 1544, s'attribua toute l'autorité, prit le titre de souverain de l'Afrique et fit huit ans après la conquête du royaume de Fez ; il périt assassiné en 1557, après quelques démêlés avec les Turcs qui ne voulaient reconnaître en lui que le scheikh des Arabes.

Muley-Abd-Allah, son troisième fils, lui succéda et régna jusqu'en 1574 ; il transmit le pouvoir à son fils *Muley-*

Mohammed, qui, menacé par son oncle Muley Moluc (*Muley Abd-el-Malek*), réclama les secours du roi de Portugal, don Sébastien. On sait quel fut le résultat de la journée d'Alcazar où les trois rois perdirent la vie. *Muley Ahmed Labass* fut proclamé sur le champ de bataille, gouverna ses sujets au milieu des fêtes et des plaisirs de 1578 à 1603, et laissa le trône à *Muley Cheikh,* qui ne sut pas le conserver. A la suite d'une guerre civile qui se prolongea quelque temps, le plus jeune des fils de *Muley Ahmed* demeura en possession de la couronne.

Muley Ali, gouverneur de Tafilet, devait commencer bientôt après la seconde dynastie des schérifs nommée *Filely ; Muley Mohammed,* fils aîné et successeur de Muley Ali, fut renversé en 1664 par son frère *Muley Archyd,* qui étendit ses États du détroit de Gibraltar au cap Non, et fut le plus puissant monarque de l'Afrique. Ce prince, de 1664 à 1672, inaugura ce système de cruautés inouïes que son frère *Muley Ismaël* devait perfectionner encore (1672-1727), avec un raffinement dont l'histoire, heureusement, offre peu d'exemples. *Muley Ahmed Dehaby,* quatrième fils de *Muley Ismaël,* n'occupa le trône que deux ans (1727-1729) ; il fut remplacé par son frère *Muley Abd-Allah.* Ce prince, déposé cinq fois par des prétendants à la couronne, resta enfin paisible possesseur de l'autorité, de 1742 à 1757 ; il ne laissa qu'un fils, *Sidi Mohammed,* qui, pendant un règne de trente-trois ans (1757-1790), chercha à civiliser ses sujets et ouvrit des relations pacifiques avec les principales puissances de l'Europe. On lui doit la fondation de Mogador, en 1760. *Muley-Mohammed-Madhi-al-Tézid,* second fils de Sidi-Mohammed, et *Muley Haschem* ne firent que paraître sur le trône. Après eux viennent *Sidi-Soliman* (1792-1822) et *Muley-Abderrahman,* aujourd'hui régnant.

On peut consulter sur l'histoire des schérifs, outre l'ouvrage indiqué en tête de cette note, celle de Dombay (Agram,

1794 et 1801), les *Relations* de nos missionnaires, de 1724, 1731 et 1742 ; Chénier, *Recherches historiques sur les Maures* et *Histoire de l'empire de Maroc,* 1787, etc.

NOTE 63, *page 400.* — Conde, déjà cité, et l'analyse qu'en a donnée de Marlès, en 3 volumes, Paris, 1825 ; *Coronica de los Moros de España,* etc., par J. Bleda, Vàlence, 1618. — *A concise History of the Moors in Spain,* etc., par Th. Bourke, Londres, 1811. — *Histoire des rois de Grenade,* par Ebn-al-Khatibi, dans Casiri, t. II, p. 246 et suiv. — L'*Histoire d'Espagne* de M. Rosseeuw Saint-Hilaire, 1836-1846) ; celle de M. de Nervo (Paris, 1873), offrent peu de ressources pour l'histoire de l'Espagne musulmane ; v. surtout Dozy, *Histoire des musulmans d'Espagne,* 4 vol. Le *Précis de l'histoire des Maures,* placé par Florian en tête de son *Gonzàlve de Cordoue,* est fort bien fait. — Voyez aussi Viardot, déjà cité.

NOTE 64, *page 406.* — *Historia de los Vandos, de los zegries y Abencerrages,* etc., de Ginez Perez de Hita, Madrid, 1631, et la traduction de cet ouvrage par Sané, Paris, 1809.

NOTE 65, *page 410.* — Cardonne, *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne,* etc., avec les dissertations de Murr, Nuremberg, 1770. — J.-C. Murphy, *The History of the Mahometan empire in Spain,* etc., Londres, 1816.

NOTE 66, *page 416.* — Robles, *Vie du cardinal Ximenès.* — Mignot, *Histoire des rois catholiques Ferdinand et Isabelle,* Paris, 1766. — *Historia del rebellion y castigo de los Moriscos,* etc., par Carvajal, Madrid, 1797.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER.

LIVRE IV

GRANDEUR ET DÉCADENCE DES ARABES EN ORIENT

742-1258 et 1538 (ère chrétienne). — 125-656 et 945 (ère musulmane).

LIVRE V

GRANDEUR ET DÉCADENCE DES ARABES EN OCCIDENT

743-1609 (ère chrétienne). — 125-1018 (ère musulmane).



HISTOIRE GÉNÉRALE

DES ARABES

ORLÉANS, IMP. DE G. JACOB, CLOÎTRE SAINT-ÉTIENNE, 4.

HISTOIRE GÉNÉRALE

DES ARABES

LEUR EMPIRE, LEUR CIVILISATION
LEURS ÉCOLES PHILOSOPHIQUES, SCIENTIFIQUES
ET LITTÉRAIRES

PAR L.-A. SÉDILLOT

Ancien professeur d'histoire au lycée Saint-Louis,
Membre du conseil de la Société asiatique
et de la commission centrale de la Société de géographie,
Secrétaire du Collége de France, etc.

DEUXIÈME ÉDITION

TOME II



PARIS
MAISONNEUVE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
25, QUAI VOLTAIRE, 25

1877

HISTOIRE GÉNÉRALE

DES ARABES

ET DE LEUR EMPIRE

LIVRE VI

TABLEAU DE LA CIVILISATION ARABE

CHAPITRE PREMIER

ÉCOLE DE BAGDAD. — PROGRÈS DES SCIENCES MATHÉMATIQUES.

Les Arabes sont au moyen âge les seuls représentants de la civilisation ; ils font reculer la barbarie qui s'était étendue sur l'Europe, ébranlée par les invasions des peuples du Nord ; ils remontent « aux sources éternelles de la philosophie grecque, » et, loin de se borner à préserver de toute atteinte le trésor des connaissances acquises, ils l'agrandissent et ouvrent des voies nouvelles à l'étude de la nature.

Des guerres d'invasion, à peine interrompues par les discordes civiles, des expéditions lointaines et d'éclatants triomphes avaient rempli le premier siècle de l'hégire ; même en 750, après la chute des Ommïades, rien n'annonçait qu'au tumulte des armes allait succéder, dans l'empire des khalifes, une période illustrée par les seuls travaux de l'intelligence. Plus occupés à faire des conquêtes et à propager leur système religieux qu'à favoriser les lettres et les sciences, les successeurs de Mahomet avaient jusque-là ravagé la Syrie, la Perse jusqu'à l'Indus et à la mer Caspienne, tout le nord de l'Afrique, la majeure partie de l'Espagne, menaçant d'envahir la Gaule, si Charles Martel n'eût arrêté ce torrent dévastateur en taillant en pièces les troupes d'Abdérame dans les plaines de la Loire ; mais, sous les Abbassides, une noble émulation, et par dessus tout l'exemple et la protection du souverain, devaient faire disparaître l'ignorance et la grossièreté justement reprochées aux disciples de Mahomet. Les esprits se pénétrèrent d'idées nouvelles, et l'on vit naître alors un grand nombre d'écrits de tout genre, source d'une infinité d'autres, qui firent de la langue arabe la langue savante de l'Orient et de tous les États musulmans.

Presque tous ces écrits subsistent encore, et leur réunion forme une des plus vastes littératures que l'on connaisse.

C'est au khalife Abou-Giafar-Almanzor qu'est due la première impulsion donnée à l'étude des sciences exactes. Au milieu des traditions incomplètes ou confuses qu'on a réunies sur l'histoire des anciens Arabes,

on distingue à peine quelques notions d'astronomie pratique. Le spectacle du ciel avait attiré leur attention comme celle de tous les peuples que la douceur du climat et la sérénité de l'air invitent à observer les astres, sans leur inspirer néanmoins le désir de déterminer les lois des mouvements célestes. Les noms des planètes et de certaines étoiles dont ils faisaient des divinités, une indication assez exacte des mansions de la lune et des croyances purement astrologiques, voilà tout ce qu'ils avaient inventé ou recueilli dans leurs rapports avec les nations qui les environnaient. Ils employaient l'année lunaire; mais il ne paraît pas qu'ils aient jamais cherché à fixer l'incertitude des temps par des ères ou époques d'un usage général. Aussi est-il presque impossible d'établir un ordre régulier dans cette longue série de faits dont se composent les annales de l'Arabie jusqu'au moment où une révolution habilement préparée vint briser les cultes divers de ses populations nomades, les réunir sous la loi du Coran et développer chez elles de nouvelles inclinations [1].

« Les Arabes, dit M. de Humboldt dans son *Cosmos,* étaient admirablement disposés pour jouer le rôle de médiateurs et pour agir sur les peuples compris depuis l'Euphrate jusqu'au Guadalquivir et la partie méridionale de l'Afrique moyenne. Ils possédaient une activité sans exemple, qui marque une époque distincte dans l'histoire du monde ; une tendance opposée à l'esprit intolérant des Israélites, qui les portait à se fondre avec les peuples vaincus, sans abjurer toutefois, en dépit de ce perpétuel échange de contrées, leur carac-

tère national et les souvenirs traditionnels de leur patrie originaire. Tandis que les races de la Germanie ne commencèrent à se polir que longtemps après leurs migrations, les Arabes apportaient avec eux non seulement leur religion, mais aussi une langue perfectionnée et les fleurs délicates d'une poésie qui ne devait pas être perdue pour les troubadours provençaux ni pour les minnesingers.

« Si l'on veut rechercher comment l'invasion des Arabes en Syrie et en Palestine, et plus tard la prise de possession de l'Égypte, éveillèrent chez eux le goût de la science et le désir d'en hâter les progrès par eux-mêmes, il faut tenir compte de leurs dispositions naturelles pour les jouissances de l'esprit, de la configuration particulière du sol et des anciennes relations de commerce qui unissaient les côtes de l'Arabie avec les États voisins parvenus à une haute civilisation. Il entrait sans doute dans les merveilleux desseins de l'harmonie du monde que la secte chrétienne des nestoriens, qui a si utilement contribué à répandre au loin les connaissances acquises, éclairât aussi les Arabes avant qu'ils entrassent dans la savante et sophistique Alexandrie, et que le nestorianisme chrétien pût pénétrer dans les contrées orientales de l'Asie sous la protection armée de l'islamisme. Les Arabes, en effet, furent initiés à la littérature grecque par les Syriens, qui étaient, comme eux, de race sémitique, et les Syriens avaient eux-mêmes reçu cette connaissance des nestoriens poursuivis pour crime d'hérésie. Déjà Mahomet et Abou-Bekre vivaient, à la Mecque, en relations d'amitié avec des médecins qui s'étaient formés

par les leçons des Grecs et dans le célèbre établissement qu'avaient fondé les nestoriens à Édesse, en Mésopotamie. »

Ce fut dans l'école d'Édesse, qui semble avoir servi de modèle aux écoles des bénédictins du mont Cassin et de Salerne, que prit naissance l'étude scientifique des substances médicinales empruntées aux minéraux et aux plantes. Lorsque cet institut fut détruit, sous Zénon l'Isaurien, par un fanatisme irréfléchi, les nestoriens se répandirent dans la Perse, où ils acquirent bientôt une grande influence politique, et fondèrent à Djondisabour, dans le Khousistan, un nouveau collége médical qui fut très-fréquenté ; vers le milieu du VIIe siècle, ils avaient déjà propagé dans l'Inde et la Chine leurs idées et leur croyance. Les semences de civilisation occidentale, répandues en Perse par des moines instruits et par des philosophes exilés de l'école platonicienne d'Athènes à la suite des persécutions de Justinien, furent recueillies et mises à profit par les Arabes pendant leurs premières incursions en Asie. Les Ommïades, devenus les maîtres du monde, protégèrent les savants, mais on n'a pu dire qu'il fallait placer à Damas et non à Bagdad le point de départ des travaux d'une école nouvelle ; c'est au khalife abasside Almanzor qu'on doit en rapporter l'honneur ; il avait reçu, paraît-il, ses premières notions d'astronomie d'*un Indien ;* mais, comme nous l'avons fait remarquer, les doctrines indiennes n'avaient pas beaucoup de valeur, puisque les Arabes les abandonnèrent dès qu'ils furent en possession des livres grecs (2).

Les successeurs d'Abou-Giafar-Almanzor imitèrent

son exemple et favorisèrent le développement de toutes les branches de l'intelligence humaine à une époque où les sciences et les lettres étaient généralement négligées en Europe. Pendant que Charlemagne essayait vainement d'en ranimer le goût, ces khalifes, appelant auprès d'eux les hommes les plus instruits des provinces qu'ils avaient réunies sous leur domination, faisaient traduire du grec les ouvrages les plus estimés et formaient de vastes établissements destinés à de riches bibliothèques et à des écoles publiques. On enseignait, concurremment avec le texte et les commentaires du Coran, les livres d'Aristote, d'Hippocrate, de Galien, de Dioscoride, d'Euclide, d'Archimède, d'Apollonius, de Ptolémée, etc., dont plusieurs nous ont été transmis immédiatement par les Arabes avant qu'on en eût retrouvé les originaux grecs. Les mêmes princes instituaient à Bagdad des académies où se discutaient les objets qui ne pouvaient être traités que par d'habiles maîtres, et ils fondaient cette école célèbre qui devait élever les plus beaux monuments de l'astronomie du moyen âge.

Almamoun, le septième khalife de la maison d'Abbas, fut, après Almanzor, celui des souverains de Bagdad qui se rendit le plus recommandable par son instruction et ses efforts constants pour le progrès des sciences. Mais si ce prince donna son nom au siècle dont il assura la gloire littéraire, il ne faut pas cependant oublier ses prédécesseurs, Mohammed-al-Mahadi et Haroun-al-Raschid, qui portèrent par leurs vertus et leur magnificence le khalifat d'Orient au plus haut point de splendeur. Les productions des savants et des

poètes, qu'ils comblaient de bienfaits, ajoutèrent à l'éclat de leur règne ; plusieurs ouvrages grecs et persans furent traduits en syriaque et en arabe, et les chrétiens répandus en Asie secondèrent par leurs travaux le zèle de ces khalifes. Alors fleurirent l'astronome Mashallah, si vanté par Aboul-Pharadje, Ahmed-ben-Mohammed-Alnehavendi, le plus ancien des observateurs arabes, et le mathématicien Hegia-ben-Yousef, le premier traducteur d'Euclyde. Nous n'avons pas besoin de rappeler à quel degré de perfection les arts mécaniques étaient parvenus dès cette époque ; l'horloge à eau envoyée par Haroun-al-Raschid à Charlemagne, et dont la description a été conservée, et les présents offerts à l'empereur de la Chine suffiraient pour en donner une idée, si les récits des historiens ne faisaient pas connaître en détail toutes les merveilles de ce genre accumulées à la cour de Bagdad. C'est surtout au fils de Haroun, Almamoun, l'Auguste des Arabes, qu'appartient l'honneur d'avoir achevé l'ouvrage commencé par son aïeul Almanzor. Ce prince, entouré de l'élite des savants et des artistes, recueillit à grands frais les écrits de l'école d'Alexandrie, et ses rapports avec les empereurs de Constantinople lui permirent de faire rechercher jusque dans Athènes les ouvrages philosophiques des Grecs. Il ordonna d'abord la révision de l'*Almageste* de Ptolémée, dont une première traduction avait été faite, sous Haroun-al-Raschid, par les soins d'Iahia-ben-Khaled le Barmécide. Les instruments nécessaires furent construits par d'habiles artistes, et la *Table vérifiée*, dont Iahia-ben-abi-Mansour est considéré comme le principal auteur, présenta bientôt les résultats

des observations entreprises simultanément à Damas et à Bagdad [3].

Send-ben-Ali, qui avait été le collaborateur d'Iahia, fit d'autres observations, en 832 et 833, avec Khaled-ben-Abdelmalek Almerouroudi. C'est à ces deux astronomes, assistés d'Ali-ben-Isa et d'Ali-ben-Albahtari, que l'on doit aussi la mesure d'un degré du méridien. Après s'être rendus dans la plaine de Sennaar, ils marchèrent vers le sud, puis vers le nord, jusqu'à ce que la hauteur du pôle eût varié de soixante minutes, et trouvèrent pour la valeur du degré terrestre, les uns cinquante-sept milles, les autres cinquante-six milles et un quart, chaque mille contenant quatre mille coudées noires; cette mesure offre la même incertitude que celle d'Ératosthène relativement à la longueur du module dont on fit usage. Laplace adopte le chiffre de deux cent mille cinq cents coudées noires. Ce nombre doit être porté soit à deux cent vingt-cinq mille, soit à deux cent vingt-huit mille. Montucla, en prenant pour résultat cinquante-six milles et cinquante-six milles deux tiers, discute d'une manière fort judicieuse quelle confiance on doit accorder à cette évaluation. Send-ben-Ali et Khaled firent leur observation, au rapport de Masoudi, entre Racca et Tadmor, tandis que Caussin a nommé, d'après Ebn-Jounis, Tadmor et *Wamia*, qu'il croit être Apamée. Caussin n'a pas pris garde que la ville dont il s'agit doit être sur le méridien de Tadmor et à un degré de distance au nord ou au sud, et qu'Apamée de Syrie se trouve à deux degrés à l'ouest de Tadmor. Il raisonne d'après l'orthographe du mot au lieu de consulter la position géographique

du lieu. Le nom est d'ailleurs écrit de telle sorte qu'on peut lire Waset, ville voisine de Racca, qui satisfait à toutes les conditions.

A la même époque, Ahmed-ben-Abdallah-Habasch rédigeait trois tables sur les mouvements des planètes, après avoir vérifié lui-même les déterminations de ses devanciers, et Al-Abbas-ben-Saïd-al-Jauheri contribuait par ses travaux à illustrer le règne d'Almamoun. A côté de ces astronomes célèbres se placent naturellement les noms d'Ebn-Ishah-ben-Kesouf, d'Abdallah-ben-Shahl-ben-Naoubackh et d'Alfragan (Alfergani), qui prirent une part très-active à la correction des tables grecques ; non seulement les erreurs de Ptolémée furent rectifiées sur plusieurs points importants, mais encore le mouvement de l'apogée du soleil reconnu. On évalua l'obliquité de l'écliptique à 23° 33' 52", et des observations d'équinoxes faites avec beaucoup de soin conduisirent à une estimation très-précise de la longueur de l'année ; les éclipses, les apparitions de comètes, les autres phénomènes célestes devinrent l'objet d'une scrupuleuse attention, et les taches du soleil furent même signalées.

Si les auteurs de la *Table vérifiée* rendirent à la science un véritable service, il ne faut pas croire cependant qu'ils introduisirent les premiers chez les Arabes cette méthode positive qui soumet tout aux lois de l'expérience. Avant eux, Mohammed-ben-Ibrahim-al-Fazari comparait l'astronomie des Indiens à celle des Grecs ; Ahmed-ben-Mohammed-al-Nehavendi observait dans la ville de Djondisabour et composait, en 803 de notre ère, de nouvelles tables intitulées : *Almostamal ;* enfin

Mashallah, qui florissait déjà sous le règne d'Abou-Giafar-Almanzor, et qu'Aboulpharadje appelle le phénix de son siècle, écrivait ses traités de l'astrolabe et de l'armille, et exprimait sur la nature des corps célestes des idées très-sages.

Mohammed-ben-Musa-Alkhowarezmi qui rédigea, à la demande d'Almamoun, un abrégé du Sind-Hind ou des tables indiennes, est plus connu comme mathématicien que comme astronome, et nous parlerons plus loin de son traité d'algèbre. Alkendi, son contemporain, ne paraît pas non plus devoir être mis au rang des observateurs, mais ce fut l'un des savants les plus estimés de son temps; polygraphe d'un ordre supérieur, il composa plus de deux cents ouvrages dont les titres divers nous ont été conservés, sur l'arithmétique, la géométrie, la philosophie, l'astrologie, la météorologie, l'optique, la médecine, etc. Versé dans la connaissance de la langue grecque, il sut tirer très-habilement parti des écrits des écoles d'Athènes et d'Alexandrie, et y ajouta de savants commentaires; ses livres sont remplis de faits curieux et intéressants; on les a mis souvent à contribution au moyen âge.

Albumazar (Abou-Maaschar), élève d'Alkendi, se livra plus spécialement à l'étude des phénomènes célestes; il fit d'utiles observations d'après lesquelles la table appelée Zidj-abou-Maaschar a été calculée. Quoiqu'on ne le connaisse guère en Europe que par ses nombreux opuscules sur l'astrologie, on ne peut lui refuser une place distinguée parmi les astronomes observateurs dont l'Orient s'honore à juste titre ([4]).

Après la mort d'Almamoun, les travaux n'avaient pas

été interrompus ; les auteurs de la *Table vérifiée* avaient eu dans les fils de Musa-ben-Schakir, Mohammed, Ahmed et Hassan, des continuateurs très-zélés. Ebn Jounis s'appuie fréquemment sur leurs observations et les estimait très-exactes. On voit dans la table hakémite qu'ils faisaient le moyen mouvement du soleil dans l'année persane de $11^s\ 29^o\ 39'\ 8''\ 2'''$, en degrés 359,45' 39" 58''' 2'''', sa plus grande équation de 2° 0' 50", le lieu de son apogée au temps d'Iezdedjerd (16 juin 632 de l'ère vulgaire) de 20° 44' 19" des gémeaux, son mouvement de 1° en soixante-six années persanes.

Ahmed, le second des trois frères, qui s'était surtout adonné à la mécanique, fit en 851 une table particulière dans laquelle il établit que le moyen mouvement du soleil dans l'année persane était de $11^o\ 29^s\ 45^o\ 40''$, en degrés 359° 45' 40", sa plus grande équation 2° 0' 8", et le lieu de son apogée 24° 33' des gémeaux. Ces évaluations s'éloignent peu de celles des modernes.

Cependant la précession des équinoxes supposée de 1° en soixante-six ans n'était point ramenée à sa juste valeur ; Habasch avait trouvé pour le lieu de Régulus l'an 630 de notre ère, 13° du lion environ ; les trois frères observèrent cette étoile en 840 et 847, et reconnurent qu'elle avait avancé dans ces sept années de 6' 15", ce qui donnerait par an 53" 24''' ; ce ne fut qu'un siècle plus tard que l'on corrigea cette estimation qui se rapprochait déjà de la vérité.

L'observatoire des fils de Musa était situé sur le pont de Bagdad qui aboutissait à la porte *Bal-al-Tac ;* c'est

là qu'ils avaient fixé à 23° 35' l'obliquité de l'écliptique, et qu'ils avaient remarqué pour la première fois les différences de la plus grande latitude de la lune. L'aîné des trois frères, Mohammed (Abou-Djafar-ben-Musa-ben-Schakir) avait dressé des éphémérides pour les lieux des planètes, et les éléments de ses tables servaient encore dans les calculs longtemps après lui ; Thebit-ben-Corrah fut son disciple en astronomie.

Ce qui caractérise surtout l'école de Bagdad à son début, c'est l'esprit véritablement scientifique qui préside à ses travaux ; marcher du connu à l'inconnu, se rendre un compte exact des phénomènes pour remonter ensuite des effets aux causes, n'accepter que ce qui a été démontré par l'expérience, tels sont les principes enseignés par les maîtres. Les Arabes, au IXe siècle, étaient en possession de cette méthode féconde qui devait être si longtemps après entre les mains des modernes l'instrument de leurs plus belles découvertes. Thebit-ben-Corrah, qui mourut l'an 900 de l'ère chrétienne, et qui avait à sa disposition les observations astronomiques faites depuis le règne d'Almamoun, regrettait qu'on n'en eût pas recueilli un plus grand nombre, et reconnaissait hautement qu'elles seules pouvaient assurer le progrès de la science. Cet habile mathématicien, qui paraît avoir appliqué le premier l'algèbre à la géométrie, traduisit de nouveau l'Almageste, fit ressortir avec soin les corrections que les auteurs de la *Table vérifiée* avaient apportées aux déterminations de Ptolémée, et y ajouta lui-même de très-bonnes remarques. S'il admit la doctrine aujourd'hui abandonnée de la *trépidation des fixes,* il ne faut

pas oublier que c'était une idée grecque. Aussi doit-on repousser le jugement trop absolu de Delambre sur un savant qui fut réellement un des promoteurs les plus actifs de l'astronomie.

L'intervalle qui sépare les fils de Musa-ben-Schakir d'Albatégni se trouve aussi rempli par les observations d'Aboul-Abbas-Fadhl-ben-Hatem-al-Nairizi et par celles de Mohammed-ben-Isa-Abou-Abdallah, surnommé le Mahani.

Al-Nairizi s'appliqua surtout à rectifier les erreurs qui s'étaient glissées dans les écrits des astronomes d'Almamoun, et qui avaient été reproduites jusqu'à lui sans examen nouveau ; observateur zélé, excellent géomètre, il composa un commentaire sur l'Almageste et laissa des tables qui étaient encore un siècle plus tard consultées avec fruit ; Ebn-Jounis, qui le cite très-fréquemment, lui reproche çà et là quelques inexactitudes, mais il se plaît, en toute occasion, à rendre justice à son mérite [5].

La Bibliothèque des philosophes, d'Alzouzéni, nous fait plus particulièrement connaître le Mahani comme mathématicien, mais la grande table hakémite nous le montre marchant sur les traces des auteurs de la *Table vérifiée,* et déterminant avec une extrême précision tous les phénomènes célestes survenus de son temps, éclipses de soleil et de lune, conjonctions de planètes, etc., de 854 à 868. Ces indications éparses, dont on peut apprécier l'importance pour l'évaluation des moyens mouvements, nous font regretter plus vivement que jamais la perte ou l'absence des ouvrages originaux où elles sont consignées, et l'on ne comprend

pas que les voyageurs entretenus à grands frais en Orient n'aient pas pour mission spéciale de rechercher et d'acquérir tant de manuscrits qui nous manquent, et qui jetteraient un jour nouveau sur une des périodes les plus intéressantes de l'histoire des sciences.

On s'est accoutumé à considérer Albatégni, qui suit presque immédiatement le Mahani, comme le représentant de l'école arabe au IXe siècle, parce que son traité d'astronomie nous est seul connu, et l'on a mis sous son nom plusieurs découvertes dont l'honneur revient de droit à ses devanciers.

« Albatégni, disait Bailly, nous a laissé quatre observations d'éclipses du soleil et de la lune, qui, avec celles de Thius, sont utiles pour remplir les déserts qui séparent les astronomes d'Alexandrie des astronomes modernes ; il y a dans les observations une lacune de douze à treize siècles. » Cette opinion est complètement renversée par le tableau que nous venons de tracer des premiers progrès de l'astronomie chez les Arabes ; Bailly toutefois avait une excuse : il ne faisait que répéter une erreur adoptée presque généralement par les savants du XVIe et du XVIIe siècle. Montucla n'était pas plus heureux lorsqu'il attribuait à Albatégni, dans son *Histoire des mathématiques*, la correction du mouvement de précession des équinoxes supposé par les anciens d'un degré en cent ans. Cette correction avait été faite longtemps avant lui : le mouvement de l'apogée du soleil, inconnu à Hipparque et à Ptolémée, et l'excentricité de l'orbite de cet astre, avaient été également signalés dès le règne d'Almamoun ; et il serait tout aussi téméraire d'affirmer qu'Albatégni eut la pre-

mière idée de la substitution des sinus aux cordes, tant qu'on ne possèdera pas et qu'on ne pourra consulter les écrits de ceux qui l'ont précédé.

Cet astronome, si vanté des Européens, a joué chez les Arabes le même rôle que Ptolémée chez les Grecs; tous deux ont reproduit l'exposé des connaissances acquises de leur temps, et leurs ouvrages ayant presque seuls surnagé au milieu des révolutions des empires, on n'a point hésité à les regarder comme la dernière expression de la science grecque et de la science arabe; mais, comme Ptolémée, Albatégni fut dépassé par ses successeurs; comme Ptolémée, il n'a qu'un titre fort contestable à la qualification d'inventeur que certains écrivains s'obstinent à lui donner encore, et l'heure n'est pas peut-être éloignée où il sera enfin permis de rendre à chacun le bien qui lui appartient (6).

Albatégni observait à Racca en 880; il mourut en 929; et on lui doit assurément beaucoup de reconnaissance pour la part très-active qu'il a prise aux grands travaux de l'école de Bagdad; combien il est à regretter, dans l'intérêt même de sa gloire, que ses Tables astronomiques, si célèbres dans tout l'Orient, ne nous soient point parvenues! La version latine de son traité: *De Scientia stellarum*, que l'on suppose être de *Plato Tiburtinus*, et qui fut commentée par Regiomontan, fourmille de fautes, et malheureusement le texte arabe n'a pu être retrouvé; nous avons pourtant de fortes raisons de croire qu'il existe dans la bibliothèque du Vatican et à l'Escurial, et peut-être un jour réussira-t-on à rectifier les passages mal traduits. Déjà Halley a proposé, dans les *Transactions philosophiques*, un assez

grand nombre de corrections qu'il serait intéressant de vérifier sur le texte de l'auteur arabe ; une copie de la traduction que contient le manuscrit latin de la Bibliothèque nationale, nº 7266, et que nous avons eu l'occasion d'examiner, tout en justifiant sur quelques points l'opinion du savant anglais, offre en général les mêmes erreurs que les éditions de 1597 et de 1645.

Parmi les astronomes arabes qui fleurirent dans le même temps, nous devons encore mentionner Sehel-ben-Bashar et Mohammed-ben-Mohammed-ben-Iousef-al-Samarcandi, qui contribuèrent par leurs observations à perfectionner la *Table vérifiée ;* Ali-Aboul-Hassan-ben-Ismaïl-Jauheri, Abou-Djafar-ben-Ahmed-ben-Abdallah-ben-Habasch, Costa-ben-Luka, l'émule d'Alkendi ; Mohammed-ben-Alhosain-ben-Hamid-ben-Aladami, qui paraît avoir fait usage des tables indiennes, etc., mais c'est aux fils d'Amadjour-al-Turki qu'il faut assigner le rang le plus distingué.

Les *Benou-Amadjour*, et sous ce nom l'on comprend Ali-ben-Amadjour et son fils Aboul-Hassan-Ali-ben-Amadjour, observèrent pendant près d'un demi-siècle, de 885 à 933, et rédigèrent la *Table al-bedia* (la nouvelle, la merveilleuse), ouvrant par leurs travaux une voie nouvelle à d'importantes découvertes ; ils se faisaient aider ordinairement par un affranchi appelé Moflih, qui composa lui-même des tables astronomiques, et ils avaient signalé de notables différences dans les mouvements de la lune, tels qu'ils avaient été calculés avant eux, soit par les Grecs, soit par les Arabes ; Aboul-Hassan-Ali-ben-Amadjour remarqua aussi que

les limites de la plus grande latitude de la lune n'étaient pas constamment les mêmes, comme le supposaient Ptolémée et Albatégni ; il faut encore, sur ce point, réformer le jugement que M. Biot a porté sur les Arabes, dans le *Journal des savants* (1843, p. 610). Si les Benou-Amadjour ne poussèrent point leurs investigations jusqu'à la découverte d'une troisième inégalité, ils avaient du moins frayé la route à leurs successeurs ; il était impossible que des savants, entraînés vers l'étude de l'astronomie par le seul désir de connaître, ne fussent point frappés des anomalies signalées par les fils d'Amadjour, et ne cherchassent point, après s'en être rendu un compte exact, à les expliquer par des hypothèses nouvelles (7).

C'est en effet ce qui devait arriver cinquante ans plus tard.

Mais déjà le khalifat d'Orient avait été ébranlé par des révolutions successives ; depuis la mort d'Almamoun (833), douze princes avaient occupé le trône ; tous s'étaient montrés animés d'un amour éclairé des sciences et des lettres ; tandis qu'ils cherchaient à oublier dans l'entretien d'hommes instruits les dangers qui les menaçaient, l'émeute grondait aux portes de leur palais, et le démembrement de l'empire musulman s'avançait à grands pas. De toutes parts, on l'a vu plus haut, s'étaient élevées des dynasties indépendantes ; l'Esgagne était depuis longtemps perdue pour les Abassides ; en Afrique, les Edrissites, les Mequinez, les Medrarites dominaient à Fez, Miknasa, Sedjelmesse ; les Rostamites et les Abdoulouates possédaient Tahart et Tlemcen ; à Cairowan régnaient les Aglabites, et

déjà les Fathimites marchaient à la conquête de l'Égypte, dont les Thoulonides s'étaient emparés de 867 à 905. L'Orient était le théâtre de mouvements semblables. Almamoun avait donné le funeste exemple d'accorder à Thaher, en récompense des éminents services qu'il en avait reçus, le Khorasan en toute souveraineté. Dans la suite, d'autres gouverneurs avaient sollicité le même privilége et étaient devenus tout à fait indépendants. A ces rebelles, il s'en était joint d'autres qui, sous le prétexte spécieux de replacer la couronne sur la tête des Alides, avaient refusé d'obéir aux descendants d'Abbas, et qui, n'ayant pu réussir dans leur projet principal, étaient du moins venus à bout de se saisir de quelques provinces et d'y régner en souverains. Déjà aux Thahérites avaient succédé les Soffarides (872-905) et les Samanides (874); les Dilemites s'établissaient dans le Tabarestan en 927; enfin les Bouides, maîtres de la Perse, allaient, sous le titre d'Émirs-al-Omrah, prendre à Bagdad les rênes du gouvernement, et, nouveaux maires du palais, ne laisser aux Abbassides qu'une autorité purement nominale.

Au milieu de ces grands changements, l'impulsion imprimée aux études ne s'était point ralentie, et dans la plupart des villes de l'empire, la science avait ses représentants : à Damas, à Schiraz, à Samarcande, l'astronomie était toujours cultivée, et sous Thaher-ben-Abdallah, quatrième prince de la dynastie des Thahérites, on faisait des observations à Nischabour avec une grande armille dont parle Ebn-Jounis.

On peut croire cependant que les révolutions qui se

multipliaient avec tant de rapidité dans les États musulmans auraient fini par faire disparaître entièrement, pendant la seconde moitié du Xe siècle, les dernières lueurs de l'école arabe, si deux princes de la famille des Bouides, Adhad-Eddaulah et Scharf-Eddaulah, n'avaient su ranimer le zèle des savants en s'initiant à leurs travaux, en les encourageant par leurs bienfaits.

Aux Benou-Amadjour avait succédé le shérif Aboul-Cassem-Ali-ben-Alhonain-ben-Mohammed-ben-Issa, surnommé Ebn-al-Aalam, qui fit de nombreuses observations et rédigea une table astronomique dont nous n'avons malheureusement que le titre ; mais si nous apprécions Ebn-al-Aalam d'après le sentiment des Arabes eux-mêmes, c'était un homme très-habile, et qui devait soutenir avec honneur l'œuvre de ses devanciers ; il détermina d'une manière très-exacte la précession des équinoxes, et les instruments dont il faisait usage pour ses observations étaient fabriqués de sa main.

Vers le même temps, Abderrahman-Soufi composait son *Uranographie*. On avait cru d'abord que cet ouvrage était tout à fait original, et Hyde n'hésitait pas à placer l'auteur au premier rang des astronomes de l'Orient ; nous savons aujourd'hui qu'Abderrahman-Soufi avait seulement considéré les grandeurs des étoiles comprises dans le catalogue de Ptolémée, qu'il avait conservé toutes les latitudes, et qu'il s'était contenté pour les longitudes d'ajouter 12° 42', afin de les réduire au 1er octobre 964 ; on ne peut douter toutefois qu'il n'ait été observateur, et à cet égard les assertions de ses contemporains se trouveront un

jour confirmées par l'examen approfondi de ses ouvrages (8).

Adhad-Eddaulah apprit l'astronomie d'Ebn-al-Aalam; il étudia le ciel étoilé avec Abderrahman-Soufi, et il aimait à se vanter d'avoir eu de tels maîtres ; ce prince, ami des lettres, devait attirer à sa cour tous les hommes de science, et s'il ne reçut pas comme Almamoun le surnom d'Auguste des Arabes, on peut dire qu'il imprima une activité remarquable à l'école de Bagdad. Abdallah-ben-Alhassan-Aboul-Cassem et Al-Coluzi se distinguèrent sous ses auspices; Djafar, fils du khalife Moktafi-Billah, écrivit un traité sur les comètes ; Almauzeli et Mogétabi sont également cités avec éloge par Alzouzéni. En Syrie, Alsaraki trouvait un protecteur éclairé dans Seif-Edaullah et Al-Hassan-ben-Ahmed-al-Hamdani, originaire de l'Yémen, s'illustrait par ses écrits aussi bien qu'Abou-Nasser-al-Comi.

Au-dessus de cette pléiade de savants, dont nous possédons à peine quelques fragments, brillent les astronomes Alkuhi et Aboul-wéfa, qui fleurirent sous les règnes d'Adhad-Eddaulah et de Scharf-Eddaulah ; non seulement les récits des biographes, mais encore les traités qui nous ont été conservés du dernier de ces auteurs nous apprennent qu'ils firent un très-grand nombre d'observations, et qu'ils les comparèrent attentivement à celles de leurs prédécesseurs, complétant sur plusieurs points importants les théories de l'école d'Alexandrie.

Alkuhi-Vaidjan-ben-Vastem-Abou-Sahl, astronome et géomètre, fut spécialement chargé de déterminer de

nouveau les mouvements des sept planètes, et de discuter les hypothèses grecques. Ses ouvrages, admirés de ses compatriotes, renfermaient sans doute de curieuses découvertes ; il ne nous a été transmis de cet astronome que deux observations rapportées par Alzouzeni : celles d'un solstice d'été et d'un équinoxe d'automne, de l'an 378 de l'hégire. On ne sait guère quel degré de confiance accorder à des observations perdues pour ainsi dire dans un dictionnaire biographique ; il est seulement un fait digne de remarque : c'est qu'à l'exemple d'Almamoun, Scharf-Eddaulah voulait que tous les astronomes contribuassent par leurs travaux au succès de l'œuvre commune ; Alkuhi était sans cesse entouré des savants les plus estimés de son temps : Abou-Bekre-ben-Saber, Aboul-Hossein-Alkhuzi, Abou-Isaac-Ibrahim-ben-Helal, Abou-Saad-al-Fadhl-ben-Polos-Alchirazi, Aboul-wefa-Mohammed-ben-Mohammed-al-Haseb, Aboul-Hamed-ben-Mohammed-al-Sagani, Aboul-Hassan-Mohammed-al-Samari, Aboul-Hassan-al-Magrebi, etc. (9).

Abou-Isaac-Ibrahim, Al-Sagani et Aboul-wéfa étaient des hommes d'un mérite éminent ; le premier entretenait avec ses amis une *correspondance mathématique* qui aurait pu servir de modèle à des publications de ce genre fort rapprochées de nous ; le second était profondément versé dans la mécanique, et c'est peut-être à lui que sont dus quelques-uns de ces grands et magnifiques instruments dont les livres arabes font mention. Ainsi l'obliquité de l'écliptique fut observée l'an 995 de J.-C., avec un quart de cercle de quinze coudées de rayon ; or cet instrument, suivant l'éva-

luation ordinaire de la coudée, ne pouvait avoir moins de vingt et un pieds et demi ; notre astronomie moderne, dit Bailly, n'en connaît pas de si grands ; mais ce qui est plus extraordinaire, c'est le sextant d'Abou-Mohammed-al-Chogandi, dont on s'était servi en 992, et qui avait quarante coudées de rayon ; le rayon était donc de cinquante-sept pieds neuf pouces environ ; nous avons donné la description de ce sextant, qui était divisé en secondes, et démontré que, déjà au Xe siècle, les Arabes possédaient le gnomon à trou, invention qui leur était contestée.

Aboul-wéfa, dont le nom a retenti si souvent au milieu de nos discussions académiques, était né en 939, à Bouzdjan, petite ville du Khorasan ; il vint s'établir en 959 dans l'Irak, et s'appliqua principalement à corriger les erreurs des astronomes qui l'avaient précédé. La table qui contient les résultats de ses observations, appelée *al-Zidj-al-Schamil* (table générale), fut commentée par le seid Ali-Couschgi et son fils le seid Hassan. Aboul-wéfa, premier traducteur de *Diophante*, écrivit beaucoup sur les diverses branches des sciences exactes, et son *Almageste*, le plus important de ses ouvrages, nous a révélé des découvertes du plus haut intérêt. On y trouve les formules des tangentes et des sécantes dont les géomètres arabes faisaient le même emploi qu'aujourd'hui dans les calculs trigonométriques ; au temps d'Albatégni, on avait déjà substitué les sinus aux cordes ; Aboul-wefa simplifiait, un siècle plus tard, par l'introduction des tangentes, l'expression des rapports circulaires, d'abord si longue et si embarrassée.

Ce n'est pas tout; frappé de l'imperfection de la théorie lunaire de Ptolémée, il vérifia les anciennes observations et signala, indépendamment de l'*équation du centre* et de l'*évection*, une troisième inégalité qui n'est autre que la *variation* déterminée six cents ans plus tard par Tycho-Brahé. On a vainement cherché à obscurcir la question en produisant une version inintelligible de l'auteur arabe; les termes qui constatent la découverte sont si formels et si positifs, qu'elle restera désormais acquise à la science; elle prouve que l'école de Bagdad était parvenue à l'extrême limite des connaissances qu'il était possible d'acquérir sans le secours des lunettes et du télescope. Toutes les allégations de Munk, qui avait pris le Pirée pour un homme, sont tombées l'une après l'autre devant un examen attentif. MM. Biot et Bertrand, qui ont considéré l'honorable Rabbin pour un arabisant et qui en ont fait *une autorité*, se sont fourvoyés à la suite dans une question d'astronomie à laquelle les études de toute leur vie les avaient rendus tous les trois complètement étrangers (10).

Aboul-wéfa semble terminer cette série non interrompue d'observations, qui avait commencé sous les premiers khalifes abbassides et s'était continuée pendant deux cents ans; après lui, on n'a plus à mentionner qu'Haroun-ben-Ali, qui se fit remarquer par ses nouvelles tables et son habileté dans l'art de construire les instruments.

A partir de cette époque, l'école de Bagdad s'efface peu à peu; l'Asie devient le théâtre de révolutions politiques incessantes. Mahmoud-le-Ghaznévide prend,

en 997, le titre de sultan et fonde un nouvel empire; bientôt après les Seldjoukides le remplacent, puis se divisent eux-mêmes, et l'on voit s'élever en 1095 les sultanies de Kerman, d'Alep, de Roum et de Damas, tributaires de la Perse. Alors que le grand mouvement des croisades se fait sentir, et absorbe pendant plus de deux siècles tous les autres intérêts, au milieu de ces luttes ardentes qui se compliquent de l'invasion des Mongols, le flambeau des sciences ne s'éteint pas entièrement; seulement c'est en Afrique et en Espagne qu'il jette son plus vif éclat.

Déjà, vers la fin du Xe siècle de notre ère, l'Égypte s'était séparée du khalifat de Bagdad; la capitale des Fathimites allait devenir pour les travaux scientifiques un centre nouveau; sous les règnes d'Aziz et de Hakem, Alotki et Ebn-Jounis se distinguèrent par leurs vastes connaissances; le second surtout, inventeur du pendule et du gnomon à trou, voué entièrement à l'étude de l'astronomie, allait se montrer digne de marcher sur les traces d'Aboul-wéfa et rédiger à son observatoire du mont Mocattam la grande table hakémite ([11]), qui succéda dans tout l'Orient à l'Almageste de Ptolémée et aux traités de l'école de Bagdad; cette table devait être reproduite chez les Persans par Omar Kheiam (1079); chez les Grecs, dans la syntaxe de Chrysococca; chez les Mongols, dans les *tables ikhaniennes* de Nassir-Eddin-Thousi, vers 1260; chez les Chinois enfin, dans l'astronomie de Co-Cheou-King, 1280.

Ebn-Jounis mourut en 1007, et son zèle trouva des imitateurs; Ben-al-Nabdi, qui résidait au Caire en 1040, rapporte que la bibliothèque de cette ville ren-

fermait alors six mille manuscrits sur les mathématiques et l'astronomie, et de plus deux globes célestes fabriqués l'un par Ptolémée, l'autre par Abderrahman-Soufi. Le plus illustre successeur d'Ebn-Jounis fut sans contredit Hassan-ben-Haithem, qui composa plus de quatre-vingts ouvrages ; il avait fait un recueil d'observations dont on ne saurait trop déplorer la perte, composé un commentaire sur l'Almageste, un autre sur les définitions qui sont en tête des éléments d'Euclide, et un traité d'optique traduit par Risner. Un opuscule de ce mathématicien intitulé : *des Connues géométriques*, offre quelque analogie avec les porismes d'Euclide, qui ont fait si longtemps le désespoir des érudits, et l'on doit regretter le peu d'encouragement que l'on donne à des recherches entreprises pour remettre en lumière les curieux dépôts des connaissances d'un autre âge.

Il faut bien l'avouer, la plupart des traités spéciaux qui existent dans nos bibliothèques n'ont jamais été examinés, et, d'un autre côté, nous sommes loin d'avoir tous les écrits des auteurs justement célèbres que nous venons de mentionner ; encore nous sommes-nous borné à parler des astronomes qui ont observé ; si nous avions voulu présenter la liste complète des savants de l'école de Bagdad, nous aurions eu bien d'autres noms à enregistrer. Il suffit de jeter un regard sur les ouvrages de Montucla, de Dherbelot, d'Edw. Bernard, pour comprendre qu'en nous attachant à ne produire que des documents incontestables, nous n'avons fait ressortir qu'une partie fort restreinte des travaux des Arabes ; le catalogue d'Alzouzeni, que

Casiri a mis si heureusement à contribution dans le siècle dernier, offre également de nombreuses lacunes.

On s'est appuyé sur l'ignorance où nous sommes de tant de manuscrits précieux que l'Orient nous cache encore, pour soutenir que les Arabes s'étaient à peine élevés à la hauteur des hypothèses grecques, et qu'ils ont tout sacrifié à leurs rêves astrologiques ; une telle assertion pourrait être admise s'il s'agissait des Chinois qui, transportant dans le ciel les cérémonies et les grands dignitaires de la cour impériale, faisaient marcher arbitrairement les corps célestes, et qui n'ont eu jamais d'astronomie proprement dite ; mais, appliquée aux Arabes, elle ne saurait soutenir l'examen. On a dit que la science avait été cultivée sous les khalifes abbassides à cause de l'astrologie plutôt que par le sentiment de sa propre beauté ; le premier de ces deux motifs n'exclut pas l'autre, et lorsqu'on voit les Arabes, excités par le seul désir de s'instruire, poursuivre, sans autre mobile que celui de la vérité, le développement des diverses branches des connaissances humaines, on admire sans restriction les efforts de ce peuple nouveau, qui a favorisé par son noble exemple la renaissance des lettres et des arts en Europe.

Sans doute l'astrologie marchait à côté de la vraie science ; mais elle était pour elle, au temps qui nous occupe, un utile auxiliaire ; les astrolabes, ces instruments d'une application si facile, s'étaient multipliés à l'infini, et l'habitude, devenue presque générale, de porter ses regards vers la voûte céleste et de suivre avec attention le mouvement des planètes, devait entraîner les esprits supérieurs, imbus de la lecture

des livres grecs, à la recherche des lois qui régissent l'univers.

Nous manquons encore plus de renseignements sur les écoles si célèbres de l'Espagne et de l'Afrique occidentale ; les historiens qui se sont occupés dans ces derniers temps des annales de la Péninsule sont à cet égard d'une faiblesse désespérante ; Casiri, Middeldorff, de Gayangos, n'ont pu que constater le mouvement littéraire que les khalifes de Cordoue avaient encouragé dans toute l'étendue de leurs États, et qui se fit ressentir encore plusieurs siècles après eux. On sait que Séville, Cordoue, Grenade, Murcie, Tolède, etc., avaient de riches bibliothèques et des colléges où les mathématiques étaient enseignées. Malheureusement les maîtres de la science nous sont presque aussi inconnus que leurs œuvres ; le nom d'Arzachel est cependant assez célèbre pour qu'on lui consacre une mention particulière, et ceux de Moslemah-al-Magrithi, d'Omar-ben-Khaldoun, d'Iacoub-ben-Tarik, d'Ebn-abi-Thalta, d'Ebn-al-Massih, de Djaber-ben-Afflah et d'Averroës, ne doivent pas être passés sous silence. Moslemah-al-Magrithi, contemporain de l'astrologue Aben-Ragel, donna un extrait des tables d'Albatégni, et les auteurs des *Tables alphonsines* paraissent s'en être beaucoup servis. Ebn-abi-Thalta fit, pendant trente années consécutives, des observations réputées très-exactes ; Arzachel suivit la même direction ; outre quatre cent deux observations pour la détermination de l'apogée du soleil, il en avait fait d'autres dont on n'a pas tenu compte, et qui établissent avec une précision remarquable la valeur réelle du mouvement de précession

des équinoxes ; elle était à ses yeux de 49 1/2 à 50", et nos tables modernes portent 50". On sait que Ptolémée, Théon et Proclus faisaient la précession de 36'. Nous avons démontré qu'ils n'avaient pas su tirer parti des déterminations d'Hipparque, puisque ces déterminations donnent pour résultat 46",8. M. Biot, qui s'était attribué le mérite de cette remarque, après avoir eu notre travail entre les mains, a reconnu notre droit de priorité, dans le *Journal des Savants* (1843, p. 719) ; mais il ne dit pas que les Arabes avaient atteint les dernières limites de l'exactitude, dans leur théorie de la précession. Arzachel se servait, pour ses observations, d'instruments de son invention. Il avait construit un shafiah qui porte son nom (Zarcallicum), et si l'on en croit Al-Makkari, ses horloges excitaient à Tolède l'admiration générale. Les manuscrits latins de la Bibliothèque nationale contiennent la traduction de quelques opuscules d'Arzachel qui font vivement regretter la perte des principaux traités de ce savant.

Delambre, en le présentant comme l'auteur des *Tables tolétanes*, ajoute que ces tables n'inspirèrent pas une grande confiance, et qu'on leur préféra toujours celles d'Albatégni ; c'est une erreur, que les astronomes du roi Alphonse, copistes d'Albatégni, contribuèrent à répandre. Aben-Ezra professait une haute admiration pour Arzachel ; il nous fait connaître son hypothèse sur l'excentricité du soleil, hypothèse qui consistait à faire tourner dans un petit cercle le centre de l'excentrique, ainsi que Ptolémée en avait donné l'exemple pour la lune. Aboul-Hassan de Maroc, qui le cite

fréquemment, nous apprend aussi qu'Alkemad avait déduit des observations d'Arzachel trois tables fort estimées.

Djaber-ben-Afflah de Séville est auteur d'un petit traité que Gérard de Crémone traduisit en latin, et dont une analyse rapide se trouve dans l'histoire de l'astronomie de Delambre. Il est difficile de déterminer l'époque à laquelle Djaber écrivait. Weidler le croit postérieur à Arzachel, et nous nous rangeons de son avis. Quant au médecin Averroës, dont nous parlerons plus loin, il florissait vers 1150 et s'était, sans aucun doute, occupé d'astronomie ; on lui attribue un commentaire sur l'Almageste ; il aimait à observer et avait cru apercevoir un point noir sur le soleil, un jour où le calcul lui annonçait un passage de Mercure. Nous avons fait connaître un opuscule sur la trigonométrie sphérique d'un certain Aboul-Walid, qui n'est autre qu'Aboul-Walid-Mohammed-ben-Roschd ou Averroës.

Nous pourrions comprendre dans cette nomenclature bien des savants dont parle Casiri, et qui, jusqu'au XVe siècle, cultivèrent les mathématiques avec succès ; mais nous ne remarquons parmi eux aucun observateur proprement dit, et le titre des ouvrages qu'ils ont composés n'est pas même indiqué ; il y a encore là une lacune à remplir (12). Il est certain que l'école de Bagdad eut en Espagne les plus illustres représentants, et l'on sait aujourd'hui qu'ils avaient devancé Copernic et Kepler dans l'hypothèse du mouvement elliptique des planètes (13).

Pendant cette période, qui finit avec le moyen âge,

l'Afrique occidentale ne resta pas inactive ; Ceuta et Tanger, Fez et Maroc, rivalisaient avec Cordoue, Séville et Grenade ; de leurs écoles sortaient des professeurs habiles, et de nombreux traités sur toutes les branches des sciences témoignent de leur ardeur infatigable. Alpétrage et Aboul-Hassan nous sont seuls aujourd'hui connus par leurs écrits ; le premier, qui florissait vers 1150, observait à cette époque l'obliquité de l'écliptique. Révolté, à la lecture de Ptolémée, de cette complication d'excentriques et d'épicycles tournant autour de centres vides et mobiles eux-mêmes, il proposa un nouveau système tombé depuis dans un oubli profond, mais qui décèle une heureuse tendance à se dégager des fausses hypothèses de l'antiquité ; le second, Aboul-Hassan, observateur éclairé, parcourait au commencement du XIIIe siècle le midi de l'Espagne, une grande partie de l'Afrique septentrionale, et relevait la hauteur du pôle dans quarante et une villes, depuis Ifrane, sur la côte occidentale, jusqu'à la capitale de l'Égypte, c'est-à-dire sur un espace de neuf cents lieues de l'est à l'ouest. Son livre, intitulé : *Des commencements et des fins*, dont la traduction, publiée par nous en 1834 et 1836, mérita à J.-J. Sédillot, mon père, un des grands prix décennaux, en appelant l'attention des érudits sur plusieurs points obscurs d'astronomie et de géographie mathématique, a fait faire un pas important à la science et prouvé que si tous les monuments de cette époque étaient sérieusement explorés, on serait assuré de recueillir une ample moisson de détails curieux et intéressants ([14]). Les Arabes s'affranchissent peu à peu des règles établies ; ce

respect superstitieux pour tout ce qui vient des anciens, reproché par Halley à Albatégni, s'efface de plus en plus ; les théories de Ptolemée sont attaquées avec force et l'immobilité de la terre mise en question ; on peut déjà pressentir Copernic.

Revenons à l'Orient, qui n'avait pas cessé d'être en feu depuis le commencement du XI[e] siècle. Les conquêtes de Mahmoud le Gaznévide, l'invasion des Turcs seldjoukides, les croisades, la destruction du khalifat du Caire en 1171 par Saladin, le premier des sultans aïoubites, celle du khalifat de Bagdad par le khan des Mongols Houlagou, en 1258, avaient modifié profondément la situation politique de l'Asie ; la science cependant était restée en honneur, et ses représentants n'avaient point laissé périr le dépôt confié à leurs soins. On n'a, jusqu'à présent, aucune donnée exacte sur les travaux qui se rattachent à cette longue période ; quelques noms seuls ont surnagé : Alcasari, mort à Bagdad en 1022 ; Avicenne, médecin et astronome, mort en 1036 ; Fath-ben-Nagebah, constructeur d'astrolabes, mort en 1058 ; Abou-Feth-Abderrahman, vers 1064 ; et à une époque incertaine, Al-Tonukhi, Al-Hassan-ben-Masbah, Alkhasen, Mohammed-ben-Omar-Alpherkan, etc.

Almæon observait l'obliquité de l'écliptique en 1140 ; on voyait fleurir à Damas Altuphiki vers 1120 ; à Ispahan, Abdallah-ben-Schaker-ben-Ali-al-Mothaher-Almadani vers 1170, et Abou-Hanifah, auteur de tables astronomiques estimées, vers 1220 ; à Meragah, Schamoul-ben-Iouda vers 1160 ; enfin, nous trouvons à Bagdad Algazel (Abou-Ahmed) en 1090, Hebath-Allah

en 1120, Alkhacani, mort vers 1135 ; Mobaschar-ben-Ahmed, mort en 1193 ; Mohammed-ben-Mobaschar, mort en 1221, et Nassir-Eddin-Thousi, dont il sera question plus loin ([15]).

Des circonstances heureuses entretinrent l'activité scientifique des esprits ; pendant que le khalifat d'Orient perdait successivement ses plus belles provinces, les vainqueurs rendaient hommage à la supériorité intellectuelle de ceux qu'ils venaient de soumettre en étudiant leurs livres, en s'éclairant de leurs lumières ; Mahmoud le Ghaznévide (997-1030) appelait à sa cour Albirouni, dont la réputation devait s'étendre dans tout l'Orient, et qui nous a laissé sur l'Inde de précieux renseignements ([16]) ; Gelal-Eddin-Melik-Schah (1072-1092), sultan seldjoukide, réunissait autour de lui l'élite des astronomes de son temps et donnait son nom à l'*ère gélaléenne ;* deux cents ans plus tard, le petit-fils de Gengis-Khan (Tchinghiz-Khan), Houlagou, maître de Bagdad (1259), confiait à Nassir-Eddin-Thousi la direction du nouvel observatoire de Méragah, tandis que Gemal-Eddin transportait en Chine, avec le khan suprême Kublai, les sciences des Arabes. Le sultan Mamelouk Mohammed-ben-Kelaoun (1310-1341) protégeait les lettres, et au milieu des troubles qui éclatèrent après sa mort, Ebn-Schatir observait à Damas et composait des tables encore plus exactes que celles de ses devanciers ; enfin les premiers sultans ottomans ne se montrent pas moins favorables aux travaux de l'intelligence, et d'un autre côté le Tartare Oloug-Beg, petit-fils de Tamerlan (Timourlenk), fonde au XVe siècle un observatoire à Samarcande, préside lui-même aux

observations astronomiques, et laisse dans ses tables, comme on le verra plus loin, un monument glorieux de ses efforts et de son génie.

C'est vraiment un spectacle imposant que de voir l'influence de la civilisation arabe triompher de la barbarie de ces conquérants du Nord qui s'abattent sur l'Asie occidentale et méridionale ; Albirouni (Abou-Rihan-Mohammed-ben-Ahmed), le conseiller et l'ami de Mahmoud le Gaznévide (1030), profita d'un séjour prolongé chez les Hindous pour échanger avec eux les connaissances de l'école de Bagdad contre les traditions de l'Inde ancienne et moderne ; s'il retrouva au milieu de ces traditions des traces de la science grecque importée en Orient vers les premiers siècles de l'ère chrétienne, ou plus tard par les Nestoriens, il dut communiquer à ses hôtes les découvertes de ses compatriotes et répandre sur son passage bien des idées nouvelles. Les Hindous comme les Chinois paraissent, en effet, avoir emprunté du dehors la plus grande partie de leurs connaissances scientifiques. Il est vrai que le *Sind-Hind* (Siddhanta), traduit en arabe sous le khalifat d'Almanzor, semble avoir, sur quelques points, un caractère d'originalité ; mais s'il y avait eu dans l'Inde, du temps d'Alexandre, une science astronomique déjà avancée, Aristote l'aurait su et l'aurait dit. Il est probable que les Grecs exilés qui portèrent en Asie les idées grecques, aux premiers siècles de l'ère chrétienne, y introduisirent leurs propres méthodes, qui pouvaient fort bien différer de l'Almageste de Ptolémée ; voilà pourquoi les Arabes, qui puisèrent dans un traité hindou leurs premières notions d'astronomie mathéma-

tique, nommèrent la géométrie la *science de l'Inde*, cercle *indien* l'instrument décrit par Proclus pour déterminer la ligne méridienne, chiffres *indiens* le système de numération décimale, qui appartient, selon toute apparence, à l'Occident, et qu'ils attribuèrent une origine *indienne* à la trépidation des fixes, que l'on trouve indiquée dans Théon. Quant au zodiaque lunaire, dont les anciens livres des Hindous font mention et dont M. Biot a essayé récemment, par une misérable confusion de mots, à faire, bien à tort, honneur aux Chinois, il ne faut pas en chercher l'idée première chez telle ou telle nation ; elle est commune aux peuples pasteurs qui ont pris les mouvements de la lune pour base de leur calendrier ([17]).

Albirouni, qui déclare lui-même avoir fait pour les Hindous des extraits des manuscrits grecs et arabes, exerça longtemps, en Orient, une très-grande influence ; partout on s'en réfère à son autorité ; le géographe Aboul-Feda lui emprunte ses tables de longitude et de latitude des lieux terrestres ; Aboul-Hassan de Maroc s'appuie sans cesse sur ses opinions en astronomie ; tous les mathématiciens le citent avec éloge, et si ses principaux ouvrages ne nous sont pas parvenus, les fragments que nous possédons de ce savant suffisent pour faire reconnaître en lui un mérite aussi solide que varié.

Les observations astronomiques ordonnées cinquante ans plus tard par le sultan seldjoukide Melik-Schah conduisirent, en 1079, à une réforme du calendrier qui précède de six siècles la réforme grégorienne, et

qui est même plus exacte : l'*Annuaire du bureau des longitudes de 1851* donne, pour l'année moyenne, trois cent soixante-cinq jours 2422, et suppose que la nouvelle année persane ne présentait qu'une erreur de deux jours en dix mille ans, tandis que l'erreur est encore de trois jours par l'intercalation grégorienne ; les astronomes arabes, à la tête desquels se trouvaient Omar Alkheiam et Abderrahman-Hazeni, avaient été beaucoup plus près de la vérité ; au lieu d'adopter uniformément huit bissextiles en trente-trois ans, ils comptaient trente-neuf bissextiles en cent soixante et un ans, ce qui donnait, pour l'année moyenne, trois cent soixante-cinq jours 2422, la même précisément que celle de nos tables modernes ([18]).

L'histoire des sultans seldjoukides se confond, à partir du XIIe siècle, avec les grands récits des croisades, et pendant la durée des guerres saintes, l'état des sciences, en Orient, reste couvert d'un voile que personne n'a encore soulevé. Il était certain, toutefois, que les études sérieuses n'avaient point été abandonnées, puisque le khan des Mongols Houlagou accueillait à sa cour (1259) des hommes distingués par leur savoir en mathématiques et en astronomie.

Le plus illustre de ces savants, Nassir-Eddin-Thousi, auteur des *Tables ilkhaniennes*, encouragé par les bienfaits de son nouveau souverain, fit élever l'observatoire de Méragah, rassembla soigneusement les manuscrits épars dans le Khorasan, en Syrie, à Bagdad et à Mossoul, et s'attacha à perfectionner les instruments dont il devait se servir pour ses observations.

Un trou, pratiqué sur la coupole même de l'édifice, permettait de connaître, par la projection des rayons du soleil, les degrés et les minutes de son mouvement diurne, sa hauteur dans les diverses saisons de l'année et la succession des heures. C'était une nouvelle application du gnomon à trou, employé par les Arabes dès le Xe siècle ; de grandes armilles, un *mural* que l'on a comparé à celui de Tycho-Brahé, des quarts de cercle mobiles, des sphères célestes et terrestres formaient, avec des astrolabes de toute espèce, un matériel considérable. Nassir-Eddin, aidé dans ses opérations par Mouwaiad-Eddin-Al-Oredhi de Damas, Alfakr-Eddin-Alkhalathi de Téflis, Nedjm-Eddin-ben-Debbiran de Cazwin, Fakr-Eddin-Almaraghi de Mossoul, Mohi-Eddin-al-Magrebi, etc., termina, en douze années, un travail qui, d'après les premiers calculs, devait en exiger trente. On sait maintenant qu'il se contenta de reproduire la table hakémite d'Ebn-Jounis, en y introduisant un petit nombre de modifications utiles ; mais il n'en est pas moins vrai qu'on se livra dès lors, avec une nouvelle vivacité, aux observations. Les *Tables ilkhaniennes*, abrégées par Ali-Schah-al-Bokhari, par Alnoddam et par Nedjm-Eddin-al-Neboudi, et corrigées par Gaiath-Eddin-Djemschid-ben-Massoud-Alkhatibi, furent suivies dans toutes les écoles jusqu'au temps d'Ebn-Schathir, qui apporta, en 1360, quelques changements aux résultats admis par ses devanciers.

Les Mongols de la Perse rendaient donc à l'école arabe une partie de son ancien éclat ; d'un autre côté, Kublaï-Khan, frère de Houlagou, achevait la conquête de la Chine et transportait dans le céleste empire les

traités des savants de Badgad et du Caire. Co-Cheou-King recevait, en 1280, du Persan Gemal-Eddin, les tables d'Ebn-Jounis, et les étudiait dans tous leurs détails. L'exposé de ses travaux par Gaubil en révèle clairement l'origine (19).

Ebn-Schathir, qui, vers le milieu du XVe siècle, devait hériter de la renommée de Nassir-Eddin-Thousi, était originaire de Damas. Ed. Bernard rapporte quelques-unes de ses observations dans une lettre adressée à Flamsteed, et fixe la date exacte de ses travaux. Dherbelot nous apprend que Schems-Eddin-al-Halebi, Schehab-Eddin-Ahmed-ben-Galamallah-ben-Alhasseb et Mohammed-ben-Ibrahim, surnommé Ben-Zérin-Alkhairi, se réglèrent, pour la composition de leurs tables astronomiques, sur celles d'Ebn-Schathir; mais ces ouvrages n'ont été l'objet d'aucun examen, et si les catalogues des principales bibliothèques de l'Europe en mentionnent çà et là quelques-uns, ces précieux débris vont grossir le nombre des manuscrits dont les auteurs sont restés inconnus, et que personne ne s'est donné la peine de parcourir (20).

Pendant qu'Ebn-Schathir publiait ses tables à Damas, sous la protection des sultans mamelouks, un nouveau conquérant s'élevait au nord de l'Asie. Tamerlan (Timour-lenk), simple émir de Kesch, après avoir fait ses premières armes dans la province de Khiva, profitait de l'affaiblissement de la domination mongole pour fonder à Samarcande un empire qui devait bientôt prendre des dimensions colossales.

Maître de la Transoxiane en 1370, Tamerlan soumet successivement le Kaptschak, le Kharizme, le Khorasan,

l'Aderbijan, la Géorgie. Après avoir vainement attaqué les Mamelouks, il se replie sur l'Orient et va conquérir le Turkestan et la Perse ; quelques années après, Delhi tombe en son pouvoir, et l'Inde reconnaît ses lois. Il reprend alors l'exécution de ses projets contre les Mamelouks, se jette sur la Syrie, saccage Damas, dont il détruit la célèbre mosquée, et ruine Bagdad en 1401.

Là ne s'arrêtent pas les succès du vainqueur de tant de peuples ; appelé par Michel Paléologue et par des émirs indépendants que menaçaient les Turcs ottomans, il marche à la rencontre du sultan Bajazet, le défait à la bataille d'Ancyre, et dispose de ses États en faveur de Musa.

Ces rapides et vastes conquêtes avaient renouvelé les prodiges du règne de Gengis-Khan ; la Chine cependant manquait encore à l'ambition du nouveau souverain de l'Asie ; au moment où il allait envahir le Cathay et venger les descendants de Kublaï, chassés en 1368 du Céleste empire, il expire dans la ville d'Otrar (1405), à l'âge de soixante-neuf ans. Sa mort entraîne aussitôt le démembrement de la monarchie qu'il avait fondée ; les contrées situées à l'ouest du Tigre, au nord de l'Araxe, au sud et à l'est du Sihoun, recouvrent leur indépendance ; la Perse, la Transoxiane et les provinces septentrionales de l'Hindoustan seules sont maintenues dans l'obéissance par la sagesse et la fermeté de Schah-Rokh, quatrième fils de Tamerlan, qui règne paisiblement jusqu'au milieu du XVe siècle.

Samarcande était devenue la ville la plus riche et la plus florissante de l'Orient ; Tamerlan y avait attiré des

savants, des gens de lettres, des artistes célèbres ; lui-même possédait quelque teinture des mathématiques et de la philosophie, et il avait institué dans sa capitale une académie des sciences. Schah-Rokh, imitant son exemple, composa une magnifique bibliothèque, et profita de ses relations avec les principaux souverains de son temps pour acquérir les manuscrits les plus rares et les plus précieux.

Lorsqu'il eut transporté sa cour à Hérat, Samarcande ne perdit rien de sa splendeur ; Oloug-Beg, fils de Schah-Rokh, chargé du gouvernement de la Transoxiane, se livra tout entier, à l'ombre de l'autorité paternelle, à son goût naturel pour l'astronomie. Présidant lui-même aux observations, il fit dresser de nouvelles tables qui ont immortalisé son nom et qui forment le complément nécessaire des travaux de l'école arabe. Afin que les déterminations fussent exactes, il n'avait rien négligé pour se procurer de bons instruments ; le quart de cercle dont il se servait dans ses relevés de la hauteur du pôle à Samarcande était aussi haut que l'église de Sainte-Sophie, à Constantinople ; il devait avoir, par conséquent, près de cent quatre-vingts pieds ; l'idée première de ces grands instruments n'appartenait pas, il est vrai, à Oloug-Beg, ainsi qu'on l'a vu plus haut ; mais c'était un mérite que d'en avoir compris toute l'importance et d'en avoir fait une heureuse application. Parmi les savants que cet illustre prince avait réunis autour de lui se trouvaient Hassan-Tchelebi, vulgairement appelé Cadhi-Zadeh, Gaiath-el-Milah-el-Din-Djemschid et Ali-ben-Mohammed-Koschdji, qui seul survécut à son maître. A ces noms justement sauvés

de l'oubli, il faut joindre celui de Meriem-al-Tchelebi, fils de Cadhi-Zadeh, qui composa un excellent commentaire sur les tables d'Oloug-Beg, et Mahmoud-Schah-Cholgi, dont Greaves a fait connaître un intéressant opuscule.

Oloug-Beg est considéré, à juste titre, comme le dernier représentant de l'école de Bagdad ; un siècle et demi sépare à peine de ce prince l'immortel Kepler, qui renversa de fond en comble les hypothèses et les méthodes grecques, et qui, par la nouveauté et la grandeur de ses conceptions, devint l'un des créateurs de l'astronomie moderne ([21]).

En cultivant la science des astres, les Arabes devaient donner une attention toute particulière aux diverses branches des mathématiques ; ils firent en effet, dans cette direction, des travaux considérables, et l'on peut dire que, sous ce rapport, ils ont été nos instituteurs. Non seulement la géométrie, l'arithmétique et l'algèbre, mais l'optique et la mécanique firent entre leurs mains de remarquables progrès ; les *Pneumatiques* et les *Hydrauliques* de Ctésibius et de Héron d'Alexandrie avaient été traduites ; il en était de même du livre *Des machines de guerre* de Héron le jeune, et l'on sait que Golius apporta de l'Orient une version du traité appelé *Barulcon*. Mais si les ouvrages spéciaux des Arabes sur cette partie de la science nous manquent aujourd'hui, si nous avons à regretter l'ouvrage que Hassan-ben-Haithem écrivit sur la *vision directe, réfléchie et rompue*, et sur les *miroirs ardents*, du moins pouvons-nous citer l'*Optique* d'Alhazen, qui offre des réflexions judicieuses sur la réfraction, sur le lieu apparent de

l'image dans les miroirs courbes, le foyer des miroirs caustiques, sur la grandeur apparente des objets et le grossissement du soleil et de la lune vus à l'horizon.

L'algèbre reçut aussi d'utiles applications chez les Arabes, qui lui donnèrent son nom d'*algebr w mocabalah* (opposition et réduction). L'origine indienne de cette science n'a pas été jusqu'à présent démontrée, et si le traité de Mohammed-ben-Musa, composé d'après les idées des Hindous, présente de notables différences avec les fragments que nous possédons de Diophante, tout fait présumer que la méthode usitée dans l'Inde était une importation grecque; nous avons exposé ailleurs les considérations qui tendent à justifier cette opinion; nous ajouterons que l'algèbre ne devait pas rester stationnaire entre les mains des Arabes qui ont traité les premiers des équations cubiques. Malheureusement, les documents historiques que nous possédons sur cette branche des mathématiques se réduisent à bien peu de chose, et si nos propres recherches ont confirmé les hypothèses de Montucla, on doit regretter qu'on n'ait pas attaché plus d'importance aux traités d'algèbre que l'école de Bagdad a mis au jour. Nous en dirons autant de l'arithmétique, que les Arabes nous ont transmise avec notre système de numération; nous ne possédons pas encore une seule version authentique d'un de leurs ouvrages sur les nombres ou *algorithmes;* ce que l'on sait aujourd'hui incontestablement, c'est que les Hindous n'ont adopté l'usage des chiffres qu'à une époque fort moderne, et que, selon toute apparence, ils les avaient reçus de l'Occident. Les Arabes les leur empruntèrent à leur tour, et nous les

transmirent sous une forme différente. On suit avec intérêt les diverses modifications que subirent les chiffres en Afrique et en Espagne, au moyen âge, avant de nous arriver tels que nous les employons à présent. C'est également aux Arabes que nous devons les petites figures qui servent à désigner dans nos almanachs les sept planètes des anciens (22).

En géométrie, nous sommes un peu plus au courant des travaux de nos devanciers ; dès le règne d'Almamoun, Euclide, Théodose, Apollonius, Hypsiclès et Ménélaus avaient été traduits ; les traités d'Archimède *De sphæra et cylindro*, et probablement ses autres écrits, étaient commentés, et les productions multipliées des géomètres arabes prouvent que, pendant plusieurs siècles, ils s'occupèrent des questions les plus ardues de la science ; l'ardeur qu'ils apportaient dans leurs discussions se révèle surtout par *leur correspondance mathématique*, dont nous avons recueilli des fragments.

On a longtemps prétendu que les Arabes n'avaient fait que copier les Grecs ; l'on ne peut plus maintenant soutenir une semblable thèse sans être taxé d'ignorance et d'erreur ; non seulement nous devons de la reconnaissance à l'école de Bagdad pour nous avoir conservé les plus importants écrits des savants d'Alexandrie, mais encore la forme qu'elle a donnée à la trigonométrie sphérique ne lui fait pas moins d'honneur. Les Arabes introduisent les tangentes dans les calculs et substituent aux méthodes anciennes des solutions plus simples en proposant trois ou quatre théorèmes qui sont le fondement de notre trigonométrie moderne.

Le petit traité de géométrie spéculative de Hassan-ben-Haithem, que nous avons fait connaître, donne une idée assez juste des considérations métaphysiques que les Arabes ont répandues dans leurs écrits ; nous y avons joint trois opuscules d'Al-Sindjiari que Montucla cite comme l'auteur d'un traité sur les sections coniques, un chapitre de l'épitome de l'imam Muzaffer-al-Isferledi sur les éléments d'Euclide, et un fragment d'Averroës sur la trigonométrie sphérique. On pourrait remplir des volumes d'extraits intéressants des mathématiciens arabes. Nous ne rappelons pas ici les titres de leurs ouvrages, parce que l'histoire de la science chez un peuple consiste moins à accumuler de sèches nomenclatures qu'à montrer les progrès qu'elle a pu faire ; nous nous contenterons de renvoyer aux catalogues des principales bibliothèques de l'Europe où se trouvent encore enfouies tant de richesses inexplorées, et de donner l'extrait suivant d'un excellent mémoire de M. Chasles sur les méthodes en géométrie :

« Thébit-ben-Corah, disciple de Mohammed-ben-Musa, fut un géomètre célèbre qui embrassa les mathématiques dans toute leur étendue. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a laissés, et dont on trouve le catalogue dans Casiri, il en est un dont le titre : *De problematibus algebricis geometricâ ratione comprobandis*, aurait dû piquer vivement la curiosité des géomètres, car il annonce que Thébit avait appliqué l'algèbre à la géométrie. C'est sans doute le titre de cet ouvrage qui a fait dire à Montucla que « Thébit a écrit sur la certitude des démonstrations du calcul algébrique, ce qui pourrait donner lieu de penser que les Arabes avaient

eu l'idée heureuse d'appliquer l'algèbre à la géométrie. » Cette conjecture est devenue un fait certain, par la publication de l'ouvrage de Mohammed-ben-Musa ([23]) et par celle d'un fragment d'algèbre (trouvé dans le manuscrit arabe n° 1104 de la Bibl. impériale) où les équations du troisième degré sont résolues géométriquement ([24]).

« Mais il ne s'agit encore que d'équations numériques ; c'est à Viète qu'est dû le pas immense qu'il fallait franchir pour arriver à l'idée et à la considération d'équations littérales.

« Toutefois, malgré cette restriction dans les spéculations algébriques des Arabes, on peut dire que non seulement ils ont possédé l'algèbre, mais qu'ils ont connu aussi l'art d'exprimer graphiquement les formules, et d'en présenter aux yeux la signification, art si beau et si précieux que Kepler regrettait de ne pas savoir, et qui a été l'une des grandes conceptions de Viète.

« On avait toujours pensé que les Arabes n'avaient pas été au-delà des équations du second degré. On fondait cette opinion sur ce que Fibonacci et Lucas de Burgo s'étaient arrêtés à ce point de la science. Montucla, le premier, l'a mise en doute, et a pensé que les Arabes pouvaient bien avoir traité des équations du troisième degré ; il se fondait sur le titre *(Algebra cubica, seu de problematum solidorum resolutione)* d'un manuscrit apporté de l'Orient par le célèbre Golius, et qui se trouve dans la bibliothèque de Leyde. Le fragment d'algèbre trouvé dans le manuscrit n° 1104 confirme la conjecture de Montucla, et en fait un des

points les plus importants de l'histoire scientifique des Arabes.

« La trigonométrie est une des parties des mathématiques que les Arabes cultivèrent avec le plus de soin, à cause de ses applications à l'astronomie. Aussi leur dut-elle de nombreux perfectionnements qui lui donnèrent une forme nouvelle, et la rendirent propre à des applications que les Grecs n'auraient pu faire que très-péniblement.

« Les premiers progrès de la trigonométrie datent d'Albatégni. Ce grand astronome, surnommé le Ptolémée des Arabes (ou tout au moins ses devanciers de l'école de Bagdad), eut l'heureuse et féconde idée de substituer aux *cordes* des arcs, dont les Grecs se servaient dans leurs calculs trigonométriques, les demi-cordes des arcs doubles, c'est-à-dire les *sinus* des arcs proposés. « Ptolémée, dit-il, ne se servait des cordes « entières que pour la facilité des démonstrations ; « mais nous, nous avons pris les moitiés des arcs « doubles. » Albatégni est parvenu à la formule fondamentale de la trigonométrie sphérique, dont il a fait diverses applications. On trouve dans ses ouvrages la première idée des tangentes des arcs et l'expression $\frac{\text{sinus}}{\text{cosinus}}$, dont les Grecs ne se sont pas servis. Albatégni la fait entrer dans les calculs de gnomonique et l'appelle *ombre étendue*. C'est la *tangente* trigonométrique des modernes. On voit qu'Albatégni avait des tables doubles, qui donnaient les ombres correspondantes aux hauteurs du soleil, et les hauteurs correspondantes à des ombres, c'est-à-dire les tangentes des arcs et les arcs correspondants à des tangentes. Mais ses tables étaient cal-

culées pour le rayon 12, tandis que celles des sinus l'étaient pour le rayon 60, ce qui prouve qu'il n'a pas eu la pensée d'introduire ces tangentes dans les calculs trigonométriques.

« C'est à Aboul-Wéfa et à Ebn-Jounis, qui lui sont postérieurs d'un siècle, qu'est dû ce nouveau pas.

« Aboul-Wéfa (937-938), après avoir exposé la théorie des sinus, définit d'autres lignes trigonométriques « qu'il emploie dans son ouvrage pour les faire servir « à la solution de différents problèmes de l'astronomie « sphérique. »

« Ce sont les *tangentes* et *cotangentes,* qu'il appelle *ombre verse* et *ombre droite,* et les *sécantes* qu'il appelle *diamètre de l'ombre.* Aboul-Wéfa a calculé sa table de tangentes pour un rayon égal à 60 ; il n'a pas calculé les sécantes.

« On n'a point cette table des tangentes ; mais ce qu'il importait de savoir, c'était la date certaine de leur introduction dans le calcul trigonométrique.

« Cette heureuse révolution dans la science, qui en bannissait ces expressions composées et incommodes qui contenaient le sinus et le cosinus de l'inconnue, ne s'est opérée que cinq cents ans plus tard chez les modernes ; on en a fait honneur à Regiomontan, et, près d'un siècle après lui, Copernic ne la connaissait pas encore.

« Ebn-Jounis (979-1008) se servit aussi des ombres ou tangentes et cotangentes, et en eut aussi des tables sexagésimales.

« Il eut le premier l'idée de calculer des arcs subsidiaires qui simplifient les formules, et dispensent de

ces extractions de racines carrées qui rendaient les méthodes si pénibles. Ces artifices de calcul, aujourd'hui si communs, sont restés longtemps inconnus en Europe, et ce n'est que sept cents ans plus tard qu'on en trouve quelques exemples dans les ouvrages de Simpson.

« La trigonométrie sphérique doit à Geber, astronome qu'on suppose avoir vécu vers l'an 1050, la cinquième des six formules qui servent à la résolution des triangles rectangles. La sixième est restée inconnue jusqu'au XVe siècle ; on la doit à Viète.

« Ces deux formules sont celles qui contiennent les deux angles obliques du triangle. Les Grecs n'avaient eu que les quatre premières, qui leur suffisaient, parce que dans leurs applications de la trigonométrie à l'astronomie, le cas des trois angles connus ne se présentait pas.

« Tels sont les principaux perfectionnements que les Arabes apportèrent à la trigonométrie.

« Ils purent ainsi cultiver l'astronomie avec succès. Aussi compte-t-on un très-grand nombre d'auteurs arabes qui s'adonnèrent à cette science. Nous n'avons point à parler ici des progrès qu'ils y firent, et nous dirons seulement quelques mots de l'une de ses applications, la gnomonique, qui n'est au fond qu'une question de pure géométrie.

« Les Arabes attachèrent une grande importance à la construction des cadrans, qui étaient à peu près leur seul moyen de compter le temps. Dès le IXe siècle, des géomètres célèbres s'en occupaient.

« C'est à cet art que se rapportaient sans doute

deux ouvrages d'Alkindi, intitulés : *De horolog. sciathericorum descriptione* et *De horolog. horisontali præstantiore*, et les deux suivants de Thébit-ben-Corah : *De homoretriâ seu horis diurnis ac nocturnis* et *De figurâ linearum quas gnomometrum (styli apicis umbra) percurrit*. Ce dernier titre semble annoncer que Thébit se servait de la considération des sections coniques dans la construction des cadrans. Nous allons voir cette méthode pratiquée savamment par un géomètre arabe du XIIIe siècle. Maurolycus en a eu la première idée chez les modernes, et elle a donné à son ouvrage un caractère d'originalité qui lui a fait honneur.

« L'écrivain arabe auquel la gnomonique paraît le plus redevable est Aboul-Hassan-Ali, auteur d'un traité complet et très-détaillé de la gnomonique des Arabes [25]. .

« On trouve pour la première fois dans ce traité les lignes des heures *égales*, dont les Grecs n'avaient point fait usage. Il paraît que cette innovation, qui a été conservée chez les modernes, est due à Aboul-Hassan lui-même (liv. III, chap. XIV). Il expose dans le plus grand détail la construction des lignes d'heures *temporaires* (appelées aussi heures antiques, inégales, judaïques). Il se sert des propriétés des sections coniques pour décrire les arcs des signes. Il calcule les paramètres et les axes de ces courbes, en fonction de la latitude du lieu, de la déclinaison du soleil et de la hauteur du gnomon.

« Cette partie de l'ouvrage prouve que le géomètre astronome Aboul-Hassan était un homme de mérite. Il ne donne pas la démonstration de ses règles, mais elle

devait se trouver dans un *Traité des sections coniques*, qu'il avait composé. Delambre, qui a approfondi toute cette partie géométrique de l'ouvrage d'Aboul-Hassan, la trouve bien préférable aux procédés enseignés par Commandin et Clavius, qui ont aussi tracé leurs arcs des signes par des moyens tirés de la théorie des coniques.

« On attribue à Mahomet-Bagdadin, géomètre du Xe siècle, un élégant traité sur la division des surfaces, qui a été traduit par Jean Dée et Commandin, et qui a pour objet de diviser une figure en parties proportionnelles à des nombres donnés, par une droite menée d'après certaines conditions. On y trouve vingt-deux propositions, dont sept sont relatives au triangle, neuf au quadrilatère et six au pentagone. L'auteur les énonce sous la forme de problèmes, dont il donne la solution, qu'il démontre ensuite.

« Cet ouvrage, par sa nature, est le complément nécessaire d'un traité de géodésie ; aussi il a été imité par tous les géomètres modernes dans leurs traités de géométrie pratique.

« Dée et Commandin pensèrent que ce traité pouvait provenir d'Euclide, qui, au rapport de Proclus, dans son commentaire sur le premier livre des Éléments, avait aussi écrit sur la division des figures. Cette opinion n'a pas été partagée par Savile, et depuis, la question est restée indécise.

« L'optique a été traitée chez les Arabes par un grand nombre d'auteurs, dont le plus célèbre est Alhazen. Son ouvrage, qui nous est parvenu, se recommande par des considérations de géométrie savantes et étendues.

On y remarque surtout la solution d'un problème qui dépendrait, en analyse, d'une équation du quatrième degré. Il s'agit de trouver le point de réflexion sur un miroir sphérique, le lieu de l'œil et celui de l'objet étant donnés. Ce problème a occupé de célèbres géomètres modernes, tels que Sluze, Huyghens, Barrow, le marquis de L'hôpital, R. Simson. Ce dernier l'a résolu très-simplement par de pures considérations de géométrie.

« On a pensé que l'ouvrage d'Alhazen était imité du traité d'optique de Ptolémée. Ç'a été l'opinion de Montucla. Mais Delambre, quoiqu'il fût généralement porté en faveur des Grecs, ne l'a pas partagée. Il a même pensé qu'il se pouvait qu'Alhazen n'eût pas connaissance du traité de Ptolémée, parce que le sien lui est très-supérieur. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage d'Alhazen fait honneur aux Arabes, et nous devons le regarder comme ayant été l'origine de nos connaissances en optique. Vitellion, géomètre polonais, l'un des plus savants du XIIIe siècle, y a puisé utilement pour la composition de son traité d'optique, le premier qu'ait fait paraître un géomètre européen.

« Enfin Hassan-ben-Haithem, qui mourut au Caire en 1038, a composé un ouvrage original sur les données géométriques ([26]), qui est une imitation et une continuation du livre des *données* d'Euclide, mais avec cette différence que les propositions du premier livre, « choses tout à fait neuves, et dont le genre même n'a « pas été connu des anciens, » roulent sur des propositions locales, tandis que celles d'Euclide étaient des théorèmes ordinaires où tout est déterminé.

« Plusieurs des propositions sont dans le genre des *porismes* du géomètre grec, entendus suivant la doctrine de R. Simson, et c'est le seul ouvrage qui, jusqu'à ce jour, nous ait présenté de l'analogie, ou du moins une apparence d'analogie avec le célèbre traité d'Euclide. Cette circonstance lui donne du prix à nos yeux ; et la découverte de cet opuscule, qui vient confirmer en quelque sorte l'opinion du savant géomètre Castillon, qui pensait qu'au XIIIe siècle le traité d'Euclide existait encore en Orient, nous permet du moins d'espérer de trouver encore parmi les nombreux manuscrits arabes, restés jusqu'ici inconnus au fond des bibliothèques, quelques traces de cette doctrine des porismes. Nous ne savons si c'est à cette théorie que se rapporte un ouvrage de Thébit-ben-Corrah, que nous trouvons indiqué sous le titre suivant dans le catalogue des manuscrits orientaux de la bibliothèque de Leyde : *Datorum sive determinatorum liber continens problemata geometrica.* Cet ouvrage, par son titre et par le nom de l'auteur, se recommande à l'attention des géomètres qui possèdent la langue arabe.

« Toutes les propositions du second livre des *connues* sont dans le genre, mais différentes de celles d'Euclide ; elles appartiennent, comme celles-ci, à la géométrie élémentaire (à la ligne droite et au cercle) ; mais plusieurs offrent un degré de plus de difficulté. Elles sont de celles qu'on propose aujourd'hui comme exercices aux jeunes étudiants qui possèdent déjà les éléments de la géométrie.

« L'ouvrage d'Hassan-ben-Haithem mérite, par sa nature, d'être placé entre les *données* et les *porismes*

d'Euclide, les *lieux plans* d'Apollonius, d'une part, et les ouvrages de R. Simson et de Stewart, de l'autre ; il forme comme eux des *compléments* de la géométrie élémentaire, destinés à faciliter la résolution des problèmes. »

Les progrès des Arabes dans la géographie mathématique ne furent pas moins remarquables. Lorsqu'à la fin du XVI[e] siècle, Sanson et de l'Isle commençaient à signaler les erreurs des tables de Ptolémée, on ne se doutait guère que les Arabes avaient déjà réformé l'œuvre du géographe d'Alexandrie, et que les Latins eux-mêmes s'étaient écartés de la voie tracée par ce guide peu fidèle jusqu'au temps de la renaissance. On sait qu'Ératosthène fut le premier, parmi les Grecs, qui réduisit en système la description du globe ; ses connaissances particulières en géographie et celles de ses contemporains étaient très-bornées ; il paraît, toutefois, qu'il avait sous les yeux des travaux d'une exactitude assez remarquable ; il ne se trompait que de 26° environ sur l'étendue des terres habitables de l'océan Atlantique à l'embouchure du Gange, qu'il supposait se jeter dans la mer orientale, et qu'il considérait comme la limite extrême du continent.

Mais il existait pour les déterminations géographiques des monuments d'une valeur inestimable : c'étaient des itinéraires dont les anciens devaient tirer parti. Marin de Tyr, sans parler de Posidonius, entreprit de composer avec ces itinéraires une géographie générale. Il renferma toute la longueur des terres entre deux méridiens éloignés l'un de l'autre de 225° ; le premier passait par les îles Fortunées, et le

second par Sera et Thinæ. Il exagérait les fausses évaluations d'Ératosthène, puisqu'il comptait 145° des îles Fortunées à l'embouchure du Gange, au lieu de 126° 7' 34", et 80° entre le Gange et Thinæ.

Ptolémée vint ensuite; il réduisit les 225° de Marin de Tyr à 180°. Toutefois, loin de soumettre à un examen approfondi les travaux de ses devanciers, d'en faire ressortir les inexactitudes, de composer, en un mot, une œuvre nouvelle et vraiment scientifique, il se contenta de reproduire sans aucune critique les données les plus incertaines, n'apportant aucune modification aux longitudes que Marin de Tyr avait adoptées depuis les îles Fortunées jusqu'au promontoire de Cory, de l'Inde, à 125° 20' du premier méridien, et fixant systématiquement à 54° 40' l'espace de 100° compris entre le promontoire Cory et Thinæ, afin d'arriver à un nombre rond de 180° pour toute l'étendue du continent.

Certes, personne plus que nous n'admire le vaste édifice auquel il a attaché son nom; son traité de géographie est, pour l'histoire de la science, un monument aussi important dans sa spécialité que l'Almageste. S'il prit pour guide Marin de Tyr, il avait du moins rejeté ses cartes à projection plate pour adopter la méthode d'Hipparque, dans laquelle tous les méridiens et les parallèles sont représentés par des portions de cercle qui, à leurs points de rencontre, doivent se couper à angles droits, et les meilleurs géographes emploient encore aujourd'hui cette projection pour décrire les parties du globe comprises entre l'équateur et le pôle; mais l'on s'est lourdement trompé en disant

« que l'esprit éminemment ordonnateur de Ptolémée n'avait pu consentir à employer les éléments qui se trouvaient à sa disposition qu'après une nouvelle discussion dirigée avec toutes les connaissances mathématiques et astronomiques qu'il possédait. » Son livre consacre au contraire toutes les anciennes erreurs, et n'offre aucune trace d'un perfectionnement même partiel dans la réduction des longitudes ; aussi devait-il exercer une funeste influence sur la marche et les progrès des études géographiques. Les Latins et les Arabes s'affranchirent de cette chaîne, comme on le verra plus loin, pendant le moyen âge. Ptolémée reparut avec la renaissance des lettres ; ses tables servirent de base à la science, de modèle à la cartographie, et les érudits modernes, ignorant les travaux antérieurs, ne s'aperçurent qu'ils faisaient fausse route qu'après de longs tâtonnements, et lorsque toute espèce d'application leur devint impossible.

C'est là une observation très-importante et facile à justifier. Tandis qu'au Ve siècle de notre ère Agathodaïmon dessinait des cartes à Alexandrie, suivant les longitudes et les latitudes données par Ptolémée et Marin de Tyr, s'efforçant ainsi de faire prévaloir leur système, qui surchargeait le globe de continents inconnus, des géographes de différentes écoles signalaient les vices de leur construction et préféraient donner aux terres habitables une forme ronde, ovale ou carrée; les chrétiens adaptaient bien mieux ces idées à la géographie biblique. Les descriptions de saint Jérôme (367), d'Éthicus (400), d'Orose (416), de Jules Honorius (500), étaient bien éloignées de la tra-

dition des Alexandrins. Cassiodore recommandait aux moines, d'une manière toute particulière, l'ouvrage de Jules Honorius ; Cosmas Indicopleustès (550) supposait l'habitable carrée ; la rotondité de la terre devait cependant prévaloir ; elle permettait de placer Jérusalem au centre du monde : *quasi umbilicus terræ*, disait Isidore de Séville (600) ([27]).

L'empereur de Constantinople, Théodose II, imprima dès l'année 435 une nouvelle activité aux travaux géographiques, en ordonnant la refonte de la carte de l'empire, et ce fut Ravenne qui devint le foyer principal des études. La bibliothèque de cette ville possédait des itinéraires annotés et des tables routières peintes, *annotatæ et pictæ*. Le livre de Gui, *liber Guidonis*, était composé de nombreux extraits des cosmographes qui l'avaient précédé. Gui, né à Ravenne, florissait entre 668 et 698. Il devait être copié à son tour, et nous possédons une compilation d'un autre Ravennate commentée dans ces derniers temps.

Lorsque la barbarie du moyen âge se fut étendue sur tout l'Occident, on cultiva encore dans les cloîtres les connaissances profanes et la géographie. On y rédigeait des descriptions de pays ; on écrivait, dessinait et préparait les peintures auxquelles la sèche nomenclature de l'école de Ravenne semble avoir donné naissance. On voit déjà, au VII[e] siècle, le fondateur de l'abbaye de Saint-Gall posséder une carte d'un dessin élégant : *mappa subtili opere*. En Irlande et chez les Anglo-Saxons, au VIII[e] siècle, les moines Fidelis, Suibneus, etc., se racontaient mutuellement les aventures de leurs pèlerinages, apportaient des nouvelles de con-

trées éloignées, et augmentaient leur bibliothèque assez riche pour ce temps-là en ouvrages de géographie.

En France, Charlemagne s'efforçait de réunir les savants autour de lui, et concevait l'idée de construire une carte générale du monde. Cette carte, qui fut en effet entreprise et achevée, était gravée sur trois tables d'argent. On y avait représenté la terre entière, les villes de Rome et de Constantinople. Les couvents avaient pu fournir des matériaux précieux, comme le prouve le Polyptyque de l'abbé Irminon, contemporain du roi frank. Mais dans la guerre que Lothaire, fils de Louis le Débonnaire, soutint contre ses frères (841), la première de ces tables, qui était la plus grande, fut mise en pièces et distribuée par morceaux aux soldats. Il en fut de même des deux autres, selon toute apparence.

Vers le même temps, le moine irlandais Dicuil (825) compose un ouvrage de géographie descriptive qui rappelle la carte théodosienne, et montre combien on s'intéressait encore aux études de ce genre.

Alfred le Grand, digne émule de Charlemagne, donna une grande activité à la navigation anglo-saxonne, et résolut de faire explorer les parages d'où venaient les pirates danois. Wulfstan et Other, chargés de cette mission, côtoyèrent les rivages, les îles, les péninsules et la terre ferme, reconnurent la Baltique jusqu'à la Vistule, les côtes de Norvége, et rapportèrent la relation de tout ce qu'ils avaient appris dans leur voyage. Cette relation fut mise par écrit en anglo-saxon. En même temps, Alfred fit traduire en langue vulgaire la description du monde de Paul Orose, en la complétant

avec les connaissances acquises sous son règne. C'est l'ouvrage connu sous le titre de Hormesta ; il est probable qu'il n'était point accompagné de cartes géographiques. Toutefois, les Anglo-Saxons savaient les dessiner ; celle qui est jointe au manuscrit de Priscien, du Musée britannique, est de l'époque et pour l'époque d'Alfred. C'est le dernier monument bien authentique de l'école géographique de Ravenne.

Ainsi, chez les Latins, jusqu'au Xe siècle de notre ère, Ptolémée est inconnu ou rejeté (28).

Lorsque, sous les premiers Abbassides, les Arabes se livrent à l'étude des sciences exactes, et puisent dans les livres grecs des notions positives sur les mathématiques et la géographie, Ptolémée est leur principal guide ; pourtant, ils n'adoptent pas ses idées sans examen. Almamoun ordonne, en 820 de J.-C., que de nouvelles observations astronomiques soient faites à Bagdad, et la *table vérifiée* corrige l'Almageste ; il veut aussi que les longitudes terrestres soient déterminées avec plus de précision, et le Rasm-al-Ardh (tracé ou description de la terre) reproduit le système grec, mais avec de notables améliorations. On peut croire qu'une partie de ces améliorations était due aux savants nestoriens, qui avaient conservé intact le dépôt des connaissances des derniers temps de l'école d'Alexandrie, et dont les khalifes s'assurèrent l'utile coopération par leurs bienfaits. Il est même vraisemblable que le Rasm-al-Ardh fut composé à la fois en arabe et en grec sous le titre de ὁρισμὸς τῆς οἰκουμενῆς ; toutefois il faut reconnaître que les astronomes d'Almamoun, qui avaient mesuré un degré du méridien dans les plaines

de Sennaar, contribuèrent surtout aux rectifications partielles apportées aux tables de Ptolémée. Ce qui justifie cette hypothèse, c'est que les corrections s'appliquent principalement aux pays qui environnent Bagdad, c'est-à-dire au centre des États musulmans. L'Arabie, le golfe Persique, les contrées arrosées par le Tigre et l'Euphrate, dont le cours est mieux étudié ; la Perse proprement dite, les côtes méridionales de la mer Caspienne, la Méditerranée orientale, dont l'étendue est diminuée de dix degrés de la Syrie à la grande Syrte et à la Sardaigne : telles sont les régions qui reçoivent du Rasm-al-Ardh une délimitation plus exacte.

Jusqu'au XIe siècle de l'ère chrétienne, la géographie mathématique ne fait point de progrès sensibles ; mais la géographie descriptive prend un développement considérable. Déjà les Arabes, au milieu de leurs conquêtes, avaient recueilli de nombreux itinéraires. Lorsque leur empire s'étend de l'océan Atlantique aux frontières de la Chine, il s'établit peu à peu de grandes routes commerciales, qu'on peut réduire à quatre principales de Cadix et de Tanger aux extrémités de l'Asie. La première traverse l'Espagne et le continent européen, la Slavonie jusqu'à la mer Caspienne, Balkh et le pays des Tagazgaz ; la seconde, l'Afrique septentrionale, l'Égypte, Damas, Koufah, Bagdad, Bassorah, Ahwaz, le Fars, le Kerman, le Sind et l'Hind ; les deux dernières franchissent la Méditerranée, se dirigent l'une par la Syrie et le golfe Persique, l'autre par Alexandrie et la mer Rouge, pour se rejoindre dans la mer des Indes. Les voyages particuliers se multiplient

et vont porter au loin les idées et la civilisation des Arabes ; les relations les plus intéressantes viennent éclairer les navigateurs sur les dangers qui les attendent dans des contrées encore mal explorées. Ibn-Haukal, Al-Istakari, Masoudi, qui florissaient au milieu du Xe siècle de notre ère, retracent dans leurs écrits le tableau des découvertes nouvelles et fournissent à la science de précieux documents. Alcomi, en 1067, comptait les longitudes à partir de l'extrémité orientale du continent; mais si l'on considère les tables que rédigent Albatégni à Racca, vers 900, et Ebn-Jounis au Caire, vers 1000 de J.-C., on n'y trouve encore que la reproduction du Rasm-al-Ardh, sans aucun changement capital.

C'est à cette première période que se rattachent les traditions indiennes dont on suppose que les Arabes ont fait usage ; s'il est vrai cependant que des éléments d'astronomie, désignés sous le titre de Sind-Hind, aient été apportés au khalife Almanzor vers 775 de J.-C., il faut bien avouer, comme nous l'avons déjà dit, que cet ouvrage n'avait pas une grande valeur, puisque les Arabes, mis bientôt en possession des traités grecs, le négligent complètement ou ne le citent que pour en relever les erreurs. Dans tout ce qui concerne la géographie, les livres de l'Inde n'offrent aucune ressource. On y voit bien que cette presqu'île était placée au milieu de l'univers, et que le méridien qui en marquait le point central traversait Ougein et l'île de Lanka (Ceylan) ou de Kanka ; et comme il est question dans les auteurs arabes du méridien de la coupole de la terre, ou d'*Arine*, pour l'énonciation des

longitudes, on a cru qu'on devait identifier Arine avec Ougein, que cette coupole d'Arine était d'origine indienne, etc. Malheureusement, elle formait le point d'intersection du 90e degré de Ptolémée avec la ligne équinoxiale, à égale distance des quatre points cardinaux, comme l'ὀμφαλὸς θαλάσσης, l'*umbilicus terræ* des anciens. Ce ne pouvait être la ville d'Ougein, dont les Arabes connaissaient fort bien la position géographique ; Arine était un terme systématique : c'était le nom d'une île imaginaire située entre l'Inde et l'Abyssynie, que Diodore de Sicile avait le premier appelée l'île d'*Uranus*. Jamais d'ailleurs les Hindous n'avaient songé à dresser une table des longitudes terrestres à partir d'Ougein ; les Arabes substituaient le méridien d'Arine ou de la coupole de la terre à celui des îles Fortunées, par une ingénieuse innovation qui ne devait du reste avoir lieu que du XIe au XIIIe siècle, et nous ne devons pas intervertir l'ordre des temps ([29]).

Avec le savant Albirouni, vers 1025 de J.-C., s'ouvre la seconde période des perfectionnements introduits par les Arabes dans les tables de Ptolémée. L'école de Bagdad brillait encore du plus vif éclat. Aboul-Wéfa venait de s'illustrer par des travaux de premier ordre, et de former des élèves dignes de les continuer. Albirouni, appelé à la cour de Mahmoud le Ghaznévide, conquérant d'une partie de l'Asie, allait réformer les erreurs qui affectaient encore les longitudes du pays de Roum, de Mawarannahar (la Transoxiane) et du Sinde, faire en un mot, pour l'Orient, ce que le Rasm-al-Ardh avait commencé pour le centre de l'empire musulman. A partir de cette époque, son Canoun, titre

qu'il avait donné à son traité géographique, sert de base à la plupart des cosmographies orientales. Le persan Kouschiar le révise dans quelques-unes de ses parties, tandis que l'astronome Omar-Kheïam rectifie le calendrier (1076) par ordre du sultan Mélik-Schah, et détermine de la manière la plus exacte la durée de l'année tropique. Plus tard, Nassir-Eddin-Thousi et l'anonyme persan, vers 1260, le Kyas ou table d'analogie, l'auteur du Zidj-al-Harair, vers 1295, nous donnent le dernier terme des connaissances arabes sur le continent asiatique. A cette époque, nous n'avons plus à mentionner que des récits de voyages ou des compilations.

Pendant cette période (1000-1300) paraissent Bekri (1067) que M. Quatremère a mis au jour; Edrisi (1154), traduit par P. Am. Jaubert; Yacout (1225), auteur d'un dictionnaire géographique très-estimé. Edrisi établit le premier point de contact entre la géographie des Latins et la géographie des écoles musulmanes. Né à Ceuta en 1099, il avait fait ses études à Cordoue et s'était rendu ensuite à la cour de Roger, roi de Sicile; il fabriqua pour ce prince une *table ronde* en argent du poids de huit cents marcs, sur laquelle il avait fait graver en arabe tout ce qu'il avait pu savoir des diverses contrées de la terre alors connues; il avait aussi composé un traité de géographie qui nous est seul parvenu, et que pendant trois siècles et demi les cartographes de l'Europe n'ont fait que copier avec des variations peu importantes ([30]).

On a vu que le centre et l'orient avaient été transformés, pour ainsi dire, par le Rasm-al-Ardh et le

Canoun d'Albirouni. La partie occidentale présentait encore une longue série de fausses indications; le littoral de l'Espagne et de l'Afrique septentrionale conservait une étendue démesurée. L'astronome Arzachel, de l'Andalousie, avait eu cependant sous les yeux, en 1080, une bonne observation sur la longitude de Tolède qu'il plaçait à 4^h 1/10, ou 61° 30' d'Arine. La longueur de la mer Méditerranée, fixée d'abord à 62° par Ptolémée, puis réduite à 54° par le Rasm-al-Ardh, se trouvait ramenée presque à sa juste valeur, ou 42°; mais on ne tira aucun parti de cette observation, et il était réservé à Aboul-Hassan-Ali, de Maroc, qui florissait vers 1230, d'opérer cette dernière et importante réforme. L'ouvrage d'Aboul-Hassan est un des plus beaux monuments de la géographie arabe.

Déjà les Arabes, après une première réduction de dix degrés, avaient distingué de l'occident habité l'occident vrai, qui touchait aux Açores. Comme ils ne connaissaient pas encore ce groupe d'îles, ils avaient adopté le méridien de la coupole d'Arine, qui s'identifiait avec le 90e degré de Ptolémée, et qui leur offrait un moyen ingénieux de donner à leurs nouvelles tables toute la perfection désirable; on peut croire qu'Aboul-Hassan s'était servi d'une carte très-inexacte dressée antérieurement, aussi bien qu'un autre géographe de l'Occident, nommé Ibn-Saïd. Mais il opéra la refonte d'une partie de cette carte, tandis que Ibn-Saïd et ses copistes, ignorant cette refonte, transmirent aux géographes de l'Orient la carte primitive avec ses erreurs; voilà pourquoi Aboul-Feda, étranger aux travaux accomplis sur l'Afrique et l'Espagne, laissa subsister plus tard de si

regrettables lacunes dans une des plus importantes sections de son grand traité ([31]).

Après Aboul-Hassan et les géographes de la Perse que nous avons cités, commence chez les Arabes une période de décadence qui ne doit plus s'arrêter. Cazwini (mort en 1283), surnommé avec raison le Pline de l'Orient, ne fit que transcrire les récits de ses devanciers, et porta toute son attention sur l'histoire naturelle. L'encyclopédie de l'Égyptien Nowairï (vers 1320) ne contient, dans sa partie géographique, aucune observation nouvelle. Ibn-Bathoutha, qui abandonna Tanger, sa patrie, en 1325, pour visiter l'Égypte, la Perse, la Transoxiane, l'Inde et la Chine, et qui, vingt ans plus tard, parcourait l'Espagne et l'Afrique jusqu'à Tombouktou, nous a laissé une relation de ses voyages qui offrent un vif intérêt. Mais il dictait de mémoire, et le souvenir devait lui faire souvent défaut; avec plus d'instruction, il aurait pu rendre d'immenses services à la science : disposé à ajouter foi aux récits les plus absurdes, il ne se montre pas assez sévère dans le choix de ses descriptions, et manque par cela même d'autorité.

Ibn-al-Ouardi, qui florissait à Alep vers la même époque (1292-1349), est auteur d'une compilation intitulée : *Perle des merveilles*, qui se trouve dans la plupart des bibliothèques de l'Europe, et qui a eu un certain retentissement. Son ignorance était extrême, et l'on ne doit se servir de son livre qu'avec circonspection.

Aboul-Feda, prince de Hamah (1271-1331), qui ne fut aussi qu'un abréviateur, mérite cependant un rang

plus honorable. S'appuyant avant tout sur les données mathématiques, reprochant à ceux qui suivaient un autre plan dans leurs ouvrages la négligence des longitudes et des latitudes terrestres, il composa ses tables en copiant celles de quatre géographes à la fois, et nous a conservé ainsi un véritable trésor. En transcrivant ce qu'il trouvait dans les manuscrits placés sous ses yeux, il ne fit point assez attention aux erreurs et à l'altération de certains chiffres qu'il reproduisit sans examen ; il accepta pour exactes des leçons évidemment fausses, et chargea ses auteurs de bévues impossibles, que le bon sens repousse. Après lui, on rencontre encore les noms d'Al-Dzehebi, mort en 1347 ; de Bakoui, qui florissait vers 1397, et dont la compilation a été analysée par Deguignes ; de Makrizi (1367-1443) ; d'Ibn-Ayias, et d'Alhassan (J. Léon l'Africain), vers 1516.

Lorsque les Timourides eurent bouleversé l'Asie, on vit s'ouvrir, au commencement du XVe siècle, une période nouvelle de travaux scientifiques. Schah-Rokh, maître de la Perse et d'une partie de l'Inde, voulut établir des relations avec les chefs des autres États ; il envoya, en 1420, une ambassade solennelle à l'empereur de la Chine. Plus tard, 1442, Abderrazak, de Samarcande, se rendit dans l'Hindoustan auprès du roi de Calicut.

Oloug-Beg, fils de Schah-Rokh, si célèbre par ses tables astronomiques, entreprit, en 1437, de dresser une carte générale du monde ; il s'appuya sur les écrits de Nassir-Eddin-Thousi Ali-Koschdji, qui voyagea par ses ordres en Chine, vérifia, dit-on, la mesure d'un degré du méridien et la grandeur du globe.

La géographie mahométane avait aussi ses cartes nautiques. Vasco de Gama, en 1497, en vit une chez Malem Cana, Maure de Guzzarate, qu'il prit pour pilote à Mélinde ; une autre, dessinée par l'Arabe Omar, servait au grand Albuquerque dans la navigation de la mer d'Oman et du golfe Persique.

Le Djihan-Numah, de Katib-Tchélébi ou de Hadji-Khalfa, 1648, termine la série des traités de géographie composés par les Orientaux ; mais déjà l'auteur s'était aidé des livres européens, qui exposaient les nouvelles et importantes découvertes des Portugais et des Espagnols.

Nous avons compris dans le tableau que nous venons de tracer les écrivains arabes et persans, parce que tous sont de la même école ; la nomenclature scientifique des Orientaux était toute arabe, et depuis longtemps la langue persane s'était modifiée au contact du Coran et du grand mouvement intellectuel qui s'était manifesté au VIII[e] siècle avec les Abbassides ; elle s'était enrichie des expressions nouvelles introduites par les traducteurs des livres grecs et pouvait aisément s'adapter aux idées mathématiques de l'ordre le plus élevé ; aussi n'est-ce pas un des moindres avantages de la publication que nous avons faite d'Oloug-Beg, que de montrer cette langue, si belle par sa simplicité même, se développant sous l'influence de la civilisation arabe et s'assimilant en quelque sorte les expressions techniques qui permettaient d'interpréter les secrets d'une science nouvelle.

En résumant cet exposé des progrès que les Arabes

ont fait faire aux sciences exactes, nous voyons apparaître la plupart des découvertes dont on attribuait l'honneur à nos savants du XVe et du XVIe siècle.

I. La substitution des sinus aux cordes, l'introduction des tangentes dans les calculs trigonométriques, l'application de l'algèbre à la géométrie, la résolution des équations cubiques, les idées les plus ingénieuses en mathématiques, voilà ce que déjà les manuscrits arabes nous ont révélé.

II. Le mouvement de l'apogée du soleil, l'excentricité de l'orbite de cet astre, la durée de l'année avaient été déterminés avec une exactitude remarquable par les astronomes de Bagdad.

III. La géographie mathématique n'était pas restée stationnaire entre leurs mains; les tables de Ptolémée avaient reçu les corrections que Delisle proposait d'y apporter, seulement vers 1705.

IV. A peine pouvait-on compter du VIe au XVIe siècle de J.-C. quelques observations astronomiques imparfaitement indiquées; le grand nombre d'observateurs arabes mentionnés plus haut comble l'immense lacune qui existait dans les annales de la science.

V. Tycho-Brahé fondait en 1576 l'observatoire d'Uranibourg ; dans le siècle précédent, l'observatoire de Samarcande faisait l'admiration des astronomes de l'Orient.

VI. Au milieu des instruments de toutes sortes employés par Tycho-Brahé, on citait le *mural,* dont l'invention, disait-on, lui était due; on trouve le mural aussi bien que le gnomon à trou dans l'observatoire de Méragah; le pendule même était connu des Arabes.

VII. La diminution progressive de l'obliquité de l'écliptique avait été signalée longtemps avant les modernes.

VIII. La quantité de la précession était estimée dès le XIe siècle à sa juste valeur.

IX. Tycho n'avait pas le premier découvert les irrégularités de la plus grande latitude de la lune, observées plus de six cents ans auparavant.

X. Enfin la détermination de la troisième inégalité lunaire ou *variation* était son principal titre de gloire; Aboul-Wéfa devait le lui disputer.

De tels faits donnent à l'astronomie orientale un caractère d'originalité qu'on ne saurait désormais lui dénier, et l'on peut déjà présumer que plus on avancera dans l'exploration des manuscrits, et plus on recueillera de témoignages du progrès des sciences mathématiques chez les Arabes ([32]).

Si maintenant nous recherchons quels furent les premiers emprunts faits par les Latins aux Arabes, nous voyons :

De 970 à 980, Gerbert, qui fut pape sous le nom de Silvestre II, introduire parmi nous les connaissances mathématiques qu'il avait puisées en Espagne;

De 1100 à 1128, l'Anglais Adhélard voyager dans ce pays et en Égypte, et traduire à son retour de l'arabe les Éléments d'Euclide, inconnu encore en Occident;

Platon, de Tivoli, traduire de l'arabe les Sphériques de Théodose, et Rodolphe de Bruges le Planisphère de Ptolémée;

Vers 1200, Léonard de Pise composer un traité sur l'algèbre, qu'il avait apprise chez les Arabes;

Au XIIIe siècle, Campanus de Novarre traduire de nouveau et commenter Euclide; Vitellion Polonais traduire l'optique d'Alhazen; Gérard de Crémone répandre la véritable et solide astronomie par la traduction de l'Almageste de Ptolémée, du Commentaire de Geber, etc.

Vers 1250, Alphonse de Castille fait publier les tables astronomiques qui portent son nom. Si le roi des Deux-Siciles, Roger Ier, encouragea les travaux des savants arabes de la Sicile et en particulier ceux d'Edrisi, cent ans plus tard l'empereur Frédéric II ne se montrait pas moins favorable à l'étude des sciences et des lettres orientales; les fils d'Averroës vivaient à sa cour et lui enseignaient l'histoire naturelle des plantes et des animaux.

CHAPITRE II

DES SCIENCES PHYSIQUES CHEZ LES ARABES

Les sciences physiques avaient acquis, pendant cette même période, un aussi grand développement que les sciences mathématiques. Les Arabes, dit M. de Humboldt, doivent être regardés comme les véritables fondateurs des *sciences physiques,* en prenant cette dénomination dans le sens auquel nous sommes habitués aujourd'hui.

« Sans doute, dans le domaine de l'intelligence, l'enchaînement intime de toutes les idées rend très-difficile d'assigner l'époque précise de leur naissance; de bonne heure on voit briller çà et là quelques points lumineux dans l'histoire de la science, et des procédés qui peuvent y conduire. Quel long temps ne s'écoula pas entre Dioscoride qui extrayait le mercure du cinabre, et le chimiste arabe Djeber; entre les découvertes de Ptolémée en optique et celles d'Alhazen ! Mais les sciences physiques, et plus généralement les sciences naturelles, ne peuvent être considérées comme fondées que du moment où un grand nombre d'hommes marchent de concert dans les voies nouvelles, bien qu'avec un succès inégal. Après la simple contemplation de la nature, après l'observation des phénomènes qui se produisent

accidentellement dans les espaces du ciel et de la terre, vient la recherche et l'analyse de ces phénomènes, la mesure du mouvement et de l'espace dans lequel il s'accomplit. C'est à l'époque d'Aristote que pour la première fois fut mis en usage ce mode de recherche ; encore resta-t-il borné le plus souvent à la nature organique. Il y a, dans la connaissance progressive des faits physiques, un troisième degré plus élevé que les deux autres ; c'est l'étude approfondie des forces de la nature, de la transformation à laquelle ces forces travaillent et des substances premières que la science décompose, pour les faire entrer dans des combinaisons nouvelles. Le moyen d'opérer cette dissolution, c'est de provoquer soi-même, et à son gré, les phénomènes; en un mot, c'est l'*expérimentation.*

« Les Arabes s'élevèrent à ce troisième degré, presque complètement inconnu des anciens, en s'attachant surtout aux faits généraux ; ils habitaient un pays où règne partout le climat des palmiers, et sur la plus grande partie de sa surface celui des tropiques. Le tropique du Cancer, en effet, traverse la presqu'île à peu près depuis Mascate jusqu'à la Mecque. Aussi, dans cette contrée, en même temps que les organes sont doués d'une force vitale plus intense, le règne végétal fournit en abondance des aromes, des sucs balsamiques et des substances bienfaisantes ou dangereuses pour l'homme. Il en résulta que de bonne heure l'attention de ces peuples dut être attirée par les productions de leur sol et par celles des côtes de Malabar, de Ceylan et de l'Afrique orientale, avec lesquelles ils étaient en relation de négoce; dans ces parties de la zone torride, les

formes organiques affectent des caractères singuliers qui se diversifient presque à tous les pas. Chaque coin de terre offre des productions spéciales, et en éveillant continuellement la curiosité, rend plus actif et plus varié le commerce de l'homme avec la nature. Il fallait soigneusement distinguer entre elles des productions si utiles pour la médecine, pour l'industrie, pour le luxe des temples et des palais; il fallait rechercher le pays d'où elles provenaient et que dissimulaient souvent des hommes avides et rusés. Partant de l'entrepôt de Gerrha, sur le golfe Persique, et du district de l'Yemen qui produit l'encens, de nombreuses caravanes traversaient toute la partie intérieure de la presqu'île arabique jusqu'à la Phénicie et la Syrie, et, en répandant partout les noms de ces agents énergiques, les rendaient de plus en plus précieux.

« L'étude des substances médicales, préconisée par Dioscoride à l'école d'Alexandrie, est dans sa forme scientifique une création des Arabes; ils constituèrent la pharmacie chimique; c'est d'eux que sont venues les premières prescriptions magistrales nommées aujourd'hui *dispensatoires,* qui plus tard se répandirent de l'école de Salerne dans l'Europe méridionale. La pharmacie et la matière médicale, les deux premiers besoins de l'art de guérir, conduisirent en même temps, par deux voies différentes, à l'étude de la botanique et à celle de la chimie. »

Avec les Arabes commença pour cette science une ère nouvelle; sans doute l'alchimie et les fantaisies néoplatoniciennes altéraient le caractère des recherches; mais de même que l'astrologie avait contribué aux pro-

grès de la connaissance des astres, de même des opérations hermétiques sur les métaux amenèrent les plus curieuses découvertes; les travaux de Djeber (Abou-Moussa-Djafar-al-Koufi), qu'on suppose avoir fleuri au VIIIe siècle, ceux de Rhazes (Abou-Bekre-Arrasi), mort vers 923, ont eu d'importantes conséquences. On trouve dans leurs écrits la composition de l'acide sulfurique, de l'acide nitrique et de l'eau régale, la préparation du mercure et d'autres oxydes de métaux, la fermentation alcoolique, etc. ([33]).

La connaissance que les Arabes acquirent du monde végétal leur permit d'enrichir l'herbier de Dioscoride de deux mille plantes et d'en comprendre dans leur pharmacopée plusieurs entièrement inconnues aux Grecs. Avicenne (Ibn Sina) parle dans sa matière médicale du cèdre Deodvara, qui croît sur l'Himalaya, et le considère comme une espèce du genre juniperus, qui entre dans la composition de l'huile de térébenthine. Les fils d'Averroës avaient communiqué à Frédéric II des notions d'histoire naturelle, et nous avons eu déjà l'occasion de rappeler que le khalife Abdérame Ier avait, plusieurs siècles auparavant, fondé un jardin botanique près de Cordoue, et envoyé en Syrie et dans les autres contrées de l'Asie des voyageurs chargés de recueillir des semences rares; il avait planté près du palais de la Rissafah le premier dattier, et l'avait chanté dans une pièce de vers où, comme on l'a vu, il se reportait en termes mélancoliques à la ville de Damas, son pays natal.

On doit aux Arabes l'usage de la rhubarbe, de la pulpe de tamarin et de cassia, de la manne, des feuilles

de séné, des mirobolants et du camphre. L'emploi du sucre, qu'ils préféraient au miel des anciens, les conduisit à une foule de préparations salutaires et agréables ; à l'aide du sucre, ils composèrent des sirops, des juleps, des conserves d'herbes et de fruits, et des électuaires.

Le gouvernement surveillait cette industrie si nécessaire au bien-être des citoyens ; les pharmaciens étaient responsables de la bonne qualité et du juste prix des médicaments.

L'histoire présente le général Afchin, visitant en personne les pharmacies de campagne, pour s'informer si elles étaient pourvues de tous les objets contenus dans leurs dispensaires.

Les Arabes nous ont fait connaître des aromates, tels que la noix de muscade, le clou de girofle. Correa de Serra, juge très-compétent, a remarqué qu'en cultivant plusieurs arbres à fruits dioïques, ils avaient eu des idées très-nettes sur la fécondation sexuelle. Dans son excellent aperçu de l'ouvrage d'Abou-Zacharia, il a clairement démontré la vaste instruction des Arabes en économie rurale. Quoique la superstition s'en mêlât, ils avaient des procédés qui méritent l'attention des cultivateurs ; l'Espagne leur devait les *noria* ou roues à chapelet, sur le contour desquelles des sceaux étaient adaptés. Ils avaient porté l'agriculture au plus haut degré de perfection et s'étaient aussi occupés de généalogie ; le récent ouvrage de Lyell leur rend à cet égard la justice qui leur est due ([34]). M. de Sacy a publié plusieurs parties intéressantes de l'ouvrage de Cazwini, surnommé avec raison le Pline des Orientaux ; nous

devons aussi mentionner le nom d'Aldemiri, le Buffon des Arabes, dont l'histoire des animaux est justement célèbre; on peut donc affirmer que toutes les branches des sciences naturelles étaient consciencieusement étudiées ([35]).

Les médecins arabes ont presque toujours été des hommes distingués, alliant l'étude des mathématiques à celle de la philosophie, mais obligés d'employer le charlatanisme pour répondre au goût du merveilleux si commun parmi leurs compatriotes; ils se disaient disciples d'Aristote et ne négligeaient aucun des moyens que la magie et l'astrologie mettaient à leur disposition, pour agir d'une manière plus énergique sur l'esprit de leurs clients. De là ces talismans de toute espèce qui n'étaient autres que les amulettes des Grecs, et les abracadabras des auteurs du Bas-Empire; de là cette science mystérieuse de l'interprétation des songes dans laquelle les Arabes ont excellé ([36]).

Dès le troisième siècle de l'ère chrétienne, les rois de Perse avaient appelé auprès d'eux des médecins grecs, qui avaient répandu dans l'Orient les doctrines d'Hippocrate; l'école de Djondischabour avait bientôt rivalisé avec celle d'Alexandrie; à la suite des conquêtes des Arabes, Antioche et Harran devinrent des centres d'étude d'où sortirent cette pléiade de savants qui joignaient à la pratique de la médecine la connaissance des langues grecque et arabe, et qui traduisirent les ouvrages d'Aristote, d'Euclide et de Ptolémée. Honain recevait d'Almamoun un poids d'or égal à celui de chacun des volumes grecs qu'il achevait. C'était un des élèves les plus distingués d'Iahia-ben-Masouiah, appelé vulgairement

Mesué, qui pendant près d'un siècle mérita la confiance des princes abassides. Médecin de Haroun-al-Rachid, Mesué avait composé sur son art beaucoup de traités fort estimés chez les Orientaux, et parmi lesquels on remarque ses Démonstrations en trente livres, une pharmacopée, des traités sur les fièvres, les aliments, les catarrhes, les bains, les céphalalgies, etc. ; plusieurs de ces traités ont été traduits en hébreu, et l'on en trouve quelques-uns, soit en cette langue, soit en original, dans les principales bibliothèques de l'Europe. Il mourut en 855 de J.-C., à l'âge de quatre-vingts ans. Honain ne fut pas moins célèbre ; chargé de missions scientifiques, il avait été chercher jusqu'en Grèce une ample moisson de livres, sur toutes les parties de la philosophie ; on lui est redevable de la version des œuvres de Gallien et d'Hippocrate, etc. ; il composa de plus un grand nombre d'ouvrages sur la médecine et la dialectique. Le khalife Motawakkel ayant concu quelques soupçons contre lui, le fit venir en sa présence et lui demanda, afin de l'éprouver, un poison assez subtil et assez violent pour donner immédiatement la mort ; Honain répondit qu'il ne connaissait que des médicaments salutaires et qu'il n'en fournirait jamais d'autres ; les plus belles promesses ne purent ébranler sa fermeté. Le khalife lui rendit toute sa confiance et le combla de bienfaits ; Honain mourut en 874.

On vit fleurir à la même époque plusieurs médecins du nom de Baktishua ; l'un d'eux, Gabriel, se fit connaître par des cures vraiment merveilleuses ; mais nul n'égala Rhazes et Avicenne dont les écrits ont longtemps dominé dans nos écoles.

Rhazes ou plutôt Mohammed-Abou-Bèkre-ben-Zacharia, appelé *Razi* du nom de la ville de Reï sa patrie, joignit, à l'exemple des grands médecins de l'antiquité, à la pratique de son art une étude approfondie de ses devanciers ; dût-on vivre mille ans, disait-il, on ne pourrait voir par ses yeux tout ce qui a été observé dans la suite des temps et dans les divers pays de la terre ; aussi faut-il s'éclairer de la science d'autrui. Il mit à contribution les écrits d'une infinité de docteurs qu'il cite et dont Haller a fait le dénombrement, dirigea successivement les grands hôpitaux de Bagdad, de Reï et de Djondischabour, et publia sous le titre de Hawi (continens) un *Corpus* médical fort estimé. Son traité de la petite vérole et de la rougeole a été consulté par les médecins de toutes les nations ; les dix livres qu'il dédia au prince Almanzor, prince samanide qui commandait au Xe siècle dans le Khorasan, et qui furent imprimés à Venise en 1510, lui ont fait beaucoup d'honneur ; ils brillent surtout par un esprit de méthode remarquable ; il y est question pour la première fois de l'eau-de-vie. Rhazes composa plus de deux cents ouvrages ; il introduisit dans la pharmacie l'usage des *minoratifs* ou purgatifs doux, et des préparations chimiques appliquées à la médecine ; il passe pour l'inventeur du séton qu'il employait fréquemment. Il attachait une grande importance à l'anatomie, et distingua le premier le nerf laryngé du récurrent qui est quelquefois double du côté droit. L'on raconte qu'ayant perdu la vue dans un âge avancé, il ne voulut se faire faire l'opération de la cataracte que par un chirurgien qui pût lui dire combien l'œil avait de membranes. Il avait voyagé en Syrie, en

Égypte et même jusqu'en Espagne; la mort le surprit vers l'année 932.

Cinquante ans plus tard florissait Ali-ben-al-Abbas, Persan d'origine et mage de profession, qui composa un cours complet de médecine sous le titre de *Maleki* (royal) et le dédia au sultan Bouide-Adhad-Eddaulah. Ce cours contient dix livres de théorie et dix livres de pratique; il fut traduit en latin par Étienne d'Antioche en 1127, et imprimé en 1523 à Lyon par Michel Capella. Ali-ben-al-Abbas avait signalé les erreurs qu'il avait cru apercevoir dans Hippocrate, Galien, Oribaze et Paul d'Égine; il cite parmi ses prédécesseurs Sérapion, dont nous avons un livre intitulé : *Practica dicta Breviarium*, traduit par Gérard de Crémone et réimprimé plusieurs fois.

Vers la même époque, 980, naissait Avicenne (Abou-Ali-Hosein-ben-Sina) à Afchanah, bourg dépendant de Schiraz, dont son père était gouverneur. Il fit ses études médicales à Bokhara, et, à peine âgé de dix-huit ans, il guérit l'émir Nouh d'une maladie fort grave; cette cure jeta les fondements de sa réputation et lui mérita la faveur des princes Samanides; mais ayant rejeté les brillantes propositions de Mahmoud le Ghaznévide, le protecteur d'Albirouni, qui joignait à l'éclat des conquêtes l'amour des sciences, il se vit condamné à une vie errante et remplie de vicissitudes. Après avoir résidé quelque temps auprès de Cabous, gouverneur du Djordjan, et renouvelé à sa cour le trait d'Érasistrate, il trouva un asile à Reï où régnait Madj-Eddaulah, puis à Hamadan dont le souverain Schems-Eddaulah le choisit pour son vizir et son médecin; plus tard il fut

appelé à remplir les mêmes fonctions à Ispahan par Ala-Eddaulah, et au milieu des affaires de l'État et des soins de la politique, il trouvait le temps de composer des ouvrages de la plus haute valeur. Il mourut en 1037. C'était sans contredit un des hommes les plus extraordinaires de son siècle; doué d'une mémoire prodigieuse et d'une rare facilité, il écrivit sur toutes les sciences. Il n'est connu en Europe que comme médecin; il exerça pendant près de six siècles un empire absolu dans les écoles; ses *Canons* ou règles, divisés en cinq livres, traduits et imprimés plusieurs fois, servaient de base aux études dans les universités de France et d'Italie; aujourd'hui on les a abandonnés pour revenir aux monuments si précieux de la médecine grecque; mais il faut convenir aussi que d'un excès on est passé à l'autre, et qu'aujourd'hui Avicenne est trop négligé. Sprengel a donné des détails très-étendus sur ce savant docteur dans son Histoire de la médecine ([37]).

L'Espagne musulmane eut aussi ses grands docteurs: Albucasis, mort en 1107; Aven-Zohar, en 1161; Averroës, en 1198; Aben-Bithar, en 1248. Le premier, dont le véritable nom était Aboul-Caçem-Khalaf-ben-Abbas, fut le restaurateur de la chirurgie, qui commençait à déchoir depuis Avicenne; il donna une description exacte des instruments et apprit l'usage qu'on doit en faire, en signalant les exceptions pour les cas difficiles et le danger qu'il y a de pratiquer telle ou telle opération. En décrivant la lithotomie, il indique pour la section le même endroit que nos chirurgiens modernes. Ses ouvrages ne furent connus en Europe qu'au milieu du XVe siècle, et personne ne lui a rendu plus de justice que

M. Portal, dans son histoire de l'anatomie et de la chirurgie.

Aven-Zoar (Abou-Merwan-ben-Abdelmalek-ben-Zohr), né à Penaflor, entra au service du prince de Maroc Yousef-ben-Tasfin, qui le combla d'honneurs et de richesses ; il voulut ramener la médecine aux lois de l'observation, et il osa, contre les préjugés de son temps, unir à l'étude de cet art celles de la chirurgie et de la pharmacie ; la matière médicale lui doit l'emploi de plusieurs médicaments utiles ; la chirurgie la première idée de la bronchotomie, des indications fort exactes sur les luxations et les fractures ; la médecine la description de quelques maladies nouvelles, telles que l'inflammation du médiastin du péricarde, etc. Ses principaux ouvrages furent traduits en latin, mais fort incomplètement. Léon l'Africain nous fait connaître une anecdote fort curieuse sur le fils d'Aben-Zohar, qui avait suivi la même carrière que son père et qui avait accompagné Yousef à Maroc. Il avait écrit quelques vers où il exprimait le regret d'être séparé de sa famille. Le roi les ayant lus par hasard, ordonna secrètement au gouverneur de Séville de faire partir en toute hâte pour l'Afrique la famille de son médecin, et il la fit loger à Maroc dans une maison richement meublée dont il lui fit présent ; Aben-Zohar le jeune y fut envoyé sous prétexte d'y voir des malades et fut agréablement surpris du spectacle qui l'attendait. On trouve peu de princes capables d'une semblable délicatesse de sentiments, et l'on est étonné de trouver chez les Orientaux, à côté de caractères d'une férocité sans égale, des exemples de générosité et de grandeur dignes de l'admiration de tous les temps.

Averroës (Aboul-Walid-Mohammed-ben-Rosch) avait été aussi l'un des élèves d'Aben-Zohar l'ancien, dont il parle toujours avec la plus haute vénération : « Pour parvenir, dit-il quelque part, à une connaissance approfondie de la médecine, il faut lire avec soin les ouvrages de notre savant maître, qui en sont le trésor le plus parfait; il a su tout ce qu'il est permis à l'homme de connaître dans ces matières, et c'est à sa famille qu'on doit la vraie science médicale. » Ce jugement fait honneur à Averroës, qui dans ses écrits s'attacha beaucoup plus à la partie spéculative qu'à la partie pratique; il se montra plus qu'aucun autre imbu des principes de la philosophie péripatéticienne, et professa toujours une grande estime pour Galien; on a de lui, outre ses Commentaires sur Aristote et sur les Canons d'Avicenne, un traité sur la thériaque, un livre sur les poisons et sur les fièvres; son premier ouvrage, publié sous le titre de *Collyget,* a eu de nombreuses éditions à Venise, à Lyon, etc. ([38]).

Après Averroës, nous mentionnerons le célèbre médecin et botaniste Aben-Bithar (Abdallah-ben-Ahmed-ben-ali-Beithar *le vétérinaire*), qui était né à Bénana, village situé près de Malaga, et qui voyagea longtemps en Orient; il fut accueilli en Égypte par Saladin, qui faisait le plus grand cas de son mérite, et il trouva la même faveur auprès du prince de Damas Melik-al-Kamel. Son recueil des *Médicaments simples,* qui se divise en quatre parties, contient la description de toutes les plantes, pierres, métaux et animaux, qui ont une vertu quelconque en médecine ; les ouvrages de Dioscoride, de Galien et d'Oribaze y sont souvent corrigés, et l'on y trouve

des faits et des détails que l'on chercherait vainement dans ces auteurs.

Nous nous bornons à parler des médecins arabes les plus célèbres, et nous ne pouvons donner qu'une faible idée des travaux dont les sciences naturelles ont été l'objet pendant cette période de plusieurs siècles ; quand on pense que les souverains de l'Orient se plaisaient à combler d'honneurs et de fortune les savants qu'ils appelaient à leur cour, on n'est plus surpris de voir le nombre infini d'hommes remarquables dont l'histoire a conservé les noms ; nous devons citer encore Thébit-ben-Corrah (850), qui fut en même temps un très-habile astronome ; Aboul-Hassan-ben-Telmid, auteur de l'*Elmalihi* (994) ; Abou-Djafar-Ahmed-ben-Mohammed-al-Thalib, qui écrivit sur la pleurésie, la frénésie, etc., vers 970 ; Ali-ben-Reduan (1060), Giazlah-ben-Giazlah (1100), Abderrazzak (1150), Hébatallah (1155), Aboul-Farage (1286), Isaac-ben-Ibrahim (1300), etc. Giudeki, en 1252, rédige un livre sur la pierre philosophale qu'il appelle *alacsir;* c'est de ce mot que nous avons fait *élixir;* en 1134, Cohen-Attar compose un traité de pharmacie où il fait connaître la préparation des potions, des bols, des confections, des sirops et des pilules dorées. C'est aux Arabes enfin que nous avons emprunté les alambics, cornues, aludels, etc. La nomenclature des médecins arabes, dans la biographie d'Abou-Osaibah, forme à elle seule un volume, et nous y renvoyons ceux qui voudraient avoir des détails plus étendus sur ce sujet.

CHAPITRE III

PHILOSOPHIE. — JURISPRUDENCE. — LETTRES ET ARTS. INVENTIONS.

On a souvent dit qu'il n'avait jamais existé de philosophie arabe proprement dite; que des doctrines en désaccord avec une religion fondée sur la lettre même du Coran n'avaient pu se développer et prendre un libre essor; mais cette opinion provenait encore une fois de l'ignorance où nous étions des travaux des Arabes, et l'on reconnaît aujourd'hui que toute la scolastique du moyen âge a été puisée dans leurs écrits.

La traduction des livres d'Aristote, commencée par Honain et Iahia le grammairien, fut sans contredit le point de départ des études philosophiques. Alkendi, Mohammed-ben-Masoud, Abou-Tamam de Nischabour, Ebn-Sahl de Balkh, Talhaah-al-Nasaft, Isfraini, Alamiri, etc., furent considérés comme de grands philosophes jusqu'à l'arrivée d'Alfarabi et d'Avicenne (Ibn-Sina), qui devaient être les chefs les plus distingués de la nouvelle école. Ces savants docteurs donnent à la philosophie cette forme systématique qui lui a été conservée par leurs successeurs. Ebn-Bajah (Avenpace), Athir-Eddin-Alabhar, Ali-al-Khowenji, Abou-Roschd (Averroës), Abou-Salat, et principalement Nassir-Eddin

de Thous, suivirent leurs traces et pénétrèrent plus tard dans les écoles de l'Occident. Il ne faudrait pas croire pourtant que les Arabes se bornèrent à commenter Aristote; ils connaissaient le Phédon, le Cratyle de Platon, et particulièrement son grand ouvrage sur les lois; ils possédaient plusieurs livres attribués à Pytha-gore, et attachaient la plus haute valeur à ses préceptes. — Ils citent, parmi les anciens, Orphée même et Homère dont les poésies étaient empreintes d'une *philososie divine*, les sept sages, Empédocle et Anaxagore, Héraclite et Démocrite, les éléates, Socrate et ses disciples, Euclide, Anthisthène, Diogène le Cynique, Aristippe, Épicure et les stoïciens; ils ont des notions très-exactes sur ce qu'ils appellent la seconde partie de l'histoire de la philosophie, pour tout ce qui concerne les continuateurs, les commentateurs d'Aristote et l'école d'Alexandrie, et ils affectionnent particulièrement Thémistius, Alexandre Aphrodisias, Ammonius et Porphyre; Plotin et Proclus jouissent de la plus haute faveur auprès d'eux; les propositions d'Appollonius de Thyane, de Plutarchus, de Valentinien, leur sont familières; on voit qu'ils jugent les anciens d'après les idées néo-platoniciennes et néopythagoriennes, et ils forment évidemment la chaîne qui joint l'ancienne philosophie à la scolastique. C'est ainsi que la dispute qui a duré des siècles entiers entre les nominalistes et les réalistes séparait déjà les écoles orientales; les Arabes avaient leurs réalistes, leurs nominalistes, leurs conceptualistes, ou, comme ils les appelaient, motazélites bashriens, motazélites de Bagdad et philosophes. Les doctrines d'Albert le Grand pourraient être avec raison revendi-

quées par les Arabes, dont l'influence s'est fait sentir jusque sur les mystiques du moyen âge, comme saint Bonaventure ([39]).

Il ne faut pas supposer, d'un autre côté, que les philosophes proprement dits, qui faisaient abstraction de la religion, véritables précurseurs de Locke et de Wolf, constituassent une école distincte et généralement acceptée. Ils avaient de redoutables antagonistes. Les *motazélites* plaçaient les exigences de la raison au-dessus de la foi, tout en cherchant à les accorder. Les *motakhallims* considéraient, au contraire, les dogmes de la religion comme les bases du raisonnement; les *mystiques* enfin ou soufis, rejetant tout raisonnement comme conduisant à l'erreur, se laissaient guider par les seules inspirations de la foi.

C'est à cette dernière école qu'appartenait Al-Gazzali (Abou-Hamed-Mohammed, fils de Mohammed), né en 1058 à Thous, où son père faisait le commerce de fil de coton (Gazzal); après avoir étudié à Djordjan et à Nischabour, il fut appelé à une chaire de théologie à Bagdad et professa avec le plus grand succès; plus tard, il se fixa à Damas, et se voua pendant dix ans à la vie contemplative; il reprit ensuite la carrière de l'enseignement à Nischabour, et y mourut en 1111. On peut comparer sa logique, publiée par Petrus Liechtenstein en 1506, avec celle d'Avicenne, traduite par Vattier en 1658; elles offrent peu de différence. Al-Gazzali était un homme éminemment religieux; ses ouvrages, dont on compte près de cent, eurent tous pour but principal de relever le mahométisme. Le plus important, intitulé : *Vivification des sciences de la religion*, qui lui

valut le surnom de *Hujiat al islam* (preuve de l'islamisme), eut une telle vogue que les fidèles avaient coutume de dire que si tout l'islam venait à se perdre, la perte serait peu de chose, pourvu que ce livre restât. — Pour Al-Gazzali la révélation ne peut être révoquée en doute ; il reconnaît les droits sacrés de la raison ; mais, ajoute-t-il, « les vérités consacrées par la raison ne sont pas les seules ; il y en a d'autres auxquelles notre entendement est absolument incapable de parvenir ; force nous est de les accepter, quoique nous ne puissions les déduire, à l'aide de la logique, de principes connus. Il n'y a rien de déraisonnable dans la supposition qu'au-dessus de la sphère de la raison il y ait une autre sphère, celle de la manifestation divine ; si nous ignorons complètement ses lois et ses droits, il suffit que la raison puisse en admettre la possibilité. » Il joignait à ces tendances religieuses un grand amour de la morale, science trop souvent négligée par l'école arabe ; tous ses écrits sont remplis d'exhortations à faire le bien, à éviter le mal, à montrer des mœurs austères, à maîtriser ses passions. On s'est complètement mépris dans l'appréciation d'un de ses ouvrages, intitulé : *Destructio philosophorum*. Comme il le dit lui-même dans un passage dont personne n'a tenu compte, il ne cherche pas à leur opposer des arguments tirés de sa propre philosophie, mais il range méthodiquement les opinions antiques des philosophes, pour établir qu'ils ne s'accordent pas, que tel système en détruit un autre, en un mot que parmi les philosophes la discorde règne perpétuellement.

Si nous jetons maintenant un regard sur les sectes

secondaires qu'on peut rattacher aux divisions que nous avons indiquées d'une manière générale, nous voyons que les Arabes comprenaient les sceptiques sous le nom de sophistes, de somanites et de mathématiciens; venaient ensuite les dahriites ou fatalistes, dont les idées absolues servaient de champ à la polémique, et les naturalistes, qui rejetaient l'immortalité de l'âme et la résurrection.

Parmi les sectes matérialistes, on distinguait les sifatites, les tashbihites, les kharamites, les aidhamites, les moattellas, etc.

Les hernanites, qui formaient une branche de la grande souche sabéenne, et qui dérivaient, selon le témoignage de Khatibi, d'un certain Hernan, professaient la doctrine de la métempsycose, et mêlaient au sabéisme les idées néoplatoniciennes; on retrouve leurs opinions dans Raymond Lulle et chez les astrologues ou alchimistes de l'Europe.

Les talimites, appelés dans le Khorasan malhadet, et dans l'Irak batinistes (allégoristes), kharamites et mazdakites, se présentaient eux-mêmes comme appartenant aux ismaéliens; ils s'attachaient surtout à la philosophie pythagoricienne.

Quant aux soufis, voués à la vie contemplative, les dissertations de MM. Brucker, Graham, Malcolm, Hammer, Tholuk, de Sacy, les ont fait suffisamment connaître; ils existaient certainement en Perse avant l'établissement du mahométisme.

Il nous reste à dire quelques mots des motakhallims, qui sont les théologiens par excellence des sectes orthodoxes, et des motazélites, les protestants de l'église

musulmane. Les premiers reconnnaissent pour leurs principaux docteurs Fakreddin-Mohammed-ben-Omar-al-Razi, mort en 1209 Ali-ben-Omar-al-Katibi, mort en 1276; Beidhavi (Abou-Said-Abdallah-ben-Mohammed-ben-Ali), mort en 1286 selon les uns, en 1316 selon les autres; Nasafi (Aboul-Berkat-Abdallah-Ahmed-ben-Mahmoud), mort en 1310; Schems-El-din, d'Ispahan, commentateur de Beidhawi, mort en 1348, et Alhosaïn, de Schiraz. Moyse Maimonide, qui donne sur eux une notice assez étendue, croit qu'ils ont emprunté leurs meilleurs arguments des anciens philosophes chrétiens, et les oppose comme interprètes du Coran aux fokahas, ou jurisconsultes qui s'appliquaient à déduire du livre de Mahomet des règles pour la vie pratique, des ordonnances pour les affaires temporelles, en un mot la loi civile.

Les motazélites, qui trouvèrent, comme on l'a vu, dans les Abbassides l'appui le plus ferme, faisaient remonter l'origine de leur secte à trois théologiens qui, après la mort du prophète, mirent en doute le dogme de la prédestination : Mohabbed-al-Djohani, Gilan de Damas et Younis l'Aswarite. Abou-Hadifah-Wacil, fils d'Ata, disciple du fameux docteur Alhasan de Bassorah, adopta leur opinion et devint le chef des motazélites. Ils se partagèrent dès lors en une multitude de sectes qui ne pouvaient s'entendre sur les questions secondaires; c'étaient les hodailites, les bashriites, les mazdarites, les chiiatites, les djahizites, les nizamites, etc., qui se rattachaient à deux grandes écoles, celles de Bagdad et de Bassorah. Dans cette dernière ville, on vit fleurir, après Wacil, Abou-Ali-al-Djubbai, Abou-Hashem-Abd-

al-Salam, Aboul-Casem, de Balkh, etc. On n'y traitait pas seulement des questions épineuses et subtiles; on cherchait à populariser les opinions philosophiques motazélites, et la grande encyclopédie *Tofat-Ichwan-al-Safa*, sur laquelle M. Nauwerck a publié une notice en 1837, en est la preuve. Parmi les plus célèbres docteurs motazélites, nous mentionnerons encore le chef d'école Ebn-Ayash, Abou-Iakoub-Al-Safiham, Ibrahim-ben-Siyar-ben-Hani-al-Nizam, etc. ([40].)

On a pu reconnaître, par ce qui précède, que la théologie et la jurisprudence musulmanes ne forment, en réalité, qu'une seule science basée sur l'interprétation du Coran; or, il était impossible que le Coran pût suffire à tous les préceptes religieux et à toutes les questions de droit; aussi, dès l'origine, avait-on recours, en certains cas, à la décision du prophète et de ses compagnons. Après leur mort, on rassembla les traditions orales de leurs préceptes, et c'est ainsi que fut composée la *Sonnah*, dès le premier siècle de l'hégire.

Le Coran et la Sonnah n'offrant point un système régulier, on sentit bientôt la nécessité d'en posséder un pour la théologie et la jurisprudence; quatre docteurs entreprirent ce travail. Ils considérèrent d'abord les *ibadat* ou pratiques religieuses, c'est-à-dire les principes qui règlent la vie religieuse du musulman, et les *maamelat* ou actes civils, c'est-à-dire les principes qui règlent la conduite du musulman dans la vie sociale. Ils appelèrent *scheria* la loi suprême, fondamentale, émanée de Dieu même, et les dispositions susceptibles d'être abrogées par la volonté ou le caprice des circonstances ou des hommes; *canoun,* réglements; *aouamir*,

ordres; *aouamir-al-siaieh*, ordres politiques ou civils. Les traités des quatre docteurs, quoique différant en quelques parties les uns des autres, furent reconnus comme orthodoxes; ils portent le nom de leurs auteurs, et l'on distingue les rites hanéfite, schaféite, malékite et hambalite.

Le premier de ces chefs de doctrine ou imams était Abou-Hanifah-Noman-ben-Thabit, né à Koufah en 699, et mort à Bagdad à l'âge de soixante et dix ans; ses principes furent résumés par Ibrahim-ben-Mohammed-ben-Ibrahim-el-Halebi (d'Alep).

Le second, l'imam Schaféi, était né à Gaza en 797, et mourut en Égypte vers 819; le troisième, Malek, fils d'Anas, naquit à Médine en 712, et y mourut en 795; le quatrième, l'iman Hanbal, mourut à Bagdad en 855, à l'âge de quatre-vingts ans.

D'autres jurisconsultes, parmi lesquels nous mettrons au premier rang Mohammed-ben-Schehab-al-Zoheiri, s'étaient empressés de consigner par écrit les traditions législatives qu'ils avaient pu recueillir, et l'étude de la loi s'était peu à peu répandue. Ce fut le khalife Haroun-al-Raschid qui réussit à fixer d'une manière convenable l'administration de la justice; en 786, il investit de la judicature Abou-Yousef-Iakoub-ben-Ibrahim, disciple d'Abou-Hanifah, et, à partir de cette époque, il ne confia les fonctions de juge, dans toute l'étendue de son vaste empire, qu'à des hommes instruits que lui désignait Yousef.

En Espagne, sous le règne d'Al-Hakkam, Iahia, qui avait entendu les leçons de Malek, celles d'Ebn-al-Casem, mort en 806, et d'Ebn-Ouahb, mort en 812, exerça la même autorité qu'Yousef; il substitua à la jurispru-

dence hanéfite d'Alaouzai (mort en 773) les principes du rite malékite, et il en fut de même en Afrique, où Sehnoun, qui vécut de l'année 776 à 854, imita l'exemple d'Iahia. Depuis cette époque, la jurisprudence malékite n'a pas cessé d'être en honneur dans le Magreb et chez tous les musulmans d'Afrique, jusqu'au Soudan ; il n'y a d'excepté que l'Égypte, où les schaféites prédominent et où cependant les tribunaux suivent le rite hanéfite adopté en Turquie, en Tartarie et dans une grande partie de l'Inde, parce que le grand cadi siégeant au Caire est envoyé chaque année de Constantinople.

Par suite de nos rapports avec les Arabes d'Afrique, c'est le rite malékite qui doit attirer particulièrement notre attention ; le gouvernement a chargé M. le docteur Perron de traduire en français le *Moukhtasar*, ou précis de jurisprudence de Khalil-ben-Ishak-ben-Iakoub, qui est, sans contredit, le meilleur code des jurisconsultes malékites ; Khalil mourut en 1422 de J.-C. ; il avait pu profiter, par conséquent, des nombreux traités dont le rite Malek avait été le sujet ; les principaux sont le *Moud'aouaneh* et le *Moukhtaleha* (propositions *enregistrées* et propositions *mêlées*), attribués à Sehnoun ; le *Meouazieh* de Mohammed-ben-al-Méouaz, mort en 894 ; l'*Otbieh* de Mohammed-ben-Ahmed-ben-Abdelaziz-al-Otbi, de Cordoue, mort en 867 ; le *Ouadiha* (les propositions *évidentes*) d'Abou-Merouan-abd-al-Melik-ben-Habid-al-Selemi, de Cordoue, mort en 852 ; le *Mebsouth*, l'*étalé*, d'Abou-Ishak-Ismail-ben-Ishak-ben-Ismail, cadi de Bagdad, mort en 895, et le *Medjmoua* (les propositions rassemblées) d'Abou-Abdallah-Mohammed-ben-Ibrahim-ben-Abdou, jurisconsulte de Cairowan, mort en 873.

Jusqu'au temps de Khalil, d'autres jurisconsultes malékites acquirent une grande réputation. Nous citerons parmi eux Ebn-el-Hadjeb, mort au Caire en 1248; Abou-Mohammed-Abdallah-ben-Abi-Zeid, de Cairowan, mort en 970; Ebn-Farhoun, de Médine, mort en 1377; mais les juristes dont Khalil invoque surtout l'autorité sont: Ellakhmi (Aboul-Hassan-Ali-ben-Mohammed-al-Rabihi), mort en 1085; Ebn-Younis (Abou-Bekre-Mohammed-ben-Abdallah, le Sicilien), mort en 1059; Ebn-Roschd (Mohammed-ben-Ahmed-Aboul-Walid), mort en 1126; et El-Mazeri (Abou-Abdallah-Mohammed-ben-Ali-ben-Omar, le Tamimide), né à Mazara en Sicile et mor en 1141.

Le rite hanbalite est tout à fait abandonné. — Les doctrines d'Abou-Hanifah ont donné lieu à d'importantes complications; le *Hedaia f'il forou* ou *Guide dans les branches de la loi*, composé vers 1180 par Borhan-eddin, et le *Mischat-al-Masabih* ou *Collection des traditions les plus authentiques*, rédigé en 1336 par Abou-Abdallah-Mahmoud, d'après l'imam Houssain qui florissait à Bagdad vers 1220, ont été traduits en anglais et ont été mis à contribution par M. Mils dans son *Histoire du mahométisme.* On ne saurait imaginer combien les Arabes ont attaché d'importance à ces recueils de jurisprudence, que des commentateurs habiles développaient sans cesse; deux cents ans après la mort de Mahomet, Abou-Abdallah-Mohammed-al-Bokhari avait déjà fait choix de sept mille deux cent soixante-quinze traditions vraies, sur cent mille douteuses et plus de deux cent mille fausses; son livre (le Sahih) fut approuvé par les quatre sectes orthodoxes des sonnites; on sait que les

points sur lesquels s'accordent les quatre imams sont regardés comme lois fondamentales; on distingue ces lois par le nom d'*Idchma* (concordance); elles sont, après le Coran et la Sonnah, la troisième source de la théologie et de la jurisprudence musulmanes. La quatrième source de ces sciences, c'est l'*analogie*, qui ne s'emploie que pour les cas où il n'existe point encore de règles fixes ; dans les causes extraordinaires, on a recours aux décisions des princes (fetwa) dont on a fait une quantité de recueils. La connaissance des fetwas forme une branche séparée de la jurisprudence ([41]).

Après avoir ainsi passé en revue ce qui se rapporte à la philosophie et à la jurisprudence chez les Arabes, nous nous trouvons encore une fois ramenés au Coran, qui constitue la base première de leur littérature. Mahomet devait fixer en effet la langue de son pays, que les poètes avaient déjà perfectionnée et que tous les peuples soumis au joug de l'islamisme s'empressèrent d'adopter; le Coran servit de modèle pour les règles de la grammaire et du style. Comme il était écrit sans voyelles, il pouvait être lu et expliqué de différentes manières; Aboul-Aswad (mort en 688), en inventant la vocalisation *du livre par excellence*, ouvrit un vaste champ aux explications grammaticales ; la lexicographie prit naissance; la syntaxe indiqua la composition du discours, la disposition des périodes, le choix des ornements et des figures de rhétorique. L'art de lire et d'interpréter le Coran forma plus de cent branches diverses, qui donnèrent lieu à une infinité d'écrits de tout genre. Bien loin de se corrompre au contact des autres idiomes, l'arabe s'enrichit d'une foule d'expressions nouvelles, se

développa de plus en plus avec l'étude des auteurs grecs, et devint la langue savante de l'Orient. La littérature persane ne fut qu'une division de la littérature arabe. De même qu'en Allemagne, au moyen âge, les ouvrages scientifiques étaient écrits en latin, tandis que les Minnesingers créaient la poésie nationale, de même chez les Persans et les Turcs les livres de science ont conservé la nomenclature arabe, et l'on ne peut encore aujourd'hui les étudier à fond sans avoir acquis la connaissance préalable de la langue de Mahomet.

C'est là un fait remarquable qu'au milieu des nombreux dialectes que parlent les nations musulmanes, en Asie jusque dans l'Inde, en Afrique jusqu'au Soudan, et qui offrent des différences si tranchées, le Coran est compris de tous; il maintient au milieu de ces populations, si opposées par leurs mœurs et leurs usages, une sorte d'unité de langage et de sentiments. Dans les écoles ou *mekteb*, on donne aux enfants comme exercices des *Inschallah* et *Maschallah* (ce que Dieu veut), des *Allah Akbar* et *Allah Kérim* (Dieu est grand), puis un *fatiha* (la première sourate du Coran). Dans les académies ou *medreseh*, ils apprennent l'*Adjaroumia* de Mohammed-ben-Daoud-Alsanadji, le *Tesrif* du scheik el-Iman, l'alfiya ou la quintessence de la grammaire arabe de Djemal-Eddin-Mohammed-ben-Malek, le *Flambeau* de Motarrézi; la syntaxe des désinences d'Ebn-Hescham. Nous possédons un cours complet de grammaire arabe, etc., qui contient le *Mirah-el-Arwah* d'Ahmed-ben-Ali-ben-Masou; l'*Issi* du scheik Isseddin-Aboul-Fodhail-Abdel-Wahab-Amadeddin-ben-Ibrahim-el-Sendjani; le *Maksoud*, ou doctrine de l'inflexion des noms et des verbes de l'imam

Yousef-Hanifi; le *Bina*, ou doctrine des parties indéclinables du discours; les *Emsile*, ou tableaux de conjugaison.

Nous ferions connaître plus en détail les travaux des scoliastes et des grammairiens arabes, si M. de Sacy n'avait pas donné dans son immortel ouvrage tout ce qu'il est possible de savoir à ce sujet; l'illustre savant a jeté la plus vive lumière sur la nomenclature grammaticale des Arabes, en remontant aux principes généraux du langage et en comparant terme par terme les diverses parties de deux systêmes aussi étrangers l'un à l'autre que celui des Orientaux et celui des Européens ([42]).

On a fait observer avec raison que la langue arabe avait été étudiée avec plus de zèle par les peuples soumis que par les conquérants eux-mêmes; les plus anciens grammairiens, Sibavaihi, Farezi, Zedjadj, ainsi que les principaux théologiens, étaient Persans. Au premier rang des lexicographes les plus célèbres paraît Ismaïl-ben-Hammad-Djewheri, né à Farab, dans la Transoxiane, vers le milieu du IVe siècle de l'hégire, et Firouzabadi, né en 1328 de J.-C., à Cazerin, dans les environs de Schiraz. Djewheri parcourut la Perse, la Mésopotamie, la Syrie, l'Égypte, revint en Khorasan et fixa sa résidence à Nischabour. Ce fut là qu'il publia en 999, sous le titre de *Sihah-al-Loghat*, la pureté du langage, le dictionnaire le plus parfait qu'aient eu les Arabes; lui-même reçut le surnom d'*Imam-Alloghat*, le maître suprême de la langue ; son ouvrage a servi de matière à un grand nombre de commentaires, et il a été mis à contribution par Golius et Meninski qui en faisaient le

plus grand cas. Firouzabadi (Medjid-Eddin-Abbou-Thaher-Mohammed-ben-Iacoub) vint à une époque de décadence, mais il avait entre les mains de précieux matériaux, et il résolut de composer un livre qui contînt toutes les richesses de la langue arabe. Il existait deux dictionnaires d'une grande étendue : le *Mokaddem* d'Aboul-Hassan-Ali-ben-Ismaïl, surnommé Ebn-Seïd (mort en 1065), et le *Obad,* en vingt volumes, de l'imam Hassan-ben-Mohammed de Saana (mort en 1252). Firouzabadi entreprit de les refondre dans un vaste recueil qui devait avoir soixante volumes aussi forts que le dictionnaire de Djewheri. Son *Camous* (*al-Camous-al-Mohit,* l'Océan environnant), que nous possédons, est le résumé de ce travail dont il forme à peine la trentième partie. Après avoir longtemps voyagé et s'être instruit à l'école des scheiks les plus estimés des lieux qu'il visitait, il finit par s'établir à Zébid où il mourut en 1415, âgé de quatre-vingts ans. Le souverain de l'Yémen, Ismaïl-ben-Abbas, surnommé Alascraf, ne cessa de le protéger, et on prétend même que Bajazet et Tamerlan, frappés de la haute considération dont il jouissait, lui envoyèrent des présents. Il composa plus de quarante ouvrages qui, malheureusement, ne nous sont pas parvenus.

Nous n'abandonnerons pas cette branche importante de la littérature arabe sans dire quelques mots d'Aboul-Casem-Mahmoud-Zamakschari, grammairien, lexicographe et interprète du Coran (mort en 1143), qui acquit aussi par ses écrits une grande renommée; il partageait les opinions des motazélites et s'en faisait honneur. On cite de cet auteur un commentaire sur le Coran intitulé : *Casschaf,* un traité de la syntaxe arabe,

une introduction à l'étude de la grammaire et un lexique arabe persan qui a été publié dans ces derniers temps.

La rhétorique et l'éloquence tiennent aussi une place importante dans la littérature orientale; on peut consulter à cet égard les gloses et commentaire et Djordjani sur le *Telkhis-el-Miftah* de l'imam Djelaleddin-Mahmoud-ben-Abderrahmam-el-Cazwini, par Saad-Eddin-el-Teftasani, le *Hadaik-el-Bélaghat* de Mir Schems-Eddin, qui contient un traité complet de la rhétorique et de la prosodie persane, et l'*Adab-el-Khatib*, ou traité du style et des divers genres d'éloquence d'Ebn-Cotaibah, mort en 890. Ce fut Khalil-ben-Ahmad qui le premier rédigea, d'après les anciens poètes, les règles de la métrique adoptées par toutes les nations musulmanes. Le Persan Ebn-al-Sekaki, rhéteur célèbre, a été comparé à Quintilien pour la clarté et la justesse des préceptes ; à Cicéron pour la beauté et la richesse du style. Dans sa *Méthode universelle*, Algazéri expose les différentes espèces de connaissances qu'il juge nécessaires à l'orateur; enfin, dans un livre sur le même sujet, Al-soïouthi traite de la pureté, de l'élégance, de l'énergie de la langue arabe, et joignant l'exemple au précepte, il cite des passages des auteurs les plus estimés avec leurs témoignages à l'appui de ses doctrines ([43]).

A côté des rhéteurs que nous venons de nommer, nous devons placer les philologues : Hariri paraît en première ligne; ses *mêcamât*, ou séances, au nombre de cinquante, dont M. de Sacy a donné une si belle édition, sont célèbres dans tout l'Orient ; elles se composent de nouvelles racontées par un personnage supposé, et sont entremêlées de prose et de vers; l'auteur affecte d'em-

ployer des expressions figurées ou énigmatiques peu usitées; les allusions et les proverbes dont son ouvrage est semé en rendent la lecture difficile; aussi est-il peu de livres qui aient eu autant de commentateurs.

Ebn-Khallican nous apprend, dans son dictionnaire biographique, qu'Hariri était né en 1054 et qu'il mourut à Bassorah en 1121; c'était, dit-il, un des premiers docteurs de son siècle; ses mêcamât renferment une grande partie des richesses de la langue arabe et de ses dialectes; quiconque les connaît à fond et comme elles méritent de l'être peut se faire une idée du talent de cet écrivain, de l'abondance de ses lectures et des ressources de son érudition; la séance appelée *Haramïiah* tomba entre les mains de Schérif-Eddin-Abou-Nasr-Anouschirwan-ben-Khaled-ben-Mohammed-Caschani, visir de Mostarsched-Billah, qui la trouva parfaite et engagea l'auteur à en composer d'autres; le visir Djélal-Eddin-Omaid-Eddaulah-Aboulhassan-Ali fut aussi le protecteur de Hariri, qui consacra sa vie à la culture des lettres; on lui doit encore un traité en vers sur la grammaire arabe, intitulé *Molhat-Alirab*, et un commentaire en prose sur ce même traité (44).

Avant lui, Hamadani (Aboul-fahl-Ahmed-ben-Hosain), mort en 1007, à l'âge de quarante ans, s'était exercé dans le même genre de compositions et se vantait d'avoir fait quatre cents *mécamât;* il était doué d'une mémoire prodigieuse et récitait sans hésitation un poëme qu'il avait entendu lire une seule fois; il improvisait avec la plus grande facilité, et tout ce qu'il disait était remarquable par le choix des expressions, la pureté et l'élégance du langage.

C'est à cette branche de la littérature arabe qu'il faut rattacher les fables et maximes morales de Locman, que l'on a cherché à identifier avec Ésope, et que les Orientaux appellent le sage par excellence; les contes et apologues d'Ebn-Arabschah de Damas; l'ouvrage d'Ebn-al-Mokaffa intitulé *Calila* et *Dimna*, première traduction qui ait été donnée en arabe des fables de Bidpai, et le recueil des *Mille et une Nuits*, dont l'auteur est inconnu, chef-d'œuvre inimitable qui allie à des faits historiques tout ce que l'imagination la plus brillante peut semer d'épisodes charmants, de pensées élevées et quelquefois délicates ([45]).

Ceci nous conduit à parler des recueils de proverbes et de chansons que possèdent les Arabes, et qui sont une source féconde de renseignements historiques. Le livre des *Proverbes*, de Meidani, a souvent exercé la sagacité de nos plus illustres orientalistes; mais c'est surtout le *Kitab alagani*, ou le livre des chansons, d'Aboul-Faradje-Ali-ben-Hosain-Isfahani (d'Ispahan), qui a jeté une vive lumière sur les anciennes annales de l'Arabie. Isfahani était versé dans la connaissance des combats fameux et des faits mémorables de ses ancêtres, dans celle des généalogies et de la bibliographie; il composa plusieurs ouvrages jusqu'à sa mort, arrivée en 356 de l'hégire; mais le plus important, sans contredit, comme le plus volumineux, est son recueil de chansons, dont la Bibiothèque nationale possède un exemplaire en quatre volumes in-folio. On se tromperait si l'on jugeait ce livre d'après son titre d'un genre frivole; ce sont de véritables morceaux de poésie empruntés à différents auteurs, avant ou après l'islamisme, qui four-

nissent de nombreux et intéressants matériaux pour l'histoire civile et littéraire des Arabes. L'abondance, la variété et le piquant des anecdotes de toute espèce qui y sont racontées font passer rapidement sur des particularités dépourvues d'intérêt, auxquelles l'auteur s'est peut-être un peu trop attaché. Cet ouvrage, qui n'est connu en Europe que depuis l'expédition d'Égypte, est fondé sur un recueil de cent chansons fait pour le khalife Raschid, par Ibrahim-Mauseli, Ismaïl-ben-Djami et Folaih-ben-Aoura; plus tard, par l'ordre de Wathek, Ishak, fils d'Ibrakim, ajouta à cette collection les chansons de Mabed, d'Ebn-Soraidj, d'Younis, celles de plusieurs khalifes ou de leurs fils, et quelques pièces de poésie auxquelles se rattachait une histoire instructive ou intéressante. Isfahani, qui vint ensuite, joignit aux chansons dont il fit choix les faits qui les expliquaient, des notices sur les poètes qui les avaient composées, et pour piquer davantage la curiosité du lecteur, évita de s'assujettir à aucun ordre régulier (46). La généalogie du poète Abou-Katifah, petit-fils d'Okbah, tué de sang-froid après le combat de Beder par ordre de Mahomet, pour ne citer qu'un exemple, fournit à l'auteur des digressions historiques pleines d'intérêt. Nadr-ben-Hareth partagea le sort d'Okbah; c'était un homme distingué par ses connaissances; il avait voyagé hors de son pays, étudié les langues étrangères, lu avec soin les monuments littéraires des Perses et des Grecs, et apporté ces ouvrages à la Mecque, où il avait introduit le goût de la musique; mais, fier de son érudition, il s'était fait l'ennemi du faux prophète, relevant ses contradictions, l'accusant d'ignorance. Il paya cher cette hostilité. Le

sort des armes l'ayant fait tomber entre les mains de son rival, celui-ci se hâta de se débarrasser d'un ennnemi incommode. Mahomet cependant regretta d'avoir cédé à un sentiment de vengeance condamnable, en entendant Kotailah, sœur de Nadr, déplorer dans les vers suivants le malheur de son frère :

O cavalier ! Othail (c'est là que Nadr avait reçu le coup mortel) est un lieu où tu arriveras le matin du cinquième jour, si tu es bien guidé.

Vas trouver celui qui repose en cet endroit, et porte-lui de ma part un adieu dont le léger bruit ne cessera de faire palpiter nos chameaux.

Dépeins-lui mes regrets, qui tantôt arrachent de mes yeux des larmes abondantes, tantôt m'oppressent et me suffoquent.

Nadr entendrait-il ma voix? peut-on croire qu'un mort qui ne peut parler soit capable d'entendre ?

Il a péri par le glaive des enfants de son père ; grand Dieu, quels liens de parenté ils ont ainsi brisés !

Fatigué, chargé de chaînes, captif, il a été lentement conduit au supplice comme un animal garrotté.

O Mahomet, fils d'une mère distinguée dans toute la tribu, et du père le plus illustre,

L'indulgence ne t'aurait causé aucun préjudice ; souvent l'homme généreux, quoique agité par les transports de la haine et de la colère, pardonne à son ennemi.

Si tu avais voulu accepter une rançon, nous t'aurions offert les objets qui eussent été pour toi les plus rares et les plus précieux.

Nadr était de ceux dont tu as puni les fautes, celui qui te touchait de plus près, et le plus digne de la liberté, si quelqu'un avait dû l'obtenir.

Les anecdotes abondent dans les récits de Meidani, et quelques-unes sont curieuses ; à propos de ce proverbe : *Certes, il y a de la magie dans l'éloquence,* il rapporte que ces mots furent prononcés par Mahomet lorsqu'il reçut, en 630, une députation composée d'Amrou-ben-

Ahtem, Zibrikan-ben-Bedr et Kaïs-ben-Asem, qui embrassèrent alors l'islamisme. Il est souvent fait mention de Kaïs-ben-Asem dans l'ancienne histoire des Arabes et dans les événements qui suivirent la mort de Mahomet. Lorsqu'il fut à l'article de la mort, il montra à ses enfants un faisceau de flèches, et leur dit d'essayer de les rompre, voulant ainsi leur faire sentir les avantages qui doivent résulter de l'union. Dans un autre endroit, Meidani cite ce proverbe : *Le bâton provient du petit bâton*, pour indiquer que parfois une grande chose naît d'une petite, et il donne à ce sujet quelques détails qui ont fourni à un auteur célèbre le sujet d'un conte bien connu : les quatre fils de Nizar, Modar, Aiab, Rebiah, Anmar, n'ayant pu s'entendre sur le partage des biens paternels, se rendirent auprès d'Afâ-le-Djoramide, qui était le juge des Arabes ; sur la route, ils rencontrèrent un homme qui cherchait un chameau ; ils lui demandèrent si ce chameau n'était point borgne, penchant d'un côté, sans queue, d'un naturel farouche ; l'homme répondit affirmativement et s'imagina que les quatre frères s'étaient emparés de l'animal, mais ils déclarèrent ne l'avoir pas même aperçu. Interrogés par Afâ, Modar dit qu'en voyant les restes d'un champ dont l'herbe avait été mangée seulement d'un côté, il en avait conclu que la bête qui était venue paître en cet endroit était borgne ; Rébiah avait remarqué qu'un des pieds de devant avait laissé sur la terre une trace bien imprimée, tandis que la trace de l'autre pied était mal formée ; Aiad avait jugé qu'il n'avait point de queue, parce que ses excréments n'étaient point dispersés ; Anmar enfin avait observé que l'animal se trouvant dans un lieu dont

l'herbe était abondante, l'avait quittée pour une herbe beaucoup plus maigre. Les Arabes aimaient beaucoup à exercer ainsi leur sagacité, et on rencontre dans leurs écrits plusieurs traits de ce genre.

On a dit avec raison que les poètes arabes avaient été les premiers historiens de leur pays. Tous les ans, à la foire d'Ocazh, on entendait le récit des hauts faits des guerriers en renom ; chacun vantait la noblesse et l'illustration de sa tribu. Lorsqu'une pièce de vers ou *cacida* obtenait l'admiration générale, elle était écrite en lettres d'or et attachée aux murs de la Kaaba ; de là les *moallacat* dont nous avons parlé. Celle de Harith-ben-Hillizé rappelle le différend des Bacrites et des Taghlibites, les combats où ses adversaires ont eu le dessous, les affronts qu'ils ont reçus et qui sont restés impunis.

Zoheir célèbre dans sa moallacat la réconciliation des Abs et des Dhobyans. Amr ou Amrou, fils de Colthoum, fait dans la sienne un éloge emphatique de la tribu des Taghlibites en général, et de la famille de Djohram en particulier. Les *moallacat* d'Imroulkaïs, de Tarafa, d'Antara et de Lebid ont un autre caractère : c'est une suite de tableaux où se peint l'imagination de l'auteur ; les riches détails, les comparaisons variées, les figures hardies dont ces poèmes sont semés, ont servi de modèle aux écrivains des siècles suivants. Imroulkais, né vers l'an 500, avait longtemps mené une vie errante. Son père était chef des Abou-Asad ; il périt assassiné, et Imroulkais, pour venger sa mort, s'adressa inutilement aux Arabes nomades du désert, aux princes de l'Yémen et à l'empereur Justinien ; il expira lui-même près d'Ancyre, peut-être empoisonné. Tarafa eut une

destinée plus cruelle encore : ayant encouru la disgrâce du roi de Hira, Amr, fils de Hind et de Moundhir III, qui l'avait accueilli avec faveur, il fut enterré vivant, à peine âgé de vingt ans. Antara, qui s'illustra par ses exploits et son génie poétique, n'eut pas des aventures moins surprenantes : fils de Cheddad et d'une esclave abyssinienne, il suivit le sort de sa mère ; déclaré libre au milieu d'une action sanglante, il fit plus d'une fois des prodiges de valeur et devint un véritable héros ; ses hauts faits ont donné naissance à un roman moderne très-populaire en Orient, et qui ne comprend pas moins de trente-quatre volumes in-4°. L'auteur, Sayyid-Yousef, fils d'Ismaïl, a fait une peinture exacte de l'existence des Arabes du désert, dont il décrit avec une verve singulière les vertus et les vices, introduisant dans son récit les événements et les personnages les plus remarquables du siècle de Mahomet. Antara fut tué dans un âge avancé par un Arabe de la tribu de Nebhan, nommé Wizr, qui fut un des députés envoyés au prophète en 629 par les Benou-Tay ([47]).

A côté des sept poètes qui eurent l'honneur d'attacher leur nom aux *moallacat*, se trouvent des hommes d'un mérite aussi éminent, parmi lesquels nous devons mentionner les deux Mourrakisch, qui prirent part à la guerre de Bacous ; Schanfara, de la tribu d'Ard ; Taabbata-Scharran ; Nabigha-Dhobyani, qui se concilia successivement la faveur des rois de Hira et des princes Gassanides, et qui vécut jusqu'au commencement du VIIe siècle de notre ère ; enfin Dourayd, fils de Simma, qui périt à la bataille de Honaïn, après avoir atteint une extrême vieillesse.

Dès les premiers temps de l'islamisme, ce furent les poètes de la Mecque qui commencèrent l'attaque contre les nouvelles doctrines. Mahomet fut en butte aux satires d'Abdallah, fils de Zibara; d'Abou-Sophian, fils de Harith, fils d'Abdelmotaleb et d'Amrou, fils d'El-As, fils d'Ommiah; il chargea trois poètes khazradjites de sa défense : Hassan, fils de Thabit; Abdallah, fils de Rowaha, et Caab, fils de Malik. Les hostilités furent vives de part et d'autre, et les victoires de Mahomet purent seules arrêter cette guerre de récriminations et d'allusions mordantes. Un autre Caab, fils de Zoheir, l'auteur d'une des moallacat, ayant parlé du prophète et de sa religion en termes méprisants, fut frappé de proscription ; plus tard, il se fit musulman pour sauver sa vie, et composa la *Cacida* si célèbre, connue sous le nom de Poème du manteau (Cacida-el-borda). Lorsque Mahomet l'entendit réciter ces vers :

> Le prophète est un flambeau qui éclaire le monde;
> C'est un glaive que Dieu a tiré pour frapper l'impiété,

il lui jeta son manteau comme marque de satisfaction; ce manteau, acheté depuis par les khalifes Abassides, est conservé, dit-on, encore aujourd'hui à Constantinople dans le palais des sultans ottomans ([48]).

Les recueils d'anciennes poésies arabes qui comprenaient les productions d'un auteur ou d'une tribu entière portaient le nom de *divan*, et la connaissance des *divans* formait une branche des études historiques; quelques ouvrages comme le *Hamasa* offrent au contraire la collection des meilleurs morceaux d'écrivains différents. La poésie ne se conserva avec son énergie primitive

que dans l'Arabie même; au dehors elle perdit de sa force et de sa dignité ; on l'appliquait à toutes les sciences : la théologie, la philosophie, l'algèbre et même la grammaire furent quelquefois traitées en vers.

Au IXe siècle de notre ère, Motenabbi composait plusieurs poèmes en l'honneur de l'émir Seif-Eddaulah-Aboul-Hassan-Ali-ben-Hamdan ; Abou-Temam-Hamim-ben-Aws, surnommé Al-Thaii, rédigeait le Hamasa ; on admirait plus tard Abou-Nowas, mort en 810 ; Ebn-Doreid, mort en 933; Abou-Ola, mort en 1057 ; Ebn-Faredh, mort en 1235, etc. ; vers 1092, Tantarani mettait en vers arabes le traité de jurisprudence de l'iman Gazzali-Omar-ben-Faredh (né en 1180, mort en 1234), et publiait un poème sur la doctrine et les pratiques de l'ordre des fakirs ; ses ouvrages, très-estimés des Orientaux, étaient recueillis en un divan par son disciple Ali.

On reproche généralement à la poésie arabe de manquer d'étendue, de variété et de plan ; si l'on excepte quelques contes des *Mille et une Nuits* écrits moitié en prose, moitié en vers, les poèmes historiques d'Abou-Temam, de Gumaleddin, etc., certains ouvrages où paraissent des interlocuteurs, tels que le Babillard, l'Homme qui élève trop et l'Homme qui baisse trop la voix, par Abou-Jali-ben-al-Hobaria, et les dialogues de Mohammed-ben-*Mohamad*, introduisant sur la scène cinquante professions qui toutes parlent leur langage particulier, on rencontre peu d'écrits de longue haleine ; la plupart des morceaux qui brillent par la beauté des détails sont resserrés dans un cadre uniforme et parfois décousu ; cependant il faut reconnaître que les poètes

de la grande époque du khalifat n'ont pas cette recherche de sentiment, cette exagération d'images qui déparent le plus souvent les compositions orientales; on pourrait même les accuser d'un défaut contraire, si on les jugeait d'après les sentences d'Ali. La ballade de Maiçounah est d'un style chaste et pur; le mauvais goût n'envahit la litttérature qu'au temps de la décadence ([49]).

C'est surtout dans la poésie lyrique que se révèle le génie des Arabes; leur élégie est pleine de sensibilité; leur épigramme est vive et mordante; leur apologue est quelquefois sublime, leur idylle pleine de grâces et de vérité; ils n'ont qu'à retracer les scènes qui sont sous leurs yeux, sans qu'il leur soit nécessaire de rien changer au langage de leurs héros; aussi excellent-ils dans le genre pastoral.

En Espagne, l'imagination des poètes s'exerçait dans les *nouvelles* et les *romances;* les sectateurs de Mahomet furent toujours de grands conteurs; le soir ils se rassemblaient sous leurs tentes pour entendre quelque récit merveilleux auquel se mêlaient, comme à Grenade, la musique et le chant; le Romancero, composé de pièces traduites ou imitées de l'arabe, retrace avec exactitude les fêtes du temps, les jeux de Bragues, les courses de taureaux, les combats des chrétiens et des musulmans, les hauts faits et les danses des chevaliers, et cette galanterie délicate et recherchée qui rendit les Maures espagnols fameux dans toute l'Europe. Le nom seul des poètes, le titre de leurs ouvrages qui nous sont encore presque inconnus, rempliraient des volumes. C'est de leurs divans que les Provençaux empruntèrent la rime, employée de temps immémorial par les Arabes ([50]).

Ahmed-ben-Mohammed (Abou-Amrou), mort en 970, considéré comme le meilleur poète arabe de l'Espagne, écrivit aussi les annales de la Péninsule et célébra les entreprises des Ommïades.

Il ne faudrait pas croire cependant que les sources que nous venons d'indiquer fussent les seules à consulter pour bien connaître les traditions des Arabes ; ils avaient aussi leurs historiens. On a coutume de placer au premier rang Aboulfeda, Aboulfarage et Bohaeddin, qui ont été mis tout particulièrement à contribution par les savants de l'Occident ; mais Ebn-Khaldoun, Makrizi, Schems-Eddin, Soyouthi, Nowairi et d'autres que nous aurons l'occasion de mentionner, n'ont certes pas une moindre valeur. Hadji-Khalfa cite treize cents ouvrages appartenant à ce genre, et le *Nethaidge* de Jahia-Effendi en désigne quinze comme classiques. Ils ont en général la sécheresse des chroniques ; on n'y trouve pas cette liaison morale des événements qui constitue véritablement l'art d'écrire l'histoire ; toutefois, l'exactitude avec laquelle sont indiqués les lieux et les dates des événements offre un mérite qu'on ne saurait trop apprécier, et permet aux esprits d'un ordre élevé d'appuyer leurs considérations et leurs jugements sur une base solide et réelle.

Aboulfeda, dont nous avons déjà parlé en traitant des géographes arabes, mêlé à tous les grands intérêts de son temps, exerçait à Hamah la puissance souveraine au commencement du XIVe siècle. Doué de qualités éminentes, il brillait par son courage à la guerre et par sa prudence dans les conseils ; il aimait avec passion les lettres et les sciences, et il écrivit une

Histoire abrégée du genre humain, divisée en cinq parties et remplie de faits curieux. La première partie comprend les patriarches, les prophètes, les juges et les rois d'Israël; la seconde, les quatre dynasties des anciens rois de Perse ; la troisième, les pharaons d'Égypte, les rois de la Grèce, les empereurs romains ; la quatrième, les rois de l'Arabie avant Mahomet ; la cinquième, l'histoire des différentes nations, des Syriens, des Sabéens, des Coptes, des Persans, etc., et les événements arrivés depuis la naissance de Mahomet jusqu'en 1328 de J.-C. — Aboulfeda mourut trois ans plus tard. — Son livre n'est pour les temps anciens qu'une compilation de valeur médiocre ; mais il peut être consulté avec fruit pour l'histoire politique et littéraire de l'islamisme et pour celle des empereurs grecs des VIIIe, IXe et Xe siècles.

Nous possédons d'Aboulfarage une chronique ou histoire universelle depuis la création du monde, qui fournit de précieux documents sur les Arabes, les Mongols et les conquêtes de Gengis-Khan ; né en 1226 à Malatia, mort en 1286, Aboulfarage, nommé aussi Bar-Hebrœus, était de la secte des chrétiens jacobites ; il fut successivement évêque de Gouba, d'Alep et primat des jacobites d'Orient ; il composa plusieurs ouvrages de théologie et de philosophie, et après avoir écrit son histoire générale en syriaque, il la traduisit lui-même en arabe à la prière de ses amis.

Pour Bohaeddin, il nous est connu par son histoire de Saladin ; né à Mossoul en 1145, il étudia avec ardeur les traditions et la jurisprudence, professa quelque temps à Bagdad dans le collége de Nedham-

el-Mulk, puis dans celui que le cadi Kemal-Eddin-Mohammed-Chehrezouri avait fondé à Mossoul. S'étant concilié la faveur de Saladin, il fut nommé par ce prince cadi'lasker ou juge de l'armée, et juge de Jérusalem. Après la mort du sultan, à laquelle il assista, il conserva sous ses fils une très-grande influence et devint cadi d'Alep, où il fonda un collége et une école ; vers 1231, il renonça aux affaires publiques et ne cessa jusqu'à sa mort, arrivée en 1235, de professer avec distinction ([51]).

On conçoit très-bien qu'en présence du despotisme oriental, les historiens manquassent de la liberté nécessaire pour exprimer leurs pensées ; lorsqu'un prince défendait sous peine de mort d'écrire les annales de son règne, ils étaient avertis qu'ils devaient mettre la plus grande réserve dans leurs appréciations et se borner à rappeler les faits qui pouvaient rehausser la gloire du souverain. Cependant Ibn-Khaldoun paraît sortir de la classe commune ; né à Tunis en 1332, jeté jeune encore au milieu des révolutions dont l'Afrique fut le théâtre au XIVe siècle, il servit quelque temps les rois de Fez, et se rendit ensuite au Caire où il enseigna publiquement. Nommé chef des cadis de la secte de Malec en Égypte, souvent destitué, mais rappelé presque aussitôt par les sultans, qui comprenaient toute la valeur de ses services, il mourut à l'âge de soixante-seize ans, en 1406. Parmi les ouvrages qu'il avait composés, il en est un qui révèle un génie véritable et dont nous aurons bientôt une excellente traduction ; il est connu sous le nom d'annales d'Ebn-Khaldoun et contient, indépendamment de prolégo-

mènes étendus, l'histoire des Arabes jusqu'à la fin du XIVe siècle, et celle des Berbères.

L'auteur traite d'abord de la critique historique ; puis il étudie la société à son origine, donne une description succincte du globe et recherche quelle influence la diversité des climats peut exercer sur l'homme ; il examine ensuite les causes du développement et de la décadence des États chez les peuples nomades et au milieu des grandes agglomérations d'individus ; il traite du travail en général, énumère les diverses professions libérales et mécaniques, et termine par une classification des sciences, animant son récit par des exemples curieux et instructifs puisés dans les annales de toutes les nations. Il existe une version turque de ces prolégomènes, faite sous le règne d'Achmet III, par Mohammed Pirizadeh et qui est d'un tiers plus longue que le texte original.

Makrizi (Taki-Eddin-Ahmed), contemporain d'Ebn-Khaldoun, ne fut pas moins célèbre comme écrivain ; il mourut en 1442, laissant deux ouvrages d'une égale importance, l'histoire des sultans mamlouks, traduite par M. Quatremère, et la description historique et topographique de l'Égypte, mine inépuisable d'anecdotes relatives à l'histoire religieuse, politique, administrative et commerciale de cette contrée depuis sa conquête par les Arabes.

La famille de Makrizi était originaire de Baalbek ; lui-même, né au Caire en 1364, y grandit et y fit ses études ; ses heureuses dispositions le firent entrer bientôt dans les bureaux de la chancellerie auprès du cadi Bedreddin-Mohammed-ben-Faddl-Allah-Omari. Il

fut à plusieurs reprises revêtu de la charge de *mohtésib* et exerça divers emplois relatifs à la religion. Il avait d'abord adopté les opinions de la secte des hanéfis; il embrassa plus tard les dogmes de Schafeï et montra contre les partisans d'Abou-Hanifah une partialité qui lui a été reprochée par ses contemporains. Les vastes connaissances qu'il avait acquises et un goût très-vif pour la vie retirée lui permirent de se livrer entièrement à la composition de nombreux ouvrages qui lui ont valu dans ces derniers temps le surnom de Varron de l'Égypte musulmane; il est à regretter que plusieurs de ses écrits ne nous soient point parvenus, mais on peut se faire une idée de l'activité littéraire de Makrizi, en songeant qu'il avait entrepris de rédiger une chronique générale qui devait avoir plus de quatre-vingts volumes. Ce recueil, qui ne fut point achevé, comprenait par ordre alphabétique l'histoire de tous les princes qui avaient régné en Égypte, de tous les personnages qui avaient fleuri dans cette contrée, et même de ceux qui l'avaient habitée ou visitée momentanément. Il existe à la Bibliothèque nationale un volume de ce dictionnaire, de la main même de l'auteur, qui permet de juger l'ensemble et les détails du plan que s'était tracé Makrizi ([52]).

L'Égypte compte de nombreux historiens; indépendamment de Djemal-Eddin-ben-Wasel, qui vivait en 1250, et que Makrizi a souvent mis à contribution, nous pouvons mentionner Aboul-Mahasen-ben-Taghri-Berdi, qui nous a laissé les annales de cette contrée, depuis l'invasion des Arabes jusqu'en 1453, époque à laquelle lui-même florissait; Ebn-Ayyas (Mohammed-ben-Ahmed),

qui les a continuées jusqu'en 1522 de J.-C. ; Schems-Eddin, fils d'Aboul-Sorour, qui s'arrête en 1652 ; on sait quel service immense M. de Sacy a rendu aux lettres orientales, en traduisant la *description de l'Égypte* d'Abdallatif, contemporain du sultan Saladin (né à Bagdad en 1161, mort en 1231) ; Al-Soïouthi (Aboul-Fadhl-Abderrahman-Djeleddin) n'est pas moins célèbre qu'Abdallatif, par son histoire de l'Égypte, qui s'étend depuis le commencement du monde jusqu'au règne du sultan Abou-Nasser-el-Melik-al-Asçhraf-Çaitbaï ; cet écrivain, qui composa plus de livres que beaucoup de personnes n'en ont lu dans le cours de leur vie, était né à Siout, en Égypte, vers l'année 1445 de J.-C. ; il mourut en 1505, et sa biographie pourrait se borner à la liste de ses ouvrages s'il était possible de la donner complète ; M. Audiffret, dans la notice qu'il a donnée sur Soïouthi, n'en compte pas moins de cinquante-six ([53]).

Cette fécondité merveilleuse se retrouve dans la plupart des auteurs arabes des beaux jours de l'islamisme ; Masoudi, qui vivait au X[e] siècle et qui jouit comme historien d'une grande réputation, brillait surtout par l'étendue de ses connaissances. Animé, dès son enfance, d'une vive passion pour l'étude, il approfondit tour à tour les sciences, la philosophie, la littérature, la géographie et l'histoire. Lorsqu'on parcourt ses ouvrages, dit M. Quatremère, on est vraiment stupéfait en songeant sur quelles matières diverses il avait écrit et combien de questions importantes et difficiles se trouvaient résolues dans ses diverses productions. Son érudition était immense pour le temps

où il florissait ; non seulement il avait lu et médité tous les livres qui concernaient les Arabes, mais il avait embrassé dans ses vastes recherches l'histoire des Grecs, des Romains et de toutes les nations orientales, soit anciennes, soit modernes. Les opinions religieuses des juifs, des chrétiens, des hérétiques, des musulmans, des mages, des idolâtres, lui étaient également familières, et l'on pourrait assurer, sans crainte d'être démenti, que chez les Arabes aucun écrivain n'a réuni au même degré une érudition presque universelle. Si Masoudi manque quelquefois de critique, il faut se souvenir que son active curiosité le porta à visiter les lieux dont il voulait faire connaître l'histoire, et que souvent il se trouva entraîné à reproduire des récits d'origine quelque peu suspecte. On croit qu'il mourut vers 956 dans la capitale de l'Égypte, sans avoir revu l'Irak, sa patrie ; on ignore s'il prolongea sa carrière jusqu'à un âge avancé. Ses deux principaux ouvrages, les *Histoires du temps* (Akbar-al-Zeman) et le *Livre moyen* (Kitab-Aousat), qui forment plus de vingt volumes in-4°, ne sont pas connus en Europe ; mais son Moroudj Addheheb ou Maadin Aldjewahir, les *Prairies d'or* et les *Mines de pierreries*, nous est parvenu et nous a fourni une ample moisson de faits curieux et instructifs ; l'ouvrage est divisé en cent vingt-six chapitres dont soixante-cinq pour l'histoire ancienne des Arabes et des nations étrangères, et soixante et un pour celle de Mahomet et de ses successeurs. Ces chapitres contiennent bien moins une histoire suivie que des documents épars qui sans doute n'avaient point trouvé place dans les grandes collections historiques de l'auteur.

Près d'un siècle auparavant, Tabari (Abou-Djafar-Mohammed, fils de Djorair) composait sa chronique universelle qui s'étend depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 302 de l'hégire (914 de J.-C.) ; il était d'Amol, capitale du Tabaristan, et il mourut à Bagdad en 922, à l'âge de quatre-vingt-trois ans; versé dans la connaissance des traditions et de la jurisprudence, il était compté au nombre des docteurs appelés *Moudjtehed*, parce que dans les questions controversées, ils ne suivaient l'opinion d'aucune école et ne consultaient que leur propre autorité. On croit que l'histoire que nous possédons de cet écrivain est l'extrait d'un ouvrage beaucoup plus considérable qu'il avait abrégé lui-même ; quoi qu'il en soit, cette histoire, telle que nous la possédons, fort estimée des Orientaux qui en ont fait des traductions en turc et en persan, passe pour très-véridique. Elle a été résumée et continuée par George, fils d'Amid, connu sous le nom d'Elmacin, chrétien d'Égypte né en 1223 de J.-C., et mort à Damas en 1273. Une partie de ce travail d'Elmacin a été traduit en latin par Erpenius et en français par Vattier, et malgré les erreurs dont ces versions fourmillent, on y trouve des faits intéressants avec des dates exactes. Tant que les grands monuments historiques laissés par les Arabes ne seront pas mis à notre disposition, Elmacin sera consulté avec fruit, et, soumis à une critique sévère, fournira d'utiles matériaux aux amis des lettres orientales ([54]).

Nous devons encore mentionner parmi les historiens arabes Ebn-al-Athir, Nowairi, Ebn-Forat, etc. Ebn-al-Athir, surnommé *Azeddizn*, la gloire de la religion,

et *Djézéri*, du lieu de sa naissance, passa ses premières années à Djézireh-beni-Omar, en Mésopotamie, et se fixa ensuite à Mossoul, où sa maison devint le rendez-vous des hommes les plus distingués ; c'est là qu'il composa son *Kemal-al-Tewarikh* (chonique complète), qui commence à la création du monde et se termine à l'an 1231 de J.-C. Abou-Thaleb-Ali la continua jusqu'en 1258, et Moulana-Nedjm-Eddin-Alnedhari en fit une traduction persane sous le règne de Mirza-Miran-Schah, fils de Tamerlan. Ebn-al-Athir écrivit aussi l'histoire des Atabeks de Syrie, celle des compagnons de Mahomet et un abrégé du traité des généalogies d'Abd-oul-Kerim-al-Samani, qui a remplacé l'original aujourd'hui perdu.

Nowairi, compté parmi les historiens originaires de l'Égypte, avait adopté les doctrines de Schafeï ; on connaît de lui une encyclopédie historique qui comprend dix volumes et qui donne sur les antiquités des Arabes des renseignements précieux ; il était presque aussi célèbre, comme calligraphe, qu'Ebn-al-Bawad, si renommé à Bagdad vers la fin du Xe siècle ; il avait copié huit fois le grand recueil des traditions de Bokhari intitulé *Sahih*, et vendu, dit-on, chaque exemplaire mille pièces d'argent ; il mourut vers 1331 de J.-C., à l'âge d'environ cinquante ans. Après lui Ebn-al-Forat, né en 1335, mort en 1405, nous laissait une chronique en vingt-cinq volumes qui remonte à l'an 622 de J.-C. Enfin Ahmed-ben-Arabschah écrivait en 1430 la biographie de Timour ou Tamerlan.

Le XIIIe siècle vit aussi fleurir Ebn-Wasel (Mohammed-ben-Salem), auteur présumé de la chronique du faux

Tabari, et Ebn-Djouzi, auquel on attribue le *Miroir du temps*. Un autre Ebn-Djouzi, de 1117 à 1201, s'était fait remarquer comme jurisconsulte, historien et prédicateur éloquent. Otbi, vers 1050, né probablement dans la Transoxiane, rédigeait dans sa chronique la biographie de Mahmoud le Ghaznévide ; enfin Ebn-Kothaibah de Bagdad, mort en 890, avait bien antérieurement recueilli d'importants matériaux sur les généalogies arabes et composé une histoire des poètes (55).

Nous ne nous étendrons pas plus loin sur cet intéressant sujet ; les noms viendraient en foule se ranger sous notre plume, et nous serions obligé de dépasser les limites qui nous sont fixées ; nous devons dire néanmoins que l'Espagne produisit également un grand nombre d'historiens d'un mérite réel. Ebn-al-Couthiah, mort en 978 à Cordoue, raconta la conquête de la Péninsule par les Arabes. Le poète Ahmed-ben-Mohammed écrivit vers la même époque, comme on l'a vu plus haut, les annales de cette contrée et les entreprises des Ommïades ; Ebn-al-Faradhi, mort en 1012, au moment de la prise de Cordoue par les Berbères, avait composé une chronique des poètes et des savants ; plus tard Ebn-Khattib, né en 1313 à Grenade, mort en 1374, rassemblait les plus curieux documents sur les annales des khalifes et rois d'Afrique et d'Espagne. Almakkari, que M. P. de Gayangos a traduit et publié dans ces dernières années, avait fait un grand usage de l'ouvrage d'Ebn-Khattib.

Né à Tlemcen, Achmed-ben-Mohammed-Almakkari appartenait à une très-ancienne famille des environs de cette ville; il se rendit à Fez vers 1600, et y rechercha

la société des hommes les plus éclairés de ce temps; en 1618, il entreprit le pèlerinage de la Mecque et alla s'établir au Caire; dix ans après, il complétait à Damas ses dynasties de l'Espagne musulmane, dictait un commentaire sur les prolégomènes d'Ebn-Khaldoun, et préparait une nouvelle biographie de Mahomet. M. de Gayangos, en nous faisant connaître cet estimable écrivain, nous a donné une liste assez considérable d'historiens arabes qui ont traité diverses parties des annales de la péninsule ibérique. Alkaisi rédigea, vers 1125, un dictionnaire biographique des poètes et des savants du XIe siècle; Ebn Hayian composait une histoire générale des musulmans d'Espagne, dont Alazdial-Homaïdi de Majorque a fait un abrégé en 1095; Ebn-Sabihi-s-Salat, du XIIIe siècle de notre ère, retraçait l'histoire de l'Espagne sous les Almoravides et les Almohades; Ebn-habid-as-Solami publiait une chronique qui comprenait le règne des sept premiers khalifes ommïades. Ebn-Harith-al-Khoshni résumait l'histoire des cadis de Cordoue jusqu'à la fin du Xe siècle; Schehab-Eddin-Ahmed-Alfasi écrivait une histoire universelle, qui devait être abrégée par Sidi-Alhadj-Ash-Ashatili, etc. ([56]).

En esquissant le tableau des principaux historiens arabes, nous ne pouvons passer sous silence les noms des historiens persans les plus célèbres, car il y a entre ces écrivains les mêmes rapports, les mêmes analogies qu'entre les astronomes et les mathématiciens qui ont écrit indifféremment dans l'une et l'autre langue; Mirkhond, Daulet-Schah, Khondemir, Schahrestani, etc., nous ont laissé tous les éléments d'une histoire générale de l'Orient, et l'on ne saurait étudier

les annales du khalifat sans consulter leurs œuvres; Mirkhond (Hamam-Eddin-Mikhravend-Mohammed), né en 1433, mort en 1498, composa sous les auspices d'Ali-Schir, vizir du sultan Timouride Aboul-Ghazi-Houcein-Behadour, une histoire universelle qui se termine avec le règne de Shah-Rokh; son fils et son abréviateur Khondemir n'est pas moins estimé; il rédigea le *Khelasse-al-Akbar* (quintessence de l'histoire, etc.), qui s'arrête en 1499, et l'*Habid-al-Seiar*, etc. (l'ami des biographies et des hommes distingués), qui comprend les événements de 1525; c'est dans ce dernier ouvrage qu'on voit la preuve de l'usage du papier-monnaie dès la fin du XIIIe siècle. Parlerai-je de l'histoire des poëtes de Daulet-Shah, de l'histoire des Mongols de Raschid-Eddin traduite par M. Quatremère, de la chronique de Ferischtah, de la vie de Timour de Scherif-eddin-Ali, etc. ([57]). Ce serait un appendice nécessaire de l'école historique des Arabes; mais pour ne point nous écarter des limites de notre sujet, nous nous bornerons à ces indications succinctes; nous devons d'ailleurs entrer dans quelques développements sur une branche de la littérature orientale que nous n'avons encore fait qu'effleurer.

On a vu déjà mentionner çà et là quelques dictionnaires biographiques. On se ferait difficilement une idée du grand nombre d'ouvrages de ce genre que l'on trouve chez les Arabes; Casiri a fait beaucoup d'extraits de la bibliothèque des philosophes de Zouzéni; Ebn-Osaibah, mort en 1269, dans son histoire des médecins, est demeuré sans rival. Enfin, Ebn-Khallican et Hadji-Khalfa, en résumant les travaux de leurs devanciers, ont tracé le

tableau le plus parfait et le plus intéressant de la littérature des Arabes, en donnant la nomenclature et en indiquant les productions d'un nombre infini d'auteurs. Ebn-Khallican (Schems-Eddin-Aboul-Abbas-Ahmed), né en 1211 de J.-C. à Arbel, appartenait à l'illustre famille des Barmécides; il remplit successivement la charge de grand cadi au Caire et à Damas, et mourut dans cette dernière ville en 1281; son dictionnaire historique comprenait huit cent quarante-six articles; mais les manuscrits que nous possédons de ce livre ne sont pas tout à fait complets. La bibliothèque orientale d'Hadji-Khalfa, recueil bien autrement considérable, ne contient pas moins de dix-huit mille cinq cent cinquante indications d'ouvrages orientaux, avec le nom des auteurs et une notice biographique sur chacun d'eux. Hadji-Khalfa (Moustafa, fils d'Abdallah), appelé quelquefois Katib-Tchelebi, était premier secrétaire et ministre des finances d'Amurat IV; il mourut à Constantinople, sa ville natale, en 1658 de notre ère; il avait aussi composé un traité de géographie sous le titre de *Djihan-Numah* (miroir du monde), et parmi d'autres ouvrages qui ne nous sont point parvenus, une grande chronique (Tariki-Kebir) qui s'étendait depuis la création jusqu'en 1654 ([58]).

Nous ne saurions mieux terminer cet exposé du développement des sciences et des lettres chez les Arabes que par le nom d'Hadji-Khalfa, qui en est l'historien le plus estimé. On a pu apprécier l'influence toute-puissante que l'école de Bagdad avait exercée à la fois sur l'Orient et sur l'Occident; nous retrouvons chez les Arabes la plupart des idées dont l'Europe moderne se

glorifie, et de plus ils relient deux grandes époques, celle des Grecs et celle de la renaissance, conservant les travaux de la première et préparant la seconde. On a cherché à rabaisser leur mérite; mais la vérité se fait jour de toutes parts, et on leur rendra tôt ou tard la justice qui leur est due.

On prétendait que les Arabes n'avaient jamais fait faire de progrès à l'industrie, par suite d'une erreur malheureusement trop commune qui consiste à les confondre avec les Turcs. Pour démontrer qu'ils excellèrent dans les arts secondaires ou mécaniques, « il suffit, dit M. Viardot, de rappelèr quelle renommée ils avaient chez toutes les nations comme tanneurs, fondeurs, ciseleurs, fourbisseurs d'armes et fabricants d'étoffes; ces cimeterres d'une trempe irrésistible, ces cottes de mailles si légères et si impénétrables, ces tapis moelleux, ces fins et brillants tissus de laine, de soie ou de lin, dont les cachemires modernes sont une tradition, attestent assez leur incontestable supériorité dans tous les arts industriels. »

La simplicité des premiers khalifes avait bientôt fait place à un luxe et à une magnificence sans égale, sous les Ommïades et les Abbassides; M. Œlsner en a tracé le tableau. Les huit cents millions laissés par Almanzor, après toutes les dépenses de son règne, annonçaient la splendeur de Mahadi, d'Haroun-Alraschid et d'Almamoun. Cette pluie de perles inondant, au rapport d'Aboulfeda, Buran le jour de ses noces, l'éclat non moins surprenant du mariage de Mothaded, et la pompe d'étiquette de Moctader ne pouvaient être effacés que par la profusion des Arabes d'Espagne; la parure des

femmes de Grenade, leurs ceintures, leurs écharpes, leurs bonnets tissus d'or et d'argent, l'extrême recherche de leurs vêtements attestaient l'opulence des particuliers, tandis que les khalifes de Cordoue employaient d'immenses trésors à la construction de monuments dont on admire encore aujourd'hui les débris ([59]).

M. Girault de Prangey a étudié avec soin l'art arabe et comparé les monuments architectoniques de l'Espagne et de l'Orient ([60]). Pour la péninsule, il distingue trois époques successives. La première, du VIIIe au Xe siècle, accuse une imitation mal déguisée des édifices chrétiens et romains. La mosquée de Cordoue était sans doute du même style que celle de Damas qu'elle devait surpasser en magnificence, et l'on ne peut douter que les églises décrites par Eusèbe de Césarée dans sa *Vie de Constantin*, avec des cours, des portiques, des fontaines et des logements pour les prêtres, n'aient servi de modèle aux mosquées de la Syrie, de la Palestine et de l'Égypte. On trouve dans ces mosquées les mosaïques des artistes byzantins. Mais déjà en 965 l'ornementation grecque si somptueuse semble insuffisante; on recherche les décorations éclatantes, on multiplie les détails; la forme des arcs se complique de festons et de courbes variées, comme on le voit à Cordoue par la chapelle *Villaviciosa* construite sous le khalifat de Hakem.

La seconde époque du Xe au XIIe siècle marque les premiers développements de l'architecture mauresque encouragée par les princes almoravides et almohades. Les Arabes s'éloignent de la route suivie jusque-là; l'arc à ogive, les mosaïques en faïence, les broderies les plus capricieuses, les ornements coulés en stuc sont à la

mode; les inscriptions abondent et font partie des décors. C'est surtout à Séville que se fait sentir cette transformation, dans la Giralda, l'Alcasar et la mosquée que la cathédrale actuelle a remplacée.

Enfin, la troisième époque, où l'art arabe atteint son apogée, est en même temps celle de la splendeur du royaume de Grenade. L'Alhambra en est l'expression la plus haute. L'extérieur simple et imposant du palais est conforme aux habitudes du Maure, qui fuit les regards étrangers; l'entrée n'est qu'un arc immense décoré de quelques emblêmes et d'une inscription qui rappelle le nom du fondateur de l'édifice; les murailles sont construites avec une espèce de mortier mêlé de petites pierres que le soleil colore diversement; à l'intérieur, au contraire, le génie de l'homme déploie toutes ses ressources. De vastes galeries peintes et dorées, ornées d'arcades de toutes formes, sont découpées en festons, en stalactites, et chargées de dentelles en stuc; les appartements percés de fenêtres à claire-voie, la salle des ambassadeurs, celle des deux sœurs, le cabinet des infantes, la tour de Comarès, la cour et la fontaine des Lions, la cour de l'Alberca, au-dessous de laquelle se trouvent des bains imités de l'antique, offrent à la vue d'admirables effets : ici l'eau jaillit à travers des millions de colonnettes élégantes, isolées ou groupées de la manière la plus pittoresque; là elle se répand dans des rigoles de marbre; elle forme tantôt des cascades, tantôt des jets élancés, et alimente des bassins dans les *patios* entourés d'arbustes et de fleurs. Partout des inscriptions habilement combinées avec les sculptures expriment des sentiments nobles, élevés, et ajoutent un nouveau

prestige aux merveilles de ce palais, que les rois chrétiens ont en partie détruit. Les ornements intérieurs des salles principales de cette ancienne résidence des rois maures sont en plâtre ; les mouvements et les dessins en relief représentent des formes géométriques qui, bien que se répétant constamment, n'en ont pas moins d'élégance et de délicatesse. Les peintures, distribuées avec art et protégées par le climat de l'Andalousie, sont encore aujourd'hui ce qu'elles étaient du temps des Abencerrages. Dans quelques-unes des salles qui entourent la cour des Lions, on voit briller les couleurs appliquées jadis par les Arabes ; elles sont très-simples et ne se composent que de rouge, de bleu, de jaune et de vert ; on en a fait récemment l'analyse ([61]) ; les matières bleues et rouges qui dominent sont formées de bleu d'outremer et de vermillon ou sulfure de mercure.

Il est assez difficile d'apprécier comparativement les monuments de Palerme, la Ziza et la Cuba, ceux de Tunis, de Caïrowan et d'Alger, où l'on retrouve peu d'édifices qui appartiennent à la belle période de l'art mauresque. Au Caire, les mosquées semblent révéler une connaissance plus sûre de la mécanique, un choix plus intelligent des matériaux ; mais rien dans l'ornementation n'approche de la perfection des dessins de l'Alhambra. On doit aussi regretter que l'on n'ait pas encore étudié d'une manière générale les édifices que les Arabes ont élevés en Syrie, en Mésopotamie, en Perse et même dans l'Inde, aux différentes époques de leur domination ; ils doivent offrir des caractères particuliers qu'il serait utile de déterminer exactement ; nous

avons lieu d'espérer que d'habiles artistes combleront bientôt cette lacune.

L'étendue de l'empire des khalifes, les richesses de son sol, la variété des climats, la population, l'état policé des provinces devaient exciter nécessairement des spéculations commerciales; les productions de l'Espagne, de la Barbarie, de l'Égypte, de l'Abyssinie, de l'Arabie, de la Perse et de la Russie; celles des contrées que baigne la mer Caspienne, les marchandises de l'Inde et de la Chine affluaient à la Mecque, à Médine, à Koufah, à Bassorah, à Damas, à Bagdad, à Mossoul, à Madaïn; l'établissement des colonies avait créé de nouveaux centres d'affaires et ouvert des routes importantes. Les Arabes étaient d'ailleurs portés vers l'industrie par la loi même du Prophète qui fait un devoir du travail, et recommande le commerce et l'agriculture comme méritoires et agréables à Dieu; aussi respectaient-ils l'état de négociant et la personne de celui qui l'exerçait; les gouverneurs de provinces, les généraux, les savants ne rougissaient point de s'appeler *Cajan* le tailleur, *Atari* le droguiste, *Jouaeri* le joaillier, etc. Le libre passage des marchandises au milieu des armées et la sûreté des grands chemins étaient maintenus sur tous les points; des puits et des citernes étaient creusés dans le désert, des caravansérails élevés de distance en distance, et les voyageurs y trouvaient les secours qui leur étaient nécessaires sans frais considérables.

Des relations s'étaient établies de l'Espagne aux limites de l'Asie orientale; une flotte arabe avait franchi le détroit de Gibraltar, et une tempête, en la rejetant sur la côte, lui avait enlevé l'honneur de découvrir les

Açores et peut-être l'Amérique; mais réduits à l'ancien continent, les musulmans avaient imprimé sur tous les points une active impulsion à l'industrie humaine. L'Espagne s'enrichissait des produits de son agriculture et de ses fabriques; la canne à sucre, le riz, le coton, le safran, le gingembre, la myrrhe, l'ambre gris, le pistachier, le bananier, les mûriers, le hinné pour la teinture, le mohaleb qui favorise l'embompoint, fournissaient aux échanges de la Péninsule. Les tapisseries en cuir de Cordoue, les lames de Tolède, les draps de Murcie fabriqués avec les belles laines de ses troupeaux, les soieries de Grenade, d'Almeria et de Séville, le papier de coton de Salibah étaient recherchés dans toutes les parties du monde. Le soufre, le mercure, le cuivre, le fer étaient exploités avec succès; la trempe de l'acier d'Espagne faisait acheter avec empressement les casques et les cuirasses qui sortaient de ses manufactures. Les environs de Séville, couverts d'oliviers, contenaient cent mille fermes ou moulins à huile; la province de Valence donnait à l'Europe les fruits des pays méridionaux; des ports de Malaga, de Carthagène, de Barcelone et de Cadix on faisait des exportations considérables, et les nations chrétiennes empruntaient aux Arabes les règles du droit maritime.

Sous les Maures, comme l'a dit M. Duruy, Tolède avait deux cent mille habitants et Séville trois cent mille. Elles n'en comptent aujourd'hui, l'une que vingt-cinq mille, l'autre quatre-vingt-seize mille. Cordoue avait huit lieues de circonférence, soixante mille palais et deux cent quatre-vingt-trois mille maisons; aujourd'hui elle a à peine cinquante-six mille habitants. Le diocèse

de Salamanque renfermait alors cent vingt-cinq villes ou bourgs; ce nombre se trouve réduit à treize. Séville avait six mille métiers pour la soie seulement, et en 1742 on n'en comptait dans toute la Péninsule que dix mille pour la soie et la laine. Le géographe Edrisi, qui visita l'Espagne au milieu du XIe siècle, assure qu'il y avait dans le seul royaume de Jaen plus de six cents villes et hameaux qui faisaient le commerce de la soie. L'expulsion des Maures eut pour cette contrée un résultat aussi funeste que la révocation de l'édit de Nantes pour l'industrie française, et le cardinal Ximenès voulut faire disparaître jusqu'aux souvenirs des services qu'ils avaient rendus en ordonnant par un décret, digne des temps barbares, que quatre-vingt mille manuscrits arabes seraient brûlés sur les places publiques de Grenade ([62]).

Les côtes de l'Afrique septentrionale avaient également pris un grand développement commercial; il s'y élevait de nombreuses fabriques, et la Mauritanie Tingitane rivalisait avec la Péninsule par son activité manufacturière et rurale; le pays de Sous rappelait l'Andalousie par sa fertilité et l'intelligence de ses habitants. L'Orient était à son tour entraîné par cet élan industriel; à Siraf et Aden, on échangeait des denrées de la Chine, de l'Inde, de la Perse, de l'Éthiopie et de l'Égypte; les esclaves de Nubie et du *Habasch*, les peaux de tigres, la soie, le coton, l'ivoire et la poudre d'or du Zanguebar venaient des Éthiopiens; l'Inde et la Chine envoyaient des étoffes, des broderies, de la porcelaine, des armes, des housses, du bois de sandal, des aromates, de l'ébène, du plomb et de l'étain, des perles et des pierres

précieuses; d'Aden ces marchandises étaient transportées à Djedda, puis à Suez, et se partageaient entre les ports de l'Égypte et les villes maritimes de la Syrie; les pays qui avoisinent la mer Caspienne s'approvisionnaient à la foire de Caboul, et les caravanes de Samarcande à Alep distribuaient les soieries de la Chine, les draperies de Cachemire, le musc et les drogues médicinales du Tokharestan ([63]).

Les musulmans de l'Orient laissant aux Arabes occidentaux le commerce de la Méditerranée, se portaient de préférence du côté de l'océan Indien. Ils parviennent, en suivant les rivages de l'Afrique, d'abord jusqu'au détroit Bab-el-Mandeb, et successivement jusqu'au Zanguebar et au pays des Cafres; ils fondent Brava, Mombaza, Quiloa, où se retire un frère du souverain de Schiraz, Mozambique, Sofala, Melinde et Magadoxo; ils occupent les îles voisines des côtes et plusieurs points de Madagascar; ils pénètrent dans l'Inde et à la Chine, et leur nombre se multiplie rapidement par l'achat et la conversion à la foi musulmane des esclaves et des enfants qu'on expose. Dès l'année 850 de notre ère, on compte déjà dans le Coromandel une population maure ou arabe de huit cent mille âmes, et l'on voit un souverain du Malabar aller finir ses jours à la Mecque. Les bâtiments de commerce ne se bornent pas au port de Calicut; ils atteignent Sumatra, les grandes îles de l'Archipel indien, traversent le golfe de Siam et arrivent à Canton. Dès l'année 651, des disciples de Mahomet avaient pénétré dans le Céleste Empire par le nord en partant de Samarcande; mais il fallait deux mois pour faire ce trajet, et la voie maritime, plus avantageuse

pour le transport des marchandises, fut bientôt préférée; les Arabes eurent à Canton un cadi que l'empereur de la Chine leur permettait d'élire, et dès l'année 758 ils étaient assez puissants pour oser piller impunément les magasins de cette ville. Les Malais avaient pour la plupart embrassé l'islamisme, et depuis le golfe Persique jusqu'à l'extrémité orientale de l'Asie, on entendait et on parlait la langue arabe ([64]).

L'influence du Coran ne se fit pas sentir avec moins de force dans l'Afrique centrale, qui nous est encore aujourd'hui si peu connue; les établissements que les Arabes avaient formés sur la côte orientale leur facilitaient de ce côté l'accès de l'intérieur de la contrée; le pays des Somanlis, peuple doux et hospitalier, qui forme avec Socotora un entrepôt de commerce fort important, l'Abyssinie, le Sennaar et le Kordofan, en rapports continuels avec l'Égypte et véritable clé du Darfour et de l'Ouaday, étaient visités par les musulmans; de Tripoli on se rendait aussi dans le Fezzan; les caravanes parties du Magreb ne craignaient pas de s'aventurer au milieu des sables du désert de Sahara, qui recouvrent, des bords du Nil à l'Océan, une surface évaluée à deux cent mille lieues carrées, et de se répandre dans le Soudan ou la Nigritie. La race arabe devait marquer son passage au milieu des populations africaines en caractères ineffaçables, et les voyageurs modernes s'accordent tous à signaler les améliorations qui en ont résulté sous le rapport physique, moral et intellectuel ([65]).

Nous venons d'exposer les causes et les principaux

effets du grand mouvement de civilisation qui s'est propagé avec les Arabes, au moyen âge, des colonnes d'Hercule aux confins de l'Asie; il nous reste, pour compléter ce vaste tableau, à dire un mot de quelques découvertes qui leur sont dues et qui ont changé l'état littéraire, politique et militaire du monde entier, le papier, la boussole et la poudre à canon.

On a vu déjà combien d'inventions utiles et importantes nous ont été transmises par les Arabes; quand même ils n'en auraient pas été les véritables auteurs, on ne saurait leur refuser la gloire de les avoir mises en lumière et de les avoir propagées d'un bout du monde à l'autre. C'est ce qu'ils ont fait pour le papier, la boussole et la poudre à canon. Parce qu'on s'est imaginé, d'après quelques textes apocryphes, que les Chinois en avaient connu l'usage à une époque ancienne, on a cru qu'on pouvait enlever aux Arabes l'honneur d'en avoir doté l'Europe; mais c'était une profonde injustice. On a dit aussi que l'imprimerie existait à la Chine dès le VIIIe siècle, et cependant les noms de Guttenberg, de Faust et de Schœffer n'ont rien perdu de leur éclat. Est-ce que les Arabes, prenant des Chinois le papier de soie, ne leur auraient pas en même temps emprunté l'imprimerie s'ils l'avaient connue? Est-ce que les peuples du Céleste-Empire ont jamais su tirer parti des découvertes que le hasard seul leur a peut-être révélées? Quel usage ont-ils fait de la boussole, eux qui croyaient encore en 1850 que le pôle sud était une fournaise ardente; et la poudre a-t-elle jamais reçu entre leurs mains ces applications si variées dont on trouve la trace chez les Arabes?

Il faut bien reconnaître qu'au siége de la Mecque, en 690, on employait déjà des espèces de bombes; qu'au XIIIe siècle, en Égypte, on se servait de la poudre de nitre pour lancer des projectiles avec un bruit semblable au tonnerre. Il en est fait également mention à l'occasion d'un combat naval livré par le roi de Tunis à l'émir de Séville au XIe siècle; en 1308 au siége de Gibraltar, en 1324 à celui de Baeza, entrepris par Ismaël, roi de Grenade, de Tarifa en 1340, d'Algéziras en 1342, et Ferréras dit positivement que les balles étaient lancées au moyen de la poudre. Les Espagnols commencèrent dès lors à s'en servir, et l'on voit peu à peu les armées de l'Europe pourvues de canons sans qu'il soit question de ces essais, de ces tentatives qui auraient nécessairement précédé l'organisation de l'artillerie, si l'invention de la poudre avait eu lieu chez les nations chrétiennes, comme quelques écrivains l'ont affirmé ([66]).

Pour la boussole, rien ne prouve que les Chinois l'aient employée pour la navigation, tandis que nous la trouvons dès le XIe siècle chez les Arabes qui s'en servent non seulement dans leurs traversées maritimes, mais dans les voyages de caravanes au milieu des déserts, et pour déterminer l'azimut de la kéblah, c'est-à-dire la direction des oratoires musulmans vers la Mecque.

Il en est de même pour le papier. Vers l'année 650 on fabriquait déjà à Samarcande et à Bokhara du papier avec de la soie; en 706 Iousef Amrou imaginait à la Mecque de substituer le coton à la soie : de là le papier de *Damas* dont parlent les historiens grecs. En Espagne, où le lin et le chanvre sont plus communs, s'élèvent

des fabriques de papier de linge. « Le papier de Xativa, dit le géographe Edrisi, est excellent et incomparable. » Valence et la Catalogne font bientôt à Xativa une concurrence redoutable ; au XIII[e] siècle la Castille se sert du papier des Arabes, qui de là pénètre en France, en Italie, en Angleterre et en Allemagne; mais les manuscrits arabes l'emportent toujours par la finesse et l'éclat du papier, aussi bien que par le choix des ornements aux couleurs vives et brillantes ([67]).

C'est ainsi que l'influence exercée par les Arabes se manifesta sur toutes les branches de la civilisation moderne. Du IX[e] au XV[e] siècle on vit se former une des plus vastes littératures qui existent; des productions multipliées, de précieuses inventions attestent l'activité merveilleuse des esprits à cette époque, et, faisant sentir leur action dans l'Europe chrétienne, justifient l'opinion que les Arabes ont été en tout nos maîtres. D'un côté, des matériaux inestimables pour l'histoire du moyen âge, des relations de voyages, l'heureuse idée des dictionnaires biographiques; de l'autre, une industrie sans égale, des édifices d'une pensée et d'une exécution grandioses, d'importantes découvertes dans les arts, voilà ce qui doit relever à nos yeux ce peuple trop longtemps dédaigné.

LIVRE VII

ÉTAT ACTUEL DE LA RACE ARABE

CHAPITRE PREMIER

LES ARABES D'ORIENT

Nous avons tracé le tableau de cette civilisation admirable qui se trouve si heureusement placée entre la civilisation grecque et la civilisation moderne ; mais il ne suffit pas de montrer les Arabes aux jours de leur prospérité, et de faire ressortir l'influence qu'ils ont exercée sur l'Orient et l'Occident, il faut les suivre dans leur décadence même et rechercher s'il n'existe pas au milieu d'eux un travail de transformation insensible et de rénovation politique. S'ils disparaissent de la scène du monde, l'œuvre immense qu'ils ont créée continue de subsister ; les barbares du nord qui ont renversé leur domination sont devenus leurs tributaires, au point de vue de l'intelligence ; l'islamisme est encore tout-puissant en Asie et en Afrique ; il a déjà réparé la perte de l'Espagne par ses conquêtes dans la Turquie d'Europe ;

malheureusement le fatalisme des Ottomans jettera comme un manteau de glace sur tous les peuples soumis à leur empire.

Les Arabes ne se mêlent plus aux révolutions de l'Orient ; toute leur vie se concentre dans les déserts et dans les villes éparses de leur péninsule ; les Bédouins des frontières de la Syrie et du Nedjed reprennent leurs habitudes d'indépendance sauvage et semblent avoir oublié les grandes entreprises de leurs pères. Les habitants de l'Hedjaz sont moins étrangers aux événements du dehors, parce qu'ils ont la garde des villes saintes, la Mecque et Médine, qui attirent le respect de tous les musulmans, à quelque race qu'ils appartiennent ; depuis la prise de Bagdad par le khan des Mongols Houlagou, les sultans mamelouks leur ont accordé leur protection. Dans l'Yémen (1258), les princes ayoubites sont chassés du pays que le Saladin a su réunir à ses États, et des chefs indigènes ont fondé de nouvelles principautés. Aden fortifiée reste un des plus riches entrepôts du commerce de l'Orient. L'Hadramaut, l'Oman et le Bahrein jouissent dans une paix profonde du fruit de leurs transactions avec les peuples de l'Inde et de la pêche du corail sur les bords du golfe Persique. L'est de l'Afrique, les îles de la mer des Indes, les côtes du Malabar et des contrées qui s'étendent jusqu'à Malaca et même jusqu'à la Chine, sont visitées par les voyageurs et les négociants arabes, qui y répandent encore leurs idées, leurs usages et leur religion.

Tandis que Bagdad succombe, le royaume de Grenade jette en Espagne un vif éclat et prolonge son existence jusqu'en 1492. Ce n'est qu'en 1609 que les Arabes

abandonnent définitivement la Péninsule et se dirigent vers les États barbaresques. Mais les populations du littoral, loin de les accueillir avec empressement, ne leur permettent de s'établir parmi elles qu'au prix des plus grands sacrifices. Dépouillés de leurs richesses, ils sont presque traités en ennemis. Qu'on était loin des temps des Tarik et des Mousa, où les Berbères et les Arabes marchaient unis sous les mêmes drapeaux et confondaient leurs intérêts! A mesure que l'ardeur du prosélytisme religieux s'était éteinte dans les cœurs, les familles qui, sous son influence, s'étaient ralliées à la grande pensée de l'unité musulmane, étaient rentrées dans leur sphère primitive. En 1609, les diverses tribus de l'intérieur des terres restaient divisées entre elles sous la domination vigoureuse des Turcs, toujours maîtres de Tripoli, de Tunis, d'Alger et de Tlemcen depuis les brillantes expéditions de Barberousse; des renégats de tous les pays, des juifs, des chrétiens, des colouglis, nés du mariage des Turcs avec des femmes arabes ou berbères, s'étaient établis de tous côtés et n'avaient entre eux aucun lien de fraternité. Les Arabes formaient à peine le quart ou le tiers de la population des États barbaresques; un petit nombre préférait le séjour des villes et principalement au Maroc, sous l'autorité des schérifs, conservait les habitudes studieuses et comme un reflet des beaux jours du khalifat; la plupart toutefois, voués à la vie nomade, recherchaient l'indépendance et l'obscurité du désert ([68]).

On comprend que dans une telle situation la race arabe n'offre à l'histoire qu'un champ fort aride; nous allons cependant indiquer les faits qui révèlent çà et là

son existence et qui peuvent répandre quelque lumière sur son avenir.

Lorsque les Mongols envahirent la Syrie dans la seconde moitié du XIII[e] siècle, ils trouvèrent dans la résistance et le courage des mamelouks un obstacle infranchissable; de nombreuses tribus d'Arabes venaient se mêler aux armées égyptiennes et contribuaient à leur succès. Bibars, le plus célèbre des sultans Baharites, n'avait pas hésité à se poser comme le défenseur de l'islamisme, au moment où nul souverain de l'Asie ne pouvait songer à remplir ce rôle. Aussi habile politique que soldat valeureux, il appela auprès de lui un descendant de la famille d'Abbas, qui avait échappé au sac de Bagdad, et dans une cérémonie solennelle le proclama khalife ([69]). Il est vrai que le personnage revêtu de ce titre demeura sans aucune autorité; qu'il dut investir Bibars d'une souveraineté absolue sur l'Égypte et la Syrie, et s'engager en même temps, lui et ses successeurs, à consacrer, au nom de la religion, toutes les usurpations des mamelouks. Néanmoins, cette résurrection du khalifat impressionna vivement les esprits et entraîna, sans aucun doute, les habitants de l'Arabie au parti de Bibars; ce prince se conciliait d'un autre côté leur amitié par les présents qu'à l'époque du pèlerinage il envoyait dans les villes saintes, ainsi que par les édifices qu'il y fit construire, comme témoignage de sa piété. Les autres sultans, fidèles au plan de conduite qu'il leur avait tracé, ménageaient avec soin les tribus arabes, qui constituaient leur principale force et pouvaient mettre au premier appel soixante-dix mille hommes sur pied. Plusieurs fois cependant il leur fallut imposer une obéis-

sance qui leur était contestée : ainsi, en 1301, les Arabes des déserts de Suez tentèrent de couper les communications de l'Égypte et de la Syrie, et le prince régnant ne les dompta qu'après de puissants efforts et d'affreux massacres.

L'Yémen, toujours en proie aux discordes civiles, faillit, en 1325, tomber au pouvoir des mamelouks ; ils y furent appelés par l'un des chefs les plus considérables, et cherchèrent, en s'aidant des haines et des rivalités, à devenir les maîtres du pays. Les Hémyarites soupçonnèrent leurs desseins, s'unirent contre l'ennemi commun, et l'expédition des mamelouks n'eut d'autre résultat que le pillage de quelques villes importantes, Zebid, Ana, Haditha. Ils firent une autre tentative en 1350, mais sans succès : ils réussirent à peine à assurer la prépondérance du chef qui avait invoqué leur appui.

Les Arabes souffrirent des luttes qui précédèrent et qui suivirent le remplacement définitif des mamelouks baharites par les Bordjites ou Circassiens (1375-1384). Ils furent plus cruellement éprouvés encore en Syrie, à l'arrivée de Tamerlan dans l'Irak-Arabi et le Djezireh, 1400. Ce conquérant ne songea point à renverser l'empire des mamelouks, mais il attaqua la Syrie pour venger une injure faite à ses ambassadeurs par le sultan du Caire ; et plus d'une tête arabe, après la prise de Bagdad, Hamah, Hems, Baalbec et Damas, servit à la construction des pyramides humaines que le barbare laissait sur son passage comme un trophée de sa victoire. Les mamelouks virent avec joie ce torrent dévastateur envahir l'Asie Mineure et briser les Ottomans, dont ils commen-

çaient à craindre les rapides accroissements. La bataille d'Angora, où périrent inutilement tant de milliers d'hommes, la captivité de Bajazet, et, plus tard, la mort de Tamerlan, consolidaient leur puissance (70); ils restaient seuls avec leurs forces presque intactes au milieu de la ruine générale, et des députés de Schah-Rokh, fils de Timour, étant venus demander que la prière publique fût faite au nom de leur maître au Caire, à la Mecque et à Médine, le monarque mamelouk les chassa honteusement de sa capitale (1425).

Les souverains de l'Égypte s'étaient exagéré leur propre grandeur; dès le quinzième siècle ils commencèrent à perdre de leur influence en Arabie. D'abord un des fils de Bajazet, Mahomet Ier, avait su faire oublier le désastre de son père; les présents qu'il adressa aux villes saintes de l'Hedjaz lui firent de nombreux partisans. Le nom des sultans de Brousse se propagea dans la Péninsule; on y suivit avec intérêt leurs progrès sur les chrétiens, et bien des musulmans rendirent à Dieu des actions de grâce à la nouvelle de la prise de Constantinople (1453). Le voyage du prince Zizim, en 1481, et les subsides fournis par Bajazet, pour la restauration des forteresses et des citernes qui bordent la route des caravanes, quelques rapports directs avec la famille Kitada à laquelle appartenaient les schérifs de la Mecque, habituèrent les esprits à l'intervention des Ottomans dans les affaires intérieures du pays.

Plus tard, une puissance nouvelle enleva aux mamelouks le commerce de l'Orient. Depuis la prise de Bagdad par les Mongols, l'Égypte était devenue l'entrepôt des denrées de l'Inde et de l'Arabie, qui se répandaient

ensuite, par la Méditerranée, dans l'Europe entière. Les musulmans, maîtres de la navigation de l'Océan indien, du golfe Persique et de la mer Rouge, apportaient à Suez les toiles de coton, les étoffes de soie, le poivre, la cannelle, l'écaille, l'ivoire, la gomme, les diamants et les perles de l'Hindostan, l'encens, la myrrhe et le baume de l'Arabie, et rapportaient en échange les étoffes de laine, la verrerie, le fer, le plomb et le cuivre de l'Occident. De Suez les marchandises étaient tranférées à Damas et à Alexandrie, où les Pisans, les Florentins, les Catalans et les Génois, et surtout les Vénitiens, entretenaient des comptoirs florissants. Ce commerce était une des principales causes de la richesse des sultans du Caire. Ils ne virent pas sans inquiétude apparaître dans la mer des Indes les vaisseaux de Vasco de Gama qui venaient de doubler le cap de Bonne-Espérance. Sentant combien la découverte de cette route nouvelle allait leur porter de préjudice, ils s'allièrent étroitement avec les Vénitiens, menacés également dans leurs plus chers intérêts, et résolurent d'entraver par tous les moyens possibles le triomphe des Portugais. Des négociations furent entamées avec différents princes de l'Hindostan; on avait des intermédiaires sûrs dans les négociants de la Mecque et de l'Yémen, qu'irritait aussi le partage d'un commerce dont ils avaient eu si longtemps le monopole. Enfin, par de sourdes menées, on souleva contre les Européens le peuple de Calicut, particulièrement dévoué à la foi musulmane. Les Portugais canonnèrent la ville coupable, brûlèrent tous les vaisseaux arabes qui se trouvaient dans le port, et s'imposèrent par la terreur à leurs en-

nemis. Les bâtiments qui servaient au transport des marchandises ne pouvaient être opposés aux vaisseaux portugais. Venise procura au sultan du bois et les matériaux nécessaires pour construire une flotte, et, en 1508, douze gros navires sortirent de Suez, et réunis aux forces du roi de Cambaye, obtinrent d'abord quelques avantages dans leurs premières rencontres avec les Portugais; mais la face des choses changea à l'arrivée d'Albuquerque. Ce grand homme détruisit l'escadre musulmane, établit dans l'île de Socotora un poste fortifié pour commander le détroit de Bab-el-Mandeb et surveiller la navigation de la mer Rouge, et comprima ainsi pour toujours l'essor maritime des sultans mamelouks (1510-1515).

Maître de quelques citadelles sur les rivages de l'Yémen et de l'Hadramaut, Albuquerque intercepta le commerce de cabotage qui se faisait entre ces deux provinces, et força les habitants de se réduire aux communications par terre. Il prit ensuite dans l'Oman la ville de Mascate, l'entrepôt des marchandises de la Perse, de l'Arabie et des Indes. Puis, non content de ces succès, il s'arrogea une domination exclusive sur le golfe Persique, par la conquête de l'île d'Ormuz et la construction de plusieurs citadelles sur la côte orientale du golfe Persique, où vivaient des tribus arabes indépendantes de la Perse. Une de ces citadelles devait garantir le port de Lundsje, une autre Bender Rischahr, une troisième l'île de Qas (selon Niebuhr), Keish (selon d'Anville). Ses successeurs assurèrent aux Portugais la pêche des îles Bahrein, en élevant de petites forteresses dont on aperçoit encore aujourd'hui les ruines dans la

principale de ces îles et non loin d'Elkatif, sur la côte de l'Haça ; mais Aden, la clef de la mer Rouge, leur manquait, et tous leurs efforts pour s'emparer de ce poste si important restèrent infructueux. Les Arabes se voyaient fermer néanmoins par des chrétiens la mer sur laquelle ils avaient toujours pu s'élancer en toute liberté, et dans l'impuissance de lutter contre un ennemi qui leur était aussi supérieur, ils se fortifièrent sur les côtes, tandis que leurs tribus, divisées entre elles, étaient uniquement occupées de conserver leur indépendance sous la direction des scheiks qu'elles s'étaient choisis ([71]).

Tandis que le sud et l'est de la Péninsule s'effaçaient de plus en plus, il se passait au nord et à l'ouest des événements qui allaient donner de nouveaux maîtres à l'Arabie. L'Égypte et la Syrie, des mains des mamelouks, tombaient au pouvoir des Ottomans (1516-1518). Sélim Ier annonça hautement qu'il ne changerait rien à la politique des sultans Baharites et Bordjites envers les Arabes. Après sa première victoire, il prit le titre de protecteur des deux villes saintes (la Mecque et Médine) ; plus tard, au Caire, il accueillit avec bienveillance l'ambassadeur du schérif de la Mecque qui, abandonnant la cause des khalifes Abassides et des sultans mamelouks, était venu lui offrir les clefs de la Kaaba et faire acte de vassalité. Il se chargea de l'entretien des pauvres de l'Hedjaz, combla les scheiks de riches dons, et maintint la belle cérémonie qui avait lieu tous les ans au Caire pour le départ de la caravane portant à la Mecque le *mihmel*. Le dernier des khalifes Abbassides, Motawakkel ([72]), lui avait cédé les droits de l'Imamat en lui

remettant l'étendard du Prophète et les princes ottomans se trouvaient ainsi placés au-dessus de tous les musulmans (1517). Parmi les Arabes d'Égypte et de Syrie, quelques-uns, avant la lutte, mécontents de n'avoir aucune part au gouvernement du pays, s'étaient joints aux Ottomans; à peine Touman-bey put-il obtenir le secours de la tribu de Haram; les autres, et surtout celle des Gazéli, refusèrent de le servir, malgré l'engagement qu'il prenait de les affranchir pour trois ans du montant des taxes. Après une telle conduite, Sélim ne pouvait se montrer cruel à leur égard. S'il ne les récompensa point, du moins il n'aggrava pas leur sort. Elles eurent un nouveau souverain qui, résidant plus loin, fut moins exigeant. Du reste, la Porte ottomane se serait facilement assuré l'affection des fellahs, d'origine arabe pour la plupart, par quelques sages réglements d'administration. Tandis que dans les provinces turques les propriétaires payaient eux-mêmes au trésor impérial une contribution sur leurs revenus, en Égypte, par une mauvaise organisation des fermes et des impôts, le fellah seul était imposable; il fallait que sur son travail il satisfît à ses propres besoins et aux exigences du propriétaire aussi bien qu'à celle du fisc. Tel était le système économique des mamelouks. Il eût été d'une bonne politique de le modifier; mais parmi les chefs ottomans chargés du gouvernement, les uns se laissèrent effrayer par l'influence encore redoutable des anciens mamelouks, les autres furent gagnés par des présents, et cette utile réforme n'eut pas lieu.

A l'avènement du grand Soliman (1520), des tribus arabes essayèrent de soutenir le soulèvement de l'Égypte

et de la Syrie, dans l'espérance qu'au milieu des luttes dont ces deux provinces étaient le théâtre, elles recouvreraient une certaine indépendance. Leur espoir fut déçu par la prompte répression des rebelles ([73]).

Un des derniers sultans mamelouks, Kansouh-al-Gauri, avait envoyé en 1517 des troupes dans l'Yémen, moins pour s'assurer la possession de cette province que pour y combattre l'influence des Portugais. Les Ottomans, maîtres de l'Égypte, devaient suivre naturellement la même ligne de conduite; toutefois Sélim, qui avait reçu le serment d'obéissance des troupes de Gauri installées à Zébid, les avait rappelées au Caire. Soliman agit autrement; dès 1526, le capitan Selman-Reis reçut l'ordre de débarquer dans l'Yémen, où il traita sévèrement quelques chefs mal disposés pour son souverain. Plus tard, en 1538, Suleyman-Pacha, chargé d'une mission dans l'Hindostan, auprès du sultan de Guzzarate, débarqua dans le pays, vainquit les princes d'Aden et de Zebid, et transforma leur territoire en *Sandjak*. Il se dirigea ensuite vers le golfe Persique et déploya fièrement son escadre devant les établissement des Portugais; il reprochait à ces derniers d'avoir appris aux Persans l'usage des armes à feu et l'art de fondre les canons. Après cet acte de pure forfanterie et quelques courses heureuses, il revint à Djedda et de là envoya à la Mecque une partie de son riche butin. Depuis cette expédition, un capitan-pacha fut maintenu dans le port de Suez pour soutenir dans la mer des Indes l'influence ottomane, y faire respecter par les Portugais le pavillon du sultan, et imposer sa souveraineté à tous les Arabes du littoral. Piri-Reis détruisit, en 1551, la

ville de Mascate, dont les Portugais s'étaient emparés pour dominer l'Oman. Il entreprit ensuite le siége d'Ormuz; mais, au lieu de le poursuivre avec vigueur, comme c'était son devoir, il ne tarda pas à se retirer, gagné par des sommes considérables. Un autre capitan, Mourad (1553), éprouva devant Ormuz un échec d'autant plus regrettable qu'il était déjà maître de la navigation du golfe Persique où il avait longtemps stationné, qu'il avait aidé avec succès les Arabes à détruire, dans l'Haça et le Bahrein les forteresses portugaises, et qu'il avait assuré aux Turcs une incontestable supériorité dans la partie orientale de la Péninsule arabique. Sidi-Ali essaya deux ans après (1555) de réparer le désastre de Mourad : il remporta d'abord des avantages assez marqués; mais son escadre fut dispersée par la tempête, et lui-même se vit obligé de descendre dans un port de l'Hindostan, d'où il revint par terre à Constantinople.

Pendant ce temps, les pachas du Caire avaient dirigé plusieurs expéditions dans l'Yémen, qu'enrichissait la culture du café. L'usage de cette plante commençait à s'étendre sur tout le littoral de l'Afrique, dans l'Asie occidentale, et même en Europe; on sait que le premier *café* fut ouvert à Constantinople, sous le règne de Soliman, et que le nombre de ces maisons devint en quelques années considérable. Ce n'était pas seulement par mer que les pachas envoyaient des troupes envahir l'Yémen; d'autres suivaient la route de terre tracée par les caravanes et suffisamment garnie de caravansérails, de puits ou de citernes. La résistance des Arabes fut plus grande qu'on ne s'y attendait. Ils étaient soutenus et par leur amour de l'indépendance et par le fanatisme religieux.

Tandis que les soldats du sultan étaient Sonnites, les Hémyarites appartenaient presque tous à la secte des Zeidites. Cette secte se rapprochait des Schiites, parce qu'elle croyait avec eux qu'Ali avait été frustré du khalifat par Abou-Bekre, Omar et Othman; mais au lieu d'admettre douze imams, elle n'en reconnaissait que quatre; le dernier de ces quatre imams, fondateur de leur secte, était Zeid, fils de Mohammed Albaker fils d'Hossein fils d'Ali. Les Ottomans avaient trouvé dans les habitants de la Mecque des musulmans fidèles à la Sonnah, quoique partagés entre les quatre sectes orthodoxes de Shaféi, Hanbal, Malek et Abou-Hanifah; dans l'Yémen ils rencontrèrent les sentiments de haine que leur avaient voués les Persans Schiites. La guerre fut longue et sanglante (1539-1568). Les principales villes, Saana, Aden, Moka, Taaz, Zebid, furent plusieurs fois prises et reprises. Les pachas du Caire commirent la faute de partager l'Yémen en deux gouvernements; le défaut d'unité, en paralysant les mouvements des troupes turques, donna aux Arabes un avantage marqué. Ils étaient maîtres de toutes les villes de l'Yémen, à l'exception de Zébid, et venaient de proclamer khalife l'imam Moutahher, lorsque Sinan-Pacha fut chargé, en 1568, par Sélim II, de frapper un coup décisif. Sinan réussit à semer la discorde entre les Zeidites et la secte des Ismaélis; puis, s'attachant à la poursuite de Moutahher, il le força à signer la paix aux conditions suivantes : que les droits régaliens de l'islamisme seraient exercés par le sultan dans tout l'Yémen; que la Porte, maîtresse de toute l'extrémité sud-ouest de la Péninsule, maintiendrait libre la route de communication

entre l'Hedjaz et l'Yémen, et que Moutahher se contenterait de la petite principauté de Kaukeban (1568).

L'empire turc était parvenu à l'apogée de sa puissance; ce fut aussi l'époque du plus grand abaissement des Arabes. Jamais ils ne s'étaient trouvés, vis-à-vis des étrangers, dans une aussi étroite dépendance. Pressés par les Ottomans maîtres de l'Yémen, par les Portugais établis dans l'Oman, et par les Persans dont l'influence se faisait sentir dans le golfe Persique, ils ne pouvaient plus attendre leur délivrance que de la faiblesse de leurs vainqueurs; ils ne l'attendirent pas en vain; ni les Portugais, ni les Ottomans n'eurent la force de persévérer dans leurs entreprises. Attaqués sur d'autres points, minés par la corruption, ces deux peuples eurent trop d'embarras intérieurs à combattre pour s'occuper de l'Arabie. Loin d'augmenter les ressources de leurs établissements maritimes par l'envoi de nouvelles garnisons, ils laissèrent les soldats s'user dans la mollesse et l'inaction. Les Arabes reprirent courage, et avec le XVIIe siècle s'ouvrit pour eux une ère plus favorable; différentes tribus, voisines des comptoirs de commerce, les assaillirent successivement et les détruisirent; bientôt il n'y eut plus d'étrangers sur le sol de l'Arabie méridionale. Soixante ans (1568-1628) s'étaient à peine écoulés depuis que Sinan-Pacha avait pris possession de l'Yémen, lorsqu'un des parents de l'ancien khalife Moutahher, nommé Cassem, arbora l'étendard de la révolte et fit battre monnaie en son nom à Kaukeban. Les Turcs avaient cru anéantir cette famille qui offrait un point de ralliement aux Hémyarites en s'emparant par ruse des deux fils de Moutahher qui avaient été

conduits à Constantinople et enfermés dans le sérail. Le courage et le mérite de Cassem, qui mérita le surnom d'Al-Kébir (le grand), renversèrent toutes leurs prévisions. Les Hémyarites lui donnèrent le titre d'émir Al-Moumenin (commandeur des croyants); les Zeidites vinrent en foule se ranger sous ses drapeaux. La ville de Sanaa tomba au pouvoir des rebelles, et Aidin-Pacha, ancien gouverneur d'Éthiopie, chargé par Amurath IV de les soumettre, fut réduit à se fortifier dans Moka. Le schérif de la Mecque, avec lequel ils entretenaient de secrètes relations, leur fut d'un grand secours en interceptant plusieurs convois partis du Caire. Kaussoun-Pacha, successeur d'Aidin, venu à la tête de nouvelles troupes et confiant dans ses forces, obligea l'ennemi d'engager une bataille rangée dans la vallée de Djann et fut complètement défait. La fortune ne lui fut pas cependant toujours contraire : il reprit Taaz et Zebid. Mais les Arabes ayant rompu les communications de l'Yémen et de l'Hedjaz, en comblant les puits et couvrant la route d'obstacles de toute espèce, le pacha désespéra de dompter la révolte, et abandonna l'Yémen à l'imam Zeidite.

Pendant cette même période, les Portugais étaient chassés de l'Oman. En 1658, les Arabes s'emparèrent de Mascate qui avait été reconstruite après le départ de Piri-Reis (1551), et occupèrent tout le pays. La famille des Arrabi, qui se disait issue des Coréischites de la Mecque, prit en main l'autorité, étendit sa domination jusqu'à Ormuz, à Bahrein, dans l'Haça, et posséda même sur la côte d'Afrique Quiloa et Zanzibar.

Vers le nord, la situation était également changée. Il

avait été convenu entre la cour de Constantinople et les Arabes des déserts de Syrie que, pour le passage des caravanes, l'émir al-haddj (ou chef du pèlerinage) recevrait annuellement une somme de vingt-trois mille piastres à distribuer aux tribus des Beni-Mahmour, Wahidan, Ghaza, etc. Le sultan avait plusieurs fois manqué à ses engagements; les caravanes furent pillées, et les Arabes mécontents, s'unissant aux fameux Fakreddin, l'aidèrent à se maintenir vingt ans dans un état de rébellion ouverte (1623-1643).

A la Mecque la puissance ottomane n'était pas plus respectée; le schérif avait soutenu les Hémyarites dans leur soulèvement contre les Turcs, et pourtant la Porte faisait les plus grands efforts pour se concilier l'affection des habitants de l'Hedjaz. En 1624 elle avait augmenté ses dons annuels de deux mille piastres que le bey d'Alger payait auparavant au bey de Tunis. En 1630 la Kaaba, renversée par une inondation, avait été réédifiée de fond en comble, sur les ordres d'Amurath IV, avec la capitation des coptes d'Égypte; en 1651 les désastres causés par des pluies torrentielles avaient été réparés aux frais du sultan. Néanmoins les commissaires envoyés à la Mecque et à Médine étaient mal vus. Le schérif nommé par les sultans de Constantinople convenait rarement aux Arabes de l'Hedjaz, qui lui refusaient l'obéissance et prenaient un autre chef. Le souverain de Constantinople était forcé de ratifier leur choix. Aussi les schérifs jouissaient-ils d'une certaine indépendance; toujours en lutte avec les émirs al-haddj de la Syrie et de l'Égypte et avec les gouverneurs de Djedda, ils causaient souvent de graves embarras à la Sublime-Porte. Les Ottomans

attachaient surtout de l'importance à la possession de Djedda, entrepôt d'un vaste commerce; tous les ans quarante mille sacs de café étaient transportés de l'Yémen : quinze mille étaient destinés à l'Égypte et à l'Arabie, et vingt-cinq mille aux autres provinces de l'empire. Médine ne recevait qu'une garnison turque de cinquante soldats, dont l'unique mission était de garder le tombeau du prophète, et les troupes de Djedda et de Médine ne suffisaient point à balancer l'influence du schérif, qui pouvait facilement mettre dix mille hommes sur pied et se retirer au fond des déserts lorsqu'il était menacé d'un danger imminent. Il fallait donc composer. En 1695 le sultan Moustapha IV fut contraint de reconnaître un schérif qu'il était impossible de vaincre.

Du côté de l'Irak les Arabes n'étaient pas moins redoutables aux Turcs; ils se vengèrent plusieurs fois par de violentes révoltes, d'injustes entreprises que tentèrent sur leurs biens les gouverneurs de Bassorah et de Bagdad. Voisins des Persans, ils pouvaient s'allier à eux et favoriser leurs agressions contre les Ottomans. Les années 1650, 1667, 1695 furent marquées par des soulèvements qui exigèrent l'envoi d'armées considérables. En 1695 les Arabes de l'Euphrate, sous la conduite du scheik Mani, livrèrent Bassorah au souverain d'Ispahan, et, lorsque celui-ci eut signé la paix avec le sultan de Constantinople, ils continuèrent de tenir la campagne jusqu'en 1701. La rébellion de la tribu des Mentefik en 1706 fut moins longue, mais très-sanglante. Enfin, quelques Arabes de la tribu de Lamm s'étant mis en 1716 sous la protection du gouverneur persan de Houweiré, les tribus arabes du Nedjed et de Bassorah

arborèrent le drapeau noir et, toutes réunies, repoussèrent trente mille Persans, qui avaient envahi leur territoire (74). Dès lors le désert tout entier leur appartint.

L'Arabie, au commencement du XVIIIe siècle, avait donc recouvré presque entièrement son indépendance par son énergie et par la faiblesse de ses adversaires; il ne lui manquait, pour consolider sa victoire, qu'un centre autour duquel tous les esprits vinssent se rallier. Vers 1749, une tribu sortie du Nedjed entreprit de le lui donner; c'étaient les Wahabis, dont le nom exerce encore aujourd'hui un certain prestige, et qui auront sans aucun doute une influence durable sur les destinées de la Péninsule (75).

Le fondateur de cette nouvelle puissance fut un certain Abd-el-Wahab, qui appartenait à la grande tribu des Temim. Dès sa jeunesse il avait été initié aux lettres et aux sciences des Arabes; il s'était surtout occupé d'études juridiques, et s'était mis au courant des opinions soutenues par les divers chefs d'école. Des voyages à Bagdad, à Bassorah, dans la Perse, développèrent de bonne heure son intelligence, et, après avoir longtemps médité sur la situation de ses compatriotes, leurs penchants, leurs instincts, la nature de leurs forces, il crut qu'en ramenant les musulmans à une stricte observation du Coran il leur rendrait l'enthousiasme dont ils avaient besoin pour reconquérir leur grandeur passée. La réforme dont il se fit le chef n'avait d'autre objet que de rétablir dans sa pureté originale la loi du prophète.

Abd-el-Wahab combattait la vénération excessive des croyants pour Mahomet, vénération contre laquelle le

fils d'Abdallah avait essayé lui-même de les prémunir dans plusieurs de ses versets sacrés. Il s'élevait contre le culte des saints, dont il faisait détruire les tombeaux par ses partisans, contre la corruption des mœurs, si justement reprochée aux Turcs, enfin contre l'usage des liqueurs enivrantes. Il rappelait que la loi religieuse ordonnait à chacun de convertir en aumônes le cinquième de ses biens, qu'elle défendait le luxe et imposait aux cadis l'intégrité la plus scrupuleuse. Il s'attachait surtout à réveiller chez ses compatriotes l'esprit guerrier qui avait produit quelques siècles auparavant de si merveilleux triomphes. Ses discours, qui n'étaient en général que la reproduction des sourates du Coran, ne pouvaient être taxés d'hérésie; toujours d'accord avec les vrais principes de l'islam, ils produisaient une profonde impression. Dans toutes les tribus du Nedjed les hommes les plus énergiques vinrent se ranger sous son étendard et formèrent une petite armée commandée par Mohammed-ben-So'oud, de la tribu de Mésalih. So'oud avait embrassé à Derreyeh la nouvelle doctrine, et comme Abd-el-Wahab avait reconnu en lui les qualités militaires dont il était privé, il lui avait donné sa fille en mariage et confié le gouvernement politique de la tribu des Wahabis.

So'oud fit publier dans la suite à la Mecque un petit catéchisme pour expliquer la pensée du maître. Voici, d'après ce document, quelle était la nature de ses idées religieuses.

La science divine consiste en trois points : 1° connaissance de Dieu; 2° connaissance des principes religieux; 3° connaissance du prophète.

Pour le premier point, la connaissance de Dieu, se résume dans cette proposition : Il n'y a qu'un Dieu, et Mahomet est son prophète.

Les principes religieux touchent soit à l'islamisme (soumission à la volonté de Dieu), soit à la foi, soit aux bonnes œuvres. Dans l'islamisme il faut séparer les cinq points suivants : 1° répéter ces paroles : Il n'y a qu'un Dieu, et Mahomet est son prophète; 2° faire sa prière cinq fois par jour; 3° donner en aumône le cinquième de son bien; 4° jeûner pendant le mois de ramadhan; 5° faire au moins une fois dans sa vie le pèlerinage de la Mecque. — La profession de foi embrasse six articles : 1° croyance à Dieu; 2° croyance aux anges; 3° croyance aux saintes écritures; 4° croyance au prophète; 5° croyance en ses qualités; 6° croyance au jugement dernier. Les bonnes œuvres consistent toutes dans l'exécution de ce commandement de Dieu : « Adore Dieu comme si tu le voyais; car si tu ne peux le voir, sache bien qu'il te voit. »

La connaissance du prophète se résume ainsi : Mahomet est un prophète envoyé par Dieu à tous les peuples; il n'y a que sa religion de vraie; il n'y aura plus de prophète après lui.

Par ses paroles ardentes, Abd-el-Wahab forçait les Arabes à sortir de leur indifférence; il imprimait un nouveau lustre à la religion de Mahomet, détruisait les superstitions qui s'étaient multipliées par la suite des temps, et dégageait la morale du Coran de toutes les imperfections qu'on lui avait imputées. Les esprits, délivrés des longs et obscurs commentaires des docteurs musulmans, ramenés à la lettre simple et claire de

quelques propositions générales, accueillirent avec empressement les projets de réforme d'Abd-el-Wahab. Les *Wahabis* faisaient appel à la vertu au lieu d'invoquer, comme les Karmates, les mauvais penchants et de chercher la satisfaction de leur intérêt; peut-être auraient-ils renouvelé l'œuvre de Mahomet, s'ils n'avaient point eu le pacha d'Égypte pour adversaire de 1811 à 1815.

Au moment où Abd-el-Wahab commençait ses prédications, l'Arabie orientale était exposée à de formidables invasions; déjà le célèbre Nadir-Schah, vainqueur des Turcs, contre lesquels il s'était aidé des tribus voisines de Bassorah et de Bagdad, avait tenté d'établir sa domination dans le golfe Persique. Dès 1730 il avait tenté une attaque sur l'Oman sans pouvoir surmonter la résistance des indigènes. Après avoir rassemblé une flotte de vingt-cinq gros vaisseaux, dont une partie avait été construite à Bender Rigk, Abuschahr et Bombay, et l'autre partie achetée à grands frais de marchands occidentaux, il n'avait pu réunir un nombre de matelots suffisant, ceux qui appartenaient à la secte sonnite refusant de servir contre leurs coreligionnaires. Obligé d'abandonner l'exécution de ses desseins, il avait résolu de transporter les habitants du golfe Persique sur les bords de la mer Caspienne et de les remplacer par de nouvelles colonies, lorsque la mort vint le surprendre. En 1740, un chef arabe introduisit les Persans à Mascate, et de là ils se répandirent dans toute la province; mais, abandonnés à leurs propres forces, ils ne purent repousser longtemps les attaques incessantes des Arabes, et évacuèrent définitivement le pays. Après eux de nouveaux ennemis apparurent: c'étaient les Hollandais, les

Français et les Anglais, appelés par le commerce vers ces parages. Les Européens ne cherchaient qu'une occasion pour s'établir sur les côtes de la Péninsule. Mascate surtout attirait leurs regards par sa position avantageuse; elle résista à toutes les entreprises des étrangers. En 1755 seulement, les Hollandais s'emparèrent de l'île de Karek et la conservèrent près de onze ans; cette petite île leur fut alors enlevée par un des principaux pirates arabes, Mir-Mahenna, qui fut longtemps maître de la navigation du golfe Persique.

Pendant ce temps, le reste de la péninsule semblait jouir d'une grande tranquillité. Au nord, les tribus, après avoir pris une part tout à fait secondaire à la lutte des Persans et des Turcs, étaient rentrées dans leurs déserts. L'Hedjaz demeurait soumis à l'autorité des schérifs, et, en dehors de Djedda, les Ottomans n'avaient d'autre influence que celle de chefs de caravane, soutenus d'un petit nombre de troupes. L'Yémen continuait de s'enrichir des produits de son sol et de son industrie, mais il avait eu à souffrir, en 1738, du bombardement de Moka par les Français ([76]). La politique du gouvernement anglais, qui jetait déjà les yeux sur les villes du littoral, se manifestait par une habile immixtion dans les querelles des Scheiks. Enfin les Arabes de l'Égypte et de la Syrie, manquant de but, ne songeaient nullement à se soustraire à la suprématie ottomane.

On apprit tout à coup que les tribus du Nedjed, jusqu'alors divisées, étaient réunies sous un même commandement; qu'elles avaient adopté une religion d'une morale plus austère que celle des musulmans sonnites;

qu'un législateur dirigeait lui-même l'application des réformes, tandis qu'un vaillant guerrier, Mohammed-ben-Sooud, les imposait par la force des armes à quiconque en méconnaissait la justice. Une partie du Nedjed avait embrassé avec ardeur la nouvelle doctrine ; les Scheiks du district d'El-Aroud et ceux de l'Haça avaient succombé dans leurs tentatives de résistance, et déjà les cavaliers wahabis venaient sur les confins de l'Hedjaz et dans les déserts de Syrie annoncer aux Bédouins le réveil de l'Arabie. Les sultans de Constantinople ordonnèrent aussitôt aux gouverneurs de Bassorah, de Bagdad et de Djedda, aux pachas d'Égypte et de Syrie, et au schérif de la Mecque de mettre tout en œuvre pour extirper ce qu'ils appelaient une dangereuse hérésie, et pour s'assurer des villes saintes, dont la possession aurait donné une influence incalculable aux novateurs. Mahmoud Ier et Mustapha III envoyèrent au schérif des présents magnifiques. Malgré ces précautions, Mohammed-ben-So'oud continua d'avancer ; les villages d'El-Ayeyneh, de Horeymla, d'El-Ammaryeh et de Manfoudah embrassèrent sa cause, et il reçut la soumission des provinces voisines. Il mourut en 1765, laissant un pouvoir affermi à son fils Abd-el-Aziz, qui déjà s'était signalé dans plusieurs expéditions et qui subjugua entièrement le Nedjed (de 1763 à 1803). Son fils So'oud commandait les détachements envoyés au loin, et, après avoir établi son autorité dans l'Hedjaz, envahit le pays d'Asyr. Les Béni-Chehr, Belcarn et Chomran, Ghâmed et Zahran reconnurent ses lois ; il en fut de même de Taïef, de la Mecque, de Médine et de Djedda ; et, tandis que, d'un côté, Bagdad même était menacée, la ville

d'Abou-Arisch, dans l'Yémen, se rendait, à la suite d'une guerre longue et périlleuse. Parmi les contrées qui avaient adopté la doctrine des Wahabis, et sur lesquelles So'oud avait imposé sa domination, on comptait le pays d'El-Haça, Bassorah, Ras-el-Kheymed, Bahrein, O'neyzeh, Alrassa, Boureydeh, El-Ryad, la montagne de Choumer et Aneyzeh. Le chef militaire des Wahabis régnait jusque dans le Hauran, entre la Mecque et Damas, ainsi que dans le Nedjed et l'Yémen jusqu'à Sanaa.

Nous n'avons pas de détails bien précis sur les expéditions des Wahabis, qui présentent toutes d'ailleurs le même caractère; les succès de ces sectaires s'expliquent facilement par la faiblesse des Turcs qui avaient, à la fin du XVIIIe et au commencement du XIXe siècle, à combattre l'invasion de Napoléon en Égypte, et à arracher de ses mains la Syrie, si miraculeusement sauvée par la résistance imprévue de Saint-Jean-d'Acre. Occupée à raffermir son autorité dans ces deux provinces où les tribus Arabes pouvaient encore la lui disputer, attentive aux combats de géants dont l'Europe était le théâtre, la Porte restait indifférente au sort de l'Arabie. Quelques documents nous apprennent néanmoins que la diplomatie britannique pénétra jusqu'à Derreyeh, la capitale de So'oud. Devenus maîtres de l'île de Karek dans le golfe Persique, ayant de nombreux agents à Moka, Suez, Djedda, Bahrein, convoitant Mascate et Aden, les Anglais, on le conçoit, suivaient avec une vive sollicitude les événements de la Péninsule.

Un fait plus curieux encore, c'est que Napoléon lui-même entra en rapport avec le chef des Wahabis. Il nous a laissé dans son *Mémorial* la trace des plans

conçus par son génie après la conquête de l'Égypte ; on sait qu'il voulait se rendre aux Indes pour y détruire la formidable puissance de la Grande-Bretagne. Empereur, il envoya en Arabie un agent spécial, M. de Lascaris, chargé de réunir en une confédération les tribus des déserts de la Syrie, de l'Irak et de la Perse, qui s'engageraient à faciliter la marche de son armée jusqu'à l'Indus, et lui ouvriraient le chemin autrefois frayé par Alexandre. M. de Lascaris accomplit sa mission avec un dévoûment admirable ; parti d'Alep sans autre suite qu'un secrétaire de qui l'on tient le récit de ses aventures, il s'enfonça sans crainte par les ruines de Palmyre dans les sables de l'Arabie. La première tribu qu'il rencontra lui apprit que les Bédouins se partageaient en quatre grands partis : l'un, ami des Turcs, était formé des diverses branches de la tribu des *Anazès* et campait sur la frontière de la Syrie ; l'autre, plus considérable, composé des véritables représentants de la race arabe, et animé d'une haine profonde pour tout ce qui appartenait à un autre sang, séjournait plutôt dans les déserts de l'Irak ; le troisième comprenait les Bédouins de la Perse ; le quatrième les Wahabis. C'est vers le second parti que M. de Lascaris se tourna de préférence. Mais il fallait y rattacher les Wahabis, et il n'en eut pas alors la pensée. La nécessité de résister aux Turcs avait déjà forcé les nouveaux alliés de la France de concentrer l'autorité entre les mains d'un seul chef, le Drayhy, homme d'une haute intelligence et d'une grande capacité guerrière. Le Drayhy devint l'homme de Napoléon dans les déserts de l'Arabie. Un grand nombre de scheiks signèrent en 1811 un traité par lequel ils s'engageaient :

1° à vivre en état d'hostilité perpétuelle avec les Osmanlis; 2° à faire une guerre à outrance aux Wahabis; 3° à ne point mêler la religion aux questions politiques; 4° à combattre les tribus qui refuseraient de se joindre à eux; 5° à punir de mort ceux qui trahiraient la cause commune; 6° à obéir au Drayhy. Ayant eu connaissance de ces faits, les Anglais, par l'entreprise de lady Stanhope, cherchèrent à réunir les Bédouins de Syrie avec les Ottomans, et soldèrent les Wahabis pour dissoudre la confédération, qui comptait déjà près de sept mille six cents tentes. Il y eut une grande bataille près de Hamah entre quatre-vingt mille Arabes de la ligue et cent mille Wahabis; ce fut le Drayhy qui l'emporta; il força ses adversaires à la fuite, et les poursuivit avec succès jusqu'aux confins du Nedjed. Éclairé par ce désastre, So'oud voulut connaître à fond la nature et l'objet de la confédération. M. de Lascaris se rendit avec le Drayhy dans sa capitale Derreyeh pour le lui expliquer, et le sentiment national qui séparait les deux chefs arabes des Ottomans les eut bientôt réunis; plus difficile sur d'autres points à cause de ses relations avec les Anglais, So'oud finit par céder quand il sut que c'était le *Père du feu*, nom donné par les Arabes à Napoléon durant son expédition d'Égypte, qui réclamait son intervention pour aller renverser les puissances de l'Inde; l'enthousiasme fit taire chez lui l'intérêt politique.

M. de Lascaris, en 1812, avait donc réussi dans sa mission au delà de ses désirs; mais à son retour, la fortune de Napoléon avait bien changé. C'était le moment où la grande armée, toujours victorieuse, opérait

sa retraite de Moscou, et cherchait à regagner le sol de la patrie où bientôt un destin impitoyable allait la poursuivre. M. de Lascaris vit s'évanouir les rêves brillants qu'il avait formés et mourut de douleur. Ses papiers, pour comble de malheur, tombèrent aux mains de l'ennemi; c'est à peine si le récit de *Jatella Sayeghir*, rapporté par M. de Lamartine, peut compenser pour nous cette perte irréparable.

La catastrophe qui renversa Napoléon rendit leur liberté d'action aux troupes ottomanes, jusqu'alors retenues par la crainte des événements. Mohammed Ali, pacha du Caire, qui devait profiter des éléments de civilisation répandus sur les bords du Nil par les compagnons de Bonaparte, Kléber, Desaix et Menou, et faire de grands efforts pour restituer à l'Égypte une partie de son ancienne splendeur, entreprit de combattre les Wahabis et de renverser leur domination ([77]).

Une première expédition avait eu lieu en 1811 sous le commandement de son second fils, Toussoun-Pacha. Toussoun s'empara d'Ianbo et de Soueyg, puis, vainqueur près de Bedr, il se porta en avant de Safra; mais les Wahabis occupant les défilés et le haut des montagnes, et profitant habilement des avantages de leur position, mirent l'armée égyptienne en pleine déroute. Toussoun-Pacha, retiré à Yanbo, reçut bientôt des renforts de son père, et, saisissant l'offensive, il se rendit maître, en 1812, de Médine et de Djedda, de Bessel, de Taïef et de la Mecque que les Wahabis abandonnèrent en emportant ses innombrables richesses. So'oud jusqu'alors n'avait pris que des mesures de défense; au commencement de l'année 1813, il déploya une activité

qui fit promptement changer les affaires de face. L'armée égyptienne fut de nouveau défaite devant Tarabeh; Médine fut assiégée par So'oud en personne, et la garnison d'El-Henakyeh passée au fil de l'épée; les Arabes de l'Yémen, secrètement excités par le chef des Wahabis, se répandirent dans les environs de la Mecque et de Djedda, et coupèrent toutes les communications; les Égyptiens se trouvaient dans une position presque désespérée lorsque Mohammed-Ali passa lui-même en Arabie.

Jusqu'à la mort de So'oud, le vice-roi eut peu de succès; vaincu près de Tarabeh, chassé de Gonfodah, dont il s'était d'abord emparé, il laissa bloquer par les Wahabis l'importante place de Taïef. Mais So'oud succomba, et parmi ses douze fils aucun n'était capable de le remplacer. Mohammed prit tout à fait l'avantage. Il délivra Taïef, vainquit les Wahabis le 10 janvier 1815, près de Koulakh, reprit Gonfodah et força à la soumission les tribus de l'Asyr, pendant que Toussoun-Pacha dictait au pusillanime Abdallah, fils de So'oud, un traité de paix humiliant.

En 1816, comme Abdallah n'exécutait pas fidèlement les conditions du traité, Mohammed-Ali prépara une troisième expédition dont le commandement fut confié à Ibrahim-Pacha. Ce prince, en moins de dix-huit mois, soumit la plus grande partie du Nedjed. Il s'empara d'abord d'Henakyeh et d'El-Naouyeh; puis après avoir assiégé inutilement El-Rass, il occupa successivement El-Khabra, Aneyzeh, Boureydeh, Chacra, Dorama, et le 22 mars 1818 il campait sous les murs de Derreyeh. Abdallah se rendit au mois d'octobre suivant, et reçut de son vainqueur un accueil favorable. Il partit bientôt

après pour Constantinople; le vice-roi avait demandé sa grâce; la politique du divan fut implacable, et le fils de So'oud, après avoir été promené pendant trois jours dans toute la ville, fut décapité sur la place de Sainte-Sophie.

Ainsi fut domptée cette puissance qui semblait destinée à renouveler les grands jours de l'islamisme; elle fut resserée dans les déserts d'où elle était sortie si glorieuse. Cependant elle ne fut pas anéantie, et les Égyptiens eurent souvent à compter avec elle. Vers l'année 1827, il leur fallut apaiser la révolte des tribus du Harb; en 1832, pendant leur rupture avec la Porte, un Turc, *Turchke-Bilmès*, essaya sans succès de soulever les tribus arabes; chassé de l'Hedjaz, il fut réduit à s'enfuir au fond de l'Yémen et chercha un asile dans la ville de Moka.

Enfin, en 1836 et 1837, la guerre éclata de nouveau et enveloppa toute l'Arabie. Mohammed-Ali eut à combattre à la fois dans l'Asir, l'Yémen, l'Hedjaz et le Nedjed; quatre armées envahirent la Péninsule; l'une, sous Kourchid-Pacha, s'élança dans le Nedjed à la poursuite d'un descendant de So'oud nommé Faysal, qui commençait à se rendre redoutable; elle l'atteignit dans les plaines de Dalam, le battit complètement et pénétra jusqu'aux bords du golfe Persique, aux environs d'El-Haça et d'El-Katif. Kulschuk Ibrahim, à la tête de la seconde, obligea l'imam de Sanaa à abdiquer en faveur de son maître. Les deux dernières, commandées par Ahmed-Pacha et Sélim-Pacha, réduisirent enfin à l'obéissance les populations mécontentes de l'Asyr et de l'Hedjaz.

Il semblait que Mohammed-Ali dût être désormais le véritable souverain de l'Arabie. Cependant il n'en fut rien; les Anglais avaient un grand intérêt à empêcher que le pacha ne s'emparât des voies de communication et du monopole du commerce de l'Inde. Après la victoire de Kourchid à Dalam, le général égyptien ayant voulu prendre possession des îles Bahrein, ils protestèrent avec tant d'énergie contre cette occupation qu'il fallut l'ajourner. Ils menaçaient de débarquer des troupes à Bassorah et de se jeter sur la Syrie. Un peu plus tard, Mohammed-Ali étant entré en relations avec l'imam de Mascate, vit tous ses projets contrecarrés par la politique des Anglais dont l'attitude dans l'Yémen, où ils se sont emparés d'Aden, éveille aujourd'hui l'attention des gouvernements de l'Europe.

Désespérant de réaliser le rêve de toute sa vie, la fusion des Arabes de l'Égypte et de l'Arabie, Mohammed-Ali a rendu à la Porte le gouvernement des villes saintes de l'Edjaz qui lui coûtait par an près de dix-huit millions de francs. Sa mort et celle d'Ibrahim Pacha (1848), en diminuant la force des Égyptiens, permettra peut-être un jour aux Wahabis de relever le drapeau de la nationalité arabe.

CHAPITRE II

LES ARABES D'AFRIQUE

Les Turcs ottomans ont pu étendre leur domination sur l'Égypte et dans les régences de Tripoli, de Tunis et d'Alger ; mais s'ils ont réussi à comprimer les populations, ils n'ont en rien altéré le caractère des tribus arabes qui sont restées, des bords du Nil à l'Atlantique, ce qu'elles étaient au temps de la conquête, avec les mêmes qualités et les mêmes défauts, toujours prêtes à payer l'impôt si on leur laisse leur vie indépendante. On a remarqué souvent chez les Égyptiens modernes cet esprit résigné, mais actif et observateur, qui distingue à un si haut degré les Arabes, et l'on comprend que Mohammed-Alí, après ses victoires sur les Wahabis, ait eu l'idée d'opposer à la puissance turque un État nouveau, vivifié au contact de la civilisation européenne. Les traductions qu'il a fait faire en arabe de nos livres de science, les nombreuses éditions de Boulacq destinées à répandre de tous côtés les connaissances de l'école moderne, attestaient des vues élevées et un ardent désir de régénérer les peuples soumis à ses lois. Malheureusement ses projets, combattus secrètement par la politique anglaise, devaient mourir avec lui; toutefois, la ligne de démarcation qui sépare les Arabes des Ottomans

a été profondément creusée, et l'on peut dire que l'Égypte aussi bien que les États barbaresques ne reconnaissent plus que l'autorité nominale des sultans de Constantinople.

Ce n'est pas seulement au nord de l'Afrique que l'influence arabe se faisait sentir; les côtes orientales n'ont jamais cessé d'obéir à des chefs musulmans. Le Coran pénétrait au commencement du XVIIe siècle dans le Soudan oriental; un descendant des Abbassides, Saleh, devenait à cette époque le chef politique et religieux du Ouaday dont les habitants se convertissaient à l'islamisme. Tout récemment encore le sultan Saboun, actuellement régnant, s'emparait du Baghirmeh en invoquant le nom de Mahomet, et s'avançait jusqu'au lac Tchad. Les voyageurs européens qui s'efforcent aujourd'hui de pénétrer au centre de l'Afrique en suivant les Arabes par le Kordofan et le Darfour, ou en s'élançant de Tripoli au travers du désert, ont pu constater ce nouveau mouvement des esprits. Tandis que les Wahabis cherchent à relever l'élan dans la foi religieuse en Arabie, les *foullah* se font les réformateurs et les missionnaires armés de la Nigritie.

L'Afrique occidentale a aussi reçu du Maroc quelques germes de civilisation; cet empire, resté pur de toute domination étrangère, aurait relevé avec honneur le drapeau de la nationalité arabe, si les dissensions intestines de la famille régnante n'avaient précipité sa décadence. Le prince régnant, Muley-Abderrahman, est monté sur le trône en 1822; Méquinez, Fez et Maroc, les trois résidences de l'empereur, ont encore quelque splendeur, Fez surtout, que l'on considère comme le

dernier asile des lettres orientales et qui compte de nombreuses écoles, avec une bibliothèque remplie de manuscrits précieux. On doit seulement regretter que les savants, jaloux de ce trésor inestimable confié à leurs soins, ne permettent à aucun Européen d'en approcher.

On peut évaluer la population du Maroc à six millions d'habitants qui se subdivisent en Berbères, Arabes, Juifs, Nègres, etc. Les Berbères sont répandus sur la chaîne montagneuse qui s'étend du sud-ouest au nord-est ; plus près de la côte sont les montagnes du Rif, défendues par des tribus indépendantes dont nous connaissons à peine les noms.

Le territoire se partage en *Tell* et en *Sahara ;* le Tell a soixante-quinze myriamètres de longueur sur trente ou quarante de largeur, le double à peu près du Tell algérien ; sa superficie est de trois mille deux cent vingt-cinq myriamètres carrés ; les Sahara des deux États sont d'une étendue à peu près égale ; au sud et à l'est se trouve le petit État de Sidi-Hescham, fondé en 1810 et composé d'Arabes et de Chillouks. Talent en est la capitale ; elle sert d'entrepôt entre Tombouctou et Maroc.

Les montagnes sont très-élevées dans cette partie de l'Afrique, la pente générale uniforme, les fleuves plus considérables que dans la contrée orientale ; le Mlouia, le Loukkos, l'Ouarra, le Sbou, l'Omm-er-Rbia, le Bouragraz, se dirigent au nord ; le Guir, le Ziz, l'Ouad-Draa répandent leurs eaux vers le midi ; c'est un pays magnifique, et dont on ne connaît pas toutes les ressources.

Les rapports des schérifs et des souverains d'Alger, de Tunis et de Tripoli avec les diverses puissances chrétiennes qui ont voulu occuper des points importants sur le littoral, fonder des établissements de commerce ou faire respecter leur pavillon, n'ont offert dans les premières années du XIXe siècle qu'un intérêt secondaire jusqu'au moment où les armées françaises sont venues en 1830 changer complètement la situation de l'Afrique septentrionale. Les hostilités commencées contre le dey d'Alger en 1827 s'étaient terminées trois ans après par la prise de sa capitale, et l'on pouvait croire que les liens du gouvernement turc se trouvant brisés d'un seul coup, la France profiterait aisément des divisions qui allaient éclater de toutes parts pour porter au loin sa domination; mais la révolution de juillet 1830 devait laisser en suspens la question d'Afrique et faire prévaloir le système de l'occupation restreinte; d'ailleurs si les populations turques, arabes et kabyles se montraient hostiles les unes aux autres; si des chefs audacieux, tels que Hadji-Ahmed, Ben-Aissa, Ben-Zamoun, à l'est, Mbarek, Elbarkani, Bou-Mezrag, etc., à l'ouest, songeaient à satisfaire leur propre ambition au milieu du désordre général, tous se réunissaient dans un sentiment commun, la haine des chrétiens et l'espoir de leur prochaine expulsion.

La régence d'Alger se composait de quatre provinces : Oran, Constantine, Titery et Alger. Trois de ces provinces étaient soumises à l'autorité d'un bey ou lieutenant du dey; la quatrième, celle d'Alger, était administrée par l'agha des Arabes dont la juridiction comprenait Blidah et la plaine de Hamza jusqu'aux Portes-

de-Fer. A l'ouest, la province d'Oran, resserrée étroitement par le petit Atlas, touchait aux frontières du Maroc; la province de Constantine à l'est embrassait le bassin de l'Ouad-Rummel; la province de Titery au sud bordait les rives du Schelif et se prolongeait sur les flancs du grand Atlas.

Après la chute du dey, Hadji-Ahmed à Constantine sut maintenir son autorité, et ne fut pas inquiété. Les Kabyles ou Kabaïles restèrent indépendants; dans les provinces d'Oran et de Titery, les scheiks des tribus arabes, constamment écartés des affaires par les Turcs, cherchèrent à reconquérir leur ancienne prépondérance; les uns recherchèrent l'alliance de l'empereur du Maroc, Muley-Abderrahman, qui envoya des troupes à Mascara et à Tlemcen; les autres se mirent sous la protection des Français qui avaient paru un instant à Bone et à Mers-el-Kebir, mais sans y former d'établissement durable.

Au mois de septembre 1830, le général Clausel arrivait à Alger et imprimait aux affaires une allure plus décidée; étendre peu à peu l'influence française en s'appuyant sur les chefs arabes les plus renommés, telle fut la politique inaugurée en Afrique et suivie à partir de cette époque avec une heureuse persévérance. Mais il y avait bien des obstacles à vaincre; c'est ainsi que Bou-Mezrag, tout-puissant à Médéah, dans la province de Titery, après avoir fait en apparence sa soumission, excitait secrètement les Arabes à la guerre sainte et entretenait des intelligences avec le Maroc. Il fallut le combattre, et le résultat de cette première expédition lui fut défavorable; fait prisonnier, il fut remplacé par Mustapha-ben-Omar, qui promettait de se montrer plus fidèle.

Vers le nord-ouest, les Coulouglis (c'est le nom qu'on donne aux enfants des Turcs et des femmes maures ou arabes), chargés par le gouvernement déchu de la défense des places fortes, étaient serrés de près par les Arabes en armes, et le bey Hassan implorait les secours de la France. Le général Clausel fit occuper Mers-el-Kebir au mois de novembre, et Oran le 10 décembre ; par suite de conventions provisoires, cette dernière ville fut remise aux Tunisiens qui ne purent s'y maintenir, et le 18 août 1831 ils étaient définitivement remplacés par les Français.

Le général Berthezène avait pris le commandement de l'armée dès le mois de février 1831 ; mais il était à bout de ressources et comptait à peine neuf mille hommes sous ses ordres. De tous côtés les Arabes s'agitaient : Medeah était assiégée par le fils de Bou-Mezrag, et Mustapha-ben-Omar réduit aux dernières extrémités ; la ville fut dégagée le 25 juin ; on ne pouvait songer cependant à y laisser une garnison suffisante ; la retraite fut ordonnée, et elle se fit dans des conditions très-défavorables ; l'ennemi plein de confiance croyait déjà à notre prochaine expulsion de l'Algérie.

A Tlemcen et à Mostaganem, les divers partis étaient en présence ; à Mascara, devenue un centre d'action après le massacre de la milice turque, le marabout Mahi-Eddin préparait la voie à son fils Abd-el-Kader. Le général Boyer réussit à tenir les Arabes en échec de ce côté, et le cadi d'Arzew, allié des Français, fournit toutes les provisions nécessaires aux garnisons d'Oran et de Mers-el-Kebir.

Pendant ce temps, aux environs d'Alger, une vaste

conjuration s'était formée ; Blidah et Coleah venaient d'y entrer; Médéah se plaçait sous la suzeraineté de l'empereur du Maroc. Le général Berthezène, vainqueur au gué de l'Arrach et à la ferme-modèle, dissipa ce nouvel orage, et Ali-Mbarek, nommé agha des Arabes, maintint, comme il s'y était engagé, la tranquillité de la plaine.

Au mois de novembre 1831, le duc de Rovigo arrivait à Alger, et quelques mois plus tard les hostilités recommençaient sur une grande échelle. Le scheik El-Farhat, ennemi du bey de Constantine, avait fait des ouvertures au général français, et ses envoyés avaient été assassinés sur les terres de la tribu d'El-Ouffia ; la destruction de cette tribu fut résolue; elle eut lieu le 10 avril et provoqua une coalition à laquelle la défection d'Ali-Mbarek donna quelque consistance et qui ne fut entièrement dissipée qu'en octobre 1832.

Vers la même époque, d'importants événements se passaient dans l'est ; Bone, un instant occupée en 1830, s'étant soustraite à l'autorité du bey de Constantine Hadji-Ahmed, celui-ci, qui avait besoin d'un port, s'en empara après une attaque vigoureuse le 5 mars 1832, et se signala par d'affreux massacres ; son triomphe ne fut pas de longue durée. Un coup de main hardi rendit les capitaines d'Armandy et Yousouf maîtres de la Casbah, et au mois de mai, Bone était au pouvoir des Français. Hadji-Ahmed fit de vains efforts pour la reprendre ; il s'était attiré la haine d'un grand nombre de tribus arabes qui se déclarèrent ouvertement contre lui et hâtèrent sa défaite.

L'année 1833 s'annonça sous d'heureux auspices ; la

ville d'Alger, la banlieue, le territoire situé entre l'Arrach, la Metidja, la Mazafran et la mer étaient soumis. Le général Voirol faisait tracer des routes militaires, organisait des camps retranchés et assurait la prépondérance française par des *razzias* contre les tribus qui ne se montraient pas disposées à la paix. La possession de Bone obligeait Hadji-Ahmed de reporter ses vues sur Bougie, et il allait assiéger inutilement Médéah. A l'ouest, les Français occupaient Oran et une lieue de rayon autour de la place, le fort de Mers-el-Kébir; ils avaient les Coulouglis pour alliés à Tlemcen et à Mostaganem, et l'empereur du Maroc, sentant son impuissance, abandonnait ses idées d'agrandissement.

Un ennemi redoutable surgit tout à coup et ralluma le feu de la *guerre sainte*.

Cet ennemi était Abd-el-Kader. A la mort de son père, Mahi-Eddin, il s'était fait reconnaitre chef des tribus du pays de Mascara, et il excitait de tous côtés les Arabes à prendre les armes. Les succès du général Desmichels et les journées de Kaddour-Debby et de Sidi-Mahattan n'arrêtèrent point sa marche progressive; proclamé bey de la province à Tlemcen, où les Coulouglis ne conservaient que le *Méchouar*, il s'empara d'Arzew dont il fit décapiter le cadi, notre allié, et menaça Mostaganem. Les Français couvrent aussitôt cette dernière ville; appuyés par les tribus des Douairs et des Zmélas, ils chassent d'Arzew le nouvel émir, le défont à Ain-Beda le 1er octobre, à Tamezouat le 3 décembre, et lui imposent le 26 février 1834 un traité qui met fin aux hostilités.

A l'est, le bey de Constantine, Ahmed, voyait tous ses

projets déjoués; Bone avait de nouveau résisté à ses attaques, et Bougie était tombée au pouvoir du général Trézel le 29 septembre 1833. Les Kabyles, qui avaient occupé cette place dès l'année 1831 et qui avaient plusieurs fois repoussé les bâtiments français de la côte, étaient punis de leurs actes de barbarie, et les tribus arabes intimidées venaient offrir leur appui au vainqueur.

Il en était de même dans la plaine d'Alger où l'on réparait les ponts de Bouffarick; Médéah et Blidah entretenaient des rapports de bonne intelligence avec le général en chef; le camp de Doueira était fondé, et les tribus de la Metidja n'étaient plus à craindre.

La France pouvait donc consolider en paix sa conquête; la grande commission d'Afrique étudia les moyens d'en recueillir le fruit, et le 22 juillet 1834, une ordonnance constitua sur de nouvelles bases l'organisation politique de la régence. On créa un gouverneur général, ayant sous ses ordres un lieutenant général commandant les troupes, et les services divers reçurent des chefs spéciaux.

Le général Drouet d'Erlon, chargé de la haute direction des affaires, s'attacha surtout à réduire les dépenses d'occupation; il forma un corps d'indigènes (spahis réguliers) et rétablit la charge d'agha qui avait été supprimée depuis la défection d'Ali-Mbarek. Le nouveau poste de Haouch-Chaouch, près de Bouffarick, protégea les colons.

Cependant Abd-el-Kader avait profité d'un an de paix pour se fortifier de plus en plus; on le considérait comme le représentant de la nationalité arabe, et son

autorité était respectée partout où la France n'avait pas encore déployé la sienne; dans les provinces d'Oran et de Titery, il comptait de nombreux alliés. Par un hasard singulier, un événement qui devait semer la division parmi les Arabes, et par conséquent les affaiblir, vint accroître le pouvoir de l'émir. Un fanatique, Moussa-el-Darkaoui, ayant entraîné sous son étendard près de deux mille musulmans, surprit Médéah qui jusque-là avait repoussé les ouvertures d'Abd-el-Kader, et vint assiéger Milianah. Le fils de Mahi-Eddin se déclare aussitôt contre El-Darkaoui, le défait complètement, entre en vainqueur dans Médéah, et, parvenu au but secret de son ambition, nomme des caïds jusque dans la Metidja.

De retour à Mascara, il ne cache plus ses projets, et fait de grands préparatifs pour la prochaine campagne; il reçoit de l'étranger des munitions de guerre par l'embouchure de la Tafna et se dispose à punir les Douairs et les Zmelas de leur fidélité à la France. Le général Trézel, qui a remplacé à Oran le général Desmichels dès le mois de février 1835, se porte en avant du territoire de ces tribus, au commencement de juin, et donne ainsi le signal des hostilités; après une suite de combats sans résultats importants, assailli de toutes parts par un ennemi supérieur en nombre, il opère sa retraite sur les bords de la Macta, rivière formée de la réunion du Sig et de l'Habrah, essuie des pertes considérables et regagne avec peine Arzew.

Le désastre de la Macta produit un grand mouvement chez les Arabes; tous s'empressent de reconnaître Abd-el-Kader pour chef; Blidah même accepte de l'émir un

hakem ou gouverneur. Coleah n'est maintenu dans l'obéissance que par le camp retranché de Mahelma, en avant et à l'ouest de Doueira. Mais le moment n'en est pas moins fort critique, et le général Clauzel, nommé gouverneur général au mois d'août 1835, comprend qu'il est nécessaire de frapper un coup décisif; il annonce hautement sa résolution d'aller attaquer Abd-el-Kader à Mascara, au centre même de sa puissance, fait occuper à la hauteur de Tlemcen l'île Raschgoun qui domine l'embouchure de la Tafna, et le 26 novembre, ses préparatifs terminés, se met en marche avec le duc d'Orléans.

L'émir avait cherché à organiser un corps d'infanterie régulière, mais il ne pouvait songer à la résistance; il enleva ses richesses de sa capitale et la livra aux flammes; le 5 décembre, l'armée française y pénétrait et, après avoir détruit l'artillerie et le matériel de guerre que l'ennemi avait abandonné, elle opéra le 8 sa retraite, sans se laisser entamer.

Cette expédition devait avoir pour effet principal de détruire le prestige dont Abd-el-Kader était entouré; aussi plusieurs tribus arabes viennent-elles faire leur soumission. Le fils de Mahi-Eddin tente de se relever par un coup d'éclat; il menace le Mechouar de Tlemcen; il est prévenu par les Français et forcé de renoncer à ses projets. Poursuivi, d'après les ordres du maréchal Clausel, il voit son infanterie mise en pleine déroute, et lui-même ne doit son salut qu'à la vitesse de son cheval.

A peine un ennemi a-t-il disparu qu'un autre se lève à son tour. Cette fois ce sont les Kabyles de la rive

gauche de la Tafna et les Marocains de la frontière, toujours prêts à violer le droit des gens, qui offrent à Abd-el-Kader un nouveau point d'appui; défait dans deux engagements successifs, il se contente de harceler le corps expéditionnaire qui regagne Tlemcen et Oran.

Le défaut de ressources ne permet pas au gouverneur général d'achever l'œuvre si glorieusement commencée; mais il recueille les fruits de cette expédition conduite avec hardiesse et fermeté. Les chefs de tribus réclament l'investiture en grand nombre. L'ordre et la paix renaissent aux environs d'Alger; des établissements agricoles sont formés en dehors des avant-postes français. Vers l'est, la situation s'améliore aussi de plus en plus; à Bougie, on profite habilement des divisions des Kabyles pour les tenir en respect; à Bone, on exploite les sentiments de haine que le bey Ahmed a excités chez les Arabes pour s'en faire d'utiles alliés, et l'on ouvre peu à peu à nos armes la route de Constantine.

Dans les premiers mois de l'année 1836, Abd-el-Kader renouvelle ses agressions, et l'agitation s'étend vers le sud. Une troisième expédition contre Médéah est jugée nécessaire pour raffermir la confiance des Arabes qui ont reconnu l'autorité française; les troupes, après quelques combats heureux, pénètrent dans la ville. Mais dès qu'elles ont repris le chemin d'Alger, de faux bruits se répandent, les Kabyles reparaissent en armes, et au mois de mai Ali-Mbarek est maître de Médéah.

A l'ouest, il a fallu soutenir les Douairs et les Zmelas contre les attaques des Garabas. Le général Perregaux s'est porté sur l'Habrah et la vallée du Schelif; le gé-

néral d'Arlanges a été chargé d'établir un camp sur la Tafna; assailli par les tribus du Maroc, obligé de rentrer dans ses retranchements le 15 avril, il demande du renfort. Le général Bugeaud vient prendre le commandement de la division d'Oran au commencement de juin; il parcourt le pays, repousse deux fois l'ennemi, défait Abd-el-Kader le 6 juillet au combat de la Sickah et l'oblige de regagner Mascara. L'empereur du Maroc s'engage à retenir en deçà de ses frontières les tribus qui se sont empressées de faire cause commune avec l'émir.

Libre de toute inquiétude de ce côté, le gouverneur général songe à réaliser ses projets contre le bey de Constantine, qui depuis cinq ans est resté paisible possesseur de cette ville et n'a jamais cessé de tenir l'offensive. Déjà le chef d'escadron Yousouf, nommé par le maréchal Clausel bey de la province, s'est avancé jusqu'à Dréan, à six lieues au sud de Bone, et s'est mis en relations avec plusieurs chefs de tribus ennemies d'Ahmed. Il occupe sur le littoral la Calle qui, de 1520 à 1799, a fait partie de nos établissements connus sous le nom de concessions d'Afrique, et qui, cédée à l'Angleterre en 1807, reprise en 1816, a été détruite en 1827 par le dey d'Alger. Ce point, très-important pour la pêche du corail, se relève peu à peu de ses ruines, et les Kabyles du voisinage montrent des dispositions moins hostiles.

Le 8 novembre, tout est prêt pour l'expédition. Le maréchal, accompagné du duc de Nemours, se met en marche à la tête de neuf mille hommes; le 15, on arrive à Ghelma; le 21, on est sous les murs de Constantine.

Mais les éléments semblent se déchaîner contre l'armée : un hiver rigoureux, des pluies torrentielles paralysent tous les mouvements, et après d'inutiles attaques, il faut se replier sur Bone et résister à un ennemi qui, fier d'un succès si facilement acheté, cherche à rendre encore le désastre plus complet par des charges continuelles. L'héroïque courage de nos soldats assure la retraite, et l'effet de cet échec est presque insensible. Les Arabes comprennent que la France prendra sa revanche et qu'une saison plus favorable lui offrira bientôt l'occasion de venger l'honneur de ses armes.

L'année 1837 se passe en préparatifs; on adopte les plus sages mesures pour maintenir les Arabes dans l'obéissance et pour rendre impossible le soulèvement général que rêve encore Abd-el-Kader. Le général Danrémont, troisième gouverneur général, part de Bouffarick avec sept mille hommes le 27 avril, se rend à Blidah et à Coleah, reconnaît le cours de la Chiffa, l'embouchure du Mazafran, puis se rapproche de Milianah et de la vallée supérieure du Schélif; une heureuse expédition contre les Isser et les Amraouas montre encore une fois aux Arabes leur impuissance, et le général Bugeaud, opposé dans l'ouest à Abd-el-Kader, signe avec l'émir le traité de la Tafna, qui rend la paix à toute la contrée.

Ce traité a été apprécié diversement; il est certain qu'il donnait à Abd-el-Kader un prestige inattendu, qu'on lui reconnaissait une sorte de souveraineté sur les Arabes, et que la France était en droit d'attendre des conditions plus favorables après les sacrifices d'hommes et d'argent qu'elle avait faits. Mais l'on peut dire aussi

qu'il était d'une bonne politique de terminer une guerre qui exigeait de continuels efforts pour concentrer toute son attention sur la prochaine expédition de Constantine. Des camps avaient déjà été établis à Dréan, Ghelma, Nechmeya, Hammam-Berda; on avait atteint au mois de juillet Medjez-el-Ahmar, dont la position domine un des passages les plus dangereux de la Seybousse. Le 12 septembre, une première reconnaissance eut lieu sur la route de Constantine; on traversa sans obstacle le Rass-el-Akbah, et, après un engagement avec quelques cavaliers arabes, on atteignit la vaste plaine à l'extrémité de laquelle coule l'Oued-Zenati. Le 13, on était de retour à Medjez-el-Ahmar. Du 21 au 23 on eut à soutenir plusieurs attaques où l'ennemi déploya beaucoup de résolution et de bravoure, mais fort inutilement. Le 28, le duc de Nemours arrivait au camp, et le 1er octobre le général Danrémont se mettait en marche; le 3, on bivouaquait au marabout de Sidi-Tamtam, au delà de l'Oued-Zenati; le 5, on passait le Bou-Merzough, petite rivière qui coule à deux lieues de Constantine; le 6, toute l'armée était réunie sous les murs de la ville, située au milieu d'une gorge formée à droite par les hauteurs de Mansourah, et à gauche par celles de Coudiat-Ati. Le siége commença : du 7 au 9, une pluie affreuse menaça l'armée d'un nouveau désastre; Ben-Aissa, lieutenant d'Ahmed, défendait la place et repoussait toute idée de capitulation; mais le temps s'était remis, et le 12 la brèche était faite. Le même jour, la mort du général Danrémont, aussitôt remplacé par le général Valée, exaltait le courage des troupes, et le lendemain Constantine était prise d'assaut ([78]). Ahmed,

retiré vers le sud, fait de vaines tentatives pour rentrer dans sa capitale; toutefois, sa soumission définitive n'eut lieu qu'au mois de mai 1848.

La France avait planté son drapeau sur les trois principales villes de l'ancienne régence : Alger, Oran, Constantine; les Arabes, divisés entre eux, semblaient fatigués de la guerre; cependant on ne pouvait encore se fier à leurs dispositions pacifiques. Abd-el-Kader avait refusé de ratifier la convention du 4 juillet qui devait servir d'interprétation au traité de la Tafna, attendant une occasion favorable pour reprendre les armes; l'activité qu'il déployait révélait ses vues ambitieuses. En décembre 1837, il était sur les frontières de la province de Constantine; en avril 1838, à Médéah, en mai à Tagdempt; il s'élançait ensuite à cent lieues de la côte pour aller attaquer à Aïn-Madhy le marabout Tedjini, qui se rendait le 15 janvier 1839. Six mois plus tard, il se rapprochait du Maroc, pénétrait sur le territoire de Zouaoua, et, par ses intrigues, entretenait de tous côtés une sourde agitation.

Pendant cette même période, le nouveau gouverneur général avait mis le temps à profit; il avait organisé à Constantine trois khalifats et nommé trois caïds; il avait donné à un *hakem* la ville elle-même, et confié à Ben-Ghanah la charge de *scheikh-el-arab*. Philippeville s'était élevée; on avait ouvert une route sur Sétif par Djemilah; au mois de mai 1839, Milah, Djidjelli, Djemilah étaient occupées. La plaine de la Medjana était soumise, et les habitants repoussaient eux-mêmes les attaques des Kabyles et des partisans d'Ahmed; enfin on avait dirigé de Bougie une reconnaissance au col de

Tizi. A la fin de 1839, on jugea nécessaire d'opposer aux menées d'Abd-el-Kader une démonstration militaire de nature à contenir les tribus, et l'expédition des Portes-de-Fer fut résolue. Parti de Sétif au mois de septembre, le duc d'Orléans franchissait ce pas redoutable et revenait à Alger par le pays de Hamza. Les Hadjoutes, alliés d'Abd-el-Kader, paraissent en armes et livrent les combats de la Chiffa et d'Ouad-el-Alig; bientôt les hostilités sont reprises sur toute la ligne. Blidah, mise en état de défense, est l'objet de vives attaques de la part des Arabes qui éprouvent plusieurs défaites successives en décembre 1839, et la campagne de 1840 s'ouvre de nouveau pour la France sous les plus heureux auspices.

Tandis que, dans la province d'Oran, le général Lamoricière multiplie les razzias, tandis que la belle défense de Mazagran (2 février 1840) fait ressortir l'héroïque courage de nos soldats, la province de Constantine reste tranquille; Ben-Ghanah met en fuite au combat de Selsous (24 mars) un lieutenant d'Abd-el-Kader, et le châtiment infligé aux Haractah et aux Kabyles de Beni-Moussa (22 avril) fait cesser tout mouvement parmi les tribus; Ghelma et Sidi-Tamtam sont fortifiés, et le camp d'Ain-Turk est établi à sept lieues de Sétif (15 mai).

Le feu de la guerre se concentre dans la province d'Alger; Cherchell est occupée le 16 mars à la suite du combat de Miserguin; au mois d'avril, l'expédition de Médéah, à laquelle prennent part le duc d'Orléans et le duc d'Aumale, et dont les deux événements principaux sont le combat de l'Afroun et le passage du col de Mou-

zaïa, a pour résultat la prise de possession de cette ville (17 mai) et celle de Milianah (8 juin), ravitaillée le 7 octobre et le 11 novembre de la même année. Abd-el-Kader ne fait plus qu'une guerre de déprédations et d'attaques isolées. Mais il organise des bataillons réguliers et paraît toujours redoutable.

Le 22 février 1841, le général Bugeaud remplace le général Valée; il veut terminer la guerre en détruisant le siége principal de la puissance de l'émir. Rejoint par le duc de Nemours au mois de mai, il se dirige vers l'ouest, s'empare de Tagdempt le 25 et de Mascara le 30; vainqueur le 1er juin au combat d'Akbet-Khedda, il reste maître de sa conquête; pendant ce temps, l'expédition de Msilah, à vingt-huit lieues de Sétif, nous faisait faire un pas de plus vers l'est; au centre, Médéah et Milianah étaient encore une fois ravitaillées, et le général Baraguay-d'Hilliers détruisait Boghar et Taaza. A la fin de l'année 1841, Abd-el-Kader était réduit sur tous les points à la défensive. Les campagnes de 1842 et de 1843 consolident la domination française; la colonisation se développe de plus en plus; on touche déjà à l'entrée du Sahara; les populations se soumettent; elles semblent fatiguées de leur longue résistance. La prise de la *smala* d'Abd-el-Kader aux environs de Taghin, par le duc d'Aumale (14 mai 1843), porte un nouveau coup à l'émir, sans l'abattre. Fertile en ressources, il cherche de nouveaux alliés, et on le verra bientôt engager le Maroc dans la cause de l'indépendance arabe.

A partir de 1844, les progrès de notre puissance sont de plus en plus appréciables; les tribus sont assujetties

à un régime administratif régulier; le cercle de nos conquêtes s'étend chaque jour davantage : à l'est, par la prise de Biscara, par la soumission des Ziban, du Belezma, de l'Aurès; à Alger, par les expéditions de Laghoua et d'Ain-Madhi, l'occupation de Dellys (29 avril), la création du poste d'Aumale et la réduction du Sebaou; à l'ouest, par la possession de Sebdou, de Nemours (Djema-Ghazaouat), de Lella-Maghnia, de Daya, de Sidi-bel-Abbès, par l'invasion des Kessours, etc. Le duc d'Aumale, commandant de Constantine, reconnaît la ligne frontière qui nous sépare de Tunis; on s'avance à cinq lieues au sud d'Alger. On punit l'empereur du Maroc qui protége Abd-el-Kader, de ses infractions aux traités qui le lient; le 30 mai, les Français opposent aux Marocains le camp de Lella-Maghnia; ils occupent Ouchda; le 6 août, Tanger est bombardé; le 14, le général Bugeaud gagne la bataille d'Isly, et le même jour le prince de Joinville renverse à coups de canon les remparts de Mogador. Muley-Abderrahman demande merci, et la convention du 10 septembre est changée en paix définitive le 18 mars suivant.

En 1845, l'insurrection du Dahra éclatait, et une terrible répression ne se faisait point attendre. Un nouvel ennemi se levait contre les Français : c'était Bou-Maza qui, venu du Maroc, entraînait à sa suite un grand nombre de tribus; après avoir été battu à Ain-Meran, il menaça Orléansville, et favorisa par cette utile diversion les projets d'Abd-el-Kader; mais, après une vie d'aventures et plusieurs défaites successives, il fut obligé de se rendre (13 avril 1847) et fut interné en France.

Le fils de Mahi-Eddin n'était pas plus heureux; il avait essayé inutilement de soulever les Kabyles; une expédition dans l'Aurès (mai-juin 1845), la soumission des tribus voisines de Bougie, des démonstrations faites à temps dans le Jurjura avaient eu pour résultat d'affermir partout notre domination. L'infatigable émir, défait à Ben-Nahar (7 mars 1846), obligé de se retirer vers l'ouest, en désaccord avec Bou-Maza qui tenait encore la campagne, ordonna le massacre des prisonniers de la Deira le 9 mai et se vit rejeté dans le Maroc. Son influence sur l'esprit des populations excita bientôt la défiance de Muley-Abderrahman, qui se déclara ouvertement contre lui, et le 23 décembre 1847, pressé de toutes parts, à bout de ressources, Abd-el-Kader se livra au général Lamoricière à Sidi-Brahim. Envoyé en France, il y fut retenu captif. Rendu à la liberté en 1853, par Napoléon III, il vit aujourd'hui dans la retraite à Brousse (Turquie d'Asie).

Depuis la chute d'Abd-el-Kader, l'Algérie tout entière reconnaît nos lois; l'expédition du général Bugeaud dans la grande Kabylie (mai 1847) devait inspirer une terreur salutaire aux tribus belliqueuses de cette contrée; on n'a plus à enregistrer que des faits isolés, tels que l'attaque malheureuse de Zaatcha (16 juillet 1849), vengée le 6 octobre; quelques opérations militaires dans les deux Chott et contre les Kabyles, une razzia contre la tribu marocaine de Mzaouir en 1850, l'expédition du général Saint-Arnaud dans la Kabylie et la soumission des Flissas par le général Pélissier en 1851, etc.

Les gouverneurs généraux qui succèdent au maréchal

Bugeaud, le duc d'Aumale (27 août 1847), Cavaignac (25 février 1848), Changarnier (29 avril), Marey-Monge (14 juin), Charon (9 septembre), d'Hautpoul (22 octobre 1850), Pélissier (10 mai 1851), Randon (11 décembre 1851), se préoccupent surtout de l'organisation administrative du pays; les tribus sont rendues responsables des crimes commis sur leur territoire; le tarif des amendes est fixé; d'utiles réglements assurent la conservation des forêts, et les provinces d'Alger, de Constantine et d'Oran reçoivent une délimitation définitive.

Ces trois provinces forment autant de divisions militaires; la division d'Alger comprend six subdivisions dont les chefs-lieux sont Alger, Blidah, Médéah, Aumale, Milianah, Orléansville, avec les villes de Boghar, Cherchell, Ténès, Bougie, Dellys, Coleah, etc. La province d'Oran compte cinq subdivisions : Oran, Mascara, Mostaganem, Sidi-bel-Abbès et Tlemcen, avec Arzew, Nemours, Tiaret, Zaida, Misserghin, Mazagran, Daya, Lella-Maghnia, Sebdou. Enfin la province de Constantine est partagée en quatre subdivisions : Constantine, Bone, Sétif, Batna, avec Biskara, Philippeville, Ghelma, Djidjelli, la Calle, Tebessa, etc. ([79]).

L'Algérie, bornée au nord par la Méditerranée, à l'ouest par l'empire de Maroc, à l'est par la régence de Tunis, s'étend au sud jusqu'à Ghardeia, dans l'oasis de l'Oueb-Mzab, par 31° 50' de latitude boréale.

La Kabylie proprement dite, toujours difficile à contenir, embrasse sur le bord de la mer un espace de cent quarante-six kilomètres entre Dellys et Bougie; elle se prolonge du côté du continent jusqu'au Biban

ou Portes-de-Fer au sud-ouest, et jusqu'à Sétif au sud-est. Là vivent les descendants de ces Musulans et Quinquégentiens qui, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, opposèrent une si vive résistance aux Romains. Ce pays était alors appelé *mons ferratus*, la montagne bardée de fer; pour les Arabes, ce fut la *terre ennemie*, EL-ADOUA; ils y introduisirent l'islamisme par l'entremise pacifique des marabouts, sans jamais y fonder une domination durable; il en fut de même des Turcs, et personne ne peut encore prévoir si nous serons plus habiles ou plus heureux.

L'Algérie, soumise à nos armes, en contact avec la civilisation européenne, se transforme peu à peu. Quelle sera l'influence de cette civilisation sur la race arabe de l'Afrique? L'avenir seul nous l'apprendra.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

Note 1, *page 3*. — Pococke, *Specimen his. Arabum*, 1650, p. 33 ; S. de Sacy, mémoire sur divers événements de l'histoire des Arabes avant Mahomet, dans le t. XLVIII des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, p. 484 et suiv.

Note 2, *page 5*. — Sur les nestoriens et l'école d'Édesse, Jourdain, *Recherches critiques sur les traductions d'Aristote*, 1843, p. 81 ; de Humboldt, *Cosmos*, p. 257. — Assemani (J. S.), *Bibliotheca orientalis Clem. Vat.*, etc., 1719-1728, et (S. E.) *Acta sanctorum martyrum Orient. et Occid.*, etc., 1748, *Bibl. apost. vatic. cod. manuscr. catal.*, 1756. — Pour l'Inde, Chasles, *Recherches sur l'astronomie indienne*, 1846 ; Reinaud, mémoire géographique et historique sur l'Inde d'après les écrivains arabes, persans et chinois, antérieurement au milieu du XIe siècle de l'ère chrétienne, 1846, et le rapport que nous avons fait de cet ouvrage (*Bulletin de la Société de géographie*, 1851, t. II). — Voyez aussi ce que nous disons des Indiens dans le t. II de nos *Matériaux pour servir à l'histoire comparée des sciences mathématiques chez les Grecs et les Orientaux*, 1845-1849. — On s'est beaucoup exagéré l'importance des traductions faites en

langue syriaque ; M. L. Leclerc prépare une note curieuse à ce sujet.

Note 3, *page 8.* — Aboul Pharadje, *Hist. dyn.*, p. 160; Casiri, t. I; Cedrenus (*Comp. hist.*, p. 548); Fabricius, *Bibl. græc.*, t. XIII, p. 261 ; Weidler, *Hist. astron.* ; Montucla, *Hist. des math.*, t. I; Colebrooke, *Misc. essays*, t. II, p. 348 ; Golius *in Alferganum*, p. 67, et notre introd. aux *Tables d'Oloug-Beg*, 1839, 1er fasc., p. 40 et suivantes.

Note 4, *page 10.* — Les *Éléments d'astronomie* d'Alfragan ont été publiés à Ferrare en 1493, à Nuremberg en 1537, à Francfort en 1590 et à Amsterdam en 1669. — Nous n'avons d'Albumazar que ses traités d'astrologie, imprimés à Augsbourg en 1488 et 1489. On peut les comparer à celui d'Alchabitius (1478 et 1484), astrologue du Xe siècle, et à celui d'Albohazen-Hali-Filius-Abenragel, Venise, 1485. — Pour Mohammed-ben-Musa, c'est l'auteur du *Traité d'algèbre* traduit par Rosen, 1831. — Voyez l'appendice no II.

Note 5, *page 13.* — Voy. nos prolégomènes d'*Oloug-Beg*, introd., p. 19, et la série des auteurs que nous avons cités dans cet ouvrage.

Note 6, *page 15.* — Albatégni a été traduit en latin par Plato Tiburtinus; deux éditions ont été publiées de son livre *De scientia stellarum*, toutes deux très-fautives. Nous avons apprécié Albatégni dans le t. I de nos *Matériaux* déjà cités ; voy. aussi Boncompagni, *Delle versioni fatte da Platone Tiburtino*, etc. Roma, 1851.

Note 7, *page 17.* — La grande table hakémite, p. 106 et suiv. ; Casiri, *passim*, et nos prolégomènes d'*Oloug-Beg*, p. 33.

Note 8, *page 20.* — Voyez l'article que nous avons inséré sur Abderrahman-Soufi dans le *Supplément au Dictionnaire de la conversation*, notre mémoire sur les instruments astronomiques des Arabes, p. 117 ; Assemani, *Globus cœlestis Cuf. Arab.*, 1790, et la traduction que vient de donner à Saint-Pétersbourg, en 1874, M. H.-C.-F.-C. Schjellerup sous ce titre : *Description des étoiles filantes*, composé au Xe siècle de notre ère par Abderrahman-Soufi.

Note 9, *page 21.* — Pour les princes Bouides, Gibbon, t. X ; Casiri, t. I ; Wilken, *Geschichte*, etc., Berlin, 1835 ; Erdmann, Erlauterung, etc., Kasan, 1836, et nos prolégomènes d'*Oloug-Beg,* introd., p. 44 et suiv.

Note 10, *page 23.* — Nous avons donné dans le t. I de nos *Matériaux*, etc., tout ce qui concerne Aboul-Wéfa ; les objections soulevées à l'Académie des sciences au sujet de la découverte de la troisième inégalité lunaire ; les réponses que nous avons faites. Voyez les *Comptes-rendus des séances de l'Académie des sciences*, de 1836 à 1851. On y remarquera les expressions peu mesurées de M. Biot, désertant le terrain de la science pour se jeter dans des personnalités. Nous supposions que la lettre que nous a adressée M. Chasles en 1862 mettrait fin à toute controverse. M. Bertrand a renouvelé le débat en faisant valoir les mêmes arguments que M. Biot. Nous pensons que notre lettre à MM. les membres du Bureau des longitudes, que nous reproduisons plus loin, terminera cette longue polémique. — Voyez l'appendice no III.

Note 11, *page 24.* — La grande table hakémite d'Ebn-Jounis est encore inédite. M. Caussin en a publié des extraits dans les notices des man. de la Bibl. nation. ; voy. aussi les beaux travaux de J.-J. Sedillot dans l'*Histoire de l'astro-*

nomie au moyen âge de Delambre. — On peut consulter *Histoire du Collége de France,* t. III, p. 364; notre notice sur Hassan-ben-Haithem; son *Opticæ Thesaurus,* publié par Risner, Basil., 1572; Assemani, *Glob. cœl. Cuf. Arab.*, p. 33; Montucla, *Histoire des mathématiques*, t. I, p. 359; Aboul-Pharadje, p. 223 et 340, et nos prolégomènes d'*Oloug-Beg*, introduction, p. 72. — Voyez l'appendice nº 4.

Note 12, *page 29.* — Mideldorff, *Commentatio de institutis litterariis in Hispania quæ arabes auctores habuerunt,* Gott., 1810; Al Makkari, édition de Gayangos; Casiri, *passim;* notre édition d'Aboul Hassan, introduction, p. 8, et notre mémoire sur les instruments astronomiques des Arabes, 1845.

Note 13, *page 29.* — La publication des œuvres d'Alphonse X (*Libros del saber de astronomia del Rey D. Alfonso X de Castilla, compilados, annotados y commentados* por don Manuel Rico y Sinobas, Madrid, 1863 et suiv.) confirme cette assertion; il est à regretter seulement que les noms des auteurs arabes soient, pour la plupart du temps, estropiés. Voyez aussi *Comptes-rendus des séances de l'Académie des sciences*, 7 novembre 1864, p. 765, article de M. Le Verrier.

Note 14, *page 30.* — Delambre, *Astronomie au moyen âge.* — Dechalles, *Curs. mathem.*

Note 15, *page 31.* — Voyez nos prolégomènes d'*Oloug-Beg*, introduction, p. 86; Bouillau, *Astronomia philolaica,* 1645; d'Herbelot, *Bibl. orient.*; Chardin, *Voyages en Perse*, etc. M. Biot, dans le *Journal des Savants,* a porté sur Aboul-Hassan un jugement contre lequel nous avons protesté (*Bulletin de la Société de géographie*, déc. 1851).

NOTE 16, *page 32.* — Voyez l'excellente notice sur Albirouni, publiée par le prince Boncompagni dans le *Bulletino*, etc.

Note 17, *page 34.* — Voyez nos *Matériaux*, t. II ; Casiri, *Bibl. hisp. arab. Escur.*, t. I, p. 322 ; Aboul-Pharadje, p. 229 et 348 ; le mémoire sur l'Inde, de M. Reinaud, 1845-1846, et notre rapport déjà cité.

NOTE 18, *page 35.* — Prolégomènes d'*Oloug-Beg*, p. 309 du texte, et les notes que nous y avons jointes ; Beveridje, *Instit. chronolog.*, 1734 ; Velchii, *Comment. in ruzname naurus*, etc. ; l'*Annuaire du Bureau des longitudes* de 1850, et les articles que nous avons donnés dans le *Bulletin de la Société de géographie,* 4e série, t. I, p. 165 et suiv.

NOTE 19, *page 37.* — Raschid-Eldin, *Histoire des Mongols*, traduite par M. Quatremère ; Jourdain, *Mémoire sur l'observatoire de Méragah ;* Bailly, *Histoire de l'astronomie moderne*, t. I ; Souciet, *Observations,* etc., t. I, p. 202 ; notre *Lettre au Bureau des longitudes*, Paris, 1834 ; nos prolégomènes d'*Oloug-Beg*, p. 101 ; le t. II de nos *Matériaux,* etc., et l'article de M. Bazin dans le *Journal asiatique,* 1852, p. 356.

NOTE 20, *page 35.* — Ed. Bernard, *Philosoph. transact.*, no 163, p. 721 ; *Veterum mathematicorum synopsis*, p. 25 ; catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Leyde, d'Angleterre et d'Irlande, etc. ; *Golius ad Alfergan*, notæ, p. 252 ; D'Herbelot, *Bibliothèque orientale ;* Flamsteed, *Hist. cœl. prolegomena*, p. 28.

NOTE 21, *page 40.* — Comparer Delambre, *Histoire de l'astronomie au moyen âge*, et nos prolégomènes d'*Oloug-*

Beg, Paris, 1847; Kehr, *Monarchiæ asiatico saracenicæ stat*., etc., Lipsiæ, 1724; notre mémoire sur les monnaies des Timourides de la Transoxiane, Paris, 1839, et la vie du sultan Schah Rokh, par E. Quatremère. — Appendice nº 4.

Note 22, *page 42*. — Consultez nos *Matériaux pour servir à l'histoire comparée des sciences mathématiques chez les Grecs et les Orientaux*, 1845-1849, t. I; nos prolégomènes d'*Oloug-Beg*, introd., et page 77 de la traduction.

Note 23, *page 44*. — *The algebra*, etc. Ed. Rosen, 1836.

Note 24, *page 44*. — Voyez la notice que nous avons donnée de ce manuscrit dans le tome XIII des notices et extraits des manuscrits, 1838. — Voyez le *Traité des instruments astronomiques* d'Aboul-Hassan, traduit par J. J. Sedillot et publié par nous en 1834-1835. Les extraits des auteurs arabes que mon père a communiqués à Delambre forment la partie vraiment originale de son *Histoire de l'astronomie au moyen âge*.

Note 25, *page 48*. — Nous avons donné l'analyse de ce traité dans le *Journal asiatique* en 1837.

Note 26, *page 50*. — Nous avons traité longuement cette question dans notre mémoire sur les systèmes géographiques des Grecs et des Arabes, Paris, 1842, et dans nos *Matériaux*, etc., déjà cités, t. II.

Note 27, *page 55*. — Voyez la *Géographie du moyen âge* de Lelewel, le magnifique atlas qu'il a joint à son travail et la notice que nous en avons donnée dans le *Journal asiatique* et dans le *Bulletin de la Société de géographie* (1851).

Note 28, *page 57*. — Voyez notre mémoire sur les *Systèmes de géographie comparée des Grecs et des Arabes*, Paris, 1841 ; l'atlas de Lelewel, *loc. cit.* ; Albatégni et Ebn-Jounis, dans l'*Astronomie au moyen âge* de Delambre, d'après J. J. Sedillot ; Zenker, dans sa *Bibliothèque orientale*, ne cite pas même Albatégni ; *Liber climatum* d'Abou-Ishak-el-Faresi-al-Istachri, Ed. Moller, Gothæ, 1839, et la traduction en allemand de Mordtmann., Hamb., 1845 ; *Il Segistan*, du même, Milan, 1842 ; *Disputatio de Ibn-Haukalo*, par Uylenbrock, Ludg. Batav., 1822 ; Frœhn (Ibn-Fozlan, p. 9, 22 et 256-263) a montré que la géographie d'Ibn-Haukal, publiée à Londres en 1800 par Ouseley, est celle d'Abou-Ishak-al-Istachri.

Note 29, *page 60*. — Albirouni ne nous est connu que par les extraits d'Aboul-Feda ; voyez Lelewel, *loc. laud.* — Avant la traduction d'Am. Jaubert (Paris, 1836-1840), nous n'avions d'Édrisi que la version latine de Gabr. Sionita, Paris, 1619 ; l'Afrique de Hartmann, Gott., 1796 ; l'Espagne de Conde, Madrid, 1799 ; la Sicile de Tardia, Palerme, 1790, et la Syrie de Rosenmuller dans ses *Analecta arabica*.

Note 30, *page 61*. — Aboul-Hassan-Ali, de Maroc, dont la traduction fut jugée digne d'un des grands prix décennaux en 1809, et que nous avons publiée en 1835. — Voyez aussi nos *Matériaux*, etc., t. II, et Lelewel, *loc. laud.*

Note 31, *page 63*. — *Travels of Ib Batuta* ; Ed. S. Lee, London, 1829, et les *Dissertations* de Kosegarten et d'Apetz, Ienæ, 1818 et 1819. Des fragments d'Ebn-el-Vardi ont été publiés par Aurivillius, Upsal, 1752 ; Faxe, Lundæ, 1786 ; Fræhn, Halæ, 1804 ; A. Hylander, Lond. Gothorum, 1824 ; Thornberg, Upsal, 1835-1839. — Géographie d'Aboul-Feda, par MM. Reinaud et Slane, 1840 ; Aboul-Feda a donné lieu

à de nombreux travaux ; nous citerons ceux de Greaves, Londres, 1650 ; de Laroque, Amsterdam, 1718 ; d'Arvieux, Londres, 1723 ; Kohler, Lipsiæ, 1766 ; Gagnier, Oxon, 1740 ; Michaelis, Gott., 1775 ; Eichorn, Gott., 1791 ; Rinck, Leips., 1791 ; Wustenfeld, Gott., 1835 ; Schier, Dresde, 1842-1845. — Voyez les *Extraits* que Greaves a donnés de Nassir-Eddin-Thousi et d'Oloug-Beg, 1648 et 1652, et le Djihan numah, édition de C. P., 1732, avec la traduction latine de Norberg, Londini Gothorum, 1818.

Note 32, *page 67*. — Voyez nos prolégomènes d'*Oloug-Beg*, introduction, p. 124, et l'article inséré dans le *Journal des Savants* par E. Quatremère, novembre 1847. — On voit par là le cas que l'on doit faire des opinions paradoxales que A. W. de Schlegel développait encore en 1832 dans ses réflexions sur l'étude des langues asiatiques, imprimées en français à Rouen.

Note 33, *page 72*. — Hofer, *Histoire de la chimie*, et notre introduction aux *Tables d'Oloug-Beg*, 1er fasc., p. 32.

Note 34, *page 73*. — Lyell, *Elements of geology*, introduction ; *Extraits de Caziwini*, traduits par Chezy et insérés dans le t. III de la *Chrestomathie arabe* de M. de Sacy ; Catalogue d'Assémani, t. II, p. 251 ; Tychsen, *Éléments de la langue arabe*, et à la fin de l'édition d'Oppien, donnée par M. Belin de Balu ; voyez aussi Bochart, *Hurozoïcon*.

Note 35, *page 74*. — *De proprietatibus ac virtutibus medicis animalium, plantarum ac gemmarum tractatus triplex nunc primum ex arabico idiomate latinitate donatus ab Abrahamo echellensi maronita*, Paris, 1647. — *Libro de agricultura, su autor el doctor excellente Abu-Zaccaria-Jahia-Aben-Mohammed-ben-Ahmed-Ebn-el-Awam*, Sevillano, traduit par don Josef Antonio Ban-

queri, Madrid, 1802. — Extrait du *Livre des merveilles de la nature* de Kaxwini, traduit par Chezy, Paris, 1805. — *Rarii specimen arabicum continens descriptionem et excerpta libri Ahmedis Teifaschii de gemmis et lapidibus pretiosis traj. ad Rhen., 1784.* — Ebn-Bitar, *De malis limonicis ven.*, 1853; *Geosse zusammen stellung der Bekannten einfachen Heil-Und nahrugrmittel ven... Ebn-Baithar*, édition J. Sontheimer, Stuttgart, 1840.

NOTE 36, *page 74.* — *Essai historique et littéraire sur la médecine des Arabes*, par Amoreux, Montpellier, 1805; *Histoire de la médecine* de Freind, et surtout celle de Sprengel; v. aussi l'*Histoire de la médecine arabe*, par le Dr Leclerc, 1876.

NOTE 37, *page 78.* — La première édition d'Avicenne (Aboali-Abin-Sceni) est de Milan, 1473; de Rhazès, 1480 et 1481; de J. Sérapion, Venise, 1479; de Sérapion junior, Milan, 1473; du Juif Isaac, Padoue, 1487; d'Ali-ben-Abbas, Venise, 1492; de Jean Mesué, Milan, 1473; de Mesué junior, Venise, 1471; de Raby Moyses (Maimonide), Florence, 1483. L'édition de Mesué, Venise, 1549, contient plusieurs autres traités d'Ibn-Wafed-el-Lakhmi, d'Alkindi, etc. Voyez aussi la traduction d'Aboul-Hassan-el-Moukhtar-ben-Bollan, de Bagdad, Argentor, 1531, et celle d'Abou-Ali-Iahia-ben-Isa-ben-Djezla, de Bagdad, Argentor., 1532; *Das Diatetische sands chreibon des Maimonides* (*Ramban*) *an den sultan Saladin, ein Beitrag zur geschichte der medicin*, mit noten von Dr. Wintermotz, Wien, 1843; *Ali-ben-Isa monitorii oculariorum S. Compendii ophthalmiatrici*, édition C. A. Hille, Dresdæ et Lipsiæ, 1845. Voyez aussi la curieuse dissertation de M. Daremberg sur le Zad-el-Mouçafir d'Abou-Djafar et le Maleki d'Ali-Abbas ou d'Isaac, *Archives des missions*, septembre 1851, p. 506 et 507.

NOTE 38, *page 80.* — L'édition de Venise de 1490, plusieurs fois réimprimée, comprend Avenzoar et Averroës (Albumeron Avenzohar et Auerroys) ; l'édition de 1496 porte Abhomeron, Abyn-Zohar, Colliget, Auerroys. — La traduction d'Albucasis est intitulée : *Liber theoricæ nec non practicæ Alsaharavii qui vulgo Acavarius dicitur,* etc., Aug. Vindel, 1519 ; voyez aussi Albucasis, *De Chirurgia,* édition Channing, Oxon., 1578 ; Albucasis, *Methodus medendi cum instrumentis ad omnes fere morbos depictis.* Basil., 1541 ; Reiske, *Miscellanea medica,* etc., publié par Gruner ; Rossi, *Dizionario degli autori arabi,* et Abou-Osaibah, *apud de Gayangos,* appendix du t. I d'Almakkari.

NOTE 39, *page 84.* — Jourdain, *Essai sur les traductions d'Aristote ;* Eugoge. i. e., *Breve introductorium arabicum in scientiam logices,* etc., Rome, 1625 ; *Synopsis propositorum sapientiæ arabum philosophorum inscripta speculum mundum repræsentans,* d'Abraham Ecchellensis, Paris, 1641 ; *Tabula Cebetis,* Lugd. Batav., 1640 ; *Documenta philosophiæ Arabum,* ed. Schmolders, Bonnæ, 1836 ; *Philosophus auto-didactus sive epistola Abi-Jaafar-Ebn-Tophail,* etc., ed. F. Pococke, Genève, 1671 et 1686.

NOTE 40, *page 88.* — *Essai sur les écoles philosophiques chez les Arabes,* et notamment sur la *Doctrine d'Al-Gazzali,* par A. Schmolders, Paris, 1842 ; Œlsner, p. 148 et suiv. ; *Book of religious and philosophical sects, by Moh. Alsharastani,* ed. W. Cureton, Londres, 1842.

NOTE 41, *page 92.* — *Hedayah or guide, a commentary on the moossolman laws,* translated by Hamilton, London, 1791. On a imprimé en 1831 une édition du *Hedaiah* à Calcutta, avec les commentaires intitulés : *Inayah* et *Kifayah.* W. Jones, en 1792, publiait le *Sirajiah, or the*

mohammedan law of inheritance, etc. Voyez aussi Rosenmuller, *Institutiones juris mohammedani*, etc., Lips., 1825. C'est Matthews qui a donné, en 1809, à Calcutta, la traduction du *Mischat-oul-Masabih*. M. Perron a publié la traduction du *Précis de jurisprudence musulmane* de Khalil-ben-Ishak. On a lu avec intérêt, dans le *Journal asiatique*, les mémoires de MM. Worms et Ducaurois sur la même matière.

Note 42, *page 94*. — L'*Adjaroumiath* a eu de nombreuses éditions, Rome, 1592 et 1631 ; Lugd. Batav., 1617 ; Amsterdam, 1755-1756 ; Paris, 1834, etc. Parmi les auteurs européens qui ont traité de la grammaire arabe, S. de Sacy occupe le premier rang. Voyez la notice de J. J. Sedillot, insérée dans le *Moniteur* du 2 septembre 1810. — « Je ne sais ce que j'aimerais le mieux avoir fait, écrivait alors M. de Sacy, notre excellent maître, de la grammaire arabe ou de l'extrait de M. Sedillot : c'est un morceau parfait dont je le remercie beaucoup ; il y règne une justesse d'esprit, une précision d'expressions qu'on ne saurait surpasser ; il eût été bien plus facile de le faire plus long. »

Note 43, *page 96*. — Djewheri a été imprimé à Constantinople en 1728, 1758 et 1802, et le *Camous* de Firouzabadi en 1814-1817 ; l'édition de Calcutta a paru en 1817. M. J. G. Wetztein a commencé à Leipsig, en 1844, la publication du *Lexicon* de Zamachschari. Voyez l'*Anthologie grammaticale* de M. S. de Sacy, la *Rhétorique musulmane* de M. Garcin de Tassy, et Zenker, *Bibl. orient.*, p. 18, 41 et 45.

Notes 44, *page 97*, et 45, *page 98*. — Les séances de Hariri ont été publiées à diverses reprises par Schultens, Reiske, Caussin de Perceval (1819), Peiper (1832 et 1836), Buckert, 1836-1838, etc. ; mais rien n'égale la belle édition

de Silvestre de Sacy (Paris, 1822), que réimprime en ce moment M. Hachette. On compte plus de douze éditions des *Fables* de Locman, six de *Calila et Dimna,* et plus de trente des *Mille et une Nuits,* en français, en allemand et en anglais.

Note 46, *page 99.* — M. Quatremère, *Notice sur Meidani,* et *Mémoire sur le Kitab-Alagani ; Meidanii proverbiorum arabicorum pars,* par A. Schultens, Lugd. Bat., 1795 ; l'extrait de Habicht, Vratislaviæ, 1826, et l'ouvrage de Freytag (*Arabum proverbia*), 3 vol., Bonnæ, 1838-1842.

Note 47, *page 103.* — Moallakat or *Seven arabium poems,* etc., Ed. W. Jones, London, 1782 ; les Moallacat ont été imprimées plusieurs fois séparément ; voyez Zenker, *Bibliographie orientale* (poètes arabes), p. 52-59, et la *Chrestomathie arabe* de S. de Sacy.

Note 48, *page 104.* — Carmen mysticum *Borda* dictum, ed. J. Uri, Lugd. Bat., 1761, et l'édition de V. Edien von Rosenzweig, Wien, 1824.

Note 49, *page 106.* — *Proverbia quædam Alis imp. muslemici et carmen Tograi nec non dissertatio Abou-Sinæ,* Ed. J. Golio, Lugd. Bat., 1629 ; le même ouvrage en français, publié par P. Vattier, 1760 ; Ockley, *Hist. des Sarrasins,* etc., p. 337 ; *Hamasæ carmina,* ed. Freytag, Bonnæ, 1828.

Note 50, *page 106.* — Viardot, t. II, p. 158 ; et Middeldorf déjà cité, d'après Casiri.

Note 51, *pages 108 et 109.* — Abulfeda, *Annales moslemici, latinos ex arabicis fecit,* Reiske, 1794, et l'édition

d'Adler, 1789-1794; de *Vitâ Mohammedis,* édition J. Gagnier, 1722, traduit en anglais par Murray et en français par M. Desvergers, 1837; et enfin l'*Historia anteislamica* de Fleischer, Lipsiæ, 1831. — *Historia compendiosa dynastiarum autore Gregorio Abulpharajio,* etc., traduit par Pococke (Oxoniæ, 1663 et 1672), avec le supplément; l'édition en allemand de G. L. Bauer (Leipsig, 1783-1785); *Lectiones abulpharagianæ,* de Roeper (Dantzig, 1844), etc. — *Vita et res gestæ Saladini* auctore Bohadino F. Sjeaadi, ed. Alb. Schultens, Lugd. Batav., 1733 et 1735.

Note 52, *page 111.* — M. Quatremère a publié le texte des prolégomènes d'Ebn-Khaldoun; M. Slane a donné le texte de l'*Histoire des Berbères;* M. Desvergers l'*Histoire de l'Afrique sous les Aglabites* (1841); Tornberg, les *Expéditions des Francs sur les terres soumises à l'islamisme* (Upsal, 1841). Nous connaissons encore d'Ebn-Khaldoun un extrait sur l'art de l'architecture par Coquebert de Montbret, 1827, et l'*Articolo sull' antica e varia arte discrivere appresso gli arabi,* imprimé à Rome en 1820. — L'*Histoire des sultans mamlouks* de Makrizi a été commencée par M. Quatremère en 1837. Nous avons rendu compte de cet important ouvrage (*Journal asiatique,* 1839-1846). On a de Makrizi : 1° *Historia rerum islamiticarum in Abyssinia,* édition Rink, Lugd. Bat., 1798; 2° *Historia monetæ arabicæ et tractatus de legalibus arabum ponderibus ac mensuris,* édition Tychsen, 1797 et 1800. M. de Sacy a traduit ces deux traités en français, 1797 et 1799.

Note 53, *page 112.* — *Relation de l'Égypte d'Abdallatif,* etc., par S. de Sacy, Paris, 1810; l'édition de Pococke et de J. White, 1800, et les *Ægyptiaca* de W. White, 1801; Mousley a donné, en 1808, la *Vie d'Abdallatif* d'après Abou-Oseibah. — Nous avons encore de Makrizi : 1° *Narratio de*

expeditionibus a Græcis Francisque adversus Dimyatham, édition Hamacker, 1824 ; 2° *Historia Coptorum christianorum in Egypto,* édition Wetze. Voyez aussi *Denkwurdigkeiten ægyptens in Hinsicht auf naturreich and physische beschaffenheit des Landes und der Einwohner,* etc., édition Wahl, 1790, et le *Maured Allatafet Jamaleddini Togri-Bardii seu rerum Ægyptiacarum annales ab anno Christi* 971 *usque ad annum* 1453, édition J. E. Carlyle, 1792.

Note 54, *page 114*. — M. Sprenger a donné, en 1841, le premier volume de l'*Encyclopédie historique* de Masoudi, et M. Dubeux, en 1836, le premier volume de la *Chronique* de Tabari ; voyez aussi le Tabari de Kosegarten, Gryphiswaldiæ, 1831-1838. — L'*Historia saracenica* d'Elmacin, traduite par Erpenius, Lugd. Bat., 1625, et par Vattier, Paris, 1657, a été souvent mise à contribution. La traduction latine offre de singulières méprises ; on y lit, par exemple : *Dediceral ventorum stationes : undè notus est ventus almamonis*. Il s'agit, au lieu de vent, d'une table astronomique (*zig* au lieu de *rih*) ; Weidler et Bailly lui-même ont répété cette étrange erreur.

Note 55, *page 116*. — J. Lassen Rasmussen a publié, en 1821, des extraits de Nowairi ; Silvestre de Sacy nous a fait connaître Otbi (t. IV des notices et extraits des man.). Pour la vie de Timour d'Ahmed-Arabschah, voyez l'édition de Golius, Lugd. Bat., 1636, et la traduction de Manger, Lesvardine, 1767-1772.

Note 56, *page 117*. — *The history of the Mohammedan dynasties in Spain by al-Makkari*. transl. by P. de Gayangos, London, 1840, et les ouvrages cités dans l'introduction ; voyez aussi Casiri.

Note 57, *page 118.* — On trouve l'indication des extraits publiés jusqu'à ce jour des historiens persans dans la *Bibliotheca orientalis* de Zenker, Leipsig, 1846 ; il faut y joindre les notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque impériale.

Note 58, *page 119.* — Voyez l'édition de Hadji Khalfa par Fleugel, Leipsig, 1835-1850, l'*Ibn Khallican* de M. Slane, Paris, 1838-1842, et celui de F. Wustenfeld, Gotting., 1835-1840 ; le *Dictionnaire des hommes illustres* d'Abou-Zacharia-Yahia-al-Nawawi, publié par Wustenfeld, Gotting., 1841. Voyez aussi l'*Histoire de la littérature des Arabes*, par H. de Hammer.

Note 59, *page 121.* — Gibbon, t. X ; Viardot, t. II ; *The history of the mahometan empire in Spain*, etc., par J. Cavanah Murphy, Londres, 1816.

Note 60, *page 121.* — *Monuments arabes et mauresques de Cordoue, Séville et Grenade,* 1836-1839, in-fol. ; *Essai sur l'architecture des Arabes et des Maures en Espagne, en Sicile et en Barbarie,* 1841, et l'article consacré à ces deux ouvrages par M. Reinaud (*Journ. asiatique,* avril 1842) ; Don Pablo Lozano, *Antiquedades Arabes de Espana,* 1804 ; A. de Laborde, *Voyage pittoresque et historique en Espagne ;* Murphy, *Arabian antiquities of Spain,* Londres, 1816.

Note 61, *page 123.* — *Moniteur universel,* 25 mai 1852.

Note 62, *page 126.* — Abu-Zacharia, t. I; Duruy, *Géographie du moyen âge ;* Almakkari, trad. de Gayangos, t. I, introd.

Note 63, *page 127.* — Œlsner, p. 215-228 ; Voyage de

Chardin; *Tableau de l'empire ottoman*, par d'Ohsson; Anderson, *On Hist. deduction of the origine of commerce.*

Note 64, *page 128.* — Relation des voyages faits par les Arabes et les Persans dans l'Inde et à la Chine, et le discours préliminaire de M. Reinaud, p. 118; Deguignes, *Journal des savants*, nov. 1764, p. 21.

Note 65, *page 128.* — L'*Afrique* de Ritter, édition française, Paris, 1836.

Note 66, *page 130.* — Voyez Piobert, *Traité d'artillerie*, 1836; Beckmann, *Technologie;* Viardot, *Essai sur l'histoire des Arabes d'Espagne,* t. II, p. 147.

Note 67, *page 131.* — Klaproth, lettre à M. de Humboldt sur l'invention de la boussole, 1834; Azuni, *Dissertation sur l'origine de la boussole,* 1805.

Note 68, *page 135.* — Mills, *Histoire du Mahométisme*, rappelle, p. 85, que les anciens connaissaient le papier de linge et que les Arabes firent revivre cet art; il cite Tite-Live, liv. IV, c. VII; Symmaque, liv. IV, ép. 34; le *Néarque* de Vincent, p. 15. Voyez aussi Andrès, *Hist. gén. des sciences*, t. I, p. 105; Montfaucon, *Palæographia græca,* p. 18; *Nouveau traité de diplomatique,* t. I, ch. VII, etc.

Note 69, *page 136.* — *De la domination turque dans l'ancienne régence d'Alger,* par M. Walsin Esterhazy, Paris, 1840. — *Les Bedouins ou Arabes du désert*, etc., par Mayeux, 1816, 1818. — La *Description de l'Égypte*, etc.

Note 70, *page 138.* — L'histoire des derniers khalifes a été écrite par Diarbecri, et insérée dans sa chronique intitulée: *Alkhamisi.* — En voici la liste chronologique:

Mostanser-Billah-Ahmed, 1261; Hakem, 1261-1302; Mostakfi, 1302-1340; Watek, 1340-1341; Hakem, 1341-1352; Mothaded, 1352-1362; Motawakkel, 1362, 1377, 1383 et 1389-1406; Mostazem, 1377; Wateh 1383-1385; Motassem, 1385-1389; Mostain, 1406-1415; Mothaded, 1415-1451; Zaim, 1451-1454; Mostandged, 1454-1479; Motawakkel, 1479-1496; Mostamsek et Motawakkel, dernier khalife, 1496-1538.

Note 71, *page 141.* — *Histoire des sultans mamelouks* de Makrizi, traduite par E. Quatremère, et les diverses notices que nous avons données de cet ouvrage (*Journal asiatique*, 1839, 1840 et 1846).

Note 72, *page 141.* — *Histoire de l'Égypte depuis la conquête des Arabes*, etc., par Marcel, 1834, et la dissertation insérée par M. Tercier dans le t. XXI des *Mémoires de l'Académie des inscriptions.*

Note 73, *page 143.* — D. Cantemir, *Histoire de l'empire ottoman*, t. II et suiv. — De Hammer, *Histoire de l'empire ottoman*, 3e édition française, 1855. — *History of the ottoman empire*, etc., by Upham, Edinburgh, 1829. — *Historiæ Iemanæ*, edid. Johannsen, Bonnæ, 1838.

Note 74, *page 150.* — Delacroix, *Abrégé chronologique de l'histoire ottomane; Description de l'Arabie*, par Niébuhr.; Crichton, *History of Arabia ancient and modern*, etc., Edinburgh, 1838; et les récents voyages de MM. Lottin de Laval, de Laborde, Saltley, etc.

Note 75, *page 150.* — Mémoire sur les trois plus fameuses sectes du musulmanisme, les Wahabis, les Nosairis et les Ismaélis, par Rousseau, 1818; *Description du pachalik*

de Bagdad, suivie d'une notice historique sur les Wahabis, etc. par le même, 1809. — *Histoire des Wahabis* depuis leur origine jusqu'à la fin de 1809, par Corancez, in-8, 1810. — *History of seid said sultan of Mascat with an account of the countries and people on the shores of the Persian Gulf, particularly of the Wahabys by Shask Mansur*, etc., in-8, 1819. — *Notes on the Bedouins and Wahabys*, etc., by J. L. Burckhardt, Londres, 1830.

Note 76, *page 154.* — Relation de l'expédition de Moka en 1737 sous les ordres de M. Delagarde Jazier, Paris, 1739.

Note 77, *page 159.* — Voyez les *Études historiques et géographiques sur l'Arabie* de M. Jomard ; la notice que nous avons donnée de cet ouvrage (*Journal asiatique*, 1840), et le *Voyage en Orient* de M. de Lamartine, t. II.

Note 78, *page 177.* — Marmol Carvajal, *Description générale de l'Afrique et histoire des guerres contre les Infidèles et les Chrétiens*. 2 vol. in-fol., 1573-1599 ; Carette, *Études sur la Kabylie*, 2 vol. in-8, 1848. Consulter aussi Shaler, *Esquisse de l'état d'Alger*, 1830 ; Ch. Sédillot, *Campagne de Constantine*, 1838, etc., et l'exploration scientifique de l'Algérie, publiée sous les auspices du gouvernement.

Note 79, *page 183.* — Voyez le tableau de la situation des établissements français en Algérie, publié annuellement par le ministre de la guerre.

APPENDICE

N° 1.

(T. I, p. 2.)

DES EMPRUNTS FAITS PAR LE FRANÇAIS A LA LANGUE ARABE

(*Comptes-rendus des séances de l'Académie des sciences*, 8 mai, 19 juin, 24 juillet, 18 septembre 1871. — *Revue orientale*, avril 1870, p. 164.)

I

L'intérêt avec lequel l'Académie des sciences a, dans sa séance du 24 avril dernier, accueilli les *Observations critiques* de M. Egger sur les termes scientifiques empruntés à la langue grecque m'engage à faire quelques réserves en faveur de la langue arabe; car si l'on peut dire qu'avant la renaissance des lettres le français contenait à peine un mot d'origine grecque contre cinq cents mots d'origine latine, il serait juste d'ajouter : et contre presque autant de mots d'origine arabe; encore ces *rares* expressions étaient-elles venues plutôt par l'intermédiaire *de l'arabe* que *du latin*.

On oublie trop, en effet, que les Arabes ont été nos maîtres, aussi bien en sciences que dans les autres branches des connaissances humaines; et nos meilleurs dictionnaires, même celui de M. Littré, ont laissé subsister une lacune très-regrettable en donnant des étymologies que nous ne pouvons admettre pour des termes dérivés directement de l'arabe.

Dès le VIIIe siècle, les musulmans étaient en possession de tout le midi de la France. Charles Martel préserva le nord de l'invasion (732-739); mais il laissa aux *Sarrasins* la Septimanie, où ils formèrent des établissements durables, contractant des alliances dans le pays, introduisant, dès cette époque reculée, une foule de mots de leur vocabulaire, pour les usages ordinaires de la vie. La domination des Arabes était même préférée par le clergé à celle des guerriers germains, qui ne se gênaient guère pour disposer des biens ecclésiastiques; de nombreux liens unissaient déjà chrétiens et mahométans : une fille du duc d'Aquitaine devenait la femme d'un émir arabe. Les villes du Languedoc conservaient leurs comtes particuliers et une administration qui leur était propre; Mauronte, duc de Marseille, était l'allié fidèle des envahisseurs de la Gaule, et luttait avec acharnement contre les fils de Pépin d'Héristal; et lorsque Pépin le Bref acheva, en 759, la conquête de la Septimanie, les Arabes conservèrent dans la contrée leur résidence et leurs biens.

Sous Charlemagne, des relations d'un autre genre s'établissent entre les deux peuples; la politique commence à se substituer aux faits de guerre. Les khalifes de Bagdad portent la civilisation arabe au plus haut

degré de splendeur, et Haroun-al-Raschid recherche l'alliance du puissant empereur des Francs. Les khalifes de Cordoue font de l'Espagne la perle de l'Occident. Les sciences fleurissent des bords de l'Indus aux colonnes d'Hercule; et pendant les temps d'anarchie qui suivent le glorieux règne de Charlemagne, lorsque la barbarie du moyen âge s'appesantit de plus en plus sur la Gaule et la Germanie, les Arabes, maîtres du midi de la France, des Pyrénées jusqu'aux Alpes, partent de leur colonie de Fraxinet (la Garde-Frainet) pour étendre leurs incursions au nord jusqu'en Bourgogne et en Suisse, au sud dans le Tyrol et la Lombardie (888-975), consolidant la prépondérance arabe dans ces régions, et transmettant à nos pères les connaissances qu'ils recevaient eux-mêmes des écoles fondées dans le vaste empire des successeurs de Mahomet.

Ici se manifeste un nouveau progrès de l'influence arabe sur les races latines. Les rapports avec l'Espagne sont plus fréquents. Quelles que soient les divergences d'opinions sur le voyage de Gerbert à Barcelone, il n'en est pas moins avéré que l'usage des chiffres arabes et de la numération décimale s'introduit dès cette époque parmi nous. J'ai montré que ces chiffres n'étaient qu'une transformation des *chiffres romains* avec l'addition du *zéro;* que leurs noms, leurs modifications successives étaient purement arabes. En 956, Abdérame III était en relation directe avec les divers princes chrétiens de l'Espagne, de la France, de l'Allemagne et des États slaves; Othon III entretenait un ambassadeur auprès de ce grand prince. La cour de Toulouse était comme un reflet de celle de Cordoue. Les concours de poésie,

réorganisés plus tard par Clémence Isaure, rappelaient les *moallacât* des anciens Arabes, et lorsque la princesse Constance fut appelée par Robert II sur le trône de France, vers 999, les mœurs et la langue subirent à Paris une véritable révolution.

Les croisades (1095-1291) contribuèrent puissamment à entretenir ce mouvement social, surtout celle de saint Louis, qui résida plusieurs années en Orient. Le contemporain de ce prince, Frédéric II, avait une garde arabe; il recevait les fils d'Averroès (Ibn-Roschd) à sa cour; l'astronomie, les mathématiques, les sciences naturelles étaient étudiées dans les livres arabes. Dès le XIII[e] siècle, Roger Bacon et Raymond Lulle appelaient l'attention sur l'importance des langues orientales, et le concile de Vienne (1311) exprimait le vœu qu'elles fussent enseignées à Rome, à Paris, à Bologne et à Oxford. Les Souverains-Pontifes entretenaient à Paris vingt élèves originaires de l'Orient, familiarisés avec l'arabe, l'hébreu et les autres idiomes de l'Asie.

La médecine arabe, avant Fernel, formait la base de la science de nos docteurs : Froissart, dans ses *Chroniques*, se sert souvent de locutions arabes; Guillaume Postel, nommé professeur de mathématiques *et de langues orientales* au collége de France, publiait, en 1538, un *Essai de grammaire arabe*. Les rapports de la France avec les États barbaresques inspiraient, en 1587, à Henri III l'idée de créer au Collége royal une chaire d'arabe, et d'y nommer Arnoul Delisle, qui était envoyé à diverses reprises à Fez et à Maroc pour traiter de la délivrance des esclaves français; enfin l'expulsion des Maures de l'Espagne (1493, 1571 et 1609) peuplait

de rechef la France de tribus arabes, qui y introduisaient de nouveaux noms de famille. La conquête de l'Algérie n'a-t-elle pas de nos jours doté la langue française de mots inconnus jusque-là?

On comprend aisément que ces communications, en quelque sorte non interrompues pendant plusieurs siècles, nous aient transmis un grand nombre d'expressions et de locutions orientales; ce n'est pas ici le lieu de parler des emprunts dus aux relations de la vie commune ou à la politique. Il était tout naturel que les Arabes, maîtres de la Méditerranée depuis le VIIIe siècle, donnassent à la France et à l'Italie la plupart des termes de marine : *amiral*, *escadre*, *flotte*, *frégate*, *corvette*, *caravelle*, *felouque*, *chaloupe*, *sloop*, *barque*, *chiourme*, *darse*, *calfat*, *estacade*, et, en première ligne, la *boussole*, improprement attribuée aux Chinois; que dans la formation des armées permanentes on adoptât *les titres* donnés aux officiers des armées musulmanes, *le cri de guerre des Arabes*, l'emploi de la *poudre à canon*, des *bombes*, des *grenades*, des *obus;* que dans l'administration, les termes de *syndic*, *aides*, *gabelle*, *taille*, *tarif*, *douane*, *bazar*, etc., fussent empruntés aux gouvernements de Bagdad et de Cordoue. Les rois de France de la troisième race les imitaient en tout; c'est ainsi que la plupart des termes des *grandes chasses* sont arabes : *chasse*, *meute*, *laisse*, *curée*, *hallali*, *cor de chasse*, *fanfares*, etc. ; que le mot *tournoi*, que les lexicographes modernes font venir de *torneamentum*, est bien l'arabe *tournou*, spectacle militaire; mais c'est principalement à la nomenclature scientifique que nous devons nous attacher.

Personne n'ignore que les travaux de l'école d'Athènes et d'Alexandrie nous ont été en grande partie transmis par les Arabes; on a accusé ces derniers d'avoir dénaturé les termes grecs dont ils s'étaient servis. Ce reproche est mal fondé; car les Arabes reproduisaient consonnes pour consonnes, à l'exception du P remplacé par B, supprimant les voyelles ou leur substituant trois *lettres quiescentes* que les traducteurs latins lisaient de travers; c'est ainsi qu'ils ont fait de l'arabe Ibbarchos, *Abrachis;* d'Aristotélès, *Aristote;* d'un adjectif ἡ μέγιστη, l'*almageste;* de Semt (-al-ras, le côté de la tête) *senit* ou *zénith*, etc. On peut voir dans Cesi, Giggei, Schickard, Assemani, à quel point les noms arabes des étoiles ont été défigurés. Il était bien difficile qu'il en fût autrement, quand on songe que les racines arabes donnent naissance à *quinze* formes de verbes qui ont toutes une signification distincte, et à *vingt-huit* formes de pluriels irréguliers répondant à une ou plusieurs formes de noms ou d'adjectifs singuliers : aussi faut-il un grand travail de recherche pour découvrir certaines étymologies orientales sous des déguisements dus à l'ignorance ou à des erreurs de copistes. Mais ce que nous pouvons constater avec certitude, c'est que notre astronomie est peuplée d'expressions arabes : *almicantharats*, *azimuts, zénith, nadir,* les pièces de l'*astrolabe, alidade, alancabuth;* les noms d'étoiles : *Aldébaran, Rigel, Althair*, *Wéga*, *Acarnar*, *Alghol*, etc.; qu'il en est de même pour les mathématiques : *chiffres*, *zéro*, *algèbre*, etc. ; pour la chimie : *alchimie*, *alcool*, *alcali*, *alambic*, etc.; pour l'histoire naturelle et la médecine : *bol*, *elixir, sirops*, *juleps*, *sorbet*, *mirobolans*, etc.,

et ce *haschich* d'où nous est venu le terme *assassins.*

Que résulte-t-il de ces observations? La nécessité de revoir mot par mot tous nos grands dictionnaires, pour rectifier les fausses étymologies qui y sont multipliées, et de faire pour la langue française, à la suite des essais incomplets tentés jusqu'à ce jour, ce que d'honorables savants, MM. Dozy et Narducci, ont réalisé, dans ces derniers temps, pour l'espagnol et l'italien.

II

L'intéressante communication de M. Roulin (1) soulève plusieurs questions sur lesquelles je prends la liberté d'appeler de nouveau l'attention de l'Académie. Mais, avant tout, je prie M. Roulin d'être bien persuadé que je partage ses sentiments d'admiration pour l'immense travail de M. Littré, et que *les preuves à l'appui de mes observations ont été produites, et surabondamment*, à son insu sans doute (2).

En ce qui touche la nomenclature scientifique, je m'associe complètement aux réflexions pleines de sens de M. Egger; peut-être, seulement, s'est-il montré un peu trop sévère pour les mots *endosmose*, *exosmose* et *théodolite*. Si, laissant de côté ὀσμὸς, *action de flairer*,

(1) *Comptes-rendus,* mai 1871, nos 20 et 21, p. 591 et 648.

(2) Voyez la *Revue orientale* d'avril 1870, p. 164 et suiv., et les ouvrages qui s'y trouvent cités.

on se reporte à la signification d'ὠσμὸς, *impulsion, action de pénétrer du dedans et du dehors*, on a l'explication du phénomène qu'on a voulu représenter; et si l'on fait venir *théodolite* de θεῶ (dimin. de θεάω, θεάομαι, *je regarde*) et de δόλιχος, *un long espace*, c'est bien avec la permutation d'une seule lettre, le *théodolite*, instrument dont on se sert pour les opérations géodésiques.

Feu Alexandre, qui tenait un rang distingué parmi les hellénistes, n'a-t-il pas traduit, dans son dictionnaire, αἱ χηλαί, *les serres*, par *signe du Scorpion*; c'était *signe de la Balance* qu'il aurait dû dire, en évitant de confondre les constellations et les signes du zodiaque (1).

N'abusons pas toutefois de l'amour des rectifications; chaque langue a son génie particulier qu'il faut respecter, même dans quelques-uns de ses écarts; ainsi il est de mode aujourd'hui de restituer les désinences grecques et latines aux noms propres, de dire Plutarchos au lieu de Plutarque, Ptolémaios au lieu de Ptolémée, Titus-Livius au lieu de Tite-Live, Quintus-Curtius au lieu de Quinte-Curce, etc.; c'est vraiment faire de l'érudition à bon marché et sans aucun profit pour la science; pourquoi changer ainsi les usages reçus? On ne voudra pas s'arrêter en si beau chemin, et la recherche des noms assyriens, perses, égyptiens, arabes, offrira une ample moisson *ad corrigenda*. On sait combien cette prétention étendue à d'autres branches de nos connaissances, à l'histoire naturelle par exemple, et aux dénominations géographiques, a jeté de trouble

(1) Consultez notre *Mémoire sur les instruments astronomiques des Arabes*, p. 135 et suiv.

dans les nomenclatures adoptées de nos jours. Qu'à côté du terme usité chez tel ou tel peuple, on place entre parenthèses le mot propre ou le nom original, cela se conçoit ; mais qu'on se borne à reproduire les désignations nouvelles auxquelles notre oreille n'est pas accoutumée, c'est entrer dans une voie semée de ronces et d'épines.

Ce besoin d'innover offre un autre danger : c'est qu'on se trouve parfois entraîné, d'inductions en inductions sur le terrain philologique, à substituer le roman à l'histoire. Bailly avait rêvé l'existence d'un peuple primitif, inventeur des sciences, qui aurait tout appris à l'univers, excepté son nom. Or, ce nom vient d'être trouvé : ce n'est pas celui des *Adamites*, quoique, suivant Moréri, Adam *ait eu une parfaite connaissance des sciences dès le premier jour de sa vie;* c'est le nom d'*Aryas,* qu'on peut placer à côté de la dénomination d'*indo*-germaniques, appliquée aux langues persico-germaniques. Depuis longtemps, en effet, on avait remarqué dans le persan et l'allemand les mêmes mots et les mêmes formes ; le persan actuel, modifié il est vrai par la conquête arabe, mais dérivé du zend et distingué en parsy et pehlvy, paraît avoir subsisté plus de 1200 ans avant notre ère. Si, prenant les deux points extrêmes, l'on recherche les intermédiaires, on voit clairement que, dans l'hypothèse où l'Inde et la Chine auraient été le berceau des sciences, les Assyriens sous les successeurs de Sémiramis, les Perses sous Darius, les Grecs sous Alexandre, les Arabes sous Mahmoud, auraient emprunté à ces pays les connaissances qui leur faisaient défaut. Or, il faut bien le reconnaître, Aristote et son école ne rencontrèrent chez les Indiens

que les superstitions brahmaniques, et ils ne trouvèrent à admirer dans Calanus qu'un dédain affecté de la vie, qu'ils se gardèrent bien d'imiter. Il est avéré qu'à cette époque, ni les Hindous, ni les Chinois n'avaient la moindre teinture des sciences exactes ; c'est ce que nous nous sommes efforcé à plusieurs reprises de démontrer (1).

Chez les Grecs, au contraire, dix siècles de travaux non interrompus, depuis Anaximène et Pythagore jusqu'à la suppression des écoles d'Athènes et d'Alexandrie sous Justinien, peuvent être considérés comme les étapes des sciences mathématiques, desservies par des pléiades de savants, au-dessus desquels viennent se grouper les noms de Méton, Euctémon, Pythéas, Eudoxe, Aristote, Callisthène, Aristille et Timocharis, Euclide, Archimède, Apollonius, Eratosthènes, Hipparque, Posidonius, etc., avant J.-C., et depuis l'ère chrétienne : Ptolémée, Diophante, Hypathie, Pappus, Proclus, etc.

Il est certain que les successeurs d'Alexandre portèrent dans l'Asie la civilisation grecque ; que, plus tard, les néoplatoniciens et les nestoriens, persécutés par les empereurs romains, se répandirent dans l'Inde et jusqu'à la Chine ; que les Arabes de Bagdad, puis les peuples d'origine néo-latine, firent connaître à ces pays lointains les conquêtes de la science moderne : on peut suivre aux différentes époques de l'histoire les traces et les progrès de cette influence.

(1) *Matériaux pour servir à l'histoire comparée des sciences mathématiques chez les Grecs et les Orientaux*, t. II, p. 421, 863, etc. — *Bulletin de la Société de géographie*, 1851, 4e série, t. II, p. 188 et 425, etc.

Le désir d'être regardé comme le plus ancien peuple de la terre et le plus instruit a porté les Hindous, ainsi que les Égyptiens, les Chinois, etc., à s'attribuer des inventions qui ne leur appartenaient pas. Les Hindous, notamment, n'ayant pas de chronologie, pouvaient, à mille ans près, modifier la date de certains faits; Colebrooke a, de notre temps, reconnu qu'il avait été le jouet des pandits avec lesquels il s'était mis en rapport; déjà Wilfort avait été obligé de rétracter les prétendues découvertes qu'il devait aux déclarations d'interprètes infidèles; William Jones n'avait pas été plus heureux; Legentil en disait tout autant à la même époque; 700 ans auparavant, l'Arabe Albirouni déclarait qu'il avait fait pour les indigènes des extraits d'Euclide et de Ptolémée, et qu'aussitôt ils mettaient ces morceaux en *slokas*, c'est-à-dre en dystiques sanscrits, de manière qu'il était peu facile de s'y reconnaître. Il est probable que la même chose était arrivée aux nestoriens, aux néoplatoniciens, à Plotin au IIe siècle de notre ère, aux Ptolémées, aux Séleucides, aux Antonins, en relations suivies avec l'extrême Orient, et que les connaissances des Occidentaux devenaient pour les Hindous, passés maîtres en fait de ruses et de tromperies, des plagiats commis à leur détriment; M. Woepcke s'y est laissé prendre pour les chiffres et pour l'*arénaire* (1). Le savant M. Sandou, qui professe le tamije ou tamoul, le plus ancien idiome de l'Inde, nous apprend qu'en effet, au Xe siècle de J.-C., sous le règne de

(1) *Lettre au prince Boncompagni sur l'origine de nos chiffres*, par L.-Am. Sédillot, extrait des *Atti dell' Accademia pontificia de' nuovi Lincei*, t. XVIII, 2 avril 1865, p. 5 et suiv.

Bhodja II, imitateur du khalife Almamoun, il existait une académie des sciences, où l'on usait de la même supercherie, pour prouver aux étrangers que leurs communications n'étaient que la reproduction d'inventions ou d'idées d'origine indienne; la ruse fut découverte et l'académie supprimée.

Cette habitude de traduire en *slokas* les faits scientifiques, en se servant d'ôles ou feuilles de palmier (1), qu'il était facile de remplacer par d'autres, conduit tout naturellement à l'examen d'une question encore pendante, celle de l'origine du sanscrit, qui pourrait bien être moins ancienne qu'on ne pense. Le sanscrit, employé par les traducteurs des védas, qu'on suppose avoir donné naissance aux mots grecs et latins qu'on y trouve semés, n'aurait-il pas, au contraire, offert un droit d'asile à la langue d'Homère, déjà parfaite six siècles auparavant? Les mots arabes qu'on rencontre à une autre époque, dans les slokas des Hindous, ne seraient-ils pas un indice qui viendrait confirmer cette supposition?

La tentative faite au XIII[e] siècle de notre ère par l'empereur mongol Kublaï-Khan, d'appliquer à la langue chinoise une écriture alphabétique, ne ferait-elle pas entrevoir qu'un procédé analogue a pu être employé pour le sanscrit, qui n'a jamais été une langue parlée, mais une écriture sacrée (san-*ctum* script-*um*)? Nous avons un spécimen des caractères *pa sse pa* acceptés par Kublaï, et qui sont une simple tranformation des caractères dévanâgaris (2).

(1) *Recherches asiatiques,* trad. par Labaume, t. I, p. 388.

(2) Voyez le mémoire de M. Pauthier, dans le *Journal asiatique* de janvier 1862, p. 15, 21, 33, etc.

Lorsque les Arabes, au VIII[e] siècle, reçurent d'un Indien quelques notions d'astronomie et de mathématiques, ils ne connaissaient pas encore les livres grecs, et ils appelaient *indien* tout ce qui leur était communiqué d'intéressant; mais nos plus habiles philologues, qui entassent citations sur citations, à la manière allemande et sans aucune critique, et qui accueillent souvent les opinions les plus contradictoires, s'accordent cependant à reconnaître que les mathématiciens hindous sont postérieurs à l'école d'Alexandrie; c'est ce qui explique, nous l'avons répété bien des fois, comment les Arabes ont été amenés à attribuer une origine indienne à des inventions grecques, à appeler *cercle indien* un instrument décrit par Proclus; *chiffres indiens* un système de numération dû aux Occidentaux, et même à faire de l'*Almageste* de Ptolémée un livre indien, et de la *géométrie*, suivant M. Woepcke, l'art indien.

On peut aussi se demander pourquoi le buddhisme, qu'on fait remonter au V[e] siècle avant J.-C., est resté inconnu aux Grecs. La doctrine du *Budha*-gourou (le maître Budha); qu'un savant indianiste identifiait avec Puthagoras, n'aurait-elle pas quelques rapports avec le système d'abstention prêché par le philosophe de Samos?

Les considérations qui précèdent s'appliquent en partie aux Chinois, qui ont toujours fait un grand étalage des connaissances de leurs ancêtres; ont-elles pu complètement disparaître, comme ils le disent, avec l'incendie des livres ordonné l'an 213 avant J.-C.? Les sciences qui ont acquis un certain développement ne s'effacent plus de la mémoire des hommes. Nous avons

montré que nos missionnaires, par un étrange abus des mots, avaient décoré du titre pompeux de *tribunal des mathématiques* une commission de mandarins qui avaient pour mandat de coordonner les mouvements politiques et les actions de leurs princes, et de prédire jusqu'aux *tremblements de terre* (1). Les époques de ce qu'on appelle l'*astronomie chinoise* coïncident avec les communications venues de l'Occident en 134, en 87 avant J.-C., et depuis en 80, en 164 (ambassade de Marc-Aurèle), en 450, en 618 (arrivée du nestorien Olopen), en 718, en 1280 (astronomes arabes de l'observatoire de Méragah, instituteurs du Chinois Cochéou-King), en 1583 (arrivée des missionnaires jésuites) (2).

Une simple observation pour finir : M. Roulin ne nous apprend rien de nouveau en disant qu'*astrolabe* se compose de deux mots grecs; il ignore donc que le terme dont se servent les Arabes pour désigner *une étoile* n'a rien de commun avec ἄστρον et *stella;* seulement, nous leur devons la connaissance et l'usage de l'astrolabe, et nous avons conservé les noms qu'ils donnent aux différentes pièces de cet instrument : l'alancabuth, l'alidade, l'almuri, l'alhabos, l'alchitot, l'alpherath, etc. (3). Quant à la valeur des étymologies, que nous n'avons pas eu la prétention d'imposer, mais que nous considérons comme acquises à la science, si M. Rou-

(1) *Bullettino di Bibliographia e di Storia delle scienze matematiche e fisiche,* mai 1868 : *De l'astronomie et des mathématiques chez les Chinois.*

(2) Voyez les pièces justificatives dans nos *Matériaux*, etc., déjà cités, t. II, p. 607 et suiv.

(3) Voyez notre *Mémoire sur les instruments astronomiques des Arabes,* p. 155, 156 et l'index.

lin veut prendre la peine de comparer les écrits de MM. Narducci et Dozy, il reconnaîtra sans peine que les termes *italiens* ou *espagnols* d'où l'on fait dériver bien des mots français sont d'origine purement arabe.

III

Les nouvelles remarques de M. Roulin prouvent que j'ai frappé juste, en exprimant le vœu qu'une meilleure part fût faite aux étymologies arabes dans nos grands dictionnaires de la langue française.

I. En ce qui concerne la *nomenclature scientifique*, tout le monde est d'accord : pour l'astronomie, les mathématiques, la médecine, la chimie, etc., nous sommes tributaires des Arabes. M. Roulin insiste sur son observation relative à l'astrolabe ; mais personne ne peut supposer *que les Arabes en auraient été de tous points les inventeurs*, et qu'ils auraient donné à cet instrument un nom pris dans la langue grecque ; nous avons nous-même décrit l'*astrolabe* de Ptolémée, qui se rapprochait beaucoup des *armilles* (1). En ce qui concerne les Arabes, le dictionnaire de Trévoux, que cite M. Roulin, ne reproduit pas exactement le passage de Dherbelot, qui s'exprime ainsi : *Il y en a pourtant parmi eux assez d'ignorants pour donner à l'astronomie une origine ara-*

(1) *Mémoire sur les instruments astronomiques des Arabes* (t. I des *Mémoires des savants étrangers*, imprimés par l'Académie des inscriptions, p. 153).

bique (1). Ce qui est certain, c'est que les astrolabes grecs ne nous sont pas parvenus et que nous possédons des astrolabes arabes d'une perfection rare (2).

II. En dehors du terrain scientifique, M. Roulin craint qu'on ne se laisse abuser par un faux air de ressemblance, pour rattacher quelques termes « *à une racine arabe;* » le même écueil peut se produire s'il s'agit de les rattacher « *à une racine latine.* » Pourquoi faire venir *lézine* (qu'on écrit lésine, lésinerie, lésiner) du mot italien *lesina*, alène de cordonnier, et ne pas indiquer la racine arabe, *lezina : se pressit; angustia et difficultas vitæ* (Golius (3), p. 2125); *indigence, scarcity, a life of distress* (Richarson (4), p. 812)? Pourquoi faire dériver *fadeur* de *fatuus*, et ne pas citer le verbe arabe *fadar*, qui a la même signification? Pourquoi établir une distinction entre aide et aides, qu'on peut, il est vrai, rattacher au latin : *adjuvare* (adjuhda)? Mais je ne doute pas, avec M. Narducci (5), que le singulier comme le pluriel n'ait été emprunté au verbe arabe *Ada, opem tulit.*

III. M. Roulin ne voit pas un seul des termes de

(1) *Bibliothèque orientale*, p. 141.

(2) Voyez la description que nous avons donnée de l'*astrolabe* d'Abd-ul-Aïma, dans le tome IX des *Annales de l'Observatoire de Paris;* des *astrolabes* du baron Larrey, du feu duc d'Orléans, de la Bibliothèque nationale, etc., dans nos *Matériaux pour servir à l'histoire des sciences mathématiques chez les Grecs et les Orientaux*, t. I, p. 341 et suiv.

(3) *Lexicon arabico-latinum*, 1653.

(4) *A Dictionnary persian, arabic and english*, London, 1806.

(5) *Segondo saggio di voci italiane derivate dell' Arabo*, 1863, p. 7 : Aita, lat. *auxilium;* gr. Βοήθεια; Pihan, lo fa derivare da *Aïda,* ar. Il verbo quiescente *ada*, significa *juvit*, *opem tulit.*

chasse qui ne puisse trouver son équivalent dans la langue latine : chasse, *captare;* meute, *motus;* laisse, *laxus;* cor, *cornu;* fanfare, *tarantara;* curée viendrait de *cuir* (le cuir tout sanglant de la bête), et hallali, des trois interjections ha ! la ! li ! Nous préférons de beaucoup les racines arabes : *cascia*, chasser (1); *mœta,* troupe allant et venant, excitant les chevaux (2); *lezz*, tenir en main; *korr*, cor de chasse; *fanchara*, fanfares (3); *kureh,* action de dévorer; *hallali*, chant d'allégresse (qui rappelle l'*Alleluia* des Hébreux), etc. Le public savant sera sans doute de notre avis, et n'admettra pas les trois interjections ha ! la ! li ! A quelle racine latine serait-il possible de rapporter *bois*, *forêt*, *fourré*, etc. ?

IV. Pour les termes de marine, même observation : M. Roulin cite l'opinion de M. Dozy, qui fait venir *felouque* de Harraca; je suis un des admirateurs du savant orientaliste de Leyde, mais je ne crois pas à son infaillibilité. M. Roulin, s'il était Espagnol, reconnaîtrait bien vite que l'ouvrage de feu Engelmann, revu par M. Dozy, est encore très-incomplet; on ne peut nier d'ailleurs la parfaite compétence de M. Narducci, qui n'hésite pas à reconnaître l'origine arabe de *felouque*, *corvette*, *caravelle*, *câble*, *calfat*, etc. (4). *Estacade*, de

(1) *Segondo*, etc., p. 12 : *caccia*, lat. venatus, venatio ; gr. κυνεγία, θήρα, dal verbo quiescente, *cascia : insecutus, prosecutus fuit* o dal verbo sordo kazza *aggredi*. (Catalogo des voces castellanas puramente arabigas, p. 53.) Volgarmente dicesi in arabo *casscia,* il cacciare.

(2) Golius, p. 2241. — Richardson, p. 949.

(3) Narducci, *ibid.*, p. 17.

(4) *Saggio,* t. I, p. 42, 48, 50, 52 ; t. II, p. 18 : d'accord avec JOAO DE SOUSA (*Vestigios da lingoa arabica em Portugal*).

même qu'*estrade*, *estrapade*, *estafilade*, *estafette*, *estaminet*, etc., appartient à la dixième forme des verbes arabes, qui indique le lieu où une action se passe, une qualité, le but qu'on se propose d'atteindre. — La remarque de M. Roulin sur l'état de la navigation *à l'époque de la conquête de la Gaule* ne change rien à la question : il est bien certain que les Arabes ont dû faire des emprunts aux peuples qui les avaient précédés; mais une fois maîtres de la marine des Alexandrins, en possession des côtes d'Afrique, d'Espagne, des grandes îles de la Méditerranée, ils ont fait de cette mer *un lac arabe*, à une époque où la France était plongée dans la barbarie. « Au XI[e] siècle, dit Sismondi (1), c'était par les ports de mer des Provençaux que toutes les marchandises du Levant et du Midi destinées à la France entraient dans le royaume; Marseille, Arles, Avignon, Montpellier, Toulouse étaient les étapes accoutumées des marchands sarrasins, et les deux peuples n'avaient point conçu l'un pour l'autre l'horreur qu'a inspirée plus tard aux Européens la piraterie universelle des Barbaresques ou le danger de la peste. »

V. Continuons. La plupart des termes de guerre sont arabes, personne ne le conteste; M. Roulin se demande si ces longs développements peuvent trouver place dans les dictionnaires généraux, qui doivent contenir tous les mots de la langue française et sont soumis à la double condition de n'être pas trop volumineux, ni d'un prix très-élevé. Il ajoute : « Je ne vois dans le glossaire de MM. Engelmann et Dozy rien qui ne me

(1) *Histoire des Français*, t. IV, p. 490.

confirme dans l'idée que M. Littré a été bien renseigné sur les étymologies arabes. » Je regrette que M. Roulin n'ait pas pu consulter la *Revue orientale* d'avril 1870, et surtout les auteurs qui y sont mentionnés; il aurait à coup sûr modifié ses impressions premières. On lit au mot *garder :* picard, *warder;* wallon, *wardé;* prov., esp., ital., *guardar;* haut.-all., *warten;* il n'aurait pas fallu beaucoup de place pour ajouter : ar., *vard,* qui est très-probablement la véritable étymologie; on peut en dire autant de *guet, guetter*. Au mot *corvada*, qu'on rencontre dans un capitulaire de Charlemagne, on aurait pu indiquer le terme arabe *corveh*, qui a la même signification (Golius, p. 1899); les Musulmans, qui occupaient la Gaule méridionale depuis près d'un siècle, imposaient aux habitants des *corvées* que nous appelons aujourd'hui des *réquisitions*, et il ne serait pas surprenant qu'on leur eût emprunté ce mot. — M. Narducci (1) fait remarquer que *marciare* (*marcher*) est arabe; ce terme, joint à l'interjection *Allez! Allez!* (*Allah! Allah!*), nous explique comment le verbe irrégulier *aller* s'est introduit dans notre langue. Quand Froissard (*Addit.*, p. 128; c. 635, p. 214) se sert de ces expressions : « Allez! allez! traître! » et rappelle le *grand meschef* de la cité de Limoges, il parle arabe (2).

VI. Au point de vue historique, on ne doit pas oublier que la langue française, dont on fait remonter les premières traces au traité de Verdun (843), ne se forma véritablement qu'au commencement du XIe siècle.

(1) *Segondo*, etc., p. 28.
(2) *Revue orientale,* avril 1870, p. 167.

M. Roulin ne nie pas que l'arrivée à Paris de la reine Constance n'ait introduit à cette époque le *beau langage*, partie essentielle de la *courtoisie*, et les belles manières ; mais je n'ai rien dit, comme il le suppose, de l'adoucissement des mœurs. La reine Constance avait pu recevoir *comme un reflet* de la magnificence de la cour de Cordoue, mais elle avait toute la férocité des Arabes, qui faisaient bon marché de la vie humaine, lorsqu'elle arrachait les yeux de son père spirituel et le faisait brûler vif. M. Roulin croit que l'influence arabe ne fut pas de longue durée ; il ne s'est pas rendu compte assurément des faits compris dans l'exposé historique de notre précédente communication (1). On voyait encore, il y a quelques années, dans le village de Saint-Pierre, sur le grand Saint-Bernard, des inscriptions arabes que la sotte curiosité des touristes a fait disparaître. Un des honorables confrères de M. Roulin, M. E. Blanchard, dans un récent et curieux article sur la *Haute-Engadine* (2), rapporte qu'au X[e] siècle, les Sarrasins, maîtres des passages des Alpes, ayant épousé des filles du pays, se fixèrent dans la vallée de l'Inn; qu'on croit en trouver l'indice dans le nom d'une famille, *Saraz*, et dans le nom de la commune de Pontresina, qu'il faudrait interpréter *Pons Sarracenorum*, pont des Sarrasins. Ampère fils (3) reconnaissait que les mots arabes introduits dans la langue française méritaient

(1) *Comptes-rendus*, 8 mai 1871.

(2) *Revue des Deux-Mondes* du 1[er] décembre 1870, p. 524.

(3) *Histoire de la formation de la langue française*, p. 355, Paris, 1869 : le mot *bazar* n'est ni turc ni arabe, mais bien d'origine persane.

quelque attention, mais il ne faisait qu'effleurer la question.

Que résulte-t-il des considérations qui précèdent? qu'il existe dans les grands dictionnaires de la langue française un *desideratum* regrettable. Je me suis borné à quelques indications, qu'il serait facile de multiplier. De même que l'école de Bagdad a conservé et développé les connaissances des écoles d'Athènes et d'Alexandrie, de même nous avons hérité de la civilisation des Arabes. Je ne suis pas le seul ni le premier qui ait reconnu et proclamé qu'*ils ont été en tout nos maîtres*. En appelant l'attention de l'Académie sur ce sujet intéressant, nous n'avons déclaré la guerre à personne, et nous protestons contre les expressions d'*assertion mal fondée* et d'*accusation injuste* dont on s'est servi à notre égard.

IV

Les corps savants ne peuvent que s'honorer en réparant des injustices qui ont pesé sur plusieurs générations, et l'Académie a droit à notre reconnaissance pour avoir, dans une circonstance récente, accordé à l'histoire des sciences mathématiques un rang qui lui avait été dénié jusqu'à ce jour.

Je crois qu'on ne doute plus aujourd'hui de l'importance des emprunts que nous avons faits à la langue et aux écoles arabes; j'ai fourni un certain nombre d'exemples qu'il m'eût été facile de multiplier; voici quelques

considérations nouvelles qui pourront intéresser l'Académie.

On lit dans le *Lexicon mathematicum*, de Vitali (p. 53) : *Apogeum arabicè aux;* le mot arabe *aux* (*avodjoun*) est la reproduction exacte du terme grec, et c'est nous qui l'avons défiguré : *auges*, dit le dictionnaire de Trévoux (t. I, p. 636) est la même chose qu'*absides*.

Lacaille nous apprend (1) qu'autrefois les cordes d'un cercle s'appelaient *inscriptæ;* que leurs moitiés ou *semisses inscriptæ* se désignaient par S. INS., et qu'on finit par prononcer *sinus* dans un temps où la plupart des mots se terminaient en *us*. SINUS est la traduction du mot arabe *djib* qui signifie *pli*. — En 1646, on se servait encore des expressions *coupantes* et *touchantes*, au lieu de *sécantes* et *tangentes*, comme on peut le voir dans la traduction en français des *Éléments* d'Euclide, par Lemardele, que ni Montucla, ni Lacroix n'ont mentionnée (2).

Si l'on veut se faire une idée des singulières transformations que nos pères ont fait subir aux noms et aux mots arabes, et si les exemples que nous avons cités ne sont pas suffisants, on peut s'édifier en parcourant les traductions de Pierre Vatier, professeur d'arabe au collége de France, de 1658 à 1670; on lui

(1) *Leçons de mathématiques*, 1784, p. 325.

(2) Lemardele (p. 286) confondait, comme bien d'autres, Euclide le *géomètre* avec Euclide de *Mégare*. M. T.-H. Martin, dans le *Bullettino*, etc., du prince Boncompagni, août 1870, p. 299, signale, au sujet d'Aristarque, de Samos, une erreur typographique de son invention; car Delambre, *Astronomie moderne*, t. II, p. 59 et 518, et la *Biographie universelle* de Michaud, t. I, p. 435, et t. XXXVIII, p. 231, ne laissaient pas le moindre doute à cet égard.

a reproché d'avoir remplacé Ali par *Gali*, Abdallah par *Gabdolle*, Émir-al-moumenin par *Miramolin*, Abbassides par *Guebases*, etc., etc. ; ajoutons qu'en ne tenant point compte des points diacritiques, il imprimait ce qui suit, dans sa version d'El-Maçin (p. 146) : « *Le Mamune* (Almamoun) *était bien versé dans la connaissance des* VENTS, *et, jusqu'à présent, les maîtres de cette science appellent un certain vent le* VENT *du Mamune.* » Or, ce *vent* d'Almamoun (*rih*) se trouve substitué à *zig*, table astronomique. Le khalife Almamoun, comme à une autre époque le roi Alphonse X, aimait et cultivait l'astronomie ; il avait ordonné que tous les calculs de Ptolémée fussent vérifiés au moyen de nouvelles observations, et nous avons des *Tables almamouniennes*, de même que des *Tables alphonsines*. Du reste, les Orientaux eux-mêmes ont été quelquefois coupables de pareilles méprises, puisqu'ils ont fait de la *coupole de la terre* la *coupole d'Arine*, d'après une fausse leçon.

C'est de ce mot *zig* qu'est venue l'expression de *zig-zag*, dont les *Tables astronomiques* des Arabes nous fournissent la figure exacte. C'est dans ces Tables que nous avons retrouvé les signes dont nous nous servons pour désigner les planètes, et qui ne sont autres que la dernière lettre des noms arabes, traversée par un simple trait (1). C'est également dans ces *Tables* que nous avons pu suivre la transformation successive des chiffres

(1) Voir notre introduction aux *Tables astronomiques d'Oloug-Beg*, 1847, t. I, p. 148, et la *Description d'un astrolabe arabe*, extraite des *Annales de l'Observatoire de Paris*, t. IX. — Bailly, *Histoire de l'astronomie ancienne*, p. 518.

arabes et des chiffres *gobar*, que les Mores d'Espagne nous ont transmis sous leur forme actuelle (1).

On ne comprend pas très-bien cette fâcheuse disposition de certaines personnes à contester tout ce qui peut faire honneur à l'école arabe; la question de la troisième inégalité lunaire, ou *variation*, déterminée par Aboul-Wefâ, trouve encore, à ce qu'il paraît, des contradicteurs. — Pourquoi des convictions bien arrêtées à une autre époque se sont-elles tout à coup modifiées? — Pourquoi élever des doutes sur un point isolé et laisser de côté les preuves les plus évidentes? — Pourquoi persister à rattacher l'exposé d'Aboul-Wefâ au texte de Ptolémée, *sans y rattacher l'exposé* de Tycho-Brahé?

Pourquoi torturer un texte parfaitement clair, et accuser un savant arabe de sottise et d'ignorance, parce qu'on n'a pas voulu le comprendre?

Pourquoi chercher à rapprocher certaines expressions employées par l'astronome grec et l'astronome de Bagdad, sans tenir compte des différences radicales qui les séparent?

Pourquoi laisse-t-on sans réponse les objections que nous avons opposées à M. Biot et les conclusions si nettement motivées de M. Chasles (2)?

(1) Voir notre *Lettre au prince B. Boncompagni sur l'origine de nos chiffres*. Roma, 1865, p. 9.

(2) M. Chasles, *Lettre* à M. L.-Am. Sédillot *sur la question de la variation lunaire découverte par Aboul-Wefâ*, et les *Comptes-rendus*, séance du 12 mai 1862. — Voyez aussi nos diverses communications, *Comptes-rendus*, séance du 10 février 1868; — nos *Matériaux pour servir à l'histoire des sciences mathématiques*, etc., t. I, p. 37-241; notre introduction aux *Tables astronomiques*

Aboul-Wefa, dit-on, ne présente pas sa détermination comme une découverte. Est-ce que le même reproche ne devrait pas être adressé à Tycho-Brahé? N'est-ce pas longtemps après sa mort qu'on a trouvé dans ses papiers et publié une note portant ces mots : *Variatio reintegrata?* Ce n'était donc à ses yeux qu'une confirmation et non une *découverte*, comme l'a si bien dit M. Chasles.

Pourquoi enfin a-t-on prétendu et soutenu que les expressions *trine* et *sextile* ne désignaient pas les *octants*, quand les collaborateurs de Tycho-Brahé, vingt ans après sa mort, employaient encore les mêmes termes pour expliquer la *variation?* Peut-on douter d'ailleurs que les astronomes arabes n'aient observé avec un soin tout particulier, lorsque, indépendamment des observations bien connues des auteurs de la Table vérifiée, d'Aboul-Wefâ, d'Ebn-Jounis, etc., on trouve l'indication de *Recueils d'observations astronomiques* dans la liste des ouvrages d'Al-Haithem, dont l'Académie a souvent entendu citer le nom, et d'Ebn-Sina (Avicenne), l'Aristote des Arabes? On ne peut nier d'ailleurs que, du IXe au XVe siècle, sur tous les points de leur vaste empire, ils n'aient eu des observatoires; qu'ils n'aient perfectionné les instruments (le mural, le gnomon à trou, le pendule); qu'ils n'aient déterminé la valeur de la précession des équinoxes, la diminution progressive de l'obliquité de l'écliptique, les irrégularités de la plus grande latitude de la lune, le mouvement de l'apogée du soleil,

d'Oloug-Beg, t. I, p. LIX; le *Bullettino*, etc., du prince Boncompagni, avril 1870, p. 155-160; *Comptes-rendus,* séances des 4 et 11 septembre 1871.

l'excentricité de l'orbite de cet astre, la durée de l'année, la configuration des orbites planétaires (l'*ellipse* de Kepler), etc., etc. (1).

Passant à un autre ordre d'idées, on nous permettra, j'espère, une nouvelle digression sur le terrain mouvant des étymologies. Il faut bien admettre que les mots qui, dans le français, ne se rapportent point au latin, sont pour la plupart d'origine arabe ou d'origine germanique; mais les Occidentaux devaient apprendre bien peu de choses de ces essaims de barbares auxquels le Rhin servait de barrière, tandis que le contact des Arabes, parvenus au plus haut degré de civilisation, contact qui se prolongea pendant plusieurs siècles, eut sur les destinées des races néo-latines une bien autre influence.

Un seul exemple suffira pour bien établir la méthode philosophique qui doit présider à ce genre de recherches. Le mot *bas, basse*, n'a qu'un seul équivalent en latin, et c'est un nom propre (Bassus); chez les Allemands, on trouve *niedere* (*low* pour les Anglais); en arabe, nous avons *bassa*, baisser, *abassa*, abaisser, *stravit humi* (Golius, p. 211). Le choix peut-il être douteux? M. Narducci n'hésite pas (2).

(1) Voir notre introduction aux *Tables astronomiques d'Oloug-Beg*, p. CXXXIV; les rapprochements entre les livres arabes et l'époque de Kepler, présentés par M. Le Verrier dans la séance de l'Académie des sciences du 7 novembre 1864, *Comptes-rendus*, p. 765; le rapport de MM. Arago et Mathieu, *Comptes-rendus*, 10 décembre 1838; la lettre de M. L.-Am. Sédillot à M. le prince Boncompagni, et la *Revue orientale*, décembre 1868, p. 110.

(2) Voyez au mot *basso*, de *bâhha;* descendit; *Secondo saggio*, etc., 1863, p. 11.

De même que *mechef* (1), *chef* est purement arabe; au lieu de le faire dériver de *caput*, il suffit de se reporter à la racine *cheff:* « ordine ac in seriem disposuit; in aciem *milites,* aciem instruxit, » etc. (Golius, p. 1361).

Que de fois ne rencontrons-nous pas l'occasion de citer ces vers si connus :

> *Alfana* vient d'*equus* sans doute,
> Mais il faut avouer aussi
> Qu'en venant de là jusqu'ici
> Il a bien changé en route.

Nous ne sommes pas non plus de l'avis du savant M. Dozy, lorsqu'il se sépare de la presque unanimité des orientalistes au sujet d'*amiral* (*amir-al-Bahr*), pour admettre (2) *amiratus*, *amirarius,* dans Ducange.

M. Narducci nous montre la même corruption pour le mot *caporal* (*cabar-al*), commandant de cinquante lances (3). Il en est de même très-probablement pour *sénéchal* (*seich-al-casar*), le maître ou le gouverneur du château (4), et pour *maréchal* (*mahresh-al-kyla* ou *mehella*), le gardien des forteresses ou du camp, qu'on ne peut rattacher à *margrave, marchese*, *marquis* (5). Pourquoi, sur une plaisanterie de Voltaire, identifier *conné-*

(1) *Comptes-rendus*, séance du 24 juillet 1871, p. 287.

(2) *Glossaire des mots espagnols et portugais dérivés de l'arabe*, 1869, p. 165. — Voir aussi nos observations à ce sujet, *Revue orientale*, avril 1870, p. 165.

(3) *Secondo saggio*, déjà cité, p. 13.

(4) *Scheik* (*senex*)-*al-Gibel*, dont nous avons fait *le Vieux de la Montagne*. Le mont *Gibel* est un pléonasme. De *Gibel-al-Tarik*, la montagne de Tarik, est venu *Gibraltar*.

(5) Ou *malech-al-* (*omra*), prince des commandants, Dherbelot, p. 540.

table avec comte des écuries, *comes stabuli*, lorsque *connetioun*, en arabe, signifie *qui dépasse les autres; validus* et *magnus* (Golius, p. 2068)? Il n'est pas jusqu'au titre de *général*, *généralissime*, qui n'ait peut-être une double origine : *vener-al-hiss*, le chef supérieur de l'armée, vaut bien le superlatif de *generalis* (Golius, p. 2741, *djischi*); la permutation du *v* en *g* est très-fréquente, comme nous l'avons fait observer ailleurs (1): *Vascons* et *Gascons*, *varde* et *garde*, *war*, *wait*, *waiter*, chez les Anglais, pour *guerre*, *guet*, *guetteur*, etc.; le *Bullettino*, etc., de février 1871, p. 51, nous offre *Guittulonis* pour *Vitellionis* (*Witelo*).

Est-il nécessaire de justifier les étymologies d'*estafette* (huitième forme de *safa : agilis ac velox fuit*), d'*estrapade*, *estrabad : campus stragis* (*champ d'exécution*); d'*estacade*, *estacad : accumulatus arenæ tractus*, etc. (2)?

Si l'on pouvait refaire l'histoire des *grandes compagnies* qui désolèrent la France du XIIe au XVe siècle, c'est-à-dire pendant toute la durée des croisades, et qui servirent de noyau à nos armées permanentes à partir du règne de Charles VII, on aurait l'explication de bien des termes de guerre qui s'introduisirent alors dans notre langue.

Comme l'a fort bien remarqué Heeren dans son *Essai sur l'influence des Croisades* (3), nos relations avec l'Orient amenèrent de grands changements politiques et commerciaux, répandirent partout des connaissances

(1) *Sur l'origine de nos chiffres*, p. 8. — *Œuvres de Gerbert*, publiées par M. Olleris, p. 581.
(2) Golius, p. 931, 1184, 1615.
(3) Traduction de Charles Villers, Paris, 1808.

nouvelles, modifièrent les usages, les mœurs, la langue et les idées. Les noms de famille parurent, les armoiries se multiplièrent; la variété et l'éclat des couleurs étaient une des grandes préoccupations de saint Louis pendant son long séjour en Palestine. Quel brillant tableau ne nous a-t-on pas tracé de la magnificence de Saladin (*Selah-ed-din*, la *sainteté de la religion*) et de ses rapports avec Philippe-Auguste et Richard-Cœur-de-Lion! Saint Louis avait toujours des ornements de couleur et en prenait un soin particulier (1). N'est-ce pas aux Arabes que nous devons certaines étoffes et certaines nuances : les cachemires de l'Inde, les mousselines, le maroquin, la moire (*mohair*), le coton (2) et la ouate qui ne vient pas d'*oie*, à coup sûr; le molequin ou moresquin, dont les Anglais ont fait *moleskine* (*peau de taupe*), le gris de More, l'azur d'outre-mer, etc.?

On comprend que chaque mot pourrait devenir l'objet d'une dissertation intéressante, et que, malgré les grands travaux des derniers siècles, nous sommes encore fort ignorants de bien des époques de notre histoire et des origines si variées de notre langue; c'est là un *desideratum* considérable qu'il était utile de signaler.

(1) *Dictionnaire de Trévoux*, t. II, p. 962.

(2) *Id.*, t. II, p. 947 : Nicod dit que les Arabes l'appellent *cotum* ou *bombazum*, d'où on a fait *coton* et *mombazin;* l'Arabe dit aussi *alcoton*.

N° 2

(T. II, p. 14.)

TRAVAUX DES ASTRONOMES ARABES SOUS ALMAMOUN

(Introduction aux *Tables astronomiques d'Oloug-Beg*, 1839.)

Lorsque l'empire romain se fut écroulé sous les armes victorieuses des barbares du Nord, les dernières traces de l'ancienne civilisation disparurent entièrement, et l'état d'ignorance profonde dans lequel l'Europe resta plongée arrêta pour longtemps tout progrès intellectuel; les sciences, dont les Grecs avaient agrandi le domaine, étaient ignorées ou perdues, et l'on ne pouvait prévoir alors par quelle heureuse révolution les esprits se rallieraient jamais au passé.

C'est d'un pays presque oublié, voisin de l'Égypte, de la Syrie et de la Perse, que devait jaillir la lumière; en 632, des déserts de l'Arabie, un peuple de conquérants s'élançait à la voix de Mahomet, et, maître de la moitié du monde après quatre-vingts ans de combats et de triomphes, il dirigeait ses efforts vers un but plus élevé, en cherchant à renouer la chaîne interrompue des connaissances humaines. — Dès la fin du huitième siècle de notre ère, l'amour des arts et des lettres succéda chez les Arabes à l'enthousiasme guerrier; non

contents de s'être approprié les travaux des savants d'Athènes et d'Alexandrie, ils les perfectionnèrent, les enrichirent de leurs propres découvertes, et se placèrent ainsi entre les Grecs qu'ils avaient dépassés et les modernes auxquels ils préparaient la route vers de nouveaux progrès.

Les sciences et particulièrement l'astronomie, cultivées à Bagdad, se répandirent de bonne heure dans les parties les plus reculées des États musulmans, qui s'étendaient de l'océan Atlantique à l'Indus; Cordoue et Tolède, Fez et le Caire, Racca et Samarcande, rivalisèrent avec la capitale des khalifes abbassides. — Lorsque les Mongols (1) et plus tard les Turcs orientaux (2) bouleversèrent l'Asie de fond en comble, les vainqueurs rendirent un éclatant hommage à la supériorité intellectuelle de ceux qu'ils avaient subjugués, en étudiant leurs livres, en s'éclairant de leurs lumières; vers l'année 1437, Oloug Beg (3), petit-fils de Tamerlan, publiait ses *Tables*, que l'on peut regarder comme le dernier monument de l'école arabe; et à la même époque l'Europe sortait des ténèbres du moyen âge; le temps des *Copernic* était arrivé.

L'école arabe a donc fleuri pendant plus de six cents ans (de 762 à 1450). — On conçoit aisément combien il importerait de savoir tout ce qu'elle a produit; mais,

(1) Conquêtes de Tchinghiz Khan et de ses fils, de 1218 à 1260.

(2) Conquêtes de Timour ou Tamerlan, de 1370 à 1405. — Nous avons adopté la distinction si judicieusement établie par M. Quatremère entre les Mongols et les Turcs orientaux. Voyez Quatremère, *Histoire des Mongols*, de Raschild Eldin, t. I, p. 69, 73, etc., et *Mém. hist. sur la vie du sultan Schah Rokh*, p. 44, 45, etc.

(3) Oloug-Beg, né en 1393, mort en 1449.

pour y parvenir, il faudrait interroger les originaux arabes et persans, et les recherches de cette nature, qui exigent la réunion des connaissances les plus diverses, sont hérissées de difficultés; aussi, jusqu'à présent, l'histoire de l'astronomie et des mathématiques chez les Orientaux est-elle demeurée fort obscure. Si les amis des sciences et des lettres ont souvent exprimé le désir de voir cette lacune comblée, l'appel fait au zèle de ces laborieux érudits qui consacrent leurs veilles au dépouillement et à l'examen des manuscrits, dans l'espoir de découvrir des notions neuves et utiles, n'a été que rarement entendu. On reste frappé d'un juste sentiment de regret lorsqu'on passe en revue les écrits publiés jusqu'au commencement de ce siècle sur les travaux des Arabes, et que l'on considère l'insuffisance des documents qui nous ont été transmis par nos devanciers. Quelques fragments imprimés çà et là et d'un intérêt secondaire; un petit nombre d'ouvrages fort inexactement traduits en latin par des hommes qui ne comprenaient pas la plupart du temps les mots techniques, et qui se contentaient d'en rendre uniquement le son; des hypothèses douteuses, quelques résultats généraux indiqués sans preuves à l'appui (1) et dont il a été impossible de retrouver les traces : tels étaient, naguère encore, les seuls éléments d'appréciation qui pouvaient donner une idée de l'état et des progrès des sciences mathématiques pendant cette longue période du moyen âge qui sépare l'école d'Alexandrie de l'école moderne.

C'est pourtant d'après ces matériaux incomplets que,

(1) Bernard, *Philosophical transactions*, vol. XIII, nº 158, p. 567. — Jourdain, *Mém. sur l'observ. de Meragah*, p. 28.

par une singulière légèreté d'esprit, on avait résolu péremptoirement l'un des problèmes les plus intéressants de l'histoire des sciences. Sans avoir consulté de nouveaux manuscrits, sans s'être entouré des pièces de conviction nécessaires, on avait hautement proclamé que les astronomes arabes, imitateurs scrupuleux des Grecs, avaient conservé toutes leurs hypothèses; qu'ils avaient seulement déterminé avec plus de précision l'obliquité de l'écliptique, l'excentricité du soleil, son mouvement moyen, la précession des équinoxes (1); qu'ils avaient, il est vrai, substitué les sinus aux cordes dans les calculs (2), mais qu'ils n'avaient pas été plus loin, et que si nous leur devions de la reconnaissance pour avoir recueilli et préservé de l'oubli quelques livres de la Grèce et de l'Inde, il ne fallait pas songer à chercher dans leurs manuscrits des inventions qui leur appartinssent en propre, attendu que les premières modifications apportées aux théories de Ptolémée et de ses commentateurs avaient été faites par les astronomes européens du seizième siècle.

Cet arrêt sévère porté contre les Arabes, sans que la question eût été suffisamment approfondie, reçut néanmoins une sorte de sanction tacite; il fut presque généralement admis que l'école arabe avait été appréciée à sa juste valeur, et que des investigations nouvelles, désormais inutiles, ne pourraient rien changer aux opinions définitivement adoptées; mais une découverte inattendue vint réveiller l'attention du monde savant: J.-J. Sédillot, mon père, en compulsant les manuscrits

(1) Voyez notre introduction au *Traité d'Aboul Hhassan*, t. I, p. 1.
(2) Même introduction, *loc. cit.*, et p. 2.

de la Bibliothèque royale, avait trouvé un traité de gnomonique arabe qui révélait des résultats tout à fait nouveaux (1). En le traduisant, il reconnut que les tangentes et les sécantes étaient déjà introduites dans les calculs trigonométriques; des recherches ultérieures lui apprirent qu'on devait fixer à l'année 975 environ l'époque de cette heureuse innovation (2). C'était sans contredit la plus importante découverte qui eût été faite depuis plus de deux siècles dans l'histoire des sciences mathématiques, car on avait toujours cru que l'emploi des tangentes n'avait eu lieu que cinq cents ans plus tard chez les modernes; on en faisait honneur à Régiomontan, et longtemps après lui, Copernic l'ignorait encore (3). On commença donc à regarder les Arabes d'un œil plus favorable; on avait déjà compris que leurs observations astronomiques pouvaient servir utilement à la détermination des moyens mouvements; on voulut bien avouer alors qu'ils avaient été au-delà des Grecs en perfectionnant la trigonométrie d'une manière notable, et qu'ils avaient donné à cette partie de la géométrie sa forme moderne, indispensable pour les progrès de l'astronomie (4). Cette direction nouvelle imprimée

(1) Ce traité de gnomonique est compris dans le manuscrit arabe n° 1147, dont la traduction fut jugée digne de l'un des grands prix décennaux; c'est l'ouvrage que nous avons publié sous le titre de *Traité des instruments astronomiques des Arabes*. Paris, 1834-1835, 2 vol. in-4°.

(2) Voyez notre introduction au *Traité d'Aboul-Hhassan*, t. I, p. 3.

(3) *Id.*, loc. cit., et Chasles, *Aperçu historique des méthodes en géométrie*, p. 495, d'après J.-J. Sédillot, cité par Delambre.

(4) Chasles, *Aperçu historique des méthodes en géométrie*, p. 495 et 502, d'après J.-J. Sédillot.

aux idées jusque-là répandues ranima l'intérêt des recherches, et J.-J. Sédillot commença cette série de travaux qui ont jeté tant de lumières sur les points les plus délicats de la science des Arabes, et qui se trouvent consignés dans l'*Histoire de l'Astronomie au moyen âge* de Delambre, dont ils composent la partie vraiment neuve et originale (1). Doué de cette haute intelligence, de cette sagacité, de cette vive pénétration qui saisit admirablement les rapports des diverses branches des connaissances humaines, profondément versé dans l'étude des sciences mathématiques et des dialectes de l'Orient, J.-J. Sédillot ne craignit pas d'affronter les difficultés sans nombre que l'on rencontre inévitablement, lorsque l'on s'engage dans une route encore inexplorée ; par un remarquable effort de cet esprit aussi modeste que vigoureux, il sut deviner le sens de cette multitude de termes scientifiques qu'aucun dictionnaire n'explique, laissant à ses successeurs un chemin frayé et rendu par cela même d'un plus facile accès.

Cependant, si les faits nouveaux signalés par J.-J. Sédillot avaient modifié l'opinion que l'on s'était formée des ouvrages scientifiques des Arabes, ils ne l'avaient pas détruite entièrement. « Les Arabes avaient été d'excellents géomètres : » c'était là une concession qu'on ne pouvait leur refuser; élèves des Grecs, ils avaient rendu plus parfaites leurs méthodes de calcul, et, par de précieuses additions dans la trigonométrie, ils avaient donné à l'expression des rapports et de leurs combinaisons plus d'étendue et de simplicité; mais,

(1) Voyez notre introduction au *Traité d'Aboul-Hhassan*, t. I, p. 5, et Delambre, *Hist. de l'astronomie au moyen âge,* passim.

observateurs médiocres, ils n'avaient pas même soupçonné le besoin de vérifier l'exactitude des théories de Ptolémée, qu'ils avaient conservées intactes et sans aucun perfectionnement. Sur ce point, Laplace et Delambre étaient irrévocablement fixés (1), et dans leurs écrits ce jugement se trouve à chaque pas reproduit. J.-J. Sédillot avait bien démontré par ses propres découvertes que les connaissances des Arabes étaient plus étendues qu'on ne le supposait généralement ; mais désormais la limite de ces connaissances était déterminée d'une manière très-précise, et l'on était obligé de convenir « qu'il n'y avait jamais eu qu'une astronomie, celle des Grecs (2). »

Cette décision devait, comme la précédente, se trouver encore infirmée.

Des progrès incontestables en algèbre (3), une perfection rare apportée dans la construction des instruments (4), l'usage du gnomon à trou (5), et par dessus tout la découverte fait à Bagdad au dixième siècle de la troisième inégalité lunaire (6), appelée dans nos

(1) Voyez nos *Recherches nouvelles pour servir à l'histoire de l'astronomie chez les Arabes*, p. 7.

(2) Delambre, *Histoire de l'astronomie au moyen âge*, p. 198.

(3) Voyez le mémoire que nous avons inséré dans le t. XIII des *Notices et extraits de manuscrits*, p. 125 et suiv., et M. Chasles, *Aperçu historique*, etc., p. 496.

(4) Voyez notre *Mémoire sur les instruments astronomiques des Arabes* et les *Comptes-rendus des séances de l'Académie des sciences*, du 10 décembre 1838.

(5) *Id.*

(6) Voyez nos *Recherches nouvelles pour servir à l'histoire de l'astronomie chez les Arabes*, p. 12 à 23, et les *Comptes-rendus des séances de l'Académie des sciences*, loc. cit.

tables modernes *variation*, et qu'on croyait avoir été déterminée pour la première fois par Tycho-Brahé vers 1601, voilà ce que nous avons montré les textes à la main. Dès lors il n'était plus permis de croire que les Arabes avaient été, sous le rapport des hypothèses astronomiques, les copistes serviles des Grecs ; aussi comprend-on à présent combien il importerait de réunir et de compulser leurs manuscrits scientifiques. Plusieurs de ceux qui ne nous sont pas encore parvenus renferment peut-être des observations qui serviraient à constater de plus en plus l'exactitude des théories modernes ; peut-être apprendrions-nous que ces Arabes, traités de *Barbares* (1), n'ignoraient pas certaines inventions dont on attribue tout l'honneur à nos savants de la renaissance ; et comme nous l'avons dit ailleurs (2), « avec quel intérêt ne suit-on pas ces recherches actives et fécondes sur des peuples longtemps méconnus, qui reparaissent peu à peu avec leur brillant cortége de conquêtes intellectuelles, et qui reprennent ainsi leur véritable rang dans les annales du monde ! »

L'histoire des Arabes, avant Mahomet, n'offre que des traditions incomplètes ou confuses (3), au milieu

(1) Le dédain si souvent exprimé pour les travaux des Arabes était-il une conséquence des luttes acharnées soutenues par les chrétiens contre les peuples qui professaient l'islamisme, ou bien les progrès si remarquables des modernes dans les sciences exactes les ont-ils trop exclusivement portés à faire peu de cas des connaissances acquises par les générations qui les avaient précédés?

(2) Discours prononcé au collége Saint-Louis en 1838, p. 7.

(3) Pococke, *Specimen historiæ Arabum*, 1650, p. 33 et suiv. — Quatremère, *Mém. sur le Kitab al Agani*, p. 8, et *Mém. sur les Nabatéens*, p. 80 et 81. — S. de Sacy, *Mém. sur divers événements*

desquelles on distingue à peine quelques notions d'astronomie pratique; le spectacle du ciel avait attiré leur attention, comme celle de tous les peuples que la douceur du climat et la sérénité de l'air invitent à l'observation des astres, mais sans leur inspirer le désir de déterminer les lois des mouvements célestes (1). Les noms des planètes et de certaines étoiles dont ils faisaient des divinités, une indication assez exacte des maisons de la lune et des croyances purement astrologiques, voilà tout ce qu'ils avaient inventé ou recueilli dans leurs rapports avec les nations qui les environnaient (2). Ils employaient l'année lunaire (3), mais il ne paraît

de l'histoire des Arabes avant Mahomet, extrait des *Mém. de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XLVIII, p. 484 et suivantes.

(1) Pococke, *Specimen historiæ Arabum*, p. 6, et p. 164 : « Arabum scientiæ quibus præcipuè operam dabant tres erant : scientia genealogiarum, somnia interpretandit peritia, *de stellarum in concitandis pluviis vi* judicium. » — Ils avaient, dit Montucla, *Hist. des mathématiques*, t. I, p. 353, une sorte d'astronomie semblable à celle qui était connue des Grecs avant Thalès.

(2) Pococke, *Specimen historiæ Arabum*, p. 5, 89, 117, 129 et suiv., p. 140, 163 et suiv. — Golius ad Alferganum, p. 63 et 64. — Weidler, *Historia astronomiæ*, p. 204. — Montucla, *Hist. des mathématiques*, t. I, p. 354. — Riccioli, dans sa chronologie (*Almagestum novum*, p. XXIX et XXX), cite, d'après Junctinus, les noms de deux astrologues arabes, dont l'un, Albubater, vivait cinq cents ans avant J.-C., et l'autre, Andruzagar, l'an 230 de l'ère chrétienne.

(3) Il paraîtrait que quelques tribus se servaient d'une année luni-solaire, ce qui expliquerait la défense faite par Mahomet (*Coran*, surate 9) de conserver l'usage de l'intercalation. M. de Sacy a traité ce sujet fort au long dans son *Mémoire sur l'histoire des Arabes avant Mahomet*, où il examine successivement les opinions émises par Gagnier, Prideaux, Pococke, Golius, Sale, etc. Voyez *Mém. de l'Acad. des inscriptions et belles-lettres*, t. XLVIII, p. 528, 531, 606 et suiv., et plus particulièrement p. 612, 625 et 626.

pas qu'ils aient jamais cherché à fixer l'incertitude des temps par des ères ou époques d'un usage général (1); — aussi est-il presque impossible d'établir un ordre régulier dans cette longue série de faits jetés au hasard dont se composent les annales des anciens habitants de l'Arabie, jusqu'au moment où une révolution, habilement préparée, vint briser leurs cultes divers, les réunir sous la loi du Coran, et développer chez eux de nouvelles inclinations.

Des guerres d'invasion à peine interrompues par les discordes civiles, des expéditions lointaines et d'éclatants triomphes remplissent tout le premier siècle de l'hégire; et même en 750, lorsque la dynastie ommïade de Damas fut renversée (2), rien n'annonçait encore qu'au tumulte des armes et à la barbarie des camps allait succéder, pour l'empire des khalifes, une brillante période de civilisation. Plus occupés à étendre leurs conquêtes et à propager leur système religieux qu'à favoriser les lettres et les sciences, auxquelles ils étaient totalement étrangers, les successeurs de Mahomet avaient, jusque-là, ravagé la Syrie, la Perse, jusqu'à l'Indus et à la mer Caspienne, tout le nord de l'Afrique, la majeure partie de l'Espagne, menaçant d'envahir la France, si Charles-Martel n'eût arrêté ce torrent dévastateur en taillant en pièces les troupes d'Abdérame dans les

(1) S. de Sacy, *Mém. sur l'histoire des Arabes avant Mahomet*, p. 486.

(2) Quatremère a publié les détails les plus curieux sur la chute des Ommïades, le mauvais succès des Alides et l'avènement des Abbassides, dans ses *Mémoires historiques sur la dynastie des khalifes abbassides*, p. 2 et 3, 37 et suiv.

plaines de la Loire (1). Mais sous les Abbassides une noble émulation et, par-dessus tout, l'exemple et la protection du souverain, devaient faire disparaître l'ignorance et la grossièreté justement reprochées aux nouveaux conquérants; les esprits s'éclairèrent, s'ouvrirent à des idées nouvelles, et l'on vit naître alors ce grand nombre d'écrits de tout genre, source d'une infinité d'autres, qui firent de la langue arabe la langue savante de l'Orient et de tous les États musulmans (2).

Presque tous ces écrits subsistent encore, et leur réunion forme une des plus vastes littératures que l'on connaisse.

L'histoire, dans ses diverses applications, en est pour nous l'une des branches les plus intéressantes, non pas qu'elle nous donne sur les antiquités des Arabes toutes les lumières qu'on pourrait désirer, mais elle nous fait voir, dans une suite d'événements toujours remarquables et quelquefois extraordinaires, l'origine et les progrès de la puissance des khalifes, son extension prodigieuse, sa splendeur, sa décadence, et enfin sa dissolution par l'établissement simultané de plusieurs dynasties nouvelles qui, sans cesser de reconnaître l'autorité spirituelle des vicaires du prophète, s'emparèrent de la Perse et de l'Égypte, de la Mauritanie et de l'Espagne. La succession de ces dynasties s'y trouve

(1) Les divisions qui éclatèrent à cette époque entre les émirs de l'Espagne contribuèrent à suspendre pour longtemps les progrès de la puissance musulmane en Occident. (Reinaud, *Invasions des Sarrasins en France,* p. 48, 72 et suiv. — Cardonne, *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne*, t. I, p. 124 et suiv.)

(2) J.-J. Sédillot, *Notice de la grammaire arabe de S. de Sacy*, p. 2 et suiv.

expliquée, aussi bien que les révolutions qui semblent avoir rétabli, après une longue interruption, l'ancienne balance politique de l'Asie, en replaçant dans leurs précédentes limites, quoique sous une forme de gouvernement et avec des institutions bien différentes, l'ancien empire des Perses et celui des souverains de Constantinople. Les circonstances de la vie publique ou privée des hommes qui se sont illustrés, soit dans la carrière militaire ou administrative, soit dans celle des lettres et des sciences, sont développées dans des ouvrages particuliers que l'on consulte toujours avec fruit; d'autres écrits sont consacrés à l'histoire des opinions religieuses et des sectes de toute nature qui ont inondé l'Orient depuis la naissance du mahométisme; enfin quelques-uns nous ont procuré sur nos expéditions d'outre-mer des éclaircissements jugés dignes d'être insérés dans le recueil des historiens de France que l'Académie des inscritions et belles-lettres est chargée de publier. Il ne faut pas se dissimuler néanmoins que les Arabes n'ont point connu l'art d'écrire l'histoire; mais leurs compilations et leurs chroniques, quoique rédigées sans ordre et sans discernement, et souvent surchargées de traditions obscures et de détails inutiles ou de peu de valeur, peuvent être considérées comme un immense recueil de matériaux historiques, livrés à l'industrieuse activité des Européens, auxquels il semble réservé de les mettre en œuvre. A ces écrits il faut joindre les relations de voyages données par les Arabes, comme une source précieuse de connaissances locales qu'on chercherait en vain dans leurs historiens.

Leurs traités de géographie, également remplis de

notions curieuses sur les productions du sol et de l'industrie, sur l'administration publique et sur l'économie domestique, ouvrent la partie scientifique de leur littérature; et quoique ce ne soit pas sans raison qu'on ait reproché à quelques géographes orientaux de n'avoir indiqué ni les longitudes ni les latitudes des lieux, et d'avoir même négligé de fixer l'orthographe et la prononciation des noms propres, il en est plusieurs qui nous ont conservé des déterminations très-précises dont on s'est avantageusement servi dans la construction de nos principales cartes d'Asie et d'Afrique. Toutefois, l'astronomie, qui réclame à juste titre ce qu'il y a d'assuré dans la géographie positive, est de toutes les sciences celle que les Arabes ont cultivée avec le plus de zèle; non moins habiles à construire les instruments qu'à en faire usage, ils ont ajouté leurs propres découvertes à celles des Chaldéens et des Grecs, et comblé par leurs observations l'intervalle de plusieurs siècles qui sépare les derniers temps de l'école d'Alexandrie des premiers travaux des Européens, et ils nous ont laissé sur leur astronomie pratique et sur leurs méthodes de calcul et de réduction des ouvrages dignes d'une attention très-sérieuse. Il en est de même de ceux qu'ils ont composés sur plusieurs autres sciences physico-mathématiques, sur diverses branches de la géométrie pure et sur l'algèbre, que nous tenons d'eux et qui, après l'introduction des signes de Viète et l'invention du calcul infinitésimal, est devenue, dans les mains des modernes, l'instrument de leurs plus belles découvertes. On a lieu de regretter, il est vrai, qu'ils se soient livrés avec trop d'ardeur aux vaines spéculations de la philo-

sophie hermétique et de l'astrologie judiciaire; mais on ne peut nier que ce ne soit à la passion qu'ils ont eue de tout temps pour ces fausses sciences que l'on doit attribuer, d'un côté, les progrès qu'ils ont pu faire dans la chimie dont ils nous ont transmis les premiers éléments (1), et de l'autre la plus grande partie de leurs découvertes astronomiques.

Bagdad venait d'être fondée (2), et le khalife Abou Giafar Almanzor, le second des Abbassides, avait fixé dans cette ville le siége de son empire. Protecteur éclairé des lettres, ce prince devait donner une vive impulsion à l'étude de l'astronomie et des mathématiques, qu'il avait cultivées lui-même (3); sous son règne, les livres grecs furent examinés, et, si l'on en croit

(1) On peut voir, sur l'origine du mot *alchimie*, l'*Examen critique de M. de Humboldt sur l'histoire de la géographie du Nouveau-Monde*, t. II, p. 312. — L'alchimie était répandue en Égypte au moins trois siècles avant Mahomet, mais c'est aux Arabes qu'on doit la *chimie réelle*. (Pauw, *Recherches sur les Égyptiens et les Chinois*, t. I, p. 314, 317, 320, etc.)

(2) En 762. — El Macin, *Hist. saracenica*, p. 122. — Voyez Gibbon, *The hist. of the decline and fall of the roman empire*, 1821, t. VI, p. 479, et les auteurs qu'il cite. — Le géographe de Nubie, p. 204 (voyez le t. II de la traduction d'*Edrisi*, par M. Am. Jaubert), et Benjamin de Tudèle, *Itinerarium*, p. 112-123, sont-ils donc les seuls écrivains qui aient vu Bagdad sous le règne des Abbassides ?

(3) Aboul Pharage, *Hist. dyn.*, p. 160. — Ideler, *Untersuchungen über den Ursprung und die Bedeutung der Sternamen*, p. XLIII. — Assemani, *Globus cœl. cufico arab.*, p. XII et XXII. — Reiske, *Dissert. de principibus Muhammed, qui aut ab eruditione aut ab amore litteratorum claruerunt*, p. 4. — Voyez aussi notre introduction au *Traité d'Aboul-Hhassan*, p. 1 et 2. — D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*, 1697, p. 552; il dit, page 39, qu'Abou Sahal Ben Naubakht eut la charge de premier astrologue sous Almanzor.

Casiri (1), des tables indiennes, traduites en arabe par Mohammed Ben Ibrahim al Fazari dès l'année 773, servirent de guide jusqu'au temps d'Almamoun pour l'observation des mouvements célestes.

Les successeurs d'Abou Giafar Almanzor imitèrent son exemple et favorisèrent le développement de toutes les branches de l'intelligence humaine à une époque où les sciences et les lettres étaient totalement négligées en Europe. Pendant que Charlemagne essayait vainement d'en ranimer le goût, ces khalifes, appelant auprès d'eux les hommes les plus instruits des provinces qu'ils avaient réunies sous leur domination, faisaient traduire du grec les ouvrages les plus estimés et formaient de vastes établissements destinés à de riches bibliothèques

(1) Casiri, *Bibl. Arab.-Hisp. Escur.*, t. I, p. 428 : « Almansoris principatu advenisse tradit Alhosainus ben Mohamad ben Aladami in suis tabulis majoribus quas margaritarum seriem inscripsit, astronomum quemdam Indum, sideralis scientiæ peritissimum, cum tabulis æquationum secundum medii gradus calculum digestis, tum aliis observationibus de duplici eclipsi, signorumque ascensionibus instructum, hasce tabulas Indus ipse retulit se ex tabulis à *Phigaro* Indorum rege olim confectis excerpsisse. Quamobrem imperator Almanzor hujusmodi librum et arabicè converti et arabibus in iis quæ ad siderum motus pertinent, veluti normam proponi jussit. Provincia hæc Mohamedo Ben Abrahim Alphazari demandata, cujus arabicam versionem astronomi *librum sindum indum majorem* appellant, quâ plerique ad Almaimonis usque tempora usi sunt. » Il est à regretter que ces tables ne nous soient point parvenues ; elles pourraient nous donner une idée de l'importance des emprunts que les Arabes ont faits aux Indiens, emprunts qui n'ont jamais été nettement déterminés. — Assemani, en rapportant ce passage de Casiri (*Glob. cœl. cuf. arab.*, p. XXI), donne la date de 156 pour l'hégire ou 811 de J.-C. Il y a encore là une de ces erreurs impardonnables dont ses citations offrent tant d'exemples.

et à des écoles publiques, où l'on enseignait, concurremment avec le texte et les commentaires du Coran, les livres d'Aristote, Hippocrate, Galien, Dioscoride, Euclide, Archimède, Apollonius, Ptolémée, etc., dont plusieurs nous ont été transmis immédiatement par les Arabes avant qu'on en eût retrouvé les originaux grecs (1). Les mêmes princes instituaient à Bagdad des académies où se discutaient les objets qui ne pouvaient être traités que par d'habiles maîtres, et ils fondaient cette école célèbre qui devait élever les plus beaux monuments de l'astronomie du moyen âge.

Almamoun, septième khalife de la maison d'Abbas, fut, après Abou Giafar Almanzor, celui des souverains de Bagdad qui se rendit le plus recommandable par son instruction et ses efforts constants pour le progrès des sciences (2); mais si ce prince donna son nom au siècle dont il assura la gloire littéraire, il ne faut pas cependant oublier ses prédécesseurs, Mohammed al Mahadi et Haroun al Raschid, qui élevèrent, par leurs victoires et leur magnificence, le khalifat d'Orient au

(1) J.-J. Sédillot, *Notice de la grammaire arabe de S. de Sacy*, p. 2. — Jourdain, *Recherches critiques sur l'âge et l'origine des traductions latines d'Aristote*, p. 89.

(2) Golius, in *Alferganum*, p. 66 et suiv. — Weidler, *Hist. astron.*, p. 205 et 206. — Fabricius, *Bibl. Græc.*, t. XIII, p. 260. — Il ajoute dans ses notes sur le petit traité de Léon l'Africain : « Sub hoc Almamone litteras potissimum floruisse notavit Hottingerus, *Hist. eccles.*, sect. 9, p. 645-654, et in *Analectis*, p. 348. Eusebius Renaudotus, epistola de versionibus syriacis et arabicis Hippocratis quam dedi, lib. II hujus Bibl., cap. 24. Claudius Salmasius, Præf. ad arabicam Tabulæ Cebetis versionem; Simon Ockely, præf. ad librum anglicè editum de Syriâ, Persiâ et Ægypto, occupatis per Sarracenos. Lond., 1708, etc. »

plus haut point de splendeur (1). Les productions des savants et des poètes qu'ils comblaient de bienfaits ajoutèrent à l'éclat de leur règne. Plusieurs ouvrages grecs et persans furent traduits en syriaque (2), et les chrétiens répandus en Asie, Maronites et Nestoriens, secondèrent par leurs travaux le zèle de ces khalifes (3); alors fleurirent l'astronome Mashallah, si vanté par Aboul-Pharage (4); Ahmed ben Mohammed al Nevahendi,

(1) Weidler (*Hist. astron.*, p. 204) nomme aussi le khalife Al Amin : « Sub Alamino artium elegantiorum cultum in Persia floruisse colligitur, etc. »

(2) Suivant Aboul Pharage, *Hist. dynast.*, ed. Pococke, p. 148 et 154, Théophile d'Édesse, de la secte des maronites, traduisit en syriaque deux livres d'Homère, et à la même époque Jean, fils de Mesua, chrétien de Syrie, expliquait dans son école les sciences des anciens. — Voyez aussi Fabricius, *Bibl. Græc.*, t. XIII, p. 259, et dans Casiri, *Bibl. Arab.-Hisp. Escur.*, t. I, p. 421 : « Fadhl Ben Nubakht Abu Sahl, origine Persa, ab Haruno Raschidæo regiæ bibliothecæ præfectus est, ubi libros de Persarum scientiis persicè conscriptos in arabicum sermonem convertit. »

(3) Assemani (*Bibl. Medic. Laur.*, p. 16 et suiv.; *Bibl. orient. Clem. Vatic.*, t. III, *passim.*) — Jourdain, *Rech. crit. sur l'âge et l'origine des traductions latines d'Aristote*, etc., p. 81, 85, 87, etc.

(4) Casiri, *Bibl. Arab.-Hisp. Esc.*, t. I, p. 434 et suiv. — Aboul Pharage, *Hist. dyn.*, p. 161 : « Mashalla Judæus, qui cum tempore Almansoris floreret, ad tempora usque Almamunis vixit, vir eximius et sæculi sui phœnix ; eximiè pollens rebus abditis eruendis. » — Riccioli (*Almag. novum*, p. 30) commet une erreur en disant qu'il florissait en 860 de J.-C. On peut voir ce que Weidler (*Hist. astron.*, p. 209) rapporte des divers ouvrages de Mashallah qui nous sont parvenus ; il faut placer au premier rang son livre *Des éléments et des orbes célestes*, imprimé à Nuremberg en 1549 par les soins de J. Heller. Plusieurs auteurs rappellent, d'après Regiomontan, l'opinion de Mashallah sur les comètes : Tycho-Brahé, *Opera*, t. I, p. 513. — Longomontan, *De novis cœli Phœnomenis*, p. 5, etc.

le plus ancien des observateurs arabes (1), et le mathématicien Hegiah Ben Joussef, le premier traducteur d'Euclide (2). — Nous n'avons pas besoin de rappeler à quel degré de perfection les arts mécaniques étaient parvenus dès cette époque : l'horloge à eau envoyée par Haroun al Raschid à Charlemagne, et dont la description a été conservée (3), suffirait pour en donner une idée, si les récits des historiens ne faisaient pas connaître en détail toutes les merveilles de ce genre accumulées à la cour de Bagdad. — Mais c'est surtout au fils de Haroun, Almamoun, qui occupa le trône pendant vingt ans (814-833), qu'appartient l'honneur d'avoir achevé l'ouvrage commencé par son aïeul Almanzor ; ce prince, entouré de l'élite des savants et des artistes, recueillit à grands frais les écrits de l'école d'Alexandrie, et ses relations avec les empereurs de Constantinople lui permirent de faire rechercher jusque dans Athènes

(1) Suivant Ebn Jounis (*Notices et extr. des man.*, t. VII, p. 140), cet astronome observa dans la ville Joundishabour, du temps de Jahia ben Khaled ben Barmek, vers l'an 803 de notre ère. Ses tables sont intitulées : *Al Moshtamal.*

(2) Casiri, *Bibl. Hisp.-Arab.*, t. I, p. 339 et suiv. Cette première traduction d'Euclide prit le titre de *Haronea ;* celle d'Isaac ben Honaï, appelée *Mamonea,* fut revue successivement par Thebit ben Corrah, Aboul Wefa de Bagdad, al Haïthem, etc.

(3) Weidler (*Hist. astron.*, p. 204 et 205). Cette horloge marquait les douze heures et les faisait sonner par le moyen de certaines balles qui tombaient dans un vase d'airain ; on y voyait aussi douze cavaliers qui se présentaient à autant de portes qu'ils fermaient, suivant le nombre des heures écoulées. (Voyez Marigny, *Hist. des Arabes,* t. III, p. 127 et 128, et les auteurs qu'il cite. — Eginhart, *Vita Caroli Magni,* ed. Bredow, 1806, p. 69.)

les ouvrages philosophiques des Grecs (1). L'*Almageste* de Ptolémée, traduit en arabe (2), fut expliqué dans les écoles, et Almamoun, disciple de Jean, fils de Mesua et du Persan Kessai, s'adonna lui-même à l'astronomie (3). Par ses ordres, les plus habiles mathématiciens s'appliquèrent à perfectionner cette science, et les résultats

(1) Aboul Pharage, *Hist. dyn.*, p. 160. — Casiri, *Bibl. Ar.-Hisp. Esc.*, t. I, préf., p. x et xj. — Cedrenus (*Comp. Hist.,* 1647, p. 548 et 549) parle du refus que fit Théophile de communiquer les livres grecs à des *barbares.* — On lit dans Fabricius (*Bibl. Græc.,* t. XIII, p. 261), d'après Léon l'Africain : « Mamon congregavit ingentem numerum doctorum diversarum linguarum et interrogavit auctorum nomina, atque librorum, quæ scripta fuerunt in artibus, linguâ græcâ, persicâ, chaldæâ, atque ægyptiâ, adeoque multa eorum nominata sunt volumina. Misit tunc multos ex familiaribus suis in Syriam, Armeniam atque Ægyptum, ut illos emerent libros de quibus sarcinas infinitas attulerunt et conduxerunt. »

(2) Montucla, *Hist. des mathém.*, t. I, p. 355. — Weidler, *Hist. astron.*, p. 205. — Colebrooke, *Miscell. Essays*, t. II, p. 348. — On sait que les Arabes ont fait le mot *Al Mageste* de ἡ μεγ στη. Isaac ben Honaïn traduisit l'ouvrage de Ptolémée en 827 ; mais Weidler (*Hist. astron.*, p. 205) parle d'une autre traduction faite en 827 : « *Ex M. S.* Peiresciano probatum dedi interpretes fuisse Alhazenum, filium Josephi, filium Maire, Arithmeticum; et Serium, filium Elbe Christianum. » — Ideler (*Untersuchungen über den Ursprung der Sternamen,* p. 45) dit que l'*Almageste* avait été déjà traduit sous Haroun al Raschild, et en effet, Casiri nous apprend (*Bibl. Arab.-Hisp. Esc.,* t. I, p. 349) que du temps d'Iahia ben Khaled ben Barmek, vers 800, Abou Haian, Salam et Hedjadj ben Mathar travaillèrent à la version arabe ; mais ce n'étaient sans doute que des essais de traduction, qui furent revus et complétés par Isaac ben Honaïn. Plus tard, Al Alnaiziri et Thebit ben Corrah, dont nous aurons occasion de parler, y firent de nouvelles corrections.

(3) Almamoun, comme tous les astronomes arabes, croyait aux rêves de l'astrologie. (Aboul Pharage, *Hist. dyn.*, p. 163.) — Voyez aussi Kepler, cité par Weidler (*Hist. astron.*, p. 209).

des observations qu'ils firent à Damas et à Bagdad furent consignés dans la *Table vérifiée* (1), dont Iahia ben Abi Mansour est considéré comme le principal auteur (2), mais à laquelle travaillèrent Al Abbas ben Said al Jauheri, Send Ben Ali, Ebn Ishac Ben Kesouf,

(1) Cette table, que Golius appelle *Tabulæ probatæ*, d'après Ebn Jounis (Golius, in *Alferganum*, p. 67), offre probablement l'ensemble des observations faites sous Almamoun, et ce doit être l'ouvrage dont parle Labbe (*Bibl.. nov.*, mss. suppl., 6, p. 256, 4o), sous le titre de : *Astronomia elaborata à compluribus D. D. jussu regis Maimon*, et que nous retrouvons encore dans El Macin (*Hist. sarac.*, l. II, chap. 8, p. 176) sous celui de *Tabulæ Mamonicæ*. Le traducteur d'El Macin, Erpenius, a lu, au lieu de *zig* (*Table astronomique*), le mot *rih* qui signifie *vent*, et il rend ainsi le passage de l'auteur arabe : *Didicerat egregiè astronomiam et ventorum stationes, undè et inter peritos hujus scientiæ etiam nunc notus est ventus Almamonis ;* conçoit-on que Weidler ait pu reproduire une pareille erreur (*Hist. astron.*, p. 206), et après lui Bailly (*Astron. mod.*, t. 1, p. 225) ?

Il ne faut pas confondre la *Table vérifiée* avec le *Canon probatus* d'Habash, dont nous nous occuperons plus loin. Cet astronome avait écrit l'histoire des observations faites à Damas et celle des observations faites à Bagdad, et ce sont sans doute ces dernières observations qui composaient la *Table Al Shemasia*, que M Caussin (trad. d'Ebn Jounis, p. 156 et 158) suppose la même que la *Table vérifiée*. — Al Shemasia, ajoute-t-il (p. 148), était une rue ou un quartier de Bagdad où était l'observatoire des astronomes d'Almamoun. — C'était, suivant Aboul Pharage (*Hist. dyn.*, p. 161), un lieu situé dans Bagdad, et Casiri (*Bibl. Arab.-Hisp. Esc.*, t. I, p. 440) dit : In vico Shemasiâ (editissimo Bagdadi nimirum loco).

(2) Golius (notæ in *Alferganum*, p. 66) indique Iahia comme le seul auteur de la *Table vérifiée*, et deux pages plus loin il dit avec Ebn Jounis : « Les auteurs de la *Table vérifiée*, etc. » — On ne peut douter qu'Iahia n'ait été l'un des astronomes les plus instruits de son temps ; Ebn Jounis le cite très-souvent. (Ebn Jounis, p. 40, 42, 50, 58, 62, 216, etc.) — Casiri, t. I, p. 425.

Khaled Ben Abdalmelek al Merouroudi (1), etc. Cette table ne nous est point parvenue, et plusieurs changements apportés aux éléments des tables grecques du temps d'Almamoun ont été faussement attribués à des astronomes arabes du neuvième siècle, jusqu'au moment où la traduction de quelques chapitres d'Ebn Jounis (2) permit de rectifier les erreurs commises : c'est ainsi que la découverte du mouvement de l'apogée du soleil, dont on faisait honneur à Albatégni, est due aux auteurs de la *Table vérifiée* (3) ; l'obliquité de l'écliptique fut déterminée avec soin (4), et des observations d'équinoxes (5) conduisirent à une estimation assez exacte de

(1) Ebn Jounis, p. 40, 42 et 150. — Send ben Ali, après avoir été le collaborateur d'Iahia, fit d'utiles observations en 832 et 833 avec Khaled ben Abdalmelek al Merouroudi. (Ebn Jounis, p. 78, 130 et 150.) — Casiri, *Bibl. Arab.-Hisp. Esc.*, t. I, p. 402, 403, 439 et suiv.; — il parle du fils de Khaled, Mohamad (p. 430), et de son petit-fils Omar Ben Mohamad (p. 434) comme d'observateurs habiles.

(2) Ebn Jounis, *Le livre de la grande table hakhémite ;* l'avant-propos et les chap. 4, 5 et 6, trad. par Caussin, ont été insérés dans le t. VII des *Notices et extraits des manuscrits*.

(3) Ebn Jounis, p. 218. — Il paraîtrait même que les Perses avaient signalé le mouvement de l'apogée du soleil dans les années 470 et 630 de notre ère. — Nous reviendrons sur ce sujet en parlant d'Albategni. — Letronne s'en est occupé dans son *Mémoire sur le calendrier égyptien*, encore inédit.

(4) La première détermination, faite à Bagdad en 829, donna pour résultat 23° 33′ et non 35′ comme on lit dans Alfragan, ch. v, et la seconde, faite à Damas en 832, — 23° 33′ 52″. — Ebn Jounis, p. 40 et 150. — Montucla, *Hist. des mathém.*, t. I, p. 357.

(5) Ebn Jounis rapporte (p. 130 et 142) les observations d'Iahia, et notamment celle de l'équinoxe d'automne de l'année 830. Caussin présente cette observation comme ayant été faite à Damas ; mais le texte n'en dit rien. C'est à Bagdad qu'Iahia travaillait aux tables

la longueur de l'année. « Dans la *Table vérifiée*, dit Laplace, le périgée solaire a la position qu'il devait avoir; l'équation du centre du soleil, beaucoup trop grande dans Hipparque, est réduite à sa juste valeur; mais *cette précision* devenait alors une source d'erreurs dans le calcul des éclipses, *où l'équation annuelle de la lune corrigeait en partie l'inexactitude de l'équation du centre du soleil adoptée par cet astronome*. La durée de l'année tropique est plus exacte que celle d'Hipparque; elle est cependant plus courte d'environ deux minutes; mais cette erreur vient de ce que les auteurs de la *Table vérifiée* comparèrent leurs observations à celles de Ptolémée; l'erreur aurait été presque nulle s'ils eussent employé les observations d'Hipparque; c'est encore par cette raison qu'ils supposèrent la précession des équinoxes un peu trop grande. »

Les auteurs de la *Table vérifiée* n'avaient observé que le soleil et la lune; ce fut Ahmed Ben Abdallah Habash, surnommé le Calculateur, qui détermina après eux les mouvements des cinq autres planètes (1). Cet astronome

d'Almamoun, et jamais Ebn Jounis ne le nomme parmi ceux qui observèrent à Damas. Bien plus, en 830, Iahia rédigeait ses tables, qui ont cette année pour époque, et il devait être fort âgé et même près de sa fin, puisqu'Ebn Jounis (p. 150) a marqué sa mort en 831. Il est donc, historiquement parlant, très-probable qu'il n'avait point quitté Bagdad. Si l'observation avait été faite à Damas, Ebn Jounis n'aurait pas manqué de l'indiquer, comme il le fait pour toutes celles qui n'ont point eu lieu à Bagdad. — Il ne s'agit pas de savoir si telle ou telle position s'accorde mieux avec nos tables, mais de constater les faits, afin de mettre les lecteurs, astronomes ou érudits, à même de les comparer entre eux, et d'en faire ressortir les conséquences.

(1) Ebn Jounis, p. 42. — C'est le même qu'Almerouzi. — D'Herbelot, *Biblioth. orient.*, p. 340 et 935.

avait composé trois tables, la première d'après la méthode des Indiens, et la seconde connue sous le nom d'*Al Shah*, selon la méthode des Perses; dans la troisième, appelée *Canoun, Table vérifiée* et *Table arabique* (1), il s'était conformé aux observations faites de son temps (2); mais, à ce qu'il paraît, il ne s'était pas donné la peine de vérifier les opérations de ceux qui l'avaient précédé, particulièrement en ce qui concerne l'équation du soleil (3). Habash avait aussi rédigé, comme nous l'avons rapporté plus haut, deux traités séparés des observations faites à Damas et à Bagdad par les auteurs de la *Table vérifiée* (4), et nous devons regretter vivement la perte de ces livres, qui nous auraient sans aucun doute fourni d'utiles renseignements sur les instruments employés par les Arabes à cette époque. Le quart de cercle d'Ali ben Isa al Astharab et l'armille d'Iahia ben Ali Mansour sont à peine indiqués

(1) Ebn Jounis, p. 84, 146, 148, 150 et 154.

(2) Ebn Jounis, p. 82. — Ce que nous dit à ce sujet M. Caussin, d'après d'Herbelot et Aboul Pharage, n'est pas tout à fait conforme au passage suivant de l'*Histoire de l'astronomie*, de Weidler, p. 207 : « Habash, ortu merwacensis, Bagdadi incola, calculorum astronomicorum peritiâ eminuit. Composuit tres tabularum astronomicarum libros; primus regulas, alter experimenta et observationes, ab ipso captas, quibus regulas comprobavit, continet; tertius tabulas minores habet sub titulo *Al Shah;* scripsit alios libros et centum annos vixit. » — Casiri, *Bibl. Arab.-Hisp. Esc.,* t. I, p. 426 et 432.

(3) Ebn Jounis, p. 44 et 48. — Quelques autres erreurs d'Habash sont signalées p. 52 et 54. — Voyez, pour les observations faites par cet astronome, les pages 84, 112, 144, 146 et 148.

(4) Ebn Jounis, p. 50, 80 et 144 pour le premier de ces deux traités, et sur le deuxième, p. 144 et 148, et ci-dessus, p. 251.

par Ebn Jounis (1); et le petit écrit de *Mashallah*, qui nous a été conservé dans la *Margarita Philosophica* de Reisch, est à notre connaissance le seul traité qui puisse donner une idée des astrolabes dont on se servait alors (2). Aboul-Pharage rapporte qu'Almamoun avait fait placer des instruments à Shemasie, quartier de Bagdad, et sur le mont Gasius, près de Damas, et c'était sans doute des gnomons. Montucla suppose même que l'un de ces gnomons devait avoir jusqu'à cinquante-deux pieds de dimension (3), mais nous en sommes réduits aux conjectures sur ce sujet, et les premiers documents positifs que nous avons pu recueillir sont de la fin du dixième siècle.

Almamoun avait aussi ordonné qu'un degré du méridien fût mesuré avec plus de précision que ne l'avaient fait les anciens (4); en conséquence Send Ben Ali et Khaled Ben Abdalmelek se rendirent dans la plaine de Singiar, accompagnés d'Ali Ben Isa et d'Ali Ben Albahtari; et tandis que ceux-ci se dirigeaient vers le sud, ils marchèrent de leur côté vers le nord, jusqu'à ce que

(1) Ebn Jounis, p. 38, 50 et 82. — Casiri, t. I, p. 400: Ali Ben Isa hispalensis.

(2) Reisch, *Margarita philosophica,* ab Orontio Finæo *locupletata*, Basileæ, 1535. — L'édition de 1535, que possède la Bibliothèque nationale, et qui provient de la bibliothèque de M. Falconet (nº 2475), est incomplète et ne contient pas l'ouvrage de Mashallah; mais on le trouve dans l'édition de 1583 (R. nº 785), à la fin des *Appendices* d'Oronce Finée. En voici le titre : *De compositione astrolabii Masahalath*, p. 1275 à 1304, et *Tractatus utilitatis astrolabii,* p. 1305 à 1329. — Casiri, t. I, p. 434.

(3) Montucla, *Hist. des mathém.*, t. I, p. 357.

(4) Golius, in *Alferganum*, p. 72. — Aboul Pharage, *Hist. dyn.*, p. 164.

la hauteur du pôle eût varié d'un degré. Les uns trouvèrent pour la valeur du degré terrestre 57 milles, les autres 56 milles un quart (1), chaque mille contenant 4,000 coudées noires; mais cette mesure offre la même incertitude que celle d'Eratosthènes relativement à la longueur du module dont on fit usage. Laplace (2) trouve 200,500 coudées noires; on doit porter ce nombre à 228,000 si l'on adopte la mesure de Send Ben Ali et Khaled, ou 225,000 si l'on adopte celle d'Ali Ben Isa et d'Albahtari. Montucla, en donnant pour résultat 56 milles et 56 milles deux tiers, discute, d'une manière fort judicieuse, quel degré de confiance on doit accorder à cette évaluation (3). Send Ben Ali et Khaled firent leur observation, au rapport de Masoudi (4), entre Racca et Tadmor, tandis que M. Caussin a nommé, d'après Ebn Jounis (5), Tadmor et Wamia, qu'il croit être Apamée. M. Caussin n'a pas pris garde que la ville dont il s'agit doit être sur le méridien de Tadmor, et à un degré de distance au nord ou au sud, et qu'Apamée de Syrie se trouve à près de deux degrés à l'ouest de Tadmor; il raisonne d'après l'orthographe du mot, au lieu de consulter la position géographique du lieu; le nom est d'ailleurs écrit de telle sorte qu'on peut lire *Waset*, lieu proche de Racca, qui satisfait aux conditions exigées.

(1) Ebn Jounis, p. 80. — Alfragan, *Elem. astr.*, ch. VIII, p. 30.

(2) Laplace, *Précis de l'hist. de l'astron.*, in-8°, 1821, p. 57.

(3) Montucla, *Hist. des mathém.*, t. I, p. 357 et suiv. — Voyez aussi Delambre, *Hist. de l'astron. au moyen âge*, p. 2.

(4) Ebn Jounis, p. 80.

(5) *Notices et extraits des manuscrits*, t. I, p. 51 et 52, éd. de Guignes.

Parmi les astronomes qui se distinguèrent encore sous le règne d'Almamoun, Aboul-Pharage cite avec éloges Abdallah Ben Sahl Ben Naoubakht (1), Mohammed Ben Musa Al Khowerezmi, Alfragan, Abou-Maashar, etc. — Nous savons seulement que Abdallah Ben Sahl Ben Naoubakht travailla aux observations astronomiques ordonnées par le khalife; quant à Mohammed Ben Musa al Khowarezmi, qu'il ne faut pas confondre avec un autre Mohammed Ben Musa, son contemporain, exclusivement livré à l'astrologie (2), ou, comme on l'a fait encore récemment (3), avec Mohammed Ben Musa Ben Schathir, à qui l'on doit, comme nous le verrons plus loin, d'utiles observations astronomiques, il fut, sans contredit, l'un des mathématiciens arabes dont les travaux jetèrent le plus d'éclat sur le règne d'Almamoun; il rédigea, à la demande de ce prince, un abrégé des tables indiennes ou *Sind-Hind* (4), que Mohammed

(1) Aboul Pharage, *Hist. dyn.*, ed. Pococke, p. 161. — Nous avons déjà parlé d'Abou Sahl Ben Naoubakht, qui florissait sous Almanzor et sous Haroun al Raschid. Aboul Pharage (p. 145) nous présente l'astrologue persan Naoubakht comme l'un des favoris d'Almanzor, qui appela son fils Abou Sahl près de lui. — D'Herbelot, *Bibl. orient.*, p. 661. Il cite (p. 340), au mot *Fargani*, Ebn Naoubakht comme l'un des astronomes d'Almamoun; c'est d'Abdallah Ben Sahl Ben Naoubakht qu'il est question. — Weidler, *Hist. astron.*, p. 209.

(2) Aboul Pharage, *Hist. dyn.*, ed. Pococke, p. 161.

(3) Chasles, *Ap. hist.*, p. 432, 434, 489. — Bailly, t. I, p. 583.

(4) Casiri, *Bibl. Arab.-Hisp. Esc.*, t. I, p. 428 : « Librum *Sindum Indum Abu-Giafar* Mohamad Ben Musa Khuarezmita in epitomen ad almaimonis usum contraxit et ad ejus instar tabulas suas mahometanis celebratissimas condidit; in quibus tamen Indorum tabulas, quoad motum medium, ut minus accuratas reprehendit. Undè ab illorum systemate, in iis maximè quæ ad æquationem secundùm

Ben Ibrahim Alfazari avait traduites cinquante ans auparavant (1), et les emprunts qu'il fit à un auteur indien nommé *Katka* (2) sembleraient indiquer qu'il était

Persarum systema, declinationem vero solis ad Ptolemæi mentem instituit : additis etiam de suo inventis non sanè contemnendis. » — Le nom d'Abou-Giafar que Casiri donne à Mohammed Ben Musa Al Khowaresmi, appartient à l'un des fils de Musa Ben Schathir.

(1) Voyez plus haut. — Rosen, *The algebra of Mohammed Ben Musa*, 1831, p. XI.

(2) Casiri, *Bibl. Ar.-Hisp. Esc.*, p. 426 et suiv. — *Katka*, natione Indus, longè vetustissimus, Indorum omnium astrologorum facilè princeps est habitus ; cujus nulla vel ætatis vel rerum notitia, cùm propter locorum distantiam, tùm propter obvia utriusque regni impedimenta ad nos pervenit. Hinc factum, ut Indorum scripta vix aliqua acceperimus. Enim vero tria illorum et quidem notissima, systemata astrologica recensentur, videlicet *Sindum Indum*, *Argebahrum* atque *Arkandum*, ex quibus unum duntaxat *Sindum Indum* ad nos olim perlatum est, quod plerique mahometani doctores secuti, tabulas astronomicas condiderunt, nempè *Mohamad Ben Abrahim Aphazaræus; Habs Ben Abdallah Bagdadensis, Mohamad Ben Musa Khuarezmita, Hosain Ben Mohamad*, dictus *Ben Aladami* aliique. — Porro *Sindum Indum* sonat *perpetuum æternumque :* Ità quidem refert in suis tabulis *Al Hosainus Ben Aladami*. Quod autem ad eorum scriptorum opera spectat, in manus nostras incidit..... liber *Artis logisticæ* à Mohamado Ben Musa Alkhuarezmita exornatus, qui cæteros omnes brevitate methodi ac facilitate præstat, Indorumque in præclarissimis inventis ingenium et acumen ostendit. Ex Katkæ igitur operibus nobis hactenus noti sunt : *Liber de Ætatum tempore*, titulo *Alnamuzar ; Liber de Astrologiæ genethliacæ secretis ; Liber Conjunctionum major ; Liber Conjunctionum minor*. — On voit que les généralités remplacent presque toujours les faits. Ici nous lisons : *Indorum in præclarissimis inventis ingenium et acumen ostendit;* ailleurs on nous dit (Rosen, p. x) qu'il est très-probable que les Arabes ont reçu l'algèbre et le système de numération décimale des Hindous, *who furnished them with various importants points of mathematical and astronomical information*. Mais quelles sont ces découvertes si remarquables, quelles sont ces connaissances diverses, transmises par les Indiens

versé dans les sciences alors répandues chez les peuples de l'Inde; mais en faut-il conclure que l'algèbre, dont il enseigna les principes aux Arabes de Bagdad (1), ne leur est point venue des Grecs, et qu'elle a une origine indienne (2)? Cette question occupe une place importante dans l'histoire des sciences; aussi nous pardonnera-t-on aisément une courte digression sur ce sujet.

L'ouvrage de Mohammed Ben Musa, dans lequel les Européens ont puisé leurs premières connaissances algébriques (3), a été imprimé, il y a quelques années, texte et traduction, par les soins de M. Rosen. L'auteur arabe nous apprend dans sa préface qu'il avait été chargé par Almamoun de composer un traité d'algèbre populaire (4), ce qui pourrait faire croire que les Arabes possédaient alors quelques livres d'algèbre plus

dans les sciences mathématiques? C'est ce que personne ne nous apprend d'une manière nette et positive. — Colebrooke, *Miscellaneous Essays*, 1837, t. II, p. 449, reconnaît que les Indiens se sont servis de l'astronomie grecque, et il dit (p. 412 et 414) : « The Arabs adopted in its totality Ptolemy's theory of the motions of the planets which the Hindus have only in part; but the Arabs improved on his astronomy by careful observations, a praise to which the Hindus are not equally intitled. » — Voyez ce que dit le savant Anglais, p. 427 et suiv., sur les mots *Arjabahar* et *Arcand;* sur *Aryabhatta,* p. 467 et suiv.; sur *Phigar* et *Katka*, p. 504, 508 et 509, etc. — M. Chasles, *Aperçu hist.,* p. 432, *Khata* au lieu de *Katka*.

(1) Rosen, *The algebra of Mohammed Ben Musa,* p. VI et VII. — Casiri, t. I, p. 371.

(2) Comme l'a fait M. Rosen, p. VIII, 197 et suiv.

(3) M. Chasles, *Aperçu historique*, p. 489 et 491 — Colebrooke, *Miscellaneous Essays,* t. II, p. 486 et 499.

(4) Rosen, p. VIII et 3.

étendus ou d'un ordre plus élevé ; mais Hadgi-Khalfa dit positivement, dans sa bibliographie, que Mohammed Ben Musa fut le premier musulman qui écrivit sur cette science (1). Cette assertion ne prouverait pas cependant qu'il en ait été l'inventeur, comme le supposent Léonard de Pise (Fibonacci), Cardan (2), qui le met au nombre des douze plus grands génies de la terre (3), Tartalea (4), etc., et la question de la découverte de l'algèbre reste toujours pendante entre les Grecs et les Indiens, car on a depuis longtemps abandonné l'opinion de Stifels (5) et même de Kepler (6), qui en reportaient l'honneur à l'astronome Geber; cette opinion n'était fondée que sur une confusion de mots, et la double dénomination de Gebr et Mokabalah, qu'on trouve dans tous les titres des traités d'algèbre arabes, ne veut pas

(1) Rosen, p. VII. — Casiri, *loc. cit.* : « Omnium princeps teste Cazuinæo, algebræ artem mahometanis tradidit Mohamad Ben Musa Khuarezmita mathematicus vel apud Latinos celeberrimus. » — Colebrooke, *Miscellaneous Essays*, t. II, p. 444. — Voyez ce qu'il dit (p. 512), d'après Casiri (t. I, p. 410), et d'Herbelot (au mot *Camel*), d'Abu Kamil Shujaa Ben Aslam ou Salam, qui paraît avoir écrit sur l'algèbre à la même époque que Mohammed Ben Musa, et qui eut pour commentateur Ali Ben Ahmed al Omrani, mort en en 955.

(2) Cardan, *Ars magna*, 1545, p. 3 : « Hæc ars olim à Mahomete mosis arabis filio initium sumpsit; etenim hujus rei locuples testis Leonartus Pisauriensis est. »

(3) Cardan, *De subtilitate*, l. XVI, p. 470. — Casiri, t. I, p. 371, cite le livre XIV de Cardan. — M. Rosen, p. 191, relève les diverses démonstrations que Cardan a tirées de l'ouvrage de Mohammed Ben Musa.

(4) Tartaglia, *Tratt. dinumeri*, etc., l. VI. — *Opere*, 1606, l. IX.

(5) Stifels, *Arithmetica integra*, 1544, l. I, p. 30, et l. III, p. 227.

(6) Kepler, *Harmonices mundi*, 1619, l. I, prop. 45, p. 34.

dire autre chose que *réduction* et *opposition* (1); ces expressions dont nous n'avons conservé que le premier terme, *algèbre*, se rapportent parfaitement à la science dont les équations forment le mécanisme. — Le traducteur de Mohammed Ben Musa paraît assez disposé à soutenir l'origine indienne de l'algèbre; il fait observer que les Arabes n'ont pu l'emprunter des Grecs, attendu qu'ils n'ont connu Diophante que vers la fin du dixième siècle de notre ère (2), par l'entremise d'Aboul-Wefâ,

(1) Casiri, t. I, p. 370 : *Algebra* vox arabica est analysin mathematicam exprimens, latinè : *In integrum restitutio.* — D'Herbelot, *Biblioth. orient.*, p. 365 : *Réduction des nombres rompus à un nombre entier.* — Rosen (p. 177 à 186) donne la signification des mots *Gebr* et *Mokabalah*, d'après plusieurs passages d'écrivains arabes et persans, Motenabbi, Haji Khalfa, Abou Abdallah al Hosain Ben Ahmed, Behaeddin Mohammed Ben al Hasain, auteur du *Kholaset al Hisab*, imprimé à Calcutta en 1812; Mohammed Nadjin Eddin Khan, etc. — Il montre ensuite l'algèbre pénétrant en Europe, et conservant son nom arabe jusqu'au XVIe siècle, ainsi que l'attestent les ouvrages de Léonard de Pise, de Lucas de Burgo, puis le mot *Mokabalah* disparaissant dans les *Traités* de Cardan (1545), de J. Scheubelius (1552), de Pelletier (1558), et de Nonius (1567). Rosen cite en même temps les ouvrages d'Hutton et de Cossali. — Voyez aussi Montucla, t. I, p. 382. — M. Chasles, *Ap. hist.*, p. 489. — Colebrooke, *Miscellaneous Essays*, t. II, p. 435, etc.

(2) Colebrooke, *Miscellaneous Essays*, t. II, p. 445. — Rosen, p. 9. — Ces auteurs citent Casiri, t. I, p. 433; mais Casiri ne dit pas qu'Aboul Wefa a, *le premier*, traduit Diophante. Voici ses expressions : « E multis quæ scripsit circumferuntur hæc : Commentarius *in librum Alkuarezmitæ* de algebra; commentarius *in librum Diophantis* de algebra; commentarius *in librum Abi Jahia* de algebra, etc. » Et même tome, p. 340, Casiri dit : « Abilvapha Diophantem illustravit. » — Nous ne savons pas quel était cet Abou Jahia, auteur d'un traité d'algèbre; dans le texte arabe donné par Casiri, il est appelé Ebn Jahia. — Voyez à ce sujet Colebrooke, *Miscellaneous Essays*, t. II, p. 514 et 515. Il rapporte sans examen l'opinion émise par Cossali.

mort en 998, et que deux des méthodes employées par Mohammed Ben Musa, pour trouver le rapport de la circonférence au diamètre, sont exposées dans l'ouvrage sanscrit de Bhascara Acharya (1). Mais de ce qu'Aboul-Wefâ a traduit Diophante, on ne peut conclure qu'il soit le premier qui ait fait connaître cet auteur aux Arabes; Aboul-Wefâ traduisit aussi Euclide (2), et cependant les éléments d'Euclide étaient enseignés dès le temps d'Haroun al Raschid dans les écoles de Bagdad; d'un autre côté, Bhascara Acharya, cité par M. Rosen, est postérieur de trois siècles à Mohammed Ben Musa, et il serait plus raisonnable d'admettre qu'il s'est servi de quelque ouvrage arabe pour la composition de son traité (3). — On a prétendu qu'on ne pouvait établir aucun terme de comparaison entre le traité de Diophante et l'algèbre de Mohammed ben Musa, et cependant M. Rosen lui-même est obligé d'avouer que ce dernier résout la plupart de ses problèmes par les règles que suit Diophante, et qui sont présentées d'une manière moins intelligible *par les mathématiciens hindous* (4). Casiri, sur lequel on s'appuie pour montrer

(1) Rosen, p. VIII, 72, 198 et suiv.

(2) Casiri, *Bibl. Arab.-Hisp. Esc.*, t. I, p. 340.

(3) Stuhr, *Untersuchungen über die Ursprunglichkeit und Alterthumlichkeit der Sternkunde*, etc., 1831, p. 130. — Colebrooke, *Miscellaneous Essays*, t. II, p. 419, 421, où il dit qu'on sait positivement que Bhascara vivait au XII[e] siècle, et il ajoute : « The age of his precursors cannot be determined with equal precision. » (Voyez aussi p. 450 et suiv.)

(4) Rosen, p. IX et X : « The science *as taught by Mohammed Ben Musa,* does not extend beyond quadratic equations, including problems with an affected square; these he solves *by the same rules which are followed by Diophantus* and which are taught

que les Arabes ont fait d'importants emprunts à l'Inde savante, ne paraît pas douter qu'ils n'aient reçu l'algèbre des Grecs (1), et il ne fait que confirmer les témoignages de Regiomontan et de Scheubel. Les preuves négatives ne doivent être admises qu'autant qu'elles sont justifiées par des textes positifs ; si, comme on l'a remarqué, l'algébriste arabe ne traite pas des équations *indéterminées* du second ni du premier degré (2), on en trouve la raison dans la préface de l'auteur, qui nous apprend qu'il n'a composé ce traité succinct que pour faciliter une foule d'opérations qui se présentent dans le commerce des hommes et dans les besoins de la vie (3) ; c'était un livre élémentaire, un manuel pratique à l'usage du peuple, et les connaissances des Arabes embrassaient assurément un horizon plus vaste, puisqu'ils se sont même occupés de la résolution des équations du troisième degré, ainsi que nous l'indiquerons plus loin. — Nous avons vu que l'origine indienne de l'algèbre était bien loin d'être démontrée par M. Rosen ; on a senti le besoin de fortifier l'opinion qu'il soutient par quelques arguments nouveaux ; on a

though less comprehensively by the Hindu mathematicians. » — Colebrooke, *Miscellaneous Essays*, t. II, p. 436.

(1) Casiri, t. I, p. 370 : « Arabes *Diophantum algebræ auctorem* extitisse ingenuè profitentur. » — Il ajoute (p. 371) : « Illud tamen certissimum est algebræ specimen *quod Diophantus posteris adumbratum reliquit,* Arabas deinde non parùm illustrasse, multa nova ac ingeniosa de suo addidisse, primum denique in cæteras nationes illius usum importasse. » — On lit encore dans la *Table* de Casiri : *Diophantus algebræ inventor.*

(2) M. Chasles, *Aperçu historique*, p. 491. — Montucla, t. I, p. 383 et 413.

(3) Mohammed Ben Musa, éd. Rosen, p. 3.

dit que « des ouvrages qui ont été traduits en latin au moyen âge, et qui existent en manuscrits encore aujourd'hui, prouvent qu'à cette époque où les rapports avec l'Orient étaient si fréquents, les Européens attribuaient l'invention de l'algèbre à ce même peuple auquel ils devaient le *Dolopathos* et les *Fables de Bidpaï.* » Sans chercher à quel titre le *Dolopathos* et les *Fables de Bidpaï* peuvent intervenir dans une question de science, nous reconnaîtrons volontiers que la Bibliothèque du roi contient le manuscrit d'un traité d'algèbre, compilé par un certain Abraham, intitulé : *Liber augmenti diminutionis ex eo quod sapientes Indi posuerunt*, etc. (1). Mais quelle lumière cet ouvrage répand-il sur la question de l'origine de l'algèbre? Est-ce parce que cet Abraham, qui n'est autre probablement que le rabbin Abraham Aben Esra, mort en 1174, nous annonce qu'il a écrit son livre d'*après les savants indiens;* mais qui ne sait aujourd'hui que les auteurs du moyen âge, aussi bien que les Arabes eux-mêmes, ont souvent attribué aux Indiens des inventions qui ne leur appartenaient point? Quand nous n'aurions pas l'exemple de Masoudi qui ne craint pas, au douzième siècle, de faire de l'*Almageste* un livre indien (2), il suffirait de citer le *Cercle indien*, qui se trouve décrit dans Proclus, et la *Coupole d'Aryn*, qui se rattache non pas à un système de géographie

(1) Manuscrits latins, n° 7377 A ; n° 7266 et supplément n° 49. — *Liber augmenti et diminutionis vocatus numeratio divinationis ex eo quod sapienties Indi* posuerunt *quem Abraham compilavit et secundum librum qui Indorum dictus est composuit.*

(2) Masoudi, *Liber pratorum aureorum*, ch. IV. — On peut croire cependant avec M. Quatremère que le passage de Masoudi a été mal transcrit et mal interprété.

inventé dans l'Inde, mais au système de longitudes suivi par Ptolémée (1); si M. Chasles à son tour prouve que nos dix chiffres et l'art de s'en servir étaient connus des chrétiens occidentaux du temps de Boèce (2), que restera-t-il aux Indiens (3)? Les traités d'algèbre de Brahmegupta et de Bhascara Acharya, que Colebrooke a publiés il y a vingt-cinq ans à peine, ont fait supposer qu'il fallait placer l'origine de cette science dans l'Inde (4); mais il ne faut pas oublier que nous ne

(1) Nous reviendrons plus loin sur ces questions.

(2) M. Chasles, *Sur l'origine de notre système de numération* (*Comptes-rendus,* etc., 21 janvier 1839).

(3) Ce qui précède était imprimé lorsque M. E. Burnouf eut l'obligeance de nous communiquer la première livraison, que M. Gildemeister vient de publier en Allemagne, d'un ouvrage ayant pour titre : *Scriptorum Arabum de rebus Indicis loci et opuscula inedita.* Cette première livraison contient une préface où il est plus question de Ptolémée que des Indiens ; une dissertation, intitulée : *De rebus Indicis quomodo in Arabum notitiam venerint commentatio*, et quelques extraits de Masoudi, d'Ebn Haukal, d'Aboulfeda et de Casvini. Nous n'avons rien trouvé dans ce travail de nature à infirmer les doutes que nous avons émis sur les découvertes attribuées aux Indiens du moyen âge. L'auteur s'est contenté de réunir (p. 100 à 111) les indications qui nous ont été fournies par Casiri, Colebrooke et Rosen, sans ajouter aucun fait à l'appui des hypothèses mises en avant jusqu'à ce jour, et il est même plusieurs points curieux sur lesquels nous aurons occasion de revenir, tels que le *Cercle indien*, la *Coupole d'Aryn*, etc., qu'il a entièrement passés sous silence. Bien plus, M. Gildemeister rapporte sans aucune critique (p. 107) l'opinion qui fait dériver de *Hend* le mot *Hendasah, Géométrie*, pour attribuer à cette science une origine indienne. — Nous ajouterons qu'il n'a point fait usage du *Mesalek alabsar fi memalek al amsar*, dont M. Quatremère a donné une notice très-complète dans le tome XIII des *Notices et extraits des manuscrits*, p. 151 à 384.

(4) Colebrooke, *Algebra with arithmetic and mensuration from*

possédons que des fragments de Diophante ; les six premiers livres de son ouvrage nous sont seuls parvenus, et nous n'avons aucun des commentaires que les savants de l'école d'Alexandrie et la célèbre Hypatie elle-même y avaient ajoutés (1) ; nous ne connaissons pas mieux ce que les Arabes ont écrit sur l'algèbre ; le *Manuel élémentaire* de Mohammed Ben Musa a seul été traduit jusqu'à présent ; il a servi à répandre la connaissance de l'algèbre chez les Européens (2) ; il est devenu leur *ars magna* et la base de leurs grandes découvertes dans les sciences, et cependant il existe d'autres traités d'algèbre écrits en arabe, qui montrent des progrès dont on n'avait aucune idée (3). — Pour en revenir à Brahmegupta et à Bhascara Acharya, peut-on établir d'une manière certaine l'originalité de leurs travaux ?

the sanscrit of Brahmegupta et Bhascara, 1817. La dissertation qui précède cet ouvrage a été réimprimée en 1837 : Colebrooke, *Miscellaneous Essays*, t. II, p. 417 et suiv. — On peut voir (p. 418) que ce savant ne présente que comme une conjecture l'origine indienne de l'algèbre.

(1) Colebrooke suppose constamment que nous sommes au courant de tout ce que les Grecs ont écrit sur l'algèbre. (*Miscellaneous Essays*, t. II, p. 430, 437, 443, 444, 499, 501 et suiv.)

(2) Voyez plus haut. — Chasles, *Aperçu historique*, p. 491. — Colebrooke, *Miscellaneous Essays*, t. II, p. 417.

(3) Le traité d'algèbre dont nous avons donné l'analyse dans le tome XIII des *Notices des extraits des manuscrits* en est la preuve. Casiri et d'Herbelot citent plusieurs autres traités d'algèbre, dont nous n'avons malheureusement que les titres, outre ceux d'Abou Kamil Shujaa, d'Abou Jahia (voyez plus haut). Nous indiquerons les suivants :

1° Ahmad Ben Mohamad Ben Meruam Ebn Althaieb, Alchindi auditor, *De arithmeticâ, algebrâ et comparatione seu proportione* (Casiri, t. I, p. 406 et 407).

2° Abou Abdallah Mohamad Ben Omar, *Algebræ et compara-*

M. le professeur Stuhr a fait observer avec raison qu'ils avaient été composés à six siècles de distance, et qu'il est bien étrange que l'Inde ne nous fournisse aucun autre monument de ce genre à quelque époque que ce soit de son histoire; — Brahmegupta florissait vers l'an 650 de notre ère (1); — il se trouve ainsi placé entre les Grecs et les Arabes; on lui avait attribué la formule de l'aire du triangle, et voilà M. Chasles qui nous apprend que ce théorême, resté inaperçu dans les annales de l'école d'Alexandrie, a été démontré par Héron l'Ancien, deux cents ans avant l'ère chrétienne, et qu'on retrouve dans un fragment de géométrie d'un auteur latin qui paraît antérieur à Boèce; les nombres 13, 14 et 15, que les Indiens ont pris dans l'application numérique de cette formule, sont aussi ceux de Héron l'Ancien; on est donc porté à croire que Brahmegupta a puisé une partie de ses connaissances chez les Grecs (2); en serait-il de même pour l'algèbre? C'est

tionum epitome (Casiri, t. I, p. 370). — Casiri parle en même temps d'un poëme de Mohamad Ben al Cassem Gratanensis.

3° Fakreddin al Adhir, *Les merveilles de l'algèbre* (d'Herbelot, p. 365, au mot *Gebr*).

4° Ebn al Hareth al Khouwaresmi, Anbari, Ebn Jassin, etc., *Traités divers* (d'Herbelot, *loc. cit.*). — Colebrooke, *Miscellaneous Essays* (t. II, p. 513), cite Al Kindi, son disciple Mohammed al Sarkhas, mort en 899, et Abou-Hanifah Dainawari, mort en 903. — Quant à l'ouvrage d'Omar Ben Ibrahim, indiqué par Montucla (t. I, p. 385), nous en parlerons plus loin.

(1) Colebrooke, *Miscellaneous Essays*, t. II, p. 424, 429, 455 et suiv.; 463 et suiv.

(2) Colebrooke, *Miscellaneous Essays*, dit (p. 449) : « No doubt can be entertained that the Hindus received hints from the astronomical schools of the Greeks. » — Letronne, *Mém. sur le zodiaque*, p. 26.

ce qu'on ne pourra démontrer d'une manière incontestable que par la découverte d'un traité complet de quelque savant d'Alexandrie qui aurait écrit sur cette science ; aujourd'hui nous ne pouvons que rappeler que Diophante est antérieur à Brahmegupta de plus de deux siècles (1), et que sans aucun doute les Nestoriens, qui se répandirent dans tout l'Orient, ont dû porter jusqu'aux Indes les sciences professées dans les écoles d'Athènes et d'Alexandrie jusqu'au milieu du sixième siècle (2). Il nous paraît donc évident qu'on ne saurait sans présomption soutenir l'origine indienne de l'algèbre, et les matériaux que nous avons sous les yeux ne suffisent pas pour trancher la question d'une manière satisfaisante (3) ; il faut donc recourir aux ma-

(1) Colebrooke cherche en vain à démontrer (*Miscellaneous Essays*, t. II, p. 437) que les algébristes indiens sont presque aussi anciens que les algébristes grecs.

(2) Colebrooke (*Miscellaneous Essays*, t. II, p. 446) arrive lui-même à cette conclusion : « If it be insisted, that a hint or suggestion of the seed of their knowledge, may have reached the Hindu mathematicians immediately from the Greeks of Alexandria or mediately through those of Bactria, it must at the same time be confessed that a slender germ grew and fructified rapidly and soon attained an approved state of maturity in Indian soil. » — Colebrooke oublie toujours que nous n'avons, sur l'algèbre des Grecs, que les premiers livres de Diophante. — Page 449, il termine ainsi : « It must be admitted to be at least possible, if not probable, in the absence of direct evidence and positive proof, that the imperfect algebra of the Greeks, which had advanced in their hands no further than the solution of equations, involving one unknown term, as it is taught by Diophantus, was made known to the Hindus by their Greciam instructors in improved astronomy. »

(3) Nous avons eu déjà l'occasion de faire cette remarque (voyez notre *Lettre au bureau des longitudes*, 1834, p. 5, 6 et 7). — M. Stuhr (*Untersuchungen*, etc.) ne doute pas que les connaissances

nuscrits et chercher à rassembler un plus grand nombre de faits de nature à jeter quelque lumière sur ce point encore fort obscur de l'histoire des sciences.

Il nous reste à parler, pour compléter le tableau du règne d'Almamoun, de deux astronomes fort célèbres parmi leurs contemporains et dont nous possédons quelques écrits traduits en latin, mais ces écrits ne sont pas de nature à justifier la haute renommée qu'ils avaient acquise; ils n'ajoutent rien aux travaux des Grecs, et c'est à peine si l'historien peut y puiser quelques indications éparses çà et là, à titre de renseignements. — Ahmed Ben Ketir Al Fergani et Abou Maashar Giafar Ben Mohammed Ben Omar Al Balkhi, plus connus sous le nom d'Alfaragan et d'Albumazar, florissaient au commencement du neuvième siècle (1). Le premier, né à Ferganah, ville de la Sogdiane (2), prit part, selon

scientifiques des Grecs n'aient pénétré dans l'Inde vers les premiers siècles de notre ère. Il passe en revue les astronomes indiens du Ve au VIe siècle : Aryabhatta, Vahara Mihira et Brahmegupta, indique quelques rapports entre leurs écrits et ceux d'Hipparque, et signale ensuite une lacune dans l'astronomie indienne, depuis Brahmegupta jusqu'à Bhascara Acharya, qui florissait au XIIe siècle, et dont les travaux ne sont peut-être que la reproduction de ceux des Arabes.

(1) Casiri (*Bibl. Arab.-Hisp. Esc.*, t. I, p. 362) cite quelques ouvrages d'un autre astronome, sur lequel nous n'avons pu réunir de documents positifs : « Elementa astrologica *Omari Thabrestanensis abu Haphs Ben Pharkan* qui secundo Hegyræ sæculo imperante calipha Almamuno et doctrinæ famâ et *græcorum scriptorum interpretatione* claruit. » — Il avait fait aussi un commentaire sur le livre *Quadripartitum* de Ptolémée, *Ex versione arabicâ Abi Jàhia Albathrici.* — Casiri mentionne plus loin (p. 431) Mohamad Ben Omar Ben Al Pharkan Abu Bakr Fadhel.

(2) Golius, notæ in *Alferganum*, p. 169.

toute apparence, à la révision des tables astronomiques de Ptolémée (1); il composa plusieurs traités sur l'*obliquité de l'écliptique,* sur la *construction de l'astrolabe,* sur les *cadrans solaires* (2), etc.; ses *Éléments d'astronomie* nous sont seuls parvenus; ils furent traduits au douzième siècle par Jean Hispalensis; cette traduction a été imprimée à Ferrare en 1493, et à Nuremberg en 1537, avec une lettre de Melanchton (3) servant de préface, et un discours de Regiomontan; Christmann en publia une seconde, faite par Frédéric, moine de Ratisbonne, en 1447 (4), et Golius une troisième en 1669,

(1) D'Herbelot, *Bibl. orient.*, au mot *Fargani.*

(2) Golius, notæ in *Alferganum*, p. 2. — Weidler, *Hist. astron.,* p. 208.

(3) Voici le titre de cette édition : « Continentur in hoc libro : Rudimenta astronomica Alfragani, *item* Albategnius *de motu stellarum*, etc., *item* Oratio introductoria in omnes scientias mathematicas Joannis de Regio-Monte, Patavii habita cum Alfraganum publicè perlegeret, *item* epistola Philippi Melanchtonis nuncupatoria ad senatum noribergensem. » — C'est d'après ce titre que Gassendi, dans la *Vie de Regiomontan,* p. 78, dit qu'il expliquait publiquement Alfragan dans ses leçons à Padoue. — On lit dans l'*Opuscule de Regiomontan,* p. 5 : « Alfragano nudam astronomiæ scribenti historiam, ingentes habebimus gratias, si doctrinam ejus senserimus. » — Melanchton, en présentant la traduction d'Alfragan à la république de Nuremberg, dit (p. 1) que ce livre a été corrigé (*emendatus*) par Jean Schonner, mathématicien de la même ville.

(4) Delambre, *Hist. de l'astron. au moyen âge*, p. 63. — Il dit ailleurs (*Biographie universelle*, t. I, p. 553) que la traduction de J. Christmann a été faite d'après une version hébraïque du juif J. Antoli, publiée à Francfort en 1590. — Weidler, *Hist. astron.,* p. 207 et 208. — De Lalande (*Bibliographie astronomique,* p. 121) nous apprend que Conrad Gesner avait aussi publié des notes sur Alfragan. — Nous trouvons dans le catalogue imprimé de la Bibliothèque nationale deux manuscrits des éléments d'astronomie d'Al-

avec un commentaire rempli de faits et de remarques intéressantes que la mort ne lui permit pas de compléter (1). M. Delambre, dans son *Histoire de l'astronomie au moyen âge*, nous a donné une analyse fort exacte du traité d'Alfragan (2); il rapporte l'opinion de Christmann qui le place parmi les écrivains arabes du dixième siècle et nous le présente comme un copiste de Ptolémée et d'Albategni. « Il est vrai, ajoute-t-il (3), qu'il n'a pas cité ce dernier, mais il lui a pris son premier chapitre tout entier, sans compter quelques autres emprunts. » Mais nous savons maintenant de science certaine qu'Alfragan était antérieur à Albategni d'un demi-siècle.

fragan, traduits de l'arabe en hébreu, l'un par un anonyme (voyez t. I, p. 44, nº 452) et l'autre par R. Jacob Filio Abba Mori (*Opus notissimum*, p. 45, nº 457.)

(1) Weidler, *Hist. astron.*, p. 207.

(2) Delambre, *Hist. de l'astron. au moyen âge*, p. 63 et suiv. — Voyez aussi Bailly, *Astron. mod.*, t. I, p. 226, 579 et 580.

(3) Delambre, *Hist. de l'astron. au moyen âge*, p. 63.

N° 3.

(T. II, p. 24.)

DÉTERMINATION DE LA VARIATION OU TROISIÈME INÉGALITÉ LUNAIRE, ETC.

---

§ I.

LETTRE DE M. CHASLES A M. L.-AM. SÉDILLOT, SUR LA QUESTION DE LA VARIATION LUNAIRE DÉCOUVERTE PAR ABOUL-WÉFA.

Monsieur et Ami,

Quelques personnes vous opposent encore en ce moment votre campagne, malheureuse, disent-elles, contre un illustre savant, bien que vous ayez eu alors dans l'Académie des sciences l'assentiment de membres compétents tels que MM. Arago, Mathieu, Poinsot, Liouville. Vous pensez que, puisque je me suis laissé détourner parfois de mes études de prédilection par l'attrait qui s'attachait à certaines questions obscures de l'histoire des mathématiques, une curiosité naturelle ne m'aura point permis de rester absolument étranger à celle dont il s'agit, et vous me demandez de vous faire connaître mon opinion à ce sujet. Malgré bien des

occupations, je vais m'efforcer de recueillir mes souvenirs et de reprendre les éléments de cette question, pour répondre à votre désir. Il me serait très-pénible de ne pouvoir le faire ; je vous paraîtrais manquer à un devoir, car vos utiles et difficiles travaux, qui ont pris une large place dans l'histoire scientifique des Arabes, en nous faisant connaître plusieurs ouvrages mathématiques et astronomiques d'une importance incontestable qui restaient ignorés, vous ont acquis la reconnaissance de tous ceux qui s'occupent de ces recherches, et en particulier la mienne, comme vous le savez.

Je vais entrer en matière, et, je n'ai pas besoin de vous le dire, en me renfermant exclusivement dans les seules considérations scientifiques absolument nécessaires pour éclaircir les difficultés de la question et émettre une opinion sérieusement motivée.

Je diviserai cette lettre en deux parties : la première aura pour objet de détruire les objections qu'on vous a opposées, car elles me paraissent empreintes d'erreurs et sans fondement, quel que soit le mot final de la question à laquelle a donné lieu le passage obscur d'Aboul-Wéfâ.

Je pourrais à la rigueur m'arrêter à ce premier point ; mais je ne sais si je satisferais pleinement à vos intentions. J'essaierai donc de traiter directement, dans une seconde partie, la question précise de savoir ce qu'était, par rapport à l'*Almageste* de Ptolémée, l'ouvrage d'Aboul-Wéfâ, dont il ne nous reste malheureusement qu'un fragment, et si l'auteur a réellement découvert la *variation*. Ma conclusion, si je ne m'abuse, confirmera l'opinion que vous avez soutenue avec la

conviction que pouvait vous donner la connaissance que vous possédez de la littérature arabe et des théories astronomiques des Grecs.

PREMIÈRE PARTIE.

I.

Aboul-Wéfâ, après avoir décrit et représenté géométriquement, de la même manière que Ptolémée, au moyen d'un épicycle qui se meut sur un excentrique mobile lui-même, les deux premières inégalités de la lune, en longitude, dit qu'il a reconnu par ses observations que le mouvement de la lune a une troisième inégalité qui est *nulle* dans les syzygies et les quadratures, et qui atteint son *maximum* de 45' environ dans les octants.

Ces deux limites, auxquelles on reconnaît aussitôt que l'inégalité s'exprime par le sinus du double de la distance angulaire de la lune au soleil, forment le caractère propre de l'inégalité découverte par Tycho-Brahé, et qu'il a appelée la *variation*, dont le maximum est de 41' environ dans les octants.

Cependant on a prétendu et cherché à prouver que cette troisième inégalité signalée par Aboul-Wéfa n'est pas différente de celle de Ptolémée, sans lui donner le

nom de troisième inégalité, a introduite dans sa théorie de la lune par une modification de ses premières constructions, modification qu'il a appelée *prosneuse,* c'est-à-dire *déviation* de l'axe de l'épicycle lunaire.

Voilà la seule objection opposée à M. Sédillot dans les écrits, suivis de longs développements, auxquels cette question a donné lieu.

II.

Si cette objection était fondée, c'est-à-dire si l'inégalité signalée par Aboul-Wéfâ n'était point différente de celle à laquelle Ptolémée avait voulu satisfaire par sa prosneuse, il eût été juste au moins de reconnaître le mérite très-réel qu'aurait eu Aboul-Wéfâ, de pénétrer et de signaler le caractère de cette inégalité, qui est précisément celui qu'a eu Tycho-Brahé, quand il a reconnu aussi dans les mouvements de la lune une inégalité *nulle* dans les syzygies et les quadratures, et qui atteint son *maximum* de 41' environ dans les octants.

Sans doute les 41' de Tycho approchent un peu plus que les 45' d'Aboul-Wéfâ des 39' 29" de M. Damoiseau, expression actuelle de la variation; mais il ne s'agit pas ici d'une légère différence numérique, qu'explique naturellement le perfectionnement successif des procédés d'observation, joints aux progrès de la théorie mathématique, sans parler des autres inégalités nombreuses découvertes depuis, et sur lesquelles devait

empiéter la variation d'Aboul-Wéfâ, aussi bien que celle de Tycho. Il s'agit du *caractère* de l'inégalité signalée par Aboul-Wéfâ, qui la rend identique à l'inégalité de Tycho, c'est-à-dire à la *variation*. Or, ce caractère a été inconnu de Ptolémée, en supposant même, comme on l'a prétendu, que la découverte d'Aboul-Wéfâ ne soit pas autre chose que l'inégalité qui a nécessité la rectification appelée *prosneuse*. A Aboul-Wéfâ serait donc dû le mérite d'avoir fait connaître le caractère de cette inégalité. Et M. Sédillot aurait eu grandement raison de réclamer en faveur de l'astronome arabe la priorité sur Tycho dans la proclamation de ce fait, qu'il existe dans les mouvements de la lune une inégalité particulière, nulle dans les syzygies et les quadratures, et qui atteint son *maximum* dans les octants, inégalité qui conséquemment s'exprime par le terme $a \sin 2\,D$, et constitue, prise isolément dans une théorie ou une expression quelconque des mouvements de la lune, l'inégalité appelée *variation*.

La distinction d'une inégalité aussi nettement et complètement exprimée est toujours une découverte fort importante, surtout dans les théories modernes, parce qu'elle annonce une cause particulière et qu'elle provoque à la recherche de cette cause ignorée, qui devient une loi ou du moins un élément du système planétaire.

III.

Cette inégalité d'Aboul-Wéfâ est-elle, comme on l'a opposé à M. Sédillot, l'inégalité que Ptolémée avait déjà aperçue, mais sans en reconnaître le caractère relatif aux octants, et sans en préciser la valeur numérique?

Assurément, si l'on eût posé cette question à Laplace et à Delambre, qui se sont tant occupés de la théorie des mouvements lunaires, en en recherchant des traces dans l'antiquité la plus reculée, ils eussent prononcé aussitôt que cette inégalité, propre aux octants, n'est point dans Ptolémée; que, loin de là, *Ptolémée n'a rien fait pour les octants* (1).

Bien plus, si l'on eût annoncé à Delambre que la découverte de la variation se trouvait dans l'*Almageste* d'Aboul-Wéfâ, il eût répondu aussitôt : Cela ne m'étonne pas : si Aboul-Wéfâ, *qui était un observateur soigneux et un calculateur intelligent*, a fait des observations sur la lune dans ses élongations et surtout dans les octants, il a dû découvrir la *variation*. Ptolémée lui-même l'eût découverte, si, après avoir établi ses deux premières inégalités, qui embrassent sensiblement l'*équation du centre* et l'*évection*, il eût fait des observations, car elles lui auraient appris que la rectification de ces deux

(1) « Ptolémée a satisfait aux quadratures d'une manière fort heureuse; mais il n'a rien fait pour les octants. Il a laissé cette gloire à Tycho, qui a découvert la variation... » (*Histoire de l'astronomie ancienne*, t. II, p. 205.)

inégalités au moyen de la prosneuse reposait sur des observations inexactes, et qu'elle était insuffisante pour représenter l'inégalité totale de la lune, dont elle pouvait différer même de près de 1°; qu'enfin loin d'être la *variation,* elle n'empiétait sur cette inégalité distincte que de $\frac{1}{9}$ de sa valeur (c'est-à-dire de 4 à 5') au plus (1).

IV.

Voilà ce qu'eût répondu M. Delambre : on n'en doutera pas, car cette réponse se trouve implicitement, mais d'une manière très-claire et complète, dans son *Histoire de l'astronomie ancienne.*

En effet, d'une part, après avoir réduit les constructions de Ptolémée en formule algébrique, qu'il compare à l'expression moderne des inégalités de la lune, il trouve qu'elle correspond sensiblement aux deux premières inégalités, l'*équation du centre* et l'*évection*, mais qu'il y manque à peu près toute la *variation ;* il ajoute qu'elle peut donner quelquefois des erreurs de près de 1° (t. II, p. 106, et t. I, p. *l*).

D'une autre part, Delambre dit : « Les vérifications que Ptolémée fait de son hypothèse (la prosneuse) sont bien loin d'être satisfaisantes ; et s'il l'eût soumise à des

(1) On conçoit bien que la construction de Ptolémée renferme quelque chose de la variation, puisqu'elle embrasse assez exactement l'*équation du centre* et l'*évection*, et que l'argument de la variation se trouve dans celui de l'évection, celui-ci étant égal au premier, moins l'argument de l'équation du centre.

épreuves plus répétées et plus rigoureuses, il en eût sans doute reconnu les imperfections, *et peut-être eût-il trouvé la variation* (1). »

Nous sommes donc fondé à dire que si l'on eût annoncé à Delambre qu'un astronome arabe, surtout un astronome renommé tel qu'Aboul-Wéfâ, avait reconnu par ses observations, dans les mouvements de la lune, la *variation*, l'illustre savant eût trouvé cette découverte toute naturelle et y eût ajouté foi.

Ces considérations, qui ressortent de l'étude approfondie que Delambre avait faite de la théorie lunaire de Ptolémée, pouvaient suffire pour donner un grand poids à l'opinion de M. Sédillot sur l'inégalité de 45' décrite par l'astronome arabe.

V.

Mais il existe dans le texte obscur d'Aboul-Wéfâ un passage qui nous paraît tout à fait décisif, et auquel on n'a probablement pas fait attention, car il détruit invinciblement, si nous ne nous abusons pas, le système opposé au savant orientaliste, c'est-à-dire qu'il ne permet pas de croire, comme on l'a fait, que l'inégalité constante de 45' environ, signalée par Aboul-

(1) *Histoire de l'astronomie ancienne,* t. I, p. XXIX. — M. Biot dit aussi : « Les observations dont Ptolémée s'est servi devaient renfermer quelque erreur qui aura compensé ou dissimulé l'effet de la *variation,* dont Ptolémée ne tenait pas compte. « (*Journal des savants,* 1843, p. 703.)

Wéfâ dans les octants, n'était pas autre chose, dans l'intention de l'auteur, que l'inégalité qu'avait reconnue Ptolémée, et dont il a tenu compte en rectifiant sa construction première au moyen de la *prosneuse*.

Il s'agit ici d'un point capital, comme on le voit : nous espérons le mettre hors de doute.

En annonçant qu'il a observé la lune dans un temps où elle se trouvait dans les octants (1), Aboul-Wéfâ

(1) Aboul-Wéfâ ne dit pas dans les *octants;* il dit : « Lorsque la lune est à environ un *tathlith* ou un *tasdis* du soleil, » ce qu'on traduit par *environ une trine ou un sextile.*

On a objecté que ces expressions *trine* et *sextile* signifient un *tiers* et un *sixième* de la circonférence, et que conséquemment elles doivent désigner des élongations lunaires de 120 et 240° pour la première, et de 60 à 300° pour la seconde, ce qui est différent des octants qui se trouvent à 45, 135, 225 et 315°.

On en a conclu que le passage de l'astronome arabe ne se rapporte pas aux octants, ainsi que le disait M. Sédillot.

Sa réponse a été que ces expressions *trine* et *sextile* n'ont pas ici le sens qu'on leur donne dans les livres d'astrologie, et qu'elles s'appliquent nécessairement aux octants, ce qu'il prouve par les deux raisons suivantes :

1° Ptolémée rapporte deux observations d'Hipparque quand la lune était à 314° 28′ et à 46° 40′ du soleil (distance moyenne), et il désigne ces positions en disant que la lune était μηνοειδεῖς et ἀμφίκυρτοι, en *faucille* ou en *croissant,* et *biconvexe* (près de son plein). Les Arabes, dans leurs traductions de l'*Almageste,* ont rendu ces expressions par *Al-tesdisat*, les *sextiles,* et par *Al-tethlithat,* les *trines*. Or, les positions de la lune qu'elles désignent sont 314° 28′ et 46° 40′, positions très-voisines des octants. Ce sont donc les octants que les traducteurs arabes ont désignés par *trine* et *sextile.*

2° Cette signification était encore connue et en usage au commencement du XVIIe siècle, car c'est précisément de ces mêmes expressions que se sert Longomontanus, disciple de Tycho-Brahé, en exposant la découverte de la *variation* dans son *Astronomia Danica,* 1622, t. XI, p. 114, 115. M. Sédillot cite encore à ce sujet d'autres auteurs. (*Matériaux,* etc., p. 214.)

ajoute expressément une seconde condition de position, savoir : que la Lune était à l'apogée ou au périgée de son épicycle ; c'est dans ces positions qu'il a trouvé qu'avait lieu le *maximum* de sa troisième inégalité, 45'.

Or, dans de telles positions, les deux premières inégalités de Ptolémée sont nulles, et c'est la rectification de la prosneuse qui fournit dans son système l'inégalité finale du mouvement de la lune.

Dès lors, il suffit, pour vérifier si Aboul-Wéfâ a pu remplacer la rectification de la prosneuse par une inégalité de 45', de calculer la valeur numérique de l'inégalité causée par la prosneuse.

Or, nous trouvons que dans les octants la rectification de la prosneuse cause, quand l'anomalie est nulle, une inégalité de 67' 33" (affectée des signes alternatifs + et —); et quand l'anomalie est 180°, une inégalite de 83' 29" (1° 23' 29").

Cela résulte de l'expression algébrique par laquelle M. Biot a représenté les constructions de l'astronome grec (1).

Non seulement ces deux nombres 67' 33" et 83' 29" diffèrent entre eux, tandis qu'Aboul-Wéfâ a toujours trouvé 45' environ, mais ils diffèrent considérablement de ces 45'.

Voilà donc un point éclairci, savoir, que l'inégalité annoncée par Aboul-Wéfâ, qui porte tous les caractères de la *variation*, comme nous l'avons montré, n'est point l'équivalent de l'inégalité que Ptolémée a voulu représenter par sa prosneuse, et que, loin de là, elle en

(1) Voir *Journal des savants*, année 1843, p. 703.

diffère essentiellement, non seulement par des différences numériques considérables, mais encore par le caractère même des deux inégalités, puisque celle d'Aboul-Wéfâ a toujours la même valeur 45' dans les quatre octants, et que celle de Ptolémée y a deux valeurs fort inégales, 67' 33" et 83' 29". Ce caractère différent des inégalités des deux astronomes grec et arabe a une certaine importance aux yeux des astronomes modernes, car il décèle une origine ou une cause naturelle différente.

On ne manquera pas de remarquer qu'il n'était pas nécessaire de calculer, ainsi que nous venons de le faire, les valeurs propres à l'apogée et au périgée de l'épicycle dans le système de Ptolémée, pour savoir qu'elles seraient différentes. Cela ressort évidemment de la simple construction de Ptolémée, car ces deux valeurs expriment les angles sous lesquels on voit de la terre les deux arcs d'anomalie déterminés par la prosneuse, l'un à partir de l'apogée et l'autre à partir du périgée, arcs de 13° environ, selon les calculs de M. Delambre et de M. Biot (1). Il est manifeste, à la simple inspection de la figure, que ces deux arcs égaux qui prennent naissance, l'un à l'apogée et l'autre au périgée de l'épicycle, conséquemment sur le diamètre qui passe par la terre, sont vus de la terre sous des angles différents.

Cette simple remarque suffisait pour montrer qu'il n'était pas permis d'admettre qu'Aboul-Wéfâ eût attribué à ces deux angles une même valeur de 45'. Sur ce

(1) *Histoire de l'astronomie ancienne*, t. II, p. 199. — *Journal des savants*, p. 701, 1843.

point nous n'avons pas besoin d'invoquer la juste renommée d'Aboul-Wéfâ comme géomètre et observateur, car une pareille faute ne serait possible de la part de personne..

En résumé donc, Aboul-Wéfâ n'a point entendu substituer l'inégalité de 45' à celle qu'exprime la prosneuse de Ptolémée, et conséquemment l'objection qui a été opposée à M. Sédillot est absolument sans fondement.

C'est ce que nous nous étions proposé de démontrer dans cette première partie.

SECONDE PARTIE.

VI.

Nous abordons une tâche difficile : de découvrir quel est le système complet d'Aboul-Wéfa dans la théorie lunaire, et notamment quel est le rôle qu'y remplit son inégalité de 45'; comment elle s'y trouve associée aux autres inégalités pour former l'inégalité totale de la lune. Il y a là une question difficile et délicate, car il s'agit, avec des données malheureusement trop restreintes, de retrouver tout un enchaînement d'idées. Nous pensons toutefois que la solution suivante, tenant rigoureusement compte des moindres traces de la pensée

de l'auteur, semblera aussi naturelle, aussi probable qu'on puisse l'espérer. Dans les recherches, en effet, qui se basent sur les mathématiques, les voies à suivre qui présentent le caractère d'être nécessairement plus circonscrites et plus limitées que dans toute autre investigation ont aussi l'avantage de conduire avec plus de certitude au résultat.

Les difficultés de la question proviennent de ce que le manuscrit que possède la Bibliothèque impériale est très-incomplet : il y manque notamment les passages où la théorie des mouvements lunaires était exposée complètement. Le passage existant, signalé par M. Sédillot et sur lequel on a discuté, est la suite de ceux-là ; il en est le complément et la démonstration ; il les suppose connus. Il serait clair s'ils existaient. En leur absence, il est obscur ; et quoiqu'il n'autorise nullement l'assimilation qu'on a voulu établir entre la troisième inégalité de 45' d'Aboul-Wéfâ et celle que Ptolémée a exprimée par sa *prosneuse,* son sens complet est une énigme.

Pour chercher à pénétrer le mot de cette énigme et la pensée de l'auteur, il faut étudier l'ouvrage dans toutes ses parties.

Cette étude va nous montrer que cette production d'Aboul-Wéfâ, loin d'être une simple copie de l'*Almageste* de Ptolémée, défigurée par un plagiaire ignorant, comme on l'a cru, diffère essentiellement dans sa forme de l'ouvrage grec, et c'est du reste ce qu'Aboul-Wéfâ a pris soin d'annoncer au commencement de son livre, ainsi qu'on le verra tout à l'heure.

Cette différence ressortira, je crois, de l'exposé suivant.

VII.

Mais nous devons dire d'abord quelques mots de l'ouvrage d'Aboul-Wéfâ considéré dans son ensemble, et de l'état du manuscrit dans lequel il se trouve incomplet.

Cet ouvrage porte le titre d'*Almageste,* qui signifie chez les Arabes *Traité d'Astronomie.* L'auteur, dans la préface, nomme Ptolémée, Hipparque et Apollonius, qui avec beaucoup d'autres anciens ont, dit-il, abordé le même sujet ; mais il annonce qu'il a suivi une voie nouvelle, qu'aucun d'eux n'avait mentionnée, et qui conduit visiblement à ces hautes connaissances (1). Nous dirons ici plus loin sous quels rapports la marche suivie par Aboul-Wéfâ différait de celle de Ptolémée.

L'ouvrage est divisé en trois *livres* (2), chaque livre en *discours,* les discours en *sections,* et les sections en *chapitres.*

Le premier livre est à peu près complet dans le manuscrit de la Bibliothèque impériale nº 1138 ; il contient « les choses qui doivent précéder l'exposition des mouvements des planètes. » M. Delambre, qui a connu ce premier livre, traduit par M. Sédillot le père, en a

(1) *Sur un traité arabe relatif à l'astronomie,* voir *Journal des savants,* année 1843, p. 732, article de M. Biot.

(2) Je ne dis pas en trois *parties,* ce qui serait plus exact (Sédillot, *Matériaux,* etc., p. 59), pour ne pas faire confusion avec les trois parties dont est formée la théorie de la lune, et dont il va être question.

donné des extraits dans son *Histoire de l'astronomie du moyen âge*. Il dit qu'on y trouve « des choses intéressantes qu'on n'avait pas encore dites, du moins aussi complètement ni aussi clairement (1). » Il cite une mesure des hauteurs solstitiales d'une grande précision (2); diverses questions et méthodes trigonométriques où se trouvent des innovations heureuses, telles que l'usage des tangentes (3), dont Albategni a connu l'expression $\frac{\text{sinus}}{\text{cosinus}}$, mais sans en sentir l'importance; l'introduction des sécantes et cosécantes, dont personne encore n'avait parlé (4).

Ce premier livre suffirait, comme on le voit, pour prévenir en faveur d'Aboul-Wéfâ et justifier la renommée dont il a joui chez les Arabes.

Le second livre a pour objet d'expliquer le mouvement des planètes, que l'on nomme *mouvement en longitude* et *mouvement d'anomalie*.

Dans la table sommaire de ce livre, l'auteur rappelle qu'il a fait connaître dans les discours précédents tout ce qui sert d'introduction au mouvement des planètes, et qu'il va s'occuper de leur révolution circulaire et des diverses contradictions ou différences qu'elles présentent, et cela après qu'il aura expliqué les principes dont ces différences dépendent et sur quelles bases sont fondées les démonstrations. Il annonce ensuite qu'il exposera plus loin les moyens par lesquels on est arrivé aux résultats qu'il a décrits, et qu'il rapportera les obser-

(1) Page 156.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*, p. 157 et 159 : « voilà enfin les tangentes naturalisées. »
(4) *Ibid.*, p. 158 et 164.

vations d'après lesquelles on a déterminé les mouvements généraux et particuliers (1).

VIII.

C'est dans ce second livre qu'il traite des mouvements de la lune et de ses inégalités. Cette théorie nous paraît avoir été exposée par Aboul-Wéfâ en trois parties distinctes. La première formait le sixième discours de ce second livre. Ce discours et les cinq premiers manquent dans le manuscrit.

La seconde partie, la seule qui nous soit conservée, forme la deuxième section du septième discours, et la troisième partie n'existe plus dans le volume.

Voici quel était l'objet distinct de ces trois parties qui embrassaient toute la théorie lunaire.

Dans la première se trouvait l'exposition complète, mais sans démonstration, du mécanisme des cercles, excentriques, épicycles, etc., qui servaient à représenter les mouvements lunaires.

Dans la seconde partie l'auteur donne la démonstration de ses hypothèses et des déterminations numériques qui s'y rapportent.

Enfin dans la troisième se trouvait le détail des observations sur lesquelles Aboul-Wéfâ avait fondé tout le mécanisme des mouvements lunaires.

C'est donc dans la première partie que l'auteur a

(1) L.-A. Sédillot, *Matériaux,* etc., 1845, p. 60-61. Voir f[os] 81 et 82 du manuscrit 1138.

exposé complètement les trois inégalités que l'observation fait découvrir dans les syzygies, dans les quadratures et dans les octants.

Nous n'avons pas cette première partie, mais on voit dans la seconde partie que les deux premières inégalités sont précisément celles de Ptolémée, et qu'Aboul-Wéfâ les représente de la même manière par un épicycle sur un excentrique mobile (1). Quant à la troisième inégalité de 45', qu'était-elle? Il en est question dans la seconde partie, mais d'une manière incomplète qui se rapporte à la première partie que l'auteur suppose connue, se proposant simplement ici de justifier ce qu'il en a dit. Toutefois, nous avons prouvé que cette inégalité n'est pas identique à la prosneuse de Ptolémée, de sorte que si l'auteur a suivi le système de Ptolémée pour les deux premières inégalités, il s'en est écarté à l'égard de la troisième : cela est mis hors de doute.

IX.

Indépendamment de cette différence partielle, l'ouvrage d'Aboul-Wéfa se sépare essentiellement, quant au plan et aux procédés de démonstration, de l'*Almageste* de Ptolémée.

(1) M. Biot, dans un article du *Journal des savants*, intitulé : *Sur un exposé de la théorie de la lune, rédigé par un auteur arabe du Xe siècle*, a donné une traduction complète de cette partie de l'ouvrage d'Aboul-Wéfâ, que nous appelons ici la seconde partie de la théorie de la lune, laquelle est en onze chapitres. (Voir *Journal des savants*, année 1845, p. 151-166.)

En effet, Ptolémée procède progressivement aux différentes parties de l'édifice qu'il élève, tandis qu'Aboul-Wéfâ montre tout d'abord l'édifice construit complètement, et prouve ensuite l'exactitude et la convenance de chacune de ses parties.

Cette marche régressive est l'inverse de celle de l'auteur grec. Celle-ci, toute synthétique, est plus conforme à l'esprit d'invention; l'autre, empreinte des progrès de la science dus à une longue culture, émane d'un auteur familiarisé avec son sujet. Aboul-Wéfâ la suit avec beaucoup d'ordre, de logique et de méthode. Elle suffirait, indépendamment de la troisième inégalité qu'il a introduite dans la théorie lunaire, pour le justifier d'avoir annoncé, au commencement de son ouvrage, *qu'il a suivi une voie nouvelle qu'aucun des anciens et Ptolémée lui-même n'avaient mentionnée.*

Mais il existe beaucoup d'autres différences entre la marche d'Aboul-Wéfâ et celle de Ptolémée. Ainsi, dans certains détails, il emploie d'autres démonstrations, parce qu'il a à sa disposition un plus grand nombre d'observations qui lui fournissent sans calcul les éléments de sa démonstration. Par exemple, pour déterminer la première inégalité (celle des syzygies), il n'a pas besoin de recourir au problème des trois éclipses résolu par Hipparque, et reproduit par Ptolémée, solution fort belle en théorie, et qui atteste la sagacité d'Hipparque comme géomètre, mais qui assurément est d'une exactitude plus que douteuse dans l'application, puisqu'elle fait dépendre tous les éléments d'une théorie aussi compliquée de trois seules observations qu'on peut présumer entachées d'erreurs. Aboul-Wéfâ,

au contraire, conclut l'inégalité, par un procédé ingénieux et plus exact, des observations d'éclipses qu'il a à sa disposition.

On voit donc que l'ordre suivi par Aboul-Wéfâ dans l'exposition de toute cette théorie, et souvent ses procédés de démonstration dans les détails, enfin l'exactitude qu'ils comportent, diffèrent, à beaucoup d'égards, de la marche et de la méthode géométrique de Ptolémée.

Cet ouvrage présente une hardiesse et un cachet d'originalité qui le distinguent de tout ce que nous connaissons des autres astronomes arabes. Il nous paraît propre à faire beaucoup d'honneur, indépendamment de la découverte de la troisième inégalité lunaire, à Aboul-Wéfâ, et sans doute il a contribué à lui assurer le rang qu'il occupe dans l'histoire de l'astronomie arabe.

X.

Nous arrivons, et non sans hésitation, à cette question finale que nous ne pouvons éluder : Quel est le système d'Aboul-Wéfâ dans la théorie des inégalités lunaires? Comment la variation s'y trouve-t-elle associée aux autres inégalités?

Nous répondons : Aboul-Wéfâ a adopté les deux premières inégalités de Ptolémée propres aux syzygies et aux quadratures, ainsi qu'on le voit dans les neuf premiers chapitres de la deuxième section de son septième

discours, qui ont pour objet de démontrer tout ce qui se rapporte à ses deux premières inégalités.

En outre, Aboul-Wéfâ a adopté la rectification de ces deux inégalités par la prosneuse, et c'est à ces deux inégalités rectifiées qu'il ajoute sa troisième inégalité dont le maximum est de 45' environ dans les octants.

Le chapitre X (1), sur lequel on a tant différé d'opinion, a pour objet, selon nous, de démontrer simultanément ces deux parties associées du système de l'auteur. Car, qu'on se le rappelle ici, tout ce système a été exposé dans la première des trois parties consacrées à la théorie de la lune, et dans la seconde, la seule que nous connaissions, l'auteur ne décrit plus : il se borne à prouver.

Je dis que le chapitre X a pour objet de démontrer simultanément la rectification de la prosneuse et l'inégalité de 45' qui la complète. Conséquemment il ne serait pas relatif à la prosneuse seule, comme on l'a cru, parce qu'elle venait naturellement, a-t-on dit, dans l'ordre logique après les deux premières inégalités de Ptolémée. Dans Ptolémée, cette prosneuse complétait le système des inégalités; il fallait donc la démontrer; c'est ce qu'il a fait. Mais dans Aboul-Wéfâ il n'est pas possible de la considérer isolément; elle ne complète rien dans aucun cas; il n'y avait donc pas lieu de lui consacrer un chapitre spécial. Elle ne tire sa raison d'être que de la troisième inégalité des 45' qui la complète, et sans laquelle elle n'a aucun objet, et consé-

(1) Nous rapportons plus loin, d'après la traduction admise par M. Biot (*Journal des savants,* année 1843, p. 733), le texte complet de ce chapitre X.

quemment n'est susceptible d'aucune démonstration de la part d'Aboul-Wéfâ, car il n'était pas possible de la mettre seule en comparaison d'une observation. La seule démonstration possible est celle des 45'. Aussi c'est cette démonstration de la troisième inégalité, comprenant implicitement celle de la prosneuse, que se propose Aboul-Wéfâ dans le dixième chapitre.

Voici ce qui le prouve. Outre le passage de ce dixième chapitre qui nous a donné la preuve certaine que par son inégalité de 45' Aboul-Wéfâ n'a point entendu remplacer l'effet de prosneuse dans les octants, nous en trouvons un autre qui montre que, loin de là, Aboul-Wéfâ ajoutait cette troisième inégalité à la prosneuse, c'est-à-dire aux deux inégalités de Ptolémée corrigées par la prosneuse.

En effet, après avoir dit qu'il a observé le lieu de la lune quand elle se trouve dans les octants et *à l'apogée ou au périgée de l'épicycle*, il ajoute : « Nous avons en même temps cherché son lieu par le calcul, que nous avons corrigé par les deux anomalies ci-dessus décrites, et nous l'avons trouvé plus grand ou plus petit que celui-là d'environ une moitié plus un quart de degré (1). »

Or, *ces deux anomalies ci-dessus décrites* ne peuvent être les deux premières inégalités simples de Ptolémée, par la raison qu'elles sont nulles quand la lune se trouve à l'apogée ou au périgée de l'épicycle, comme Aboul-Wéfâ le suppose expressément. Il s'agit donc des deux inégalités rectifiées par la prosneuse, et *décrites*,

(1) L.-Am. Sédillot, *Matériaux*, etc., p. 47.

non pas dans les chapitres du septième discours, comme on l'a cru, mais dans le sixième discours où se trouvait l'exposition ou description complète du système lunaire.

On voit combien il était important d'insister, comme nous l'avons fait, sur le mode d'exposition et de démonstration adopté par Aboul-Wéfâ en opposition avec la marche suivie par Ptolémée.

Il nous paraît donc prouvé et hors de doute, d'après les fragments parvenus à notre connaissance, que l'inégalité de 45' s'ajoute aux deux premières inégalités rectifiées par la prosneuse; que tel est le système d'Aboul-Wéfâ, et qu'ainsi il a parfaitement découvert la *variation*.

XI.

Une vérification numérique, sans être nécessaire, nous paraît confirmer cette conclusion.

En effet, les inégalités de Ptolémée sont, dans le premier octant, — 67' 33" et + 1° 23' 32", selon que la lune est à l'apogée ou au périgée de son épicycle. Celles d'Aboul-Wéfâ, que nous formons en ajoutant 45' à celles-là, sont — 22' 33" et + 2° 8' 32".

Or, les inégalités, d'après les tables de M. Damoiseau, pour les mêmes positions de la lune, sont — 38' 24" et + 1° 54' 32". Les erreurs de Ptolémée seraient donc de 29' 9" en plus et 31' en moins, et celles d'Aboul-Wéfâ de 15' 51" en moins et 14' en plus, c'est-à-dire que le

système d'Aboul-Wéfâ diminue les erreurs de Ptolémée de moitié au moins.

La différence est encore plus grande, à l'avantage d'Aboul-Wéfâ, dans le deuxième octant.

En effet, alors les inégalités de Ptolémée sont, pour les mêmes positions apogée et périgée de la Lune, + 67' 33" et – 1° 23' 32". On forme celles d'Aboul-Wéfâ en retranchant 45', ce qui donne + 22' 33" et – 2° 8' 29".

Or, les inégalités de M. Damoiseau sont alors + 35' 33" et – 1° 56' 23". Les erreurs de Ptolémée sont donc 32' en plus et 32' 51" en moins, et celles d'Aboul-Wéfâ ne sont que 13' en moins et 12' 6" en plus, par conséquent inférieures de moitié à celles de Ptolémée, et dans des limites satisfaisantes, eu égard à la théorie et aux procédés d'observation de la lune au Xe siècle.

CHAPITRE X D'ABOUL-WÉFA.

(Traduction fournie par M. Biot.)

« Chapitre X, sur la troisième inégalité que l'on trouve à la lune, et qui est appelée l'inégalité du mohadzat. (Manuscrit, folio 99, vers.) *Item* : connaissant les deux inégalités déjà mentionnées précédemment, et ayant établi l'une des deux au moyen du cercle de circonvolution (savoir, la première inégalité que *nous trouvions toujours* dans les conjonctions et les oppositions), et ayant connu son évaluation, au moyen des observations consécutives, *nous avons trouvé* que, dans ces moments-là, elle n'excède pas cinq degrés à peu

près (car, dans certains moments, elle est moindre que cette quantité, et parfois elle n'existe pas du tout). Ensuite *nous avons trouvé* que cette inégalité augmente à des époques autres que les conjonctions et les pleines lunes; et la plus grande valeur que *nous avons trouvée* à cet accroissement a eu lieu quand la lune a été à environ un tarbia (quadrans) du soleil. Car, dans de tels moments, il (cet accroissement) atteint environ deux degrés et deux tiers à peu près. Quelquefois il est moindre que cela, et quelquefois il n'existe pas du tout. Et *nous avons établi* cet accident de la lune au moyen d'un cercle excentrique; et, après avoir reconnu la valeur de ces deux inégalités, ainsi que la distance du centre de l'excentrique au centre du cercle des constellations zodiacales, *nous avons trouvé* une troisième inégalité qui survient à la lune, dans les temps où le centre du cercle de circonvolution se trouve entre la distance la plus éloignée (apogée) et la distance la plus rapprochée (périgée) de l'excentrique. Et le maximum de cela arrive lorsque la lune est à un tathlith (un tiers de la circonférenee) ou un tasdis (un sixième de la circonférence) du soleil. Et nous ne trouvons pas (ou nous n'avons pas trouvé) que cela ait lieu dans les conjonctions et les oppositions, ni dans les moments des tarbiât (quadratures). En effet, quand nous avons connu la marche de la lune en longitude et sa marche en inégalité (en anomalie sur l'épicycle), et que nous avons considéré les moments où elle n'a pas d'inégalité, quant à la circonvolution, je veux dire les moments où la lune est dans une des distances opposées (extrêmes) du cercle de circonvolution (car, lorsqu'elle est dans ces endroits

du cercle de circonvolution, elle n'éprouve aucune inégalité de ces deux côtés, car son mouvement moyen autour du centre du monde est le seul qui existe alors); et, dans ces cas-là, lorsque la distance de la lune au soleil est telle que nous l'avons dit, *nous avons trouvé* à la lune une troisième inégalité d'environ une moitié et un quart de degré, à peu près. Le fait de ceci est que *nous avons observé* la lune dans de tels moments, avec les instruments que nous avons mentionnés ci-dessus; et, lorsque nous l'avons trouvée en réalité (par son lieu vrai ?) dans un des degrés du cercle du zodiaque, *nous avons*, par un calcul rectifié, en tenant compte des deux inégalités précédentes, *obtenu* sa place plus avancée ou moins avancée d'environ un demi et un quart de degré; et *nous avons trouvé* que cette inégalité est moindre que cette mesure, lorsque la distance de la lune au soleil est plus petite ou plus grande qu'un tasdis (sixième de la circonférence) ou un tathlith (tiers de la circonférence). Et, par là, nous avons su que la lune éprouve encore un accident, outre les deux dont la description a précédé. Et cela ne peut avoir lieu ainsi qu'en vertu de la déviation du diamètre du cercle de circonvolution, du mohadzat du point autour duquel s'opère le mouvement égal, je veux dire le centre du cercle du zodiaque; car, lorsque le diamètre du cercle de circonvolution se détourne du point autour duquel s'opère le mouvement égal, il survient à la lune une inégalité dans le cercle du zodiaque, et cela parce que l'apogée du cercle de circonvolution change, et que la ligne menée du centre du cercle du zodiaque au centre du cercle de circonvolution ne passe pas à l'endroit où elle passait dans les

temps où le centre du cercle de circonvolution est aux deux distances opposées (extrêmes) de l'excentrique; et la distance de la lune à l'apogée du cercle de circonvolution est changée, car nous avons fait commencer le mouvement de la lune, dans son cercle de circonvolution, à l'apogée, lorsque son centre se trouve aux deux distances opposées (extrêmes) de l'excentrique. En considérant ce que nous venons de dire, et faisant sortir (*eliciendo*) ce point (*punctum*) par les voies que nous avons mentionnées à leurs places, *nous avons trouvé* sa distance au centre du monde, du côté du périgée de l'excentrique (faisant partie) de la ligne qui passe par les centres, égale à la distance du centre du cercle du zodiaque au centre de l'excentrique. Et nous expliquerons les observations par lesquelles *nous avons reconnu* cette inégalité, lorsque nous exposerons les inégalités spéciales des différents astres. »

---

§ II.

DES SAVANTS ARABES ET DES SAVANTS D'AUJOURD'HUI, À PROPOS DE LA VARIATION ET DE QUELQUES RECTIFICATIONS.

(*Bullettino*, etc., t. IV, octobre 1871, *Lettre à M le prince B. Boncompagni.*)

Bayle avait bien raison de dire (1) : « Les troubles, les peines d'esprit, une situation inquiète et malheu-

(1) *Dictionnaire historique et critique*, nouvelle édition, etc., t. XII. Paris, 1820, p. 497, article *Reinesius* (Thomas), remarque A.

reuse, semblent être le destin commun des savants. L'histoire de leur vie, leurs lettres témoignent presque toujours qu'ils ont été engagés dans des querelles chagrinantes, où la jalousie, la calomnie, l'emportement, les satires, l'esprit de faction, la fraude, et mille autres passions honteuses répandaient tout leur venin. Il semble que les gens de lettres sont ceux qui conspirent davantage contre leur propre repos et contre celui de leur prochain. Cela n'est propre qu'à inspirer du mépris et de la haine pour les sciences, et qu'à faire perdre la bonne opinion qu'on avait d'elles. Les ignorants s'imaginent que s'ils avaient donné tout leur temps à l'étude, ils auraient appris à réprimer leurs passions et à se corriger de plusieurs défauts. Mais pourraient-ils persister dans cette idée, s'ils connaissaient l'acharnement avec lequel les savants se déchirent, et les honteuses faiblesses dont ils sont capables? Tirons de là cette conclusion, qu'il n'y a rien de plus difficile à acquérir que la paix du cœur. Une étude continuelle des bons livres semble d'abord très-propre à procurer ce trésor : néanmoins elle le procure rarement, et souvent elle amène le mal contraire. Horace n'y entendait rien lorsqu'il disait : *Que Dieu me donne la santé et les richesses ; pour ce qui est de la tranquillité d'esprit, je saurai bien me la procurer moi-même : c'est mon affaire.*

Det vitam, det opes æquum mî animum ipse parabo (1).

Il se trompait grossièrement. »

(1) Ce vers est le dernier de l'épître XVIII du premier livre des *Épîtres* d'Horace. Une mauvaise leçon (*animum mihi ego ipse parabo*) de ce vers se trouve dans l'édition du R. P. Sanadon, de la Compagnie de Jésus, t. II. Paris, 1728, p. 410.

Ces réflexions sont, malheureusement, de tous les temps, et ma vie offre un assez triste exemple des dommages que l'esprit de controverse et la passion peuvent produire sur le terrain scientifique. Je n'ai jamais attaqué personne, et depuis plus de trente ans je suis obligé de combattre d'injustes agressions, qui viennent encore à présent troubler mes derniers jours.

A une époque où je me trouvais seul candidat pour une place vacante à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, on engage M. Villemain, *alors ministre* (1), à se mettre sur les rangs ; en le nommant, on cherche à lui faire oublier le ressentiment d'un premier échec.

Puis, par suite de rancunes de familles, le nouvel élu, ennemi déclaré, d'ailleurs, des orientalistes (2), se joint aux Libri, aux Biot et consorts pour organiser une véritable croisade contre un modeste professeur d'histoire, coupable de chercher, sous l'inspiration d'un sentiment filial, mais en dehors de ses devoirs universi-

(1) On peut mettre en parallèle la conduite d'un autre ministre contribuant au succès de M. Levasseur, au lieu de lui faire concurrence à l'Académie des sciences morales et politiques.

(2) M. Villemain supprima de fait l'ordonnance du 22 mai 1838, contresignée par M. de Salvandy, qui réorganisait l'école des langues orientales. Qui ne se rappelle la carrière du jeune professeur Estienne, brisée parce qu'il suivait les cours de M. Amédée Jaubert, et qu'il avait présenté pour le doctorat une thèse où il établissait l'origine grecque de la plupart des prétendus emprunts faits par les Arabes à l'Inde, en s'appuyant sur un texte revu et complété des *Hypotyposes* de Proclus, dont j'ai encore le manuscrit entre les mains, très-différent de celui qui a été publié par M. l'abbé Halma, *Hypotyposes de Proclus Diadochus,* etc., Paris, 1820 ? — *Deuxième lettre à M. de Humboldt sur quelques points de l'histoire de l'astronomie et des mathématiques chez les Orientaux,* par M. L.-Am. Sédillot. Paris, 1859, p. 25.

taires, à rendre aux savants arabes le rang qui leur appartient dans l'*histoire des sciences et des grandes époques de civilisation,* entre l'école d'Alexandrie dont ils ont conservé et développé les travaux, et l'école moderne dont ils ont préparé les brillantes découvertes (1).

Aboul-Wéfâ, dont le nom retentit depuis un demi-siècle dans les discussions académiques, ne devait pas seul payer les frais de cette guerre interminable; disons plutôt : A qui devait-elle profiter? Les faveurs pleuvaient sur ceux qui prenaient part à la lutte dans un sens hostile à cet Aboul-Wéfâ, auteur de la *Variation* et de *bien d'autres découvertes* (2); tous entraient à l'Acadé-

(1) Voyez nos récentes communications à l'Académie des sciences (*Comptes-rendus,* etc., 1871, séances des 8 mai, 19 juin, 24 juillet, 18 septembre). — M. Calligaris dit (*Le compagnon de tous ou dictionnaire polyglotte,* etc., par le colonel Louis Calligaris, Turin, 1864, p. 12, introduction, v) : « La langue arabe, indubitablement la plus étendue sur la surface de la terre, la seule des anciennes qui vive encore, et peut-être la plus belle que les hommes aient jamais parlée, est vraiment un *océan* par rapport aux locutions et aux significations les plus disparates sur un même mot, y en ayant de ceux qui peuvent être interprétés de plus de *cent manières*..... On peut franchement assurer que personne ne sait complètement cette langue : il n'y a pas de sceïkh qui puisse lire pour la première fois certains livres sans avoir besoin de lexiques, et les doctes sont ceux qui connaissent une plus grande partie de cet *océan :* il est donc indispensable d'en consulter plusieurs à propos des néologismes en question..... » — Plus loin, M. Calligaris, p. 783, cite la huitième forme du verbe *Redda*, qui a un sens passif; *Estrada* ou *Sustentaculum.* C'est la confirmation de ce que nous avons dit ailleurs. (Voyez plus haut.)

(2) M. Chasles a tracé un exposé des travaux d'Aboul-Véfâ dans un écrit communiqué à l'Académie des sciences, dans la séance du 11 septembre 1871. (*Comptes-rendus,* etc. 1871, t. LXXIII, p. 641.) — *Histoire de l'astronomie sur la découverte de la variation lu-*

mie ; pour moi, point de mire des projectiles, fort de mon droit, mais détourné de la ligne qui m'était tracée (1), je publiais, à mes frais, mémoires sur mémoires dont on ne tenait aucun compte, et poursuivais philosophiquement mon odyssée, exemple unique dans les fastes de l'Institut, d'un candidat ayant obtenu, en plusieurs élections successives, les deux tiers des voix de la compagnie, et n'ayant pu atteindre une seule fois

naire, par M. Chasles, p. 5. — Dans cet écrit se trouve confirmé de tous points ce que nous avons dit nous-même d'Aboul-Véfâ (*Matériaux*, etc., p. 169, 178 et 224). — *Recueil de rapports sur l'état des lettres et les progrès des sciences en France,* rapport sur les progrès de la géométrie, par M. Chasles. Paris, 1870, p. 241, *note* 2). — L'illustre et regretté F. Woepcke a rendu justice à Aboul-Wéfâ, en donnant l'analyse d'un manuscrit persan qui contient des leçons du célèbre géomètre de Bagdad, recueillies par un de ses disciples (*Journal asiatique*, etc., 5e série, t. V. Paris, 1855, p. 218). — *Recherches sur l'histoire des sciences mathématiques chez les Orientaux,* d'après des traités inédits arabes et persans. — Analyse et extrait d'un recueil de constructions géométriques, par Aboul-Wéfâ (manuscrit persan nº 169, ancien fonds de la Bibliothèque nationale), par M. F. Woepcke. Paris, 1855, p. 1 et suivantes. — Il ne serait pas impossible que le manuscrit incomplet que nous possédons de l'*Almageste* d'Aboul-Wéfâ ne fût une reproduction de *dictées recueillies par ses élèves.*

(1) J'écrivais ce qui suit en 1853 (*Prolégomènes des tables astronomiques d'Oloug-Beg.* Paris, 1853, p. 290) : « J'étais prêt, il y a quinze ans, à entreprendre cet examen ; je voulais, après une revue exacte des traités d'astronomie proprement dits, compulser ces livres épars, et réunir les matériaux d'un *Corpus arabico-astronomicum,* qui aurait eu sans doute quelque prix pour les véritables érudits ; mais au lieu de trouver les encouragements que j'étais en droit d'attendre, abreuvé de dégoûts, obligé de répondre à des attaques passionnées de la part de certains hommes qui cachent sous le masque de la science des calculs intéressés, j'ai vu s'écouler dans des luttes stériles un temps qui aurait pu être plus utilement employé ! »

la majorité des membres présents, par suite d'ondulations de scrutins, d'évolutions habilement préparées et *de hazards beaucoup trop intelligents* (1).

J. B. Biot avait montré un chemin semé de distinctions; M. Bertrand, trente ans plus tard, s'engage dans la même voie; après s'être déclaré devant moi pour Aboul-Wéfâ, il se tourne tout d'un coup en sens contraire. Mais les temps sont changés; le ministre ennemi des orientalistes, M. Villemain, n'est plus; les Arabes ont trouvé grâce devant le public; on reconnaît que dans mes moyens de défense, je n'ai négligé aucun point de la question. Je puis prouver, pièces en mains, que j'avais exposé dans un travail préparatoire la théorie lunaire de Ptolémée, avant la levée de boucliers dirigée contre Aboul-Wéfâ; que ja'avis comparé la traduction *arabe de l'Almageste* de l'astronome d'Alexandrie avec l'*Almageste vraiment original* de l'astronome de

(1) *Histoire des orientalistes,* etc., par G. Dugat, t. I, p. 140. Paris, 1868. J'obtins, en 1842, 17 voix contre 17 voix, et l'élection fut renvoyée à trois mois, pendant lesquels le temps fut mis à profit par mes adversaires. « Je ne vote pas pour vous, me dit M. Villemain; mais pour vous prouver mon bon vouloir, *je serais prêt à mourir* pour vous *faire une place.* » Quelques jours après, nouvelle vacance; je vais au ministère : « Vous ne serez pas obligé, monsieur le ministre, *de mourir pour....* » M. Villemain m'interrompt, et, d'un ton rogue : « *C'est pourtant, monsieur, ce qui pourrait vous arriver de plus heureux.* » On comprend qu'à partir de ce jour j'aie cessé toute relation avec ce gracieux ministre. — Je me suis expliqué ailleurs sur la position qui m'était faite vis-à-vis de l'Académie des inscriptions, dans ma *Deuxième lettre à M. de Humboldt,* etc., p. 5. — Voyez aussi *Œuvres d'Alexandre de Humboldt,* correspondance inédite, scientifique et littéraire, recueillie et publiée par M. de la Roquette, etc., 1re partie. Paris, 1869, p. 373 et suiv.

Bagdad. L'adhésion de MM. Arago, Mathieu, A. de Humboldt, Poinsot et autres aurait dû suffire pour édifier le monde savant sur la valeur des hypothèses produites par les détracteurs d'Aboul-Wéfâ. Les publications de M. Chasles relatives au sujet ne laissent aucun doute à cet égard, et les considérations que l'illustre géomètre a fait valoir en dernier lieu (1) sont péremptoires; mais il ne s'agit plus aujourd'hui seulement de la *variation* qui devient un fait isolé; les rapprochements de M. Leverrier entre les Arabes et les modernes donnent un caractère tout nouveau à la science arabe; ce n'est pas Aboul-Wéfâ et Tycho-Brahé qui sont mis en présence; ce sont Arzachel et Keppler (2). D'autres horizons s'ouvrent donc aux découvertes.

Cependant M. Bertrand est encore revenu à la charge dans un récent article inséré au *Journal des savants* (3); il y refait à sa manière l'historique des débats qui se sont prolongés depuis 1836 jusqu'à ce jour; mais il omet des dates importantes, et quelques rectifications sont nécessaires :

Le premier volume de mes *Matériaux*, etc., publié en 1845, répondait à toutes les objections soulevées par

(1) *Comptes-rendus*, etc., séance du 4 septembre 1871, p. 588, 637 et suiv. ; séance du 11 septembre 1871, p. 805; séance du 2 octobre 1871.

(2) *Comptes-rendus*, etc., séance du 7 novembre 1864, p. 765. — *Prolégomènes des tables astronomiques d'Oloug-Beg*, etc., p. lxxx.

(3) *Journal des savants*, année 1871, p. 457. Cet article est intitulé : *La théorie de la lune d'Aboul-Wefâ*. — *Comptes-rendus*, etc. (1836, 1843, 1862), 1871. — *Journal des savants*, 1841, 1843. — M. Bertrand oublie les années 1850 et 1868, comme on le verra plus loin.

J.-B. Biot, qui n'avait pour soutien de son opinion que G. Libri et J. Binet, et l'on sait pourquoi (1). J.-B. Biot *se borna*, dit M. Bertrand, à la déclaration suivante, le 28 avril 1845 :

« L'Académie compte dans son sein de nombreux astronomes et de nombreux géomètres ; que M. Sédillot tâche de persuader à quelqu'un d'entre eux que le passage d'Aboul-Wéfâ contient réellement la variation, et qu'il détermine ce géomètre ou cet astronome à soutenir cette opinion comme sienne ; alors, sans doute, je devrai accepter la discussion pour défendre mon sentiment ou l'abandonner ; jusque-là je me borne à dire que j'y persiste. »

M. Bertrand ajoute (2) :

« Personne ne répondit. C'est quinze années plus tard que M. Chasles, en venant plaider avec force une cause qui devait sembler définitivement perdue, apporta dans la balance l'autorité incontestée de son témoignage. »

(1) La compétition de G. Libri, qui avait espéré se faire nommer, à la mort de mon père, adjoint au bureau des longitudes pour l'histoire de l'astronomie chez les Orientaux, avait amené la suppression de cette place, contre laquelle M. Chasles a protesté si éloquemment à plusieurs reprises (*Comptes-rendus*, etc. t. LXVII, 1868, p. 1110 ; t. LXXIII, p. 808. — Institut national de France, *Sur la découverte de la variation lunaire*, p. 15. — *Revue orientale*, t. I, 1868-1869. — Voyez aussi, dans le *Bulletino di bibliographia e di storia*, etc., t. III. Rome, 1870, p. 142. — *Les professeurs de mathématiques et de physique générale au collége de France*, par M. L.-Am. Sédillot. Rome, 1869, p. 176, sur l'entrée de J. Binet au collége de France, au mépris des droits de M. Mathieu).

(2) *Journal des savants*, année 1871, p. 467.

M. Bertrand se trompe sur les dates ; il oublie que les hommes les plus compétents s'étaient prononcés en faveur de l'opinion de M. Sédillot et n'avaient pas à revenir sur une question qu'ils considéraient comme épuisée ; que le 23 juin 1849, date postérieure, par conséquent, à la déclaration de M. Biot, j'annonçais que notre opinion, appuyée de l'autorité de MM. Mathieu, Poinsot et de nos plus célèbres géomètres, s'était *fortifiée de nouvelles adhésions* (1) ; il oublie qu'Arago dans son *Astronomie populaire* (2), qu'Alexandre de Humboldt dans son *Cosmos* (3), ont maintenu le droit de priorité de l'astronome arabe, indépendamment du rapport fait à l'Académie par M. Mathieu (4) ; que M. Michal, à son tour, prenait hautement parti pour Aboul-Wéfâ le 20 mai 1850 (5) ; qu'à ce sujet, huit jours après, J.-B. Biot répondait que, dans une prochaine séance, *il mettrait pour ainsi dire le doigt sur l'erreur* (6) ; qu'il a toujours fait attendre le travail prétendu décisif qu'il annonçait si formellement, quoique pendant douze ans encore il ait continué de beaucoup écrire, et qu'il est mort en 1862, sans s'être expliqué à cet égard ; c'est ce qui justifie amplement M. Chasles d'avoir pris la plume, en 1862, pour constater cette défaillance des adversaires

(1) *Matériaux*, etc., par M. L.-A. Sédillot, t. II. Paris, 1849, p. iij.

(2) *Astronomie populaire*, par François Arago, t. III, p. 384.

(3) *Cosmos*, traduit par Ch. Galusky, t. II. Paris, 1848, p. 272.

(4) *Comptes-rendus*, etc., t. VII, 1838, p. 1015.

(5) *Id.*, t. XXX, 1850, p. 629.

(6) *Id.*, p. 638.

d'Aboul-Wéfâ (1). M. Chasles avait alors pour lui tous les membres de l'Académie, M. Bertrand lui-même, qui depuis... Mais enfin, M. Bertrand a pu changer d'avis, je ne le conteste pas; mais quelle raison donne-t-il de cette volte-face? J.-B. Biot avait fait faire du chapitre d'Aboul-Wéfâ, par Salomon Munk et Cie, un mot-à-mot ridicule qui permettait de pêcher en eau trouble, et dont un célèbre géomètre, M. Poinsot, avait fait bonne et prompte justice (2). M. Bertrand lui-même n'a pas cru devoir s'y fier; mais il dit (3) : « Prenez les lignes 37 et suivantes de l'exposé d'Aboul-Wéfâ; vous avez la construction de Ptolémée... puis les lignes 17, 18 et 29 qui contiennent la *variation*... Opposez la ligne 23 à la ligne 32, et vous arriverez à cette conclusion, qu'Aboul-Wéfâ, réputé comme *étant sans contredit un des astronomes et des géomètres les plus célèbres de son temps*, était bien au-dessous du dernier rang entre les derniers ouvriers de la science, un auteur complètement absurde, le plus ignorant des géomètres et le plus léger des astronomes. » Est-il permis de parler ainsi d'un savant que les biographes orientaux s'accordent à présenter comme un mathématicien et un astronome hors ligne, et

(1) *Journal des savants*, année 1871, p. 467. — M. Chasles s'était prononcé depuis longtemps sur le fond même de la question. M. Bertrand le reconnaît (*Journal des savants*, année 1871, p. 459).

(2) *Bullettino*, etc., t. III, p. 159. — *Comptes-rendus*, etc., t. LXVI, 1868. — *De la détermination de la troisième inégalité lunaire ou variation*, par Aboul-Wéfâ et Tycho-Brahé, par M. L.-A. Sédillot, p. 3: « M. Poinsot disait à l'Académie n'avoir pu comprendre quelque chose de ce mot-à-mot qu'en couvrant de petits morceaux de papier toutes les parenthèses de M. Biot. »

(3) *Journal des savants*, 1871, p. 464.

dont Delambre, feu Woepcke, M. Chasles, etc., ont admiré les travaux?

Cette manière de procéder nous remet en mémoire la parole d'un illustre magistrat : « Donnez-moi deux lignes de l'écriture d'un individu, et je me charge de le faire pendre. » Je suis vraiment surpris qu'on n'ait pas encore demandé que le livre d'Aboul-Wéfâ fût brûlé devant la porte du collége de France, comme cela eut lieu en mars 1544 pour les *Animadversiones Aristotelicæ* de Ramus. Aboul-Wéfâ, mort l'an 997 ou 998 de notre ère, est bien heureux d'avoir échappé à ce procès d'outre-tombe.

En traitant si cavalièrement le savant géomètre arabe, M. Bertrand n'épargne pas les épithètes flatteuses à feu Munk, en l'appelant « philologue éminent, judicieux critique, philologue d'un savoir incontesté. » Il ne peut ignorer pourtant que Munk était tout à fait incompétent pour juger la question, et qu'il avait confondu l'*Almageste*, œuvre *originale* d'Aboul-Wéfâ, avec les versions arabes de l'*Almageste* de Ptolémée. Munk soutenait à tort, même en 1862, devant l'Académie des inscriptions et belles-lettres, que les expressions *trine* et *sextile* n'avaient aucun rapport avec les *octants;* M. Bertrand, se laissant entraîner par cette affirmation, fait encore fausse route. Il dit en effet :

« Toute la question se porte, on le voit, sur le sens des mots arabes que M. Sédillot traduit par *octants*.

« *Les expressions de* trine *et de* sextile *désignent-elles des octants?* C'est là, sans contredit, un des points essentiels du débat.

« L'opinion de M. Sédillot est probable assurément,

mais elle ne saurait être opposée à des preuves assurées que nous produirons contre elle (1). »

Nous avons vainement cherché ces preuves dans le reste de l'article, et cela se conçoit, car *ces preuves assurées* n'existent point. — La dénomination d'*octants* a été inconnue jusqu'au commencement du XVIIIe siècle ; c'est Tycho-Brahé qui l'emploie le premier, et ses collaborateurs se servaient encore, vingt ans après sa mort, des termes *trine* et *sextile* pour désigner les positions où la lune présente *l'aspect d'une faucille ;* les observations que nous possédons en *trine* et *sextile* se rapportent exactement aux *octants* de Tycho-Brahé (2) ; c'es là *un fait matériel* qu'il n'est point permis de mettre en doute.

D'un autre côté, lorsqu'Aboul-Wéfâ, en présence des deux coefficients de l'*Almageste* grec, 46' et 1° 26', donne à sa troisième inégalité un maximum de 45', il ne copie évidemment pas Ptolémée ; c'est là encore *un fait matériel,* contre lequel viendront se briser toutes les hypothèses le plus artistement combinées.

(1) *Journal des savants*, 1871, p. 464.

(2) *Comptes-rendus*, etc., t. LXXIII, 1871, p. 637. — J.-B. Biot écrivait lui-même (*Journal des savants*, 1841, p. 676) : « Les Arabes se sont attachés d'abord à perfectionner les déterminations qu'on obtenait, dans ces deux seuls points de l'orbite, par les tables de Ptolémée. Pour aller plus loin, le premier pas à faire était de comparer les observations aux tables dans des points intermédiaires à ceux-là. Or, on voit, dans Ebn Jounis, que plusieurs astronomes de son temps ont eu cette excellente idée et l'ont même réalisée, pour tous les points de l'orbite, par des séries d'observations longtemps combinées. » (*Notices des manuscrits de la Bibliothèque nationale*, publiées par l'Académie des inscriptions, t. VII, p. 122-124, et aussi p. 126-128.)

M. Bertrand se rejette alors sur le sens de certaines expressions; il ne comprend pas le mot *correction*, appliqué *à la prosneuse* de Ptolémée, et il s'en sert lui-même dans sa dernière communication à l'Académie.

Un peu plus loin, Aboul-Wéfâ dit qu'en établissant le lieu de la lune au moment où les deux premières inégalités sont nulles, il en a trouvé une troisième. M. Bertrand dit : « Comment tenir compte de deux inégalités qui sont nulles? » Il est clair que pour signaler une nouvelle inégalité dans les mouvements de la lune, il faut *tenir compte* des deux premières et de la prosneuse.

Joignez à cela sa dissertation sur le sens qu'on peut donner aux mots : *fait matériel*, pure question de style, et cet épilogage inutile vous prouvera qu'à défaut de bonnes raisons, on substitue des arguties à des conclusions de toute évidence.

Remarquons de plus cette persistance de la part de J.-B. Biot, et de M. Bertrand lui-même, à écarter Tycho-Brahé du débat. Cette simple question : *La variation, telle que l'astronome danois l'a décrite, est-elle, oui ou non, dans le chapitre* v *d'Aboul-Wéfâ?* est toujours restée sans réponse.

L'article que M. Catalan, professeur d'analyse à l'Université de Liége, etc., vient d'insérer dans le *Bullettino*, etc., vous a montré, cher prince, de quelles armes on s'était servi contre moi, en mêlant l'injure à la critique, et cela dans le *Journal des savants*. M. Catalan a donc cent fois raison de signaler au public la conduite de contemporains éminents *trop âpres à la curée* (1).

(1) *Bullettino*, etc., t. IV, p. 127.

M. Catalan dit : « Je n'ai pas l'honneur de connaître M. Sédillot ; je n'ai donc aucun intérêt à le défendre, et d'ailleurs il se défendra bien tout seul ! »

M. Catalan a rendu ma réponse facile ; je me bornerai pour aujourd'hui à cette simple réflexion : si des professeurs n'ont pas jugé à propos d'imiter leur confrère Lacroix, refusant la place d'un collègue destitué (Laplace), c'est un fait acquis à l'histoire. La lettre suivante, écrite par M. Guizot (1), à son éternel honneur, le 6 septembre 1830, à l'administrateur du collége de France, nous dispense de tout commentaire :

« Monsieur,

« J'ai l'honneur de vous adresser une ampliation de l'ordonnance royale du 31 août 1830, qui rétablit M. Tissot dans la chaire de poésie latine qu'il occupait au collége de France : vous concevez parfaitement les motifs qui m'ont déterminé, dans cette circonstance toute spéciale, à ne point attendre la présentation de MM. les professeurs du collége de France, ainsi que cela se fait ordinairement. Il ne s'agit point ici d'une nomination, mais d'une restitution, et il importait, même dans l'intérêt des professeurs, que la reconnaissance de leurs droits injustement violés fût proclamée par l'autorité. Personne, Monsieur, n'a plus à cœur que moi de respecter et de faire respecter l'indépendance des corps savants, et j'espère que MM. les professeurs du collége de France verront une nouvelle preuve de mes

(1) *Revue orientale,* journal des orientalistes, etc., 2e série, t. II. Paris, 1869-1870, p. 129.

intentions dans le soin que j'ai mis à faire consacrer formellement leurs prérogatives dans le texte même de l'ordonnance que je vous adresse.

« Agréez, etc.

« *Le Ministre de l'intérieur,*

« GUIZOT. »

La question de l'indépendance et de l'inamovibilité des professeurs ne peut être impunément foulée aux pieds; 1830, 1848, 1870 l'ont fait revivre d'une manière éclatante; les envahisseurs de places devenues vacantes en violation du droit sont condamnés à subir la flétrissure imprimée sur les savants qui ont accepté les fauteuils des membres de l'Institut brutalement expulsés en 1816 (1).

(1) Un auteur, dont le nom est caché sous le pseudonyme de « Vaunoir, » a écrit (*Bibliographie des académiciens* radiés, *suivie de celles des académiciens* élus *par l'ordonnance du 21 mars 1816, contresignée Vaublanc.* Paris, 1822, p. iv) : « On avoue ingénuement que l'Institut était composé de savants d'une réputation européenne, et c'est pour cette raison qu'on en a exclu dix-huit, du nombre desquels se trouvent l'illustre Monge et l'éloquent Régnault de Saint-Jean-d'Angely (*), que l'on a remplacés par des eunuques littéraires. » Monge était mort le 28 juillet 1818 (*Bibliographie universelle, ancienne et moderne*, etc., t. XXIX. Paris, 1821, p. 370. — *Bibliographie universelle* (Michaud), *ancienne et moderne*, etc., t. XXVIII. Paris, p. 619), et Régnault de Saint-Jean-d'Angely, le 12 mars 1819 (*Bibliographie bibliographique universelle*, etc., par Édouard-Marie Oettinger, t. II. Bruxelles, 1854). On peut voir, dans les *Œuvres* de Paul-Louis Courier, sa *Lettre à Messieurs de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.* (Paris, 1845, p. 298, 299, 311.)

(*) « Je cite ces deux noms, parce que la terre recouvre aujourd'hui leur dépouille mortelle. On appréciera les motifs qui m'empêchent de pousser mes citations jusqu'aux autres ex-académiciens (*sic*) encore existants. »

J'ai maintenant à cœur, cher prince, de me justifier du reproche qui m'a été adressé dans le *Bullettino*, etc. (1) par M. Thomas Henri Martin, de Rennes, au sujet de Roberval.

En effet, tandis que je gardais le collége de France exposé aux obus des Prussiens, et sur le point d'être incendié pendant la Commune, MM. Martin et Bertrand me décochaient leurs traits acérés dans le *Bullettino*, etc., et dans le *Journal des Savants*. Pourquoi donc mêler les *gros mots* à la discussion? Quand il s'agit de l'ouvrage d'Aboul-Wéfâ, là où J.-B. Biot voyait « un équivalent tronqué où le document primitif est mutilé de la manière la plus barbare, et défiguré par l'interposition fictive d'observations mensongères, » M. Bertrand signale « une paraphrase confuse, embarrassée, inintelligente du cinquième chapitre du livre V de l'*Almageste.* » C'est ce que M. Chasles a la bonté d'appeler « être plus indulgent, » et « se servir d'expressions adoucies. » Si M. Biot cite ces paroles d'un écrivain philosophe : « *De los Moros no se puede esperar verdad alguna, porque todos son embelecadores, falsarios, y chimeristas,* » voilà que M. Martin traite à son tour Roberval de *faussaire* et m'accuse d'avoir *faussement* attribué un opuscule de sa façon à Aristarque de Samos. Il ne me nomme pas, il est vrai; mais, par un artifice philologique, de l'invention de J.-B. Biot, il renvoie à la page 441 du numéro d'octobre 1869 du *Bullettino*, etc., afin de ne laisser aucun doute à cet égard, tout en ayant l'air de me ménager.

(1) *Bullettino,* etc., t. III, p. 299-302, 1870.

Pour justifier cependant une semblable assertion, il aurait fallu, ce me semble, que j'eusse combattu l'opinion des auteurs que cite M. Martin avec complaisance : Ménage, Wallis, Baillet, Fabricius, Weidler, et que j'ignorasse le jugement porté par Delambre en 1821.

On lit en effet ce qui suit dans la *Biographie universelle* de Michaud :

« II. *Aristarchi Samii de mundi systemate, partibus et motibus ejusdem libellus cum notis*, Paris, 1641, in-12, réimprimé plus correctement dans le tome III des *Cogitationes physico-metaphys.* du P. Mersenne. Si l'on en croit Lalande (*Bibliogr. astron.*, p. 217), l'auteur prétendait avoir rédigé cet ouvrage sur une version latine qu'en avait fait faire M. Brulart, d'après un manuscrit arabe. Mais Roberval ne parle que d'un manuscrit d'un style barbare et presque inintelligible (Delambre, *Hist. de l'astron. mod.*, II, 517). Dans ce livre, que plusieurs biographes et Voltaire lui-même (*Questions sur l'Encycl.*), trompés par le titre et la préface de Roberval, ont attribué au philosophe de Samos, l'auteur admet une attraction réciproque de toutes les parties de la matière, idée qu'il a empruntée de Keppler. Il avait aussi tiré de Copernic et de Descartes plusieurs points de son bizarre système, un peu moins extravagant (dit Delambre) que celui des tourbillons, et qui fut bientôt oublié. Baillet, qui s'est plaint avec raison des déguisements des auteurs (*Jugement des savants*, tome VII, p. 322), aurait voulu que Roberval eût imité Viète, qui avait publié l'*Apollonius français*, comme Snellius avait donné l'*Erathosthènes batave*. Mais la persécution essuyée par Galilée, en 1633, onze ans avant la publication de l'Aristarque,

justifie complètement le soin que Roberval prit de se cacher. Voyez sur ce sujet une note fort détaillée dans l'*Aristarque de Samos*, grec et latin, publié par M. de Fortia d'Urban, pag. 233. »

Voilà de la bonne et saine critique. La *Nouvelle biographie générale* montre la même réserve; j'en dirai autant de Baillet, cité par M. le prince Boncompagni (1), de M. Chasles dans une de ses récentes communications à l'Académie des sciences (2), etc.; d'ailleurs, M. Martin reconnaît lui-même que Roberval attribuait avec toute raison à Aristarque de Samos l'hypothèse *de la rotation diurne de la terre, et de sa révolution annuelle autour du soleil*, puisqu'Archimède et d'autres auteurs anciens l'affirment. Pourquoi dire alors que Roberval a été *faussaire* et que Mersenne, son éditeur, « a été *dupe* ou *complice* de la *fraude* et du *mensonge*? » Voilà des expressions bien dures.

Je ne suis pas, du reste, toujours d'accord avec M. Martin. Ses *Recherches nouvelles concernant les origines de notre système de numération écrite*, et son examen d'un ouvrage de M. Moritz Cantor, publié en 1863, attestent une très-grande érudition; mais que de citations! et comment faire jaillir la lumière de tant d'avis contradictoires? J'ai résolu, je crois, la question : *de l'origine de nos chiffres*, en la circonscrivant dans de justes limites, et les faits que j'ai produits se sont trouvés confirmés par l'intéressante publication des œuvres de Gerbert, de M. Olleris. Il ne faudrait pas abuser des arguments négatifs et faire main basse sur toutes les

(1) *Bullettino*, etc., t. III, p. 300.
(2) *Comptes-rendus*, etc., t. LXXIII, p. 143.

traditions, car, en fin de compte, l'humanité n'a vécu bien longtemps que de traditions.»

Déjà, en 1855, j'avais été chargé par la *Société de géographie* de lui faire un rapport sur l'*examen* auquel M. Martin avait soumis un *mémoire* posthume de Letronne. Dans ce rapport, je disais : « Il y a dans la manière de disserter de M. H. Martin une tendance beaucoup trop marquée à porter sur les questions le plus généralement controversées, un jugement absolu, ou bien à rappeler certaines hypothèses abandonnées depuis longtemps, qu'il lui est bien facile de réfuter, et je crois devoir présenter à ce sujet quelques observations. » Certes, nous ne partageons pas les idées de Gosselin; mais pourquoi les qualifier de *roman*, de *tricherie*, de *tours d'adresse* dont Walckenaer a été *dupe* avec bien d'autres?

Deux autres exemples compléteront ma défense.

Hipparque, qui florissait vers 108 avant Jésus-Christ, est le premier qui ait parlé de la *précession des équinoxes;* Ptolémée, vers l'an 130 de l'ère chrétienne, la faisait de 36''; elle est de 50''. Les Arabes plaçaient son coefficient entre 49'' et 50'' 9, en moyenne 50'' 3. Nous avons montré qu'en comparant l'année sidérale d'Hipparque à son année tropique, Ptolémée aurait trouvé le mouvement annuel de précession égal à 46'' 8078. J.-B. Biot s'était attribué cette remarque; mais il a reconnu que je la lui avais communiquée, et constaté mon droit de priorité (1).

(1) *Journal des savants*, 1843, p. 719. — *Études sur l'astronomie indienne et sur l'astronomie chinoise,* par J.-B. Biot. Paris, 1862, p. 83.

M. Martin a traité en 1869 cette question déjà résolue : *La précesssion des équinoxes a-t-elle été connue des Égyptiens ou de quelque autre peuple avant Hipparque* (1)? et il conclut tout naturellement pour la négative.

M. Martin apprécie comme nous l'astronomie des anciens, et il ajoute de nouvelles preuves à celles que nous avons données sur le peu de valeur des *travaux historiques* de J.-B. Biot; mais il crée un argument contre lui-même en cherchant à démontrer que Proclus et son école, au V[e] siècle de notre ère, ne croyaient pas à la *précession des équinoxes,* car si les ouvrages de Ptolémée n'étaient pas arrivés jusqu'à nous, les Grecs se seraient trouvés dans la même situation que les Égyptiens et les Chaldéens, et l'on aurait pu se demander pour les uns, comme pour les autres, si quelque observateur n'avait pas signalé la *précession* à une époque inconnue, question en apparence sans intérêt, puisqu'on n'aurait pu la résoudre.

Dans un second mémoire, M. Martin veut que le passage de Simplicius relatif à l'envoi en Grèce d'*observations chaldéennes* embrassant un intervalle de 1903 ans soit l'œuvre d'un *faussaire moderne.* L'ouvrage de Simplicius aurait été traduit en latin au XIII[e] siècle par Guillaume de Meerbeke, retraduit du latin en grec (par un imposteur?) pour l'édition des Aldes de 1526, et le chiffre de 1903 ans interpolé. C'est possible, mais peu

(1) *Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des inscriptions,* etc. 1[re] série : *Sujets divers d'érudition,* t. VIII, p. 303-522. — *Mémoire* sur cette question : *La précession des équinoxes,* etc., par Th.-Henri Martin.

vraisemblable. Le *Morbeto interprete* qui se trouve en tête des deux derniers livres de la version latine de Simplicius, dans les éditions de 1543 à 1584, n'ajoute rien aux faits connus, et le manuscrit original qui a servi à l'impression peut avoir été l'œuvre d'un copiste ignorant, et non d'un *faussaire*, d'autant plus que le nombre 1903 se lit dans l'édition que Hieronymus Scotus a donnée à Venise en 1540 de la traduction latine de Guillaume de Meerbeke.

M. Martin aurait pu se contenter du jugement porté par un astronome célèbre et par l'auteur de l'*Origine des Lois*.

Delambre dit : « La certitude de l'anecdote repose donc tout entière sur le témoignage de Porphyre, et sur la fidélité avec laquelle Simplicius a pu le citer. Cet auteur avait composé une *Introduction astronomique*, Ἐισαγωγὴν ἀστρονομουμένων, en trois livres, nous dit Suidas. Nous avons une introduction au livre des *Effets des astres*, de Ptolémée, par le philosophe Porphyre ; mais cet ouvrage, purement astrologique, ne fait aucune mention des 1903 années d'observations babyloniennes envoyées par Callisthènes. Cette tradition a l'air d'un conte. Comment Ptolémée n'en aurait-il pas dit un seul mot, et comment Aristote, qui aurait donné cette commission, aurait-il négligé d'en parler lui-même et de communiquer ce trésor aux astronomes? ou quels seraient enfin ces astronomes à qui Aristote en aurait fait part, et qui en auraient tiré des hypothèses plus conformes aux phénomènes ? »

Antoine-Yves Goguet (né à Paris le 18 janvier 1716 et mort le 2 mai 1758) écrivait : « Il n'est pas surpre-

nant, après ces réflexions, que les Chaldéens aïent été mis au rang des plus anciens observateurs. Bélus, un des premiers souverains de Babylone, a même été regardé comme un des inventeurs des méthodes astronomiques (1). Mais il ne nous est resté aucun monument de ces anciennes découvertes. On nous parle, il est vrai, d'une suite d'observations astronomiques envoyées, dit-on, de Babylone à Aristote par Callisthènes qui accompagna Alexandre dans son expédition. Elles embrassaient, à ce qu'on prétend, un espace de 1907 ans, à compter depuis le commencement de la monarchie des Babyloniens jusqu'au passage d'Alexandre dans l'Asie (2). Selon ce calcul, les premières observations des Chaldéens dateraient de l'an 115 après le déluge.

« Mais ce récit ne mérite aucune attention ; il n'est débité que par un auteur assez moderne, Simplicius, philosophe péripatéticien, qui vivait dans le sixième siècle de l'ère chrétienne : encore ce commentateur ne dit-il pas avoir lu le fait en question dans aucun écrit d'Aristote ; il l'avait tiré de Porphyre, philosophe platonicien, qui n'était lui-même guère plus ancien que Simplicius (3). Ces autorités sont trop récentes pour devoir entraîner notre suffrage. Hipparque et Ptolémée, bien antérieurs à Porphyre et à Simplicius, n'ont point connu ces pré-

(1) Plin., l. VI, sect. 80, p. 331. — Solin., ch. LVI, init. — Achill. Tat., ad *Arat. Phœn.*, init. — Mart. Capella, l. VI, *De Babyl.*, p. 225.

(2) Porphyr., apud Simplic., in l. II. — Aristot., *De cœlo*, p. 123.

(3) Porphyre vivait dans le IIIe siècle de l'ère chrétienne. C'est pourquoi je le regarde comme un auteur très-moderne, eu égard au temps dont il s'agit.

tendues observations. Ils avaient cependant recherché avec beaucoup de soin les écrits des anciens astronomes; mais ils n'avaient point trouvé d'observations faites par les Babyloniens, qui remontassent au-delà de l'époque de Nabonassar (1). Il doit donc passer pour constant que nous ne sommes point informés de l'état de l'astronomie chez ces peuples avant le règne de ce prince, qui monta sur le trône l'an 747 avant J.-C. Tout ce qui précède cette époque doit être mis au nombre de ces traditions incertaines, sur lesquelles il n'est pas possible d'asseoir aucun jugement (2). »

Ces deux citations suffisent, quant à présent, pour compléter ma défense; on a usé à mon égard d'armes peu courtoises, et j'ai dû protester. La république des lettres gagnerait beaucoup à adopter un langage plus simple et plus réservé.

Vous apprécierez, mieux que personne, le débat qui s'est élevé entre vos deux collaborateurs, et que, certes, je n'ai pas provoqué:

Tuto positus loco
Desuper vides omnia.

Agréez, etc.

(1) Voyez Marsham, p. 474.
(2) Voyez les *Mém. de Trév.*, janv. 1706, art. 8.

§ III.

DE LA DÉTERMINATION DE LA VARIATION, PAR ABOUL-WÉFA ET TYCHO-BRAHÉ.

(Extrait des *Comptes-rendus des séances de l'Académie des sciences*, du 10 février 1868.)

La théorie lunaire vient d'atteindre, sous la main de nos habiles astronomes, le dernier degré de la perfection, et tout ce qui touche à l'histoire de cette théorie ne peut qu'exciter un nouvel intérêt.

On n'a pas oublié qu'une des questions qui ont le plus passionné l'Académie dans le cours de ce siècle a été, sans contredit, celle de la *variation* ou troisième inégalité lunaire dont on faisait honneur à Tycho-Brahé, et que nous avons cru devoir restituer aux Arabes.

M. Chasles nous a donné raison dans un écrit considérable (1), et on pouvait croire que son témoignage, venant à l'appui de l'opinion exprimée par MM. Arago, de Humboldt, Poinsot, Mathieu, Michal, etc., avait clos toute discussion sur ce sujet; mais il est *un point* (je souligne ce mot avec intention) qui paraît soulever encore quelque doute dans certains esprits, et une circonstance fortuite nous fournit aujourd'hui l'occasion de compléter notre propre travail, et d'éclaircir définitivement ce qui semblait encore un peu obscur.

(1) Voyez ci-dessus, et *Comptes-rendus*, etc., 12 mai 1862.

On lit dans un des derniers numéros des *Comptes-rendus des séances de l'Académie des sciences*, n° 21, 18 novembre 1867, p. 834 :

« Rabelais fut en correspondance pendant plus de vingt-cinq ans avec Copernic, auquel il adressa de nombreuses notes *sur l'astronomie ancienne*, et pour qui il traduisit même des traités d'*astronomie arabe*. Ce fut lui qui conseilla à Copernic de dédier son ouvrage au pape Paul III. Galilée a connu les notes de Rabelais ; il en parle dans plusieurs lettres, et dit qu'elles sont d'un bon entendement et qu'elles ont été utiles à Copernic... *Tycho-Brahé les a connues aussi.* »

Cette dernière phrase justifie fort à propos une hypothèse émise par M. Biot lui-même (1) en 1841, puis abandonnée, et que nous avons reprise et formulée en 1845 (2) dans les termes suivants :

« Il est difficile de croire que Tycho-Brahé n'ait point eu connaissance de la découverte des astronomes de Bagdad, avec lesquels il se rencontre sur le terrain géométrique. »

Plaçons-nous au point de départ de la question. Ptolémée, dans son *Almageste* (η μέγιστη....), après avoir déterminé les deux premières inégalités de la lune, l'*équation du centre* et l'*évection*, rapporte (liv. V, chap. v) deux observations d'Hipparque dans les *octants*, et signale, sous le nom de *prosneuse*, un écart qui s'élève de 46' à 1° 26', dont il fait un des éléments de l'*évection*.

(1) *Journal des savants*, 1841, p. 677.
(2) Voir nos *Matériaux*, etc., t. I, p. 216 et suiv.

Lorsque les Arabes se livrèrent, au IXe siècle de notre ère, à l'étude des sciences, ils traduisirent l'*Almageste;* le khalife Almamoun ordonna en même temps que les résultats exposés par l'astronome grec fussent soumis au contrôle de nouvelles observations. De là la *Table vérifiée*, qui se perfectionna d'année en année pendant plus d'un siècle, et apporta de nombreuses corrections aux hypothèses grecques; citons seulement pour mémoire le *mouvement de l'apogée du soleil*, l'*excentricité* de l'orbite de cet astre, l'exacte *durée* de l'année, la valeur réelle de la *précession des équinoxes*, la diminution progressive de l'*obliquité de l'écliptique*, etc. Les astronomes arabes ne négligèrent point la théorie lunaire; ils signalèrent, avant Tycho-Brahé, les irrégularités de la plus *grande latitude de la lune* (1), et déterminèrent aussi la troisième inégalité de notre satellite : c'est la *variation*.

Il était impossible, en effet, qu'on observât la lune dans ses diverses positions, sans être frappé de l'insuffisance des *Tables* de Ptolémée; Aboul-Wéfâ, qui florissait cent ans après Almamoun, qui était en possession de la *Table vérifiée*, et qui lui-même était renommé comme observateur et comme géomètre, se trouvait mieux placé que personne pour retracer les progrès que l'école de Bagdad avait fait faire à l'astronomie; son *Almageste* en est la preuve : c'est une œuvre originale sous tous les rapports, et nous n'avons pas besoin de rappeler le jugement qu'en a porté, pour la partie mathématique, et M. Chasles

(1) Voir nos *Matériaux*, etc., déjà cités, t. I, p. 282.

d'abord (1), et J.-B. Biot lui-même en 1841, et ensuite feu Woepcke (2).

Seulement nous devons dire que des compilateurs ignorants, trompés par ce titre d'*Almageste* qu'Aboul-Wéfâ avait adopté pour son traité, le confondirent avec *le livre* de Ptolémée, quoiqu'il fût rédigé dans un ordre différent, et ne s'aperçurent même pas d'une innovation tout à fait capitale : l'emploi des tangentes et des sécantes dans les calculs trigonométriques.

Ç'a été là l'erreur de M. Terquem et de son coreligionnaire M. Munk (3); ces deux savants se sont appuyés sur deux compilations hébraïques du XIVe et du XVIe siècle, où les Grecs et les Arabes se trouvent confondus; et M. Biot, s'armant de cette prétendue découverte, s'est efforcé de défigurer notre traduction, jugée par les maîtres *irréprochable*, en donnant du passage d'Aboul-Wéfâ un mot à mot presque inintelligible, comme si l'on pouvait mieux apprécier la valeur d'un texte d'après la version d'un élève de huitième que sur l'interprétation du professeur lui-même; mais telle est la force de la vérité, que M. Chasles, acceptant ce mot à mot obscur, répudié par Poinsot (4), a montré très-

(1) *Aperçu historique des méthodes en géométrie,* p. 495-502, et *Lettre à M. L.-Am. Sédillot*, déjà citée.

(2) *Recherches sur l'histoire des sciences mathématiques chez les Orientaux* (deuxième article) : *Analyse et extrait d'un recueil de constructions géométriques,* par Aboul-Wéfâ, etc. — *Journal asiatique*, 1855, 5e série, t. V, p. 218 et 319. — Voir aussi nos *Matériaux*, etc., t. I, p. 228.

(3) Voir les *Comptes-rendus*, etc., t. XVII, p. 76, et notre réponse, séance du 24 juillet 1843.

(4) Voyez plus loin notre *Lettre à M. de Humboldt sur les travaux de l'école arabe*, 1853.

clairement que la *variation*, telle que Tycho-Brahé l'a expliquée, s'y trouvait parfaitement comprise.

Il ne reste qu'un point en litige, qui se rapporte au mouvement de la lune sur son épicycle et à son apogée ; et si, comme nous le croyons, Tycho-Brahé a eu connaissance de l'exposé d'Aboul-Wéfâ, on peut supposer qu'il en donnera l'explication ; mais il le laisse dans l'ombre comme un accessoire inutile, et se contente de traduire géométriquement et d'une manière plus élégante le fait nouveau indiqué par l'astronome arabe ; il était si éloigné de considérer la détermination de la *variation* comme pouvant ajouter à sa gloire, qu'il n'en fit même point mention de son vivant ; ce ne fut que longtemps après sa mort, arrivée le 14 octobre 1601, qu'on trouva dans ses papiers l'explication d'une hypothèse qu'il appelle *redintegrata* (renouvelée), et ses éditeurs ne la produisirent qu'en 1610, dans un appendice inséré entre les pages 112 et 113 du tome Ier de ses *Progymnasmata*. — Ils nous apprennent plus loin, p. 819, qu'il fut aidé dans son travail par Longomontan (*Plurimâ usus operâ Christiani Severini Longomontani, viri ingeniosi et perquam industrii,* etc.) Or, dans son exposé, Tycho-Brahé ne parle point du chapitre v du livre V de Ptolémée ; il semble qu'il a sous les yeux le chapitre même d'Aboul-Wéfa, et qu'il le commente uniquement ; comme Aboul-Wéfâ, il nous dit qu'il existe une anomalie additive dans le premier et le troisième octant, soustractive dans le deuxième et le quatrième ; comme Aboul-Wéfâ, il fixe le coefficient de cette anomalie de deux tiers à trois quarts d'un degré ; comme Aboul-Wéfâ, il explique cette anomalie par la déviation oscillatoire

du rayon vecteur de l'épicycle; seulement il enferme cet écart en un petit cercle, *in parvo circello, motu quodam librationis*, etc. C'est là sa seule innovation, et l'on peut voir dans nos *Matériaux*, etc., t. Ier, p. 164, et fig. 3 et 14, et dans le mémoire de M. Chasles (1) la démonstration de ces faits.

Mais, dira-t-on, il est assez facile de transformer Tycho-Brahé en commentateur d'Aboul-Wéfâ; seulement c'est une pure hypothèse, et nous voudrions, au lieu d'assertions plus ou moins plausibles, quelque preuve plus convaincante. Eh bien! cette preuve nous l'avons.

Les positions de la lune que Tycho-Brahé désigne, *le premier* par le nom d'*octants*, étaient appelées : par les Grecs, ἀμφίκυρτοι et μηνοειδεῖς ; par les auteurs latins du XVe et du XVIe siècle, *quando curvatur in cornua vel gibbosa ac semiplena orbe existit* (2) ; enfin par Aboul-Wéfâ *trine* et *sextile*. Or, Tycho-Brahé avait sous les yeux les mots *trine* et *sextile*, dont il n'était pas satisfait, et qu'il remplaça par le terme d'*octants;* son collaborateur, Longomontan, n'ayant pas les mêmes scrupules, les conserva religieusement, et lorsque, vingt et un ans après la mort de Tycho-Brahé, il publiait son livre intitulé : *Astronomia Danica*, 1622, il expliquait la *variation* (3) en employant encore les expressions *trine* et *sextile*, empruntées aux Arabes.

(1) *Comptes-rendus*, etc., 12 mai 1862 (extrait), p. 6 et suiv. — *Lettre à M. L.-Am. Sédillot*, déjà citée, p. 11 et suiv.

(2) Voir N. Mulerius : *Copernici astronomia instaurata*. Amsterdam, 1617, p. 253.

(3) P. 114 et 115, et nos *Matériaux*, t. I, p. 214.

Un tel fait n'a pas besoin de commentaire : *la détermination* d'Aboul-Wéfâ avait servi de base à leur travail commun.

---

§ IV.

RECTIFICATION D'UN POINT DE LA COMMUNICATION DE M. MUNK, AU SUJET DE LA DÉCOUVERTE DE LA VARIATION.

(Extrait des *Comptes-rendus des séances de l'Académie des sciences*, du 26 mai 1873.)

On a dû croire, d'après un passage de M. Munk sur l'ouvrage d'Isaac Israïli (1), que cet auteur employait les expressions *trine* et *sextile* pour désigner les élongations du soleil de 120 et 60 degrés. Cela a été le principal argument qui a guidé M. Biot dans sa longue dissertation, et lui a paru l'autoriser à dire que les commentateurs arabes de l'*Almageste* faisaient usage de ces termes en ce sens :

« Tous les manuscrits arabes, dit-on dans le *Journal des savants* (2), traduisent : quand les élongations de la lune sont dans les *tasdisât* et dans les *tathlithât*, c'est-à-dire : quand la lune est en aspect sextile ou en aspect trine avec le soleil..... ; les expressions *trine* et *sextile*

(1) *Comptes-rendus,* etc., t. XVI, p. 1444, 1843.
(2) *Journal des savants,* p. 729 et 730, 1843.

employées ici par l'auteur, comme par tous les commentateurs arabes de l'*Almageste* (1).... Ceci a pu servir aux commentateurs pour en déduire leur énoncé de trine et sextile, 60 et 120 degrés (2). »

M. Bertrand partage cet avis :

« *Les expressions de* trine *et de* sextile, dit-il (3), désignent-elles les octants? C'est là, sans contredit, un des points essentiels du débat.... L'opinion de M. Sédillot est probable assurément; mais elle ne saurait être opposée à des preuves assurées que nous produirons contre elle. »

Non seulement M. Bertrand n'a pas produit ces preuves assurées; mais l'affirmation, plusieurs fois répétée, de M. Biot, repose sur une erreur; en effet, l'honorable et savant M. Wogue nous a donné une traduction littérale du chapitre d'Isaac Israïli, cité par M. Munk, et les mots *trine* et *sextile* ne s'y trouvent pas.

Or, *trine* et *sextile,* dans Aboul-Wéfâ, représentent les *octants*, comme je l'ai toujours affirmé (4), et ces expressions ont conservé ce sens, pour les astronomes arabes et pour les astronomes modernes, jusqu'au milieu du XVIIe siècle. Longomontan, qui, parmi les auteurs que j'ai déjà cités (5), a d'autant plus d'autorité qu'il avait été le disciple et le collaborateur de Tycho-Brahé, en reproduisant l'exposé de la découverte de l'astronome danois qui

(1) *Journal des savants*, p. 163.
(2) *Id.*, p. 164.
(3) *Id.*, p. 464, 1871.
(4) *Comptes-rendus*, etc., t. XVI, p. 1448, 1843. — *Matériaux,* etc., t. I, p. 202-218, 1845.
(5) *Matériaux*, etc., t. I, p. 214.

avait adopté le mot d'*octants*, emploie encore, en 1622, les termes de *trine* et *sextile;* et ce fait se trouve confirmé par la *table des arguments* de cet auteur, comme l'a constaté M. Faye (1).

C'était pourtant la seule raison qu'on eût invoquée pour combattre notre opinion, et si M. Biot a pu s'appuyer sur la citation de Géber, rapportée par M. Munk, cela n'était plus possible à M. Bertrand, puisque, vérification faite du texte de Géber, il a été reconnu que, quelques lignes au-delà de cette citation, les expressions *trine* et *sextile* s'appliquent aux observations d'Hipparque qui avaient eu lieu dans les *octants*, particulièrement celle de 315° 32' (2), ainsi qu'on le voit dans la communication faite par M. Chasles à l'Académie des sciences, le 10 mai 1862 (3).

Peut-être M. Bertrand aurait-il dû s'autoriser avec moins de confiance du passage d'Isaac Israïli, puisque M. Munk s'était mépris au sujet de Géber, et, en outre, qu'il avait annoncé que Géber et Israïli s'accordaient dans leur interprétation du passage cité de Ptolémée. Sur quoi peut-il fonder le jugement dans lequel il persiste?

J'ajouterai que, dans la version arabe de l'*Almageste* de Ptolémée, qui se trouve à la Bibliothèque nationale, n° 1139, *ancien fonds*, et que M. Biot a mentionnée (4), les expressions *trine* et *sextile* sont appliquées, comme

(1) *Comptes-rendus*, etc., t. LXXVI, p. 863, 1873.
(2) Les quatre octants sont 45, 135, 225, 315 degrés.
(3) *Comptes-rendus*, etc., t. LIV, p. 1006, 1862, et t. LXXVI, p. 904, 1873.
(4) *Journal des savants*, p. 719, 1843.

dans Géber, aux observations d'Hipparque, c'est-à-dire aux *octants ;* il en est de même du manuscrit n° 1107, *ancien fonds,* que M. Biot avait indiqué par erreur sous le n° 1137, comme j'en ai fait alors la remarque (1).

Je ne comprends donc pas qu'on puisse contester au texte d'Aboul-Wéfâ la découverte de la *variation.*

---

§ V.

LETTRE A MM. LES MEMBRES DU BUREAU DES LONGITUDES, AU SUJET DE LA VARIATION.

(Extrait du *Bullettino*, etc., février 1875.)

N'est-il pas honteux pour nous de ne posséder que des fragments des astronomes arabes au IX[e] siècle et de leurs successeurs, et de ne pouvoir nous procurer un seul exemplaire complet de leurs écrits?

On ne connaît même pas exactement ce que contiennent les débris épars dans quelques-unes des bibliothèques de l'Europe, et il est à regretter que les travaux entrepris pour combler ces *desiderata* soient si peu encouragés au moment même où de récentes publications ont modifié si profondément des doctrines et des convictions qui faisaient loi et semblaient indiscutables.

(1) *Journal des savants,* p. 719, 1843. — Voyez aussi nos *Matériaux,* etc., déjà cités, t. I, p. 156.

Pourquoi la découverte de la *variation* par Aboul-Wéfâ est-elle encore en question pour quelques esprits prévenus ?

Pourquoi s'en tenir depuis plus de trente ans à ce seul point d'astronomie orientale, et affecter de fermer les yeux sur les austres progrès que l'école de Bagdad a fait faire à l'astronomie grecque ?

Pourquoi faut-il rappeler les mots *mala fides* qui ont retenti contre les détracteurs d'Aboul-Wéfâ ?

Ce débat soulevé une dernière fois sera clos, j'espère, par une note que j'ai soumise à MM. les membres du bureau des longitudes, et à laquelle vous voulez bien donner la publicité de votre estimable recueil.

Rétablissons tout d'abord le point de départ : nous avons dit que le Mohadzat d'Aboul-Wéfâ ajouté à la *prosneuse* de Ptolémée, et comparé à la *variation* de Tycho-Brahé, s'écartait de l'exposé de l'astronome grec et s'identifiait complètement avec la troisième inégalité de l'astronome danois. Le rapprochement des termes πρόσνευσις (*prosneuse*) et Mohadzat fit supposer que ce pouvait être la même chose, quoique nous eusssions démontré qu'on devait leur attribuer une signification différente, fait admis par J.-B. Biot lui-même.

M. Munk, trompé par la fausse interprétation d'un texte hébreu, crut pouvoir affirmer que le Mohadzat d'Aboul-Wéfâ n'était pas autre chose que la *prosneuse* de Ptolémée, en laissant de côté la *variation* de Tycho-Brahé ; J.-B. Biot, s'emparant de cette idée, trouva moyen d'obscurcir la question, en substituant à ma traduction déclarée irréprochable un mot à mot inintelligible.

M. Bertrand est venu à son tour soutenir contre l'évi-

dence que les expressions *trine* et *sextile* ne représentaient pas les octants, et qu'Aboul-Wéfâ était un compilateur sans valeur.

On fit rechercher un second manuscrit de l'*Almageste* arabe, jusqu'à ce jour introuvable, comme si le texte authentique que nous avons sous les yeux, et qui contient la *variation*, ne suffisait pas pour établir un point de fait.

MM. les membres du bureau des longitudes accepteront sans doute les explications résumées dans la lettre suivante que j'ai eu l'honneur de leur adresser :

« Messieurs,

« On devait croire que tout jugement serait suspendu au sujet de la détermination de la *variation* par Aboul-Wéfâ, jusqu'à ce que la copie d'un manuscrit de cet astronome, qu'on supposait exister à Constantinople, eût été communiquée à l'Académie des sciences ; néanmoins, sans plus attendre, on imprime que la découverte d'Aboul-Wéfâ est illusoire (1).

« Mais toute la question repose sur l'exacte interprétation d'un texte que nous possédons, et dont on ne conteste pas l'authenticité (2). J'ai l'honneur de vous trans-

(1) *Bulletin* d'avril, mai et juin 1873, p. 27.

(2) Le manuscrit arabe n° 1138, ancien fonds de la Bibliothèque nationale, quoiqu'incomplet, fournit les éléments nécessaires au jugement du débat soulevé. — On connaissait l'origine du manuscrit acheté en Orient par ordre de Colbert (*Journal des savants*, 1871, p. 458). — *La théorie de la lune d'Aboul-Wéfâ*. (Extrait du *Journal des savants*, octobre 1871, p. 4.) — L'objection de Libri, que le passage en question fût une interpolation, tomba d'elle-même, et sur ce point aujourd'hui les avis ne sont pas divisés

mettre ce texte, et la traduction revue encore une fois par M. Defrémery, membre de l'Institut, professeur d'arabe au collége de France.

« La *variation* s'y trouve-t-elle virtuellement comprise? Doit-on ne tenir aucun compte de l'opinion affirmative de MM. Arago (1), Mathieu (2), Poinsot (3), Savary (4), Liouville (5), Michal (6), de Humboldt (7), malgré l'argumentation et l'insistance de M. Chasles (8) et l'intervention de M. Le Verrier (9)?

« Permettez-moi, Messieurs, d'invoquer votre jugement sur cette question essentiellement de votre compétence.

« MM. Biot et Bertrand se sont trompés en supposant que l'*Almageste* d'Aboul-Wéfâ est un *abrégé inintelligent* de l'*Almageste* de Ptolémée.

« L'ouvrage d'Aboul-Wéfâ est vraiment original; l'auteur suit une marche tout à fait différente de celle de Ptolé-

(*Journal des savants*, 1871, p. 458). — *La théorie de la lune d'Aboul-Wéfâ*. (Extrait du *Journal des savants*, octobre 1871, p. 4.)

(1) *Astronomie populaire*, par François Arago, t. III. Paris, 1856, p. 384.

(2) *Comptes-rendus*, etc., t. VII. Paris, 1838, p. 1015.

(3) Voyez ci-dessus.

(4) *Matériaux*, etc., par M. L.-Am. Sédillot. Paris, 1845, p. 89.

(5) *Lettre à M. L.-Am. Sédillot sur la question de la variation lunaire découverte par Aboul-Wéfâ*, par M. Chasles. Paris, 1832, p. 1.

(6) *Comptes-rendus*, etc., t. XXX. 1850, p. 629, séance du 20 mai 1850.

(7) *Cosmos*, t. II, p. 272, 539, 1848.

(8) *Comptes-rendus*, etc., t. LIV, p. 1002; t. LXXIII, p. 588; t. LXXVI, p. 859.

(9) *Id.*, t. LXXIII, p. 588. — Voyez aussi l'opinion de M. Le Verrier sur les astronomes arabes précurseurs de Kepler (*Comptes-rendus*, etc., t. LIX, p. 765).

mée. Au lieu de procéder synthétiquement, comme l'astronome grec, il divise son livre en trois parties. Après des préliminaires où il énumère les connaissances nécessaires à l'étude de l'astronomie, notamment la trigonométrie sphérique, il fait dans la première partie l'exposition complète des mouvements des astres et des lois qui les régissent; dans la seconde, il passe aux démonstrations de tout le système, et dans la troisième il rapporte les observations sur lesquelles il s'est appuyé. On sait qu'indépendamment des observations antérieures dont s'était servi Ptolémée, il y avait les observations suivies avec le plus grand soin pendant toute la durée des IX[e] et X[e] siècles par les auteurs de la *Table vérifiée,* qui avaient reçu du khalife Almamoun le soin de réviser les tables de l'astronome d'Alexandrie, et par leurs continuateurs au nombre desquels on compte notamment Ebn Jounis et Aboul-Wéfâ. M. Biot lui-même le reconnaît lorsqu'il dit : « Les Arabes se sont attachés d'abord à perfectionner les déterminations qu'on obtenait dans ces deux seuls points de l'orbite, par les tables de Ptolémée. Pour aller plus loin, le premier pas à faire était de comparer les observations aux tables dans des points intermédiaires à ceux-là. Or, on voit, dans Ebn Jounis, que plusieurs astronomes de son temps ont eu cette excellente idée, et l'ont même réalisée, pour tous les points de l'orbite, par des séries d'observations longtemps combinées (2). » Ajoutons qu'ils avaient signalé

(1) *Journal des savants,* p. 676, 1841.

(2) *Notices des manuscrits de la Bibliothèque nationale,* publiées par l'Académie des inscriptions, t. VII, p. 122-124, et aussi p. 126-128.

tout particulièrement la nécessité d'une correction dans la théorie de la lune de Ptolémée, puisqu'Ebn Jounis déclare avoir trouvé la lune « moins avancée par l'observation que dans les éphémérides, d'un quart à un tiers de degré.

« Aboul-Wéfâ était donc dans les meilleures conditions pour compléter les hypothèses de l'école d'Alexandrie, et c'est dans ces conditions qu'il a déterminé sa *troisième* inégalité, s'élevant à 45' dans les *octants* qu'il désigne par les expressions *trine* et *sextile.*

« Or, ce sont ces mots qui ont été le principal argument de M. Biot (1) et ensuite de M. Bertrand (2), qui ont voulu voir les élongations de 60 et 120 degrés, auxquelles les astrologues seuls donnaient cette dénomination.

(1) « Comme *la variation* atteint son maximum dans les octants, on a, pour la retrouver ici dans le texte arabe, avancé que les mots *tathlith* et *tasdis* pourraient bien désigner aussi les octants, soit dans leur signification propre, soit conjointement avec le sens d'aspect trine et d'aspect sextile, qu'on leur attribue dans leur usage habituel. Mais, au dire des orientalistes les plus expérimentés, cette extension ou cette connexité de sens seraient contraires à l'analogie grammaticale, et sans exemple dans les textes connus. » (*Journal des savants,* p. 736, 1843.)

(2) « Un seul point est contesté, et nous en prenons note : c'est le sens attribué aux mots *trine* et *sextile* (*tathtilh* et *tasdis*), où M. Sédillot croit voir les octants, tandis que d'autres traducteurs affirment qu'ils signifient *le tiers* et *le sixième* de la circonférence. » (*Comptes-rendus,* etc., t. LXXIII, p. 583 et 765.) — « *Les expressions de* trine *et de* sextile *désignent-elles les octants?* C'est là, sans contredit, un des points essentiels du débat. » (*Journal des savants*, 1871, p. 464.) — « L'opinion de M. Sédillot est probable assurément ; mais elle ne saurait être opposée à des preuves assurées que nous produirons contre elle. » — CES PREUVES, NOUS LES ATTENDONS ENCORE.

M. Biot invoquait le témoignage de M. Munk, qui citait les deux ouvrages de Geber et d'Israïli à l'appui de son opinion. Or, il s'est trouvé que dans l'ouvrage de Geber, quelques lignes au-delà du passage mentionné par M. Munk, Geber appliquait l'expression *trine* à un octant ; et quant à Israïli, les termes *trine* et *sextile* ne se rencontrent pas dans le passage relatif à l'*Almageste* cité par M. Munk (1).

« D'autre part, il n'existe aucun ouvrage d'un astronome de la renaissance au XVIe et au XVIIe siècle, où ces expressions aient une autre signification que celle d'*octant* (2) ; les astrologues seuls, comme nous venons de le dire, les appliquaient aux élongations de 60 et de 120 degrés. Il est donc hors de doute que *trine* et *sextile* employés par Aboul-Wéfâ désignent les *octants*.

« Reste l'argument inconcevable, d'une ignorance inepte, que MM. Biot et Bertrand, dans leur système, sont

(1) *Comptes-rendus*, etc., t. LXXVI, p. 1291. — *Rectification d'un point de la communication de M. Munk, au sujet de la découverte de la variation*, par M. L.-Am. Sédillot.

(2) Les citations que j'ai faites (*Matériaux*, etc., p. 213), celles de M. Chasles (*Comptes-rendus*, etc., t. LXIII, p. 640). — *Id.*, t. LIV, séance du 12 mai 1862. — *Sur la découverte de la variation lunaire*, par M. Chasles, p. 8 : « Au XVIe siècle, plusieurs auteurs (Érasme Reinhold, Christian Vurstisius), en décrivant dans leur *Théorie des planètes* les huit phases principales de la lune, en désignent quatre par les deux *trines* et les deux *sextiles*. » Le passage de Reinhold que M. Chasles cite ici est le suivant (*Theoricæ novæ planetarum Georgii Purbacchii Germani*) : « Ab Erasmo Reinholdo Saluedensi pluribus figuris auctæ, et illustratæ scholiis, quibus studiosi præparentur, ac inuitentur ad lectionem ipsius Ptolemæi. *Inserta item methodica tractatio de illuminatione lunæ.* » Parisiis, 1553, p. 26. (*Bullettino*, etc.)

obligés d'attribuer à Aboul-Wéfâ (1); mais une telle allégation ne peut se soutenir, devant les témoignages accumulés de son mérite comme mathématicien et comme astronome observateur.

« S'il était vrai, ainsi que le prétendent MM. Biot et Bertrand, qu'Aboul-Wéfâ n'eût rien compris au sujet qu'il traitait, et qu'il n'eût fait qu'une *paraphrase confuse, embarrassée, inintelligente*, du chap. v, liv. V de l'*Almageste* de Ptolémée, il aurait au moins gardé son rôle de copiste ignorant, et respecté les chiffres de l'original. Ptolémée, pour établir ce qu'on a coutume d'appeler la *prosneuse*, simple rectification des deux premières inégalités lunaires, se sert de deux observations d'Hipparque faites à 45° 15', et 315° 32' de l'orbite, et indique comme résultat 46' et 1° 26'. Vouloir, avec MM. Biot et Bertrand, qu'en présence, de 46' et 1° 26' Aboul-Wéfâ ait fait un maximum de 45' et laissé de côté 1° 26', puis qu'aux élongations de 45° 15' et de 315° 32', il ait substitué les aspects de 60 et 120 degrés, c'est de la fantaisie toute pure.

« Aboul-Wéfâ dit positivement qu'il a constaté, par des observations suivies pendant plusieurs années, qu'en tenant compte des résultats obtenus avant lui, il est nécessaire d'ajouter à la théorie lunaire une troisième inégalité qui atteint son maximum de 45' dans les oc-

(1) Au jugement porté plus haut, ajoutez ce que dit d'Aboul-Wéfâ M. Biot, dans un article publié dans le *Journal des savants* de 1845, p. 152, 156, 158. — M. Bertrand ne reste pas en arrière de cet éreintement systématique, en disant (*Comptes-rendus*, etc., t. LXXIII, p. 586) : « L'interprétation de M. Biot réduit donc au minimum les torts de l'astronome arabe. L'autre système ferait de lui un auteur complètement absurde. »

tants, c'est-à-dire à 45°, 135°, 225° et 315° de l'orbite, *moindre que cette mesure en deçà et au-delà de chaque octant*, nulle *dans les conjonctions et oppositions;* est-ce assez clair?

« Il n'est pas hors de propos de rappeler en finissant que Tycho-Brahé, exposant son système de la *variation*, la qualifie de *hypothesis lunæ redinte grata* (*sic*), comme il aurait pu dire d'une chose déjà connue.

« J'ai l'honneur d'être, Messieurs, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

« SÉDILLOT. »

Je n'ai plus, cher prince, pour conclure, qu'à reproduire le premier jugement porté par J.-B. Biot à l'origine du débat, et qui devra le terminer : « Enfin, pour que rien ne manque à cette singulière coïncidence, parmi toutes les constructions géométriques qui pouvaient représenter la nouvelle inégalité, Aboul-Wéfâ paraît employer justement la même que Tycho a choisie, et les coefficients numériques dont ils l'affectent tous deux diffèrent seulement par des quantités dont l'un et l'autre n'auraient pu que bien difficilement répondre. De sorte qu'en voyant une rencontre tellement complète, on est involontairement conduit à se demander si l'observateur européen n'aurait pas eu quelque notion de la découverte arabe. »

Nous avons exposé ailleurs les motifs qui pourraient justifier à bon droit cette hypothèse.

Veuillez agréer, etc.

PASSAGE D'ABOUL-VÉFA. — TRADUCTION DE M. SÉDILLOT.

Chapitre X : de la troisième inégalité qu'on trouve à la lune, appelée *inégalité du mohadzat.*

Item. Après avoir déterminé les deux inégalités dont nous venons de donner la description et que nous avons expliquées, l'une par le moyen d'un épicycle; c'est la première inégalité que nous avons trouvée constamment lors des conjonctions et des oppositions et dont nous avons reconnu la grandeur par des observations consécutives, ayant trouvé que, dans les mêmes temps, elle ne s'élève pas au-delà de cinq degrés environ, mais qu'elle peut être moindre que cette grandeur dans ces temps et quelquefois nulle. — Puis nous avons trouvé que cette inégalité augmente dans d'autres temps que les conjonctions et oppositions, et qu'elle atteint au maximum lorsque la lune et le soleil sont près de la quadrature; qu'elle s'élève dans ces mêmes temps à près de deux degrés deux tiers environ, et qu'elle peut être moindre et quelquefois nulle; et nous avons expliqué cette modification de la première inégalité au moyen d'un excentrique.

Item. Nous avons trouvé, après avoir déterminé la grandeur de ces deux inégalités, ainsi que la distance du centre de l'excentrique au centre du zodiaque, une troisième inégalité qui survient à la lune, lorsque le centre de l'épicycle est entre l'apogée et le périgée de l'excentrique, et qui atteint son maximum lorsque la lune est en *trine* ou *sextile* environ à l'égard du soleil, mais

que nous n'avons vue ni dans les conjonctions et oppositions, ni au temps des quadratures.

Et quand nous avons reconnu le mouvement de la lune en longitude et son mouvement en anomalie, et considéré le temps où, par rapport à l'épicycle, il n'y a pas d'inégalité, savoir le temps où la lune est à l'une où à l'autre distance, apogée ou périgée de l'épicycle (or, la lune, quand elle est à l'un ou à l'autre de ces deux points, n'éprouve aucune des deux premières inégalités, et son mouvement a lieu seulement autour du centre du monde), lorsque la distance, dans ce cas-là, entre la lune et le soleil est telle que nous l'avons dit, nous avons trouvé à la lune une *troisième inégalité*, d'environ une moitié et un quart de degré à peu près; et pour cela, nous avons observé la lune dans les temps indiqués avec les instruments que nous avons mentionnés ci-dessus; et lorsque nous avons eu son lieu vrai dans un des degrés du zodiaque, nous avons trouvé au moyen du calcul, rectifié, relatif aux deux premières inégalités ci-dessus décrites, sa place plus avancée d'une demie et d'un quart de degré environ, et nous avons reconnu que *cette inégalité est moindre que cette mesure*, lorsque la distance de la lune au soleil *est plus petite ou plus grande* qu'en trine et sextile. Et d'après cela nous avons reconnu que la lune éprouve encore une inégalité, indépendamment des deux autres que nous avons précédemment décrites.

Et cela ne peut avoir lieu que par l'effet de la déviation du diamètre de l'épicycle du *Mohadzat* (ex *Mohadzat*) du point autour duquel se fait le mouvement moyen, savoir le centre du zodiaque.

Certes, le diamètre de l'épicycle, lorsqu'il dévie du point autour duquel a lieu le mouvement moyen, cause à la lune une inégalité dans le zodiaque, et cela parce que l'apogée de l'épicycle varie, et que la ligne menée du centre du zodiaque au centre de l'épicycle ne passe plus par les lieux où elle passait dans les temps où le centre de l'épicycle est vers l'une ou l'autre distance (apogée ou périgée) de l'excentrique, et la distance de la lune à l'apogée de l'épicycle varie.

Or, nous avons fait commencer le mouvement de la lune sur son apogée lorsque son centre est à l'une ou à l'autre distance (apogée ou périgée) de l'excentrique ; et après avoir considéré attentivement ce que nous venons d'exposer et déduit ce point par les voies que nous avons mentionnées en leur place, nous avons trouvé que sa distance au centre du monde, du côté du périgée de l'excentrique, sur la ligne qui passe par les centres, est égale à la distance qui est entre le centre du zodiaque et le centre de l'excentrique, et nous expliquerons les observations par lesquelles nous avons reconnu cette inégalité, lorsque nous exposerons les inégalités spéciales des planètes.

N° 4

(T. II, p. 188.)

LA GRANDE TABLE HAKÉMITE

(Extrait du t. II des *Mémoires du Congrès international des Orientalistes*. Paris, 1873.)

Des voix autorisées ont, à plusieurs reprises (1), manifesté le regret que les travaux entrepris depuis près d'un demi-siècle pour faire connaître les astronomes et les mathématiciens arabes aient reçu si peu d'encouragements, et que des intérêts d'un ordre tout personnel aient transformé en une polémique interminable des questions destinées à ouvrir un champ nouveau aux recherches des savants.

Nous-même, en 1853 (2), exprimions une pensée semblable en rappelant combien il importerait de compulser, d'une manière méthodique, les débris épars de la science arabe, qui restent enfouis dans les principales bibliothèques de l'Europe.

Des faits nombreux et nouveaux, mis par nous en

(1) *Comptes-rendus*, etc., t. LXVII, p. 1110; t. LXXIII, p. 808.
(2) Voyez *Oloug-Beg*, t. II, p. 290.

lumière, constituent déjà un ensemble de matériaux assez considérable pour que M. Hankel ait jugé le moment venu d'écrire une *Histoire des mathématiques chez les Arabes*, ainsi que le constatent les auteurs du *Bulletin des sciences mathématiques et astronomiques*, publié par l'école des hautes études (1), en déplorant la mort prématurée de ce jeune savant. C'est également la nomenclature que nous avons donnée des astronomes arabes et de leurs écrits (2) qui a fourni à M. Hœfer la matière d'un des chapitres les plus intéressants de son *Histoire de l'astronomie* (3). Le petit traité des *Connues géométriques* de Hassan ben Haitem a pu suggérer à M. Chasles l'idée de rétablir les trois livres des *porismes* d'Euclide, travail qui fait, à si juste titre, l'admiration du monde savant (4). La description raisonnée que nous avons faite des *Astrolabes arabes* de la Bibliothèque nationale a servi de base aux belles publications de William H. Morley. Enfin, c'est sur nos indications que feu Woepcke a composé son mémoire sur les *Méthodes arabes*, communiqué à l'Académie des sciences en 1854 (5), et c'est à nous qu'on doit une appréciation plus exacte des origines de l'*algèbre* que nous tenons des Arabes, et, s'il faut à jamais déplorer la perte du *manuscrit grec* de l'ouvrage de Diophante, que le cardinal du Perron déclarait avoir vu entre les mains du mathéma-

(1) Cahier de mai 1874, p. 254. (L'ouvrage a paru à Leipsig, et une analyse en a été publiée dans le *Bulletino*, etc., d'avril 1875.)

(2) Voyez *Oloug-Beg*, t. I, introd., p. VIII-CL.

(3) Paris, 1873, p. 252-273.

(4) Paris, 1860, in-8°.

(5) *Comptes-rendus*, etc., t. LXIX, p. 603.

ticien G. Gosselin (1), on peut espérer que nous retrouverons un jour la *version arabe*, car nous savons de source certaine que Diophante a été traduit et commenté par Aboul-Wéfâ, dont le nom a si souvent retenti à l'Académie des sciences.

Ce que les khalifes de Bagdad ont fait pour les livres grecs qu'ils nous ont conservés par des traductions d'une exactitude scrupuleuse, tels que les *Coniques* d'Apollonius, l'*Almageste* de Ptolémée, etc., les modernes n'ont pas su le réaliser pour les manuscrits arabes que la politique et l'esprit religieux ont détruits avec tout ce qui portait un cachet musulman ; aussi nos bibliothèques publiques ne nous offrent-elles aujourd'hui qu'un bien petit nombre d'ouvrages complets ou des fragments de livres dont les originaux existent sans doute encore chez quelques *oulémas* de Constantinople ou de Fez ; mais les recherches entreprises pour se les procurer sont difficiles et dispendieuses, et jusqu'à présent les résultats ont été nuls.

Au premier rang des ouvrages qu'il s'agirait d'acquérir se trouve la grande *Table hakémite* qui, selon d'Herbelot, forme quatre tomes (2) et comprend quatre-vingt-un chapitres, dont nous possédons vingt-deux dans le manuscrit de Leyde et dix-huit dans le manuscrit arabe de la Bibliothèque nationale, nº 1112, ancien fonds ; trois chapitres seulement, traduits une première fois vers 1760 par des Hautesrayes, professeur au collége de France,

(1) Sédillot, *Les professeurs de mathématiques et de physique générale au collége de France*, 1869, p. 294.

(2) Bibliothèque orientale, p. 934.

ont été publiés en 1804 par le citoyen Caussin (1), et ont servi à Laplace et à Delambre pour leurs travaux. Les astronomes de tous les pays réclament depuis longtemps une édition complète de ce qui nous est parvenu de cet illustre auteur.

En ce moment même où l'on nous apprend qu'Arzachel (Alzarkïal) admettait, avant Kepler, l'hypothèse du mouvement elliptique des planètes (2), dont Copernic, si nous en croyons M. Curtze (3), établissait la possibilite en 1553, ne trouvons-nous pas, chez les Arabes, des observations du passage de Vénus sur le soleil (Alkendi, en 839), de Mercure (Averrhoës, *Ebn Roschd*, vers 1180), et de traînées d'étoiles filantes en octobre 902 et 1202 (4)? Les Arabes attachaient un très-grand prix aux observations astronomiques, et Casiri cite un recueil dû à Hassan ben Haithem, qui ne nous est pas parvenu. Les observations rapportées par Ebn Jounis dans les trois chapitres publiés comprennent plus d'un siècle, mais il faut bien reconnaître que la traduction fournie par Caussin est loin d'être irréprochable : confusion de noms, erreurs de chiffres, absence de toute critique. Les chapitres que Caussin ne nous a pas donnés contiennent l'introduction des *tangentes* et des *sécantes* dans les calculs trigonométriques, le gnomon à trou substitué au *cercle indien* décrit par Proclus, dont le

(1) Paris, imprimerie de la République, an XII, in-4°. — Voyez aussi notre *Oloug-Beg*, t. I, introd., p. LXIII et LXIV.

(2) *Comptes-rendus*, etc., t. LIX, p. 765.

(3) *Bulletin des sciences mathématiques et astronomiques*, publié par l'École des hautes études, cité plus haut, janvier 1874, p. 27.

(4) *Comptes-rendus*, etc., t. XXIX, p. 637, 638 et 746.

style, comme le remarque Ebn Jounis lui-même, ne marquait que l'ombre du bord extérieur du disque solaire, la diminution progressive de l'obliquité de l'écliptique, une détermination exacte de la précession des équinoxes, les variations de la latitude de la lune, etc.

Au IXe siècle de notre ère, les auteurs de la *Table vérifiée* corrigeaient par des observations nouvelles les erreurs des *Tables de Ptolémée*; au Xe siècle, c'est la *Table vérifiée* qui devient l'objet d'une nouvelle révision, et tandis qu'Aboul-Wéfâ, à Bagdad, après une longue suite d'observations, modifie profondément les théories grecques, Ebn Jounis, au Caire, signale les rectifications que les travaux de ses devanciers lui font juger nécessaires, et la grande *Table hakémite* nous offre le tableau des progrès de la science astronomique à cette époque éloignée.

Malheureusement, l'imprimerie n'existait pas alors, et nous n'avons que des fragments de cet important ouvrage; mais nous voyons dans ces fragments qu'Ebn Jounis observa, le 30 octobre 1007 (le vendredi 23 *safar*, 398 de l'*hégire*, le 14 *tischrin* II, 1319 d'Alexandre, le 26 *aban-mah* 376 d'Ierdedjerd, 10 *hatour* 724 de Dioclétien le Romain, roi d'Égypte), une conjonction de Saturne et de Jupiter, dans le pied de la Vierge (1), d'après la *Table vérifiée*, et que cette conjonction n'eut lieu, ainsi qu'il le constate lui-même, que le 7 novembre.

Les tables d'Ebn Jounis ont joui, en Orient, d'une grande renommée; elles ont servi de base à celles de Nasser Eddin Thousi, directeur de l'observatoire de Mé-

(1) Manuscrit arabe, ancien fonds, nº 112, fº 12.

ragah, en 1260; en Chine, à celles de Gemel-Eddin et de Co-chéou-king, vers 1280, et à celles du prince tartare Oloug-Beg, 1436, dernier représentant de l'école arabe.

Le docteur Withney a bien voulu nous communiquer la version anglaise du livre d'Alkharini, du XIIe siècle (*The balance of Wisdom*), traduit par le chevalier Khanikoff, due au comité de publication de la Société américaine orientale, 1857; il y est question, page 2, *of the great astronome* Ebn Jounis.

N° 5

PREMIÈRE LETTRE A M. DE HUMBOLDT

(1853)

En vous offrant la seconde partie du traité d'astronomie d'Oloug-Beg, je rends un juste hommage au génie universel qui a contribué aux plus brillantes conquêtes de la science et de l'érudition modernes, et à la réhabilitation de l'école de Bagdad.

Vingt ans se sont écoulés depuis la célèbre lettre de Schlegel à sir James Mackintosh (1), destinée à produire, disait-on, une véritable révolution dans les études orientales. C'était vers l'Inde que la science allait porter désormais ses investigations ; l'Inde, cette terre à peine explorée, qui nous cachait d'inestimables trésors, et dont « la connaissance répandue en Europe avait reçu depuis cinquante ans des accroissements plus considérables que pendant les vingt et un siècles qui nous séparaient d'Alexandre le Grand. »

Quel tableau l'illustre écrivain ne nous traçait-il pas de la littérature indienne, « de la beauté et de la structure admirable du sanscrit ; de son aptitude aux emplois

(1) A.-W. de Schlegel, *Réflexions sur l'étude des langues asiatiques*, etc. Bonn et Paris, 1832.

les plus nobles que l'homme puisse faire du don divin de la parole; de la perfection de l'écriture, par où il se distingue si avantageusement des langues dites sémitiques; de ces systèmes de métaphysique dont les spéculations sont si anciennement indigènes dans l'Inde, que la langue même en est profondément empreinte; de la mythologie, ce labyrinthe de fictions merveilleuses, mélange bizarre, toujours curieux, quelquefois sublime, d'idées cosmogoniques, d'allégories et de traditions héroïques! » Dans la poésie des Indiens brillait une sensibilité délicate, une grande élasticité morale, un essor constant de l'imagination vers les régions idéales, et l'on en pouvait suivre le développement au travers de tous les styles, depuis la simplicité patriarcale jusqu'aux raffinements les plus artificiels dans le genre épique, dramatique, lyrique, épigrammatique et sentencieux. A l'Inde appartenait l'invention des contes amusants; et si plusieurs branches du savoir indien étaient encore entièrement inconnues, on pouvait déjà signaler des progrès importants faits dans l'arithmétique, l'algèbre, l'astronomie.

Schlegel n'était pas moins généreux à l'égard des Chinois, « dont l'ascendant politique et littéraire s'était fait sentir dans l'Asie centrale, et jusqu'au Japon. » — « Ils n'ont point de mythologie, ajoutait-il, et laissent en blanc les époques anciennes de leur histoire qu'ils ne savent pas remplir de faits avérés. Ce dédain des traditions fabuleuses, que Voltaire loue comme un trait de sagesse, provient peut-être d'un manque d'imagination; mais, en revanche, cette solidité d'esprit donne un grand poids à leur témoignage. Les historiens d'une

nation qui possède un registre chronologique d'un genre de phénomènes que les naturalistes européens ont révoqué en doute jusque vers la fin du dix-huitième siècle, à savoir, des aérolithes tombés dans l'empire de la Chine, ne méritent-ils pas toute espèce de confiance lorsqu'il s'agit d'un fait matériel? Les livres chinois sont remplis de notices sur l'Asie centrale, sur l'Inde et sur l'archipel oriental. La seule chose qu'on puisse leur reprocher, c'est l'altération des noms propres, causée par une prononciation défectueuse, et par leur système d'écriture qui les force à décomposer les noms étrangers en autant de mots qu'il y a de syllabes et même de consonnes. Toutefois, à l'aide d'une critique judicieuse et circonspecte, on peut se flatter de déterminer avec certitude les objets ou les personnes qu'ils ont voulu désigner. »

Ce n'est pas tout : saisi d'un nouvel accès d'enthousiasme, Schlegel s'étonnait que les Indiens et les Chinois fussent restés confondus dans la foule des peuples barbares, et presque rangés sur la même ligne que les Horaforas et les Papouas; c'étaient, à ses yeux, les deux nations les plus savantes et les plus ingénieuses de l'Asie entière. « Leurs littératures, l'une et l'autre dans des genres différents et fortement contrastés, sont au premier rang et hors ligne; rien de ce qui existe dans le reste de l'Orient ne peut y être comparé pour la richesse et la valeur intrinsèque des ouvrages. La civilisation des Indiens et des Chinois est tout originale; il est impossible de démontrer que des étrangers, et de déterminer lesquels, ont été leurs premiers maîtres dans les arts de la vie, tandis que nous avons les

preuves historiques de leur immense influence au dehors. »

L'illustre critique arrivait ensuite aux Arabes; mais avec quel dédain il les regardait! « Que peut-on attendre, s'écriait-il, d'hommes qui n'ont pu concevoir un ordre social autre que le despotisme le plus absolu? Ils n'ont jamais, *en général*, fait preuve du génie d'invention; leur littérature a tellement vécu d'emprunts, que leurs plagiats commencent avec le Coran même. Dans les sciences, pendant *le court espace* de temps qu'ils les ont cultivées pour ainsi dire *en dépit du Prophète*, ils ont été les écoliers, les traducteurs et les imitateurs de peuples plus éclairés qu'eux, principalement des Grecs et des Indiens. La doctrine de Mahomet, qui a étouffé les beaux-arts, n'a pas plus épargné la poésie : les Arabes n'ont pas produit de poème épique; l'art dramatique leur est demeuré inconnu; il ne leur reste donc que le genre sentencieux et lyrique, qui peut bien charmer les ennuis d'un Bédouin traversant le désert à dos de chameau, mais qui est fait pour rebuter les lecteurs européens. »

Ces divers jugements s'expliquaient assez naturellement par l'état des études orientales en 1832, cette année de si funeste mémoire qui vit la tombe se refermer sur A.-L. Chézy, J.-J. Sédillot, A. Rémusat, J.-F. Champollion. Chézy avait fondé en France l'enseignement du sanscrit, et venait de mettre la dernière main à son édition de Sacountala; d'accord avec les savants anglais, dont les travaux jetaient de si vives lumières sur l'Inde ancienne et moderne, il signalait la découverte probable de monuments d'une valeur inappréciable, et l'imagi-

nation des érudits plaçait déjà sur les rives de l'Indus et du Gange les sources de toute civilisation. D'un autre côté, l'esprit vif et pénétrant de Rémusat soumettait à un sérieux examen les écrits de nos missionnaires, faisait jaillir des textes ignorés des rapprochements inattendus, et semblait ouvrir une vaste carrière aux investigations de la science. L'Orient apparaissait donc sous un jour tout nouveau : c'était à l'Inde et à la Chine qu'il fallait s'adresser, si l'on voulait encore étendre le champ des découvertes archéologiques.

Que devait-on, en effet, espérer des Arabes? L'illustre Silvestre de Sacy n'avait-il pas dit à leur égard son dernier mot? Les géographes et les historiens sortis des écoles musulmanes, dépourvus de toute critique, offraient-ils sur la situation des pays, les migrations des peuples, les changements de dynastie, les conquêtes et autres révolutions des États, rien qui remontât au-delà de Mahomet? Sous le rapport scientifique, Sédillot, le seul des grands prix décennaux qui ne fût pas de l'Académie, en fournissant à Delambre toute la partie originale de son *Histoire de l'astronomie au moyen âge*, avait assurément fixé la limite extrême des recherches à entreprendre dans cette voie. Delambre était d'ailleurs frappé d'anathème, pour avoir osé mettre en doute le haut développement intellectuel des Chinois et des Indiens ; Schlegel le traitait « d'historien sans vocation qui savait mal le grec, » et se vengeait ainsi des appréciations pleines de sens de l'illustre astronome, qui ne s'était point laissé prendre au vain prestige d'hypothèses plus ingénieuses que solides, et qui avait saisi d'un coup d'œil le côté de la vérité.

Aujourd'hui les rôles sont bien changés : dans l'intervalle de temps qui nous sépare de 1832, les Arabes ont reconquis le premier rang ; ce sont leurs traités qui ont donné lieu aux publications les plus importantes, au point de vue de la science et de l'histoire. Les sinologues et les indianistes ne sont guère plus avancés qu'il y a vingt ans ; et si nous connaissons d'une manière moins imparfaite les annales de l'Inde, nous le devons aux écrivains de l'école de Bagdad. Certes, Schlegel et ses idées paradoxales recevraient actuellement un singulier accueil, en présence des travaux accomplis et des résultats obtenus,

I. Des efforts ont été tentés cependant pour relever *les mathématiciens* chinois du profond discrédit où ils étaient tombés, mais ces efforts devaient rester stériles. On a dit avec raison qu'à l'arrivée des missionnaires européens l'astronomie n'était pas née dans le Céleste Empire ; chaque jour vient encore nous révéler l'ignorance d'un peuple qu'on a pu croire supérieur aux Indiens, et que l'historien arabe Aboulpharage n'hésitait pas à mettre sur le même rang que les Turcs et les brutes (1).

C'est en s'appuyant des travaux de Gaubil et de Fréret, et en comparant des textes apocryphes, qu'on s'est hasardé à soutenir, dans le *Journal des savants*, « que le système particulier d'observations qui forme le caractère propre de l'ancienne astronomie des Chinois est exactement pareil à celui que nous suivons aujourd'hui,

(1) *Bulletin de la Société de géographie*, 4e série, t. I, p. 164.

et qu'ils ont mis en pratique, dans leur mode de division du ciel stellaire, ce que nous faisons nous-mêmes à présent. »

Certes, ce ne sera pas une des pages les moins curieuses de l'histoire des sciences que celle où l'on analysera les diverses évolutions d'un esprit éminent, occupé pendant plus d'un demi-siècle à faire valoir où à critiquer les idées nouvelles et à prendre sa part des découvertes contemporaines, en les exposant avec une incontestable habileté de style. Rien d'intéressant ne devait échapper à *ce mathématicien si lettré, à ce littérateur si profond dans les sciences physiques*, comme l'appelait naguère M. Villemain, qui sème autour de lui la gloire avec une si fine ironie, — plus heureux lorsqu'il disserte sur la littérature des temps passés qu'en fait d'études historiques ou dans ses digressions sur l'orientalisme (1). — Il est vrai que les inventeurs, voyant leurs pensées reproduites ou développées en si bons termes, ont craint quelquefois qu'on se méprît sur la nature même de leurs propres recherches, et qu'on ne mît plus tard en doute leur droit de priorité; aussi ont-ils fait retentir le monde académique de leurs réclamations. Malus, Poinsot, Fresnel, Arago, etc., sont entrés tour à tour dans la lice; nous-même, s'il nous était permis de nous nommer à côté de ces illustres maîtres, nous aurions à revendiquer une observation qui pouvait avoir une certaine valeur pour l'histoire de l'astronomie grecque, et qu'on nous enlevait d'un seul trait (2).

(1) Voyez la *Revue des Deux-Mondes* et l'*Éloge de Montesquieu*, revu et corrigé (*Grandeur et décadence des Romains*, Paris, 1852).

(1) *Journal des savants*, 1843, p. 719. — Voyez aussi nos *Matériaux*, etc., t. I, p. 12.

Dulong disait qu'une plume exercée pouvait écrire quarante pages sur une question, et la laisser au point même où on l'avait prise. Nous ajouterons qu'en matière d'érudition, on se fourvoie d'une étrange façon lorsqu'on s'aventure à discuter une thèse nouvelle à la première vue, et sans avoir une connaissance personnelle des sources originales.

On sait avec quelle verve Letronne a réduit en poussière ces longs mémoires où l'on expliquait le calendrier égyptien et le zodiaque de Denderah au moyen de globes à pôles mobiles et en s'aidant du calcul des probabilités; mais les meilleures leçons ne corrigent pas toujours, et, battu du côté de l'Égypte, l'auteur espéra venger sa double défaite par une diversion sur les bords du fleuve Jaune. Il ne s'agissait de rien moins que de faire des anciens mandarins des astronomes de premier ordre. Pour cela, on supposa qu'ils avaient eu entre leurs mains, dès les temps les plus reculés, les procédés dont les modernes se sont servis pour leurs immortels travaux. Cependant une réflexion bien simple se présente à l'esprit. Comment des hommes en possession de méthodes si parfaites ont-ils pu demeurer étrangers aux notions les plus élémentaires de la science? Pendant trois mille ans, les Chinois ont ignoré la différence de l'année sidérale et de l'année tropique, l'obliquité de l'écliptique, le mouvement des étoiles à l'égard du pôle, etc. Leurs annales indiquent, à la vérité, un assez grand nombre de phénomènes survenus à diverses époques; mais nos chroniques du moyen âge sont remplies de faits semblables, et personne n'a jamais songé à relever les progrès de l'astronomie sous Hugues Capet

et ses successeurs. On ne signale d'ailleurs dans les *livres classiques* de la Chine que cinq faits dignes d'attention en apparence : les solstices d'Yao et de Tcheou-Kong calculés après coup; une éclipse de soleil à laquelle on a assigné plusieurs dates, qui toutes ont été reconnues fausses; l'identification du souverain avec la polaire, ou plutôt avec le pôle lui-même; et enfin de prétendues observations d'étoiles à leur passage au méridien. Joignez à cela les combinaisons de chiffres reposant sur des récits ridicules, ou sur les nombres mystiques de Confucius, et vous aurez le tableau complet des connaissances scientifiques de la Chine dans la période qui précède l'ère chrétienne (1). Ce n'est qu'à partir du premier siècle de Jésus-Christ que l'influence grecque se fait sentir; on voit alors apparaître successivement le cycle de Méton, puis la période calippique, des tables de solstices, la précession des équinoxes, des équations additives et soustractives pour la lune, etc.; telle est encore, néanmoins, l'inintelligence de ce qu'on est convenu d'appeler *le tribunal des mathématiques*, que les observations attribuées à ceux qui le président laissent toujours quelque chose à désirer. Ici ce sont des ombres méridiennes du gnomon inexactes, là des solstices ou des équinoxes déplacés, plus loin une fausse appréciation de la précession et de la latitude de la lune, des éclipses mal calculées, etc. Si nous arrivons à la dynatie des Song, qui régna de 960 à 1278, seize réformes successives du calendrier attestent de nouveau l'impuissance des mathé-

(1) Voyez nos *Matériaux*, etc., déjà cités, t. II, p. 600.

maticiens de Péking à une époque déjà rapprochée de nous.

Au XIIIe siècle, la science arabe pénètre en Chine à la suite de l'invasion mongole, et Co-Cheou-King, élève de Djemal-Eddin, est considéré à juste titre comme le plus habile astronome de son pays; on lui doit une excellente observation du solstice d'hiver en 1280; il puise dans les traités de l'école de Bagdad des méthodes nouvelles dont il fait l'application; il emprunte à Nassir-Eddin ses instruments, à Ebn-Jounis la *Table hakémite*, à Cazwini une détermination plus exacte des mansions lunaires. L'influence arabe est manifeste; elle produit d'importants résultats. L'opinion que nous avons exprimée à cet égard vient d'ailleurs de recevoir une éclatante consécration d'un de nos plus savants sinologues.

Au nombre des faits intéressants et d'une authenticité parfaite (1) que présente, d'après M. Bazin, l'histoire des Mongols de la Chine, il faut placer l'introduction de la médecine arabe sous le règne de Kublaï, qui institua en 1285 des concours réguliers pour l'enseignement de cet art, et qui eut à sa cour deux comités de médecins, composés, l'un de Persans et d'Arabes, l'autre de Chinois et de Mongols. On constate également le rapport intime des travaux de Co-Cheou-King avec les traités des astronomes musulmans. M. Bazin reconnaît que les Chinois n'ont fait de leur propre mouvement que des progrès médiocres dans les sciences mathématiques (2). Nous avions dit que nous nous montrions

(1) *Journal asiatique*, mai-juin 1852, p. 499.
(2) *Id.*, p. 455.

bien plus soucieux de la gloire scientifique du Céleste Empire que les Chinois eux-mêmes; M. Bazin est encore de cet avis : « A la Chine, dit-il en terminant, il s'en faut de beaucoup que les mathématiciens et les astronomes chinois tiennent le premier rang parmi les astronomes et les mathématiciens. On accorde la prééminence, l'honneur et l'estime aux pères de la Compagnie de Jésus, c'est-à-dire aux missionnaires qui ont écrit en chinois des traités d'astronomie, d'arithmétique et de géométrie sous la dynastie des Ming. Cela est si vrai, qu'aucun ouvrage de Co-Cheou-King, et il en a publié beaucoup, n'a été compris, en 1775, dans la collection chinoise des meilleurs traités sur l'arithmétique et l'astronomie. La Bibliothèque impériale de Pékin est assurément une bibliothèque d'élite, et pourtant, à cela près du Tcheou-Peï, monument de la vénérable antiquité et de quelques traités de la science des nombres d'après le Y-King, que Gaubil et Souciet nous ont fait connaître, les ouvrages des astronomes et des mathématiciens chinois ne se trouvent pas dans cette bibliothèque, tandis qu'elle renferme les principaux traités d'astronomie et de géométrie publiés par les jésuites. »

II. Il est facile de reconnaître, par ce qui précède, combien la Chine elle-même tient peu de place dans les annales de la science; aussi, les recherches entreprises depuis 1832 n'ont-elles rien ajouté à ce que nos missionnaires avaient écrit. Si nous passons maintenant à celles des indianistes, nous verrons que nous sommes également restés à peu près au même point qu'il y a vingt ans. A part des travaux philologiques estimables,

d'heureuses excursions sur la philosophie ancienne et des traductions d'ouvrages purement mythologiques, rien n'est venu confirmer les prophéties de Schlegel; Colebrooke n'a pas été dépassé; aucun traité original, détaché de cette mine qu'on disait si riche et si féconde, ne nous a révélé ces progrès merveilleux dans les sciences exactes, qu'on nous avait fait pressentir. L'histoire de l'Inde, nous l'avons déjà imprimé (1), a toujours été une énigme presque indéchiffrable ; et rien n'est plus extraordinaire que les opinions contradictoires qui se sont produites dans l'appréciation du petit nombre de matériaux dont ces derniers siècles nous ont révélé l'existence. Pour certaines personnes, les Hindous, le peuple le plus ancien de la terre, étaient parvenus à un degré de civilisation très-avancé, alors que les autres nations étaient plongées dans les ténèbres de la barbarie; puis leurs colonies et leurs idées se seraient répandues sur tous les points du globe; leur idiome aurait donné naissance aux langues de l'Occident; il faudrait faire remonter jusqu'à eux l'origine des arts, des sciences et de la philosophie : pour tout dire, en un mot, ils auraient été les instituteurs de l'univers.

D'autres, au contraire, n'aperçoivent dans les Hindous que des hommes sans activité comme sans valeur, voués, depuis les temps les plus reculés, à une superstition grossière ou à des rêveries indignes d'occuper des esprits sérieux; condamnés à l'immobilité par une loi inflexible qui les parque dans des castes distinctes;

(1) *Bulletin de la Société de géographie*, 4e série, 1851, t. II, p. 188.

aussi incapables que les Chinois de s'élever au-dessus de quelques pratiques consacrées par le temps; ayant reçu du dehors, à diverses époques, des connaissances qu'ils se sont appropriées sans en comprendre jamais la portée, et, bien loin d'offrir une langue mère aux autres peuples, empruntant des nomenclatures nouvelles aux peuples avec lesquels ils se trouvaient en rapport, même accidentellement.

Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que rien jusqu'à présent n'est venu trancher définitivement la question; ces jugements si opposés s'appuient sur des raisons fort spécieuses, et cela s'explique par un fait infiniment curieux. Les Hindous n'ont jamais eu de chronologie, et par conséquent point d'annales; l'histoire de leur pays leur est plus inconnue qu'à nous-mêmes. Ils ont une littérature; mais lorsqu'on veut fixer l'époque à laquelle tel ou tel ouvrage a été composé, on flotte dans des espaces imaginaires, et l'on ne peut, à mille ans près, saisir un résultat satisfaisant.

S'il s'agit de la philosophie religieuse, les hypothèses sont encore plus confuses. L'origine du brahmanisme et du bouddhisme n'a jamais été nettement éclaircie, et l'on a entendu, il y a quelques années, un savant anglais déclarer hautement que le sanscrit (*sanctum scriptum*) était une langue tout à fait moderne. On dit bien que les livres bouddhiques ont été composés plusieurs siècles avant J.-C.; mais on reconnaît que le sanscrit est d'importation étrangère, et l'on avoue que la lutte du brahmanisme et du bouddhisme a éclaté plus de trois cents ans après la prédication de l'Évangile; de là des rapprochements et des réflexions que la critique

n'a point manqué de faire ; le bouddhisme est la religion du pauvre ; il prêcha l'égalité entre tous les hommes ; Bouddha n'a rien écrit ; c'est par la parole, par le verbe, qu'il a transmis sa doctrine, et les écritures canoniques ne sont que l'écho de ses discours. On retrouve chez les bouddhistes les monastères, le célibat, la confession, les conciles. Comment s'étonner après cela que les uns aient fait du christianisme une contre-épreuve de la religion bouddhique, et que les autres aient au contraire signalé la trace des nombreux emprunts du bouddhisme à la religion chrétienne, au moment où le nestorianisme fut prêché avec tant de succès dans les Indes ? Les partisans de cette dernière opinion croient que la langue indienne s'est enrichie à la même époque d'expressions grecques et latines, et que le même esprit qui a doté les dialectes slaves des caractères cyrilliques s'est étendu jusqu'à l'Hindoustan. Ils font aussi remarquer avec quelle facilité les Indiens ont de tout temps modifié leur langage, puisqu'il a suffi de l'invasion arabe pour leur faire adopter l'hindoustani moderne. — M. Lassen est persuadé que les Grecs et les Hindous ont développé isolément les uns et les autres leurs doctrines philosophiques ; puis il confesse avec Colebrooke que l'Inde doit beaucoup à la Grèce sous le rapport des sciences. Cette distinction est bien subtile, et malheureusement toutes ces contradictions et ces obscurités ont contribué à jeter sur les études indiennes une sorte de discrédit. On a pensé toutefois, avec raison, qu'il fallait d'abord s'attacher aux faits ; les historiens du bouddhisme ont repris en sous-œuvre la liste des patriarches de Ceylan, dressée par Abel Rémusat, et devenue la base principale

de leurs déductions chronologiques; mais ils n'ont rien démontré, et, chose suprenante, ce que nous avons recueilli de plus authentique nous vient justement des Arabes que Schlegel poursuivait de ses dédains. Tandis que les indianistes, mieux inspirés, refusaient de suivre l'illustre Allemand dans ses exagérations, et, se retranchant dans un modeste silence, donnaient gain de cause implicitement aux conclusions de Delambre, on recherchait si les auteurs arabes et persans ne fourniraient pas quelque lumière sur les connaissances scientifiques de l'Inde, et l'on trouvait, dans leurs écrits, la confirmation de la plupart des hypothèses de Colebrooke.

Quelques-uns, il est vrai, ont supposé que les Hindous, après avoir puisé aux sources grecques, avaient communiqué aux Arabes leurs propres doctrines; d'autres ont pensé qu'ils avaient possédé une science tout à fait originale. Nous avons discuté (1) ces diverses opinions beaucoup trop exclusives, et exposé les motifs qui ne permettent pas de les accepter sans restrictions. En arithmétique, l'invention toute moderne des chiffres et de la numération décimale paraît appartenir à l'Occident; en algèbre et en géométrie, l'Inde est demeurée stationnaire; en astronomie, elle a été successivement tributaire des Chaldéens et des Grecs, puis, à une époque plus récente, des Arabes et des Européens; enfin, pour la géographie, ce qu'elle a produit est au-dessous de toute critique. Est-il possible, en effet, qu'une nation qui n'a jamais compris l'importance de la chronologie

(1) Voyez nos *Matériaux*, etc., déjà cités, t. II, et le *Bulletin de la Société de géographie*, décembre 1851.

ait pu se livrer à l'étude des sciences exactes, et en particulier à l'astronomie? N'est-il pas évident que toutes ses connaissances devaient se réduire à certaines pratiques plus ou moins ingénieuses, nées du hasard? Schlegel disait que là où l'expérience a son dernier terme, la philosophie commence; les Indiens ont donc laissé de côté tout ce qui était du domaine de l'observation, pour se borner à la métaphysique : sur ce terrain, ils ont peut-être quelque droit à l'originalité; mais si l'on veut aller plus loin, on ne rencontre que confusion et incertitude.

III. Si nous considérons au contraire les travaux auxquels ont donné lieu dans ces dernières années les monuments de l'intelligence arabe, quel spectacle varié se présente à nos yeux ! La publication du traité d'astronomie d'Aboul-Hassan semble le point de départ d'une ère nouvelle. Les recherches se multiplient, et l'histoire de l'Orient s'enrichit de trésors inespérés. On n'est plus autorisé à dire que le seul mérite des Arabes est d'avoir conservé les débris de la science grecque : Albatégni, Aboul-Wéfâ, Ebn-Jounis et tant d'autres attachent leur nom à d'importantes découvertes. L'école de Bagdad marque son passage par des progrès incontestables; pendant sept siècles, elle est à la tête de la civilisation, et remplit avec éclat l'immense intervalle qui sépare les écoles d'Athènes et d'Alexandrie de l'école moderne.

Les mathématiques pures deviennent l'objet d'études suivies; des traités *ex professo* développent les principes de l'arithmétique et des rapports des nombres. L'algèbre

perfectionnée s'étend jusqu'aux équations du troisième et du quatrième degré (1). La trigonométrie se transforme par la substitution des sinus aux cordes, et par l'emploi des tangentes dans les calculs (2). Est-ce chez les Indiens ou chez les Chinois qu'on trouverait ces correspondances mathématiques dont nous avons publié des fragments, et qui attestent un si vif désir de faire avancer la science (3)? Les annales de ces peuples à demi-barbares nous offriraient-elles cette longue série d'écrits divers qui facilitent encore aujourd'hui la restitution de livres perdus d'Euclide, ou qui introduisent dans le domaine de la géométrie les propositions les plus ingénieuses (4)? L'optique et la mécanique n'étaient pas cultivées avec moins de succès à Bagdad. Des ouvrages spéciaux contiennent des considérations judicieuses sur la vision directe, réfléchie et rompue, sur les miroirs ardents, sur le lieu apparent de l'image dans les miroirs courbes, le foyer des miroirs caustiques, sur la réfraction, sur la grandeur apparente des objets, le grossissement du soleil et de la lune vus à l'horizon, etc. (5).

Nous avons exposé, dans notre introduction aux *Tables* d'Oloug-Beg, tout ce qui concernait l'astronomie; nous

(1) Cf. le mémoire que nous avons inséré dans le tome XIII des *Notices et extraits des manuscrits*, 1838, p. 126; plus loin, p. 75, *in not.*, et l'ouvrage récemment publié de M. Woepcke.

(2) Voyez nos *Matériaux*, etc., déjà cités, t. I, p. 378, et Chasles, *Aperçu historique des méthodes en géométrie*, p. 494.

(3) Mémoire déjà cité, t. XIII des *Notices et extraits des manuscrits*, p. 126 et suiv. — *Journal asiatique*, 1834 et 1851.

(4) Voyez notre notice sur le livre des *Données* de Hassan ben Haithem, 1834, et, plus haut, introd., p. LXXII.

(5) Voyez nos *Matériaux*, etc., déjà cités, t. I, p. 366.

nous bornerons donc à indiquer les traits particuliers qui la caractérisent. De 814 à 1007 après Jésus-Christ, des observations ont lieu sans interruption à Bagdad, à Damas, au Caire et dans les principales villes de l'empire musulman. Jusqu'au milieu du quinzième siècle, on voit les Ghaznévides et Albirouni, les Seldjoukides et Omar-Kheiam, les Mongols et Nassir-Eddin-Thousi, Ebn-Schathir et les sultans Mamlouks, puis enfin le Timouride Oloug-Beg, propager en les perfectionnant les travaux de l'école arabe. Dès les premiers temps de cette belle période, d'importantes corrections sont apportées aux *Tables* des Grecs, dont les livres sont traduits ; les instruments nécessaires sont construits par d'habiles artistes ; des observations s'élèvent de tous côtés ; le mural, le gnomon à trou, le pendule même, sont employés. Les astronomes arabes dépassent les savants d'Athènes et d'Alexandrie ; ils constatent le mouvement de l'apogée du soleil, l'excentricité de l'orbite de cet astre, et fixent avec une exactitude remarquable la durée de l'année. Ils nous précèdent dans la réforme du calendrier, et approchent plus que nous de la vérité. Ils signalent la diminution progressive de l'obliquité de l'écliptique, les irrégularités de la plus grande latitude de la lune, estiment à sa juste valeur la précession des équinoxes, et déterminent la troisième inégalité lunaire, appelée *variation*.

On se souviendra longtemps de la polémique passionnée à laquelle cette dernière découverte a donné naissance, et qui s'est éteinte dans des scrutins académiques.

La même main qui prêtait aux Chinois des mérites

imaginaires dirigeait un feu terrible contre les Arabes. Le *Compte-rendu des séances de l'Académie des sciences* devait retentir de ces attaques répétées coup sur coup, et nous eûmes à nous plaindre d'expressions peu mesurées dont on s'était servi à notre égard, à défaut de bonnes raisons; mais, par un assez singulier privilége, *les académiciens ont le droit*, à ce qu'il paraît, *de tout dire dans un recueil publié par leur compagnie*, et nous nous contentons de recommander ce *privilége* à l'auteur des critiques indirectes dont le *Compte-rendu* a déjà été l'objet dans le *Journal des Savants* (1).

Fort heureusement, les personnalités ne changent en rien le fond d'une question; les faits ont une éloquence irrésistible. Un des épisodes les plus curieux de la discussion sera, sans contredit, l'histoire de ce *mot à mot* inintelligible substitué à la traduction d'un texte arabe déclaré d'ailleurs irréprochable aux yeux de la science; spectacle étrange que celui d'un physicien s'associant trois orientalistes pour obscurcir le sens d'un chapitre parfaitement clair, en remplaçant les termes si connus de *lieu vrai* par *réalité*, d'*épicycle* par *cercle de circonvolution*, de *trine* et *sextile* par *tathleth* et *tasdis* (le tiers et le sixième de la circonférence), etc. Il semblait qu'on fût revenu aux versions barbares du moyen âge; déjà l'on s'était attiré, en ajoutant à l'original des explications confuses, une sanglante épigramme de la part d'un illustre géomètre, juge impartial du débat, qui affirmait n'avoir pu comprendre quelque chose au texte qu'en couvrant de petits papiers toutes les parenthèses.

(1) Novembre 1842.

Plus tard, une personne s'étant prononcée pour les Arabes, à la suite d'un examen approfondi du problème, dans une communication adressée à l'Académie des sciences (1), on avait annoncé qu'on allait en finir avec la *variation* et Aboul-Wéfâ, et depuis plus de deux ans nous attendons encore cette réponse péremptoire; mais si l'on se décide à la faire, qu'on n'oublie pas surtout de nous dire pourquoi Longomontan, plus de vingt ans après la mort de son collaborateur Tycho-Brahé, appliquait encore les termes de *trine* et *sextile* à la troisième inégalité de la lune (2).

On vient de voir quels services les Arabes avaient rendus à l'astronomie en comblant la lacune qui existait entre les travaux des Grecs et ceux des modernes; leurs progrès dans la géographie mathématique n'avaient pas été moins remarquables. Schlegel reconnaissait qu'ils avaient été de tout temps de hardis navigateurs; que dès les premiers siècles du khalifat, poussés aux voyages par leurs spéculations mercantiles, ils avaient été fort loin dans l'Asie, dans l'Afrique et dans les mers environnantes ; qu'ils étaient peut-être parvenus jusqu'à des contrées où les Européens n'ont même pas pénétré de nos jours; mais il ne se doutait pas qu'ils eussent précédé de l'Isle dans la grande réforme des *Tables* de Ptolémée, et c'est ce qui a été complètement prouvé depuis notre publication d'Aboul-Hassan.

En 820, sous Almamoun, le *Rasm-al-Ardh* (tracé ou description de la terre) reproduit le système grec avec

(1) *Comptes-rendus,* etc., 1er semestre, p. 629.

(2) Voyez nos *Matériaux,* etc., t. II, avant-propos, p. v et suiv.

de notables améliorations. Les corrections portent sur les pays qui entourent Bagdad, c'est-à-dire sur le centre des États musulmans. L'Arabie, le golfe Persique, les contrées arrosées par le Tigre et l'Euphrate, la Perse proprement dite, les côtes méridionales de la mer Caspienne, la Méditerranée orientale, reçoivent une délimitation plus exacte. En 1025, Albirouni rectifie les longitudes du pays de Roum, du Mawaralnahar ou Transoxiane et du Sinde; il fait, en un mot, pour l'Orient ce que le *Rasm-al-Ardh* a commencé pour les provinces du milieu. En 1230, Aboul-Hassan opère la refonte de la carte d'Afrique et d'Espagne, détermine la véritable étendue de la Méditerranée que Ptolémée avait faite de quatre cents lieues trop longue, et, par la substitution du méridien de la coupole d'Arine à celui des îles Fortunées, donne à son nouveau classement toute la perfection désirable (1).

Nous ne parlons pas ici des voyageurs arabes et des compilateurs, qui nous ont transmis des documents si précieux sur tous les pays du monde; les noms d'Ibn-Haukal, Al-Istakari, Masoudi, Bekri, Édrisi, Yacout, Ibn-Bathoutha, Bakoui, Aboulféda, etc., peuvent être opposés victorieusement aux attaques de quelques esprits prévenus.

Les sciences physiques, dont les Arabes sont les véritables fondateurs, comme vous l'avez si bien dit (2),

(1) Voyez notre mémoire sur les systèmes géographiques des Grecs et des Arabes, 1841 et 1849, et notre notice sur la géographie du moyen âge de J. Lelewel (*Bulletin de la Société de géographie*, 1851, t. II, p. 32).

(2) *Cosmos,* t. II, p. 260. Nous avons eu l'occasion de parler de

Monsieur et illustre maître, acquièrent pendant cette même période un développement inespéré ; l'*expérimentation*, presque complètement inconnue des anciens, est mise en pratique ; la chimie, la botanique, l'économie rurale, commencent une ère nouvelle ; Cazwini, Ibn-El-Awam, Al-Demiri, sont les Pline, les Olivier de Serres et les Buffon de l'Orient.

La médecine et la chirurgie élèvent aussi de toutes parts de glorieux édifices. Honain, Rhazès, Avicenne, Ali-ben-Alabbas, etc., et, en Espagne, Albucasis, Aven-Zoar, Aben-Bithar, Averroës, inscrivent les grands principes de leur art dans des traités qui, pendant plusieurs siècles, servent de base aux études dans les universités de France et d'Italie. En un mot, de quelque côté qu'on tourne ses regards, on aperçoit partout les Arabes continuant l'œuvre de la civilisation grecque, et préparant par leurs travaux la renaissance moderne.

Que serait-ce si nous passions en revue les nombreux écrits qu'ils ont laissés sur la philosophie et la jurisprudence, et si nous parcourions les diverses branches de leur littérature, l'une des plus vastes que l'on connaisse ! La grammaire, la rhétorique, la philologie, rien ne leur a été étranger. Les recueils de proverbes, de contes, de chansons, qu'on lit encore aujourd'hui avec tant d'intérêt, leurs poésies si animées et si énergiques, leurs nombreuses chroniques, sont des sources inépuisables pour l'histoire. Aboulféda, Aboulpharage, Tabari, Ebn-al-Athir, Otbi, etc., nous ont fourni un arsenal de

ce précieux livre en rendant compte de l'atlas physique de Berghaus et Keith-Johnston (*Bulletin de la Société de géographie*, 4e série, 1851, t. II, p. 328).

faits qui ont jeté la plus vive lumière sur l'état politique de l'Orient au moyen âge. On a prétendu que le despotisme oriental ne leur avait jamais permis de développer leurs pensées; mais l'histoire ne se compose pas uniquement de réflexions et de jugements; et c'est assurément un immense service rendu aux générations futures que de les mettre à même, par un récit exact et détaillé des événements, d'en apprécier impartialement les causes et les effets. Makrizi et Abdallatif n'ont-ils pas décrit l'Égypte avec une admirable clarté? Boha-Eddin, Soiouthi, Nowaïri et tant d'autres, ne nous ont-ils pas transmis une foule de documents d'une importance extrême, et sans lesquels nous n'aurions qu'une idée très-imparfaite des révolutions dont les États musulmans ont été le théâtre? Ebn-Khaldoun enfin, dans ses *Prolégomènes*, qu'un illustre orientaliste publie en ce moment, n'a-t-il pas fixé lui-même les règles de la critique historique, et exposé avec une entière liberté les devoirs des souverains? Une simple nomenclature des travaux entrepris depuis quelques années en France, en Allemagne, etc., pour éclairer les points les plus obscurs des annales de l'Orient, suffirait pour montrer quel vaste champ a été ouvert de ce côté aux investigations des érudits, et quelle ample moisson il reste encore à recueillir. Les historiens persans ne doivent pas non plus être négligés: Mirkhond, Raschid-Eldin, Khondemir, etc., sont les auxiliaires indispensables des écrivains arabes. Pour l'histoire comme pour les sciences, c'est la même école et le même esprit, et les deux langues ont produit des monuments également précieux; sans leur secours, on ne connaîtra jamais qu'imparfaitement les vicissi-

tudes des empires qui se sont succédé en Asie et en Afrique, les changements survenus dans les États secondaires, l'influence que la civilisation orientale a exercée sur celle de l'Occident. Il n'existe nulle part une aussi riche collection de chroniques, de mémoires, de biographies, ni aucun livre qui ressemble à ces dictionnaires historiques où sont rangés plus de dix-huit mille noms d'auteurs et titres d'ouvrages sur toutes les branches des connaissances humaines. Non seulement c'est aux Arabes qu'il faut s'adresser lorsqu'on veut approfondir l'histoire de la plus grande partie du monde au moyen âge, mais c'est encore chez eux que nous voyons les arts refleurir, et les plus grandes découvertes des temps modernes, la boussole, le papier, les armes à feu, etc., recevoir leurs premières applications.

Pourquoi donc s'est-on efforcé de rabaisser la gloire d'un peuple qui a marqué son passage par des œuvres si grandes et si utiles? L'instant n'est-il donc pas venu de juger impartialement les faits, et de rendre à chacun ce qui lui appartient? Laissons aux sinologues et aux indianistes le mérite de leurs recherches, sans en exagérer la valeur outre mesure, et ne refusons pas aux Arabes la justice qui leur est due.

La publication d'Oloug-Beg est un dernier hommage rendu à l'école de Bagdad, dont la lumière apparaît encore au milieu du quinzième siècle, après avoir traversé la grande époque des croisades, les invasions de Mahmoud, de Gengiskhan, de Timour. Les *Tables* du souverain de Samarcande nous présentent l'état de la science chez les Orientaux à une époque où l'Europe

commençait elle-même à sortir de la barbarie; à ce titre elles ont de l'importance; aussi ont-elles été l'objet d'études diverses. Nous avons dit dans quelles limites Hyde, Greaves, Burckhardt, Sédillot, Delambre s'en étaient occupés (1); nous avons signalé l'excellent commentaire que Mériem-al-Tchélébi a composé sur ces *Tables;* nous n'ajouterons que quelques mots.

La première partie des *Prolégomènes* d'Oloug-Beg est consacrée aux divisions du temps adoptées par les Orientaux. On y trouve l'indication des ères principales, celles de Mahomet (hégire), des Séleucides, d'Iezdedjerd, avec leur concordance. L'auteur traite, après cela, de l'ère méliki ou djélaléenne, et de la réforme du calendrier persan, ordonnée par le sultan seldjoukide Djelal-eddin-Melik-schah en 1076, réforme qui eut pour base une année plus exacte que l'année grégorienne elle-même (2); puis, dans une suite de chapitres empruntés en grande partie à Nassir-Eddin-Thousi, il expose les principes généraux de l'astronomie du Cathay. Nous en avons parlé en détail dans le tome second de nos *Matériaux pour servir à l'histoire comparée des sciences mathématiques chez les Grecs et les Arabes* (3); nous nous bornerons donc à rappeler qu'Oloug-Beg résout en quelques mots le petit problème de la lune *Jun* ou intercalaire, sur lequel un rédacteur du *Journal des*

(1) *Oloug-Beg*, introd., p. IV, CXXIX-CXXXI, etc.

(2) On compte en réalité 3,652,422 jours pour 10,000 ans, et avec l'année grégorienne 3,652,425. (Voyez l'article que nous avons inséré dans le *Bulletin de la Société de géographie*, 4e série, t. I, p. 165.)

(3) Page 594 et suivantes.

Savants est entré dans des considérations qu'on aurait pu croire nouvelles. L'année de Co-Cheou-King, de 365 jours 2425, n'est point encore substituée par le prince astronome à l'année des Song, de 365 jours 2436 ; il est vrai qu'Oloug-Beg suit pas à pas Nassir-Eddin, dont les *Tables* remontent à l'an 1260 ; mais il avait ouvert des relations avec le Céleste Empire, et ses ambassadeurs, chargés d'étudier le pays au point de vue scientifique (1), n'auraient pas manqué de lui faire connaître l'importante correction proposée par Co-Cheou-King, disciple de Djemal-Eddin, si le *tribunal des mathématiques* en avait tenu le moindre compte. C'est ainsi que le jugement de M. Bazin est encore une fois confirmé : les Chinois ne faisaient aucun cas de leur plus grand astronome, dont ils n'avaient même pas conservé les ouvrages.

Les règles de calcul que donne Oloug-Beg dans cette partie de son ouvrage sont très-multipliées et souvent obscures ; nous avons extrait du commentaire de Mériem Al-Tchélébi des exemples qui en rendent l'explication facile ; sur ce point, le travail publié par Greaves en 1670 est éclairci et complété.

Oloug-Beg passe, dans sa seconde partie, aux opérations qui tiennent plus spécialement à l'astronomie pratique ; il s'étend sur la construction et l'usage de ses *Tables*. En traitant des sinus et des tangentes, il annonce qu'il a le premier déterminé le sinus d'un degré par la voie *démonstrative;* et Mériem, qui nous fournit

(1) Voyez Lelewel, déjà cité, et le *Bulletin de la Société de géographie*, 4e série, 1851, t. II, p. 32.

une analyse très-précieuse de la méthode de l'auteur, ajoute, par son exposé, une preuve nouvelle à celles que nous avons données du développement remarquable de l'algèbre chez les Arabes.

En décrivant divers procédés pour tracer une ligne méridienne, Oloug-Beg ne dit rien du gnomon à trou d'Ebn-Jounis, d'Alchogandi, de Nassir-Eddin; il parle du cercle *indien* sans en spécifier l'origine, montre comment l'on détermine l'azimut de la keblah et sa déclinaison (1), et constate un peu plus loin la diminution progressive de l'obliquité de l'écliptique, qui est, suivant ses observations, de 23° 30' 17". — La table qu'il donne de la longitude et de la latitude des principales villes a fait dire à M. Lelewel qu'il avait entrepris de dresser une carte générale du monde (2); il y prend pour point de départ les îles Fortunées, sans mentionner la coupole d'Arine, qui n'avait été employée comme premier méridien que par les géographes de l'Occident (3), et fixe la latitude de Samarcande à 39° 37' 28". Vous vous êtes préoccupé, Monsieur, de cette évaluation dans votre ouvrage sur l'*Asie centrale* (4), et, par une coïncidence assez singulière, le chiffre que vous avez adopté pour

(1) Voyez notre mémoire sur les instruments astronomiques des Arabes, inséré dans le tome Ier des *Mémoires des savants étrangers*, publiés par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, p. 97.

(2) *Géographie du moyen âge*, t. I, p. 155.

(3) Le *Cosmos*, t. II, p. 531, me fait dire que la coupole d'Arine coïncide avec les Açores; c'est de l'occident de la coupole d'Arine qu'il s'agit. (Voyez notre mémoire sur les systèmes géographiques des Grecs et des Arabes, Paris, 1842, et le *Bulletin de la Société de géographie*, 4e série, juillet et décembre 1851.)

(4) Tome III, p. 592.

la longitude de cette ville (64° 50' E. de Paris) est exactement celui d'Albirouni (88° 20'), déduction faite de la longitude de Paris d'après Ptolémée (23° 30').

La troisième partie des *Prolégomènes* d'Oloug-Beg comprend la théorie des planètes. On voit que le petit-fils de Timour conserve les hypothèses d'Ebn-Jounis et de Nassir-Eddin. Il n'introduit pas la *variation* dans ses *Tables* de la lune : il la connaît cependant, et le commentaire de Mériem laisse peu de doute à cet égard; mais, au lieu de la détacher, comme Aboul-Wéfâ, des deux premières inégalités, il se borne à quelques indications générales, et reste fidèle au plan tracé par ses modèles. Plus loin, il indique la manière de calculer les éclipses de lune et de soleil, de déterminer le temps de l'apparition de la nouvelle lune, des astres, etc.; il énumère les mansions lunaires, et termine par quelques observations sur son catalogue d'étoiles, qui est tout à fait original. Hyde a publié ce catalogue, et nous l'avons comparé avec celui d'Abderrahman-Soufi, dans notre *Mémoire sur les instruments astronomiques des Arabes* (1); nous ne reviendrons pas sur ce sujet.

Oloug-Beg ouvre la quatrième partie de son livre à des rêveries astrologiques qui ont eu cours jusqu'au milieu du dix-septième siècle; nous les aurions passées sous silence, si elles n'avaient point été la cause de la fin tragique de ce prince infortuné, et si elles n'avaient donné lieu, de sa part, à des calculs qui appartiennent à l'histoire de la science. La distribution des douze maisons célestes, l'influence des configurations et des

(1) Page 117.

aspects des planètes, de leur position relative dans l'excentrique et l'épicycle, et la théorie des coïncidences, enfin la construction des nemoudards ou thèmes généthliaques, ont fort heureusement perdu aujourd'hui tout crédit. La véritable astronomie a pu profiter du zèle avec lequel on cherchait des pronostics ou l'explication de certains événements dans le ciel étoilé ; puis elle a fait justice de toutes ces erreurs et rétabli les choses dans leur état normal.

Je m'arrête ici, Monsieur et illustre maître; je laisse à votre appréciation bien des questions que je n'ai fait qu'effleurer, et qui doivent encore relever à vos yeux les mérites de l'école de Bagdad. Le jugement que vous avez porté sur les services qu'elle a rendus, en rédigeant le *Cosmos*, ce tableau si admirable des découvertes dues à l'intelligence humaine, m'est un sûr garant que le jour de la réparation luit déjà pour les Arabes.

Recevez, etc.

DEUXIÈME LETTRE A M. DE HUMBOLDT

(1859)

J'ai longtemps hésité à vous adresser cette lettre, dans la pensée qu'on pourrait se méprendre sur sa portée. Ne partageant pas l'opinion de plusieurs de vos confrères de l'Institut de France, je crains toujours qu'on n'attribue aux attaques dont j'ai été l'objet de leur part,

ou au souvenir de mes échecs académiques, la défense parfois un peu vive de mes convictions. Je ne cèderai pas cependant à une fausse susceptibilité, car je me suis, sur ce dernier point, soumis, sans appel, aux décisions de scrutins déjà loin de nous. N'aurais-je pas, d'ailleurs, quelque droit de me glorifier de ce passé? Après avoir obtenu l'égalité des suffrages dans une élection, échoué d'une seule voix dans une autre, succombé dans une troisième devant la candidature improvisée d'un brillant écrivain, alors ministre de l'instruction publique, puis-je oublier que mon père, savant si distingué, honoré d'un grand prix décennal, n'a pas été de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et, certes, ne dois-je pas être fier d'avoir consacré ma vie à la continuation de ses importants travaux, tout en partageant avec lui ce mécompte ou cet ostracisme?

Je suis sûr aussi, Monsieur, qu'en vous parlant de l'histoire des sciences je m'adresse à un juge peu préoccupé des questions de personnes. Tout le monde connaît le zèle avec lequel vous avez toujours cherché à propager le goût de la véritable érudition et la part que vous avez prise aux plus remarquables découvertes. Si vos efforts n'ont pas trouvé beaucoup d'imitateurs, nous ne vous en savons pas moins gré de cette heureuse disposition d'esprit qui vous a toujours porté à encourager les investigations sur une branche aussi précieuse des connaissances humaines; l'on ne pourra jamais trop louer la bienveillante indulgence dont vous avez constamment fait preuve envers le mérite modeste, et cette loyauté scientifique, si rare de nos jours, dont vous êtes un des plus dignes représentants.

Pourquoi donc votre voix n'a-t-elle pas été entendue? Pourquoi l'histoire de l'astronomie et des mathématiques chez les Orientaux est-elle à peine explorée? Quelles peuvent être les causes d'une semblable indifférence?

La première et la plus influente, à mon sens, c'est que l'histoire des sciences exactes n'a sa place marquée ni dans l'enseignement supérieur, ni dans les grands centres d'instruction secondaire. Il eût été au moins à désirer que les diverses classes de l'Institut, qui offrent, par leur organisation, le double avantage de pouvoir exposer et discuter devant elles les faits et les doctrines, ce qu'on ne saurait obtenir d'aucune autre assemblée, accueillissent avec empressement les travaux de ce genre et en devinssent le foyer le plus actif; mais elles ont cédé à la regrettable erreur de cette partie du public qui croit que les recherches historiques ne sont pas du ressort de l'Académie des sciences, et que tout ce qui touche aux mathématiques doit être répudié par l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Sans doute, si l'on ne donnait le nom d'histoire qu'à des relations de guerres ou d'événements politiques, la plupart suscités par la cupidité, l'ambition, la colère et la haine; s'il n'y avait d'historiques que les noms de ceux qui auraient entrepris de soumettre au même joug un grand nombre d'hommes destinés par leurs mœurs, leur langage et leurs lois à former autant de nationalités distinctes, de tels écrits pourraient paraître s'écarter de la sphère toute pacifique des sciences d'observation; mais l'esprit humain a aussi son histoire, moins sombre et non moins élevée, et la connaissance des découvertes

antérieures fait en quelque sorte partie intégrante de la science elle-même.

Si, d'un autre côté, les belles-lettres s'isolent de plus en plus, en repoussant tout ce qui présente un caractère scientifique, ne se condamnent-elles pas à un état d'immobilité voisin de la décadence? N'est-ce pas avouer son impuissance que de se déclarer complètement étranger à des questions dont le monde entier se préoccupe si vivement?

C'est surtout en ce qui concerne l'orientalisme que cette ignorance se manifeste. Nous avons eu déjà l'occasion de signaler de singulières méprises de la part d'hommes éminents dans les lettres (1); eh bien! au lieu de remédier à un mal qui frappe tous les yeux, il semble qu'il y ait parti pris de persévérer dans cette voie funeste, et qu'on se fasse même un point d'honneur de cette défaillance intellectuelle, en poursuivant d'un superbe dédain des études qui feraient disparaître cependant des taches à jamais regrettables pour l'érudition française.

Il existe encore une cause, plus grave peut-être, du discrédit où sont tombés les travaux relatifs à l'histoire des sciences exactes, mais qui ne sera fort heureusement que momentanée : c'est le soin avec lequel certaines personnes s'attachent, par des motifs bien différents de ceux que nous venons d'énumérer, à apprécier les recherches qui pourraient renverser des opinions dont elles se sont constitué le monopole. En étouffant la lumière sur des questions d'une grande importance,

(1) Voyez nos *Matériaux*, etc., p. 648.

elles trouvent moyen de régner sans partage avec une très-petite somme d'idées, et elles apportent à ce procédé, il faut le dire, une adresse des plus remarquables. Dès qu'une hypothèse nouvelle est produite, on la repousse quand on ne réussit pas à s'en emparer; on s'efforce de décourager l'auteur par une indifférence affectée ou par une série de faux-fuyants, de critiques indirectes, de sourdes persécutions, et l'on comprend que ceux qui consacrent leurs veilles à de rudes travaux et qui, au lieu de l'approbation et de l'estime générales, seul prix de tant de peines, ne recueillent que des insultes, déguisées dans le monde académique sous le nom d'*aménités littéraires*, se retirent de la lice et laissent le champ libre aux habiles du jour.

L'heure viendra sans doute où il sera fait justice de ces tristes iniquités; mais, en attendant, nous sommes obligé de reconnaître que le terrain est en quelque sorte abandonné. Le temps n'est plus où les Silvestre de Sacy, les Arago, les Letronne, les Jaubert, les Chasles, et vous-même, Monsieur et illustre maître, vous vous préoccupiez si vivement des travaux de l'école arabe, en appelant l'attention du monde savant sur les découvertes que cette école avait pu ajouter à celles des Grecs. Si MM. Morley, en Angleterre, Woepcke, en Allemagne, le prince Boncompagni, en Italie, portent encore de ce côté leurs intéressantes recherches, en France nul ne paraît songer à les imiter. Il semble que le vénérable académicien M. Biot, dont le *Journal des Savants* insère chaque année les nombreux articles, soit aujourd'hui parmi nous le seul représentant de l'histoire des sciences orientales; cependant cet illustre écrivain ne

fait que nous ramener par des sentiers frayés à des hypothèses sur lesquelles la critique a dit son dernier mot, et lorsqu'il déclare dans une de ses dissertations qu'il a voulu *établir une vérité évidente d'elle-même aux yeux de ceux qui ne sont pas absolument étrangers à l'art d'observer* (1), il accuse des prétentions si modestes, qu'on ne saurait s'en formaliser. Seulement on n'a pas lu sans quelque surprise dans le *Compte-rendu des séances de l'Académie des sciences* (2), une réclamation de priorité pour certaines idées émises par l'habile et infatigable rédacteur du *Journal des Savants;* tout en rendant justice à l'incomparable fécondité de sa plume, on a toujours eu à vanter en sa personne l'historien plutôt que l'inventeur. Quels fruits nouveaux pourrions-nous, en effet, tirer de ces notices où l'on constate, à la suite de M. le voyageur Mariette, un fait connu de toute antiquité, l'*orientation des Pyramides* (3), et cela d'après des déterminations prises, de l'aveu même de l'auteur, dans des conditions défavorables (4)? Serait-ce l'identification d'une étoile nommée par les Arabes du désert *El regl*, la jambe, avec une des quatre étoiles du Chariot (carré de la Grande-Ourse) (5), parce que les Égyptiens auraient appelé autrefois cette constellation la *Cuisse du ciel* (dont le Chariot aurait formé *la partie la plus épaisse*)? Le mot *regl* ou *rigel* signifie le *pied*, et non la *jambe;* nous l'avons conservé nous-

(1) *Journal des savants*, juillet 1855, p. 430.
(2) *Comptes-rendus*, etc., année 1857, 1er semestre, p. 1221.
(3) *Journal des savants,* mai, juin et juillet 1855.
(4) *Id.,* juillet 1845, p. 420 et 427.
(5) *Id.,* août 1855, p. 465 et 466.

même dans l'énumération des étoiles d'Orion, et la langue copte n'aurait pas fourni à l'appui d'une semblable hypothèse (si l'on s'en était rapporté à notre savant et regretté Quatremère) une explication plus satisfaisante.

Ailleurs, à l'occasion de deux mémoires de MM. Brugsch et Ellis, concernant quelques points de l'astronomie égyptienne (1), l'honorable M. Biot décrit tout au long la sphère céleste (2), et il admet sans difficulté qu'en se servant du zodiaque grec, les Égyptiens ont pu garder les noms de *Taureau*, *Cancer*, *Vierge*, *Sagittaire*, *Verseau*, *Poissons*, etc., en substituant au LION le *Couteau*, au CAPRICORNE la *Vie* (3). En présence des contradictions où tombent journellement les égyptologues, il ne s'est pas demandé s'il n'y aurait point là une erreur d'interprétation. Est-ce qu'il ne nous apprend pas lui-même que le rapport établi par Champollion entre Sothis et le mois de Thot est aujourd'hui abandonné (4); qu'à la place de Sothis il faut lire Séki (5); que le caractère commun aux épagomènes, traduit depuis plus de vingt ans par jours *célestes*, veut dire tout simplement jours *complémentaires* (6)? Certes, de tels exemples commandent une sage réserve.

Dans une seconde série d'articles, M. Biot, après avoir loué sans restriction (7) M. Brugsch de son mé-

(1) *Journal des savants*, décembre 1856 et janvier 1857.
(2) *Id.*, janvier 1857, p. 6-13.
(3) *Id.*, p. 16.
(4) *Id.*, juin 1857, p. 368.
(5) *Id.*, août 1857, p. 485.
(6) *Id.*, avril 1857, p. 226.
(7) *Id.*, décembre 1856 et janvier 1857.

moire sur un éphéméride des cinq planètes principales au temps de Trajan, l'attaque avec violence, en le déclarant *étranger à l'astronomie et à la géographie physique* (1), pour avoir traduit par *æstas* le symbole que Champollion explique par le mot *inondation*. A cette occasion, il reprend l'exposé de son ancien système, que M. Brugsch connaît assurément, et dont les développements nous ramènent à cette érudition de compas, si commode par la substitution du calcul et d'un globe à pôles mobiles aux traditions historiques et aux monuments écrits. Ainsi, par exemple, en admettant l'usage d'une année tournante de trois cent soixante jours avec cinq épagomènes, il faut, en raison de l'erreur qu'elle présente en moins sur la révolution solaire, quinze cent cinq ans environ (2) pour que les phénomènes physiques reparaissent aux mêmes dates dont ils s'étaient progressivement écartés ; par conséquent, si l'on place le solstice d'été au premier pachon de l'année 275 avant Jésus-Christ, on peut dire que le solstice avait eu lieu à ce même quantième quinze cent cinq ans auparavant, c'est-à-dire en 1780, en 3285, et, comme le dit M. Biot sans trop de déférence pour la Bible, *à des époques plus éloignées encore, qui précéderaient de quinze cent cinq ans juliens* (3) et nous reporteraient bien au-delà des patriarches.

Cette période devient, comme on l'a maintes fois répété, la période sothiaque, que les Égyptiens supposaient à tort de quatorze cent soixante ans, et tout

(1) *Journal des savants*, avril 1857, p. 222.
(2) *Id.*, juin 1857, p. 355.
(3) *Id.*, août 1857, p. 488.

s'explique ainsi le plus naturellement du monde. Seulement les textes anciens et les monuments ne confirment point toutes les hypothèses de l'honorable académicien (1), et l'on va voir comment, d'interprétations en interprétations, il est conduit aux inductions historiques les plus inattendues. Après avoir analysé la relation que Vansleb a donnée en 1763 de son voyage en Égypte (2), et les extraits de l'auteur arabe de Makrizi que cette relation renferme, M. Biot s'empare du passage de Georges le Syncelle, qui fixe à l'année 1779 l'introduction des cinq épagomènes ou jours complémentaires dans le calendrier égyptien. A son avis, l'institution des cinq épagomènes remonte à une époque beaucoup plus reculée; mais elle serait tombée en oubli pendant l'invasion des rois pasteurs, qu'il place arbitrairement vers 3220 ans avant Jésus-Christ, et elle aurait été seulement rétablie en 1779 (3). Puis, comme cette date ne coïncide pas exactement avec l'année 1780 dont il a besoin (4), M. Biot suppose que l'erreur vient de Georges le Syncelle; et quelle preuve apporte-t-il pour justifier cette assertion? *une coïncidence*, suivant lui, *merveilleuse*, à savoir que les pleines lunes, en 1780,

(1) M. Brunet de Presle, *Examen critique de la succession des dynasties égyptiennes,* 1850, p. 32 et suiv.

(2) *Journal des savants,* mai 1857, p. 288 et suiv. C'est ce même Vansleb, dont l'ouvrage est dans toutes nos bibliothèques, que Colbert avait envoyé en Orient pour recueillir des manuscrits, et qui nous a rapporté l'*Almageste*, et non pas l'*Almanach* (Dezobry, *Dict. de biographie et d'histoire*, Paris, 1857, p. 2432, ligne 48) d'Aboul-Wéfâ, un des plus curieux débris de la science arabe.

(3) *Journal des savants,* août 1857, p. 408 et suiv.

(4) *Id.,* p. 490.

sont survenues du 16 au 20, c'est-à-dire presque au milieu de chaque mois (1), et que les Égyptiens, étonnés de ce *phénomène*, ont dû faire de cette année le point de départ de la réforme de leur calendrier. On ne saurait introduire avec plus d'esprit le roman dans la science; mais n'est-ce pas abuser un peu des libertés de la tribune savante? Si l'on joint à cela l'œil d'Horus, symbole d'un équinoxe (2), et la fête *des bâtons du soleil,* qui aurait été instituée parce qu'au solstice d'hiver le soleil *a besoin de soutien et de force,* ou parce qu'il est alors *si vieux* qu'il doit *mourir deux ou trois jours après* (3), on aura le tableau complet des singulières fantaisies auxquelles se livre quelquefois notre imagination.

Mais il est temps de nous transporter sur un autre terrain, et de rechercher si, dans un ordre d'idées plus pratiques, quelques travaux récents ont pu imprimer à la science des faits une impulsion favorable.

M. Henri Martin a publié en 1856, dans la *Revue archéologique*, un nouvel aperçu de notre système de numération (4) où il s'attache à démontrer, en s'appuyant sur le beau travail de M. Chasles : *de l'Abacus*, que ce système nous vient des Latins. M. Henri Martin a tort de nous comprendre parmi ceux qui n'acceptent pas l'interprétation donnée par cet illustre mathémati-

(1) *Journal des savants*, année 1857, p. 493.
(2) *Id.*, p. 367.
(3) *Id.*, p. 363.
(4) *Recherches nouvelles concernant les origines de notre système de numération écrite* (*Revue archéologique*, 13e année, p. 507-543 et 588-609.)

cien du fameux passage de Boèce; il a le tort plus grave de circonscrire la question en excluant du débat l'influence arabe. Il combat avec un soin tout particulier l'assertion de Guillaume de Malmesbury, seule preuve, dit-il, des rapports de Gerbert avec les savants de Séville ou de Cordoue; il croit que le moine d'Aurillac, devenu archevêque de Reims, puis de Ravennes, et enfin pape sous le nom de Silvestre II, est disciple de Boèce, et que nos chiffres ne sont en réalité que les chiffres de Boèce lui-même. Cette double proposition peut assurément se soutenir; mais on se demandera comment les Occidentaux ont attendu si longtemps pour faire usage de cet excellent mode de numération. Pendant les cinq cents ans qui séparent Boèce de Gerbert, à l'époque brillante du règne de Charlemagne, c'est-à-dire d'un réveil littéraire qui a illuminé un instant le monde, on n'en eût pas certainement négligé l'application. D'un autre côté, les arguments négatifs de M. Henri Martin pourraient être facilement retournés contre lui. Que Gerbert ait puisé ses connaissances dans les écrits des Latins, d'accord; mais cette opinion n'est nullement inconciliable avec quelques emprunts faits aux Arabes d'Espagne. M. Henri Martin reconnaît lui-même que Gerbert se rendit en Catalogne (1), vers l'année 968 de notre ère, auprès de Borel, comte de Barcelone, et qu'il y resta jusqu'en 972; il dit en outre qu'il y étudia les mathématiques. Qu'y aurait-il d'étonnant à ce qu'il eût reçu quelque communication des récentes découvertes des Arabes? Le khalifat de Cordoue

(1) *Revue archéologique*, 13e année, p. 526.

jetait alors son plus vif éclat; Abdérame III venait de mourir; il avait transplanté dans ses États les sciences de l'école de Bagdad; les princes chrétiens, avec lesquels il s'était efforcé d'entretenir les relations les plus pacifiques, allaient chercher à sa cour des médecins dont la célébrité était universelle et les instituteurs de leurs enfants. Il n'était point nécessaire que Gerbert sût l'arabe pour être frappé de la supériorité intellectuelle des musulmans et connaître, par ses conversations journalières avec les hommes les plus instruits de Vich et de Barcelone, une pratique d'un mérite incontestable et qui devait être bientôt généralement adoptée. Ajoutons que dans ce temps-là le moindre rapport avec les Arabes était lié à l'idée de sorcellerie, et Gerbert, comme on le sait, et comme M. Henri Martin le rappelle plusieurs fois, ne fut pas à l'abri de cette accusation. Il est donc naturel que, dans ses écrits, il ait évité avec soin de mentionner même leur nom, et qu'en se faisant le promoteur des croisades contre les infidèles, il n'ait pas jugé à propos de parler de leur science, dont la notoriété commençait cependant à se faire jour.

M. Henri Martin rend souvent hommage, il est vrai, au génie arabe. Parlant des astrolabes, il ne paraît pas avoir connu le travail inséré par nous sur ce sujet dans le tome Ier des *Mémoires des savants étrangers* publiés par l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Qui pourrait toutefois lui en faire un reproche, lorsqu'un membre de cette illustre compagnie, rendant compte de l'ouvrage de M. Morley, où notre dissertation est citée presque à chaque page, vante les planches données

par le savant anglais, « qu'il eût été impossible, » dit-il, « de reproduire par un autre procédé typographique (1), » sans se douter que ces mêmes planches se trouvent pour la plupart dans le recueil que nous venons de mentionner, et que l'Imprimerie impériale a su les exécuter avec la plus rare perfection?

Pour en revenir à notre sujet, il résulterait des conclusions prises par M. Henri Martin que Gerbert aurait remis en lumière l'*Abacus* de Boèce. Mais on ne voit pas très-clairement comment l'usage de nos chiffres aurait été la conséquence de cette étude nouvelle d'un texte ancien. M. Henri Martin dit que, par suite de l'erreur qui faisait attribuer à Gerbert des rapports avec les savants de Séville et de Cordoue, on a appelé *chiffres arabes* des chiffres qui sont ceux de Boèce; mais sur ce point il nous est impossible d'être de son sentiment. Nos chiffres sont bien les chiffres arabes, avec de légères modifications qui tiennent même à un simple changement de position. Il ne s'agit plus que de déterminer à quelle époque et pourquoi ces légères altérations ont eu lieu, et, si nous pouvons démontrer qu'elles sont dues aux Arabes d'Afrique et d'Espagne eux-mêmes, la question se trouvera bien près d'être résolue. Eh bien! cette preuve, nous la possédons. Le manuscrit arabe de la Biliothèque impériale, nº 1205, ancien fonds, contient l'extrait d'un traité d'Arzachel, qui florissait à Cordoue au milieu du XIe siècle, où la

(1) *Description of a planispheric astrolabe*, constructed for Shah sultan Husain Safawi, king of Persia, etc., by W. Morley, Londres, 1856, in-fol., et *Journal asiatique*, 1856, t. VIII de la 5e série, p. 41.

forme de nos chiffres apparaît très-distinctement (1) avec le . pour zéro.

L'hypothèse de M. Henri Martin doit donc être abandonnée. Mais il en est une dernière que le savant professeur a mise en avant, et qui, de même, mérite examen. Après avoir soutenu que la dénomination de *chiffres arabes* ne suffit pas pour fixer leur origine, il ne doute pas que les Arabes n'aient emprunté à l'Inde, ce pays si intéressant à tant de titres, les chiffres qu'eux-mêmes appellent *chiffres indiens*, et il suppose que ces divers signes viennent de l'antique Égypte. Laissant de côté les Pharaons, qu'on est surpris de voir apparaître dans une semblable question, nous renverrons d'abord ceux qui veulent étudier la forme des chiffres à un excellent mémoire lu par M. Jomard à l'Académie des inscriptions, et où il est parfaitement démontré que les chiffres arabes et les chiffres sanscrits n'ont aucune ressemblance. Il nous serait également facile de prouver que les Arabes qui parlent du *calcul indien* dans leurs traités ont attribué à l'Inde des sciences ou des inventions purement grecques. Nous n'en voulons citer ici d'autres exemples que le *cercle indien*, tiré de Proclus (2), et le nom d'*hendeseh*

(1) Manuscrit arabe n° 1205, fol. 44 et suiv.

(2) Voyez notre *Mémoire sur les instruments astronomiques des Arabes*, p. 98. L'abbé Halma a publié une traduction des *Hypotyposes de Proclus*, dans le tome IV de son *Ptolémée*, d'après deux manuscrits de la Bibliothèque nationale, et il cite (p. 9) l'édition de Bâle, 1553, comme étant devenue si rare qu'il n'avait jamais pu se la procurer. Nous avons été assez heureux pour acquérir cet opuscule dans une vente publique faite en Allemagne, par l'entremise de M. le libraire Durand. Le titre porte le millésime 1540,

(en persan *science de l'Inde*), donné à la géométrie des Grecs, et auquel il a été imposible de trouver une étymologie arabe. De plus, l'usage des dix chiffres, aussi bien dans l'Inde qu'en Arabie, est d'une date très-moderne, et peu à peu on arrive à l'opinion que j'ai déjà soutenue, et d'après laquelle notre système de numération écrite, contenu en germe dans les écrits de Boèce et de l'école alexandrine, a pu très-bien pénétrer en Asie sous l'influence de quelque savant nestorien, se développer sous des formes diverses, et, adopté chez les Arabes, nous revenir par leur intermédiaire et dans des conditions nouvelles.

Ce qui confirmerait cette opinion, c'est que les chiffres romains me semblent expliquer très-suffisamment l'origine des chiffres arabes, qui en seraient la représentation abrégée. Nous aurions en même temps la solution de cette énigme des chiffres *gobar* ou *gabour*, qui font le désespoir des érudits. Le mot *gabour* (1), si je ne me trompe, exprime les chiffres que l'on emploie dans l'écriture courante.

Si on ajoute à ces chiffres le point ou le zéro, on a notre système de numération décimale complètement défiguré.

apud Joannem Vualder. La comparaison du texte imprimé avec celui que nous a donné l'abbé Halma offre de si grandes différences qu'une édition nouvelle serait nécessaire. Si nos loisirs nous le permettent, nous nous en occuperons avec notre ancien élève et ami, M. le professeur Estienne. — Le passage relatif au cercle indien se trouve page 82 de la traduction de l'abbé Halma, et page 16 de l'édition de Bâle.

(1) *Gabour*, Pars residua residens-ve rei. — *Gabara* (IV) summam adhibuit diligentiam in conficiendâ re. Comparez le manuscrit arabe, suppl. nº 1912, fol. 22, avec la *Grammaire arabe* de Silvestre de Sacy, 1re édition, p. 72.

Ces diverses hypothèses se trouveront traitées avec plus de développement, Monsieur et illustre maître, dans le tome III de mes *Matériaux pour servir à l'histoire des sciences exactes chez les Grecs et les Arabes,* auquel je mets la dernière main. Cet ouvrage terminé servira de pièces justificatives au livre qui a été le but de toute ma vie : l'*Histoire de l'astronomie, et, subsidiairement, des mathématiques et de la géographie chez les Orientaux,* dont la rédaction est aujourd'hui très-avancée.

Et s'il m'est permis de consacrer encore quelques années à ces études, je pourrai compléter mon travail sur l'uranographie d'Abderrahman Soufi, et montrer, en comparant les observations des Grecs, des Arabes et des modernes, les changements survenus dans l'aspect des étoiles, un des points les plus intéressants de l'astronomie pratique.

Enfin je prépare une édition complète d'Ebn-Jounis, dont les tables ont remplacé celles de Ptolémée dans tout l'Orient, et qui nous a transmis un monument si précieux de la science des Arabes. Deshauterayes, Caussin de Perceval et mon père en ont signalé toute l'importance; mais, sur les quatre-vingts chapitres dont se compose la grande table hakémite, trois seulement ont été publiés intégralement. En comblant cette lacune, nous espérons rendre un nouveau service à ceux qui, plus heureux que nous, puiseront dans des encouragements éclairés le désir de poursuivre la carrière ingrate où nous nous sommes engagé depuis tant d'années, et de représenter la France dans un ordre de connaissances que personne ici ne songe à cultiver.

Recevez, etc.

N° 6

COURTES OBSERVATIONS SUR QUELQUES POINTS DE L'HISTOIRE DE L'ASTRONOMIE ET DES MATHÉMATIQUES CHEZ LES ORIENTAUX

(1863)

La question de l'originalité des travaux scientifiques des Hindous et des Chinois préoccupe beaucoup d'esprits ; je l'ai traitée avec quelques développements dans le tome second de mes *Matériaux pour servir à l'histoire comparée des sciences mathématiques chez les Grecs et les Orientaux*, publié en 1849 ; et si je reprends aujourd'hui la plume, c'est par la crainte que l'opinion des gens instruits ne s'égare à la suite de productions récentes, recommandables, il est vrai, par le nom de leurs auteurs, mais de nature à soulever de nouvelles contradictions.

Je mets en première ligne la belle édition des ouvrages de Cossali (1), donnée en 1857 par le prince Boncompagni, qui, en Italie, attache son nom à d'excellents travaux. Cossali, dans son mémoire : *De l'origine de la numération décimale et de l'algèbre* (2), s'appuie, pour

(1) Mort en 1815.

(2) Scritti inediti del P. D. Pietro Cossali, publicati da Baldassare Boncompagni. Roma, 1857, p. 317 et suiv.

les faire venir directement de l'Inde, sur Bailly et Montucla. Le prince Boncompagni n'a joint à ce mémoire aucune observation critique ni aucune note, et ceux qui sont restés étrangers aux recherches érudites de ces trente dernières années peuvent croire que les idées de Cossali sont encore les idées régnantes.

D'un autre côté, J.-B. Biot, dont la perte récente a causé de très-légitimes regrets, avait composé, sur la fin de sa vie, une série de mémoires (1) où il refuse aux Hindous toute originalité, opinion qui n'est pas nouvelle, et où il attribue aux Chinois des procédés scientifiques et même des découvertes dont personne n'avait jusqu'à présent soupçonné l'existence.

Pour ne parler ici que des *mansions lunaires*, ou nakshatras, J.-B. Biot suppose (2) qu'elles ne sont en réalité que des divisions stellaires adoptées par les anciens astronomes chinois, détournées de leur emploi astronomique, et transportées par les Hindous à des spéculations astrologiques, et il ajoute :

« J'ai tout lieu de présumer que je n'ai persuadé personne, non pas qu'on ait combattu mes arguments, ni même qu'*on ait cru nécessaire de les discuter ;* on a tout bonnement rejeté la conclusion par sentiment, car parfois le sentiment a une grande part dans les inductions des philologues. L'un des plus savants indianistes de notre temps, M. Weber, s'est prononcé sur ce sujet de la façon la plus décidée. Dans un passage de ses esquisses indiennes (*Indische Schizzen*, p. 76), où il

(1) Réunis et publiés sous ce titre : *Études sur l'astronomie indienne et chinoise*. Paris, 1862.

(2) *Études sur l'astronomie indienne et chinoise*, p. 105 et suiv.

cherche à découvrir l'origine des *mansions lunaires* des Hindous : « l'*adoption d'une origine chinoise*, dit-« il, *telle que M. Biot l'a soutenue, doit, je pense, être* « *simplement rejetée comme impossible*.... » Je trouverais juste et profitable que M. Weber m'eût attaqué par des propositions telles que celles-ci :

« 1° M. Biot a mal connu et mal défini les vingt-huit divisions stellaires des Chinois;

« 2° M. Biot a mal connu et mal défini les vingt-huit nakshatras des Hindous;

« 3° M. Biot a mal comparé les deux systèmes.

« Si M. Weber ou tout autre indianiste peut prouver contre moi ces trois propositions, ou seulement une des trois, je suis battu ; jusque-là, je me tiens pour sain et sauf (1). »

Or, j'ai donné (2), dès l'année 1849, la démonstration réclamée. Sans être indianiste, j'ai fait voir, je crois, avec évidence, que l'idée des *mansions lunaires* était commune aux peuples de l'antiquité et surtout aux peuples pasteurs, qui avaient pris les mouvements de la lune pour base de leur calendrier. C'est aussi à cette conclusion que s'est arrêté M. Weber, dans deux nouveaux mémoires (3) où il montre que les Hindous, aussi bien que les Chinois, ont dû emprunter les vingt-huit *mansions lunaires* à une même source, peut-être à une source chaldéenne.

(1) *Études sur l'astronomie indienne et chinoise*, p. 109 et 110.

(2) *Matériaux*, etc., p. 426 à 549.

(3) *Die vedischen Nachrichten von den Naxatra* (*Mondstationem*). Berlin, erster Theil, 1860; zweiter Theil, 1862. — Voyez aussi l'article inséré par M. Brial dans le *Journal asiatique*, avril-mai 1862, p. 430.

Mais, pour en revenir au sujet qui nous occupe, on sait que dès 1834 nous avons recherché (1) quel cas on devait faire des documents produits jusqu'alors sur les rapports scientifiques de l'Orient et de l'Occident, et nous avons clairement établi qu'à l'origine des sociétés, on pouvait retrouver en Asie, et particulièrement dans l'Inde et à la Chine, quelques notions d'*astrognosie*, c'est-à-dire les connaissances accessibles à tous les peuples frappés du mouvement régulier des corps célestes et du retour périodique des saisons, mais que, pour la science astronomique proprement dite, il fallait uniquement s'adresser aux Grecs, aux Arabes et à l'école moderne (2). « Les Chaldéens et les Égyptiens, avons-nous ajouté, ont pu faire quelques séries d'observations utiles, mais les Grecs seuls ont eu l'avantage de représenter géométriquement les mouvements des astres et de rechercher les causes des inégalités dont ils étaient affectés. On doit croire que les Indiens et les Chinois ne se sont jamais élevés à la moindre considération spéculative; » et nous avons formulé cette proposition, que « si l'on rencontrait chez eux quelques indices scientifiques, c'était le résultat d'emprunts faits successivement à l'école d'Alexandrie et à l'école arabe. » Passant ensuite aux témoignages de l'histoire, nous avons exposé que, pour ce qui concerne les Hindous, tout ce que les Arabes semblaient avoir tiré de leurs

(1) *Lettre au bureau des longitudes*, p. 3 et 4.

(2) *Matériaux*, etc., déjà cités, p. 2 et suiv. — Voyez aussi notre rapport sur le mémoire de M. Reinaud : *L'Inde avant le XI[e] siècle*, premier et deuxième article, *Bulletin de la Société de géographie*, décembre 1851.

livres, *astronomie, géométrie, arithmétique, algèbre,* était d'origine grecque ou latine : les chiffres appelés *chiffres indiens* par les Arabes, et par nous *chiffres arabes,* sont une invention des Occidentaux, et sur ce point l'opinion de M. Chasles, que nos propres recherches ont confirmée (1), est décisive. Le *cercle indien* se retrouve dans

(1) M. Camille Dareste a publié, dans la *Revue germanique,* 1er avril 1862, p. 357, et 16 mai 1862, p. 224, un *Exposé des travaux modernes sur l'histoire de la numération.* Nos chiffres proviendraient de signes égyptiens et hindous (*dévanagaris*), *plus ou moins modifiés, à une certaine époque, par leur contact avec les signes arabes.* — M. Dareste ne connaissait pas ma *Deuxième lettre à M. de Humboldt* (Paris, 1859, p. 18 et suiv.), où j'ai montré que les chiffres arabes, selon toute apparence, ne sont que les chiffres romains abrégés; qu'on peut suivre leur transformation successive dans les manuscrits des Mores espagnols, et que nos chiffres sont bien les chiffres *arabes.* On ne saurait donc lire sans quelque surprise, dans un travail de M. Olleris (*Revue archéologique,* décembre 1862, p. 388), le passage suivant : « Ainsi a disparu l'erreur, longtemps accréditée, que l'Europe devait aux Arabes et ses chiffres et son système de numération; le mérite de les avoir répandus dans l'Occident a été rendu à son véritable auteur, à Gerbert. » — Nous admettons parfaitement, avec M. Chasles, que l'origine de notre système de numération est occidentale ; mais il est tout aussi certain que les Arabes l'ont pratiqué avant nous, que nos chiffres sont bien les chiffres arabes, et que Gerbert a pu les vulgariser. (Voyez, à ce sujet, notre rapport sur un travail de M. H. Martin, intitulé : *Examen d'un mémoire posthume de M. Letronne,* etc., *Bulletin de la Société de géographie,* janvier-février 1855, p. 5 et 6 du tirage à part, et notre *Deuxième lettre à M. de Humboldt,* p. 20.) MM. Camille Dareste et Olleris paraissent croire que les Arabes écrivent leurs chiffres dans un sens inverse au nôtre; mais pas du tout : ils les écrivent, comme nous, de gauche à droite. C'est, au reste, la meilleure preuve qu'ils les devaient à une importation étrangère, ce qu'ils n'ont, d'ailleurs, jamais nié. « On arrivera probablement, dit M. Renan (*Journal asiatique,* septembre-octobre 1862, p. 367), à constituer une nu-

Proclus et le *système de la trépidation des fixes* dans Théon; le zodiaque indien n'est autre chose que le zodiaque grec; enfin, si dans la nomenclature astronomique et dans les procédés algébriques des Hindous on remarque quelques différences ou simplifications, rien ne prouve que ceux qui les ont initiés à ces connaissances nouvelles n'aient pas eux-mêmes puisé dans des ouvrages aujourd'hui perdus de l'école d'Alexandrie ces modifications partielles.

Il n'est donc pas exact de dire, comme le fait J.-B. Biot (1), qu'il a été conduit à soutenir, sur l'antiquité et l'originalité de la science astronomique des Hindous, *une opinion toute contraire à celle qu'on avait eue jusqu'ici.* Il se borne à défendre la même cause que nous, sans produire aucun argument nouveau. Au lieu d'expliquer les divergences des Grecs et des Hindous par une importation étrangère, mais tout occidentale, il suppose que ceux-ci ont modifié volontairement les résultats qui leur étaient communiqués, pour déguiser leurs plagiats (2), ou qu'ils ont emprunté aux Chinois certaines déterminations qui diffèrent des déterminations grecques (3)!!!

De telles considérations ont le double inconvénient de laisser la question au point où elle avait été placée,

mération sémitique analogue à celle qui fut en usage chez les Romains (chiffres romains), et dont la première origine pourra être rapportée à l'Égypte. » Ajoutez : *chiffres romains, chiffres arabes, chiffres modernes,* la filiation se suit et ne peut plus être contestée.

(1) *Études sur l'astronomie indienne et chinoise*, p. VI de l'avertissement.

(2) *Études sur l'astronomie indienne et chinoise,* p. 53.

(3) *Id.*

et de créer des hypothèses qui ne s'appuient sur aucune preuve de quelque valeur.

Si, au contraire, nous détachons du livre de M. Biot les idées principales appuyées sur des faits, nous voyons reparaître toutes nos assertions.

« En général, dit-il (1), d'aprés tout ce que nous pouvons savoir sur les connaissances des anciens peuples, l'astronomie réellement scientifique est l'œuvre des Grecs. »

« Avec les Grecs, écrivions-nous nous-même en 1845 (2), *la science astronomique est créée; aussi l'histoire de l'astronomie proprement dite doit-elle être divisée en trois périodes : l'école d'Alexandrie, l'école arabe et l'école moderne.* »

On lit plus loin (3), dans l'ouvrage de M. Biot : « Les conquêtes d'Alexandre avaient ouvert des relations immédiates entre la Grèce et l'Inde; elles se continuèrent et devinrent plus intimes sous les Séleucides, dont la puissance s'étendit, avec des chances diverses, depuis Babylone jusqu'à l'Indus. Le fondateur de cette dynastie, Séleucus *Nicanor* (sic), contracta des alliances avec les rois de l'Inde, *limitrophes de ses possessions;* et, après le démembrement des portions orientales de son empire, devenues des satrapies indépendantes, les princes grecs qui les occupèrent entretinrent soigneusement ces rapports, qui ne cessèrent qu'avec l'invasion des Indo-Scytes, moins d'un siècle avant notre ère; les brahmes purent donc, pendant ce long intervalle de temps, se

(1) *Études,* etc., p. XXIII de l'avertissement.
(2) *Matériaux,* etc., t. I, p. 2.
(3) *Études,* etc., p. 81.

procurer les documents astronomiques de la Grèce et de la Chaldée. »

« Certainement, avions-nous dit (1), lorsque Alexandre pénétra jusqu'au bord de l'Indus, lorsqu'il reçut, comme on l'assure, des leçons de ces philosophes d'un autre âge, ceux-ci n'auraient pas manqué de faire sentir à ce conquérant barbare leur supériorité intellectuelle, s'ils s'étaient élevés aux plus hautes spéculations de la science; ils auraient cherché à l'étonner par le tableau des progrès qu'ils auraient fait faire aux connaissances humaines; mais loin de là : Aristote et son école n'empruntent rien d'important aux Indiens; deux siècles s'écoulent; les communications des Séleucides avec les souverains des rives du Gange ne cessent d'être fréquentes, et ce sont les Grecs qui instruisent l'Asie orientale, en y introduisant leur civilisation et leurs idées. »

Enfin M. Biot fait remarquer que le système de trépidation des fixes attribué aux Hindous se trouve dans Théon (2); c'est ce que Letronne et nous-même avions déjà parfaitement établi (3). Ce qu'il dit du zodiaque indien, en s'appuyant sur les notes si intéressantes de M. Ad. Régnier (4), n'est également que la reproduction des remarques de Letronne (5), et ses considérations sur les longues périodes des Hindous ne changent

(1) *Matériaux*, etc., t. II, p. 422.

(2) *Études*, etc., p. 82.

(3) Voyez notre *Mémoire sur les instruments astronomiques des Arabes*, p. 31, et nos *Matériaux*, etc., t. II, p. 443 et 444.

(4) J.-B. Biot, *Études*, etc., p. 26, 102, etc.

(5) *Mélanges d'érudition et de critique historique : De l'origine des zodiaques*, p. 38. — Voyez aussi nos *Matériaux*, etc., t. II, p. 443.

en rien l'état de nos connaissances à cet égard. Il aurait pu même ajouter que le *cercle astronomique*, appelé *cercle indien* par les Arabes, avait été décrit par Proclus (1), et que les *chiffres indiens*, aussi bien que la numération décimale et l'algèbre, devaient avoir une origine occidentale (2); mais il aurait fallu en même temps répondre aux graves objections que M. Chasles a soulevées en comparant les procédés algébriques des Grecs et des Hindous ou en traitant divers autres points, tels que l'*équation du centre*, et la question pouvait lui sembler trop embarrassante.

Quoi qu'il en soit, on ne voit point que J.-B. Biot ait rien éclairci; seulement, il était assez naturel qu'adoptant nos conclusions, il s'en tînt aux conjectures que nous avons proposées pour rendre compte des divergences des Hindous et des Grecs. Malheureusement, il était poursuivi par cette idée fixe : *la glorification des Chinois*, et l'on ne se douterait guère du rôle qu'il allait leur attribuer dans cette affaire.

Rapportant les déterminations des Indiens sur la durée des révolutions sidérales des cinq planètes (3), J.-B. Biot constate entre le Sourya-Siddhanta et Hipparque des différences presque insensibles, il est vrai, pour Mercure, Mars et Jupiter, mais de 7/10 de jour pour Vénus, et de 7 jours 1/2 pour Saturne. Puisqu'il rappelle lui-même le pasage de l'auteur arabe Albirouni (4), où l'on voit les *brahmes* mettre immédiate-

(1) *Matériaux*, etc., p. 445.
(2) Voyez ci-dessus.
(3) *Études*, etc., p. 50.
(4) *Id.*, p. 75.

ment en *slokas* ou en vers techniques les données scientifiques qui leur étaient communiquées, il était bien simple de supposer, comme nous l'avons fait (1), que les *slokas* du Sourya-Siddhanta comprenaient les indications fournies aux Hindous, à une époque plus ancienne, par quelque savant d'Alexandrie, voyageant dans l'Inde et transmettant aux *brahmes* de ce temps-là ses idées, ses calculs et les déterminations qu'à tort ou à raison il croyait justes.

Mais cela ne satisfait pas M. Biot : « D'où peut provenir, dit-il, l'inexactitude de la révolution sidérale attribuée à chaque planète? Si l'auteur hindou a voulu s'approprier les évaluations d'Hipparque, pourquoi s'en serait-il écarté? Où aurait-il puisé celles de Vénus et de Saturne? Dans quelque autre source, *chez les Chinois* par exemple, pour dissimuler le plagiat. » Et il ne craint pas d'ajouter : « *Tout cela est possible!!!* »

L'heure viendra, écrivions-nous à M. de Humboldt en 1859 (2), où justice sera faite de ces conjectures hasardées qui troublent sans profit les esprits sérieux; cette heure est arrivée : les travaux de M. Biot appartiennent désormais à la postérité, qui n'a pas seulement le droit, mais le devoir d'en discuter la valeur. Certainement personne ne contestera à M. Biot le mérite d'avoir passé soixante ans de sa vie à aimer, à cultiver la science et de s'en être fait l'éloquent interprète; on l'eût appelé avec raison le *Fontenelle* de son siècle, s'il n'avait pas mêlé trop souvent la passion à des questions

(1) Voyez ci-dessus.
(2) *Deuxième lettre,* p. 10.

toutes scientifiques, et s'il n'avait pas eu la prétention d'être inventeur, lorsqu'il devait se contenter du rôle d'historien et de critique. M. de Rougé, dans un *Discours lu à l'Académie des inscriptions*, le 1er août 1862 (1), cite ces paroles de l'habile écrivain : « Peu de gens savent combien la chasse aux découvertes est remplie d'attraits ; si on le savait, on ne voudrait pas faire autre chose. » Mais ce qu'il ne dit pas, c'est qu'à force de s'occuper des découvertes des autres, M. Biot finissait par les croire siennes ; c'était presque un décime de guerre qu'il prélevait, comme une chose toute naturelle et qui lui était due ; aussi que de querelles n'a-t-il pas eu à soutenir contre les Poinsot, les Arago et tant d'autres illustres confrères, pour des revendications de priorité ! Nous trouvons un nouvel exemple de cette malheureuse disposition d'esprit dans le volume même qui fait l'objet de cette notice : M. Biot rappelle (2) que, « de deux évaluations prises dans Ptolémée, on peut en déduire une valeur de la précession beaucoup plus exacte que celle de l'auteur alexandrin ; » et il ajoute en note : « *M. le professeur Sédillot l'avait reconnu avant moi.* » Mais on n'a pas oublié avec *quel empressement* M. Biot déclarait en 1843 (3) que le mémoire où nous avions consigné cette petite découverte se trouvait depuis longtemps dans ses mains, en épreuves, et qu'il n'y avait point fait attention.

En voulant tout embrasser et tout expliquer, J.-B. Biot

(1) *Moniteur* de 1862, p. 1153. — Voyez aussi *Revue contemporaine,* livraison du 30 novembre 1862, p. 275.

(2) *Études*, etc., p. 83.

(3) *Journal des savants,* 1843, p. 720.

s'exposait à ne voir que la superficie des choses ou à se perdre dans des idées systématiques. A l'imitation de ces savants qui, sans se préoccuper de l'origine du zodiaque grec, considéraient comme un symbole astronomique les *lions* et les *taureaux* figurés sur les anciens monuments, parce qu'autrefois l'équinoxe du printemps avait eu lieu dans les signes du *taureau* et du *lion*, J.-B. Biot, en faisant simplement tourner un globe céleste à pôles mobiles, obtenait l'état du ciel à une époque quelconque, et cherchait à faire concorder les monuments avec cette représentation toute mécanique, sans tenir compte de l'ignorance et de la profonde indifférence du vulgaire en présence de certains phénomènes que la science moderne nous a seule révélés; il ne craignait même pas de recourir aux formules de la *mécanique céleste* et au calcul des probabilités pour justifier des hypothèses de la nature de celles que M. Weber, avec juste raison, a proclamées *impossibles*. — Lorsqu'il s'agissait de recherches d'érudition proprement dite, il s'adressait aux savants dont il était entouré, versés soit dans les langues anciennes, soit dans les langues orientales, et le nombre des personnes qu'il a mises ainsi à contribution est incalculable. Sans doute il est bon de faire appel aux connaissances des hommes spéciaux sur telle ou telle branche d'études, mais c'est à la condition de soumettre à un débat contradictoire les textes et les documents dont on reçoit la communication, et de ne pas les subordonner à des idées arrêtées d'avance, véritable lit de Procuste où la saine érudition est toujours immolée. Aussi les principaux collaborateurs de J.-B. Biot ont-ils eu grand soin, en lui fournissant de

très-précieux matériaux, de décliner toute espèce de solidarité dans les conclusions qu'il s'est plu à en tirer, et sous ce rapport, indianistes et sinologues, et parmi ceux-ci le plus illustre de tous, ont fait preuve d'une extrême réserve.

Bien plus, si J.-B. Biot a trouvé quelques partisans pour ses hypothèses sur les Chinois, c'est parmi les sanskritains. M. Lassen (1) veut bien admettre l'origine toute chinoise de l'astronomie indienne, quoiqu'il fasse remonter jusqu'au XIe siècle avant notre ère le système des *nakshatras* ou mansions lunaires des Hindous (2), et M. Barthélemy Saint-Hilaire semble croire que J.-B. Biot a mis ce fait hors de doute par les démonstrations les plus précises. Mais, il faut bien le dire, J.-B. Biot, qui éblouit quelque peu ses lecteurs par les grands mots de *coordonnées astronomiques* et d'*étoiles déterminatrices*, s'est placé dans une situation des plus difficiles; il prétend que les Hindous ont emprunté leurs *nakshatras* aux Chinois, et il ne veut pas que ceux-ci aient eu un zodiaque lunaire; ils auraient divisé le ciel en douze signes et en vingt-quatre parties représentées par un certain nombre d'étoiles, en y ajoutant plus tard, et on ne sait à quel propos, quatre nouveaux astérismes, de sorte que les Hindous aussi bien que les Arabes leur auraient emprunté ces vingt-huit divisions, n'ayant aucun rapport avec les mouvements de notre satellite, et en auraient fait arbitrairement des *man-*

(1) Lassen, *Indische Alterthumskunde*, t. I, p. 44.

(2) *Journal des savants*, 1861, p. 565, et 1862, p. 88. M. Barthélemy Saint-Hilaire réserve la question des mathématiques; il croit que M. Lassen s'est trompé au sujet des *nakshatras*.

sions lunaires (1). M. Weber n'a-t-il pas eu mille fois raison de se prononcer contre une semblable hypothèse?

Passons maintenant à un autre ordre de faits. J.-B. Biot, pour qui l'astronomie des Chinois n'a jamais été une science spéculative, émet pourtant les propositions suivantes (2) :

1° Le système particulier d'observations qui forme le caractère propre de l'ancienne astronomie chinoise est exactement pareil à celui que nous suivons actuellement.

2° Les Chinois ont constamment employé pour éléments astronomiques les distances polaires observées des astres et l'instant aussi *observé* de leur passage au méridien.

3° Leur mode de division du ciel stellaire indique le grand usage qu'ils ont dû faire de la mesure du temps, et ce mode de division, qui est le trait le plus spécialement caractéristique de leur astronomie, les a conduits à mettre en pratique ce que nous faisons nous-mêmes à présent.

On a demandé à M. Biot (3) comment, avec de tels instruments et de tels procédés, les Chinois, qui observaient rigoureusement les solstices et les équinoxes, ont méconnu pendant trois mille ans le mouvement de

(1) Voyez nos *Matériaux*, etc., p. 467 et suiv. Les Chinois (p. 487) appellent leurs vingt-huit divisions : *Sieu*, auberge, *pour la nuit*, et *Eul-che-pa-sieou*, qui est l'équivalent du nom arabe des mansions lunaires.

(2) Voyez le *Journal des savants*, 1840, p. 27, 30 et suiv.; les *Études*, etc., p. 263, et nos *Matériaux*, etc., p. 565.

(3) *Matériaux*, etc., t. II, p. 565, 591.

précession et la différence de l'année sidérale avec l'année tropique ; comment ils ne se sont pas aperçus pendant trois mille ans du changement de position des étoiles à l'égard du pôle, etc., etc. — A cela pas de réponse, et J.-B. Biot critique chez les autres ce qu'il appelle l'*érudition de sentiment* (1) !

Chose singulière, il croit aux emprunts des Hindous, dont nous n'avons à tout prendre que des indices, et il ne veut point reconnaître les emprunts manifestes, palpables, hautement avoués, des Chinois. Nous avons montré que les travaux attribués à quelques savants du Céleste Empire se rapportent à quatre époques principales : l'ambassade de Marc-Aurèle, en 164; l'établissement d'Olopen et des nestoriens, en 629; l'introduction de l'astronomie arabe, vers 1276; l'arrivée de nos missionnaires en 1583 (2). J.-B. Biot se préoccupe fort peu de ces rapprochements; c'est un parti pris, et ce qu'il dit du *gnomon à trou* va nous en fournir un curieux exemple.

D'après ce que nous savons des Grecs, ils n'ont pas remarqué qu'un style perpendiculaire ne donnait point le *centre* de la lumière solaire. Les astronomes arabes s'en sont aperçus les premiers; au neuvième siècle de notre ère, Ebn-Jounis disait expressément que la pointe verticale du style indiquait toujours la hauteur du *bord supérieur* du soleil, et il le démontrait géométriquement (3). Le sextant d'Alchogandi, dont nous avons

(1) *Études*, etc., p. 106.
(2) *Matériaux*, etc., t. II, p. 607-646.
(3) *Grande table hakémite*, ch. XI. — Delambre, *Histoire de l'astronomie au moyen âge*, p. 101.

rapporté la description (1), était un véritable *gnomon à trou*, et les mêmes principes étaient appliqués dans la construction des instruments destinés au célèbre observatoire de Méragah.

Personne n'ignore que cet observatoire fut fondé par Nassir-Eddin-Thousi, grâce à la munificence du khan des Mongols Houlagou, qui avait mis fin au khalifat de Bagdad en 1258, et qui s'était montré le protecteur éclairé des lettres et des sciences.

Lorsque le frère de Houlagou, le khan Kublai, eut achevé la conquête de la Chine, en 1267, il fit venir de Méragah d'habiles astronomes, au nombre desquels se trouvait Gemal-Eddin, et ce fut sous leur inspiration que le Chinois Co-Cheou-King entreprit, de 1277 à 1280, ses observations de solstices. Co-Cheou-King, aussi bien que Nassir-Eddin-Thousi, se servait des tables astronomiques d'Ebn-Jounis, qui avaient heureusement remplacé celles de Ptolémée, et il n'est pas surprenant qu'il ait fait usage du *gnomon à trou*. Co-Cheou-King décrit en effet cet instrument et affirme que personne en Chine ne l'avait employé avant lui.

Mais, sur ce point, Co-Cheou-King trouve un contradicteur, et ce contradicteur c'est J.-B. Biot, qui croit que les Chinois ont connu le *gnomon à trou* de temps immémorial. Co-Cheou-King aurait donc été moins versé dans l'histoire des antiquités de son pays que M. Biot lui-même.

Personne n'ignore que deux siècles avant l'ère chrétienne un empereur chinois, Thsin-Chi-Hoang-Ti, or-

(1) Voyez nos *Materiaux*, etc., t. I, p. 358 et suiv.

donna l'incendie de tous les livres, en exceptant toutefois les ouvrages d'*astrologie* et d'*agriculture*. Aussi les Chinois feignent-ils de croire que toutes les belles connaissances de leurs ancêtres ont péri dans cette œuvre de destruction; mais, comme nous l'avons déjà dit, « quand bien même les traités d'astronomie auraient éprouvé le sort des récits historiques religieusement conservés jusque-là, les découvertes scientifiques généralement acceptées ne seraient point tombées en oubli. On anéantirait aujourd'hui les admirables productions des Copernic, des Newton et de tant d'autres maîtres que les brillants résultats dus à leur génie ne s'effaceraient jamais de la mémoire des hommes. » J.-B. Biot reconnaît que le passé ne pouvait avoir disparu complètement; qu'après la mort de Tsin-Chi-Hoang-Ti, « il y avait encore dans les provinces des lettrés qui avaient vécu sous son règne, et aussi des particuliers, curieux de l'antiquité, qui avaient rédigé des mémoires, lesquels n'ayant aucun rang, comme les livres classiques, avaient échappé à la proscription; » et parmi les ouvrages réputés très-anciens, J.-B. Biot distingue le *Tcheou-pey* et le *Tcheou-li*, qui lui fourniront ses principaux arguments.

Le *Tcheou-li*, ou *Recueil des Rites*, date du sixième siècle avant notre ère; J.-B. Biot, qui le fait remonter jusqu'au douzième siècle (1), nous apprend qu'après l'incendie des livres et dès l'année 175 avant J.-C., l'empereur Hiao-Wen-ti fit rechercher le *Tcheou-li*, et,

(1) *Études*, etc., p. 305, 354.

quoique plusieurs lettrés des provinces en eussent sauvé quelques exemplaires (1), on ne put retrouver la sixième section relative au *ministère de l'hiver* ou des *travaux publics*, et on la remplaça par un document intitulé : *Mémoire sur l'examen des ouvrages des anciens.* Ajoutons que l'authenticité du *Tcheou-li* était contestée par les Chinois eux-mêmes en 1074 de l'ère chrétienne (2).

Quant au *Tcheou-pey*, c'était une collection de préceptes et de données astronomiques ou numériques appartenant à des époques diverses ou rédigés par des personnages différents (3); il présente des traces évidentes de remaniements et même d'interpolations (4), et c'est dans la dernière partie du *Tcheou-pey* que J.-B. Biot trouve la mention du *gnomon à trou*, qu'on *supposait*, dit-il, *être une invention des Arabes* (5).

Mais comment Co-Cheou-King aurait-il ignoré un pareil fait? Comment Gaubil (6), qui a traduit le *Tcheou-pey* (7), l'aurait-il laissé passer inaperçu?

(1) *Études*, etc., p. 311, 312.
(2) *Id.*, p. 313.
(3) *Id.*, p. 301.
(4) *Id.*, p. 302.
(5) *Id.*, p. 301.
(6) *Id.*, p. 258.
(7) « Gaubil, dit J.-B. Biot (p. 251, 252, 257), pendant trente-six années de séjour à Pékin et d'études infatigables, avait acquis une telle possession des langues chinoise et tartare, que la cour le choisit pour son interprète offiiciel dans sa correspondance diplomatique..... D'après la connaissance aujourd'hui acquise en France de la langue chinoise écrite, on peut ajouter que, parmi les citations qu'il a faites, toutes celles que l'on a eu l'occasion de vérifier sur les textes originaux ont été trouvées, sans aucune exception,

Il est clair qu'il en est du *gnomon à trou* des anciens Chinois comme de leur sphère armillaire. « Je sais, dit Gaubil (1), qu'on exprime le caractère *Heng* par un axe au-dessus duquel était un tube pour mirer; mais cette traduction du caractère *Heng* pourrait bien avoir son origine dans l'interprétaton faite longtemps après, à l'occasion d'un instrument qn'on avait devant les yeux et qui avait un axe de cette sorte. »

Après avoir ainsi dépouillé les Arabes d'une de leurs découvertes, J.-B. Biot s'en prend aux Grecs (2). Méton avait trouvé en 432, aux applaudissements de toute la Grèce, le cycle luni-solaire de dix-neuf ans, ou *nombre d'or,* corrigé vers 331 avant J.-C. par Calippe. Or, nous voyons apparaître en Chine; trois cents ans plus tard, l'*ennéadécaétéride* de Méton (3), puis *la période calippique* (4). J.-B. Biot croit que la concordance de deux cent trente-cinq lunaisons avec dix-neuf années solaires est *virtuellement* indiquée dans un chapitre du *Chou-king* (5), et, par un simple calcul, il montre ce que les Chinois ont dû faire pour obtenir le résultat désiré. « On doit remarquer, ajoute-t-il, que les Grecs n'y sont

d'une fidélité scrupuleuse..... A force de vivre avec les Chinois, il avait pris leurs habitudes d'esprit, et, devenu indifférent au sentiment de rectitude logique qui est un attribut spécial de la langue française, il pensait et il écrivait *à la chinoise.* » A cette critique, J.-B. Biot en ajoute un autre (p. 259) : c'est de n'apprécier les pratiques et les doctrines chinoises que du point de vue européen!

(1) Voyez nos *Matériaux*, etc., t. II, p. 579 et 587.

(2) *Études,* p. 331

(3) *Matériaux,* etc., p. 612.

(4) *Id.*, p. 615.

(5) *Études,* etc., p. 331.

arrivés qu'à force de temps et d'essais, tandis que la simple pratique des Chinois les y a conduits du premier coup sans aucun effort (1). » — « *Je n'ai point étudié*, dit aussi un des meilleurs personnages de Molière, *et cependant j'ai fait cela tout du premier coup.* »

Après de tels exemples que l'on pourrait multiplier, il est temps de s'arrêter.

Assurément il règne encore une grande incertitude sur le degré de connaissances où les anciens peuples ont pu parvenir; mais, sans aller aussi loin que M. le colonel Sykes, qui persiste à voir dans le sanskrit une langue toute moderne, ou que sir George Cornewall Lewis (2), aux yeux duquel aucune hypothèse de nos érudits ne peut trouver grâce, il faut bien reconnaître que tout ce qui présente un caractère scientifique appartient aux écoles *grecque*, *arabe* et *moderne*.

La digression de J.-B. Biot sur l'*astronomie égyptienne* n'a pas été beaucoup plus heureuse. Nous avons fait ressortir ailleurs (3) la faiblesse de quelques-uns de ses arguments. M. de Rougé, dans un article très-intéressant où il cherche à relever les travaux de l'honorable académicien, convient :

Que M. Biot s'est trompé « en croyant que l'année égyptienne avait été de trois cent soixante jours jusqu'à la dix-neuvième dynastie, et *qu'il faut supprimer toutes les conséquences qu'il a tirées de cette fausse hypothèse* (4) ; »

(1) *Études*, etc., p. 332.
(2) *An historical Survey of Astronomy of the ancient*, 1862.
(3) Voyez ci-dessus.
(4) *Revue contemporaine*, livraison du 30 novembre 1862, p. 258, 261 et 264.

Que M. Biot s'est trompé « en admettant que les Égyptiens avaient observé réellement les solstices et les équinoxes, attendu qu'*en fait, aucun témoignage tiré des monuments n'est venu appuyer jusqu'à présent cette supposition* (1);

« Qu'en fixant ses idées sur l'année 1780 avant J.-C. pour l'époque de la consécration définitive du calendrier vague, cette coïncidence est devenue pour lui *la cause d'un grand nombre de calculs qui restent aujourd'hui stériles en résultats* (2);

« Que, suivant toute apparence, M. Biot allait trop loin quand il prétendait que l'ère de Ménophrès n'avait été calculée que par rétrogradation, et n'avait été inventée que dans un but de flatterie vers les temps d'Adrien (3); »

Enfin que, pour le zodiaque de Denderah, « l'édifice des suppositions sur lesquelles M. Biot avait établi les bases de sa projection mathématique *a été renversé de fond en comble par Letronne* (4). »

Ainsi tombent pierre à pierre ces constructions improvisées qui reposent sur des fondements peu solides; et quand on a lu tant de pages élégamment écrites sur des sujets déjà traités ou sur des questions qui restent encore à résoudre, on ne peut que répéter avec le poète :

Quidquid excessit modum
Pendet instabili loco.

(1) *Revue contemporaine,* livraison du 30 novembre 1862, p. 259.
(2) *Id.*, p. 262.
(3) *Id.*, p. 259.
(4) *Id.,* p. 272.

DE L'ÉCOLE DE BAGDAD ET DES TRAVAUX SCIENTIFIQUES DES ARABES

(*Lettre à D. B. Boncompagni* (1868) (1).

Cher prince,

Nous assistons en ce moment à un spectacle étrange : à l'exemple de l'empereur Napoléon Ier, qui en 1810 demandait aux Chénier, aux Dacier, aux Delambre, etc., le tableau des progrès des lettres et des sciences, M. Duruy, ministre de l'instruction publique, a eu l'excellente idée de faire faire un semblable travail pour la période qui s'étend jusqu'à nos jours, et nous possédons déjà un grand nombre de rapports confiés à divers collaborateurs dont le nom semblait une garantie toute naturelle. Mais le résultat n'a pas toujours répondu à l'attente du monde savant.

Le modèle était cependant tout tracé. Dans un récent article intitulé : *Érudition et littérature au XIXe siècle* (2),

(1) Une notice sur la vie et les écrits de M. L.-A. Sédillot, auteur de cette lettre, se trouve dans le volume intitulé : *L'Orient, l'Algérie et les colonies françaises et étrangères,* revue bi-mensuelle, suivie de la biographie des orientalistes français et étrangers, 1re année. Paris, 1866-1867, p. 375, 376-379, 380. Cette notice, intitulée dans ce volume : Am. SÉDILLOT, est signée dans le même volume, p. 380 : Gustave DUGAT.

(2) *Constitutionnel* du 29 juin 1868.

M. C. Piel nous rappelait qu'une publication importante venait de remettre en lumière les immortels ouvrages de Dacier (1) et de Chénier (2), en les faisant suivre d'un aperçu des productions les plus remarquables de l'intelligence humaine de 1810 à 1866, et qu'il ne s'agissait plus que de donner à cet exposé succinct les développements que comporte un pareil sujet; mais les auteurs des rapports, choisis par M. Duruy, en restreignant la tâche qui leur était confiée aux vingt-cinq dernières années, n'ont fait que mettre en relief l'amoindrissement de notre pays qui, placé en tête des autres États de l'Europe pendant la première moitié de ce siècle, paraît être dans un temps d'arrêt, si l'on excepte pourtant les découvertes signalées dans les sciences physiques.

Ces réflexions nous sont suggérées particulièrement par la lecture du livre que M. Guigniaut, le successeur de Michelet dans sa chaire du collége de France, a donné sur l'état présent des études orientales. Laissant de côté l'heureuse influence exercée par l'école des langues orientales vivantes et du collége de France d'où sont sortis les plus illustres érudits des deux mondes, omettant dans une introduction décolorée le nom des savants de premier ordre qui, avec Silvestre de Sacy, ont fait la gloire de la France, il nous offre une simple

(1) *Tableau des progrès de l'érudition en France, complété jusqu'en 1866*, in-8o.

(2) Chénier, *Tableau historique de l'état et des progrès de la littérature française depuis 1789*, précédé d'une notice sur l'auteur, par Daunou, et accompagné de notes complémentaires. Paris, 1810-1862, in-8o.

esquisse très-incomplète, sans critique, d'une partialité quelquefois choquante, qui inspirerait une bien triste idée de la situation actuelle de l'orientalisme.

Un seul exemple suffira :

Tandis que Silvestre de Sacy devenait *un chef d'école pour toute l'Europe*, par ses travaux sur la littérature arabe et persane, un de ses meilleurs élèves, Jean-Jacques Sédillot, élevait à l'histoire des sciences un monument impérissable qui a servi de base au grand ouvrage de Delambre sur l'*astronomie du moyen âge*. Personne, jusque-là, n'avait supposé qu'entre l'école d'Alexandrie et l'école moderne on devait placer une école arabe qui non seulement n'avait pas laissé s'éteindre le flambeau des sciences, mais qui l'avait ravivé et maintenu dans tout son éclat du IXe au XVe siècle de notre ère; on avait bien saisi quelques traces du mouvement intellectuel de l'Orient au moyen âge; la traduction d'un petit nombre de livres arabes avait révélé à l'Occident des horizons nouveaux; mais on était arrivé à cette conclusion : que les Arabes, imitateurs trop scrupuleux des Grecs, en avaient conservé les théories générales, et que les progrès ultérieurs étaient dus aux savants européens du XVIe siècle (1). La traduction de quelques chapitres d'Ebn-Jounis, par Deshauterayes, restée inédite (2), la publication de trois

(1) *Mémoires de l'Académie royale des sciences de l'Institut de France*, 1819, p. xlij, analyse des travaux de l'Académie royale des sciences pendant l'année 1817, partie mathématique, par M. le chevalier Delambre, secrétaire perpétuel.

(2) *Mémoire historique et littéraire sur le collége royal de France,* par M. l'abbé Claude-Pierre Goujet, seconde partie, 1758, p. 130; t. III, p. 364, 365.

de ces chapitres par Caussin (1), avaient fait connaître une série d'observations utiles aux astronomes, pour la détermination des moyens mouvements, lorsque Jean-Jacques Sédillot signala chez les Arabes des progrès dont on n'avait aucune idée et rétablit l'école de Bagdad au rang élevé qu'elle devait occuper dans l'histoire des conquêtes de l'esprit humain.

C'est là ce que M. Guigniaut a complètement méconnu; il n'a pas su présenter ce savant modeste sous son véritable caractère; il n'a pas assez médité ces belles paroles de Cuvier (2) : « Lorsqu'il nous arrive d'avoir à rappeler l'attention sur un homme de mérite trop négligé pendant sa vie et de réclamer en sa faveur contre l'indifférence de ses contemporains, nos fonctions ne nous en apparaissent que plus honorables et plus touchantes; elles prennent en quelque sorte à nos yeux le caractère auguste d'une magistrature publique, et nous les exerçons avec toute la chaleur qu'inspire un devoir sacré. »

Jean-Jacques Sédillot ayant ouvert aux études orientales une voie nouvelle, a eu des continuateurs, et le champ des découvertes s'est considérablement étendu; il importe donc de bien préciser le point où il s'était arrêté en donnant un traité complet et fort détaillé de la gnomonique des Arabes que Montucla déclarait per-

(1) *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques,* publiés par l'Institut national de France, faisant suite aux *Notices et extraits* lus au comité établi dans l'Académie des inscriptions et belles-lettres, t. VII, p. 94, 95-237, an XII.

(2) *Éloges historiques,* p. 131 (Adanson).

due, ainsi que celle des Grecs; en révélant des méthodes ignorées, déduites d'un exposé des sections coniques, un grand nombre de pratiques et de règles qui rapprochent la trigonométrie arabe de celle des modernes, l'emploi des tangentes et des sécantes comme moyen subsidiaire en certains cas plus compliqués, des artifices de calcul qui n'ont été imaginés en Europe que vers la première moitié du XVIII[e] siècle (1); en fournissant à Delambre toute la partie originale de son *astronomie au moyen âge,* Jean-Jacques Sédillot attaquait avec succès une mine restée inexplorée et attirait l'attention du monde savant sur une série de travaux dont le dernier terme n'était pas à beaucoup près connu, et qui s'étaient répandus dans le monde entier. Nous savons, en effet, aujourd'hui, que l'école de Bagdad avait porté au loin ses ramifications, et que la science arabe avait pénétré en Égypte avec Ebn-Jounis, dans l'Afrique occidentale avec Aboul-Hassan, en Espagne avec les Abderame et avec Arzachel, dans l'Asie centrale et jusqu'en Chine avec les Mongols et Nassir-Eddin-Thousi et Gemaleddin, dans la Transoxiane enfin avec les Turcs orientaux et avec Oloug-Beg, mort en 1449.

Initié de bonne heure aux idées paternelles, nous avons été assez heureux pour les développer et les compléter; nos publications ont facilité de plus en plus

(1) *Mémoires de l'Académie royale des sciences de l'Institut de France,* 1817, p. xlij, analyse des travaux de l'Académie royale des sciences pendant l'année 1817, partie mathématique, par M. le chevalier Delambre, secrétaire perpétuel. — *Aperçu historique sur l'origine et le développement des méthodes en géométrie,* suivi d'un mémoire de géométrie, par M. Chasles, 1837, p. 495, 502.

l'accès d'une carrière déjà parcourue avec un zèle méritant, en France et en Allemagne par MM. Woepcke, Steinschneider, Marre, Pilard, etc.; en Angleterre par M. W. Morley; en Italie, par le prince Boncompagni et par MM. Narducci, Genocchi, etc.; en Espagne, par M. Rico y Sinobas; en Amérique par le docteur Whitney; mais on chercherait vainement dans la préface de M. Guigniaut et dans l'œuvre de ses collaborateurs la moindre trace des résultats obtenus jusqu'à ce jour :

1° En mathématiques : la substitution des sinus aux cordes; l'emploi des tangentes dans les calculs trigonométriques (1); l'application de l'algèbre à la géométrie, la construction géométrique des équations cubiques, la notation algébrique (2), des méthodes ingénieuses et nouvelles pour déterminer une valeur approchée de sinus 1° (3), des restitutions de travaux perdus d'Apollonius (4), d'Euclide et de Pap-

(1) *Prolégomènes des tables astronomiques d'Oloug-Beg*, publiés avec notes et variantes, et précédés d'une introduction, par M. L.-P.-E.-A. Sédillot, 1847, p. 141, numérotée par erreur typographique cxxiij, au lieu de cxxxiij.

(2) *Comptes-rendus*, etc., t. XXXIX, p. 162, 163, 164, 165. — *Note sur des notations algébriques employées par les Arabes*, par M. Woepcke.

(3) *Comptes-rendus*, etc., t. XXXVIII, p. 503, *Discussion de deux méthodes arabes pour déterminer une valeur approchée de* sin 1°, par M. Woepcke. — *Prolégomènes des tables astronomiques d'Oloug-Beg*, traduction et commentaire par M. L.-P.-E.-A. Sédillot, 1853, p. 69, 70, 83, *note* 1 de la page 69.

(4) *Comptes-rendus*, etc., t. XXXVI, p. 297, 298, *Essai d'une restitution de travaux perdus d'*Apollonius, *sur les quantités irrationnelles, d'après des indications tirées d'un manuscrit arabe*, par M. Woepcke. — *Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des sciences de l'Institut impérial de France*, et imprimés par

pus (1); l'origine de nos chiffres, aujourd'hui démontrée (2), etc.

2° En astronomie : le mouvement de l'apogée du soleil, l'excentricité de l'orbite solaire; la durée de l'année plus exacte que celle de la réforme grégorienne, la précession des équinoxes estimée à sa juste valeur, la diminution progressive de l'obliquité de l'écliptique; les irrégularités de la plus grande latitude de la lune (3); la découverte de la *variation*, restituée aux Arabes (4); l'étude de la vraie figure des orbites planétaires (l'ellipse de Képler) (5); l'invention du gnomon à trou, la construction perfectionnée des astrolabes et des horloges (6); la nomenclature astronomique; les signes figuratifs des planètes (7), etc.

son ordre, sciences mathématiques et physiques, t. XIV, 1856, p. 658, 659, 720.

(1) *Les trois livres de porismes d'Euclide, rétablis pour la première fois, d'après la notice et les lemmes de Pappus,* par M. Chasles. Paris, 1860, p. 44, 45.

(2) *Atti dell' Accademia pontificia de' nuovi Lincei,* t. XVIII, p. 316-322, *Sur l'origine de nos chiffres*, lettre de M. L.-Am. Sédillot à M. le prince Balthasar Boncompagni, 1865.

(3) *Matériaux*, etc., p. 278-288. — *Comptes-rendus*, etc., t. LXVI, p. 286-288, 289, *De la détermination de la troisième inégalité lunaire ou variation, par Aboul-Wéfâ et Tycho-Brahé,* note de M. L.-Am. Sédillot, présentée par M. Chasles.

(4) *Comptes-rendus*, etc., t. LIV, p. 1002, 1003, 1011, 1012, *Sur la découverte de la variation lunaire.*

(5) *Comptes-rendus*, etc., t. LIX, p. 767.

(6) *Matériaux*, etc., p. 304, 305, 306, 337, 338, 351, 352. — *Annales de l'Observatoire impérial de Paris*, publiées par U.-J. Le Verrier, directeur de l'Observatoire, t. XXII, 1866.

(7) *Prolégomènes des tables astronomiques d'Oloug-Beg*, publiés avec notes et variantes, et précédés d'une introduction, par M. L.-P.-E.-A. Sédillot. Paris, 1847, p. cxlviij, cxlix.

3° Dans la géographie mathématique : d'importantes corrections apportées aux tables de Ptolémée; l'erreur de 17° 30' sur les longitudes des villes de la péninsule espagnole et du littoral africain, signalée et rectifiée par la substitution d'un premier méridien de convention (la coupole de la terre ou d'Arine) à celui des Grecs (1).

Ces faits entièrement nouveaux, et qui servent de point de départ à des recherches de plus en plus intéressantes, constituent un ordre de travaux d'une originalité incontestable, et dont M. Guigniaut n'a tenu aucun compte ; il semble que pour cet honorable académicien l'école de Bagdad n'ait jamais existé, non pas qu'on lui ait demandé d'en retracer l'histoire (2) ; mais on aurait désiré que, dans sa préface, mention fût faite de Jean-Jacques Sédillot, de ses continuateurs, et de cette la-

(1) *Matériaux*, etc., t. II, p. 655, 656. — *Bulletin de la Société de géographie,* 4e série, t. I, année 1851, janvier-juin, p. 167, 168; t. II, juillet-décembre, p. 32, 33, 47, 48. — Juillet, p. 188, 189, 202, 203. — Août-septembre, p. 425, 426, 437, 438. — Décembre, notice sur l'ouvrage de M. Joachim Lelewel, intitulé : *Géographie du moyen âge*. — Rapport sur l'ouvrage de M. Reinaud, intitulé : *Mémoire géographique, historique et scientifique sur l'Inde antérieurement au milieu du XIe siècle de l'ère chrétienne, d'après les historiens arabes, persans et chinois*, etc., par M. Sédillot, in-4°. — *Asie centrale, recherches sur les chaînes de montagnes et la climatologie comparée*, par A. de Humboldt, t. III, p. 596. — *Revue orientale* du 25 avril 1868, p. 177, où l'on voit les diverses transformations du mot *ard* (la terre), dont un copiste maladroit a fait *arin,* devenu un terme purement systématique.

(2) On la trouve exposée dans l'ouvrage intitulé : *Histoire des Arabes*, par L.-A. Sédillot, p. 348, 349, 401, 402, et dans le *Cosmos* d'Alexandre de Humboldt, p. 246, 247, 265, 445, 446, 456, 457. — *Cosmos, Essai d'une description physique du monde*, t. II, p. 256, 257, 278, 529, 530, 543, 544.

cune si regrettable dans les annales de l'esprit humain qu'ils ont comblée entre l'école d'Alexandrie et l'école moderne; sous ce rapport, et sous bien d'autres qui ont déjà été indiqués (1), le travail que M. Guigniaut a publié est entièrement à refaire.

Recevez, cher prince, etc.

Am. Sédillot.

DE L'ASTRONOMIE ET DES MATHÉMATIQUES CHEZ LES CHINOIS.

(Lettre de M. L.-Am. Sédillot à D. B. Boncompagni.)

Cher prince,

Le *Journal des arts et des industries* de Florence, cité par notre *Moniteur du soir* du 1er avril 1868, conserve une haute idée de la Chine, *cette nation qui s'est occupée des sciences avant toutes les autres, et qui a gardé pour elle toutes ces découvertes :* elle aurait été la première à mesurer le temps! Est-ce que le moment ne vous paraît pas venu de réduire à sa juste valeur, comme nous l'avons déjà fait pour les Indiens, la science des Chinois, et de faire cesser le bruit de ces trompettes retentissantes qui sonnent dans le vide?

Nos missionnaires ont eu le malheur de placer à la Chine, par un étrange abus des mots, un *tribunal de*

(1) *Revue orientale* du 25 avril 1868, p. 182.

mathématiques; inde labes. Un peuple qui, pendant une longue série de siècles, avait eu un *tribunal de mathématiques* devait être en effet bien savant; mais aussi l'on aurait dû ajouter que ce peuple n'avait jamais su ce que c'était que les *mathématiques;* qu'au XIII[e] siècle de notre ère il ne s'était point encore élevé au-delà du *triangle rectiligne rectangle,* et qu'à cette époque les astronomes arabes de Méragah lui apportaient les premières notions de la *trigonométrie sphérique*.

Le grand cheval de bataille des Chinois, qu'ils opposent avec infiniment d'adresse à toutes les critiques, leur a jusqu'à présent assuré une victoire facile. Ils ne demandent pas mieux que d'avoir été les instituteurs du genre humain; mais toutes leurs belles connaissances ont disparu en l'an 213 avant J.-C., avec l'incendie des livres ordonné par l'empereur Tsin-Chi-Hoang-ti.

Cette opinion a été acceptée par M. le professeur Weber, de Berlin, et par J.-B. Biot qui, on le sait, a consacré bien des articles à la glorification des Chinois, dans la personne de son fils. Pour nous, nous l'avons combattue, il y a plus de quinze ans, par des arguments qui n'ont point été réfutés: « Pour un esprit réfléchi, disions-nous (1), cet événement, qui paraît établir une ligne de démarcation bien tranchée entre l'histoire ancienne et l'histoire moderne de la Chine, n'a pas une très-haute valeur. Personne ne supposera que la destruction des monuments écrits puisse faire disparaître entièrement les connaissances historiques et scientifiques de tout un peuple. L'empereur Tsin-Chi-

(1) *Matériaux*, etc., t. II, p. 566, 567, 568.

Hoang était un conquérant illustre, qui avait fait construire la grande muraille de la Chine, et qui, pendant son règne, avait déployé une rare magnificence; si, pour déjouer les menées d'un parti qui menaçait son autorité en s'appuyant sur des passages et des extraits des *anciens livres*, il commanda en 246, ou plutôt l'an 213 avant J.-C., de brûler ces ouvrages, ne lui attribue-t-on pas, d'un autre côté, l'invention du papier et du pinceau à écrire? Et, quand bien même les traités d'astronomie auraient éprouvé le sort des vieilles chroniques chinoises, les découvertes scientifiques, généralement acceptées, seraient-elles tombées dans un profond oubli? On anéantirait aujourd'hui les admirables productions des Copernic, des Newton et de tant d'autres maîtres, que les brillants résultats dus à leur génie ne s'effaceraient jamais de la mémoire des hommes, à moins d'un cataclysme universel; et, nous devons le faire remarquer, cinq ou six ans s'étaient à peine écoulés depuis l'incendie des livres chinois, que déjà l'empereur Caotzé ordonnait la recherche de tous les ouvrages qui avaient échappé à la destruction, et formait neuf volumes.... connus sous le nom de *livres classiques*. »

M. Pauthier, dans un mémoire inséré au *Journal asiatique* (septembre-octobre 1867, pages 197-337), se range complètement de notre avis et critique avec vivacité M. Weber et J.-B. Biot qui, dit-il, ne connaissait la Chine que très-imparfaitement et de seconde main; mais il va plus loin, et il s'appuie sur un *inventaire* de six cent vingt ouvrages (1), conservés par l'his-

(1) *Journal asiatique*, septembre-octobre 1867, p. 331, 332.

torien Pankou et publié au XVII[e] et au XVIII[e] siècle de notre ère, pour constater à la Chine *une des plus grandes et des plus anciennes civilisations du monde, à l'époque même où les civilisations européennes font commencer la leur* (1).

Nous avons combattu sur ce point l'opinion de M. Pauthier dans une communication récente faite à la Société d'ethnographie ; et il faut bien qu'on sache que là où M. Pauthier voit un arsenal de connaissances vraiment merveilleuses, nous n'apercevons que les superstitions d'un peuple fort ignorant, incapable de s'élever jusqu'aux sciences spéculatives.

Prenons pour exemple l'*astronomie* et les *mathématiques :*

M. Pauthier trouve extraordinaire que M. James Legge, des Missions de Londres, et que le révérend John Chalmers fixent l'année 775 avant J.-C. comme la plus ancienne date qui puisse être déterminée avec certitude sur l'antiquité historique des Chinois ; il s'étonne de ce que les nombreux travaux des missionnaires Parennin, Mailla, Gaubil (Souciet) et Amiot n'aient point porté la conviction dans l'esprit des érudits (2). Nous avons étudié ces travaux avec le plus grand soin, et nous sommes arrivés avec Delambre à cette conclusion : que les Chinois n'ont jamais eu d'*astronomie* proprement dite, et qu'ils n'ont jamais étudié *les mathématiques*. Tout ce qui dans leurs livres a un caractère scientifique leur a été importé du dehors, et

(1) *Journal asiatique*, septembre-octobre 1867, p. 232.
(2) *Id.*, p. 198, 199.

les Chinois eux-mêmes ne font aucune difficulté pour le reconnaître (1).

Il ressort des documents rassemblés par M. Pauthier que les Chinois se sont occupés de bonne heure du calendrier (2) ; qu'ils ont déterminé l'ordre des quatre saisons ; qu'ils ont partagé exactement les limites et la durée des *tsieh*, ou des vingt-quatre divisions lunaires, qu'il ne faut pas confondre avec les vingt-huit mansions de la lune ; mais ce sont des notions purement élémentaires qu'on retrouve chez tous les peuples du monde ; et si l'on ne recherche les conjonctions des planètes que *pour reconnaître les effets du froid et de la chaleur, de la destruction et de la vie ; pour signaler les troubles, les calamités qu'elles suscitent, les joies, les satisfactions du bonheur qu'elles procurent*, etc. (3), nous tombons tout simplement dans l'absurde.

Continuons nos citations :

« Les sages rois doivent tenir la main à ce que les calculs du calendrier soient toujours exactement établis, afin de déterminer les tendances *des trois grands pouvoirs dirigeants du ciel* ET LES COULEURS DES VÊTEMENTS (4). »

« Les constellations exercent une influence fatale sur les événements malheureux. *Si l'on n'en pénètre pas les secrets les plus profonds, on ne peut en faire aucun usage.*

« Cette contemplation des astres brillants sert à blâ-

(1) Voyez nos *Matériaux*, etc., t. II, p. 605, 648.

(2) *Journal asiatique,* septembre-octobre 1867, p. 310, 311, 312, 313.

(3) *Id.*, p. 311.

(4) *Id.*

mer les fautes commises dans le gouvernement. *Si leur forme n'est pas brillante*, c'est que les rois ne veulent pas se prêter à écouter favorablement les avis de leurs conseillers (1), etc. »

Ailleurs, on nous apprend que l'étude du ciel ou l'astronomie a pour objet de consigner l'influence heureuse ou malheureuse des astres, *et de les représenter par des figures pour la bonne administration du gouvernement* (2); que pour apprécier les événements, il faut consulter *l'herbe à mille feuilles* (3); que si l'on a des doutes sur une affaire importante, *on doit interroger la tortue* (4); qu'il y a un traité spécial pour obtenir la pluie et pour la faire cesser (5), etc.

Si l'on s'en tient à la partie purement astronomique des anciens livres chinois, tout se réduit à deux solstices et à l'indication d'une éclipse.

Il ne faut pas être bien savant pour reconnaître que le soleil ne paraît pas se coucher tous les jours au même point du ciel, et que le solstice d'hiver est à une certaine distance du solstice d'été. On suppose que les empereurs Fo-hi et Yao ont réglé le calendrier au moyen d'une observation de solstice, rien de mieux; seulement on n'est pas d'accord sur l'identification des étoiles déterminatrices. Quant au solstice qui se rapporte au règne de Tcheou-Kong, vers 1110, il n'est pas plus certain que l'évaluation de l'ombre du gnomon, d'un

(1) *Journal asiatique,* septembre-octobre 1867, p. 310.
(2) *Id.,* p. 309.
(3) *Id.,* p. 316.
(4) *Id.,* p. 317.
(5) *Id.,* p. 320.

pied cinq pouces, au I[er] siècle de notre ère, et dont Laplace s'est servi comme d'une observation faite douze cents ans auparavant.

Reste donc l'indication d'une éclipse qu'on place en l'an 2155 avant J.-C. Les astronomes Hi et Ho, qui avaient déterminé un solstice du temps d'Yao, et qui ont vécu sans doute aussi longtemps que nos patriarches, se trompaient sur le calcul d'une éclipse deux cents ans plus tard, *étaient attaqués à main armée, et punis de mort;* Gaubil ajoute que Hi et Ho étaient des princes puissants qui s'étaient révoltés, et il se montre très-disposé à croire qu'il ne s'agissait pas en cette circonstance d'une éclipse de soleil.

On voit que le bagage scientifique des Chinois dans les temps anciens se réduit à bien peu de chose, et que l'*incendie général des livres* en 213 avant J.-C. était assez habilement trouvé pour laisser supposer, antérieurement à cette date, des connaissances très-étendues, mais anéanties; de cette manière on masquait adroitement les importations étrangères. A la Chine comme dans l'Inde, ce qu'on apprenait du dehors se trouvait dans les anciens livres dont la trace s'était perdue, et de même que les pandits Hindous traduisaient en *slokas* (en vers) tout ce que les Grecs et plus tard les Arabes leur enseignaient (1), trompant quelques siècles plus tard Legentil et Colebrooke par de méprisables mensonges (2), de même les Chinois ne se gênaient guère

(1) *Bulletin de la Société de géographie,* 4e série, t. II, p. 426, rapport de M. L.-Am. Sédillot sur l'ouvrage de M. Reinaud, intitulé: *Mémoire,* etc.

(2) *Bulletin de la Société de géographie,* t. II, p. 427 et suiv. —

pour insérer dans leur *Encyclopédie* ce que les étrangers leur faisaient connaître d'intéressant; c'est ainsi qu'on a cru qu'ils avaient découvert, avant nous, deux satellites de Jupiter d'après une planche fabriquée dans ces derniers temps.

Comment supposer, en effet, qu'un peuple qui transporte dans le ciel le gouvernement de son pays, l'empereur, son héritier présomptif, ses femmes, ses enfants, les grands dignitaires, etc.; qui s'attache à identifier avec les étoiles les royaumes, les provinces, les villes, etc.; imbu de l'idée que les actions des princes modifient les mouvements célestes; qui considérait les éclipses comme des calamités publiques et faisait un bruit étourdissant pour empêcher *le dragon* de dévorer le soleil (1), ait jamais pu s'élever à la hauteur d'une science spéculative?

Il faut donc laisser aux Chinois comme aux Indiens certains arts pratiques dans lesquels ils ont excellé, et reconnaître que pour eux les sciences proprement dites ont été lettres closes. Fréret lui-même avoue que de temps à autre les étrangers sont venus les instruire (2).

Il est certain que l'influence grecque s'est fait sentir dans tout l'Orient à la suite des conquêtes d'Alexandre, et que la Chine en a eu sa large part; cette influence s'est continuée pendant toute la durée de l'école d'Alexandrie, non seulement sous le règne des Ptolémées, mais sous la domination romaine, jusqu'à la

Matériaux, etc., 1845, p. 462, 464, 465, 466; t. II, 1849, p. 497, 498.

(1) *Matériaux*, etc., t. II, p. 592.

(2) *Id.*, p. 605.

fermeture des écoles d'Athènes et la dispersion des Nestoriens; il n'est pas nécessaire de rechercher dans les auteurs contemporains, grecs et latins, des traces certaines des rapports de l'Orient et de l'Occident, ni de se convaincre avec les poètes de Rome (1) qu'on s'occupait alors des affaires de l'Inde et de la Chine; les écrivains du Céleste Empire nous fournissent à cet égard des documents irréfutables.

N'oublions pas, d'ailleurs, que dans cette longue période les Chinois s'étaient avancés jusqu'à la mer Caspienne; que les gens de Cashgar, de Samarcande, de la Perse, de l'Arabie et des pays situés entre la mer Caspienne et la mer Méditerranée venaient constamment *faire le commerce* à la Chine (2). Au I[er] siècle de notre ère, des officiers chinois visitaient les contrées soumises aux Romains, et l'an 164 Marc-Aurèle envoyait une ambassade en Chine. Plus tard, lorsque le Nestorien Olopen y fonde un nouvel établissement, la Transoxiane reconnaît encore les lois de l'empereur chinois (3).

De ces relations multipliées que résulte-t-il? La transmission dans l'extrême Orient des idées et des travaux de l'école grecque; nous retrouvons dans les traités d'astronomie des Chinois : 1° l'ennéadécaétéride de

(1) *Journal asiatique*, 6e série, t. I, p. 191, 192, 234, mars-avril 1863; *Relations politiques et commerciales de l'Empire romain avec l'Asie orientale*, etc., par M. Reinaud, p. 116, 117, 159. — *D. Junii Juvenalis Satiræ ex recensione A. Ruperti item A. Persii Flacci ex recensione L.* Kœnig, t. I, 1820, sat. VI, v. 585-591, p. 119, 120.

(2) *Matériaux*, etc., t. II, p. 607, 608.

(3) *Id.*, p. 609.

Méton, ou *le cycle de dix-neuf ans*, qu'on fait remonter à deux ou trois cent millions d'années, pour donner au monde une antiquité fabuleuse, à la manière des Indiens; 2° la correction de Callippe, ou période de soixante-seize ans, avec l'intervalle de plus d'un siècle qui sépare les deux observateurs grecs; 3° l'*exéligme* de Geminus, triple du *Saros* chaldéen (1); 4° le zodiaque grec, l'obliquité de l'écliptique, la précession des équinoxes, etc.; 5° une table d'éclipses remontant à la première Olympiade.

Mais les Chinois ne tirent aucun parti de ces connaissances nouvelles; du VII[e] au XIII[e] siècle de notre ère, on les voit adopter des règles défectueuses, rapporter des observations inexactes, des solstices et des équinoxes mal placés (2); ils ne savent point calculer une éclipse, et en inventant après coup de longues périodes, en donnant une importance ridicule à certains nombres mystiques (les Koua, les Ho-tou, le Lo-chou) (3), ils essaient vainement de dissimuler des erreurs dont la cause leur échappe (4); sous la dynastie des Song (960-1278), seize réformes du calendrier n'amènent aucun résultat acceptable (5).

Avec l'invasion mongole, une sorte de réveil se manifeste; lorsque Kublaï-Khan fait la conquête de la Chine, son frère Houlagou a mis fin au khalifat de Bagdad (1258), et, protecteur des savants, il s'est en-

(1) *Matériaux*, etc., t. II, p. 620.
(2) *Id.*, p. 630.
(3) *Id.*, p. 601, 602.
(4) *Id.*, p. 634.
(5) *Id.*, p. 638.

touré des derniers représentants de l'école arabe. Par ses ordres Nassir-Eddin-Thousi a fondé l'observatoire de Méragah, et d'habiles astronomes sont envoyés au nouvel empereur de la Chine; Gemal-Eddin est à leur tête; sous ces auspices, Co-Chéou-King publie de nouvelles tables, calquées sur celles d'Ebn-Jounis et de Nassir-Eddin; et de même qu'on retrouve dans les livres de l'Inde les dénominations grecques et arabes conservées ou légèrement modifiées, les Chinois nous offrent des transformations analogues, soit pour l'indication des instruments, soit pour les mois de l'année persane, soit pour les noms d'hommes (1).

On peut en dire autant des mathématiques et des prétendues découvertes attribuées sans aucune preuve solide aux habitants du Céleste Empire; de la boussole, de la poudre, restées dans leurs mains sans application aucune. Il est inutile de grandir outre mesure les Indiens et les Chinois; leur bagage scientifique sera toujours de très-mince valeur, et le viel adage *Ex oriente lux*, peut être mis au même rang que le fameux vers de Voltaire :

C'est du nord aujourd'hui que nous vient la lumière.

L'astronomie et les mathématiques ne doivent rien, en fait de découvertes, aux peupaples russes, indiennes ou chinoises.

L.-Am. SÉDILLOT.

(1) *Matériaux*, etc., t. II, p. 641, 642. — *Bulletin de la Société de géographie*, 4e série, t. II, juillet-décembre, p. 425, 427; décembre, rapport sur l'ouvrage de M. Reinaud, intitulé : *Mémoire géographique, historique et scientifique sur l'Inde*, etc., par M. Sédillot.

N° 7

SUR QUELQUES POINTS DE L'HISTOIRE DE L'ASTRONOMIE ANCIENNE ET EN PARTICULIER SUR LA PRÉCESSION DES ÉQUINOXES.

(1873)

Cher prince,

Je vous ai promis de rapporter *in extenso* quelques passages des écrits de M. Th.-H. Martin, que j'ai cités dans ma dernière lettre : *Des savants arabes et des savants d'aujourd'hui*, etc. (1) ; je viens acquitter ma dette.

M. Th.-H. Martin a présenté à l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1864, et publié en 1864 un mémoire sur cette question : *La précession des équinoxes a-t-elle été connue des Égyptiens ou de quelque autre peuple avant Hipparque* (2)?

On sait que la *précession des équinoxes*, changement

(1) *Des savants arabes et des savants d'aujourd'hui, à propos de quelques rectifications,* lettre de M. L.-Am. Sédillot à D. B. Boncompagni, extrait du *Bullettino di bibliographia e di storia delle scienze matematiche e fisiche*, t. IV, p. 401-418.

(2) *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres,* t. VIII, 1869, p. 303, 522.

qui a lieu dans les longitudes des étoiles, vient de la figure aplatie de la terre et de l'attraction latérale du soleil et de la lune; Hipparque, le plus célèbre des anciens astronomes, reconnut 128 ans avant notre ère, en comparant ses observations à celles d'Arystille et de Timocharis, qui florissaient vers 294 ans avant J.-C., que les étoiles n'étaient pas toujours à la même distance des équinoxes, ce qui constitue la différence de l'année sidérale et de l'année tropique.

Ptolémée, qui nous a conservé les précieux travaux d'Hipparque, prétendit que la valeur de la *précession* était de trente-six secondes par an; nous la faisons de 50" 1/10; mais M. Th.-H. Martin constate que la comparaison de l'année tropique d'Hipparque avec son année sidérale donne un arc de 46" 807 pour la *précession* annuelle (1), et il en conclut qu'au temps de Ptolémée la doctrine de la *précession* était déjà *amoindrie et faussée* (2). Seulement il ajoute (3) :

« M. Sédillot a eu tort de dire que les observations chaldéennes avaient servi à Hipparque pour déterminer la longueur de l'année. Il résulte seulement des expressions de Ptolémée qu'Hipparque s'en était servi pour réformer la période qui ramène les éclipses de lune. » La critique de M. Martin tombe à faux; Hipparque dit lui-même, suivant le témoignage de Ptolémée (4), « qu'en

(1) *Mémoires présentés par divers savants*, etc., 1re série, t. VIII, p. 438. Mémoire sur cette question : « La précession des équinoxes, etc. »

(2) *Id.*, *ibid.*, p. 522.

(3) *Id.*, *ibid.*, p. 438.

(4) *Composition mathématique* de Claude Ptolémée, traduite par M. Halma, et suivie des notes de M. Delambre, t. I, p. 155. 1813.

calculant d'après certaines éclipses de lune, il a trouvé que l'inégalité dans les durées des années, considérée relativement à la durée moyenne, ne fait pas une différence de plus de la moitié et du quart d'un jour, » et plus loin Ptolémée nous apprend qu'Hipparque a établi, d'après les observations des Chaldéens et les siennes propres, que dans une période de 126,007 jours et une heure équinoxiale qui ramène le temps des éclipses après un égal nombre de mois, le soleil parcourt 345 circonférences entières moins 7° 1/2 environ (1), d'où l'on peut déduire une année sidérale de 365 jours 6 heures 14 minutes 12 secondes.

J'ai donc eu parfaitement raison de dire (2) qu'Hipparque a tiré parti des périodes des Chaldéens, en comparant leurs observations aux siennes propres, et que les *observations chaldéennes* lui avaient servi pour déterminer la longueur de l'année.

M. Martin indique bien que la comparaison de l'année tropique d'Hipparque avec son année sidérale *aurait* donné un arc de 46".807 pour la *précession annuelle* (3); mais il ne dit pas que j'avais fait le premier et depuis longtemps cette remarque; il se contente d'imprimer en note (4) : « Voyez MM. Biot et Sédillot, *ll. cc.* » Cela ne suffit pas : j'avais communiqué mon travail à M. Biot, qui s'était attri-

(1) *Composition mathématique*, etc., t. I, p. 216.

(2) *Mémoires présentés par divers savants*, etc., t. I, p. 20, 1844. — *Mémoire sur les instruments astronomiques des Arabes*, par M. L.-Am. Sédillot, p. 20. Paris, 1841. — *Matériaux*, etc., p. 13.

(3) *Mémoires présentés par divers savants*, etc., 1re série, t. VIII, p. 438. Mémoire sur cette question : « La précession des équinoxes, etc. »

(4) *Id., ibid.*

bué l'honneur de cette petite découverte, et qui a reconnu mon droit de priorité à deux reprises différentes (1).

Delambre, en comparant les déclinaisons des étoiles observées par Timocharis et par Hipparque, a trouvé dix-huit résultats entre 24'' et 66'' (2); mais il n'avait point fait attention au passage de Ptolémée que nous avons signalé.

En effet, la différence en temps de l'année tropique d'Hipparque et de son année sidérale qui est de 19' donne l'arc de *précession annuelle* de 46'' 807.

Dans mon *Mémoire sur les instruments astronomiques des Arabes*, etc., j'ai dit (3) :

« La détermination de la durée de l'année tropique donne, pour cent années juliennes, un mouvement séculaire de.................... 100c 0o 19' 42'' 76.

« Les nombres cités précédemment donnent, pour le même temps, un mouvement séculaire sidéral de..........	99	359	1	41	98.
« Différence ou précession séculaire....................	0	1	18	0	78.

« En secondes : 4,680'' 78. »

Pour constater de nouveaux progrès dans la détermination de la *précession des équinoxes*, il faut s'adresser aux

(1) *Journal des savants*, p. 719, 720. Paris, 1843. — *Études sur l'astronomie indienne et sur l'astronomie chinoise*, par J.-B. Biot, p. 83. Paris, 1862.

(2) *Histoire de l'astronomie ancienne*, par M. Delambre, t. II, p. 254. Paris, 1817.

(3) *Mémoire sur les instruments astronomiques des Arabes*, par M. L.-Am. Sédillot, p. 20. — *Matériaux*, etc., p. 14.

Arabes, qui ont porté dans leurs appréciations une exactitude bien préférable aux hypothèses incertaines des Grecs.

M. Th.-H. Martin leur rend d'ailleurs pleine justice, en disant (1) : « D'autres astronomes arabes, après avoir emprunté aux Grecs la notion de la précession continue, eurent le mérite d'en perfectionner l'évaluation, qui, comme nous l'avons vu, loin de faire des progrès, avait rétrogradé chez les Grecs depuis Hipparque. Les Arabes arrivèrent presque exactement à la valeur vraie (2). »

Ailleurs M. Th.-H. Martin dit (3) : « En matière d'astronomie, les Arabes ont été des commentateurs intelligents, des calculateurs habiles et d'assez bons observateurs ; mais ils ont manqué entièrement de critique en ce qui concerne l'histoire de la science. »

Qu'en sait-on ? M. Th.-H. Martin pourrait répéter en cette circonstance ce qu'il déclare plus loin (4) : « Leurs travaux sur ce point sont en dehors de l'objet de nos recherches. »

Passant à un autre ordre d'idées, le savant philologue s'exprime ainsi (5) : « Il s'agit de savoir si la science grecque alexandrine n'est qu'un reste, plus ou moins habilement élaboré, de connaissances antiques qui au-

(1) *Mémoires présentés par divers savants*, etc., 1re série, t. VIII, p. 451. Mémoire sur cette question : « La précession des équinoxes, etc. »

(2) *Matériaux*, etc., part. II, app., *note* 4, p. 278, 281.

(3) *Mémoires présentés par divers savants*, etc., 1re série, t. VIII, p. 369. Mémoire sur cette question : « La précession des équinoxes, etc. »

(4) *Id.*, *ibid.*, p. 451.

(5) *Id.*, *ibid.*, p. 308.

raient appartenu aux Égyptiens et à d'autres peuples dans une sorte d'âge d'or de la science, ou bien si, au contraire, animée d'un esprit jusqu'alors inconnu d'investigation scientifique, et guidée par une méthode nouvelle, la science grecque a réalisé la première, en astronomie, un immense progrès, gage des progrès futurs qui, préparés par les Arabes musulmans, s'accomplissent et se continuent chez les peuples modernes. »

C'est cette dernière thèse que nous avons toujours défendue (1), et M. Th.-H. Martin est du même avis que nous. Il dit aussi avec toute raison (2) : « Car lors même qu'on prouverait que, dès avant l'époque d'Hipparque, les Chinois ou les Indiens eussent trouvé la précession des équinoxes, il n'en résulterait nullement qu'ils eussent transmis cette notion aux Chaldéens, aux Égyptiens et aux Grecs. Mais comme nous sommes en mesure d'établir que, jusqu'après l'époque d'Hipparque, les Indiens et les Chinois, de même que les Chaldéens et les autres peuples de l'antiquité, se sont occupés d'astronomie à leur manière, sans découvrir la précession, et que cette notion n'est venue aux Indiens et aux Chinois que tardivement et de sources grecques, cette partie complémentaire de notre tâche viendra confirmer utilement la partie principale.

(1) *Mémoire sur les instruments astronomiques des Arabes*, p. 5, 6. — *Matériaux*, etc., p. 2, 422. — *Courtes observations sur quelques points de l'histoire de l'astronomie et des mathématiques chez les Orientaux*, par M. L.-P.-E.-A. Sédillot, p. 8, 9. Paris, 1863.

(2) *Mémoires présentés par divers savants*, etc., 1re série, t. VIII, p. 307. Mémoire sur cette question : « La précession des équinoxes, etc. »

« Nous espérons, d'ailleurs, que l'ensemble de ce mémoire, outre son utilité spéciale pour la connaissance du calendrier égyptien, aura l'avantage plus général de marquer la différence profonde qui sépare les longs tâtonnements astronomiques des autres peuples anciens de la voie scientifique et progressive dans laquelle l'astronomie est entrée par l'heureuse initiative de l'école grecque d'Alexandrie et de Rhodes. »

M. Th.-H. Martin confirme ainsi le jugement que nous avons porté il y a plus de vingt ans sur les travaux scientifiques des Grecs et des Orientaux (1); et nous allons voir que lorsqu'il passe en revue les traditions indiennes (2), il arrive aux mêmes conclusions que nous (3).

Dans l'avant-propos de nos *Matériaux*, nous avons dit (4) : « On s'accorde à placer en Orient le berceau de la civilisation, sans que personne ait pu lever jusqu'à présent les voiles qui l'entourent. Il semble que les premiers progrès de l'humanité doivent rester inaccessibles à nos regards. Les philosophes grecs parlent bien, à la vérité, d'emprunts qu'ils auraient faits à l'Égypte et à l'Inde; mais est-il possible d'apprécier, d'après leurs livres, la valeur réelle de ces emprunts, et ne serait-ce pas se jeter dans une voie sans issue que de rechercher, par exemple, au-delà des écoles d'Athènes et d'Alexan-

(1) *Matériaux*, etc., p. 1, 2, 3, 4, 423, 459, 465.

(2) *Mémoires présentés par divers savants*, etc., 1re série, t. VIII, p. 452, 489, 490. Mémoire sur cette question : « La précession des équinoxes, etc. »

(3) *Matériaux*, etc., p. 422, 423, 466.

(4) *Id.*, p. j, ij.

drie l'origine et les développements des sciences mathématiques? Quel peuple de l'antiquité nous offrirait un seul nom comparable à ceux d'Hipparque et de Ptolémée, d'Euclide et d'Apollonius, d'Archimède et de Diophante? Tant que les traditions resteront muettes, tant que les monuments d'un autre âge ne nous auront révélé aucun fait nouveau, il faudra laisser de côté les ingénieuses hypothèses de Bailly, et s'en tenir aux travaux des Grecs. Eux seuls nous fournissent des documents écrits d'une valeur incontestable; eux seuls nous ont transmis sur les diverses branches des sciences exactes, avec de remarquables modèles, les bases de nos plus belles découvertes. »

Et ailleurs (1) : « On sait combien l'école grecque, illustrée surtout par Hipparque (2) et par Ptolémée (3), a rendu de services à la science; les découvertes qui sont dues à ses représentants ont été justement appréciées, et le tableau que l'*Almageste* en a tracé donne une idée très-nette du système astronomique auquel elles se trouvent liées : les théories sont appuyées sur des observations faites avec des instruments propres à mesurer les angles, et calculées par les méthodes trigonométriques ; la *science astronomique* est créée. »

M. Th.-H. Martin écrit à son tour (4) : « Il n'est plus

(1) *Matériaux*, etc., p. 2.

(2) Hipparque, de Nicée, florissait au second siècle avant notre ère, vers l'an 127.

(3) Ptolémée, d'Alexandrie, composait l'*Almageste* (ἡ μέγιστη σύνταξις) vers l'an 138 de J.-C.

(4) *Mémoires présentés par divers savants*, etc., 1re série, t. VIII, p. 452. Mémoire sur cette question : « La précession des équinoxes, etc. »

nécessaire aujourd'hui de s'arrêter à prouver, contre Bailly (*Astr. ind. et or.*, disc. prél., part. 1, pag. XXV-XXVII, XLII, XLVII, LV, LXIV-LXVI, et ch. IV, p. 5, 7, 83, 127, 129, 140-141 et 182-184), que la conjonction planétaire prétendue de l'an 3102 avant J.-C., prise pour point de départ des *Tables astronomiques* de Tirvalour, n'est pas le résuttat d'une observation faite par les Indiens en 3102 avant J.-C., mais d'un faux calcul rétrograde. Il est encore moins nécessaire de discuter les observations *non indiennes* de longitudes d'étoiles que Bailly (*Astr. anc.*, p. 131-139 et 356-357; *Astr. mod.*, t. I, p. 507-508, et *Astr. ind. et or.*, disc. prél., p. XXXII; chap. V, p. 136-137, et chap. X, p. 261-266) transporte arbitrairement, pour les rendre vraies, dans un zodiaque indien imaginaire, en les attribuant non moins arbitrairement à deux *Hermès indiens*, non moins imaginaires, qui auraient vécu l'un au XIXe siècle et l'autre au XXXIVe avant notre ère, c'est-à-dire à des époques où les Aryas, ancêtres des Indiens, n'étaient pas même encore arrivés dans l'Inde. »

Les savants indianistes Whitney, Max Muller, Weber, Lassen, Benfey, etc., ne peuvent s'accorder entre eux sur les questions chronologiques (1).

Tous les traités astronomiques indiens qui nous restent, même le *Calendrier des Védas*, ont été rédigés postérieurement à l'an 200 avant J.-C. (2).

On sait que les Séleucides et les Lagides, dans les

(1) *Mémoires présentés par divers savants*, etc., 1re série, t. VIII, p. 453, 473, 476, 490. Mémoire sur cette question : « La précession des équinoxes, etc. »

(2) *Id.*, *ibid.*, p. 455.

États desquels l'astronomie grecque était florissante, entretinrent avec l'Inde des relations suivies (1); que des rois indiens et des populations du nord de l'Inde parlaient grec (2); que des relations intimes existèrent entre l'Inde et l'Égypte, sous les empereurs romains (3); que les poèmes astronomiques indiens sont pleins de doctrines grecques étrangement déguisées (4); qu'aucun de ces poèmes n'est antérieur au Ve siècle de notre ère (5); que le titre même de ces livres en indique l'origine gréco-romaine (6).

Enfin les opinions des Indiens sur la *précession des équinoxes* résultent clairement de calculs faits sur les données d'Hipparque, et accommodés aux hypothèses d'autres astronomes grecs et surtout d'astrologues grecs, et traduits dans le style de la chronologie imaginaire des Indiens (7).

Ces diverses assertions de M. Th.-H. Martin ajoutent une nouvelle force aux arguments que nous faisions valoir (1841-1845 et 1847), en imprimant ce qui suit (8) : « C'est aux Grecs seuls, en effet, que nous pouvons nous adresser pour recueillir les premières données de l'histoire des sciences. »

(1) *Mémoires présentés par divers savants*, etc., 1re série, t. VIII, p. 456. Mémoire sur cette question : « La précession des équinoxes, etc. »
(2) *Id.*, *ibid.*
(3) *Id.*, *ibid.*
(4) *Id.*, *ibid.*
(5) *Id.*, *ibid.*, p. 457.
(6) *Id.*, *ibid.*, p. 457, 458.
(7) *Id.*, *ibid.*, p. 481, 490.
(8) *Mémoires sur les instruments astronomiques des Arabes*, p. 5.

C'est ce que nous disions aussi dans le passage suivant de nos *Matériaux* ci-dessus mentionnés (1) : « Assurément, lorsqu'Alexandre pénétra jusqu'aux bords de l'Indus, lorsqu'il reçut, comme on l'assure, des leçons de ces philosophes d'un autre âge, ceux-ci n'auraient pas manqué de faire sentir à ce conquérant barbare leur supériorité intellectuelle, s'ils étaient élevés aux plus hautes spéculations de la science; ils auraient cherché à l'étonner par le tableau des progrès qu'ils auraient fait faire aux connaissances humaines; mais loin de là, Aristote et son école n'empruntèrent rien d'important aux Indiens. Deux siècles s'écoulent; les communications des Séleucides avec les souverains des bords du Gange ne cessent d'être fréquentes, et ce sont les Grecs qui instruisent l'Asie orientale, en y introduisant leur civilisation et leurs idées. »

Et plus loin, dans le même ouvrage (2) : « Si nous étudions maintenant les faits qui peuvent éclaircir la question, nous voyons que les sciences dont on a retrouvé quelques traces dans l'Inde à une époque très-rapprochée de nous, et particulièrement l'astronomie, se composent d'emprunts faits aux Grecs et aux Arabes. Déjà Delambre a montré que les tables indiennes paraissaient avoir été dressées d'après une moyenne prise entre les tables grecques et les tables arabes. Laplace (*Précis de l'histoire de l'astronomie*, p. 18) repousse également les hypothèses de Bailly. »

Sans parler de l'introduction du zodiaque grec dans

(1) *Matériaux*, etc., p. 422, 423.
(2) *Id.*, p. 424, 425.

l'Inde (1), de la semaine planétaire (2), des *nakshatras* ou mansions lunaires (3), n'avons-nous pas fait justice des prétendus *chiffres indiens*, d'origine latine (4), du *cercle indien* qu'on trouve décrit dans Proclus (5), de la *trépidation des fixes* dont parle Théon (6), de l'algèbre et de la géométrie dites *sciences indiennes* (7), etc. ?

Nous sommes revenus sur cet intéressant sujet dans une récente communication à l'Académie des sciences dans les termes suivants (8) : « Le désir d'être regardé comme le plus ancien peuple de la terre et le plus instruit a porté les Hindous, ainsi que les Égyptiens, les Chinois, etc., à s'attribuer des inventions qui ne leur appartenaient pas. Les Hindous notamment, n'ayant pas de chronologie, pouvaient, à mille ans près, modifier la date de certains faits; Colebrooke a, de notre temps, reconnu qu'il avait été le jouet des pandits avec lesquels il s'était mis en rapport; déjà Wilford avait été obligé de rétracter les prétendues découvertes

(1) *Matériaux*, etc., p. 426, 427.
(2) *Id.*, p. 427.
(3) *Id.*, p. 426, 467, 562.
(4) *Matériaux*, etc., p. 419, 428, 429, 459, 460, 503. — *Atti dell' Accademia pontificia de' nuovi Lincei*, etc., t. XVIII, p. 318. — *Sur l'origine de nos chiffres*, lettre de M. L.-Am. Sédillot à M. le prince Balthasar Boncompagni.
(5) *Matériaux*, etc., p. 444, 445, 503.
(6) *Id.*, p. 442, 443, 444, 504.
(7) *Matériaux*, etc., p. 446, 447, 458, 459, 503, 504. — *Comptes-rendus*, etc., t. LXXII, p. 780, 781. — *Des connaissances scientifiques chez les Orientaux, à propos des étymologies arabes*, par L.-Am. Sédillot, p. 4, 5.
(8) *Comptes-rendus*, etc., t. LXXII, p. 779, 780, 781. — *Des connaissances scientifiques des Orientaux*, etc., p. 3, 4, 5.

qu'il devait aux déclarations d'interprètes infidèles; William Jones n'avait pas été plus heureux; Legentil en disait tout autant à la même époque; sept cents ans auparavant, l'Arabe Albirouni déclarait qu'il avait fait pour les indigènes des extraits d'Euclide et de Ptolémée, et qu'aussitôt ils mettaient ces morceaux en *slokas*, c'est-à-dire en dystiques sanscrits, de manière qu'il était peu facile de s'y reconnaître. Il est probable que la même chose était arrivée aux nestoriens, aux néoplatoniciens, à Plotin au IIe siècle de notre ère, aux Ptolémées, aux Séleucides, aux Antonins, en relations suivies avec l'extrême Orient, et que les connaissances des Occidentaux devenaient pour les Hindous, passés maîtres en fait de ruses et de tromperies, des plagiats commis à leur détriment; M. Woepcke s'y est laissé prendre pour les chiffres et pour l'*arénaire* (1). Le savant M. Sandou, qui professe le tamije ou tamoul, le plus ancien idiome de l'Inde, nous apprend qu'en effet, au Xe siècle de J.-C., sous le règne de Bhodja II, imitateur du khalife Almamoun, il existait une académie des sciences, où l'on usait de la même supercherie, pour prouver aux étrangers que leurs communications n'étaient que la reproduction d'inventions ou d'idées d'origine indienne; la ruse fut découverte et l'académie supprimée.

« Cette habitude de traduire en *slokas* les faits scientifiques, en se servant d'ôles ou feuilles de palmier (2), qu'il était facile de remplacer par d'autres, conduit

(1) *Lettre au prince Boncompagni sur l'origine de nos chiffres*, par L.-Am. Sédillot, extrait des *Atti dell' Accademia pontificia de' nuovi Lincei*, t. XVIII, 2 avril 1865, p. 5 et suiv.

(2) *Recherches asiatiques*, trad. par Labaume, t. I, p. 388.

tout naturellement à l'examen d'une question encore pendante, celle de l'origine du sanscrit, qui pourrait bien être moins ancienne qu'on ne pense. Le sanscrit, employé par les traducteurs des Védas, qu'on suppose avoir donné naissance aux mots grecs et latins qu'on y trouve semés, n'aurait-il pas, au contraire, offert un droit d'asile à la langue d'Homère, déjà parfaite six siècles auparavant? Les mots arabes qu'on rencontre à une autre époque, dans les slokas des Hindous, ne seraient-ils pas un indice qui viendrait confirmer cette supposition?

« La tentative faite au XIIIe siècle de notre ère par l'empereur mongol Kublaï-Khan, d'appliquer à la langue chinoise une écriture alphabétique, ne ferait-elle pas entrevoir qu'un procédé analogue a pu être employé pour le sanscrit, qui n'a jamais été une langue parlée, mais une écriture sacrée (san-*ctum* script-*um*)? Nous avons un spécimen des caractères *pa sse pa* acceptés par Kublaï, et qui sont une simple transformation des caractères dévanâgaris (1).

« Lorsque les Arabes, au VIIIe siècle, reçurent d'un Indien quelques notions d'astronomie et de mathématiques, ils ne connaissaient pas encore les livres grecs, et ils appelaient *indien* tout ce qui leur était communiqué d'intéressant; mais nos plus habiles philologues, qui entassent citations sur citations, à la manière allemande et sans aucune critique, et qui accueillent souvent les opinions les plus contradictoires, s'accordent cependant à reconnaître que les mathématiciens hindous

(1) Voyez le mémoire de M. Pauthier, dans le *Journal asiatique* de 1862, p. 15, 21, 33, etc.

sont postérieurs à l'école d'Alexandrie; c'est ce qui explique, nous l'avons répété bien des fois, comment les Arabes ont été amenés à attribuer une origine indienne à des inventions grecques, à appeler *cercle indien* un instrument décrit par Proclus, *chiffres indiens* un système de numération dû aux Occidentaux, et même à faire de l'*Almageste* de Ptolémée un livre indien, et de la *géométrie*, suivant M. Woepcke, l'art indien.

« On peut aussi se demander pourquoi le buddhisme, qu'on fait remonter au V[e] siècle avant J.-C., est resté inconnu aux Grecs; la doctrine du *Budha*-gourou (le maître Budha), qu'un savant indianiste identifiait avec Puthagoras (*sic*), n'aurait-elle pas quelques rapports avec le système d'abstention prêché par le philosophe de Samos (1)?

« Les considérations qui précèdent s'appliquent en partie aux Chinois, qui ont toujours fait un grand étalage des connaissances de leurs ancêtres; ont-elles pu complètement disparaître, comme ils le disent, avec l'incendie des livres ordonné l'an 213 avant J.-C.? Les sciences qui ont acquis un certain développement ne s'effacent plus de la mémoire des hommes. Nous avons montré que nos missionnaires, par un étrange abus des mots, avaient décoré du titre pompeux de *tribunal des mathématiques* une commission de mandarins qui avaient pour mandat de coordonner les mouvements célestes avec les événements politiques et les actions de leurs princes, et de prédire jusqu'aux *tremblements de terre* (2).

(1) Voyez notre lettre à M. de Humboldt, imprimée en tête de notre édition d'*Oloug-Beg*, t. II, p. 22.

(2) *Bullettino di Bibliographia* (sic) *e di Storia delle scienze*

Les époques de ce qu'on appelle l'*astronomie chinoise* coïncident avec les communications venues de l'Occident en 134, en 87 avant J.-C., et depuis en 80, en 164 (ambassade de Marc-Aurèle), en 450, en 618 (arrivée du nestorien Olopen), en 718, en 1280 (astronomes arabes de l'observatoire de Méragah, instituteurs du Chinois Co-Chéou-King), en 1583 (arrivée des missionnaires jésuites) (1). »

M. Th.-H. Martin constate ainsi que nous l'insuffisance scientifique des Chinois (2). Il dit (3) : « Ce qu'il y a de certain, c'est que, depuis l'avènement des Han et sans doute longtemps auparavant, l'année des Chinois, considérée par eux comme tropique, était de 365 jours 1/4. Si, pendant une longue suite de siècles, ils furent amenés quelquefois par l'évidence à retrancher l'erreur accumulée de cette année trop longue, ils le firent sans songer à trouver une évaluation plus exacte (4), et sans tenir compte de ces suppressions de jours, qui, rompant d'une manière irrémédiable la continuité de leur chronologie antique, devaient rendre inutiles à la

matematiche e fisiche, mai 1868 : *De l'astronomie et et* (sic) *des mathématiques chez les Chinois*.

(1) Voyez les pièces justificatives dans nos *Matériaux*, etc., t. II, p. 607 et suiv., et notre *Histoire des Arabes*, 1854, p. 357, 361, etc.

(2) *Mémoires présentés par divers savants*, etc., 1re série, t. VIII, p. 492, 493, 514, 515. Mémoire sur cette question : « La précession des équinoxes, etc. » — *Matériaux*, etc., p. 563, 650. — *Courtes observations*, etc., p. 19, 20, 25, 26.

(3) *Mémoires présentés par divers savants*, etc., 1re série, t. VIII, p. 503. Mémoire sur cette question : « La précession des équinoxes, etc. »

(4) Voyez M. Biot, *Résumé*, etc., p. 340.

science leurs plus anciennes observations astronomiques (1).

Et peu après il ajoute (2) : « Il est donc impossible de leur attribuer des observations exactes d'équinoxes et de solstices, qui, comparées avec des observations exactes de passages des étoiles au méridien, auraient pu leur révéler la différence de l'année sidérale et de l'année tropique, et le déplacement des points équinoxiaux et solsticiaux par rapport aux étoiles. » Les quinze solstices de Pou-kong sont *de son invention* (3), et le produit d'un faux calcul (4); les Chinois étaient habitués à ne s'occuper que des ascensions droites et des déclinaisons, et ignorant la trigonométrie sphérique, ils ne savaient pas réduire exactement la position de la lune à l'écliptique (5). Il ne faut donc pas s'étonner de la fausseté des évaluations qu'ils essayèrent de trouver eux-mêmes (6). C'est bien là ce que nous avons constaté dans notre appréciation de la prétendue astronomie chinoise; les nombreuses réformes successives du calendrier ordonnées pendant la dynastie des Songs (7) (de 760 à l'an 1100 après J.-C.) montrent que, même à

(1) Voyez M. Biot, *Résumé*, etc., p. 381 et 395 (*Académie des sciences*, t. XXII), et M. Sédillot, *Matériaux*, etc., p. 592, 593.

(2) *Mémoires présentés par divers savants*, etc., 1re série, t. VIII, p. 503, 504. Mémoire sur cette question : « La précession des équinoxes, etc. »

(3) *Id., ibid.*, p. 508.

(4) *Id., ibid.*

(5) *Id., ibid.*, p. 518, 519.

(6) *Id., ibid.*, p. 519.

(7) On compte jusqu'à seize réformes successives du calendrier (*Matériaux*, etc., p. 638).

cette époque, les Chinois n'avaient pas encore une idée bien nette de la grandeur exacte de l'année.

En ce qui concerne les hypothèses de J.-B. Biot sur l'astronomie chinoise (1), M. Th.-H. Martin est de notre avis. En parlant de ces hypothèses, il dit (2) : « Ces inventions ne prouvent qu'une chose bien connue, c'est-à-dire l'habileté ingénieuse de leur savant auteur. »

Toute l'érudition de J.-B. Biot consistait à marquer à diverses époques, au moyen d'un globe à pôles mobiles, l'état du ciel par rapport aux équinoxes ; un calcul facile lui apprenait que le commencement du printemps, fixé à 0 Bélier, avait autrefois coïncidé avec la constellation du *Taureau*; de là le *Taureau équinoxial* et la connaissance chez les anciens peuples du *Taureau équinoxial* qu'on devait retrouver dans les monuments, etc. Il était bien inutile d'apprendre les langues de l'Orient, et le grec, et l'arabe, pour refaire l'histoire de l'astronomie ancienne ; on n'avait besoin que d'un simple mouvement imprimé à la sphère pour résoudre toutes les questions ; c'était fort commode. Mais il ne fallait pas abuser de ce procédé, comme l'a fait J.-B. Biot, qui supposait l'existence de la constellation du Taureau à une époque où la division du ciel étoilé n'admettait ni Lion ni Taureau, et qui voulait démontrer, au moyen des formules de la mécanique céleste et du calcul des probabilités, que le zodiaque de Denderah devait être la représentation du ciel à une date de son

(1) *Matériaux*, etc., p. 476, 477-480, 481, 582, 583, 584, 585.

(2) *Mémoires présentés par divers savants*, etc., 1re série, t. VIII, p. 499. Mémoire sur cette question : « La précession des équinoxes, etc. »

invention et tout naturellement très-ancienne (1). Letronne a mis à néant ses démonstrations, et M. Th.-H. Martin, s'appuyant sur les écrits de M. de Rougé, leur a donné le coup de grâce dans son dernier mémoire (2).

Ce n'est pas à dire pour cela que la notion de la *précession des équinoxes* ait été nécessairement inconnue aux astronomes de l'Égypte ou de la Chaldée. Il suffit en effet d'habiter sur une hauteur, pour être frappé du déplacement journalier du coucher du soleil, qui d'un solstice à l'autre, c'est-à-dire en six mois, parcourt un arc céleste de plus de 46 degrés pour revenir dans le même espace de temps au point de départ. Un observateur attentif peut, au bout d'un certain nombre d'années, reconnaître un changement de position de l'équinoxe par rapport au ciel étoilé.

Lorsque M. Th.-H. Martin nous apprend que Proclus, au Ve siècle de notre ère, ayant sous les yeux l'ouvrage de Ptolémée, ne croyait pas à la *précession des équinoxes* (3), il reconnaît implicitement que les prêtres égyptiens ou chaldéens ont pu constater ce phénomène resté ignoré du public ; aussi a-t-il raison de dire que

(1) *Courtes observations*, etc., p. 17, 18.

(2) *Mémoires présentés par divers savants,* etc., 1re série, t. VIII, p. 304, 305, 392, 393, 403, 413, 414, 433. Mémoire sur cette question : « La précession des équinoxes, etc. » — Voyez aussi M. de Rougé (*Revue contemporaine*, 2e série, t. XXX, p. 254, 284. — *Revue archéologique*, etc., nouvelle série, t. X, p. 81, 87. Paris, 1864. — *Courtes observations*, etc., p. 26, 27-29.

(3) *Mémoires présentés par divers savants,* etc., 1re série, t. VIII, p. 352, 353, 44. Mémoire sur cette question : « La précession des équinoxes, etc. »

l'opinion généralement répandue en faveur de la priorité d'Hipparque est la bonne (1).

Une seule chose a droit de nous surprendre : c'est que le savant philologue semble croire à l'existence de ce peuple primitif sorti de l'imagination de Bailly, enseveli, puis ressuscité dans ces derniers temps sous le nom d'Aryas (2).

J'avoue que les migrations de cette race privilégiée qui aurait tout appris à l'univers, excepté son nom, me paraissent devoir être rangées avec les hauts faits des *Adamites* de Moreri (3); l'assimilation des Aryas avec les Ariens d'Hérodote (4), qu'on retrouve parmi les peuplades subjuguées par Alexandre de Macédoine (5), ne me satisfait pas davantage, et je m'attends à voir un beau jour disparaître au milieu d'une nouvelle *exécution d'automne* (6) toute cette fantasmagorie indo-germanique dont on s'est laissé infatuer.

Recevez, je vous prie, cher prince, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

(1) *Mémoires présentés par divers savants*, etc., 1re série, t. VIII, p. 521. Mémoire sur cette question : « La précession des équinoxes, etc. »

(2) *Id.*, *ibid.*, p. 454, 466, 470.

(3) *Comptes-rendus*, etc., t. LXXII, p. 778. — *Des connaissances scientifiques des Orientaux*, etc., p. 2.

(4) *Journal des savants*, p. 69. Paris, 1872.

(5) Quinte Curce, *De la vie et des actions d'Alexandre-le-Grand*, trad. de M. de Vaugelas, avec les suppléments, t. II, p. 70, 71. 1727.

(6) *Grande exécution d'automne*. Paris, 1815.

FIN DU TOME DEUXIÈME ET DERNIER.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME DEUXIÈME.

LIVRE VI

TABLEAU DE LA CIVILISATION ARABE.

LIVRE VII

ÉTAT ACTUEL DE LA RACE ARABE.

APPENDICE

Orléans, imp. de G. Jacob, cloître Saint-Étienne, 4.